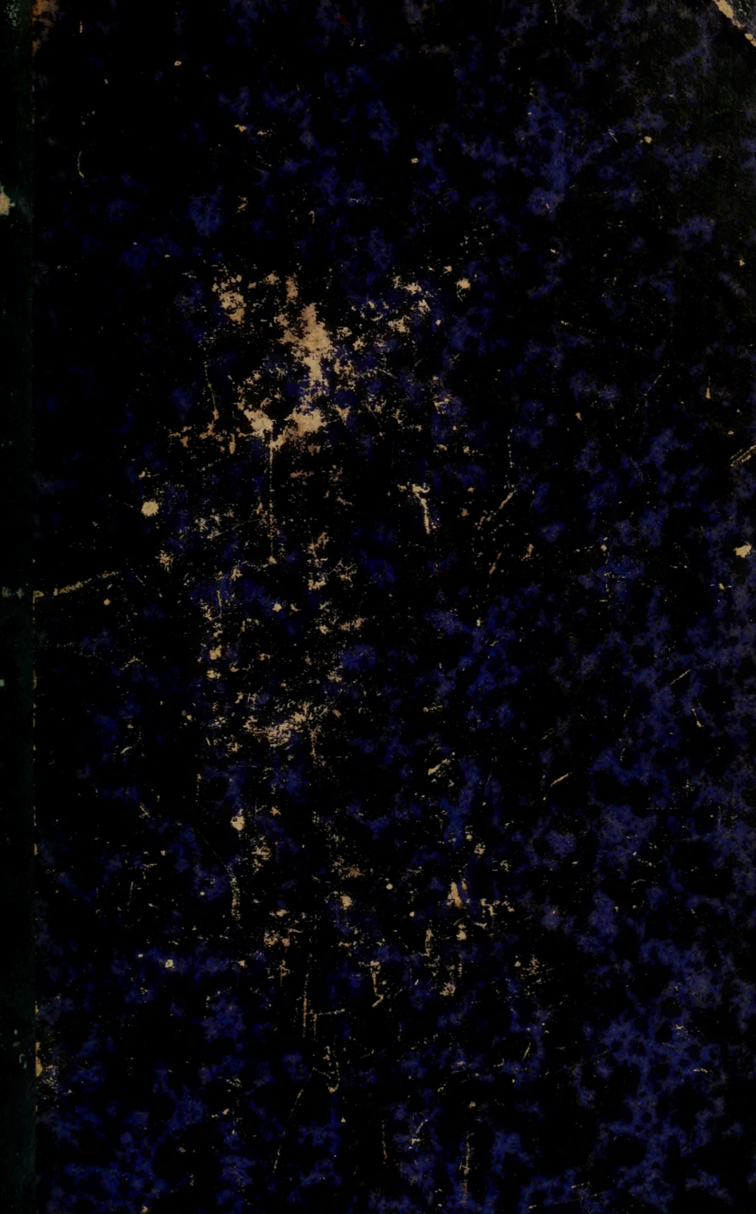


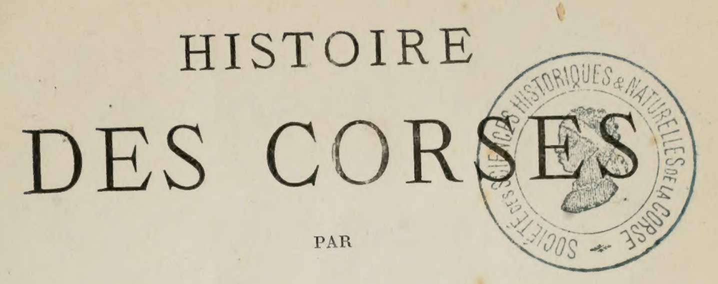
Ex libris

Carlo Felice Filippi; cittadino p

Del Vescovato di Casinca

HISTOIRE

DES CORSES



HISTOIRE DES CORSES

PAR

FERDINAND GREGOROVIUS

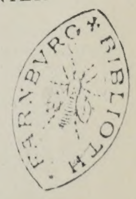
TRADUITE DE L'ALLEMAND & ANNOTÉE

PAR

P. LUCCIANA



BASTIA
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE Ve OLLAGNIER
—
1881



Cette histoire sert d'introduction à l'ouvrage en deux vol. in-8, que M. Ferd. Gregorovius a publié en 1854 sous le titre de CORSICA *(Stuttgard et Tubingue, J.-B. Cotta, éditeur).*

HISTOIRE DES CORSES

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER.

Premiers habitants de la Corse :
Etrusques, Liguriens, Phéniciens, Espagnols.

Les plus anciens documents sur la Corse nous sont fournis par les historiens et les géographes grecs et latins. Ils ne nous font pas connaître, d'une manière précise, quels peuples ont, les premiers, colonisé l'île, si ce furent les Phéniciens, les Etrusques, les Espagnols, ou les Liguriens. Toutes ces antiques peuplades étaient en Corse, avant même que les Carthaginois, les Grecs de la Phocide et les Romains fussent venus s'y établir.

Par leur position dans le grand bassin occidental de la Méditerranée, la Corse et la Sardaigne étaient comme le rendez-vous de tous les peuples des continents circonvoisins, qui se livraient au commerce et fondaient des colonies. Au nord, à une journée de voyage, se trouve la Gaule ; à l'ouest, à trois journées, l'Espagne ; à l'est, à fort peu de distance, l'Etrurie ; enfin au sud, à quelqnes journées de voyage, la côte d'Afrique. Aussi, les peuples continentaux durent nécessairement se heurter les uns les autres dans ces îles, et simultanément ou à tour de rôle les marquer au coin de leur génie.

La Sardaigne, surtout, est un des pays les plus curieux de l'Europe : les éléments étrangers l'ont de toutes parts envahie, sans faire pourtant disparaître le caractère national, et les nombreux vestiges laissés par des peuples si divers dans l'architecture, la sculpture, les langues et les mœurs, forment, pour ainsi dire, des couches superposées, qui constituent l'ethnographie de l'île.

La Corse et la Sardaigne sont situées sur la ligne qui divise le bassin occidental de la Méditerranée en bassin espagnol et en bassin italien. Aussi, lorsque l'influence des immigrations orientales et grecques cessa de se faire sentir politiquement, sinon physiquement, l'Espagne et l'Italie exercèrent sur les deux îles toute leur force d'attraction. En Sardaigne domina l'élément espagnol, en Corse l'élément italien ; la langue actuelle peut en fournir la preuve évidente.

Il s'est ajouté de nos jours en Córse un autre élément, l'élément français ; mais ce dernier n'est que politique. Déjà, aux premiers temps de son histoire, l'île avait été visitée par les Gallo-Celtes ou Liguriens, ainsi que par les Espagnols. Les traits du caractère espagnol, qui semblaient encore si frappants au philosophe Sénèque chez les Corses de son temps, ont disparu sous d'autres influences ; aujourd'hui, on n'en voit guère la trace que dans le naturel sombre et mélancoliquement colérique des indigènes.

La Corse s'appela d'abord *Corsica*, puis *Cyrnos*. Le premier de ces noms dériverait, d'après les uns, de *Corsus*, fils d'Hercule et frère de *Sardus*, et les deux frères auraient fondé des colonies dans les îles auxquelles ils auraient donné leurs noms. Suivant d'autres, *Corsus* serait Troyen et aurait enlevé *Sica*, nièce de Didon ; d'où le nom de *Corsica*. Telle est la fable du plus ancien chroniqueur corse, Giovanni della Grossa.

Le nom de Cyrnos était en usage chez les Grecs. Pausanias dit dans sa géographie phocéenne : « L'île qui se

» trouve à peu de distance de la Sardaigne *(Ichnusa)* est » appelée Corsica par les Libyens indigènes et Cyrnos » par les Grecs. » Le nom de Libyens s'applique aux Phéniciens en général, et il est difficile d'admettre que Pausanias ait désigné par là les premiers habitants de la Corse ; il n'a voulu parler que des colons qui s'y étaient établis, comme en Sardaigne. En effet, dans le même livre, il dit que les Libyens passèrent en Sardaigne, mais qu'ils trouvèrent cette île habitée, et qu'après eux vinrent des Grecs et des Espagnols. Le mot Cyrnos lui-même dériverait du phénicien *Kir*, corne, cap, promontoire. Mais ce sont là des légendes, des hypothèses, des questions que l'on ne saurait éclaircir.

Autant qu'il est permis d'en juger par les traditions auxquelles Pausanias a emprunté ses renseignements, il paraît certain que les Phéniciens établirent très anciennement des colonies en Sardaigne et en Corse, où ils trouvèrent une population ligurienne ou étrusco-pélasgique et que, plus tard, les Espagnols passèrent dans ces deux îles.

Sénèque vécut huit années en Corse, dans l'exil. De sa prison il adressa à sa mère Helvia le livre *De consolatione*, où nous lisons, au chapitre huitième, le passage suivant : « La Corse même a souvent changé de colons. Laissant » les temps anciens enveloppés de leurs ténèbres, je dirai » seulement que les Grecs qui aujourd'hui habitent » *Massilia* (Marseille), après avoir quitté la Phocide, » s'arrêtèrent d'abord dans cette île : on ignore ce qui » les en éloigna ; ce fut peut-être l'insalubrité de l'air, ou » bien le voisinage de la trop puissante Italie, peut-être » aussi la vue des côtes, absolument dépourvues de ports. » La preuve que ce ne fut point la férocité des habitants, » c'est que d'ici ils se rendirent chez les peuples extrê» mement grossiers et barbares de la Gaule. Les Liguriens » parurent ensuite dans l'île ; puis vinrent des Espagnols, » ce que l'on peut inférer de la ressemblance des mœurs :

» on trouve, en effet, dans ce pays, les mêmes coiffures, » les mêmes chaussures et souvent les mêmes mots que » chez les Cantabres ; mais l'ensemble de la langue a » perdu son caractère primitif par le contact des insulaires » avec les Grecs et les Liguriens. » Il est regrettable que Sénèque n'ait pas jugé à propos d'examiner de plus près la condition de l'île. Si pour lui les premiers temps de l'histoire de la Corse étaient déjà si obscurs, combien plus ne doivent-ils pas l'être pour nous !

Toutefois, Sénèque se trompe fort en ne plaçant les immigrations ligurienne et espagnole qu'après l'immigration phocéenne. Je ne doute pas que les Celtes n'aient été les premiers habitants de l'île ; le type même des Corses d'aujourd'hui me semble celtico-ligurien.

CHAPITRE II.

Colonie phocéenne. — Décadence des Etrusques et progrès des Carthaginois. — Les Corses résistent aux Romains pendant plus d'un siècle, jusqu'à l'arrivée de Juventius Thalna et de Scipion Nasica, qui les soumettent.

Le premier événement relatif à la Corse qu'enregistre l'histoire, c'est l'arrivée des Phocéens fugitifs ; Hérodote le rapporte en termes précis. On sait que ces Grecs de l'Asie Mineure avaient résolu de fuir à l'étranger, plutôt que de subir le joug inévitable de Cyrus, et que, d'après le serment qu'ils en avaient fait aux Dieux, ils partirent en emportant tout ce qu'ils possédaient. Ils traitèrent d'abord avec les habitants de Chio pour la cession des îles Œnusses ; mais leurs propositions ayant été rejetées, ils se rendirent en Corse, où, vingt ans auparavant, des Phocéens avaient fondé la ville d'*Alalia*. Ils trouvèrent donc dans l'île une colonie des leurs. Ils y restèrent longtemps avec eux et y élevèrent des temples, ainsi que le raconte Hérodote. « Mais, dit cet historien, comme ils » se livraient chez leurs voisins au vol et au brigandage, » les Tyrrhéniens et les Carthaginois mirent en mer, pour » les combattre, soixante vaisseaux. Les Phocéens équi- » pèrent, de leur côté, un nombre égal de navires, et » allèrent à leur rencontre sur la mer de Sardaigne. » Ils remportèrent la victoire ; mais elle leur coûta cher : » ils perdirent quarante de leurs vaisseaux, et les autres » ne purent plus servir, leurs éperons ayant été faussés.

» Ils retournèrent alors à *Alalia*, et, prenant avec eux
» leurs femmes, leurs enfants et ce qu'ils purent emporter
» du restant de leurs biens, ils abandonnèrent l'île de
» *Cyrnos* et firent voile pour *Rhegium.* » On sait que, plus
tard, ils fondèrent *Massilia* (Marseille).

Nous avons ainsi dans *Alalia* (Aleria des modernes) une colonie évidemment grecque; cette colonie passa plus tard sous la domination des Etrusques. Que l'Etrurie ait envoyé des colonies en Corse avant les Phocéens, c'est ce qui semble résulter de l'histoire de cette nation dont le commerce était si florissant. En effet, comment la puissante *Populonia*, située si près, en face de la Corse, n'aurait-elle pas tenté de s'emparer des côtes orientales de l'île, alors surtout que l'île d'Elbe était en son pouvoir? Diodore dit au livre V : « La Corse possède deux villes
» importantes, *Calaris* et *Nicée. Calaris* (corruption d'Alalia
» ou Aleria) fut bâtie par les Phocéens qui, après avoir
» quelque temps habité l'île, en furent chassés par les
» Tyrrhéniens. Une fois maîtres de la mer, les Tyrrhéniens
» fondèrent *Nicée*, » qui probablement n'est autre que Mariana, située sur la même plage. Il faut croire que cette colonie subsistait en même temps qu'*Alalia* et que l'immigration des républiques phocéennes ayant éveillé chez les Tyrrhéniens de la crainte et de la jalousie, il s'en suivit une collision entre ces derniers et les Grecs. Il n'est pas tout à fait certain que les Carthaginois eussent des possessions en Corse. Seulement, à la même époque, ils avaient des colonies tout près de là, en Sardaigne, où, d'après Pausanias, ils soumirent les Libyens et les Espagnols, et fondèrent deux villes, *Calaris* (Cagliari) et *Sulchos* (Palma di Solo). Mais le danger qui les menaçait du côté des Grecs les obligea à faire avec les Tyrrhéniens, également descendus en Sardaigne, cause commune contre les envahisseurs phocéens. L'histoire ancienne mentionne aussi une émigration de Corses en Sardaigne, où ils auraient bâti douze villes.

Pendant longtemps nous n'entendons plus parler de la Corse. Les Etrusques continuaient à en tirer du miel, de la cire, du bois de construction et des esclaves ; mais ce peuple, dont la puissance décroissait tous les jours, fit bientôt place aux Carthaginois, qui semblent avoir entièrement soumis la Corse et la Sardaigne, ou pour mieux dire les comptoirs et les ports ; quant aux habitants de l'intérieur, aucun ennemi n'avait pu les subjuguer. Pendant les guerres puniques, les efforts de Rome arrachèrent les deux îles aux Carthaginois. Seulement, il n'est question de la Corse ni dans le traité que Carthage conclut avec Rome au temps de Tarquin ni dans celui qui suivit la première guerre punique. La Sardaigne avait été cédée aux Romains ; le voisinage de la Corse dut engager Rome à faire aussi la conquête de cette île. Placées toutes deux au centre de la mer qui baigne l'Espagne, la Gaule, l'Italie et l'Afrique, la Corse et la Sardaigne étaient d'excellentes positions méditerranéennes tournées vers les côtes de tous les pays que Rome se disposait alors à soumettre.

On raconte qu'en l'année 260 av. J. C., le consul Lucius Cornelius Scipion passa en Corse, détruisit la ville d'Aleria, et combattit en même temps les Corses, les Sardes et le carthaginois *Hanno*. L'épitaphe (1) tronquée

---

(1) Cette inscription, trouvée en 1780 et conservée au musée Pio-Clementino de Rome, est la plus ancienne qui existe en langue latine. La voici :

HONC . OINO . PLOIRUME . CONSENTIONT . R . . .
DUONORO . OPTIMO . FUISE . VIRO . LUCIOM
SCIPIONE . FILIOS . BARBATI . CONSOL . CENSOR
AIDILIS . HIC . FUET . A . . . HIC . CEPIT
CORSICA . ALERIAQUE . URBE . DEDET
TEMPESTATEBUS . AIDE . MERITO .

On l'interprête ainsi :

Hunc unum plurimi consentiunt Romæ bonorum optimum fuisse virum Lucium Scipionem. Filius Barbati, consul, censor, ædilis hic fuit apud vos. Hic cepit Corsicam Aleriamque urbem ; dedit Tempestatibns ædem merito.

de Scipion contient ces mots : *Hic cepit Corsica Aleriaque urbe.* Mais la soumission des Corses sauvages n'était pas facile. Ils opposèrent une résistance aussi opiniâtre que les peuplades des monts Samnites ; ils se révoltèrent souvent, et souvent aussi ils battirent les Romains.

En 240, M. Claudius conduisit une armée contre les insulaires. Vaincu et dans une situation désespérée, il offrit aux Corses un traité avantageux. Ces derniers l'acceptèrent ; mais le Sénat, bien loin de le ratifier, ordonna au consul C. Licinius Varus de soumettre par la force et de châtier les rebelles, et de leur livrer l'infortuné Claudius. C'était là un système politique ; les Romains le suivirent en maintes occasions, pour imposer silence aux scrupules religieux que pouvait éveiller un parjure. Les Corses firent ce que les Espagnols et les Samnites avaient fait en pareille circonstance : ils refusèrent de recevoir l'innocent consul et le renvoyèrent sain et sauf à Rome, où il fut étranglé et jeté aux gémonies.

Opprimés par les Romains, les Corses se soulèvent encore, et déjà à cette époque ils montrent cet amour de la liberté et ce patriotisme qui, en des temps beaucoup plus rapprochés de nous, ont attiré les yeux du monde sur ce petit peuple perdu dans la mer. Ils se révoltèrent en même temps que les Sardes ; mais ces derniers ayant été battus, ils succombèrent à leur tour sous les forces du consul Caius Papirius, qui leur infligea une sanglante défaite au *Champ des Myrtes* (*Mortella*). Néanmoins, se fortifiant de nouveau dans les montagnes, ils forcèrent, parait-il, le général romain à conclure un traité à leur avantage.

En 181, ils prirent de nouveau les armes. Marcus Pinarius, préteur de Sardaigne, passa aussitôt en Corse avec son armée et fit aux insulaires une véritable guerre d'extermination, leur tuant 2,000 hommes dans une grande bataille dont parle Tite-Live. Le peuple subit la loi du vainqueur : il livra des otages et paya un tribut de 100,000 livres de cire.

Sept ans après, nouvelle révolte et nouveaux combats sanglants : sept mille Corses restent sur le champ de bataille et *deux mille* [1] sont faits prisonniers. Le tribut est élevé à 200,000 livres de cire.

Dix ans s'écoulent à peine, et ce peuple intrépide reprend fièrement les armes et force les Romains à envoyer contre lui une armée consulaire.

Juventius Thalna et, après lui, Scipion Nasica soumirent enfin les Corses en 162.

Ainsi les Romains avaient eu à lutter pendant plus de cent ans contre ces insulaires, avant de parvenir à les subjuguer. Ils gouvernèrent l'île, avec la Sardaigne, au moyen d'un préteur, qui résidait à Cagliari, et envoyait en Corse un Lieutenant ou Légat. Ce ne fut que lors de la première guerre civile que les Romains songèrent sérieusement à y établir des colonies. Le célèbre Marius fonda ainsi dans la magnifique plaine orientale la colonie de Mariana et plus tard Sylla rebâtit dans la même plaine Aleria, l'ancienne *Alalia* des Phocéens. Alors la Corse commença à transformer peu à peu sa langue hispano-celtique et à se *romaniser*. Rien ne nous dit que les habitants aient encore osé se révolter contre leurs maîtres. L'histoire ne fait plus mention de l'île jusqu'à l'époque où Sextus Pompée, bravant les Triumvirs, attira à lui la Corse, la Sardaigne et la Sicile, et se créa une puissance dans la Méditerranée. Cet empire ne dura pas longtemps.

(1) Tite-Live dit 1,700.

CHAPITRE III.

Domination romaine. — La Corse jugée par les écrivains de l'antiquité.

Sous la longue domination romaine, l'état de la Corse ne fut jamais aussi florissant qu'on veut bien le dire. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux sur l'intérieur de l'île, que les Romains ne soumirent probablement jamais. Ils se contentèrent, paraît-il, des deux colonies dont nous avons déjà parlé et de quelques établissements maritimes, cultivant de préférence la belle côte orientale en face de l'Italie. Ils n'avaient construit qu'une seule route dans l'île. Suivant l'itinéraire d'Antonin, cette route s'étendait vers le Sud, le long de la côte, de *Mariana* à *Aleria*, *Præsidium*, *Portus Favonii*, et aboutissait à *Palæ*, près de Bonifacio actuel, sur le détroit de ce nom ; là on s'embarquait pour la Sardaigne, où la route se continuait de *Portus Tibulæ (Castro aragonese)*, localité importante, jusqu'à *Caralis* (Cagliari des modernes).

Pline compte en Corse trente-trois villes et ne fait que désigner les deux colonies. Strabon, qui n'écrivait que peu de temps avant lui, dit au contraire de l'île : « On » compte quelques petites villes, telles que *Blesino*, *Cha-* » *rax*, *Eniconiæ* et *Vapanes*. » Ces noms ne se trouvent que dans Strabon. Quant à Pline, il a probablement vu une ville derrière chaque château. Ptolémée nomme, en détail, tous les lieux habités de la Corse avec leur population respective. Beaucoup de ces noms existent encore

de nos jours ; les uns sont bien conservés ; d'autres, quoique altérés, peuvent aisément se reconnaître.

Les historiens de l'antiquité nous ont aussi laissé quelques notices sur la condition de l'île à cette époque, ainsi que sur le caractère de ses habitants. Je les résume simplement ici, parce qu'il me semble curieux de comparer ces jugements avec ceux des écrivains du moyen-âge et des temps modernes.

Strabon dit : « La Corse est un affreux séjour. » Comme elle est inculte et presque totalement dépourvue » de chemins praticables, les montagnards y vivent de » rapine et sont plus indomptables que les bêtes fauves. » Lorsque les généraux romains font une expédition » contre ces insulaires et les attaquent dans leurs retran- » chements, ils ramènent toujours à Rome un grand » nombre d'esclaves, et l'on est alors surpris de voir leur » sauvagerie et leur complète brutalité. Ou ils s'arrachent » eux-mêmes la vie, ou bien ils fatiguent tellement leur » maître par leur orgueil et leur stupidité, qu'on se repent » toujours de la somme dépensée, quelque minime qu'elle » soit d'ailleurs. »

Diodore dit : « Pendant tout le temps que les Tyrrhé- » niens possédèrent les villes de la Corse, ils exigèrent » des habitants un tribut en résine, en cire et en miel, » produits que l'île offre en abondance. Les esclaves corses, » d'excellente nature, semblent, pour les divers usages de » la vie, préférables à tous les autres. Cette île importante » est, en grande partie, montagneuse ; elle est riche en » forêts touffues et arrosée par de petites rivières. Les » habitants y vivent de lait, de miel et de viande, que le » pays fournit largement. Ils pratiquent chez eux les lois » de la justice et vivent avec plus d'humanité que les » autres barbares. Ainsi, lorsque des gâteaux de miel sont » trouvés dans les arbres des montagnes, ils appartien- » nent sans conteste au premier occupant ; les brebis, » marquées de certains signes, restent à leur maître, sans

» que celui-ci ait besoin de les garder. Dans le reste de la » vie, chacun observe admirablement les règles de la » justice. Toutefois, je noterai chez eux un usage singulier. » A la naissance d'un enfant, le mari ne prend aucun » soin de la femme en couches ; mais, se mettant au lit » à sa place, il garde la chambre pendant quelques jours, » comme un homme souffrant, malade. (1) Il y a dans l'île » beaucoup de buis, d'une espèce peu commune ; c'est à » cela que l'on attribue la grande amertume du miel. Le » pays est habité par des barbares dont la langue est diffi- » cile à comprendre. Le nombre des habitants s'élève à » plus de trente mille. »

Sénèque dit : « Va loin de ces bords, dont le site » enchanteur et commode invite la foule ; viens sur ces » rives désolées, dans ces îles sauvages, Sciathos et » Sériphe, Gyare et la Corse : tu ne verras aucune terre » d'exil où quelqu'un ne demeure pour son plaisir. Où » trouver un lieu plus désolé, plus inaccessible de toutes » parts que ce rocher ? plus dépourvu de ressources, » habité par des hordes plus barbares, hérissé d'aspérités » plus menaçantes et sous un ciel plus funeste ? Et cepen- » dant on y rencontre plus d'étrangers que de citoyens. »

D'après ces témoignages, il est permis de croire que la

(1) La *Nuova Antologia* du 15 novembre 1880 a publié sous le titre de « *Le donne che governano* » une étude de M. Attilio Brunialti, où se trouve, à la page 275, le passage suivant :

« *Mentre attraversavo nel settembre di quest'anno le provincie basche, mi venne proprio assicurato, come avevo letto ed udito, che quei forti montanari covano i neonati, mentre la puerpera attende alle cure della famiglia, e ricevono con fatuo orgoglio le congratulazioni del vicinato, come se l'avessero proprio partorito loro. Si sa, d'altronde, che i Caraibi si mettono a letto appena la moglie è colta dai dolori, e gridano e fanno smorfie, sino a che, liberata quella, tutti complimentano il marito della sua fortunata liberazione. Gli Algonchini, durante il puerperio, stanno in dieta, e se uno straniero li visita, giurano che il figliuolo l'hanno fatto loro ; le stesse scene ci hanno descritto Livingstone e Stanley ed altri viaggiatori dell'Africa.* »

Corse était jadis une île assez inculte, dont les forêts vierges constituaient à peu près l'unique richesse. Quant aux exagérations de Sénèque, elles sont évidentes, et s'expliquent d'ailleurs par sa pénible situation. Strabon et Diodore sont d'un avis contraire sur la nature des esclaves corses. Le premier a pour lui l'histoire et le caractère constant des indigènes, qui se sont toujours montrés éminemment impropres à l'esclavage ; Strabon ne pouvait pas faire d'eux un plus grand éloge. Ce que Diodore, homme plus éclairé, dit de leur sentiment de la justice est si vrai, qu'il est confirmé par tous les temps.

Parmi les épigrammes attribuées à Sénèque, il s'en trouve une qui dit des Corses : « Leur première loi consiste » à se venger, la seconde à vivre de pillage, la troisième » à mentir, la quatrième à nier les Dieux. » (1)

Tels sont les principaux renseignements que les Grecs et les Romains nous fournissent sur la Corse.

---

(1) *Prima est ulcisci lex, altera vivere raptu,*
Tertia mentiri, quarta negare Deos.

CHAPITRE IV.

Vandales, Goths, Lombards. — Byzantins. — Charlemagne combat les Sarrasins. — Hugues Colonna et ses compagnons. — L'île est donnée en fief à Boniface de Toscane ; les successeurs de ce dernier la possèdent jusqu'en 930 ; Bérenger et Adalbert de Frioul ; Othon II. — Origine de la noblesse corse.

La Corse resta au pouvoir des Romains, dont elle reçut plus tard le christianisme ; mais la chute de l'Empire la livra encore aux nations qui parcouraient les terres et les mers. Elle se vit comme autrefois envahie par des peuples de langues et de mœurs diverses : Germains, Byzantins, Maures, Néo-latins. Mais l'élément latin, introduit par Rome, fortifié sans cesse par de nombreux émigrés d'Italie, est resté jusqu'à nos jours le fonds inébranlable du caractère corse.

Les Vandales arrivèrent en Corse sous Genséric et s'y maintinrent longtemps ; ils en furent chassés par Bélisaire. Après avoir été envahie et conquise par les Goths et les Lombards, l'île tomba, avec la Sardaigne, au pouvoir des Byzantins, qui la gardèrent environ deux cents ans. C'est à cette époque que remontent les noms et les radicaux grecs, que le pays et la langue conservent encore.

Les Grecs gouvernèrent la Corse à la manière des Turcs. Ils semblaient regarder les indigènes comme un troupeau de brutes : accablés d'impôts, les Corses étaient parfois contraints, pour se procurer l'argent nécessaire, de vendre

leurs propres enfants. [1] Alors commença pour l'île une période de luttes incessantes ; pendant de longs siècles son histoire est un combat continuel, que chaque citoyen soutient pour défendre, avec sa vie, l'indépendance du sol natal.

En 713, la Corse vit paraître les premières hordes de Sarrasins. Après la conquête de l'Espagne par les Maures, les Mahométans se répandirent dans toutes les îles de la Méditerranée, où ils promenèrent le meurtre et le pillage ; sur quelques points ils établirent leur domination d'une manière durable. Les empereurs grecs, occupés en Orient, délaissérent l'Occident, qui trouva chez les Francs, plus tard, des protecteurs et des maîtres. Que Charlemagne ait eu des démêlés avec la Corse, ou du moins avec les Maures de l'île, c'est ce qui résulte du récit de son biographe Eginhard. Celui-ci nous dit que l'Empereur envoya le comte Burkhard avec une flotte, pour défendre la Corse contre les Sarrasins. Nous savons aussi que Charles, fils de Charlemagne, battit les Sarrasins (810) aux environs de Mariana. [2]

Le souvenir de ces combats s'est parfaitement conservé dans les traditions populaires. On y voit figurer, notam-

---

(1) *Corsica vero insula tanta nimietate exigentium et gravamine premitur exactionum, ut ipsi qui in illa sunt eadem quæ exiguntur complere, vix filios suos vendendo sufficiant ; unde fit ut, derelicta republica, possessores ejusdem insulæ ad nefandissimam Longobardorum gentem cogantur effugere. Quid enim gravius, quid crudelius a Barbaris pati possunt, quam ut constricti atque compressi suos vendere filios compellantur !*

(Lettre de St-Grégoire-le-Grand à l'Impératrice de Constantinople, 595).
(Lib. 5. ep. 41).

(2) *In hoc anno* (810) *Mauri de tota Hispania. maxima classe comparata, primo Sardiniam, deinde Corsicam appulerunt, nulloque præsidio in ea invento, insulam pæne totam subegerunt* (*Eginhard, vita Caroli Magni*).

Ce serait vers la fin de cette même année (810, que Charles, fils aîné de Charlemagne, aurait battu les Sarrasins aux environs de Mariana, ou plutôt entre Alesani et Aleria.

ment, Hughes Colonna, noble romain, rebelle au pape Etienne IV, qui l'avait envoyé en Corse pour se débarrasser de lui et de ses adhérents Guido Savelli et Amondo Nasica. Colonna conquit d'abord Aleria, à la suite d'un combat que trois paladins soutinrent contre trois Maures d'après les règles indiquées par les romans de chevalerie, puis il battit, près de Mariana, le roi Nugalon, et força tous les infidèles à recevoir le baptême. Le Chroniqueur corse donne à Hughes Colonna, pour compagnon d'armes, Ganelon, neveu de Ganelon de Mayence, lequel serait allé en Corse pour laver dans le sang des Maures la honte de sa famille.

Boniface, marquis de Toscane, anéantit dans une bataille livrée près d'Utique la puissance des Sarrasins ; au retour de son expédition sur les côtes africaines, il débarqua, dit-on, à l'extrémité méridionale de la Corse, y bâtit sur des roches crayeuses une forteresse qui prit de lui le nom de Bonifacio (828), et reçut l'île en fief des mains de Louis le Pieux (833).

Ainsi, pour la seconde fois, l'Etrurie étendait sa domination sur la Corse, sa voisine. L'île, cela est certain, fut gouvernée par les marquis de Toscane jusqu'à Lambert, dernier marquis de Toscane de la famille Boniface. Lambert mourut en 951.

Après avoir été possédée par Bérenger et Adalbert de Frioul, [1] la Corse fut donnée par l'empereur Othon II à Hughes de Provence, marquis de Toscane (910), l'un de ses partisans. L'histoire des événements ultérieurs, jusqu'à la domination pisane, est obscure, inextricable.

A partir de cette époque jusqu'au commencement du onzième siècle, il se forma dans l'île, comme dans tous les pays italiens, une noblesse arrogante et féroce. Cette noblesse, dans laquelle les Corses ne durent entrer qu'en très faible partie, étendit partout sa domination tyranni-

---

(1) Adalbert était roi d'Italie et duc de Frioul.

que. C'étaient des seigneurs italiens fuyant devant les Barbares ; des vassaux lombards, goths, grecs ou francs ; des soldats qui, après avoir conquis dans leurs luttes contre les Maures des châteaux, des terres et des fiefs, parvinrent peu à peu à fonder pour leurs familles des dynasties héréditaires.

Le Chroniqueur corse fait descendre tous ces seigneurs du romain Hughes Colonna et de ses compagnons. D'après lui, Colonna aurait été comte de Corse ; de son fils Cinarco seraient sortis les Cinarchesi, la plus illustre famille seigneuriale du pays ; de son autre fils Bianco, les Biancolacci ; de Pino, fils de Savelli, les Pinaschi ; d'Amondo, les Amondaschi ; de Ganelon, les Rolandini, etc... Du sein de cette foule confuse de tyranneaux surgirent, dans la suite, des familles plus puissantes, les Gentili et les seigneurs da Mare au Cap-Corse, les seigneurs de Leca, d'Istria, de Rocca, d'Ornano et de Bozio de l'autre côté des monts.

CHAPITRE V.

Luttes des nobles entre eux et contre le peuple. — Première assemblée populaire ; institutions démocratiques de Sambucuccio au commencement du XIe siècle.

Pendant longtemps l'histoire de la Corse n'offre plus que le sanglant spectacle de la tyrannie des barons et de leurs luttes intestines. Les côtes deviennent désertes, les antiques villes d'Aleria et de Mariana sont peu à peu abandonnées ; les habitants du littoral fuient, par crainte des Sarrasins, plus haut dans les montagnes, où ils bâtissent des villages fortifiés par l'art et par la nature, et destinés à les protéger contre les corsaires et contre les barons.

Il est peu de contrées où la noblesse ait pu être aussi barbare et aussi cruelle qu'en Corse. Au milieu d'une population misérable et à moitié sauvage ; dans un pays inculte et montueux ; privés du contre-poids des vertus civiques, d'une vie active, du frein de la religion ; séparés du monde et de sa douce influence...., qu'on se figure ces seigneurs, campés sur leurs rocs inaccessibles, et laissant leur nature une fois déchaînée se vautrer dans les voluptés grossières et dans le sang ! Ailleurs, les villes réunirent tout ce qu'elles contenaient de forces matérielles, légales, expansives, formèrent un faisceau de classes, de droits, de communautés, et opposèrent à la noblesse la ligue de la bourgeoisie. La tâche était infiniment plus difficile en Corse, où il n'y avait ni commerce, ni industrie, ni villes, ni bourgeoisie, et il n'en est que plus surprenant de voir ce peuple inculte et grossier arriver, d'une manière pour

ainsi dire patriarcale, à une constitution entièrement démocratique.

Les barons étaient en guerre continuelle avec les habitants des villages, qu'ils opprimaient, et se disputaient entre eux les lambeaux du pouvoir. Ils furent vaincus, au commencement du onzième siècle, par le seigneur de Cinarca, qui songea alors à s'ériger en tyran de l'île. Quelque rares que soient les documents sur l'histoire de cette époque, ils nous permettent cependant de conjecturer que les populations de l'intérieur opposèrent aux barons une très vive résistance. Sur le point de succomber sous les coups de Cinarca, elles convoquèrent une assemblée à Morosaglia, le premier parlement populaire dont l'histoire de la Corse fasse mention. On choisit pour chef un homme valeureux, Sambucuccio d'Alando, et avec lui commence une longue série de héros corses, aussi grands par leur amour pour la liberté que par leur énergie et leur courage indomptable.

Sambucuccio battit le seigneur de Cinarca, et le rejeta dans son fief. Pour assurer les fruits de sa victoire, il forma une ligue, une confédération semblable à celle que le peuple des montagnes suisses forma, mais beaucoup plus tard, en de pareilles circonstances. Tout le pays compris entre Aleria, Calvi et Brando se réunit en une libre commune et prit le nom de *Terra di Comune*, nom qui lui est resté jusqu'à ces derniers temps.

L'organisation de cette commune était simple, tout à fait démocratique ; elle est basée sur la configuration naturelle des pays, dont les vallées sont séparées entre elles par les montagnes comme les cellules d'une ruche. Tous les hameaux réunis dans une vallée formaient une paroisse, qu'on appelle encore du nom italien de *pieve* (*plebs*). Chaque piève comprenait ainsi un certain nombre de communes ou de hameaux (*paesi*). La commune choisissait, dans une assemblée populaire tenue sur la place de l'église, un chef ou *podestà*, et deux ou plusieurs *Pères de*

la commune (*Padri del comune*). Les élections se faisaient probablement pour un an, comme cela fut de règle plus tard. Les *Pères de la Commune* devaient veiller, avec un soin *paternel*, au bonheur de la *commune*, chercher à établir la paix et la concorde et à protéger les faibles. Ils se réunissaient pour nommer un *Caporale*, magistrat qui semble avoir eu les mêmes attributions que l'ancien tribun du peuple, et qui était spécialement destiné à défendre les droits du peuple en toutes circonstances. De leur côté, les *podestà* s'assemblaient pour élire les *Dodici* (les Douze), qui formaient le conseil législatif suprême de la confédération.

Quelque obscurs et incomplets que soient dans les ouvrages du temps ces détails sur Sambucuccio et ses institutions, il en résulte cependant d'une manière certaine que, déjà à une époque si reculée, les Corses parvinrent, avec leurs seuls moyens, à créer une république démocratique. Une fois confiés à la nation, ces germes ne devaient plus périr ; se développant au milieu de toutes les tourmentes, ils ennoblirent la force grossière d'un peuple ardent, et maintinrent toujours en lui un héroïsme et un amour de la patrie sans exemple. Grâce à eux, dans un temps où les grands peuples civilisés du continent étaient rivés à des gouvernements despotiques, avant l'affranchissement de l'Amérique, avant l'aurore de la Révolution Française, la Corse a pu produire la constitution de Pascal Paoli ! L'île n'avait point d'esclaves, point de serfs ; chaque Corse était libre et participait à la vie publique par le gouvernement direct de sa commune et par les assemblées générales, — ce qui forme, avec le sentiment de la justice et l'amour de la patrie, le fonds de la liberté politique. Ainsi que Diodore l'a dit à leur louange, les Corses possédaient ce sentiment de la justice ; mais les troubles dont leur île fut le théâtre et la domination étrangère, à laquelle leur position et leur petit nombre les empêchaient de se soustraire, arrêtèrent chez eux tout progrès.

CHAPITRE VI.

Mort de Sambucuccio. — Nouvelles luttes des nobles ; l'île retombe dans la confusion. — Les Malaspina et les papes. — Domination pisane. — Rivalité de Pise et de Gênes ; les Génois occupent Bonifacio (1187).

Il en fut de Sambucuccio comme de la plupart des législateurs. Sa mort porta soudain un coup funeste à ses institutions. Les seigneurs, sortant de leurs châteaux, semèrent partout la guerre et la discorde, et le peuple chercha son salut dans la protection de l'étranger. Il implora l'appui de Malaspina, marquis de Toscane, [1] qui vint à son secours avec un corps de troupes, vainquit les barons et rétablit la tranquillité. Cela se passait vers 1020, et jusqu'en l'année 1070 les Malaspina semblent avoir continué à régir la *Terre de Commune*, pendant que les barons dominaient le reste du pays. Le pape, [2] qui faisait remonter aux rois francs ses droits sur la Corse, se mêla à son tour aux affaires de l'île. Traitant même, paraît-il, le pays comme un fief, il fit de Malaspina un comte de Corse. Ce furent les six évêchés que l'on avait fondés successivement à Aleria, Ajaccio, Accia, Mariana, dans le Nebbio et à Sagona qui lui fournirent le premier prétexte de conquête.

(1) Malaspina était marquis de Massa et de la Lunigiana.

(2) D'après Anastase, qui écrivait au IXe siècle, la Corse avait été comprise dans la donation que Charlemagne fit au pape Adrien (774). Antérieurement, en 753, Pépin avait donné la Corse au Saint-Siège.

Grégoire VII envoya en Corse Landolphe, évêque de Pise (1077), pour décider les habitants à se soumettre au Saint-Siège. Ce but atteint, Grégoire (1091), et ensuite Urbain II (1098) placèrent l'île, à titre de fief perpétuel, sous la dépendance de l'évêché de Pise, qui fut alors érigé en archevêché. C'est ainsi que les Pisans se rendirent maîtres de la Corse. Ils la gardèrent environ cent ans, au prix de combats continuels, et toujours inquiétés dans leur possession.

Leur domination fut sage, juste et bienfaisante ; tous les historiens de la Corse en font le plus grand éloge. Ils s'occupèrent du défrichement et de la culture du sol, rebâtirent les villes, construisirent des ponts et des routes, élevèrent des tours sur les côtes ; ils introduisirent même leur architecture dans l'île, ou du moins dans la construction de ses églises. En Corse, les plus belles églises anciennes sont d'origine pisane ; on le reconnaît bien vite à l'élégance de leur style. Tous les deux ans, Pise envoyait un fonctionnaire qui, sous le titre de Juge (*giudice*), rendait la justice au nom de la République. La constitution des communes fut maintenue telle qu'elle avait été établie par Sambucuccio.

Cependant Gênes s'opposait avec une ardeur jalouse à la domination pisane dans une île si voisine de ses côtes ; elle ne pouvait consentir à laisser à sa rivale une station si avantageuse dans la Méditerranée, à ses portes. Déjà, lorsque Urbain II avait placé les évêchés corses sous l'autorité de la métropole de Pise, les Génois avaient protesté ; plus d'une fois, ils forcèrent même les papes à retirer l'investiture. Enfin Innocent II, cédant à leurs réclamations pressantes, la partagea ; il fit dépendre de Gênes, qu'il érigea en archevêché, les évêques de Mariana, d'Accia et de Nebbio, et laissa à Pise les évêchés d'Aleria, d'Ajaccio et de Sagona. Mais les Génois ne se contentèrent pas de cette concession : ils visaient à la domination temporelle de l'île entière. Toujours en guerre avec les Pisans, ils pro-

fitèrent de la première occasion favorable pour s'emparer de Bonifacio, et surprirent la ville au moment où les habitants célébraient un joyeux mariage. En 1217, Honorius III dut confirmer aux Génois la possession de cette place importante. Ils fortifièrent ce rocher inaccessible, en firent le point d'appui de leur domination, et, en accordant à la ville des privilèges et des franchises, ils y attirèrent un grand nombre de familles génoises. Ainsi, Bonifacio fut la première colonie que Gênes établit en Corse.

CHAPITRE VII.

Guerre de Gênes contre Pise ; Giudice della Rocca, défenseur de la puissance pisane en Corse ; il est trahi et meurt dans les prisons de Gênes (1312).

La Corse fut alors déchirée par les factions. Une partie des habitants tenait pour Pise, l'autre pour Gênes ; beaucoup de seigneurs agissaient pour leur propre compte, et la *Terre de Commune* défendait son autonomie. Les Pisans, attaqués en Italie par leurs puissants ennemis et réduits à la derrière extrémité, n'étaient pourtant pas en humeur de renoncer à la Corse. Ils nommèrent leur *Lieutenant* et *Juge* un Corse de l'ancienne famille de Cinarca, avec mission de défendre l'île contre les Génois.

Cet homme s'appelait Sinucello ; il est devenu célèbre sous le nom de Giudice della Rocca. Son patriotisme, son courage héroïque, sa sagesse et sa justice lui ont marqué une place parmi les hommes qui, en des temps barbares, se sont illustrés par des qualités personnelles. Les Cirnachesi avaient, dit-on, été exilés en Sardaigne par un des gouverneurs au nom du pape. Sinucello, l'un de leurs descendants, émigra à Pise et se distingua au service de cette république. C'est en lui que les Pisans mirent tout leur espoir. Après l'avoir nommé Comte et Juge, ils l'envoyèrent en Corse avec quelques vaisseaux (1280). A l'aide de ses partisans, Giudice parvint à dompter les seigneurs qui tenaient pour Gênes et à rétablir l'autorité pisane. Les Génois envoyèrent alors contre lui, avec un corps de

troupes, Thomas Spinola, qui fut complètement battu (1282). La guerre dura plusieurs années. L'infatigable Giudice la continua au nom de la République de Pise, alors même que cette dernière avait déjà perdu la grande bataille navale livrée aux Génois, près du rocher de la Meloria (1284), par Ugolino, de tragique mémoire ; et cependant, à la suite de ce désastre, Pise avait vu s'évanouir toute sa puissance, et ne pouvait plus songer à défendre la Corse.

Après leur victoire, les Génois s'emparèrent de la côte orientale et confièrent à leur général Luchetto Doria le soin de soumettre le reste de l'île et d'en chasser le brave Giudice (1290). Mais celui-ci infligea à Doria une sanglante défaite et soutint, pendant de longues années, des combats incessants contre les troupes génoises et contre les seigneurs.

La Corse était alors livrée à la plus complète anarchie. Les chroniqueurs ont entouré la figure vraiment nationale et sympathique de Giudice de nombreuses légendes, et ont donné à ses combats un caractère romanesque. Quelque peu de crédit que méritent ces traditions, elles caractérisent pourtant trop bien l'époque, les hommes et les mœurs d'un pays, pour que l'histoire les passe sous silence.

Giudice avait marié ses six filles avec les personnages les plus marquants de la Corse ; son ennemi mortel, Giovanninello, en avait fait autant de son côté. Les six gendres de ce dernier conspirèrent contre Giudice et lui tuèrent en une nuit soixante et dix hommes d'armes de sa suite. Telle fut la cause de la division de l'île en deux partis qui, comme les guelfes et les gibelins, se firent pendant deux cents ans une guerre acharnée. Giovanninello fut d'abord obligé de se réfugier à Gênes ; mais bientôt après, de retour dans son pays, il éleva la citadelle de Calvi qui se donna à la République et devint ainsi la seconde colonie génoise dans l'île.

Les chroniqueurs racontent maint trait de justice de Giudice. En voici un entre autres. Comme il avait fait prisonniers un certain nombre de Génois, il promit de relâcher les hommes mariés, à la seule condition que leurs épouses viendraient les chercher elles-mêmes. Les femmes vinrent en effet ; mais son neveu obligea l'une d'elles à lui accorder une nuit. Giudice le fit décapiter aussitôt et, suivant la promesse qu'il en avait faite, il renvoya les prisonniers sains et saufs. Sinucello est désigné de préférence sous le nom de *Giudice*, Juge, parce que, au milieu d'un peuple et d'un siècle barbares, le juge est comme le symbole de la puissance et de la vertu.

A un âge avancé, Giudice perdit la vue. Le vieillard aveugle ayant eu une querelle avec son fils naturel Salnese, celui-ci lui tendit des embûches, le fit prisonnier et le livra aux Génois. Avant de s'embarquer sur le vaisseau qui devait le conduire à Gènes, le vieux Giudice se prosterna sur le rivage et maudit solennellement son fils Salnese et toute sa descendance. Arrivé à Gênes, il fut jeté dans un affreux cachot de la tour de Malapaga, où il mourut (1312). D'après le témoignage de l'historien Filippini, Giudice fut l'un des hommes les plus remarquables que la Corse ait produits. Il était brave, versé dans l'art militaire, d'une admirable promptitude dans l'exécution de ses desseins, d'une rare prudence, d'une inflexible justice, généreux envers les siens, inébranlable dans le malheur, — traits de caractère que presque tous les Corses de marque ont possédés. Avec Giudice tomba la domination pisane.

CHAPITRE VIII.

Les Pisans cèdent la Corse aux Génois ; arrivée du premier gouverneur génois (1348). — Nouveaux désordres ; luttes et tyrannie des nobles ; une secte de communistes détruite par une armée pontificale.

Pise céda alors la Corse à sa rivale, et, trente ans après la mort de Giudice, la *Terre de Commune* et la plus grande partie des seigneurs reconnurent à leur tour l'autorité de Gênes. La *Terre de Commune* envoya quatre députés au Sénat et déclara se soumettre, à condition que le peuple ne paierait pour tout impôt que vingt *soldi* par famille *(fuoco)*. Cette condition ayant été acceptée, Gênes envoya en Corse son premier gouverneur (1348). Il s'appelait Boccanera. Sa prudence et sa vigueur sont restées célèbres ; pendant son administration d'une année, il rendit le calme au pays. Mais à peine l'eut-il quitté que les factions levèrent de nouveau la tête et jetèrent l'île dans la plus sauvage anarchie.

La souveraineté de Gênes ne s'était pas établie sans contestation. En 1296, le Pape Boniface VIII, s'appuyant sur son ancien droit d'investiture, avait donné la Corse et la Sardaigne à Jacques II, roi d'Aragon ; c'est pourquoi une nouvelle puissance étrangère, l'Espagne, qui avait eu autrefois des intérêts en Corse, songea à y faire revivre son influence. Mais avant de procéder activement à la conquête, elle servit de point d'appui aux mécontents, qui ne voulaient pas reconnaître l'autorité génoise.

Cette période de l'histoire de la Corse nous montre les luttes les plus sanglantes des seigneurs contre Gênes. Aussitôt après la mort de Giudice, il était survenu tant de complications, et le peuple avait été réduit à une telle extrémité, que le Chroniqueur s'étonne que, dans l'état misérable où se trouvait leur pays, les Corses ne se soient pas levés en masse pour fuir à l'étranger. Dès que la vigoureuse main de Giudice eut cessé de se faire sentir, les barons exercèrent un pouvoir tyrannique ; tous, indépendants ou tributaires de Gênes, cherchèrent à dominer le peuple et à lui extorquer de l'argent. Au milieu de la complète dissolution de l'ordre social, surgit alors une secte de communistes, débauchés, fanatiques, appelés *Giovannali* (1365). Leur présence dans la Corse barbare est digne de remarque, bien que, à la même époque, ils se soient montrés aussi sur le continent italien. Cette secte, qui prit naissance dans le petit pays de Carbini, au-delà des monts, [1] eut pour chefs deux enfants naturels de Guglielmuccio, les frères Polo et Arrigo, seigneurs d'Attalà. « Les *Giovannali*, dit le Chroniqueur, admettaient » dans leur société les hommes et les femmes indistincte- » ment. Leur loi exigeait que toutes choses fussent com- » munes, femmes, enfants, propriétés quelconques. Peut- » être espéraient-ils ramener sur la terre cet âge d'or que » les poètes disent avoir existé du temps de Saturne ? Ils » faisaient des expiations particulières, et se réunissaient » la nuit dans les églises pour offrir leurs sacrifices. Après » des cérémonies pleines de superstitions absurdes, ils

(1) La configuration de l'île de Corse a porté ses habitants à la diviser en deux grandes zônes qu'ils appellent d'après le lieu qu'ils occupent *delà des monts* ou *deçà des monts*. — L'auteur de cette histoire se plaçant au point de vue de la Terre de Commune, désigne par *deçà des monts* cette partie de la Corse qui renferme aujourd'hui les arrondissements de Bastia, Corte et Calvi ; par *delà des monts* celle qui comprend les arrondissements d'Ajaccio et de Sartene (*V.* Friess, *Hist. de la Corse, p.* 2.)

» cachaient les lumières et commettaient les excès les « plus monstrueux..... Polo dirigeait cette bande diabo- » lique, qui commençait à s'étendre partout d'une manière » surprenante, non-seulement de ce côté, mais encore de » l'autre côté des monts. »

Le pape, [1] qui résidait alors en France, les excommunia et envoya en Corse un commissaire avec des troupes. Celui-ci battit les *Giovannali* et les nombreux seigneurs qui s'étaient joints à eux, dans la piève d'Alesani, où ils avaient élevé une forteresse. Quand on rencontrait un *Giovannale*, on le tuait sans pitié.

Un pareil fait est vraiment curieux. — L'idée de la secte est peut-être venue d'Italie, et l'on comprend qu'elle ait fait les progrès extraordinaires dont parle le Chroniqueur, en se répandant au milieu d'un peuple pauvre, désorganisé et habitué à considérer l'égalité des hommes comme quelque chose de primordial et de naturel. Jamais, du reste, le fanatisme religieux, l'illuminisme, ou la domination cléricale n'ont pris racine chez les Corses. L'île fut au moins préservée de ces fléaux.

---

(1) Urbain V, pape de 1362 à 1370.

CHAPITRE IX.

Le Génois Tridano della Torre rétablit pour quelque temps la paix dans l'île. — Guerres d'indépendance; Arrigo della Rocca. — Gênes cède la Corse à une société d'actionnaires (1378). — Arrigo meurt empoisonné par les Génois (1401).

Après le départ de Boccanera, le peuple, réduit au désespoir par les seigneurs, alla jusqu'à s'adresser à Gênes pour obtenir des secours. La République lui envoya Tridano della Torre (1362); celui-ci soumit les barons, et pendant sa vigoureuse administration, qui dura six années entières, la paix ne fut point troublée.

C'est alors que parut le second homme remarquable de la famille Cinarca ou Rocca, Arrigo della Rocca, jeune homme plein de fougue et d'énergie, né pour le commandement, opiniâtre comme Giudice, comme lui fécond en ressources au sein du conseil, et terrible dans les combats. Déjà Guglielmo, son père, avait lutté contre Gênes ; mais il avait été vaincu. Le fils reprit fièrement les armes. Malheureux d'abord, il quitta son pays pour aller offrir ses services à l'Espagne ; là il excita la maison d'Aragon à revendiquer sur la Corse des droits que le Saint-Siége avait d'ailleurs reconnus.

Durant l'absence d'Arrigo, Tridano avait été tué, les seigneurs avaient levé l'étendard de la révolte et l'île, divisée en deux partis, les *Caggionacci* et les *Ristagnacci*, était devenue le théâtre des plus sanglants désordres. Arrigo della Rocca, avec peu ou point d'armes, et ne

comptant en quelque sorte que sur lui-même, paraît alors de nouveau sur la scène (1392) et, à son arrivée, le peuple accourt de tous côtés sous sa bannière.

Lionello Lomellino et Aluigi Tortorino étaient à cette époque gouverneurs de l'île ; dans ces temps critiques un seul gouverneur ne suffisait plus. Lomellino et son collègue convoquent à Corte une assemblée populaire, qu'ils soutiennent de leurs conseils et de leurs encouragements. Mais Arrigo marche rapidement sur Cinarca, bat les troupes génoises partout où il les rencontre, se présente devant Biguglia, résidence du gouverneur, la prend d'assaut, assemble le peuple et se fait proclamer comte de Corse. Les gouverneurs, stupéfaits, s'enfuient à Gênes, abandonnant tout le pays, à l'exception de Calvi, de Bonifacio et de San Colombano.

Pendant quatre ans Arrigo resta le maître incontesté de l'île. Son administration fut rigoureuse et juste, mais cruelle. Il fit trancher la tête à un grand nombre de personnes, n'épargnant pas même ses parents. C'est peut-être son inflexible dureté (ou bien encore l'esprit turbulent des indigènes) qui détacha de lui une partie du peuple. Les seigneurs du Cap-Corse se soulevèrent les premiers, de concert avec les Génois ; mais Arrigo les vainquit et, de son bras de fer, il étouffa la révolte. Il portait sur sa bannière les armes d'Aragon surmontées d'un griffon, pour montrer qu'il avait placé l'île sous la protection de l'Espagne.

Après avoir longtemps combattu pour la possession de la Corse, Gênes se trouvait n'avoir rien gagné. Son embarras était extrême ; les événements de l'époque lui liaient les mains. Elle semblait vouloir renoncer à sa conquête. C'est alors que cinq *Nobili*, les seigneurs Magnera, Tortorino, Fiscone, Maruffo et Lomellino, [1] fondèrent une

---

[1] D'après la copie du traité de cession de la Corse à la *Maona*, publiée dans le 2e fascicule de notre Bulletin, ces seigneurs n'étaient que quatre

société par actions et proposèrent au Sénat de leur abandonner l'île, en réservant la haute souveraineté de la SS. République. Le Sénat ayant accédé à leur demande, ils constituèrent, en 1378, une société sous le nom de *Maona*, et chacun d'eux prit le titre de gouverneur de la Corse ([1]).

A la tête de mille soldats, ils débarquèrent dans l'île, où les attendait déjà un parti de mécontents. Ils ne firent pas grand'chose, ou plutôt ils furent réduits par le brave Arrigo à une telle extrémité, qu'ils songèrent bien vite à traiter avec leur ennemi. Arrigo accepta leurs ouvertures, mais bientôt après, se voyant trompé par eux, il prit de nouveau les armes et les battit dans un combat sanglant, à la suite duquel la *Maona* fut chassée du pays (1379).

Une expédition que Gênes fit plus tard fut plus heureuse. Arrigo, obligé de s'expatrier pour la seconde fois, se rendit de nouveau en Espagne pour demander l'appui du roi Jean d'Aragon, qui s'empressa de lui donner deux galères et quelques troupes.

Après deux années d'absence, le Corse opiniâtre reparut dans son pays ; il battit le gouverneur génois, Zoaglia, qu'il fit prisonnier, et soumit l'île entière, à l'exception de Calvi et de Bonifacio (1394). La République envoya contre lui de nouveaux lieutenants et de nouvelles troupes ; mais sans résultat. Enfin ce que n'avait pu faire le glaive, le poison l'accomplit. Arrigo della Rocca mourut subitement en 1401.

Gênes succombait à cette époque sous les coups du roi de France, Charles VI. Les événements semblèrent alors vouloir prendre une autre direction. Mais ce moment fut

---

et s'appelaient Lodovico Tortorino, Andreolo Frugone, Belgodere Imperiale et Leonello Lomellino.

([1]) Voici la date que porte la copie précitée :

Fatto in Genova nel Palazzo Ducale, cioè dove facevano consiglio, l'anno della natività di Nostro Signore 1378, indizione 15, secondo il corso di Genova, giorno di Venere, alli 27 di agosto, hora di nona.

passager : le roi de France nomma comte suzerain de la Corse, Lionello Lomellino, ancien membre de la *Maona*. C'est ce même Lomellino qui, après avoir fondé Bastia, la ville la plus considérable de l'île, y transféra du château de Biguglia le siége du gouvernement.

CHAPITRE X.

Vincentello d'Istria continue la guerre contre les Génois; siège de Bonifacio. — Vincentello est décapité à Gênes (1434).

A Arrigo della Rocca succéda bientôt un homme de sa trempe énergique. Placés en des circonstances exactement semblables, ces Corses valeureux se ressemblent par le caractère d'une manière étonnante ; ils forment jusqu'à Pascal Paoli et Napoléon une suite non interrompue de héros intrépides, infatigables, vraiment dignes de la tragédie. Leur histoire, celle d'un seul exceptée, est, ainsi que la lutte séculaire de l'île contre la domination génoise, constamment et identiquement la même dans son essence, dans ses moyens et dans ses vicissitudes. La carrière de ces hommes, qui tous surgissent de l'exil, porte toujours á son début un caractère aventureux.

Vincentello d'Istria était neveu d'Arrigo, fils d'une des sœurs de ce dernier et de Ghilfuccio, noble Corse. Lui aussi était allé, dans sa jeunesse, à la cour du roi d'Aragon, y avait pris du service et s'y était distingué par de brillants faits d'armes. Plus tard, avec des vaisseaux aragonais armés en course, il avait fait une guerre heureuse contre les Génois et rendu ainsi son nom redoutable dans la Méditerranée. Il résolut de profiter de ces circonstances et de tenter un débarquement dans son pays.

Par son gouvernement tyrannique, le comte Lomellino s'était attiré la haine du peuple, et François della Rocca, fils naturel d'Arrigo, qui, avec le titre de vicomte, régissait

au nom de Gênes la *Terre de Commune*, luttait sans résultats contre ses nombreux ennemis.

Vincentello débarque inopinément à Sagona ; comme son oncle, il marche aussitôt sur Cinarca, s'empare de Biguglia, réunit une assemblée populaire et s'y fait élire comte de Corse.

François della Rocca tombe tout d'un coup victime d'un assassinat. Sa sœur Violanta, une femme virile, prend les armes ; mais elle est vaincue par Vincentello. Bastia se soumet. Gênes envoie alors des troupes en toute hâte et, après une lutte de deux années, Vincentello est forcé de s'expatrier ; une partie des égoïstes seigneurs avaient fait cause commune avec les Génois.

Peu de temps après, Vincentello revient encore avec des troupes aragonaises et, pour la seconde fois, il arrache à Gênes l'île entiére, à l'exception des places fortes de Calvi et de Bonifacio.

A la suite de ces succès, le jeune roi Alphonse V d'Aragon, plus entreprenant que ses prédécesseurs, se décide à aller en personne, avec une flotte bien équipée, soutenir par les armes ses prétendus droits sur la Corse. Partant de Sardaigne (1420), il va mettre le siège devant Calvi ; cette ville génoise est forcée de capituler. Puis il fait voile pour Bonifacio et, pendant que les Corses de son parti assaillent du côté de la terre cette forteresse inexpugnable, il l'attaque avec sa flotte du côté de la mer.

Le siège de Bonifacio forme un brillant épisode au milieu de ces longues luttes. Il n'est pas moins remarquable par la bravoure des assiégeants que par l'héroïsme des assiégés. Ceux-ci, dévoués corps et âme à la République de Gênes, et d'origine génoise pour la plupart, restèrent inébranlables comme leurs rochers ; ni la faim, ni la peste, ni le feu, ni le glaive, ni leurs longues souffrances ne purent les faire plier. Tous les assauts furent victorieusement repoussés. Femmes, en-

fants, moines, prêtres, tous se tenaient en armes sur les remparts et combattaient à côté des citoyens. Pendant des mois ils luttèrent avec l'espoir d'un secours ; ils humilièrent profondément l'orgueil espagnol. Enfin, pris de lassitude, Alphonse s'en alla tout honteux, laissant à Vincentello le soin de continuer le siège. Mais les secours des Génois délivrérent la ville épuisée et déjà à la veille de se rendre.

Vincentello revint alors sur ses pas ; mais comme, dans l'intervalle, Calvi était retombé au pouvoir des Génois, ces derniers pouvaient encore s'appuyer sur leurs deux places fortes. C'est pourquoi le roi Alphonse renonça à ses projets de conquête, et Vincentello, réduit à ses propres forces, perdit peu à peu du terrain. La République obtenait par la ruse beaucoup plus que par les armes, et les querelles des seigneurs empêchaient un soulèvement général.

Le parti génois était surtout considérable au Cap-Corse, où les da Mare étaient les seigneurs les plus puissants. Grâce à ce parti et aux Caporali, qui de tribuns du peuple étaient insensiblement devenus des tyranneaux, et avaient formé une nouvelle noblesse de race, Gênes battit son vaillant adversaire et le rejeta dans son fief de Cinarca. Vincentello tomba en partie par sa faute. Entraîné par sa nature voluptueuse, il avait enlevé une jeune fille de Biguglia. Cet acte de violence mit les armes aux mains des parents de la jeune fille et fit tomber la place au pouvoir de Simon da Mare. C'est alors que l'infortuné se décida à aller demander de nouveaux subsides à la cour d'Aragon. Mais Spinola, Zacharie, s'empara de la galère qui devait le conduire en Sicile et emmena le terrible ennemi de Gênes prisonnier devant le Sénat. Vincentello d'Istria eut la tête tranchée sur le grand escalier du palais ducal (1434). Le Chroniqueur dit de lui : « Ce fut un homme glorieux. »

CHAPITRE XI.

Partis corses et génois ; le Pape et le Roi d'Aragon ; le peuple, réduit au désespoir, se livre à la Banque de Saint-Georges (1453) ; mauvaise administration de la Banque ; nouvelle révolte ; élévation et chute du génois Tomasino Fregoso, du lieutenant de François Sforza et du seigneur de Piombino.

A la mort de Vincentello, les seigneurs se disputèrent le pouvoir, et l'on vit Simon da Mare, Giudice d'Istria, Rinuccio de Leca, Paolo della Rocca prendre tour à tour le titre de comte de Corse. Les Adorno et les Fregoso, dont les rivalités avaient déchiré la république de Gênes, cherchèrent à l'envi à faire de la Corse un fief de leur famille, ce qui engendra de nouvelles guerres, de nouvelles calamités. Le peuple n'eut plus une année de trêve. Tous se tenaient constamment en armes pour l'attaque ou pour la défense ; l'île entière sans cesse ravagée par l'incendie, en proie à la révolte, à la guerre, saignait de tous côtés.

En l'année 1443 une partie du peuple, espérant que l'Église ferait taire les partis et rétablirait la tranquillité, offrit au pape Eugène IV la souveraineté de l'île. Le pape envoya aussitôt des plénipotentiaires avec des troupes ; mais ils ne firent qu'augmenter la confusion.

Les Corses s'assemblèrent à Morosaglia et nommèrent le courageux et magnanime Mariano da Gaggio lieutenant-général. Mariano vainquit les féroces *Caporali*, les précipita de leurs tours escarpées qu'il détruisit en grand nombre, et proclama l'abolition de leur charge. Les *Caporali* appelè-

rent alors le génois Adorno, et le peuple se remit sous la protection du Saint-Siège.

Cependant, à Gênes, la famille Fregoso était arrivée au pouvoir ; Nicolas V, Génois lui-même et ami de cette famille, confia le gouvernement de la Corse à Lodovico Campo-Fregoso (1449), malgré l'opposition armée des insulaires commandés par Mariano da Gaggio. Enfin, pour rendre cette immense confusion encore plus grande, un vice-roi aragonais, Jacques Imbisora, vint à son tour demander la soumission de l'île à l'Espagne.

Le peuple, réduit au désespoir, tint alors une assemblée au *Lago Benedetto* et prit la résolution fatale de se mettre sous la protection de la Banque de Saint-Georges. Cette société avait été fondée à Gênes en 1346 par des capitalistes qui prêtaient de l'argent à la République en recevant de cette dernière la garantie de certains revenus de l'Etat. Sur la proposition des Corses, Gênes céda l'île à la Banque, et les Fregoso renoncèrent à leurs prétentions moyennant une indemnité pécuniaire. La compagnie de Saint-Georges recevait donc la Corse comme une possession placée sous la haute souveraineté du Sénat ; c'était en quelque sorte un domaine dont elle devait chercher à tirer le plus de revenus possible (1453).

Mais il se passa bien des années avant qu'elle parvînt à se rendre maîtresse du pays. Les seigneurs ultramontains, soutenus par l'Espagne, lui opposèrent une résistance opiniâtre, et les gouverneurs de la Banque furent envers eux d'une sévérité inexorable. Beaucoup de têtes tombèrent ; les nobles partirent en grand nombre pour l'exil et se groupèrent autour de Tomasino Fregoso, homme remuant qui, depuis que son oncle Lodovico était devenu doge, songeait sérieusement à soutenir les anciennes prétentions de sa famille. Fregoso arriva en Corse en compagnie des émigrés ; il attaqua et défit les troupes de la Banque, puis, proclamé comte de Corse, il se rendit maître d'une grande partie du pays.

En 1464, Gênes tomba au pouvoir de François Sforza, duc de Milan, et une puissance avec laquelle la Corse n'avait jamais rien eu à démêler se considéra tout à coup comme souveraine de l'île. Les Corses préféraient aux Génois tout autre maître ; ils s'assemblèrent à Biguglia et prêtèrent avec joie le serment d'obéissance entre les mains du capitaine milanais Antonio Cotta. Mais une petite discussion qui surgit dans cette même assemblée mit de nouveau tout le pays en feu.

Quelques paysans du Nebbio ayant eu une rixe sanglante avec les gens des seigneurs ultramontains, le commandant milanais avait immédiatement fait punir les coupables. Blessés dans leurs droits par cet acte de souveraineté, les seigneurs sautent à cheval et, pleins de rancune, ils rentrent silencieusement dans leurs domaines. Des deux côtés on se prépare à la guerre. Afin de détourner ce fléau, les habitants de la *Terre de Commune* s'assemblent dans la Casinca ; ils choisissent pour *vicario* un descendant du premier législateur Corse, Sambucuccio d'Alando, et lui donnent pleins pouvoirs pour ramener, par tous les moyens possibles, la tranquillité dans le pays. Cette dictature inspire une terreur salutaire. Tous lui obéissent et la paix n'est point troublée.

Une nouvelle assemblée envoya ensuite l'énergique Sambucuccio et d'autres Corses en députation à Milan pour exposer au Duc (1) le véritable état des choses et le prier de rappeler Cotta. Ce dernier fut, en effet, remplacé. Mais Amelia, son successeur, valait moins que lui. Sa conduite causa une guerre de plusieurs années.

Au milieu de ces tourmentes, la démocratique *Terre de Commune*, entourée de tous côtés par les seigneurs, se maintint une et compacte, comme une île dans l'île, et resta, à proprement parler, l'expression invariable du

(1) Galéas (1450-1476).

peuple corse. En effet, depuis environ deux siècles, nous n'avons rien vu d'important se passer dans l'île sans la participation de l'assemblée populaire (*veduta*) et nous avons déjà fait remarquer comment le peuple nommait lui-même ses *comtes* et ses *vicaires*.

Au plus fort de la lutte entre les Corses et les Milanais, Thomas Fregoso se rendit au camp des insulaires pour y tenter de nouveau la fortune des armes. Il fut battu et envoyé à Milan comme prisonnier de guerre ; mais, chose curieuse ! en 1480 il retourna en Corse bien et dûment pourvu de diplômes qui lui attribuaient la souveraineté de l'île. Son administration, ainsi que celle de son fils Janus, fut extrèmement cruelle ; elle ne put être de longue durée, bien que les Fregoso se fussent unis par des liens de parenté avec Giampolo da Leca, l'homme le plus considérable du pays.

Cependant le peuple élut pour chef Rinuccio da Leca, qui offrit la Corse en toute souveraineté à Appien IV, seigneur de Piombino, à condition qu'il y enverrait assez de troupes pour la délivrer de ses tyrans. Quelle était donc misérable la condition de ce peuple, qui tendait les bras vers toutes les puissances, appelant chez lui les despotes du dehors, et augmentant ainsi de tyrans étrangers le nombre de ses propres tyrans ! Comme le seigneur de Piombino possédait déjà une partie de l'île d'Elbe, l'offre de Rinuccio lui sourit. En conséquence, il envoya en Corse, avec une petite armée, son frère Gherardo di Montagnara, jeune homme aux manières séduisantes et à la mise théâtrale. Gherardo arriva avec des vêtements d'un grand prix, une suite splendide, des chevaux magnifiques, des chiens, des bateleurs et des musiciens ambulants. On aurait dit qu'il voulait conquérir l'île au son de la musique. Les Corses, qui avaient à peine le pain de chaque jour, le regardèrent ébahis, comme une créature étrange ; ils le conduisirent au *Lago Benedetto*, au sein de leur assemblée, et, avec des cris de joie, ils le proclamè-

rent comte de Corse (1483). Les Fregoso perdirent courage et, renonçant bientôt à la lutte, ils vendirent pour deux mille écus d'or à la Banque de Saint-Georges tous leurs droits de souveraineté. La Banque se prépara alors à soutenir une lutte énergique contre Gherardo et Rinuccio. Ce dernier fut battu. Cette défaite effraya tellement le frère du seigneur de Piombino, qu'il partit de l'île en toute hâte et d'une façon moins théâtrale qu'il n'était arrivé, renonçant à toute tentative ultérieure.

CHAPITRE XII.

Guerre d'indépendance; Giampolo de Leca et Rinuccio della Rocca; ce dernier est assassiné en 1511.

La République eut encore à combattre, l'un après l'autre, deux hardis adversaires. Nous avons vu que Giampolo de Leca s'était uni aux Fregoso par des liens de parenté. Quoique ces seigneurs eussent renoncé à leurs droits en faveur de la Banque, ils ne pouvaient se résigner à la perte de leur domination. Cédant aux suggestions de son parent Janus, qui de Gênes même l'excitait à se révolter contre le gouverneur Mathieu Fiesco, Giampolo recommença la guerre. Mais battu et serré de près par les troupes de la Banque, après avoir vainement imploré les secours de Florence, il se vit contraint de déposer les armes, et de fuir en Sardaigne avec sa femme, ses enfants et ses amis (1487).

Une année s'était à peine écoulée que, répondant à l'appel de ses partisans, Giampolo reparaissait en Corse. Trahi de nouveau par la fortune, il se réfugia pour la seconde fois en Sardaigne. Les Génois punirent impitoyablement les rebelles par la mort, par l'exil, par la confiscation des biens. La fermentation croissait chaque jour. Pendant des années entières la haine contre la République grandit dans tous les cœurs. Giampolo resta dix années en exil, couvant sa vengeance, ne détournant pas un instant ses regards de sa patrie opprimée ; puis il recommença la lutte. Sans armes, sans argent, ayant pour toute armée quatre Corses et six Espagnols, il osa débarquer. Le peuple l'aimait à cause de la noblesse de sa famille, de son courage et de sa grande beauté. De Cinarca, de Vico,

du Nebbio, de Morosaglia les Corses accoururent en foule sous sa bannière. En peu de temps, il réunit 7,000 fantassins et 200 cavaliers, et cette force imposante remplit la Banque de terreur. Gênes envoya alors dans l'île un capitaine éprouvé, Ambrosio Negri, qui sut, en caressant les partis et en semant la discorde dans leur sein, s'attacher quelques amis de Giampolo et notamment le hardi Rinuccio della Rocca, membre de la noblesse. L'armée de Giampolo se fondit en un clin d'œil ; ce qui lui resta de troupes fut défait à la *Foce al Sorbo*. Comme son fils Orlando avait été fait prisonnier, il conclut avec Negri un traité, qui lui permettait de sortir librement de l'île. Accompagné de cinquante Corses, il se rendit de nouveau en Sardaigne (1501), où il termina sa vie dans l'amertume de l'exil.

Rinuccio della Rocca avait été l'une des principales causes de la chute de Giampolo. Mais, reconnaissant bien vite que la Banque de Gênes poursuivait invariablement le but de détruire dans ses derniers vestiges et pour toujours la puissance des seigneurs, la plupart ultramontains, et que son tour viendrait bientôt aussi, le chef de l'altière famille des Cinarca prit subitement les armes (1502). La lutte fut courte et heureuse pour Gênes. Le gouverneur de la Corse était alors un Doria. Les membres de cette famille se sont toujours distingués par leur énergie et leur cruauté inexorable ; grâce à eux la noblesse insulaire fut enfin abattue. Nicolas Doria imposa à Rinuccio de dures conditions : ce dernier s'obligeait à se fixer dans la ville de Gênes avec sa femme et ses enfants.

Cependant Giampolo était toujours en Sardaigne et la République, qui le craignait par dessus tout, essaya plus d'une fois de s'arranger avec lui à l'amiable. D'un autre côté, son fils Orlando, qui venait de s'évader de la *Tour* de Gênes et de se réfugier à Rome, le pressait vivement de s'arracher à sa muette inaction. Mais Giampolo n'écouta ni les prières de son fils, ni les suggestions de la République. Il persista dans son silence.

Tout à coup Rinuccio disparut de Gênes. Laissant à la merci de ses ennemis sa femme et ses enfants, il était allé en Sardaigne à la recherche de Giampolo, qu'il avait autrefois précipité dans le malheur. Giampolo refusa de le recevoir ; il ne voulut pas non plus se rendre aux supplications de ses compatriotes, qui l'appelaient de tous côtés. Sur ces entrefailes, son fils fut assassiné par ses propres parents, et le vice-roi, ayant fait arrêter les assassins, voulait les faire exécuter sur-le-champ, pour donner à Giampolo un gage de son amitié. Mais le magnanime Giampolo pardonna aux assassins de son fils et implora même leur liberté.

Alors Rinuccio réunit dix-huit hommes résolus et débarque avec eux dans l'île. Le sort cruel réservé à ses enfants, qu'on avait, immédiatement après sa fuite, jetés dans un sombre cachot, n'avait pu le retenir. Nicolas Doria va à sa rencontre et le bat dans un premier engagement ; puis, afin d'ébranler sa résolution, il fait trancher la tête à l'aîné de ses fils et menace de tuer également le plus jeune ; les larmes et les supplications de l'enfant empêchèrent seules ce nouveau méfait. Battu partout, l'infortuné Rinuccio s'enfuit en Sardaigne, et de là en Espagne. Doria déchaîna alors sa fureur contre les partisans de son ennemi fugitif : incendiant les villages, il en dispersa de tous côtés les habitants et rendit déserts de vastes territoires.

En 1507, Rinuccio revint. Il aimait mieux mourir que de subir, même de loin, la domination génoise. Cet homme indomptable, l'opposé du taciturne et sensible Giampolo, n'amena avec lui que vingt combattants. Cette fois encore il fut attaqué par un Doria, par André, qui devint plus tard Doge de la République, et qui avait déjà servi en Corse sous son cousin Nicolas. L'historien Filippini ne dissimule pas les cruautés qu'André Doria commit dans cette courte campagne. Il parvint bientôt à soumettre Rinuccio et le força à s'embarquer une seconde fois pour Gênes avec un sauf-conduit. Lorsque le Corse arriva dans cette ville, le

peuple voulait le mettre en pièces; mais le gouverneur français s'empressa de l'accueillir dans son château.

Trois années s'écoulèrent. Tout à coup Rinuccio s'enfuit de Gênes et, après avoir vainement demandé des secours aux princes de l'Europe, accompagné de huit amis, il va en Corse affronter de nouveau le sort des batailles. Ses anciens vassaux, touchés de ses nombreux malheurs, pleins d'admiration pour son étonnante hardiesse, le reçoivent à Freto, les larmes aux yeux. Il leur parle, il les conjure de tirer encore une fois l'épée ; ils ne répondent pas et se séparent en silence. Rinuccio se tint caché à Freto pendant quelques jours; mais à la vue d'un capitaine de chasseurs, nommé Nicolas Pinello, qui arrivait par hasard d'Ajaccio, à cheval, il fut tellement exaspéré, qu'il l'assaillit pendant la nuit, le tua, prit sa monture et parut ensuite en public.

A cette nouvelle, les soldats partirent d'Ajaccio à sa poursuite. Traqué de toutes parts comme un bandit, comme une bête fauve, Rinuccio s'enfuit dans les montagnes, mais les paysans que les soldats persécutaient à cause du fugitif, résolurent de mettre fin à leurs souffrances en se débarrassant de lui. Au mois de mai 1511, on trouva Rinuccio della Rocca misérablement assassiné dans les montagnes. Ce fut un des plus énergiques représentants de la maison de Cinarca. « Rinuccio, dit le Chroniqueur, resta jusqu'au dernier moment de sa vie toujours semblable à lui-même ; sa mort ne fut pas moins héroïque que sa vie ; et cela lui fait le plus grand honneur, car l'homme courageux ne doit jamais perdre la noblesse de son caractère, alors même que la destinée le pousse à une mort obscure. »

Cependant Giampolo était allé chercher des secours auprès du pape Léon X et, après des efforts infructueux, il était mort à Rome en l'année 1515.

4

CHAPITRE XIII.

Décadence de la noblesse corse ; émigrations volontaires. — Pendant quelque temps la Banque administre la Corse avec sagesse et loyauté.

Avec Giampolo et Rinuccio finit la résistance des seigneurs. La noblesse de l'île s'affaissa, ses châteaux tombèrent en ruines et c'est à peine si l'on voit encore aujourd'hui s'élever çà et là sur les rochers les sombres murailles qui furent autrefois les manoirs des Cinarca, des Istria, des Leca et des Ornano. Mais en renversant ces formidables ennemis, Gênes en avait suscité un autre bien plus terrible ; cet ennemi, c'était le peuple corse lui-même.

Lorsque la Banque étendait sur la [illegible] de fer, plusieurs hommes énergiques étaient allés chercher hors de leur pays des honneurs et de la gloire. Ils avaient pris du service à l'étranger et y étaient devenus des capitaines et des *condottieri* célèbres. Quelques-uns servaient les Médicis, d'autres les Strozzi ; on en voyait dans les rangs des Vénitiens, à Rome, dans l'armée des Gonzague, ou bien encore au service de la France. Filippini cite un grand nombre de ces hommes de guerre, parmi lesquels on remarque Guillaume de Casabianca, Jean-Baptiste de Leca, Barthélemy de Vivario, surnommé Télamon, Gasparin Ceccaldi et Sampiero de Bastelica. Un certain Arsano, de Bastia, fut particulièrement favorisé par la fortune ; il put, en se faisant renégat, devenir roi d'Alger, sous le nom de Lazare. Ce fait est d'autant plus surprenant, qu'à cette

même époque la Corse eut beaucoup à souffrir des incursions des Barbaresques ; pour s'en défendre, la Banque de St-Georges s'était vue obligée d'entourer l'île entière de phares et de tours et de transformer en forteresse Portovecchio, village situé au sud de la côte orientale.

« Après les guerres de Giampolo et de Rinuccio, la » Corse, dit le Chroniqueur, fut d'abord paternellement » gouvernée par la Banque de St-Georges et vit l'ordre et » la tranquillité refleurir dans son sein. » L'administration de la Banque, qui subsista avec peu de changements lorsque la République reprit l'île de ses mains, était la suivante. La Banque envoyait chaque année un gouverneur, qui résidait à Bastia ; ce gouverneur, auquel on adjoignait un *Vicario*, docteur en droit, dirigeait l'administration et réunissait tous les pouvoirs civils et militaires ; il avait à Calvi, Algajola, Saint-Florent, Ajaccio, Bonifacio, Sartene, Vico, Cervione et Corte des lieutenants (*luogotenenti*), desquels on pouvait en appeler au gouverneur. Tous ces fonctionnaires se renouvelaient chaque année ou tous les deux ans. Pour protéger le peuple contre leurs empiétements, on avait établi un Syndicat, qui recevait les plaintes contre les magistrats. Si la plainte était fondée, les actes incriminés pouvaient être cassés et les magistrats punis par la destitution. Le gouverneur lui-même devait aux syndics compte de ses actions. Les syndics étaient au nombre de six, trois plébéiens et trois nobles, qu'on prenait indistinctement parmi les Corses et les Génois. Dans les cas exceptionnels on faisait aussi intervenir des commissaires, qui ouvraient des enquêtes.

En outre, à chaque renouvellement de la magistrature suprême, le peuple avait le droit important de nommer les *Douze*, ou plutôt douze représentants pour le deçà des monts et six pour le delà. Les *Douze* défendaient les privilèges du peuple auprès du gouverneur ; sans leur consentement, les statuts de l'île ne pouvaient recevoir aucune disposition nouvelle, aucun changement, aucune restric-

tion ; les *Douze* envoyaient à Gênes un des leurs, avec le titre d'*Oratore,* pour défendre les droits du peuple devant le Sénat.

Le principe démocratique de la constitution des communes, des *Pièves* avec leurs *Pères de la commune* ou *Podestats,* ne fut point changé, et l'assemblée populaire elle-même (*Veduta* ou *Consulta*) fut maintenue. Le gouverneur convoquait ordinairement cette assemblée à Biguglia toutes les fois qu'une décision importante devait être prise avec l'assentiment du peuple.

On le voit, toutes ces institutions étaient essentiellement démocratiques ; elles laissaient au peuple sa liberté d'action, le faisaient participer au gouvernement, le soutenaient par des lois protectrices et mettaient un frein au despotisme des fonctionnaires. Aussi, en se comparant aux autres peuples de l'Europe, les Corses auraient eu lieu de se réjouir, de se croire même hautement privilégiés, si les lois eussent été réellement appliquées. Mais elles n'existaient que pour la forme. Comme nous le verrons dans les chapitres suivants, elles étaient illusoires. Gênes, par son gouvernement despotique et digne à jamais de la réprobation des hommes, s'appliquait à détruire la nationalité corse ; comme Venise, elle commit la grande faute de détacher d'elle, par sa tyrannie, des provinces étrangères qu'elle aurait dû chercher à enchaîner par des bienfaits. C'est alors que la Corse lui opposa le plus brave de ses enfants, l'un des caractères les plus saillants du siècle.

CHAPITRE XIV.

Sampiero : il passe sa jeunesse au service de différents souverains. — Expédition française en Corse ; Sampiero en fait partie. Reddition de Bastia, Corte et Ajaccio.

Sampiero naquit à Bastelica, village situé au-dessus d'Ajaccio au milieu de montagnes granitiques de l'aspect le plus sauvage ; il n'était point de noble race, mais issu de parents obscurs. Les uns lui donnent pour père Guillaume, petit-fils de Vinciguerra, d'autres le font sortir de la famille Porri.

A l'exemple d'un grand nombre de ses jeunes compatriotes, il alla de bonne heure sur le continent pour y prendre du service dans les armées étrangères qui aimaient à guerroyer. Nous le trouvons au service du cardinal Hippolyte de Médicis, dans les *bandes noires* de Florence, où ses brillants faits d'armes et la noblesse et la vigueur de son caractère furent bientôt généralement admirés. Pendant la lutte des *Pazzi* contre les Médicis il prit parti pour ces derniers et devint pour eux un glaive et un bouclier. Puis, cherchant un champ plus vaste à l'activité de son esprit, il passa de la cour des Médicis, où il servait en qualité de *condottiere*, ou capitaine de bande, au service de François Ier, roi de France, qui le nomma colonel du régiment corse, nouvellement créé. Bayard devint son ami, et Charles de Bourbon avait en grande estime son impétueuse bravoure et son coup d'œil militaire. « En un » jour de bataille, disait de Bourbon, le colonel des Corses

» vaut à lui seul dix mille hommes. » Sampiero se distingua dans mainte bataille, dans plus d'un siège, et sa réputation devint aussi grande parmi ses amis que parmi ses ennemis.

Tout entier à la guerre entre la France et l'Espagne, il avait pourtant encore des yeux et des oreilles pour sa patrie, d'où s'élevaient des voix émues, qui pénétraient parfois jusqu'à lui et jetaient le trouble dans son cœur. Désirant se marier dans son pays, il passa en Corse (1547) et se choisit une épouse dans une des plus anciennes familles du delà des monts, dans la famille Ornano. Quoiqu'il fût lui-même sans aïeux, sa renommée et sa mâle énergie valaient bien un bon diplôme de noblesse aux yeux de l'orgueilleux *Francesco Ornano*, qui lui donna sa fille unique, la belle Vannina, et avec elle tout le patrimoine des *Ornano*.

A peine le gouverneur de la Banque vit-il Sampiero à Bastia, sous sa main, que, pressentant déjà dans cet homme un ennemi acharné de la République, il le fit, contre toute justice, arrêter et jeter dans la *Tour* de la ville. François Ornano, craignant pour la vie de son gendre, courut à Gênes chez l'ambassadeur de France, qui réclama sur-le-champ le colonel français. Sampiero fut relâché ; mais la haine qu'il nourrissait depuis longtemps contre Gênes, s'accrut alors d'un grief personnel ; l'outrage qu'il venait d'essuyer augmenta encore son ardent désir de délivrer le pays. Les événements politiques de l'époque et la guerre qui éclata entre la France et Charles-Quint lui en fournirent bientôt l'occasion.

Epoux de Catherine de Médicis, profondément mêlé à toutes les questions italiennes, engagé dans une guerre violente contre l'Empereur, allié aux Turcs, qui se disposaient à envoyer une flotte dans la Méditerranée occidentale, Henri II accepta avec joie le projet d'une expédition en Corse. Par cette entreprise il atteignait un double but : il menaçait Gênes et combattait l'Empereur lui-même, qui

s'était étroitement lié avec la République depuis qu'André Doria l'avait délivré du joug des Français ; enfin la Corse lui donnait une excellente position dans la Méditerranée et un point d'appui pour les flottes réunies de la France et de la Turquie. En conséquence, le maréchal de Thermes, qui se trouvait alors en Italie et dont les troupes occupaient Sienne, reçut l'ordre de se préparer à la conquête de l'île.

De Thermes tint un conseil de guerre à Castiglione. Sampiero était heureux de la tournure que prenaient les événements ; il ne demandait qu'à être le libérateur de son pays. Il insista vivement auprès du Maréchal, en lui présentant le succès de l'entreprise comme certain, et l'on se mit immédiatement à l'œuvre. L'issue de la lutte n'était pas douteuse. Les Français n'avaient qu'à débarquer pour que toutes les populations courussent aux armes.

La haine contre la domination des marchands génois était, depuis la chute de Rinuccio, arrivée à son comble. Elle prenait sa source non seulement dans l'amour inextinguible des Corses pour la liberté, mais dans la situation même du pays. En effet, dès que la Banque s'était crue sûre du pouvoir, elle en avait usé en despote, privant les Corses de tous leurs droits, du Syndicat, des Douze, des anciennes magistratures communales. La justice se vendait, l'assassinat était impuni ou plutôt encouragé par Gênes, qui accordait des saufs-conduits aux assassins. C'est alors que la *vendetta*, avec toutes ses horreurs, prit à jamais racine. Les écrivains s'accordent à dire que la perversion du sentiment de la justice est la blessure la plus profonde que la Banque ait faite à la Corse.

Sampiero avait envoyé dans l'île son compatriote Altobello de'Gentili, pour se rendre un compte exact des vœux de la population. Ses lettres et l'espoir que sa personne même faisait naître allumèrent partout une joie sauvage ; l'expédition était attendue avec une fiévreuse anxiété. De Thermes et l'amiral Paulin, dont l'escadre avait rallié, près de l'île d'Elbe, la flotte turque sous les

ordres de Dragut, firent voile pour la Corse au mois d'août 1553. Ils avaient avec eux, mais pour peu de temps, le brave Pierre Strozzi et les siens, Sampiero, l'espoir du peuple, Jean Ornano, Raphaël et Altobello Gentili et d'autres émigrés, tous altérés de vengeance, tous brûlant du désir de tremper leurs mains dans le sang génois.

Ils débarquèrent à la Renella, près de Bastia. A peine Sampiero se montra-t-il sur les murs de la ville, escaladés avec des échelles, que les habitants eux-mêmes lui ouvrirent les portes.

Après la reddition de Bastia, on alla, sans plus tarder, conquérir les autres places fortes et l'intérieur de l'île. Paulin assiégea Calvi, le turc Dragut Bonifacio, de Thermes marcha sur St-Florent, et Sampiero sur Corte, l'importante citadelle de l'intérieur. A Corte aussi, il n'eut qu'à se montrer pour que le peuple courût lui ouvrir les portes de la ville.

Les Génois s'enfuyaient de tous côtés et la conquête ressemblait partout à une marche triomphale ; mais, grâce à leur position, Ajaccio, Bonifacio et Calvi bravaient toutes les attaques. Ni Paulin du côté de la mer, ni Sampiero du côté de la terre ne purent ébranler Calvi : on fut forcé de lever le siège de cette place.

Sampiero courut alors se présenter sous les murs d'Ajaccio. Bien que les Génois, commandés par Lamba Doria, se préparassent à une résistance désespérée, le peuple ouvrit la ville à son libérateur. Les maisons des Génois furent pillées ; mais les sentiments généreux et hospitaliers des Corses ne se démentaient pas, même envers des ennemis. C'étaient des lois naturelles si sacrées à leurs yeux, que, dans cette circonstance, un grand nombre de Génois trouvèrent aide et protection chez leurs plus mortels adversaires, dont ils étaient allés implorer l'hospitalité. C'est ainsi que Lamba Doria trouva un asile dans la maison même de François Ornano.

CHAPITRE XV.

La guerre continue pendant six années. Siège et prise de Bonifacio. Désaccord entre Sampiero et de Thermes ; le premier est rappelé en France. André Doria : son habileté ; ses succès. Retour de Sampiero en Corse ; défaite des Génois, des Allemands et des Espagnols. Traité de Cateau-Cambrésis (1559) ; la Corse est rendue aux Génois.

Cependant les Turcs assaillaient Bonifacio ; exaspérés par la résistance opiniâtre des habitants, qui se montrèrent dignes de leurs ancêtres du temps d'Alphonse d'Aragon, ils semaient autour d'eux le carnage et la dévastation. Le jour, la nuit, les Bonifaciens, hommes et femmes, se tenaient sur leurs remparts, bravant tous avec un égal héroïsme la faim, la fatigue et les projectiles ennemis. Sampiero parut à son tour devant la ville ; mais comme elle espérait être secourue, elle continua à lutter avec la même énergie, repoussant sans faiblir les attaques incessantes qu'elle avait à essuyer.

Les assiégés attendaient un de leurs concitoyens, du nom de Cattacciuoli, qu'ils avaient expédié à Gênes avec un message. Cattacciuoli revint effectivement pour annoncer à la ville l'arrivée d'un prochain secours ; mais il tomba entre les mains des Français. Ceux-ci en firent un traître et l'envoyèrent à Bonifacio avec de fausses lettres, qui ôtaient tout espoir de secours. C'est pourquoi, le commandant de la place ouvrit à l'ennemi cette ville indomptable, à la condition, cependant, qu'elle serait préservée du pillage et que la garnison

pourrait s'embarquer pour Gênes avec tous les honneurs de la guerre. Les braves défenseurs de Bonifacio étaient à peine sortis des murs de la ville, que les Turcs, en vrais barbares, foulant aux pieds leurs serments et les lois de l'humanité, fondirent sur les citoyens désarmés et commencèrent à les tailler en pièces. Sampiero eut toutes les peines du monde à protéger les survivants. Non content de cet acte de vengeance, Dragut demanda le pillage ; comme on ne voulut pas y consentir, il exigea une forte somme d'argent, que le maréchal de Thermes promit de payer, bien qu'il fût dans l'impossibilité de le faire. Dragut, irrité et gagné d'ailleurs par l'or de Gênes, s'embarqua pour l'Asie.

Après la chute de Bonifacio, les Génois ne possédaient plus en Corse que la place de Calvi « *toujours fidèle.* » Si donc ils voulaient sérieusement songer à reconquérir le reste de l'ile, ils n'avaient pas de temps à perdre.

L'Empereur avait promis des secours ; il mit à la disposition de la République quelques milliers d'Allemands et d'Espagnols. De son côté, Côme de Médicis fournit quelques troupes auxiliaires. Gênes put ainsi réunir une force considérable, et, pour assurer le succès de l'entreprise, elle confia le commandement suprême de cette armée à son plus célèbre général, à André Doria lui-même, plaçant Agostino Spinola sous les ordres de ce dernier.

André Doria avait alors 86 ans. Les circonstances lui semblèrent tellement pressantes, que le vieillard n'hésita pas à accepter le commandement. C'est dans la cathédrale de Gênes, qu'il reçut des mains des sénateurs, des protecteurs de la Banque, du clergé et du peuple la bannière de l'expédition.

Le 20 novembre 1553, Doria débarqua dans le golfe de St-Florent et bientôt après les choses tournèrent à son profit. St-Florent, solidement fortifié par le maréchal de Thermes, tomba au pouvoir des Génois ; Bastia se rendit, et les Français cédèrent partout le terrain.

Sampiero, brouillé avec de Thermes, avait été rappelé à la cour de France ; mais il confondit ses calomniateurs et vit bientôt sa réputation briller d'un nouvel éclat : tous le considéraient comme l'âme de cette expédition, qui dépassait la faible capacité du maréchal de Thermes. Son esprit avait, en effet, des ressources inépuisables dans la petite guerre, offensive ou défensive. Sur le Golo il infligea à Spinola une sanglante défaite ; mais une blessure, qu'il reçut dans cette rencontre, le condamna pour quelque temps à l'inaction. Spinola en profita pour aller battre les Corses à Morosaglia. Sans attendre la guérison de sa blessure, Sampiero reparut alors sur la scène, et dans la bataille de Tenda il triompha des Espagnols et des Allemands réunis (1554).

Pendant cinq années encore la guerre fut poursuivie avec le même acharnement. La Corse semblait à jamais assurée de la protection de la France, et commençait à se regarder comme une province française avec une organisation indépendante. François II nommait Jourdan Orsini son vice-roi et, afin de rendre toute séparation désormais impossible, ce dernier proclamait au nom de son maître, dans une assemblée populaire, l'incorporation de l'île à la France ; le roi ne pouvait y renoncer qu'en renonçant à sa couronne. Ainsi, déjà à cette époque, la Corse semblait rattachée à la monarchie française et séparée des états italiens, auxquels elle appartenait par sa nature. Mais à peine le roi avait-il fait cette promesse solennelle que le traité de Cateau-Cambrésis vint renverser toutes les espérances (1559).

Par ce traité la France concluait la paix avec Philippe d'Espagne et les alliés de ce souverain et s'engageait à rendre la Corse aux Génois. En conséquence, les Français remirent entre les mains de Gênes toutes les places fortes qu'ils occupaient encore et rembarquèrent leurs troupes pour le continent. On avait donc, pendant six années entières, vainement soutenu une lutte à outrance ; tant de

sang versé n'était qu'un jeu pour la politique ! Par une feuille de papier, par un traité de paix, les Corses se voyaient replongés dans leur ancienne misère, livrés sans défense à la rage de Gênes. Ce parjure, ce coup inattendu arracha au pays un immense cri de désespoir ; mais personne n'y prit garde.

CHAPITRE XVI.

Sampiero va demander des secours à l'étranger ; sa femme cédant aux suggestions de ses ennemis, s'embarque pour Gênes avec son fils ; Sampiero revient à Marseille et tue sa femme (1562).

C'est alors que Sampiero nous apparaît dans toute sa grandeur ; car celui-là seul est vraiment grand, qui reste inébranlable aux coups de la fortune, et dont le malheur même ne sert qu'à doubler les forces. Sampiero, banni, avait été contraint de partir ; la paix venait de lui arracher son glaive. La Corse, partout ravagée, ne pouvait plus, seule, continuer la guerre ; elle avait besoin de repos et, pour recommencer la lutte, de l'appui d'une puissance étrangère. Aussi, pendant quatre années, cet homme déploya en tous lieux son activité infatigable. Il alla jusqu'aux confins de l'Europe demander des secours : il se rendit en France à la cour de Catherine, espérant qu'elle se souviendrait encore des services rendus par lui à la famille des Médicis ; il passa en Navarre, s'adressa au duc de Florence, aux Fregoso, à tous les seigneurs italiens, courut enfin à Alger auprès de Barberousse, à Constantinople auprès de Soliman. Son air grave et imposant, sa parole énergique, son intelligence pénétrante, son patriotisme ardent inspiraient à tous une admiration profonde, aux chrétiens comme aux infidèles ; mais, partout on le berçait de vaines espérances, de promesses illusoires.

Pendant que Sampiero parcourait le monde, conjurant les princes de l'Europe d'intervenir en faveur de son pays, Gènes ne le perdait pas de vue. De crainte que de pareils efforts ne fussent un jour couronnés de succès, elle cherchait tous les moyens de rendre ce bras formidable à jamais impuissant. Le poison et le fer avaient, dit-on, échoué. On résolut d'enchaîner le héros en opposant à son amour de la patrie ses sentiments de père et d'époux. On voulut lui briser le cœur.

Vannina, femme de Sampiero, vivait à Marseille sous la protection de la France. Son fils cadet était auprès d'elle ; l'aîné était à la cour de Catherine. Les Génois les entourèrent d'agents et d'espions pour les attirer dans leur ville. A cet effet, ils se servirent de l'abbé Michel-Angelo Ombrone, ancien précepteur des jeunes enfants de Sampiero, qui avait en lui la plus grande confiance, et d'un certain Agostino Bazzicaluga, agent d'une très grande habileté.

Vannina d'Ornano était d'une nature mobile, ouverte à toutes les insinuations, fière du grand nom qu'elle portait. On lui parla du sort réservé aux fils d'un proscrit ; atteints par la proscription de leur père, dépouillés du fief de leurs illustres aïeux, pauvres, n'étant pas même assurés d'un peu de pain pour vivre, que deviendraient-ils ? On représenta à son imagination impressionnable ces enfants chéris plongés dans les misères de l'exil, mendiant le pain de la faveur, ou, ce qui était pis encore, poursuivis, arrêtés, cloués au banc d'une galère, s'ils songeaient un jour à suivre les traces de leur père infortuné.

Vannina fut ébranlée ; l'idée de se rendre à Gênes lui inspirait chaque jour moins de répugnance, lui semblait chaque jour moins étrange. — Là-bas, lui disaient Ombrone et Bazzicaluga, on confirmera le fief d'Ornano à vos enfants, et votre âme si douce parviendra à réconcilier Sampiero avec la République. La pauvre femme

succombait peu à peu ; elle ne pouvait rien comprendre à l'austère et terrible grandeur de cet homme, qui ne vivait que de son patriotisme et de sa haine pour les tyrans de son pays, et qui, trouvant en lui-même de quoi nourrir le feu dévorant de sa passion, lui jetait pièce à pièce tous les autres biens de la terre. Vannina, égarée par son propre cœur, prit la fatale résolution de se rendre à Gênes. — Un jour, dit-elle, nous serons heureux, tranquilles, réconciliés.

Sampiero se trouvait à Alger, où le roi Barberousse, le hardi renégat, l'avait reçu avec les plus grands honneurs, lorsqu'un navire, arrivé de Marseille, lui apporta tout à coup la nouvelle que Vannina, sa femme, circonvenue par ses ennemis, était sur le point de se réfugier à Gênes avec son enfant. Dès qu'il commença à comprendre la possibité de cette fuite, il voulut s'embarquer pour Marseille ; puis, revenant sur sa résolution, il ordonna à son noble ami, Antonio de San-Fiorenzo, de partir immédiatement à sa place, afin d'empêcher, s'il le pouvait encore, le départ de Vannina. Quant à lui, refoulant au fond du cœur sa douleur poignante, il resta à Alger. Après avoir vainement tenté d'entrainer Barberousse à faire une expédition contre Gênes, il s'embarqua pour Constantinople, où il renouvela auprès du Sultan les mêmes tentatives, et alors, mais alors seulement, il songea à retourner à Marseille pour s'occuper de sa femme.

Antonio de San-Fiorenzo était parti sans retard. Arrivé à Marseille, il courut à la maison de Vannina, qu'il trouva déserte. La veille, l'épouse de Sampiero s'était secrétement embarquée sur un vaisseau génois, avec son fils, Michel-Angelo Ombrone et Bazziccaluga.

Antonio rassembla à la hâte des amis ; il les arma et, se jetant avec eux sur un brigantin, il s'élança, toutes voiles dehors, dans la direction que les fugitifs devaient avoir prise. A la hauteur d'Antibes, il aperçut devant lui le navire génois et lui fit signe de s'arrêter. Vannina eut

le pressentiment, puis la certitude de la poursuite ; saisie d'une angoisse mortelle et ne sachant plus que faire ni que dire, elle demanda à être débarquée. Mais Antonio la rejoignit sur la côte et, au nom de Sampiero et du roi de France, il s'empara de la fugitive.

Il la conduisit chez l'évêque d'Antibes, afin de procurer à la pauvre femme, accablée de douleur, les pieuses consolations d'un ministre du culte, et pour lui assurer en même temps un asile inviolable dans la maison du Seigneur. De terribles pensées, qu'il renfermait en lui-même, lui conseillaient cette précaution.

L'évêque d'Antibes, effrayé de la responsabilité qu'il pourrait encourir, remit Vannina entre les mains du parlement d'Aix, qui se déclara prêt à la prendre sous sa protection et à la faire respecter. Mais Vannina ne demandait plus rien ; elle repoussa la protection du parlement. « Je suis, dit-elle, la femme de Sampiero ; je dois » me soumettre à sa volonté. » La faute qu'elle reconnaissait avoir commise lui pesait lourdemeut sur la conscience, et son remords lui imposait cette grande et muette résignation.

Sampiero, rendu à lui-même, libre de suivre les mouvements de son cœur, quitte alors la Turquie, où l'avait retenu l'amitié de Soliman, qui professait pour lui la plus grande admiration, et débarque enfin à Marseille. Antonio va à sa rencontre, lui expose les faits, et tâche de calmer la bouillante colère de son ami. Pier Giovanni de Calvi, parent de Sampiero, ayant eu l'imprudence de dire qu'il s'attendait depuis longtemps à la fuite de Vannina, « Et » tu as gardé le silence ? » lui crie Sampiero, et aussitôt il le perce de son stylet. Puis, sautant à cheval, il court à Aix au château de Zaisi, où sa femme l'attend toute tremblante. Antonio, craignant de ne pouvoir détourner un affreux malheur, le suit plein d'angoisse.

Sampiero attendit le jour sous les fenêtres du château. A l'aube il pénétra dans l'appartement de sa femme, qu'il

reconduisit à Marseille. Personne ne put lire dans son âme. En revoyant sa maison dépouillée et déserte, il sentit toute sa honte ; la trahison dont il était victime lui serra le cœur. Songeant que c'était sa propre épouse qui s'était honteusement livrée, avec son enfant, aux ennemis abhorrés de son pays, il fut assailli, égaré par le démon de la vengeance, et de sa main il la tua.

« Sampiero, dit l'Historien corse, aimait sa femme avec » passion, mais en véritable Corse, c'est-à-dire jusqu'à la » vendetta. »

Il la fit inhumer avec la plus grande solennité dans l'église de St-François ; puis il alla se présenter à la Cour (1562).

CHAPITRE XVII.

Sampiero diplomate à la cour de France. Il se rend en Corse (1564), pour se mettre à la tête des troupes nationales; sa victoire à Vescovato sur Niccolò Negri; il résiste à Stefano Doria; faibles secours de la France. — Lettres de Sampiero adressées à divers souverains.

La cour de France le reçut froidement. Il dut essuyer les murmures des courtisans, qui l'évitaient et le condamnaient ne se couvrant eux-mêmes du masque de la vertu. Mais Sampiero n'était pas homme à se laisser intimider par des courtisans, et la cour de Catherine n'était pas le tribunal où pouvait se juger un crime commis par l'un des hommes les plus marquants du siècle. Catherine et le roi oublièrent le meurtre de Vannina, mais ne firent plus que des vœux stériles pour la délivrance de la Corse.

Après avoir épuisé tous les moyens diplomatiques et perdu l'espoir d'être soutenu par une puissance étrangère, Sampiero prit la résolution de ne plus chercher désormais sa force qu'en lui-même et dans son peuple. C'est pourquoi, il écrivit à ses amis qu'il viendrait délivrer sa patrie ou mourir. « C'est à nous, leur dit-il, de tenter un dernier » effort pour arriver au bonheur et à la gloire d'une com- » plète indépendance. Nous avons frappé aux portes des » cabinets de France, de Navarre et de Constantinople. Si » nous ne devons prendre les armes que le jour où nous » recevrons des secours de la France ou de la Toscane, » pour longtemps encore notre pays sera esclave. Et d'ail- » leurs, quel serait le prix d'une indépendance qui nous

» viendrait de l'étranger ? Pour se soustraire au joug des » Perses et sauver leur indépendance, a-t-on vu les Grecs » recourir à leurs voisins ? Les républiques italiennes » nous offrent de récents exemples de ce que peut l'éner- » gie d'un peuple, quand elle est soutenue par l'amour de » la patrie. Doria a pu délivrer son pays d'une aristocra- » tie arrogante et tyrannique, et nous, nous attendrions » pour nous soulever que les soldats du roi de Navarre » viennent combattre dans nos rangs ! »

Le 12 juin 1564, Sampiero débarque dans le golfe de Vallinco avec vingt Corses et vingt-cinq Français ; puis il coule à fond les deux galères qui l'ont transporté avec sa petite troupe. Comme on lui demande où il cherchera son salut, si les Génois viennent à le surprendre, il répond : « Dans mon épée ! » Bientôt après, il court au château d'Istria, s'en empare et marche en toute hâte sur Corte. Les Génois vont le rencontrer sous les murs de cette ville avec des forces de beaucoup supérieures (Sampiero n'a avec lui que 100 hommes) ; mais si grande est la terreur qu'il inspire, qu'à sa vue l'ennemi s'enfuit sans coup férir. Corte lui ouvre ses portes et devient ainsi son premier point d'appui ; La *Terre de Commune* n'hésite pas à se déclarer en sa faveur.

Sampiero marche alors sur Vescovato, dont la campagne, la plus riche de l'île, s'étend gracieusement sur le penchant des collines qui vont mourir dans la belle plaine de Mariana, près de la mer. A cette nouvelle le peuple s'assemble, redoutant pour ses moissons le fléau de la guerre ; l'archidiacre Filippini, l'historien de la Corse, le presse vivement de se tenir tranquille, sans s'inquièter de Sampiero. Celui-ci entre à Vescovato qu'il trouve plongé dans un morne silence. Les habitants se tenaient enfermés dans leurs maisons. Cédant enfin à la curiosité ou à la sympathie, ils en sortent. Sampiero leur reproche avec raison leur manque de patriotisme, et son discours produit sur eux une impression profonde. Ils lui offrent à l'envi

l'hospitalité, mais il les châtie en repoussant leur offre, et s'en va coucher à la belle étoile.

Vescovato fut néanmoins le théâtre d'une bataille sanglante ; Nicolas Negri vint bientôt, avec ses Génois, y assaillir les milices nationales. Ce fut une lutte meurtrière ; par le nombre relativement restreint des combattants, elle dut prendre tous les caractères d'un combat singulier. Une troupe de soldats indigènes, au service de la République, se trouva engagée dans cette action ; lorsque ces soldats s'avancèrent contre lui, Sampiero, d'un mot qui leur rappelait toute leur honte, les rejeta en arrière. Mais les Corses éprouvaient des pertes cruelles ; déjà Bruschino, l'un de leurs plus vaillants capitaines, était tombé, et la victoire penchait du côté de Gênes, lorsque Sampiero rétablit l'ordre dans son armée, et par un suprême effort culbuta l'ennemi, qui se dispersa et s'enfuit en désordre vers Bastia.

La victoire de Vescovato grossit les rangs de l'armée nationale ; une deuxième bataille, gagnée près de Caccia, et dans laquelle Nicolas Negri perdit la vie, mit tout l'intérieur de l'île sous les armes. Sampiero espéra alors de sérieux secours de la Toscane et même de la Turquie ; en battant coup sur coup, avec les infimes moyens dont il disposait, les Espagnols, les Allemands et les Génois, il avait montré ce que pourrait chez ses compatriotes l'amour de la liberté, le jour où ils trouveraient un appui au dehors.

Negri mort, les Génois le remplacèrent immédiatement par Etienne Doria, leur meilleur homme de guerre, bien digne du nom qu'il portait, pour sa bravoure, son intelligence et sa sévérité impitoyable. A l'arrivée de Doria, que suivit une armée de quatre mille mercenaires, Italiens et Allemands, la guerre reprit avec une fureur nouvelle. Les Corses essuyèrent plusieurs revers, les Génois en snbirent aussi un grand nombre et furent une seconde fois rejetés sur Bastia.

Doria s'empara de Bastelica par surprise et la réduisit en

cendres, rasant jusqu'au sol la maison de Sampiero. Mais qu'importait sa maison, que faisait la fortune à l'homme qui avait sacrifié sa femme à la patrie? Notons ici la politique génoise, qui chercha toujours à mettre chez les Corses le patriotisme en lutte violente avec les affections personnelles.

Ce que Gênes avait vainement tenté auprès de Sampiero lui réussit avec Achille Campocasso, homme d'une énergie peu commune, appartenant à une ancienne et noble famille de *Caporali*. Elle fit arrêter la mère de Campocasso. Le fils n'hésita pas un instant. Il mit bas les armes, et courut au camp ennemi sauver sa mère de la torture. Mais les Génois lui ayant proposé d'assassiner Sampiero, il s'enfuit dans sa maison et s'y tint tranquille.

La position de Sampiero devenait critique. Après la mort de Bruschino, la défection de Campocasso et la défaite du brave Napoléon de Santa-Lucia (le premier Corse qui ait illustré le nom de Napoléon par des faits d'armes), il se voyait chaque jour abandonner par quelque vaillant ami.

Si deux noms pouvaient résumer toute la haine des Corses et des Génois, ce seraient bien ceux de Sampiero et de Doria, de ces hommes que séparait une haine profonde et qui étaient en même temps les représentants les plus purs de leurs nationalités. Etienne Doria surpassa tous ses prédécesseurs en cruauté. Il avait juré d'exterminer le peuple corse. Voici d'ailleurs les principes qu'il professait hautement : « Lorsque les Athéniens, disait-il, après une » lutte de sept mois, s'emparèrent de la capitale de Mélos, » l'alliée de Sparte, ils en firent mettre à mort tous les » habitants de plus de 14 ans et, pour repeupler la ville et » la tenir dans l'obéissance, ils y envoyèrent une colonie. » Pourquoi n'imiterions-nous pas cet exemple ? Les Corses » seraient-ils moins coupables que les rebelles de Mélos ? » Par ces exécutions terribles, les Athéniens voulaient » arriver à la conquête du Péloponèse, de toute la Grèce,

» de l'Afrique, de l'Italie et de la Sicile. En passant au fil de » l'épée tous leurs ennemis, ils rétablirent le prestige et la » terreur de leurs armes. On nous dira que nous foulons » aux pieds les droits du peuple, que nous violons les lois » de l'humanité, de la civilisation... Qu'importe? Que les » Corses me craignent, c'est tout ce que je demande. Je » fais plus de cas du jugement de Gènes que du jugement » de la postérité, par lequel on tente en vain de m'effrayer. » Postérité ! Mot vide de sens, qui n'arrête que les hom- » mes faibles et indécis. Notre intérêt c'est d'étendre le » cercle de nos conquêtes et d'enlever aux insurgés tout » ce qui peut alimenter la guerre. Or, pour atteindre ce » but, je ne vois que deux moyens : détruire les moissons, » incendier les villages et renverser les tours où vont se » retrancher les rebelles qui ne peuvent plus tenir la cam- » pagne. » Ces maximes de Doria disent assez toute la haine de la République contre l'indomptable peuple corse et les maux affreux que ce pauvre peuple eut à souffrir. Etienne Doria dévasta et incendia la moitié de l'île ; mais il ne put triompher de son ennemi.

Sampiero avait tenu à Bozio une assemblée générale, pour consolider le gouvernement national par de sages institutions, rétablir les *Douze* et d'autres magistrats populaires et rendre enfin possible une levée en masse. Il n'était pas seulement homme de guerre ; doué d'un esprit pénétrant, il voulait donner à son pays, avec l'indépendance, une constitution républicaine basée sur les anciennes institutions de Sambucuccio d'Alando, et tirer de la position de l'île, de ses forêts et de ses produits tout ce qui pouvait en faire une puissance maritime ; il désirait que la Corse alliée à la France, devînt un pays libre et fort, comme autrefois Rhodes et Tyr. Il ne brigua pas le titre de Comte de Corse ; le premier, il s'appela le *Père de la Patrie* ; les seigneurs avaient fait leur temps.

Sampiero envoya des députés sur le continent pour demander des secours, surtout à la France. Tout fut vain ;

on abandonna les Corses à leur malheureux sort. Le député Anton Padovano revint de France les mains vides, ou plutôt avec Alphonse, le jeune fils de Sampiero, dix mille écus et treize étendards sur lesquels on lisait : *Pugna pro patria*. Les Corses l'accueillirent avec des cris de joie ; mais les drapeaux, distribués aux capitaines, devinrent une cause de jalousies et de rivalités dangereuses.

Voici deux lettres de Sampiero :

A Catherine de France.

« Jusqu'ici nos affaires ont très bien marché. Je puis
» certifier à Votre Majesté que, sans l'appui caché ou
» patent de Sa Majesté Catholique le roi d'Espagne, qui
» leur a fourni 22 galères, 4 vaisseaux et de nombreuses
» troupes espagnoles, nos ennemis en seraient réduits à
» n'avoir plus maintenant une seule place forte dans l'île.
» Toutefois, quoiqu'il arrive, nous ne reviendrons jamais
» sur la résolution que nous avons prise de mourir plutôt
» que de nous soumettre, d'une manière quelconque, à la
» domination de la République. Ainsi, je prie Votre Majesté
» de ne pas oublier, dans cette occasion, mon dévouement
» à votre personne, le dévouement de mon pays à la France.
» Lorsque le Roi Catholique prodigue tant de faveurs aux
» Génois qui, seuls, seraient déjà si puissants contre nous,
» pauvre peuple que tout le monde abandonne, Votre
» Majesté permettra-t-elle que nous succombions sous les
» coups de nos cruels ennemis ? »

Au Duc de Parme.

« Dussions-nous, en nous rendant tributaires de la Subli-
» me Porte, encourir la haine de tous les princes de la
» chrétienté, notre résolution est et demeure inébranlable.

» Cent fois mieux les Turcs que les Génois ! La France
» elle-même n'a pas respecté le traité de paix qui, disait-
» on, devait être la garantie de nos droits et la fin de nos
» souffrances. Si je prends la liberté de vous importuner
» du récit de nos affaires, c'est afin que Votre Altesse
» puisse, au besoin, nous défendre auprès du Saint-Siège
» contre les attaques de nos ennemis. Je veux, au moins,
» que mes paroles restent comme une protestation solen-
» nelle contre la cruelle indifférence des princes catholi-
» ques et comme un appel à la justice divine. »

CHAPITRE XVIII.

Continuation de la guerre contre Doria, Vivaldi et Fornari ; ce dernier a recours à la trahison et fait assassiner Sampiero (1567).

Des députés partirent de nouveau pour la France ; ils étaient au nombre de cinq. Surpris tout près de la côte par les Génois, trois d'entre eux se jetèrent à la mer : l'un se noya, et les deux autres furent arrêtés, mis à la question et livrés au bourreau. La guerre prit alors, des deux côtés, un caractère horrible ; elle se transforma en impitoyable *vendetta.* D'ailleurs, Doria n'avançait pas ; bien au contraire, battu souvent par Sampiero, presque anéanti dans les défilés de Luminanda, ce hardi général parvint à grand'peine à échapper à l'ennemi. Sanglant, épuisé, désespéré, il arriva à Saint-Florent et bientôt après il quitta l'île. La République le remplaça par Vivaldi, puis par l'astucieux Fornari. Mais elle n'espérait plus venir à bout de Sampiero par la force ouverte. Contre cet homme, pauvre proscrit, arrivé en Corse avec quelques proscrits, elle avait usé toutes ses forces, sa flotte, une flotte espagnole, ses mercenaires allemands, 15,000 Espagnols, ses plus grands généraux, Centurione et Doria ; elle qui avait triomphé des Pisans et des Vénitiens, elle ne pouvait soumettre un peuple misérable, abandonné de tous, faisant la guerre sans vivres, en guenilles, nu-pieds, mal armé, et qui, après tant de combats, ne retrouvait le plus souvent dans ses villages que des ruines et des cendres fumantes.

C'est pourquoi on résolut d'assassiner Sampiero. Depuis longtemps on avait semé la discorde entre lui et les descendants des anciens seigneurs. Quelques-uns de ces derniers, comme Hercule d'Istria, s'étaient détachés de Sampiero, séduits peut-être par les faveurs de la République, peut-être même blessés dans leur orgueil à l'idée d'obéir à un homme de basse extraction. D'autres avaient une dette de sang à faire payer à Sampiero ; c'étaient les trois frères Antonio, Francesco et Michel-Angelo Ornano, cousins de Vannina. Gênes les avait achetés avec son or et en faisant luire à leurs yeux le fief d'Ornano, lequel appartenait aux enfants de Vannina. Les Ornano gagnèrent, de leur côté, le moine Ambroise de Bastelica, et Vittolo, écuyer de Sampiero, et résolurent d'attirer leur ennemi dans une embuscade ; le gouverneur Fornari approuva leur plan et en confia l'exécution à Raphaël Giustiniani.

Sampiero était à Vico, lorsque le moine lui apporta des lettres simulées, dans lesquelles on le pressait vivement de se rendre à la Rocca pour étouffer une prétendue révolte contre le gouvernement national. Aussitôt Sampiero dirigea sur Cauro son écuyer Vittolo avec vingt chevaux, et le suivit de près avec son fils Alphonse, André de Gentili, Anton Pietro de Corte et Battista de Pietra. Vittolo en informa les Ornano et les Giustiniani et ceux-ci se rendirent, avec bon nombre de leurs adhérents à pied et à cheval, dans l'étroit vallon de Cauro que leur ennemi devait traverser, et s'y mirent en embuscade. Sans se douter de rien, Sampiero s'engagea, avec sa petite troupe, dans le défilé. Il fut entouré de tous côtés par ses ennemis, et en un clin d'œil les montagnes environnantes se couvrirent d'hommes armés. Alors, voyant bien que son heure dernière avait sonné, il ordonna à son fils Alphonse de s'enfuir, de vivre pour la patrie : c'était une satisfaction que sa grande âme donnait en ce moment à la nature, que par le meurtre de Vannina il avait autrefois outragée. Le fils obéit ; il s'éloigna.

Le jour commençait à poindre. Pendant que les siens mouraient en braves, Sampiero se jeta dans la mêlée, essayant de se frayer un passage à travers les ennemis. Les trois Ornano ne le quittaient pas des yeux. Ils hésitèrent d'abord à attaquer cet homme redoutable; puis poussés par leur soif de vengeance, ils s'élancèrent sur lui; les soldats génois les suivirent. Sampiero lutta en désespéré. Se jetant sur Antonio Ornano, il le blessa à la gorge d'un coup de pistolet. Mais son fusil lui refusa tout service : en le chargeant, Vittolo avait mis la balle avant la poudre. Son visage ruisselait de sang; essuyant avec la main gauche le sang qui l'aveuglait, de la droite il se défendait avec son épée. Vittolo tira sur lui par derrière; Sampiero tomba, et les Ornano s'abattirent sur le mourant pour le déchirer. Ils lui tranchèrent la tête, qu'ils portèrent au gouverneur.

Sampiero mourut le 17 janvier 1567. Il était âgé de soixante-neuf ans; mais ni la vieillesse, ni les fatigues de la guerre ne l'avaient affaibli. La grandeur de son caractère, la haute noblesse de ses sentiments, son amour de la patrie l'ont rendu immortel. Il fut grand dans les armes et dans le conseil. Sans aïeux, il s'éleva par lui seul, par les qualités extraordinaires de son âme, et ne dut rien à la fortune, qui favorise la plupart des parvenus; comme Viriathe il ne succomba qu'à l'assassinat. Il a montré, par son exemple, ce que peut un homme de cœur, qui reste invariablement fidèle à une noble passion.

Il avait la taille haute, l'air sombre et martial, le caractère altier, la barbe brune, les cheveux noirs et crépus, le regard pénétrant, la parole brève, énergique et puissante. Sans instruction, véritable enfant de la nature, il était cependant doué d'un esprit fin et d'un rare bon sens. Ses ennemis lui reprochèrent d'aspirer à la couronne; mais il ne combattit jamais que pour la liberté de son pays. Il vivait aussi simplement qu'un berger, portant la veste de drap corse et couchant sur la dure. En relations intimes

avec les cours du monde les plus corrompues, avec la cour de Florence et celle de Versailles, il ne prit rien de leurs faux principes et de leurs mœurs dévergondées. Cet homme austère a pu tuer sa femme, parce qu'elle s'était livrée avec son fils aux ennemis de son pays, mais il ignorait ces crimes qui pervertissent la nature et impriment leur cachet honteux à un matérialisme raffiné. Sublime dans sa rude simplicité, dévoré par des passions terribles, c'était un homme d'un seul jet, formé dans le moule puissant de la nature primitive.



CHAPITRE XIX.

Honneurs funèbres rendus à Sampiero ; Alphonse, jeune fils de Sampiero, continue la guerre pendant deux autres années ; on conclut la paix avec Gênes (1569) ; Georges Doria, gouverneur de l'île au nom de la République.

A la mort de Sampiero, Gênes fit sonner les cloches et allumer des feux de joie ; et les assassins débattirent honteusement avec elle le prix de leur trahison. Vittolo obtint 150 écus d'or.

L'île entière fut saisie d'une immense douleur : les Corses avaient perdu leur père. Ils s'assemblèrent à Orezza ; 3,000 hommes armés se trouvèrent réunis sur la place de l'église ; la plupart pleuraient, tous étaient en proie à une morne tristesse.

Leonardo de Casanova, ami et frère d'armes de Sampiero, rompit le premier le silence par une oraison funèbre en l'honneur du défunt. Lui-même était plongé dans le malheur. Le sort avait été pour lui d'une cruauté sans exemple. Grâce au courage héroïque de son jeune fils il venait de s'échapper de prison dans les circonstances suivantes : Leonardo était tombé aux mains des Génois qui l'avaient jeté dans la *Tour* de Bastia. Son fils Antonio, après avoir rêvé jour et nuit aux moyens de le sauver, se couvrit des vêtements de la femme qui était chargée de porter des vivres au prisonnier et, sous ce déguisement, il put pénétrer dans la prison. Là il conjura son père de fuir, de le laisser à sa place. « Si je meurs, lui dit-il, le monde honorera ma

» mémoire ; mais la patrie m'ordonne de conserver votre » bras et votre expérience à la cause de sa liberté. » En proie à une lutte terrible, Leonardo hésita longtemps ; puis, reconnaissant la justesse des paroles de son fils, il s'arracha à ses embrassements et, déguisé en femme, il s'évada. Les géôliers trouvèrent dans le cachot le jeune homme qui, heureux et fier de son action, se livra sans défense. Il fut conduit devant le gouverneur et, sur l'ordre de ce dernier, pendu à l'une des fenêtres du château de Tizzani, demeure de sa famille.

Portant sur le visage les marques de son sacrifice, Leonardo se leva, comme un homme consacré par le malheur et, au milieu du peuple qui se pressait autour de lui, il prononça d'une voix calme l'oraison funèbre de son frère d'armes. « Les esclaves pleurent, s'écria-t-il ; les » hommes libres se vengent. Trêve aux lamentations » pusillanimes ! Nos montagnes ne doivent faire en- » tendre que des cris de guerre. Montrons, par notre » conduite énergique, qu'il n'est pas mort tout entier. Ne » nous a-t-il pas légué l'exemple de sa vie ? Ah ! cet » héritage, les Fornari et les Vittoli ne peuvent pas nous » l'arracher ! Il échappe aux embûches et aux balles des » assassins. Pourquoi a-t-il crié à son fils : Sauve-toi ! » Sans doute pour conserver à la patrie un héros, aux » soldats un chef, aux Génois un ennemi formidable. Oui, » ô mes fidèles compatriotes ! De même que Sampiero a » attaché aux noms des assassins la honte de sa mort, il » a imposé au jeune Alphonse le devoir de la vengeance. » Prêtons notre bras à l'accomplissement de ce grand » œuvre ! Serrons nos rangs ! Que l'esprit du père revive » dans le fils ! Je connais le jeune homme. Il est digne de » son nom ; il est digne de la confiance du pays. Il n'a de » la jeunesse que la noble ardeur ; la maturité du jugement, » qui parfois n'attend pas le nombre des années, le ciel » ne la lui a pas refusée. Depuis longtemps il partageait » les fatigues et les dangers de son père. Vous savez tous

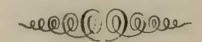
» qu'il est maître dans le rude métier des armes. Les
» hommes de guerre demandent à marcher sous ses
» ordres. Vous pouvez vous fier à la sûreté de leur coup
» d'œil. Les masses pressentent les hommes. Elles se
» trompent rarement dans le choix de ceux qu'elles croient
» capables de les diriger. Pouvons-nous d'ailleurs rendre
» un hommage plus éclatant à la mémoire de Sampiero
» qu'en choisissant son fils pour notre général ? Ceux qui
» m'écoutent ont le cœur trop haut placé pour ne pas être
» inaccessibles à la crainte. S'il se trouve cependant parmi
» eux des hommes assez vils pour préférer le calme
» honteux de l'esclavage aux luttes orageuses de la liberté,
» que ces hommes s'en aillent, qu'ils se séparent du reste
» du peuple ! Qu'ils nous disent comment ils s'appellent !
» Après avoir inscrit leurs noms sur la colonne d'infamie
» que nous voulons élever à l'endroit où fut assassiné
» Sampiero, nous les renverrons couverts de honte, grossir
» les rangs des courtisans de Fornari, à côté de Vittolo
» et de Michel-Angelo. Mais qu'ils le sachent bien ! les
» combats et les armes, qui sont le glorieux apanage des
» hommes libres et des braves, sont aussi pour le faible
» le parti le plus sûr ; s'ils hésitent encore, je leur dirai :
» d'un côté est la gloire du drapeau, la liberté des citoyens,
» l'indépendance de la patrie ; de l'autre, sont les galères,
» la honte, le mépris et toutes les misères de l'esclavage.
» Choisissez ! »

Après le discours de Leonardo, le peuple nomma, par acclamation, le jeune Alphonse d'Ornano chef et général des Corses. Alphonse avait dix-sept ans ; mais c'était le fils de Sampiero. Ainsi les Corses, loin de se laisser abattre par la mort de Sampiero, comme leurs ennemis l'avaient espéré, opposaient dédaigneusement à la superbe République, à ses vieux généraux, aux Doria, un enfant de dix-sept ans ; et pendant deux années cet enfant, victorieux en mainte bataille, put tenir tête aux Génois.

Cependant cette longue guerre avait épuisé les deux peuples. Gênes voulait la paix ; la Corse, alors divisée en deux partis, les *Rossi* et les *Negri*, y inclinait elle-même. La République, qui depuis 1561 avait repris le gouvernement des mains de la Banque de Saint-Georges, rappela l'odieux Fornari et envoya dans l'île Georges Doria, le seul de ce nom dont les Corses aient gardé un bon souvenir.

Le premier acte de cet homme sage fut la proclamation d'une amnistie générale. Plusieurs provinces se soumirent ; plus d'un chef déposa les armes. L'évêque de Sagona parvint même à décider le jeune Alphonse à conclure avec Gênes un traité de paix, aux conditions suivantes : 1° Amnistie entière pour Alphonse et ses partisans ; 2° Liberté pour les hommes et les femmes de gagner le continent ; 3° Liberté pour chacun d'eux de pourvoir à la vente et à l'administration de leurs biens ; 4° Restitution à Alphonse du fief d'Ornano ; 5° Assignation de la piève de Vico aux partisans d'Alphonse jusqu'au jour de leur embarquement ; 6° Délai de 40 jours à eux accordé pour mettre ordre à leurs affaires ; 7° Liberté pour chaque homme d'emporter un cheval et quelques chiens ; 8° Abandon des sommes dues au fisc, et, vu la grande misère du pays, délai de cinq ans accordé pour le paiement de toutes les autres dettes ; 9° Mise en liberté de quelques prisonniers.

Alphonse partit pour la France (1569), accompagné de 300 amis. Le roi Charles IX le reçut avec distinction ; il forma un régiment corse et l'en nomma colonel. Plusieurs Corses allèrent à Venise et un grand nombre prirent du service auprès du Pape, qui créa alors la célèbre garde corse, dite des *huit cents*.



LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Bonne administration de Georges Doria ; il quitte la Corse, et Gènes revient à son ancienne tyrannie. — Etat misérable de l'île pendant le siècle qui suivit la guerre de Sampiero. Colonie grecque (1676).

Ce n'est qu'après les guerres de Sampiero que l'on put connaître, dans toute son étendue, la misère de l'île. La Corse ressembait à un désert ; le peuple, décimé par les combats et par les émigrations forcées ou volontaires, manquait de tout et vivait à l'état sauvage. La peste vint combler la mesure et la famine força les hommes à vivre d'herbe et de glands, comme les bêtes. En outre, les corsaires infestaient les côtes, tombant à l'improviste sur les pauvres villageois, qu'ils traînaient en esclavage.

C'est en de pareilles circonstances que Georges Doria prit en main le gouvernement de l'île. Les Corses n'eurent qu'à se louer de sa bienveillante sollicitude et de son respect scrupuleux pour le traité de paix qui venait d'étendre à tout le pays les statuts et les droits de la Terre de Commune.

Mais à peine Georges Doria fut-il rappelé, que Gènes retomba dans l'ancienne ornière. Ses lieutenants étaient d'ordinaire si entêtés, si aveugles, qu'ils perdaient de vue le passé et ne se préoccupaient nullement de l'avenir. Peu à peu on enleva aux indigènes tous les emplois civils, militaires et ecclésiastiques, pour les donner aux Génois ; on foula aux pieds les *statuts* pour implanter un

régime où l'esprit de parti régnait en maître ; on regarda le pays comme un domaine à exploiter. Des membres de la noblesse génoise, appauvris, s'y faisaient distribuer des places, afin de rétablir leurs finances. Endetté comme il l'était, le peuple tomba entre les mains d'usuriers, prêtres pour la plupart, chargés de lever les impôts.

Le gouverneur vivait en véritable Satrape ; à son arrivée à Bastia, il prit un sceptre comme emblême de sa puissance. Outre son traitement, qui n'était pas minime, le pays était obligé de lui fournir chaque semaine un veau et une certaine quantité de fruits et de légumes pour les besoins de sa table. Le gouverneur prélevait le 25 % sur les amendes, les confiscations et les saisies des marchandises de contrebande. Il avait amené avec lui un avocat du fisc, un maître des cérémonies, un secrétaire général et un secrétaire particulier, un commandant de port, un capitaine de cavalerie, un capitaine de police et un surintendant des prisons. Tous ces fonctionnaires étaient de véritables vampires ; les écrivains génois le reconnaissent eux-mêmes.

Les impôts devenaient de plus en plus accablants ; toutes les sources de production tarissaient ; il n'y avait pas d'industrie, pas de commerce, la loi ne permettant d'exporter les produits de l'île que dans les ports de Gênes. D'après le témoignage de tous les écrivains qui ont traité cette période de son histoire, la Corse était alors la partie du monde la plus misérable. Livrée par la guerre à la famine, à la peste, à la dévastation, sans cesse infestée par les incursions des Barbaresques, privée de ses droits, de sa liberté, foulée aux pieds, épuisée, en proie à une justice vénale et déchirée par les luttes intestines des partis, des *Rouges* et des *Noirs*, ensanglantée en mille endroits par des guerres de famille à famille et par l'affreuse *vendetta*, cette île où la nature a versé à pleines mains toutes ses bénédictions n'était plus qu'une vaste plaie. Filippini compte 61 villages, entièrement propres à la culture, qui, de son temps, étaient abandonnés, déserts,

avec leurs maisons et leurs églises encore debout ; — « spectacle vraiment lamentable ! » dit-il lui-même. Le peuple, que ne soutenait plus aucune morale publique, se serait complétement dissous, il se serait fractionné en hordes sauvages, si le sentiment de la patrie ne se fût emparé des masses avec une merveilleuse énergie.

La vertu du patriotisme s'éleva alors à une hauteur qu'on a de la peine à comprendre, si l'on songe à quel pays désert les Corses s'attachaient, pays bien misérable, en effet, mais arrosé de leur sang, du sang de leurs pères, de leurs frères, de leurs enfants, et pour cela cher à leurs cœurs. Filippini dit au XIe livre de son histoire : « On peut » le dire hardiment, jamais dans aucun temps et dans » aucun pays du monde, on n'a vu l'amour de la patrie se » manifester avec autant de puissance qu'en Corse. Je suis » étonné, stupéfait que cet amour ait toujours été assez » grand pour empêcher les habitants de prendre la ferme » résolution de s'expatrier à jamais. Si l'on parcourt, en » effet, l'histoire de l'île, depuis les temps les plus reculés » jusqu'à nos jours, l'on voit que, tout bien compté, pen- » dant une longue suite de siècles, le peuple ne jouit pas » même de cent années de calme et de répit ; et cepen- » dant jamais il ne s'est décidé à émigrer pour échapper » aux immenses ruines accumulées par des guerres si » cruelles et si nombreuses, auxquelles se joignaient la » famine, les incendies, les inimitiés, les assassinats, les » querelles, les violences exercées par tant de nations » étrangères, le pillage des biens, les incursions multi- » pliées des féroces Barbaresques et des corsaires, et » enfin tant d'autres souffrances innombrables et infinies. » Dans le seul espace de trente ans on commit alors en Corse vingt-huit mille assassinats.

« Un grand malheur pour le pays, dit le même Historien, » c'est la grande quantité de ces maudites machines que » l'on appelle arquebuses à rouet. » Le gouvernement génois en tirait un revenu considérable, mais vexatoire, car

il délivrait lui-même les ports d'armes, les *patentes* qui en permettaient l'usage. « On compte, poursuit l'Historien » corse, plus de sept mille patentes. En outre, un grand » nombre de personnes dépourvues de patentes portent » fusil, surtout dans les montagnes, où l'on peut voir des » bandes de plus de vingt ou trente arquebusiers. Au » moyen de ces patentes, on soutire chaque année aux » pauvres Corses une somme de 7,000 livres, puisque tout » gouverneur nouveau retire les patentes de son prédéces- » seur pour en octroyer de nouvelles. Il n'y a pas de si » pauvre hère qui ne veuille consacrer au moins cinq ou » six écus à l'acquisition d'un fusil, sans compter ce qu'il » lui faudra dépenser ensuite pour les munitions ; celui » qui n'a pas d'argent vend sa vigne, ses châtaigniers, une » propriété quelconque pour se le procurer, comme si on » ne pouvait vivre sans fusil. C'est vraiment incroyable ! » La plupart n'ont pas de vêtements pour la valeur d'un » demi écu ; ils n'ont rien à manger chez eux, et ils se » tiendraient pour déshonorés s'ils paraissaient en public » sans fusil. C'est pourquoi, les vignes et les champs n'é- » tant plus cultivés, deviennent des makis inutiles. Les » hommes sont forcés, pour vivre, de s'adonner au pillage » et au crime, et quand ils ne peuvent recourir à d'autres » moyens, ils s'emparent ouvertement, par la force, du bœuf, » de la vache, du bétail de celui qui cherche, en travaillant, » à entretenir sa pauvre famille. Aussi, l'agriculture, le » seul bien, la seule ressource des Corses, est-elle bannie » de leur île, et ceux qui vivent d'une manière si perverse » empêchent les autres de se conduire aussi bien qu'ils le » désireraient. Mais ce n'est pas là tout le mal : chaque » jour l'on entend parler de meurtres commis tantôt dans » un village, tantôt dans un autre, grâce à la facilité que » les arquebuses donnent au méchant pour nuire à son » prochain. Autrefois, lorsque ces armes n'étaient pas en » usage, si deux ennemis mortels se rencontraient sur une » route, ils n'osaient pas toujours en venir aux mains,

» même dans le cas où l'un d'eux avait avec lui trois ou
» quatre hommes de plus que son adversaire. Mais aujour-
» d'hui, si l'on a tant soit peu de rancune contre quelqu'un
» et qu'on n'ose pas l'affronter avec d'autres armes, on se
» poste dans un buisson, au milieu des broussailles, et on
» n'hésite pas le moins du monde à tirer sur lui, comme
» sur une bête fauve ; et nul ne s'en soucie, car la justice
» n'ose pas faire son devoir. En outre, les Corses se ser-
» vent de ces armes avec tant d'adresse que, si une guerre
» venait à éclater (ce dont Dieu nous garde !) leurs enne-
» mis n'auraient qu'à se bien tenir ; tous les indigènes,
» jusqu'aux enfants de huit ou dix ans, qui peuvent à peine
» porter un fusil et lâcher la détente, s'exercent continuel-
» lement à la cible, et le but, ne fût-il pas plus gros qu'un
» écu, ils l'atteignent. »

Filippini, contemporain de Sampiero, a vu introduire les fusils en Corse ; « Jusqu'à l'année 1553, dit-il, ils y étaient » entièrement inconnus. » Le maréchal de Thermes, les Français les firent connaître les premiers dans l'île. « C'était chose fort comique, ajoute Filippini, de voir les » insulaires se servir, au commencement, de ces armes ! » Ils ne savaient ni les charger, ni tirer, et lorsqu'ils fai- » saient feu, ils n'étaient pas moins effrayés que les » sauvages. » Ce que l'Historien corse dit des terribles conséquences de l'introduction des fusils est aussi vrai aujourd'hui, après trois siècles, qu'il l'était à cette époque ; un chroniqueur moderne n'aurait pas un *iota* à changer à ces paroles.

Au moment où les Corses étaient en proie à cette grande misère, il est bien surprenant de voir une colonie grecque venir tout d'un coup s'établir dans leur pays horriblement dévasté. *Dénationaliser* le peuple corse, y jeter des éléments hétérogènes, incompatibles entre eux, c'était là le but vers lequel tendaient depuis longtemps tous les efforts des Génois. Peut-être cette politique n'eut-elle pas une faible part dans le projet d'établir en Corse une colonie grecque.

En 1676, des Maïnotes du golfe de Colokythia, fatigués du joug intolérable des Turcs, avaient, comme autrefois les Phocéens pour se soustraire à la domination des Perses, pris la résolution d'émigrer avec leurs femmes, leurs enfants et tout leur avoir, et de se créer une nouvelle patrie. Après de longues recherches, Jean Stephanopulos, leur délégué, se rendit à Gênes ponr exposer au sénat les vœux de ses concitoyens. La République les accueilllt avec joie ; elle offrit aux Grecs le petit territoire de Paonia, situé sur la côte occidentale de la Corse, entre le golfe de Porto et celui de Sagona. Stephanopulos s'étant assuré de l'état favorable des lieux, les Maïnotes conclurent avec le sénat de Gênes un traité, par lequel la République leur cédait les territoires de Paonia, Ruvida et Salogna, et s'engageait, en outre, à pourvoir à leur premier établissement et à respecter leur religion et leurs institutions municipales, pourvu que de leur côté ils prêtassent serment de fidélité aux Génois et obéissent au gouverneur que ces derniers enverraient dans la colonie.

Au mois de mars 1676, les Grecs, au nombre de 730, arrivèrent sur leurs navires à Gênes, où ils passèrent deux mois ; puis ils allèrent prendre possession de leur nouvelle patrie. Gènes voyait avec plaisir la fondation de cette colonie : dans les intrépides Maïnotes elle venait de gagner des amis à toute épreuve ; elle avait établi, en quelque sorte, un avant-poste permanent en pays ennemi, car jamais les Grecs ne pourraient faire cause commune avec les indigènes. Les Corses regardèrent d'abord avec surprise ces étrangers, nouveaux Phocéens, qui venaient s'installer chez eux. Peut-être même méprisaient-ils des hommes qui aimaient assez peu leur propre pays pour l'abandonner ; puis leur cœur se révolta à l'idée que, sans les consulter, on eût mis des intrus en possession de leurs biens. Les pauvres Grecs ne furent jamais complétement à leur aise dans leur rude pays d'adoption..

CHAPITRE II.

Des troubles éclatent à Bozio (1727); ils deviennent la cause d'une insurrection générale ; le gouverneur génois se réfugie dans la citadelle de Bastia; Ceccaldi et Giafferri sont nommés généraux des Corses.

Pendant un demi-siècle les Corses ne purent se relever de leur épuisement ; mais leur haine contre la République, s'alimentant des malheurs de la patrie et de la misère privée, grandissait chaque jour ; elle finit par absorber tous les autres sentiments. Le peuple vivait de sa haine ; la haine seul l'empêcha de périr.

Bien des circonstances se réunirent pour amener une explosion. Les *Douze*, que l'on avait conservés pour la forme, ainsi que tous les hommes intelligents, croyaient que la vente abusive des ports d'armes était la principale source du mal intérieur. Nous l'avons vu, dans l'espace de trente années on commît en Corse vingt-huit mille assassinats. C'est pourquoi, les *Douze* adressèrent de vives remontrances au Sénat de Gênes et lui demandèrent la suppression des patentes. Le Sénat céda enfin. Il défendit la vente des armes et confia à des commissaires spéciaux le soin de désarmer l'île. Mais comme, par la suppression des *patentes*, le fisc perdait un reveuu annuel, on leva, sous le nom de *due seini*, (0,40 centimes) un nouvel impôt de douze *soldi* par famille (*fuoco*). Le peuple paya en murmurant ; et la vente publique et secrète des *patentes* continua de plus belle.

En 1724, une autre circonstance vint augmenter l'exas-

pération du peuple. A cette époque l'île fut divisée en deux gouvernements et le Lieutenant d'Ajaccio érigé en gouverneur : double charge et double despotisme. Chacun des gouverneurs avait pleins pouvoirs pour envoyer aux galères et condamner à mort sans forme de procès, *ex informata conscientia*, comme on disait alors. De là l'arbitraire, l'injustice, les assassinats.

L'occasion de la révolte ne tarda pas à se produire. Dans une petite ville de la Ligurie on avait infligé à un soldat corse une punition honteuse. On l'avait offert en spectacle sur un cheval de bois, et la foule nombreuse qui l'entourait lui prodiguait l'insulte et le mépris. Ses compagnons d'armes, blessés dans leur orgueil national, assaillirent les rieurs et en tuèrent quelques-uns. Les autorités firent trancher la tête aux meurtriers. A la nouvelle de cet événement, la Corse jeta feu et flammes, et comme on était à l'époque de la rentrée de l'impôt des *due seini*, ce fut l'étincelle qui alluma l'incendie.

Le lieutenant de Corte, accompagné de son collecteur, se trouvait dans la piève de Bozio à l'heure où les villageois étaient encore aux champs. Un pauvre vieillard de Bustanico, du nom de Cardone, [1] attendait seul le percepteur ; il paya l'impôt. Mais comme parmi ses pièces d'argent il y en eut une à laquelle il manquait la valeur d'un demi *soldo*, le lieutenant refusa de recevoir la somme. En vain le vieillard supplia l'officier d'avoir égard à son extrême misère. Repoussé et menacé de saisie, dans le cas où le jour suivant il n'apporterait pas les deux *seini*, il se retira et, comme font les vieillards, il pesa et discuta en lui-même cet acte de cruauté. Quelques personnes, qu'il rencontra en chemin, écoutèrent ses griefs en faisant cercle autour de lui. Le vieillard commença d'abord à se plaindre de sa misère ; puis, venant à parler de l'état du pays, il exposa avec éloquence le dénûment du peuple et la tyran-

(1) Lanfranchi.

nie des Génois à ses nombreux auditeurs, qu'il excita jusqu'à la rage, et termina par ces mots : « Il est temps d'en » finir avec nos oppresseurs ! » L'attroupement se dispersa; mais les paroles du vieillard parcoururent rapidement le pays, réveillant partout l'ancien cri de vengeance : « *Viva il* » *popolo ! Viva la libertà !* » De village en village on entendit sonner les conques marines et retentir le tocsin. Ainsi, un faible vieillard prêcha la révolte et un demi *soldo* fut la cause occasionnelle d'une guerre de quarante ans. En effet, le peuple prit alors la ferme résolution de refuser tout impôt (octobre 1729).

A la nouvelle des troubles de Bozio, cent hommes furent expédiés dans la piève, par les ordres du gouverneur Félix Pinelli. Accueillis froidement à Poggio di Tavagna, ils allèrent loger dans les maisons. Pompiliani, habitant du village, conçut le projet de s'emparer de leurs armes ; ce qui fut exécuté à la faveur de la nuit : les soldats ainsi désarmés durent rentrer à Bastia.

Pompiliani devient alors le chef avoué des insurgés. Les Corses s'armant de haches, de cognées et de serpes attaquent le fort d'Aleria, le prennent d'assaut, taillent la garnison en pièces, se pourvoient d'armes et de munitions et, sans plus tarder, marchent sur Bastia. Plus de cinq mille hommes allèrent camper devant la ville.

Pinelli s'enferma dans la citadelle et, comme il voulait gagner du temps, il envoya en toute hâte l'évêque de Mariana au camp des insurgés pour tâcher de s'entendre avec eux. Les Corses demandèrent le redressement de tous leurs griefs ; mais l'évêque les fit consentir à une trêve de vingt-quatre jours, pendant laquelle ils devaient se retirer dans leurs montagnes et attendre la réponse du Sénat. C'est ce qui eut lieu. Pinelli profita de la trêve pour réunir de nouvelles troupes, pour mieux armer les forts environnants et semer la discorde dans le peuple.

Cependant les Corses, se voyant leurrés, trompés par leurs ennemis, redescendirent de leurs montagnes, au nombre

de dix mille, et mirent le siège devant Bastia. La révolte était devenue générale ; on ne pouvait plus l'arrêter, et ce fut en vain que Gênes envoya des commissaires pour reprendre les négociations.

Une assemblée populaire se réunit à Furiani. Elu dans les besoins pressants de la première heure, Pompiliani avait fait preuve d'incapacité ; on le mit de côté et, à sa place, deux hommes considérables, Andrea Colonna Ceccaldi de Vescovato et Don Louis Giafferri, furent proclamés généraux du peuple corse. Bastia fut alors de nouveau attaqué avec plus de vigueur et les Génois envoyèrent encore l'évêque pour étouffer la révolte. On conclut un armistice de quatre mois, dont les deux partis profitèrent pour se fortifier. Suivant les traditions de la République, le commissaire Camillo Doria ourdit force complots ; mais son projet d'attenter à la vie de Ceccaldi échoua.

Cependant Ceccaldi et Giafferri, parcourant l'intérieur de l'île, apaisaient partout les querelles de famille, et rétablissaient la justice dans ses droits. En février 1731 ils ouvrirent à Corte une assemblée législative. Ce parlement vota les lois, la levée en masse et l'organisation de la milice et de l'administration. Les députés s'engagèrent par serment à ne plus tolérer le joug de la République. La révolte devenant ainsi légale, disciplinée, s'étendit à tout le pays. C'était le peuple entier des deux côtés des monts, qui se soulevait dans un seul et même sentiment. La religion même intervint : les chefs spirituels de l'île, que l'on consulta, se réunirent tous à Orezza et décidèrent que, si Gênes continuait à fruster la Corse de ses droits, la guerre devenait pour cette dernière un cas de légitime défense, et que le peuple se trouvait délié du serment de fidélité.

CHAPITRE III.

Les Corses ont à combattre les Allemands et les Génois ; leur situation fâcheuse ; ils rappellent les exilés qui rentrent en grand nombre ; ils triomphent de leurs ennemis à San Pellegrino et à Calenzana ; traité de paix (1732).

Le chanoine Orticoni fut envoyé sur le continent pour demander la protection des puissances étrangères, et Giafferri se rendit en Toscane pour se procurer les armes et les munitions qui manquaient.

Sur ces entrefaites l'armistice étant expiré, Gênes, bien loin de se montrer plus accommodante, exigea qu'on se rendît à discrétion et qu'on lui livrât les deux chefs. L'incendie devint alors général. Après avoir enlevé plusieurs points fortifiés, les Corses bloquèrent étroitement Bastia, Ajaccio et Calvi ; et la République, reconnaissant la grandeur du danger, implora le secours de l'empereur Charles VI. L'Empereur mit à sa disposition un corps de huit mille Allemands et conclut avec elle un véritable marché, un contrat formel de vente. C'est à cette époque que les princes d'Allemagne commencèrent à vendre pour de l'or le sang des citoyens, à en faire l'instrument du despotisme étranger ; mais c'est alors aussi que les masses se réveillèrent et qu'un nouvel esprit, l'esprit démocratique, parcourut le monde : aux Corses l'éternel honneur d'avoir inauguré cette ère nouvelle.

L'Empereur avait vendu ses Allemands à des conditions

très avantageuses : la République s'engageait à les entretenir à ses frais, à payer 30,000 florins par mois et à donner pour chaque homme tué ou disparu une indemnité de cent florins. Aussi, toutes les fois que les Corses tuaient un allemand, ils s'écriaient : « Gênes, cent florins ! »

Les Allemands arrivèrent en Corse le 10 août 1731. Ils n'étaient que 4,000 : Gênes, espérant en avoir de reste, avait refusé l'autre moitié. Ils étaient commandés par le général Wachtendonk. A peine débarqués, ils tombèrent sur les milices nationales, qu'ils forcèrent à lever le siège de Bastia.

Cependant les Corses voyaient avec une douloureuse anxiété l'Empereur lui-même venir grossir le nombre de leurs oppresseurs. Ils manquaient des choses les plus nécessaires : sans armes, presque sans vêtements, nu-tête, nu-pieds ils couraient au combat. A qui devaient-ils demander un appui ? Ils ne pouvaient compter à l'étranger que sur leurs compatriotes exilés. C'est pourquoi le peuple assemblé décida de rappeler ceux qui se trouvaient encore sur le continent et leur adressa la proclamation suivante :

« Compatriotes ! Tous nos efforts pour obtenir une
» juste réparation étant restés infructueux, nous avons
» résolu de conquérir notre liberté par les armes. Plus
» d'hésitation ! Ou nous sortirons de l'état d'abaissement
» et d'abjection honteuse dans lequel nous sommes
» tombés, ou nous mourrons en noyant sous des flots de
» sang et nos douleurs et nos chaînes. S'il n'y a point de
» prince qui, touché par le récit de nos infortunes, écoute
» nos plaintes et nous protège contre nos oppresseurs,
» il est dans le ciel un Dieu tout-puissant, et c'est au
» nom de la patrie et pour la défendre que nous avons
» pris les armes ! Accourez, vous tous, enfants de la Corse,
» que le sort a éloignés de nos rivages ! Venez combattre
» auprès de vos frères, et avec eux vaincre ou mourir !
» Que rien ne vous arrête ! Prenez les armes, venez ! La

» patrie vous appelle et vous offre un tombeau et l'immor-
» talité ! »

Ils accoururent de tous côtés, de Toscane, de Rome, de Naples, de Marseille ; chaque jour il en arrivait, et ceux qui ne pouvaient combattre tâchèrent au moins d'envoyer de l'argent et des munitions. Félicien Leoni de Balagne, capitaine au service de Naples, revint aussi de l'exil ; il débarqua à St-Florent au moment même où son vieux père Geronimo traversait la ville avec des troupes pour aller attaquer la tour de Nonza. Le père et le fils s'embrassèrent en pleurant ; puis le vieillard dit : « Mon fils, tu as » bien fait de venir ! Va à ma place chasser les Génois de » la tour. » Le fils partit sur le champ avec sa troupe ; le père resta attendant l'issue du combat. Leoni s'empara de Nonza ; mais une balle étendit sans vie le jeune vainqueur. On courut porter au père cette triste nouvelle. Le vieillard, voyant venir le messager, lui demanda le résultat de l'expédition. — « Triste ! lui répondit-il, ton fils est mort ! » — « La tour est-elle prise ? » — « Elle est prise ! » — « Eh bien ! s'écria le vieillard, vive la patrie ! »

Pendant que Camille Doria dévastait le pays, semant partout des ruines sur son passage, le général Wachtendonk s'avançait dans l'intérieur pour soumettre la Balagne. A San Pellegrino, au milieu des montagnes, il fut cerné par les troupes indigènes qui lui tuèrent beaucoup de monde. Le malheureux général ne pouvait plus ni avancer, ni reculer ; il était perdu. Des voix nombreuses demandèrent hautement le massacre de tous les étrangers ; mais le sage Giafferri, qui ne voulait pas attirer sur son pauvre pays la colère du puissant Empereur, renvoya à Bastia Wachtendonk sain et sauf avec son armée, à la seule condition que le général exposerait à Charles VI les griefs du peuple corse. Wachtendonk le lui promit sur l'honneur, et la magnanimité de ces hommes qu'il était venu soumettre comme une horde sauvage de rebelles le remplit d'étonnement.

On conclut un armistice de deux mois. Les Corses formulèrent leurs réclamations, que Wachtendonk transmit à Vienne. Mais la trêve expira avant l'arrivée de la réponse, et la guerre recommença.

Quatre mille Allemands, la seconde moitié des troupes auxiliaires fournies par l'Empereur, débarquèrent alors dans l'île. Après avoir été battus en mainte rencontre, les impériaux, commandés par Doria et de Vins, furent enfin exterminés dans la sanglante bataille de Calenzana (2 février 1732).

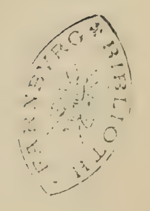
La République, saisie d'effroi, supplia l'Empereur de lui envoyer encore quatre mille hommes. Mais le monde commençait à manifester hautement sa vive sympathie pour ce brave peuple qui au milieu de l'abandon le plus cruel, dénué de tout, avait pu, avec la seule force que lui donnait le patriotisme, opposer une glorieuse résistance à deux ennemis si puissants.

Une nouvelle armée impériale partit pour la Corse. A son arrivée le prince Louis de Wurtemberg, qui la commandait, promit une amnistie générale, à condition que le peuple déposerait les armes. Les Corses refusèrent de traiter sur cette base. C'est pourquoi Wurtemberg, le prince de Culmbach, les généraux Wachtendonk, Schmettau et Waldstein, après avoir arrêté en commun leur plan d'opérations, s'avancèrent aussitôt vers l'intérieur. Les Corses se retirèrent dans les montagnes, décidés à fatiguer l'ennemi par une guerre de partisans. Mais tout à coup arriva la réponse de Vienne, et le prince de Wurtemberg reçut l'ordre de s'arranger à l'amiable avec le peuple corse, que l'on reconnaissait avoir été lésé dans ses droits.

Le 11 mai 1732, la paix fut conclue à Corte aux conditions suivantes : 1° Amnistie générale ; 2° Renonciation à toute indemnité pour les frais de la guerre ; 3° Abandon de tous les impôts échus ; 4° Admission des Corses à tous les emplois, civils, militaires, ou ecclésiastiques ; 5° Droit

de fonder des colléges et liberté d'enseignement ; 6° Rétablissement des *Douze*, des *Six* et d'un *Oratore* avec tous ses priviléges ; 7° Droit de défense pour les accusés ; 8° Création d'un tribunal chargé de dénoncer les fautes des fonctionnaires publics.

Cette convention, si avantageuse pour les Corses, devait être exécutée sous la garantie de l'Empereur. Alors la plupart des troupes impériales quittèrent le pays ; plus de 3,000 Allemands y avaient trouvé un tombeau. Wachtendonk resta quelque temps encore pour veiller à l'exécution du traité.



CHAPITRE IV.

Ceccaldi, Giafferri et d'autres Corses emprisonnés par les Génois; Révolte à Rostino et guerre générale; assemblée de Corte (1735); bases de la Constitution corse; Giafferri et Hyacinthe Paoli chefs de la nation; on leur adjoint ensuite Ceccaldi; Situation précaire de l'île; secours mystérieux.

On attendait la ratification de l'Empereur; mais avant qu'elle arrivât, le sénat de Gênes, aigri par les revers, altéré de vengeance, se laissa entraîner à une injustice qui provoqua une explosion. Ceccaldi, Giafferri, l'abbé Aitelli et Raffaelli, les chefs des Corses, ceux-là mêmes qui avaient signé le traité de paix au nom de leur pays, furent arrêtés tout à coup, sous prétexte de haute trahison, et jetés daus les prisons de Gênes. Un cri d'indignation s'éleva alors dans toute l'île; on courut à Wachtendonk et on le rendit moralement responsable de cet acte de violence; on écrivit au prince de Wurtemberg, à l'Empereur lui-même pour invoquer la garantie du traité. L'Empereur réclama les prisonniers qui furent relâchés tous les quatre; mais on leur arracha la promesse qu'ils ne retourneraient plus dans leur pays. Ceccaldi se rendit en Espagne, où il prit du service; Raffaelli alla à Rome; Aitelli et Giafferri se fixèrent à Livourne, afin de surveiller de près les événements. Il y avait, en effet, toute apparence que la situation ne tarderait pas à changer.

Le 15 juin 1733, Wachtendonk s'embarqua aussi avec ce qui lui restait de troupes allemandes. La Corse se trou-

vait donc en présence de Gênes, tenant en main un traité de paix régulier. Mais à peine les deux mortels ennemis se regardèrent-ils en face, qu'ils coururent de nouveau aux armes. Entre le Corse et le Génois il n'y avait désormais de possible qu'un combat à outrance. Pendant ces longs siècles de luttes, la haine était devenue chez eux comme une seconde nature. L'astucieux Génois, avide de vengeance, avait devant lui le Corse orgueilleux, implacable, méfiant, tout plein du sentiment de son indépendance et de sa force éprouvée en mainte bataille. Il suffit de quelques arrestations, de quelques tentatives d'assassinat pour mettre en un instant le peuple entier sous les armes. Il se réunit à Rostino autour d'Hyacinthe Paoli de Morosaglia, homme remarquable, orateur, poète, habile politique et doué en outre d'une impétueuse bravoure et d'une inébranlable fermeté : formés à la rude école du malheur et des armes, les Corses devaient bientôt étonner l'Europe. La population de Rostino proclama généraux Hyacinthe Paoli et Castineta. Les chefs étaient trouvés, mais leur nomination ne pouvait être définitive.

A peine ce mouvement, prélude d'une nouvelle guerre, eut-il éclaté, que le brave Giafferri se jeta sur un navire et débarqua en Corse. On prit d'assaut Corte, où se tint la première assemblée populaire. La guerre contre Gênes y fut proclamée à l'unanimité, et l'on décida de se mettre sous la protection de Sa Majesté Catholique le roi d'Espagne, dont la bannière flotta bientôt sur les murs de la ville. Le chanoine Orticoni, envoyé à la cour de Madrid, y exposa les vœux de la population.

Don Louis Giafferri, réélu général, parvint à arracher aux Génois le pays tout entier, à l'exception des places fortes maritimes (1734) ; puis, réunissant à Corte une *consulte* générale (janvier 1735), il obtint de s'adjoindre pour collègue Hyacinthe Paoli. Le soin de rédiger les *statuts* du nouveau gouvernement fut confié à l'avocat Sébastien Costa. Cette mémorable assemblée, après avoir proclamé

la Corse indépendante et à jamais séparée de la République de Gênes, donna les bases suivantes à la future constitution. L'assemblée populaire, source de toute loi, prendra une part directe au gouvernement ; une *Junte*, composée de six membres, nommée par le parlement et renouvelable tous les trois mois, devra, avec les généraux, représenter le parlement lui-même ; un comité, composé de quatre membres, s'occupera de la justice, des finances et du commerce. La *Junte* suprême sera chargée de faire un code de lois.

Telle est, à grands traits, la Constitution projetée par le Corse Sébastien Costa en l'année 1735, c'est-à-dire à une époque où les lois étaient partout empreintes de la plus grossière barbarie ; elle fut adoptée par un peuple dont le continent européen entendait parler de temps en temps, d'une manière vague et confuse, comme d'une terrible horde de sauvages. Cela prouve que ce qui guide les hommes à la liberté et à l'indépendance, ce n'est pas toujours la science, la richesse ou l'éclat des événements, mais plus souvent peut-être la pauvreté, le malheur et le patriotisme. Ainsi, un petit peuple obscur, sans littérature, sans industrie, avait, par sa seule force, surpassé en sagesse politique et en humanité toutes les nations civilisées de l'Europe ; sa constitution n'était point sortie des systèmes philosophiques, mais des besoins matériels du pays.

Giafferri, Ceccaldi et Hyacinthe Paoli se trouvaient tous les trois à la tête de la nation. Orticoni, revenu de sa mission d'Espagne, leur apporta la réponse du roi catholique, lequel refusait de prendre la Corse sous sa protection, déclarant toutefois qu'il ne soutiendrait jamais avec ses troupes les prétentions de la République. Les Corses ne pouvaient plus désormais compter que sur eux-mêmes : à l'exemple de quelques républiques italiennes du moyen-âge, ils se mirent alors sous la protection de la Sainte-Vierge, dont l'image fut placée sur le drapeau national, et nommèrent Jésus-Christ leur *gonfalonier* ou porte-étendard.

Cependant Gênes, que l'Empereur, à cause de ses propres embarras en Pologne, ne pouvait plus soutenir, eut recours aux moyens extrêmes. Pour arrêter la rébellion, elle envoya dans l'île, l'un après l'autre, Félix Pinelli, l'ancien et cruel gouverneur, et Paul-Baptiste Rivarola, son plus vaillant général, à qui elle confia toutes ses forces disponibles.

La situation des Corses était désespérée : ils manquaient absolument du nécessaire ; les ressources nationales étaient épuisées, et les croisières génoises empêchaient toute importation. Leur dénûment était si grand qu'ils offrirent la paix ; Gênes la repoussa.

L'île, entièrement bloquée, n'avait plus aucun commerce ; des navires venant de Livourne avaient été capturés ; la poudre, les armes, les canons surtout, faisaient défaut. Au moment où la misère était à son comble, deux navires étrangers vinrent jeter l'ancre dans le golfe de l'Ile-Rousse et débarquer une grande quantité de provisions de bouche et de munitions de guerre : c'étaient des présents de mystérieux inconnus. Les capitaines refusèrent toute récompense, ne demandant qu'un peu de vin du pays, pour le boire à la prospérité du brave peuple corse. Puis ils reprirent la mer, au milieu des acclamations bruyantes et des bénédictions du peuple, que le désir de voir ses bienfaiteurs étrangers avait attiré en grand nombre sur la côte.

A cette légère marque de la sympathie étrangère, la Corse ressentit une joie indicible, une véritable ivresse, et toutes les cloches des villages sonnèrent de joyeux carillons. Les populations se dirent que la Divine Providence, que la Vierge Marie envoyait à leur pauvre pays des anges sauveurs, qu'une puissance étrangère daignait enfin les prendre sous sa protection. L'effet moral de cet événement fut tel que Gênes craignit ce que les Corses espéraient et négocia aussitôt la paix. Mais alors les Corses la repoussèrent.

Ces vaisseaux avaient été envoyés par quelques Anglais magnanimes, ardents amis de la liberté et de ses héroïques

défenseurs. La révolte de l'Amérique du Nord devait bientôt mettre leur générosité en opposition violente avec leur patriotisme.

Grâce aux munitions anglaises, les milices nationales purent prendre Aleria d'assaut et s'emparer de quatre canons ; elles allèrent ensuite assiéger Calvi et Bastia. Mais leur position devenait chaque jour plus critique : toutes les ressources tarissaient et aucune puissance étrangère ne venait à leur secours. Dans ces jours de détresse, les esprits étaient en proie à une espèce d'exaltation religieuse ; les Corses ressemblaient aux Juifs sous les Machabées, attendant l'arrivée d'un messie.

CHAPITRE V.

Théodore de Neuhoff, premier et dernier roi des Corses (1736).

Le 12 mars, de bon matin, un vaisseau anglais se dirigeait vers la belle plage d'Aleria. Le peuple accourut en foule et le salua par des cris d'allégresse, car il le supposait chargé de munitions de guerre. Le navire jeta l'ancre à peu de distance du rivage, et bientôt après l'on vit les hommes les plus considérables de l'île se rendre à son bord et présenter leurs hommages à un personnage mystérieux qui s'y trouvait.

Cet étranger avait des façons princières, l'air solennel, le costume théâtral ; il portait un long caftan de soie écarlate, un pantalon mauresque, des brodequins jaunes ; un chapeau espagnol surmonté d'une plume ombrageait sa tête ; à sa ceinture de soie jaune était une paire de pistolets richement travaillés ; à son côté pendait un sabre traînant ; sa main droite soutenait un grand sceptre. Après lui venaient, dans une attitude respectueuse, seize seigneurs de sa suite, onze Italiens, deux officiers français et trois Maures. C'est ainsi que cet homme mystérieux débarqua en Corse avec des airs de roi et avec l'intention de le devenir en effet.

Les Corses, stupéfaits, entourèrent l'étrange personnage, convaincus que, si ce n'était pas un prince étranger, c'était tout au moins l'envoyé d'un monarque qui les prenait sous sa protection. On débarqua aussitôt aux yeux de la foule la cargaison du navire : dix pièces de canon,

quatre mille fusils, trois mille paires de souliers, sept cents sacs de blé, une grande quantité de munitions, quelques barils de sequins et une somme assez ronde en pièces d'argent de Barbarie. Tout cela ne causa aucun étonnement parmi les chefs de l'île, qui semblaient connaître la condition de l'étranger. Xavier Matra alla le saluer avec le respect dû à un roi, et le peuple s'éprit des manières royales et de l'air imposant du nouveau venu, qui fut conduit en triomphe jusqu'à Cervione.

Ce singulier personnage était Allemand : c'était le baron westphalien Théodore de Neuhoff, le plus original, le plus heureux de tous les aventuriers de cette remarquable époque. Après avoir servi dans sa jeunesse, en qualité de page, à la cour de la duchesse d'Orléans, il était passé au service de l'Espagne, puis revenu en France. Son esprit brillant l'avait mis en rapport avec toutes les personnes marquantes de son temps, avec Alberoni surtout, avec Ripperda, avec Law, qu'il avait suivi dans ses profondes spéculations financières. Neuhoff avait tout éprouvé, tout vu, tout pesé, tout essayé, tout savouré, tout souffert. Ayant examiné la fortune sous tous les aspects possibles et imaginables, le hasard l'avait conduit à cette idée, qu'un puissant esprit doit désirer la couronne. Cette idée n'avait point le caractère des folles chimères de Don Quichotte, qui en chevauchant à travers le monde s'imaginait que l'empire de Trébizonde serait au moins le prix de ses futurs exploits ; mais le hasard ayant jeté dans son esprit lucide la pensée bien définie du trône, il résolut d'être roi, de le devenir par des moyens naturels et positifs, et il le devint en effet.

Dans ses pérégrinations en Europe, Neuhoff était arrivé à Gênes juste au moment où Giafferri, Ceccaldi, Aitelli et Raffaelli y étaient amenés prisonniers. Ce fut alors seulement, paraît-il, que son attention se porta sur les Corses, dont la valeur le remplit d'admiration. Il se lia étroitement avec ceux d'entre eux qui se trouvaient à Gênes, avec des habi-

tants de la Balagne en particulier, et en s'initiant aux affaires de l'île il sentit grandir en lui la pensée de jouer un rôle dans cette terre romanesque. Aussitôt il se rendit à Livourne, où était Orticoni chargé d'une mission diplomatique. Il se mit en relation avec lui, eut le talent de captiver son admiration et de lui inspirer pleine confiance dans ses pompeuses promesses. Il se disait en excellents termes avec toutes les cours et s'engageait à fournir aux Corses, dans l'année, les moyens nécessaires pour se débarrasser des Génois. Il ne leur demandait en retour qu'une couronne de roi. Orticoni, entraîné par cet esprit extraordinaire, plein de ressources, rompu á toutes les combinaisons de la diplomatie, de l'économie et de la politique, et reconnaissant qu'un pareil homme pouvait rendre à la Corse des services réels, demanda l'avis des généraux. Ceux-ci étaient dans une situation désespérée ; ils donnèrent à Orticoni pleins pouvoirs. Une convention fut signée, par laquelle les Corses s'engageaient à proclamer roi Théodore de Neuhoff, le jour où il les mettrait à même de secouer la domination génoise.

Après avoir reçu cette assurance, Théodore travailla à la réalisation de ses projets avec une telle énergie, que seule elle suffirait à témoigner de son génie. Il noua des relations avec le consul anglais de Livourne et avec les marchands qui trafiquaient en Barbarie. Chargé de lettres de recommandation, il passa en Afrique, et après avoir, par lui-même dans cette contrée et au moyen de ses agents en Europe, remué ciel et terre, il parvint à se mettre en possession des ressources nécessaires pour un débarquement.

Il arriva en Corse à l'improviste, alors que le dénûment y était arrivé à son comble. En livrant aux chefs du pays les provisions de guerre, il déclara que ce n'était qu'une faible partie de ce qui viendrait ensuite. Il leur dit que ses solides relations avec les cours de l'Europe deviendraient encore plus puissantes le jour où les Génois seraient

battus, et qu'en portant lui-même le titre de roi, il pourrait traiter sur un pied d'égalité avec les autres souverains : c'est pourquoi il demandait la couronne. Hyacinthe Paoli, Giafferri et le savant Costa, hommes très positifs, pénétrés autant que d'autres du sentiment de la réalité et du devoir de délivrer et de constituer le pays, adhérèrent eux aussi à cette demande. La reconnaissance pour les services déjà rendus, le nouvel essor donné à l'esprit public par cet événement inespéré, la perspective de secours plus considérables, enfin le dénùment extrême auquel on était réduit commandaient une pareille résolution.

Théodore de Neuhoff, roi désigné aux suffrages des Corses, établit sa résidence au palais épiscopal de Cervione, et le 15 avril le peuple se réunit en assemblée générale au couvent d'Alesani, pour délibérer sur l'investiture du royaume. Deux représentants de chaque commune et les députés des églises et des couvents se rendirent à cette assemblée, autour de laquelle campaient plus de 2,000 citoyens.

On proposa au parlement la constitution suivante : La couronne du royaume de Corse sera héréditaire dans la famille du baron de Neuhoff ; le roi aura auprès de sa personne un conseil composé de vingt-quatre membres, choisis par le peuple ; sans l'approbation de ce conseil et du parlement le roi ne pourra prendre aucune décision, ni lever aucun impôt ; les charges publiques ne seront confiées qu'à des Corses ; c'est au peuple et à son parlement qu'appartiendra le pouvoir législatif.

Le docteur Gaffori lut les articles de cette constitution au peuple assemblé, qui les approuva par acclamation ; Théodore les signa de sa main devant les représentants de la nation et jura sur les saints Evangiles d'y rester fidèle. Il fut ensuite conduit à l'église et, après la grand'messe, couronné par les généraux. Les Corses étaient pauvres : n'ayant pas de couronne d'or, ils en tressèrent une avec des branches de laurier et de chêne et la placèrent sur la tête de leur premier et dernier roi. C'est ainsi que le baron

Théodore de Neuhoff, qui se disait déjà grand d'Espagne, lord d'Angleterre, pair de France, comte du Saint-Empire, prince romain, devenait maintenant roi des Corses sous le nom de Théodore Ier.

Quoique ce fait étrange puisse s'expliquer par l'histoire antérieure de l'ile et par la situation de ses habitants au moment où il s'est produit, il ne laisse pas de nous surprendre. En effet, les Corses aimaient tellement leur indépendance que, pour l'obtenir, ils donnèrent le trône à un aventurier étranger qui la leur faisait espérer, et que les braves et habiles généraux placés à leur tête se dépouillèrent tranquillement du pouvoir, sans hésitation ni jalousie.

CHAPITRE VI.

Institutions royales de Théodore ; sa vanité ; sa bravoure. Il encourage l'industrie nationale ; craignant de ne pouvoir fournir les secours promis, il quitte le royaume.

Une fois en possession du titre de roi, Théodore voulut avoir autour de lui une cour royale ; il distribua donc largement les dignités. Il nomma Don Louis Giafferri et Hyacinthe Paoli ses premiers ministres et leur conféra le titre de comte. Xavier Matra devint marquis et grand maréchal du palais ; Jacques Castagnetta, comte et commandant de Rostino ; Arrighi, comte et inspecteur général des troupes royales. D'autres furent créés barons, marquis, lieutenants-généraux, capitaines des gardes royales et préposés au commandement des provinces. Le comte ci-devant avocat Costa devint grand chancelier du royaume, et le marquis ci-devant docteur Gaffori, secrétaire de sa majesté constitutionnelle.

Quelque ridicules que dussent paraître ces pompeuses institutions au milieu de la misère publique, Théodore n'en prit pas moins sa tâche au sérieux. En peu de temps il rétablit l'ordre, pacifia les familles et constitua une armée divisée en compagnies et bien disciplinée, avec laquelle il s'empara bientôt de Portovecchio et de Sartene (avril 1736). Gènes avait d'abord regardé avec appréhension les étranges événements qui se déroulaient sous ses yeux : elle craignait qu'ils ne tournassent au profit de quelque puissance étrangère. Mais lorsque Théodore se fut complè-

tement dévoilé, elle s'empressa de le tourner en ridicule dans des pamphlets qui le représentaient comme un chevalier d'industrie, criblé de dettes. Théodore répondit dignement, en véritable roi, mais avec une rudesse et un esprit tout-à-fait germaniques. Puis, marchant en personne sur Bastia, il combattit comme un lion sous les murs de cette ville et, ne pouvant parvenir à s'en emparer de vive force, il en fit le siège. Il parcourut aussi l'intérieur de l'île, anéantit plusieurs détachements ennemis, et traita avec une rigueur inexorable les places fortes tombées en son pouvoir; les Génois furent bientôt acculés dans leurs forteresses du littoral. Pour se tirer de cette situation difficile, ils eurent recours à des moyens odieux. Ayant formé, avec des bandits, des esclaves de galères, des assassins, une bande armée de quinze cents hommes, ils déchaînèrent ce rebut de la société contre les populations. Ces brigands que l'on appelait *Vittoli*, du nom de l'assassin de Sampiero, ou bien *Oriundi*, parcoururent la Corse où ils commirent de monstrueuses atrocités.

Cependant Théodore travaillait avec une activité infatigable à relever le royaume. Il établit des salines et des fabriques d'armes et d'étoffes, cherchant partout à ranimer l'industrie, à attirer les étrangers par des avantages commerciaux, et à tenir en échec les croisières génoises au moyen de navires armés en course. Le drapeau national, vert et jaune, portait la légende : *In te, Domine, speravi*. Le Roi fit aussi battre monnaie; c'étaient des pièces d'or, d'argent et de cuivre, portant d'un côté un écusson entouré de branches de laurier et surmonté d'une couronne avec les initiales T. R., et de l'autre : *Pro bono et libertate*. Les curieux du continent payaient ces pièces trente fois leur valeur. Mais rien ne put arrêter la misère croissante; et les secours promis ne venant pas, le peuple commença à murmurer. Théodore parlait toujours de la prochaine apparition d'une flotte amie, qui n'arrivait pas par la raison bien simple qu'elle n'existait pas.

Lorsque les réclamations devinrent plus pressantes, le roi réunit le parlement à Casacconi (2 septembre) ; il déclara qu'il déposerait la couronne si, à la fin du mois d'octobre, il ne recevait point de secours, ou bien qu'il se rendrait lui-même sur le continent pour en hâter l'expédition. Il était ainsi dans la situation fâcheuse où se trouva, paraît-il, Cristophe Colomb lorsque la terre promise tardait à se montrer.

Sur la proposition du roi, le parlement adopta un nouveau système de finances, un impôt foncier, et se sépara. Théodore monta alors à cheval pour visiter le delà des monts. Dans cette partie de la Corse, qui avait été la principale résidence des seigneurs, la noblesse conservait encore ses anciennes prétentions. Luca Ornano, accompagné des plus grands personnages de la contrée, reçut le monarque et le conduisit en grande solennité jusqu'à Sartene. Là Théodore eut l'idée princière de fonder un nouvel ordre de chevalerie ; mais cette pensée était en même temps politique, et nous voyons qu'en somme le baron allemand ne fut pas moins homme d'Etat que d'autres parvenus avant ou après lui, qui ont régné sur de plus vastes contrées. Ce nouvel ordre de chevalerie s'appelait l'Ordre de la Délivrance *(liberazione)* ; le roi en était le grand-maître et nommait les chevaliers. En moins de deux mois l'ordre compta, dit-on, plus de quatre cents membres, dont plus du tiers étaient des étrangers, qui avaient brigué cette distinction par amour de la nouveauté ou par estime pour le brave peuple corse. Un tel honneur coûtait assez cher : d'après les statuts, tout chevalier devait, à son entrée dans l'Ordre, verser 1,000 *scudi*, dont il retirait pendant sa vie le 10 0/0. C'était là un emprunt sur la vanité, une excellente opération financière. Pendant son séjour à Sartene, le Roi accédant au désir de la noblesse ultramontaine, dispensa d'une main prodigue les titres de comte, de baron et de marquis, et les descendants des Ornano, des Istria, des Rocca et des Leca s'en re-

tournèrent chez eux tout consolés par ces titres pompeux.

Pendant qu'il affirmait ainsi sa royauté et peuplait l'île de chevaliers et de comtes, comme si en une nuit la pauvre Corse se fût transformée en un empire florissant, Théodore était en proie aux plus cruelles angoisses. Il était, en effet, contraint de reconnaître qu'il portait une couronne de théâtre et que de vains fantômes l'entouraient de toutes parts. La flotte, tant de fois annoncée, ne paraissait point, parce qu'elle n'existait que dans l'imagination de Théodore, à qui elle donnait plus de tracas qu'une flotte réelle de deux cents vaisseaux ennemis bien équipés. Le roi commençait à se sentir mal à l'aise. Un certain nombre de mécontents (on les appelait *indifferenti*), organisés par Aïtelli et Raffaelli, auxquels s'était joint Hyacinthe Paoli lui-même, avaient déjà battu les troupes royales, et le royaume de Théodore semblait près de crever comme une bulle de savon. Giafferri seul put, pour quelque temps encore, conjurer la crise fatale.

Ce fut alors que, pour éviter une catastrophe imminente, le roi jugea prudent de quiter l'île. Il ne partit pas en fugitif, mais comme un prince qui se rendait en terre ferme pour hâter lui-même l'expédition des secours attendus. Après avoir convoqué une diète à Sartene, il annonça officiellement son prochain départ, et dit quelles étaient ses intentions ; il institua un conseil de régence composé de Giafferri, Hyacinthe Paoli et Luca d'Ornano, nomma 27 barons et comtes gouverneurs de provinces, publia un manifeste, et le 11 novembre 1736, accompagné d'une foule nombreuse, il se rendit à Aleria, où il s'embarqua sous pavillon français avec son grand chancelier le baron Costa et quelques officiers de sa maison. Un corsaire génois l'aurait enlevé en vue de son royaume et conduit à Gênes, s'il n'eût été couvert par le drapeau de la France. Le roi, désirant garder l'incognito, débarqua à Livourne déguisé en abbé ; de là il se rendit à Florence, à

Rome et à Naples et, après avoir laissé dans cette dernière ville son chancelier et ses officiers, il s'embarqua pour Amsterdam, d'où ses sujets devaient bientôt, disait-il, recevoir de bonnes nouvelles.

CHAPITRE VII.

Mécontentement des Corses, qui restent pourtant fidèles à leur roi ; Théodore envoie quelques secours ; craintes et précautions des Génois ; ils prennent à leur service de nouvelles troupes étrangères. La guerre éclate des deux côtés avec une nouvelle fureur ; Gênes épuisée conclut un traité avec la France, qui expédie des troupes en Corse ; tergiversations, préparatifs des insulaires ; ils font appel à la justice du roi de Franee. — Merveilleux retour de Théodore ; il est obligé de quitter de nouveau le royaume (1738).

Les Corses ne croyaient pas plus au retour de leur roi qu'à l'arrivée des subsides promis. En proie à la plus affreuse misère et comme enivré par son amour pour la liberté, ce brave peuple n'avait pas même reculé devant le ridicule attaché à une royauté d'aventure. Dans son désespoir, il s'était cramponné à un fantôme, à un brin de paille ; que n'aurait-il point fait en haine des Génois, par amour pour la liberté ! Malgré tous ses sacrifices, il ne se voyait pas rapproché du but ; aussi le mécontentement devint-il général. Les régents songèrent alors à négocier avec Rivarola ; mais ces pourparlers ne purent aboutir, Gênes exigeant que l'île livràt les armes et se soumìt sans conditions. On consulta le peuple assemblé, qui resta inébranlable dans sa résolution de maintenir la foi jurée, de ne reconnaître d'autre souverain que Théodore.

Cependant le roi des Corses parcourait l'Europe en quête d'alliances et de spéculations nouvelles, ramassant de l'argent, nommant des chevaliers, enrôlant des Polonais

et des Allemands. Emprisonné pour dettes à Amsterdam, cet homme extraordinaire parvenait encore à réunir des subsides et à les expédier dans son royaume : de temps en temps les Corses voyaient arriver un vaisseau chargé de provisions de guerre, avec une proclamation de leur roi qui les encourageait à la résistance.

Tout cela était bien fait pour inspirer de sérieuses inquiétudes à la SS. République qui, craignant de voir une puissance continentale prêter enfin l'oreille à ces sollicitations incessantes, offrit 1,000 *genovesine* (1) pour la tête de Théodore. et le fit suivre en tous lieux par ses agents. Quoique ses finances fussent obérées, elle emprunta trois millions à la Banque et loua trois régiments suisses. On recommença la petite guerre, qui fut conduite avec une extrême cruauté ; depuis longtemps déjà on s'était habitué à ne plus faire quartier. Enfin la République, ne pouvant prévoir le terme d'une lutte qui l'épuisait, se décida à demander le secours de la France ; ses embarras financiers l'avaient fait hésiter jusqu'alors à appeler des troupes étrangères, et d'ailleurs l'expérience du passé n'était pas bien encourageante pour elle.

Le cabinet de Versailles saisit cette occasion avec empressement : il voulait au moins empêcher qu'une station si rapprochée et si importante ne tombât sous l'influence d'un autre pays. C'est pourquoi le 12 juillet 1737, le cardinal Fleury conclut avec Gênes un traité, en vertu duquel la France s'engageait à envoyer une armée en Corse, pour soumettre les « rebelles. » Des manifestes notifièrent au peuple cette décision ; ils causèrent partout un grand étonnement et une douleur profonde, car la puissance qui déclarait vouloir combattre les Corses était celle qui les avait autrefois soutenus. Le peuple, faisant un dernier appel à la pitié du roi de France, répondit que jamais il ne retournerait sous la domination génoise.

---

(1) La *genovesina* valait 12 fr.

Au mois de février 1738, cinq régiments français débarquèrent dans l'île, commandés par le comte de Boissieux. Ce général avait reçu l'ordre formel de tenter la voie des négociations pacifiques, et Gênes espérait qu'à la seule apparition des Français les insulaires déposeraient les armes. Mais les Corses furent inébranlables ; à l'approche des Français, ils se levèrent comme un seul homme ; les feux d'alarme sur les montagnes, les conques marines dans les villages, et les cloches des couvents appelèrent les populations au combat. Tous ceux qui pouvaient porter une arme se réunirent, chacun avec du pain pour huit jours ; le village forma sa compagnie, la piève son bataillon, la province son corps d'armée et, ainsi préparés, ils attendirent les événements. Boissieux ouvrit les négociations, qui durèrent six mois ; on écrivit enfin de Versailles que les Corses devaient se soumettre sans conditions. Ils répondirent dans un manifeste adressé à Louis XV : ils le suppliaient encore de vouloir bien jeter sur eux un regard de compassion et se souvenir de l'intérêt que ses illustres aïeux leur avaient toujours témoigné ; ils ajoutaient qu'ils étaient prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang, plutôt que de retomber sous le joug de la République ; mais cédant enfin à la cruelle nécessité, ils livrèrent les otages demandés, et déclarèrent s'en remettre au roi de France, dont ils attendraient la décision suprême.

Les choses en étaient là, lorsque un jour le baron Droste, neveu de Théodore, débarqua à Aleria, apportant une grande quantité de munitions et la nouvelle de l'arrivée prochaine du roi lui-même. Celui-ci parut en effet à Aleria, le 15 septembre, dans un meilleur et plus royal équipage que la première fois. Il avait avec lui trois vaisseaux, dont l'un de 64 canons, l'autre de 60, le troisième de 55, sans compter des chaloupes canonnières et une petite flotille de transports. Ces vaisseaux portaient d'importantes provisions de guerre, 27 pièces de campagne, 7,000 fusils à bayonnette, 1,000 gros mousquets,

2,000 pistolets, 24,000 livres de grosse poudre, 100,000 livres de poudre fine, 200,000 livres de plomb, 400,000 pierres à fusil, 50,000 livres de fer, 2,000 lances, 2,000 grenades et bombes ; et tous ces objets avaient pu être réunis par l'homme emprisonné naguère à Amsterdam comme débiteur insolvable ! Par son éloquence il était parvenu à intéresser les Hollandais en faveur de la Corse, à leur inspirer le désir d'entrer en relations avec cette île de la Méditerranée ; une société de capitalistes, les riches maisons Boom, Tronchain et Neuville, s'étaient réunies pour fournir au roi des vaisseaux, de l'argent et des provisions de guerre.

Théodore revint dans son royaume sur un navire hollandais. Mais hélas ! toutes ses illusions se dissipèrent bientôt ; et il dut subir la cruelle ironie d'avoir été roi quand il n'était qu'un chevalier d'aventure, et de ne pouvoir plus l'être lorsqu'il se présentait en souverain et avec les moyens de le devenir en effet. Il trouva le pays divisé et en pleines négociations avec la France. Le peuple le reconduisit, il est vrai, en triomphe jusqu'à Cervione, lieu de son couronnement ; mais les généraux lui signifièrent que les circonstances les forçaient à rompre tout commerce avec lui et à traiter avec la France. A l'arrivée de Théodore, Boissieux ayant publié un manifeste qui déclarait rebelles et coupables de haute trahison tous les adhérents du proscrit, le pauvre roi s'était vu abandonner par ceux-là même qu'il avait élevés naguère aux dignités de comtes, de marquis et de chevaliers.

Trompés dans leur attente et menacés par les vaisseaux français et génois, les Hollandais prirent une prompte résolution : ils cinglèrent vers Naples, la rage dans le cœur ; et Théodore de Neuhoff, obligé de partir à son tour, s'embarqua tristement pour la terre ferme.

CHAPITRE VIII.

Dure réponse du cabinet de Versailles ; les Corses se révoltent et battent Boissieux ; ils se soumettent à Maillebois (1739) ; après le départ de ce dernier, ils recommencent la guerre ; et enfin, sans se soucier de Théodore, ils font la paix (1743), laquelle dure deux ans. Nouvelle révolte (1745) ; héroïsme de Giampietro Gaffori ; Gênes s'adresse encore à la France ; le général de Cursay pacifie l'île (1751) ; il est rappelé sur le continent et la guerre éclate plus terrible que jamais contre les Génois, qui font assassiner le valeureux Gaffori (1753). — La guerre continue pendant deux ans sous le gouvernement des Cinq.

Dans les derniers jours du mois d'octobre arriva de Versailles l'acte de paix définitif, sous la forme d'un édit publié par le doge et le sénat de Gênes et signé par la France et par l'Empereur. L'édit contenait quelques concessions et enjoignait aux Corses de se soumettre et de déposer les armes. Boissieux leur accorda quinze jours de réflexion.

L'assemblée populaire se réunit aussitôt à Orezza pour en délibérer et fit, dans un manifeste, la déclaration suivante. « Nous ne perdrons pas courage ; mais nous » armant d'une résolution virile, nous mourrons glorieuse- » ment les armes à la main, plutôt que de rester oisifs et » misérables spectateurs des malheurs de la patrie, plutôt » que de léguer l'esclavage à nos enfants. Nous pensons » et nous disons avec les Machabées : *melius est mori in*

» *bello, quam videre mala gentis nostræ,* mieux vaut mourir » en combattant, que de voir les malheurs de notre » peuple. »

Avant l'expiration du délai, le bouillant et altier Boissieux envoya 400 hommes à Borgo, afin de désarmer la population ; l'assemblée d'Orezza délibérait en ce moment. En apprenant cette agression brutale, le peuple, au cri de *viva la libertà ! viva il popolo !* marcha sur Borgo et bloqua les Français dans le village. Boissieux, averti par un courrier, accourut avec 2,000 hommes ; mais les indigènes les précipitèrent du haut des montagnes, rompant leurs bataillons et les poussant en désordre jusque sous les murs de Bastia. Boissieux écrivit alors en France pour réclamer des renforts et lui-même, atteint d'nne maladie mortelle, demanda son congé. Ce neveu du célèbre Villars mourut à Bastia le 2 février 1739. Il fut remplacé par le marquis de Maillebois qui, au printemps, arriva dans l'île avec des troupes nombreuses.

Sévère, mais juste, prompt, mais sûr dans l'action, Maillebois était bien l'homme qu'il fallait pour une semblable guerre. A l'expiration du délai accordé aux Corses pour rentrer dans l'obéissance, il fit sur différents points avancer toutes ses troupes à la fois. Paoli, attaqué en Balagne, lâcha pied ; comme il était plutôt homme politique que général, il douta de la possibilité de la résistance et mit bas les armes ; sa soumission entraîna celle de Giafferri. Maillebois réunit alors les chefs des insulaires à Morosaglia et leur représenta que le repos du pays exigeait leur éloignement. Ils s'y résignèrent ; et pendant l'été de l'année 1739, vingt-deux Corses de marque partirent pour l'étranger. Parmi eux se trouvaient Hyacinthe Paoli avec son fils âgé de 14 ans, Giafferri et son fils, Castineta et Pasqualini.

Le deçà des monts cessa de résister ; mais au-delà, deux braves parents de Théodore continuèrent la lutte : c'étaient ses neveux, le baron de Droste et le baron Frédéric de

Neuhoff, qu'appuyaient surtout les populations de Zicavo. Ils combattirent tous les deux avec courage, et Frédéric erra même quelque temps dans les montagnes et les makis où il soutint une guerre de partisans ; mais à la fin eux aussi mirent bas les armes et obtinrent d'honorables passe-ports pour l'étranger.

Maillebois devint alors le véritable chef de l'île. Il s'opposa aux mauvais desseins du gouverneur génois, sut par sa mâle énergie rétablir l'ordre partout, et administra le pays avec sagesse et équité. Il réunit en un régiment, « Le royal Corse », tous les insulaires qui se croyaient trop compromis dans la dernière révolte et désiraient prendre du service en France pour échapper à la haine des Génois. Mais des intérêts plus graves le rappelèrent bientôt sur le continent. En 1741 il quitta la Corse, suivi de près par ce qui restait de troupes françaises.

A peine les Français eurent-ils quitté l'île, que la haine contre les Gênois se ralluma dans tous les cœurs. Cette haine était devenue un héritage national. Dès que le gouverneur Domenico Spinola essaya de lever l'impôt des *due seini*, le peuple révolté attaqua et défit les Génois, et la petite guerre recommença partout.

Soudain reparut Théodore auquel personne ne songeait déjà plus. Un beau jour il arriva à l'Ile-Rousse avec trois vaisseaux anglais, chargés cette fois encore d'importantes provisions de guerre. Chassé de ses états, il n'avait pu renoncer à l'espoir d'y revenir en roi, et s'étant rendu en Angleterre, ses efforts avaient été, comme à Amsterdam, couronnés de succès.

Il se montra donc une autre fois sur les côtes de la Corse et distribua des munitions, des armes et des manifestes, où, parlant en souverain offensé, il annonçait aux traîtres un châtiment sévère et invitait les sujets fidèles à se grouper autour de lui. Le peuple ne répondit rien ; mais la rumeur publique ne tarda pas à faire entendre à l'infortuné monarque que son empire s'était évanoui à tout

jamais. Le cœur gros de tristesse, Théodore leva l'ancre et partit pour ne plus revenir. Il se retira en Angleterre.

Cependant les Corses et les Génois avaient conclu la paix. Les conditions en étaient très avantageuses pour les insulaires, qui rentraient enfin dans leurs droits, tant de fois réclamés et méconnus. Il s'ensuivit deux années de calme, pendant lesquelles l'ordre sembla vouloir se consolider, et pour mettre fin aux guerres intestines et à la *vendetta*, le peuple nomma *Protecteurs de la Patrie* Gaffori, Venturini et Alérius Matra, que l'on considéra depuis ce moment comme les chefs de la nation. Mais des proscrits remuants, qui voyaient le feu couver sous la cendre, résolurent alors de le rallumer et de tenter une nouvelle attaque contre les Génois.

Au service du roi de Sardaigne se trouvait à cette époque le comte Domenico Rivarola, Génois de Bastia, mais ennemi mortel de la République. Il s'entoura de Corses, parvint à intéresser le roi Charles-Emmanuel en faveur de l'expédition qu'il méditait, en obtint quelques vaisseaux de guerre et, appuyé par les Anglais, il s'empara de Bastia. L'île se déclara pour lui et la guerre recommença partout.

Giampietro Gaffori, homme d'un admirable héroïsme, marcha alors sur Corte et attaqua la citadelle placée sur un roc escarpé. Le commandant génois, qui en prévoyait la chute si les Corses continuant leur feu meurtrier ouvraient une nouvelle brêche, fit suspendre au bastion le jeune fils de Gaffori, son prisonnier. A la vue de ce corps qui se balançait sur les remparts, les Corses épouvantés cessèrent de tirer. Giampietro frémit d'horreur ; puis, après un moment de silence, il cria : « *Feu !* » et les canons recommencèrent à tonner. Les Corses emportèrent le château et leur héroïque général eût la satisfaction d'embrasser son enfant, que les balles avaient respecté.

Après la chute de Corte tout l'intérieur se souleva. Le

10 août 1746, le peuple assemblé proclama de nouveau son indépendance, nomma Gaffori, Venturini et Matra généraux et protecteurs de la nation, et invita tous les émigrés à rentrer. Mais l'espoir qu'on avait mis dans les secours de la Sardaigne fut bientôt déçu : les troupes fournies par cette puissance étant insuffisantes, Bastia retomba sous la domination génoise et Rivarola dut se réfugier à Turin.

Le Sénat s'adressa alors au cabinet de Versailles pour obtenir de nouveaux secours. En 1748, deux mille hommes de troupes françaises arrivèrent dans l'île, sous les ordres du général Cursay, et leur soudaine apparition remplit les malheureux Corses d'un profond étonnement. Mais comme la paix d'Aix-la-Chapelle venait de leur ôter l'espoir d'être soutenus par la Sardaigne, ils consentirent à accepter la médiation du roi de France.

Cursay avait un noble caractère : il était humain, bienveillant et juste. A peine les Corses purent-ils l'apprécier, qu'ils l'aimèrent du fond du cœur et remirent en toute confiance leurs intérêts dans ses mains. Grâce à la médiation française ils conclurent, en juillet 1751, un traité de paix fort avantageux, lequel leur accordait plus de droits qu'ils n'avaient pu en obtenir jusqu'alors, et sauvegardait, avant tout, leur nationalité. Mais par cela même Cursay s'était attiré la haine des Génois, qui se montrèrent bientôt ses ennemis déclarés. Des émeutes sanglantes éclatèrent, et le favori du peuple aurait sans doute perdu la vie dans les troubles d'Ajaccio, si le brave Gaffori n'était accouru à son aide. Les Génois le calomnièrent alors à la cour de Versailles, en le représentant comme la cause de ces désordres continuels, comme un intrigant, un mandataire infidèle, et donnèrent même à entendre qu'il aspirait au trône. On les crut : le noble général fut rappelé en France et enfermé, comme prisonnier d'Etat, dans la tour d'Antibes, pour y attendre l'issue de son procès.

La disgrâce de Cursay rendit les Corses furieux. Les deux côtés des monts se soulevèrent et coururent aux

armes, et l'assemblée populaire, qui se réunit à Orezza, nomma Gaffori seul général et chef de la nation.

Gaffori devint alors l'effroi de Gênes ; l'esprit de Sampiero lui-même semblait revivre dans cet indomptable héros. A peine fut-il placé à la tête du pays, que réunissant toutes les forces nationales, il les organisa habilement, puis il courut à l'ennemi avec la rapidité de l'éclair, le battit dans toutes les rencontres, et lui arracha l'île entière, à l'exception des places fortes du littoral.

Le gouverneur de l'époque s'appelait Grimaldi; c'était, comme Fornari, un homme plein de ruse et d'artifice. Persuadé que la République ne pouvait se sauver que par la mort de son puissant adversaire, il résolut de le faire assassiner.

Gaffori avait pour ennemis mortels des habitants de Corte, du nom de Romei, qui avaient une *vendetta* à exercer contre lui. Le gouverneur les gagna et, pour comble d'horreur, Anton Francesco, le propre frère de Gaffori, écouta ses propositions. Les conjurés attirèrent le général dans une embuscade et l'assassinèrent (3 octobre1753). Le châtiment ne tarda pas à atteindre le frère dénaturé : Anton Francesco, arrêté peu de jours après le crime, subit le supplice de la roue ; quant aux Romei, ils purent se sauver auprès du gouverneur. On raconte qu'à la mort de Giampietro, sa veuve, depuis longtemps connue par son héroïsme, conduisit à l'église son jeune fils, âgé de 12 ans, et lui fit jurer sur l'autel qu'il vengerait un jour la mort de son père. La Corse venait de perdre en lui son plus noble citoyen. Docteur en droit, instruit, formé à l'école d'un siècle de progrès, plein de sentiments généreux, d'une noblesse de caractère peu commune, prêt à tout sacrifier à la patrie, enfin vaillant homme de guerre, Giampietro Gaffori est bien digne de figurer, dans l'histoire de la Corse, à côté de Sampiero. Mais le pays qui produisait de tels hommes était lui-même invincible. Gaffori tombé, Paoli surgit.

A la mort de Giampietro, le peuple s'assembla, et, comme il l'avait fait autrefois pour Sampiero, il rendit un solennel hommage aux mânes de son héros. L'assemblée décida à l'unanimité, que la guerre serait poursuivie à outrance et déclara passibles de la peine capitale tous ceux qui proposeraient de traiter avec l'ennemi héréditaire. Clément Paoli, fils aîné d'Hyacinthe, Thomas Santucci, Simon Pietro Frediani et le docteur Grimaldi (1) furent mis à la tête du gouvernement (Octobre 1753).

Pendant deux années le pays fut administré par les *Cinq*, qui continuèrent la lutte contre la République. Mais le besoin de concentrer les pouvoirs en une seule et forte main se faisant bientôt sentir, on appela aux affaires un homme qui était destiné à devenir non-seulement la gloire de son peuple, mais aussi l'un des plus beaux ornements de l'humanité.

---

(1) Le 5e membre du gouvernement était Th. Cervoni.

CHAPITRE IX.

Pascal Paoli; sa jeunesse. — Il débarque en Corse (1755); il est nommé chef suprême de la nation. — Ses sages mesures; défaite et mort du rebelle Marius Matra (1756). Paoli continue la guerre avec succès; Gênes s'adresse alors à la France, qui consent à occuper pendant trois ans les places fortes du littoral. — Les Français quittent l'île, et la lutte contre Gênes est reprise avec acharnement; la République a encore recours à la France, qui réoccupe les places fortes pendant quatre ans.

Pascal Paoli était le fils cadet d'Hyacinthe. A l'âge de quatorze ans il avait accompagné son père à Naples, dans l'exil. Les remarquables facultés de l'enfant faisaient déjà pressentir un homme qui rendrait un jour de grands services à la patrie. Son père, très instruit lui-même, l'éleva avec soin et lui fit suivre les leçons des maîtres les plus célèbres de la ville. Naples était alors, et resta pendant tout le dix-huitième siècle, le centre de cette grande école philosophique italienne, dont les études embrassaient l'éducation, l'histoire et l'économie politique, et qui comptait des philosophes tels que Vico, Giannone, Filangieri, Galiani et Genovesi. Le jeune Corse se forma surtout à l'école de Genovesi, le grand économiste italien, qui rendit souvent témoignage du génie de son élève. Paoli est l'un des plus grands philosophes humanitaires du dix-huitième siècle, qui aient cherché à mettre en pratique les théories de cette école, à les appliquer à la constitution d'un Etat.

Comme le gouvernement des *Cinq* ne répondait pas aux besoins du pays, Clément Paoli appela lui-même l'attention des Corses sur son frère. Pascal, alors officier au service de Naples, s'était déjà fait une grande réputation de bravoure dans la guerre de Calabre, et ses manières distinguées, son esprit cultivé lui avaient en outre gagné tous les cœurs. Son frère Clément lui écrivit un jour pour l'engager à revenir, ses compatriotes désirant le mettre à leur tête comme *général de la nation*. Pascal, profondément agité par cette nouvelle, était hésitant. « Va, mon fils, lui » dit le vieux Hyacinthe, fais ton devoir ! Sois le libérateur » de ta patrie ! »

Le 29 avril 1755 le jeune Pascal débarquait à Aleria, à l'endroit même où dix-neuf ans auparavant avait débarqué le baron Théodore. Mais combien dans un si court intervalle les événements avaient changé de caractère ! Ce n'était plus un faiseur de projets chimériques qui venait en imposer par une pompe théâtrale, mais un jeune homme, enfant de la Corse, qne ne recommandaient ni des actions éclatantes ni des alliances, ni des promesses de secours étrangers. Paoli se présentait les mains vides, simplement, avec une modeste défiance de lui-même ; il n'apportait avec lui que son patriotisme, sa volonté énergique et sa philosophie humanitaire, et c'est avec ces moyens qu'il entendait délivrer un peuple primitif, presque entièrement sauvage, déchiré par les guerres intestines, le banditisme et la *vendetta*, et le transformer en une société politique et morale. Ce problème étrange, sans précédents dans l'histoire du monde, allait pourtant être résolu aux yeux de l'Europe, dans un temps où des peuples civilisés l'avaient tenté en vain : cela prouve que des mœurs simples et encore grossières conviennent mieux à la liberté démocratique que tous les raffinements d'une société corrompue.

Pascal Paoli était alors âgé de 29 ans. Il avait un extérieur où la noblesse s'alliait à la force, un air calme, réservé, imposant, mais sans prétention ; son visage éner-

gique et doux, sa parole simple et éloquente, son esprit lucide inspiraient aussitôt la confiance. On pressentait en lui le champion du peuple et le grand citoyen. Lorsque la nation assemblée à Sant'Antonio della Casabianca l'eut proclamé son unique général, il refusa d'abord, prétextant sa jeunesse et son inexpérience ; mais le peuple ne voulut pas consentir à lui adjoindre un collègue. Le 15 juillet 1755 Pascal Paoli prit donc la direction suprême des affaires.

Voici quelle était la situation du pays : les Génois acculés dans leurs places fortes se préparaient à la guerre ; la plus grande partie de l'île était libre, mais à l'état sauvage, insouciante des lois, en proie aux factions et à la *vendetta ;* l'agriculture, l'industrie, les sciences négligées ou nulles ; partout s'offrait une matière brute et désordonnée, mais pleine de germes vigoureux, que les premiers siècles avaient semés, et dont les siècles suivants avaient favorisé plutôt qu'arrêté le développement, et un peuple dont les plus nobles instincts, le patriotisme et l'amour de la liberté, étaient poussés jusqu'au délire.

Paoli prit immédiatement des mesures pour couper le mal dans sa racine. Il publia une loi qui punissait la *vendetta* du pilori et de la mort par la main du bourreau. Ce n'était pas seulement la crainte, mais aussi le sentiment de l'honneur et l'instruction morale qu'il appelait à son secours. Des prédicateurs, des missionnaires, allaient dans les champs, en tous lieux, prêchant la guerre à la *vendetta* et le pardon des injures. Paoli lui-même parcourait le pays pour éteindre les haines de familles. Un de ses parents avait, malgré la défense, exercé une *vendetta* ; Paoli n'hésita pas un instant : il fit exécuter la loi et mettre à mort le coupable. Cet acte de vigueur et d'impartialité produisit une profonde et salutaire impression.

Au milieu de cette activité, Paoli fut surpris par la nouvelle que M. Emmanuel Matra s'était mis à la tête de ses partisans et marchait en armes contre lui. Matra, issu

d'une bonne et ancienne famille de *caporali* du delà des monts, était poussé par l'ambition et l'envie. Il avait espéré être revêtu lui-même de la première dignité de la nation, et c'est pour en dépouiller son rival qu'il s'était révolté. Ses forces étaient redoutables.

Voulant éloigner de son pays le fléau de la guerre civile, Paoli offre à son compétiteur de déposer les armes et de laisser à l'assemblée populaire le soin de décider entre eux. Matra, comptant sur sa bravoure, sur son expérience de la guerre et même sur l'appui de Gênes, refuse avec arrogance. Il attaque et bat les Paolistes ; puis, repoussé lui-même, il reparaît au commencement de l'année 1756 avec des troupes auxiliaires génoises, se jette hardiment sur Bozio et y surprend Paoli, qui n'ayant que fort peu de monde, se réfugie aussitôt dans le couvent, où il se retranche. Mais à chaque instant augmente le danger. Le couvent est assailli avec fureur : déjà les portes sont en flammes ; déjà l'incendie gagne l'intérieur. Paoli se croit perdu. Tout à coup les conques marines retentissent dans les montagnes : son frère Clément arrive à la tête d'une troupe de braves; Thomas Cervoni l'accompagne, Cervoni que sa mère vient d'armer elle-même pour sauver Paoli, son ennemi mortel.

La lutte devint alors désespérée. On dit que Matra, voyant ses soldats morts ou fugitifs, se jeta dans la mêlée avec une impétuosité inouie et que, renversé par un coup de feu, il continua à combattre à genoux, jusqu'à ce qu'un second coup l'étendît sans vie sur le sol. Paoli pleura de douleur sur le corps inanimé de son vaillant adversaire, en songeant qu'un pareil héros était mort dans les rangs des traîtres, à jamais perdu pour la patrie. Le péril était ainsi heureusement conjuré. Le parti de Matra se dispersa, mais un petit nombre de ses adhérents se réfugièrent à Bastia auprès des Génois, pour reparaître à la première occasion.

La république de Gênes, jadis si florissante, était évidemment épuisée, décrépite et déjà à la veille de sa chute.

Inquiétée par les progrès des Corses, dont le gouvernement se consolidait tous les jours davantage, elle fit quelques tentatives pour les arrêter par les armes ; mais l'énergie du temps des Doria et des Spinola lui manquait. Plus d'une fois, soutenues par des mercenaires suisses et allemands, ses troupes attaquèrent Paoli dans son quartier-général de Furiani, village situé à peu de distance de Bastia ; mais toujours sans succès.

Alors elle se tourna encore du côté de la France. Le cabinet de Versailles envoya (1756) des garnisons dans les villes fortes de l'île, afin d'empêcher les Anglais de s'établir dans les forteresses du littoral. Mais les Français restèrent neutres, se contentant d'occuper les lieux fortifiés, qu'ils évacuèrent enfin de nouveau en 1759.

Gênes hésitait. La Corse se transformait rapidement sous ses yeux en un Etat bien ordonné et florissant : les finances et l'administration devenaient peu à peu régulières ; l'agriculture se développait ; des fabriques et des moulins à poudre travaillaient activement ; une nouvelle ville, l'Isola Rossa, s'élevait devant l'ennemi ; Paoli avait même créé une flotte nationale, qui rendait la Méditerranée peu sûre pour les vaisseaux génois. L'île entière, purgée des querelles de familles, était bien défendue et bien armée ; les dernières places fortes que possédât encore la République étaient de plus en plus étroitement bloquées, et leur chute semblait tout au moins possible. Grâce à une sage administration et à sa propre valeur, la nation était devenue assez forte pour pouvoir enfin se passer de secours étrangers. Les Génois proposèrent alors la paix ; mais le peuple corse déclara ne vouloir les écouter qu'après l'évacuation complète de l'île.

La République tenta de nouveau les chances de la guerre. Elle s'adressa encore aux Matra, à Antonio et Alerius (ce dernier avait été avec Gaffori et Venturini l'un des régents du pays) et les nomma, l'un après l'autre, maréchaux. Chacun d'eux essaya, avec un corps de troupes,

de soulever l'intérieur ; mais à la suite d'une courte lutte, ils furent successivement vaincus. Le Sénat reconnaissant alors l'impossibilité de soumettre les Corses sans une sérieuse intervention de la France, conclut à Compiègne un nouveau traité, par lequel le roi de France s'engageait à occuper pendant quatre ans les places fortes du littoral (7 Août 1764).

Le comte de Marbeuf arriva en Corse à la tête de six bataillons, et déclara aux habitants qu'il entendait maintenir la plus stricte neutralité entre eux et les Génois, le traité ne l'obligeant qu'à occuper les places fortes maritimes. Mais pour les Corses, cette occupation, à laquelle ils ne pouvaient se soustraire, était un véritable acte d'hostilité. Cette neutralité qui leur liait les mains en les empêchant de poursuivre les travaux de siége déjà commencés, était tout à fait illusoire. Ils protestèrent, mais ils durent lever le siége de St-Florent, au moment où cette ville était sur le point de tomber en leur pouvoir.

Les choses restèrent dans cet état d'incertitude pendant quatre ans. On voyait les Génois inactifs ; les Français indépendants de ces derniers, maîtres absolus des places fortes et en excellents termes avec les indigènes ; les Corses travaillant avec une activité infatigable à consolider leurs institutions, heureux de leur autonomie, convaincus qu'à l'expiration des quatre années ils entreraient dans l'entière possession de leur territoire et atteindraient enfin le but de leurs héroïques efforts.

Toute l'Europe admirait ce brave peuple et louait sa constitution comme un modèle de liberté démocratique. Cette constitution mérite, en effet, les plus grands éloges pour sa grande simplicité et sa vigueur ; c'est le plus beau monument que la sagesse politique du siècle ait élevé à l'humanité.

CHAPITRE X.

Constitution et gouvernement de Pascal Paoli.

En constituant sa petite république, Pascal Paoli partit de ce principe fort simple que, le peuple étant l'unique source du pouvoir et des lois, ceux-ci ne doivent avoir pour but que d'exprimer et de maintenir le bien du peuple. Voici quelle était son idée : il voulait établir une espèce de jury national subdivisé en autant de branches qu'il y a de branches d'administration ou de droit, et faire de l'administration une maison de verre où chacun pût voir ce qui se passait à l'intérieur. Les ténèbres et le mystère favorisent l'arbitraire et entretiennent la méfiance.

Paoli prit pour base de son gouvernement la constitution démocratique de la *Terre de Commune* avec ses *pièves*, ses *podestats* et ses *Pères de la Commune.*

Tous les citoyens âgés de plus de 25 ans étaient électeurs pour l'assemblée générale (*Consulta*). Ils se réunissaient sous la présidence du *podestat* du lieu, et juraient de n'élire que les plus dignes.

Il y avait un représentant à l'assemblée générale par 1,000 habitants.

L'assemblée générale était l'unique dépositaire de la souveraineté du peuple. Elle se composait des représentants des communes, du clergé et des premières autorités provinciales. Elle fixait les impôts, décidait de la paix et de la guerre, et faisait les lois. Une majorité des deux tiers était nécessaire pour donner à ses décisions force de loi.

De l'assemblée générale émanait le conseil d'Etat

(*Consiglio supremo*), composé de neuf membres qui représentaient les neuf provinces libres : Nebbio, Casinca. Balagna, Campoloro, Orezza, Ornano, Rogna, Vico et Cinarca. Le conseil d'Etat avait le pouvoir exécutif : il convoquait l'assemblée générale, dirigeait les affaires étrangères, ordonnait les travaux publics, et veillait à la sûreté du pays. Il avait aussi le droit de juger en dernier ressort les causes importantes, et d'opposer son veto aux décisions de l'assemblée générale, jusqu'à délibération nouvelle. Il était présidé par le général de la nation, qui ne pouvait rien faire sans le consulter.

Les deux pouvoirs, le président et le conseil d'Etat, étaient responsables devant le peuple ou ses représentants, et pouvaient être révoqués et punis par décision populaire. Les conseillers d'Etat, nommés par l'assemblée générale et pour une année, devaient être âgés de plus de 35 ans et avoir déjà été présidents de province. L'assemblée générale nommait également les cinq syndics ou censeurs.

Les syndics étaient chargés de parcourir la province pour recueillir les plaintes du peuple contre l'administration ou contre la justice ; leurs décisions étaient sans appel, et le général lui-même ne pouvait les infirmer. — Le général nommait tous les fonctionnaires de l'ordre administratif et les percepteurs des impôts, qui dépendaient aussi des censeurs ou des *Cinq*.

La justice était organisée de la manière suivante : Chaque *podestat* pouvait décider les questions jusqu'à concurrence de dix livres ; pour celles de dix à trente livres, il devait s'adjoindre les deux *Pères de la Commune*. Les affaires de plus de trente livres appartenaient au tribunal de la province, composé d'un président et de deux assesseurs, nommés par l'assemblée générale, et d'un avocat du fisc, choisi par le conseil d'Etat. Le tribunal de province se renouvelait tous les ans.

De ce tribunal on pouvait en appeler à la *rota civile*, autorité suprême composée de trois docteurs en droit

nommés à vie. Les mêmes tribunaux jugeaient au criminel en s'adjoignant six pères de famille, qui avaient à se prononcer sur la culpabilité ou l'innocence des prévenus, d'après les déclarations des témoins.

Les membres du conseil d'Etat, du syndicat et des tribunaux de province ne pouvaient être réélus qu'après deux ans. Les *podestats* et les *Pères de la commune*, renouvelables chaque année, étaient élus par les habitants de la localité, âgés de plus de 25 ans, dans une assemblée qui se tenait annuellement à cet effet sur la place de l'église.

Dans les cas urgents, pendant les révoltes ou les troubles de quelque province, le général avait la faculté d'établir provisoirement sur les points menacés une autorité dictatoriale appelée *giunta d'osservazione o di guerra.* Cette junte, composée de trois membres au moins, était présidée par un conseiller d'Etat ; c'était une cour prévôtale, qui avait pleins pouvoirs pour prévenir ou réprimer les crimes, et dont la justice expéditive inspirait partout la terreur ; le peuple l'appelait *giustizia paolina.* Sa mission terminée, elle rendait compte de ses actes aux censeurs.

Tels sont les principaux traits de la constitution que Pascal Paoli donna à la république corse. Si l'on en considère les idées dominantes (gouvernement direct du peuple, liberté des citoyens réglée par les lois, participation de tous à la vie politique, simplicité de l'administration et publicité de ses actes, tribunaux populaires), on sera contraint d'avouer que le gouvernement des Corses était plus que tout autre régime de ce siècle, organisé selon les lois de la justice et de l'humanité. Si l'on songe maintenant à l'époque de son apparition, qui précéda d'une dizaine d'années celle de l'Etat du grand Washington et de la Constitution française, on n'éprouvera que plus d'admiration pour Paoli et pour son peuple.

Paoli était l'ennemi des armées régulières permanentes. Il dit lui-même : « Dans un pays qui veut rester libre, » chaque citoyen doit être soldat, et se tenir toujours

» prêt à défendre ses droits par les armes. Les troupes ré» gulières font plus pour le despotisme que pour la liberté. » Rome cessa d'être libre le jour où elle paya ses soldats, » et les invincibles phalanges de Sparte étaient fournies » par les masses. Avec l'armée permanente s'établit l'esprit » de corps : on parle de la bravoure de tel régiment, de » telle compagnie ; ce sont des maux plus graves qu'on » ne pense, et il est bon de les éviter autant que possible. » On doit parler de l'énergie de telle commune, du » dévouement de telle famille, de la bravoure de tel » citoyen ; c'est ainsi qu'on excite l'émulation chez un » peuple libre. Quand nos mœurs seront ce qu'elles » doivent être, notre peuple tout entier sera discipliné et » notre milice invincible. »

Ce n'est que contraint par la nécessité que Paoli consentit à établir un petit nombre de troupes régulières pour occuper les points fortifiés. C'étaient deux régiments à quatre cents hommes, commandés par Jacobo Baldassari et par Titus Buttafuoco. Chaque compagnie avait deux capitaines et deux lieutenants ; les officiers instructeurs étaient Français, Suisses et Prussiens. Tout soldat régulier était armé d'un fusil à bayonnette, d'une paire de pistolets et d'un poignard. L'uniforme était en drap de laine noire du pays ; l'officier se distinguait du soldat par un petit galon au collet de l'habit, et par un fusil sans bayonnette. Tous portaient des bonnets en peau de sanglier corse et de longues guêtres en veau, montant jusqu'au genou. On vantait les bons services rendus par ces deux régiments.

La milice ou armée populaire était organisée de la manière suivante : Tous les Corses de 16 à 60 ans étaient soldats. Chaque commune avait à fournir, d'après son importance, une ou plusieurs compagnies, dont elle nommait elle-même les officiers. Chaque *piève* formait à son tour un camp sous les ordres d'un commandant choisi par le général. La milice était répartie en trois contingents, qui servaient à tour de rôle pendant quinze jours. On avait

pour règle de mettre les parents ensemble, de sorte que la plupart des soldats de chaque compagnie étaient unis entre eux par les liens du sang. Ceux qui occupaient les places fortes recevaient une solde annuelle, les autres n'étaient payés qu'en campagne. Les villages fournissaient le pain.

Les dépenses publiques étaient couvertes par la taxe de deux livres que payait chaque famille, par les impôts sur le sel et sur la pêche du corail, et par d'autres contributions indirectes.

Paoli ne négligea rien de ce qui peut produire et développer le bien-être général. L'agriculture fut surtout l'objet de sa vive sollicitude : tous les ans l'assemblée populaire nommait dans chaque province deux commissions chargées de s'en occuper spécialement. On planta des oliviers et des châtaigniers, on sema du maïs, on fit des plans pour le desséchement des marais et l'ouverture des routes. Chose admirable ! D'une main les Corses repoussaient alors l'ennemi, tandis que de l'autre ils répandaient sur leur terre natale des semences fécondes.

La science, garantie suprême et noble couronnement de toute liberté, Paoli chercha aussi à la donner à son peuple. Ces siècles de fer n'en avaient pas permis le développement : les Corses étaient restés des enfants de la nature, pauvres de science, mais riches de bon sens. Gênes avait, dit-on, négligé à dessein l'instruction publique. Sous le gouvernement de Paoli les écoles populaires surgirent de tous côtés, et les ecclésiastiques corses, hommes courageux et indépendants, en prirent à l'envi la direction. On créa à Corte une imprimerie nationale d'où ne sortaient que des livres destinés à instruire et à éclairer le peuple. Les enfants lisaient dans ces livres, que le patriotisme est la plus haute vertu d'un noble cœur, et que tous ceux qui meurent en combattant pour la liberté sont des martyrs dont la place est marquée à côté des saints dans le ciel.

C'est le 3 janvier 1765 que Paoli ouvrit à Corte l'université corse. On y enseignait la théologie, la philosophie, les mathématiques, le droit et les humanités. On y exposait les principes de la médecine et de la chirurgie, en attendant qu'on fût en état de se procurer les instruments nécessaires pour les expériences. Tous les professeurs étaient Corses. Les premiers furent Guelfucci de Belgodere, Stefani de Venaco, Mariani de Corbara, Grimaldi de Campoloro, Ferdinandi de Brando et Vincenti de Santa-Lucia. Les élèves pauvres étaient entretenus aux frais de l'Etat. A la fin de chaque cours, on passait un examen solennel devant les membres de l'assemblée générale et du gouvernement. La présence des plus nobles citoyens donnait plus de force au blâme et aux éloges distribués dans cette solennité. Les jeunes gens savaient que tous les considéraient comme les représentants de la génération nouvelle qui serait tôt ou tard appelée à coopérer au grand œuvre de l'affranchissement de la patrie. Grandissant ainsi au milieu des événements orageux de leur propre histoire, ils avaient les yeux tournés vers un haut idéal. Il est facile de voir par là de quel esprit cette jeunesse était animée. Pour le faire mieux connaître, nous donnons ci-après un extrait d'un de ces discours qu'un Rhétoricien quelconque prononçait ordinairement, après l'examen public, devant les députés, les pères de la commune et Paoli.

« Les nations qui ont lutté pour leur liberté ont subi de » grandes vicissitudes. Parmi elles il y en eut de moins » puissantes et de moins braves que la nôtre ; et » cependant, grâce à leur énergie et à leur persévérance, » elles ont enfin surmonté tous les obstacles. Si l'on » pouvait conquérir la liberté par des paroles, tout le » monde serait libre. Mais il faut pour cela une fermeté » inébranlable ; et c'est parce que cette vertu est rare » parmi les hommes, qu'on a toujours considéré comme » des demi-dieux ceux qui en ont donné des preuves

» éclatantes. La liberté et l'indépendance sont pour un
» peuple des biens trop précieux pour qu'on puisse en
» parler dignement. Qu'il nous suffise de dire qu'ils
» excitent l'admiration des grands hommes. Quant à nous,
» plaise au ciel que nous puissions librement continuer
» nos traditions glorieuses. Notre peuple dont le cœur est
» plus grand que la fortune, est pauvre et entouré d'une
» grossière enveloppe ; mais il est comme un repro-
» che pour l'Europe entière, courbée sous le poids de
» ses lourdes chaînes, et l'on sent le besoin de nous
» anéantir.

» Braves compatriotes ! le moment solennel approche !
» Déjà l'orage gronde au-dessus de nos têtes ; de tous
» côtés des dangers nous menacent ; sachons dominer
» les événements et grandir avec le nombre des ennemis ;
» il s'agit ici de défendre notre réputation, notre liberté,
» notre honneur. C'est en vain que nous aurions montré
» jusqu'à ce jour des sentiments héroïques, c'est en
» vain que nos ancêtres auraient versé des flots de sang
» et supporté des souffrances inouies ; si nous faiblissons,
» tout est perdu sans retour. Nous, faiblir ! Ombres
» sublimes de nos pères, vous qui avez tant fait pour nous
» léguer le plus riche des héritages, la liberté, ne craignez
» point que nous vous fassions rougir de vos sacrifices !
» Non, jamais ! Vos neveux imiteront en tout votre exem-
» ple, décidés qu'ils sont à vivre libres ou à mourir en
» combattant pour la défense de leurs droits inviolables
» et sacrés. Nous ne pourrions nous résoudre à croire
» que le roi de France, prenant parti pour nos opppres-
» seurs, tourne ses armes contre nous. Non, cela est
» impossible ! Si cependant il était écrit dans le livre du
» Destin, que le plus puissant monarque du monde dût
» combattre l'un des plus petits peuples de l'Europe,
» nous aurions bien sujet de nous enorgueillir : notre vie
» sera libre et glorieuse, ou nous rendrons notre chute
» immortelle. Que ceux qui ne se sentent pas capables d'une

» pareille vertu se rassurent ; mes paroles s'adressent » aux vrais Corses, dont les sentiments sont connus.

» Pour nous, braves jeunes gens, aucun, je le jure par » nos pères ! non, aucun de nous n'attendra un second » appel ; il faut montrer au monde que nous méritons le » nom de braves. Lorsque les étrangers débarqueront sur » nos côtes, prêts à livrer bataille pour soutenir les » prétentions de leurs alliés, nous qui combattons pour » notre propre salut et pour celui de nos descendants, » pour la défense de notre patrie, pour le maintien des » justes et magnanimes résolutions de nos pères, hésite- » rons-nous à braver tous les dangers, à exposer, à » sacrifier notre vie ? Braves concitoyens ! La liberté est » notre but, et tout ce qu'il y a en Europe de nobles cœurs » s'intéresse à nous et fait des vœux pour le triomphe » de notre cause. Puisse notre énergie surpasser l'attente » commune ! Puissent nos ennemis, quels qu'ils soient, » apprendre par l'expérience que la conquête de la Corse » n'est pas aussi facile qu'on l'imagine. Il y a dans ce pays » des hommes libres, et l'homme libre sait mourir. »

CHAPITRE XI.

Progrès du gouvernement corse et conquête de Capraja. — Traité de Gênes avec la France (1768) ; la Corse, envahie par les troupes françaises, oppose une héroïque résistance ; bataille de Borgo.

Ainsi les Corses de tout âge, de tout sexe et de toute condition, n'avaient qu'un but, qu'une pensée. Libre et vigoureux était cet esprit démocratique, ennobli par le plus pur patriotisme, par une bravoure traditionnelle, par la claire intelligence d'une constitution qui, sans rien emprunter aux raffinements des théories étrangères, était sortie des saintes traditions nationales. Pascal, le grand citoyen, le père de la patrie, était partout accueilli par les témoignages d'amour et les bénédictions de la foule qui se pressait sur son passage ; les femmes et les vieillards soulevaient leurs enfants et leurs petits-fils dans leurs bras pour qu'ils pussent voir l'homme à qui le peuple entier devait son bonheur.

Les villes maritimes, restées au pouvoir de Gênes, désiraient, elles aussi, participer à l'heureuse constitution du pays. Il y eut quelques mouvements : Charles Masseria et son fils, deux héros, voulurent s'emparer par la ruse et la force de la citadelle d'Ajaccio, pour la livrer aux patriotes ; mais ils échouèrent dans leur entreprise. Le fils mourut en combattant ; le père, mortellement blessé et mis à la question, expira sans proférer une plainte.

Cependant les Corses devenaient de jour en jour plus

forts ; ils n'attendaient plus, comme autrefois, avec une anxiété fiévreuse les secours de l'étranger ; ils avaient maintenant une armée nationale, prête à la défense, et même à l'attaque et à la conquête. Déjà leur pavillon flottait sur la Méditerranée, et leur petite escadre, commandée par de Perez, chevalier de Malte, commençait à se rendre redoutable aux Génois. Ils disaient que, par sa position, la Corse pouvait devenir une puissance maritime, comme l'étaient jadis les îles grecques de la mer orientale ; on les entendait même parler de la possibilité d'un débarquement sur les côtes de la Ligurie.

L'étonnante conquête de Capraja, petite île voisine, vint tout à coup donner de la consistance à ces projets et rendre les craintes de la République plus sérieuses. Capraja, autrefois tributaire des seigneurs corses Da Mare, était depuis longtemps une possession génoise. Le pays est stérile ; mais c'est une station importante et facile à défendre, placée dans le canal liguro-toscan. Le Corse Centuri eut l'idée de s'en emparer par surprise, et Paoli s'y associa.

Une petite expédition fut donc aussitôt organisée et deux cents hommes de troupes régulières, accompagnés d'un corps de milice s'embarquèrent au Cap-Corse (février 1765). Ils tombèrent à l'improviste sur la ville de Capraja, qui opposa d'abord une vive résistance, puis fit cause commune avec les Corses. Mais le commandant génois, Bernardo Ottone, se retira dans le château et s'y défendit héroïquement.

La flotte génoise, que le Sénat avait aussitôt fait partir, vola au secours de la place ; à trois reprises ses attaques furent repoussées. La colère et la honte que Gênes ressentit de ne pouvoir arracher Capraja à une poignée de Corses retranchés dans la ville furent si grandes, que tous les sénateurs fondirent en larmes. On expédia une nouvelle flotte composée de quarante vaisseaux. Les cinq cents Corses, commandés par Achille Murati, refoulèrent les Génois vers

la mer. Bernardo Ottone se rendit alors (mai 1767) ; et Capraja, entièrement conquise, fut déclarée partie intégrante de la Corse. La République de Gênes se voyait donc sérieusement menacée dans son commerce par une forteresse corse qui s'élevait presque à ses portes.

La chute de Capraja ébranla le Sénat qui songea à renoncer enfin à une possession qu'il ne pouvait plus défendre. La vieille République hésitait pourtant à prendre cette douloureuse résolution, lorsqu'elle commit une faute qui l'y obligea. La France et l'Espagne avaient chassé les Jésuites ; le roi d'Espagne pria le Sénat d'accorder en Corse un asile aux exilés. Pour lui plaire, le Sénat y consentit, et l'on vit un beau jour des Révérends Pères débarquer en grand nombre à Ajaccio. Les Français, qui avaient prononcé leur bannissement perpétuel, regardèrent comme une offense, que l'on ouvrît aux Jésuites les villes maritimes occupées par eux. C'est pourquoi le comte Marbeuf reçut l'ordre de retirer ses troupes d'Ajaccio, de Calvi et d'Algajola et, immédiatement après cette évacuation, les Corses tout joyeux occupèrent la ville d'Ajaccio, à l'exception de la citadelle où les Génois étaient acculés.

Les rapports entre les Français et les Génois devinrent donc très tendus, et le Sénat, prévoyant qu'il serait obligé de céder la place aux Corses, prit le parti de vendre volontairement à la France tous ses prétendus droits sur l'île.

Le ministre français Choiseul accueillit l'offre avec empressement. L'acquisition d'une île aussi importante dans la Méditerranée lui parut une bonne fortune et en même temps une compensation pour la perte récente du Canada. Le traité fut conclu à Versailles le 15 mai 1768 ; Choiseul le signa pour la France et Domenico Sorba pour Gênes. Ainsi, violant toute justice, la République vendait un peuple sur lequel elle n'avait d'autre droit qu'un vain droit de conquête, depuis longtemps sans valeur ; elle le vendait à un gouvernement despotique étranger, qui avait traité et négocié avec ce peuple comme avec une nation

indépendante, et des citoyens libres, régis par les plus morales des institutions étaient marchandés comme un troupeau de brutes. Gênes avait mis à son marché cette condition honteuse : elle se réservait de reprendre la Corse le jour où elle serait en mesure de payer à la France les frais d'occupation.

Mais avant que l'expédition française quittât les ports de la Provence, le secret de ce pacte se divulgua rapidement en Corse. Le 22 mai Paoli convoqua à Corte l'assemblée générale, qui décida à l'unanimité qu'il fallait procéder à la levée en masse pour se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Charles Bonaparte, secrétaire de Paoli, prononça dans cette séance un discours énergique et plein de feu.

Le comte Narbonne débarqua à Ajaccio avec des troupes et, sous les yeux de la population stupéfaite, il fit abaisser la bannière génoise et arborer le drapeau blanc. Toutefois les Français niaient encore le véritable but de l'expédition ; ils cherchaient à tromper les Corses par des promesses fallacieuses jusqu'à l'arrivée à Bastia de l'armée toute entière, que commandait le marquis de Chauvelin.

Le 7 août devait expirer le terme de quatre ans fixé par les traités à l'occupation française ; on s'attendait en ce jour au commencement des hostilités. Mais déjà le 30 juillet, 500 Français, sous les ordres de Marbeuf, sortirent de Bastia pour marcher contre Saint-Florent et, après un combat inégal, s'emparèrent de quelques positions dans le Nebbio. Il devint alors évident pour les Corses que leurs dernières destinées allaient s'accomplir ; ce malheureux peuple a toujours vu, au moment de briser ses chaînes, quelque despote étranger s'interposer violemment entre lui et les Génois, pour le rejeter dans l'ancienne servitude.

Pascal Paoli courut dans le Nebbio, à la tête d'un petit corps de milice ; son frère Clément s'y était déjà établi avec 4,000 hommes ; mais ils ne purent empêcher Marbeuf de soumettre le Cap-Corse. Alors parut aussi Chauvelin ;

il commandait les 15,000 soldats que la France venait d'envoyer pour soumettre le peuple le plus libre, le plus brave du monde. Un traître l'accompagnait ; c'était Mathieu Buttafuoco de Vescovato, le premier Corse qui subit la honte d'accepter de l'ennemi titres et salaire. Chauvelin attaqua Furiani, village solidement fortifié. Deux cents Corses, commandés par Saliceti et Ristori, occupaient seuls la place. Ils luttèrent avec acharnement, et ne se rendirent pas même lorsque le village eut été réduit par les boulets ennemis en un monceau de ruines ; mais, la nuit, se frayant un passage les armes à la main, ils purent atteindre la côte.

Un combat également meurtrier eut lieu dans la Casinca, sur le pont du Golo. Les Français furent battus et Clément Paoli se couvrit de gloire. Clément Paoli et Pietro Colle figurent dans l'histoire comme les plus braves héros des derniers combats que les Corses aient soutenus pour la liberté.

Les débris de l'armée française se jetèrent dans Borgo, perché sur les hauteurs qui dominent la plaine de Mariana, et renforcèrent la garnison de ce village. Paoli voulant à tout prix s'emparer de cette importante position, l'attaqua pendant la nuit du 1er octobre. Ce fut le plus brillant fait d'armes des troupes nationales. Chauvelin accourut de Bastia pour soutenir Borgo ; Clément alla lui barrer le chemin ; Colle, Grimaldi, Agostini, Serpentini, Pascal Paoli, Achille Murati donnèrent l'assaut au village. Des deux côtés on réunit toutes ses forces. Trois fois l'armée française fit une attaque désespérée, et trois fois elle dut battre en retraite. Les troupes indigènes, bien inférieures en nombre, uniquement composées de milices, rompirent les épais bataillons d'une armée régulière, qui depuis Louis XIV passait pour la mieux organisée de l'Europe. On voyait parmi les Corses des femmes habillées en hommes se jeter, le sabre et le mousquet à la main, au milieu des ennemis. Enfin les Français se retirèrent sur

Bastia, après avoir eu un grand nombre de morts et de blessés. Marbeuf lui-même avait reçu une blessure. La garnison de Borgo, composée de 700 hommes commandés par le colonel Ludre, mit bas les armes et se constitua prisonnière.

La bataille de Borgo montra aux Français quel était le peuple qu'ils étaient venus subjuguer. Ils avaient encore perdu l'île entière à l'exception des places fortes. Chauvelin écrivit à son gouvernement pour l'informer de ses pertes et lui demanda des renforts. On lui envoya dix autres bataillons.

CHAPITRE XII.

Derniers efforts des Corses pour défendre leur indépendance ; ils sont défaits à la bataille de Ponte-Novo (1769).

A cette époque les sympathies pour la Corse étaient devenues plus vives que jamais. En Angleterre surtout l'opinion publique se prononçait hautement en faveur du peuple opprimé, et priait le gouvernement d'intervenir contre le despotisme dont la France appliquait les principes d'une manière si brutale. Lord Chathan y était, disait-on, réellement disposé. Les Corses avaient les yeux fixés sur la constitutionnelle Angleterre, espérant qu'une nation grande et libre ne laisserait pas périr un peuple libre. Ils se trompèrent. Le cabinet de St-James refusa, comme en 1760, d'entrer en relations avec les *rebelles*. Le peuple anglais ne se prononça que dans les réunions privées ; les particuliers firent des manifestations et envoyèrent de l'argent, mais ce fut tout. Les cabinets n'étaient d'ailleurs pas fâchés de voir, avec un peuple de héros, disparaître un dangeureux germe de liberté démocratique.

Malgré ses succès, Pascal Paoli reconnut tout le danger de sa position. Il proposa à la France un traité qui, tout en reconnaissant l'autorité du roi, laissait aux Corses leur constitution, et accordait seulement aux Génois une indemnité. On rejeta la proposition, et l'on se prépara à porter le dernier coup. Cependant Chauvelin sentait sa faiblesse. Suivant les errements de la SS. République, il voulut, paraît-il, se débarrasser de Paoli, comme elle l'avait

fait pour Sampiero et Gaffori, au moyen d'un assassinat. Dans l'histoire des peuples libres les plus vaillants, la trahison ne fait jamais défaut ; — là même où elle brille du plus pur éclat, l'humaine nature semble ne pouvoir se passer de l'ombre des hommes vulgaires. Il se trouva un traître dans le fils du propre chancelier de Paoli, Mathieu Massesi ; des lettres qu'il perdit révélèrent ses secrètes intentions. Amené devant le conseil d'Etat, il fit des aveux et fut livré au bourreau. Un autre complot du turbulent Dumouriez, qui servait alors en Corse, avait pour but d'enlever Paoli dans sa maison de l'Ile-Rousse ; il échoua également.

Chauvelin mit en campagne les dix nouveaux bataillons, qui furent battus dans le Nebbio. Profondément humilié, l'orgueilleux marquis envoya en France d'autres messagers afin d'expliquer les difficultés de la conquête. Le gouvernement français rappela alors Chauvelin (décembre 1768), et investit Marbeuf du commandement en chef, jusqu'à l'arrivée du comte de Vaux, chargé de le remplacer.

De Vaux avait servi en Corse sous Maillebois ; il connaissait le pays et savait comment il fallait y mener la guerre. Muni de forces imposantes (de 45 bataillons, de 4 régiments de cavalerie et d'une artillerie considérable), il résolut de terminer la lutte d'un seul coup. Prévoyant le danger, le général Paoli convoqua le peuple dans la Casinca (15 avril 1769). L'assemblée décréta la levée en masse et la guerre à outrance. Des étrangers, amis de la Corse, lord Pembroke, l'amiral Smittoy et d'autres Anglais, des Allemands et des Italiens assistaient à cette réunion ; ils furent étonnés de l'attitude résolue des milices, qui accouraient de tous côtés en grand nombre. Il y avait aussi une compagnie de Prussiens, qui du service de Gênes était passée tout entière dans les rangs des nationaux. Cependant personne ne se faisait illusion ; la cause était désespérée. L'or de la France opérait : la trahison venait de lever la tête et déjà, par la

faute du commandant Astolfi, Capraja même était tombée au pouvoir de l'ennemi.

La destinée des Corses allait enfin s'accomplir. L'Angleterre, en qui l'on espérait, ne bougea pas. Avec toutes leurs forces les Français marchèrent sur le Nebbio, province montagneuse, coupée par une longue et étroite vallée, et qui a été souvent le théâtre de combats décisifs. Paoli y établit son quartier-général, après avoir laissé dans la Casinca Saliceti et Serpentini. De Vaux, Marbeuf et Grand-Maison pénétrèrent à la fois dans le Nebbio pour anéantir l'armée de Paoli d'un seul coup. L'attaque commença le 3 mai. Paoli fut délogé de son camp de Murato, après une lutte de trois jours. Il résolut alors de passer le Golo, pour mettre cette rivière entre lui et l'ennemi. Transportant à Rostino son quartier-général, il confia à Gaffori et à Grimaldi la défense de Lento et de Canavaggia, d'où les Français pouvaient facilement déboucher. Mais Grimaldi trahit, et Gaffori, on ne sait trop pourquoi, ne défendit pas la position.

Les Français, descendant des hauteurs environnantes, se dirigèrent en grand nombre sur Pontenovo, pont jeté sur le Golo. Les Corses étaient échelonnés le long de la rivière ; la compagnie prussienne et plus de mille Corses défendaient le pont. Débouchant à l'improviste, les Français poussèrent devant eux les milices qui, prises de terreur, se précipitèrent en désordre vers le pont pour passer la rivière. Mais les Prussiens avaient ordre d'arrêter les fuyards ; dans la confusion, ils firent feu sur leurs propres amis fusillés et poursuivis par les Français, la bayonnette dans les reins. Alors on entendit le mot terrible de *trahison*. C'est en vain que Gentili essaya d'arrêter le désordre ; il devint général. Aucun poste n'était plus tenable ; les milices se débandèrent, se sauvant dans les bois et dans les champs d'alentour. La malheureuse bataille de Pontenovo fut livrée le 9 mai 1769 ; en ce jour le peuple corse perdit sa liberté et son indépendance.

Paoli chercha encore à empêcher l'ennemi de pénétrer dans la province de Casinca. Mais c'était trop tard. Tout le deçà des monts tomba en peu de jours au pouvoir des Français. On sentait partout que la résistance était inutile et, dans les moments critiques, ce sentiment instinctif entraîne souvent les masses d'une manière irrésistible. Il manquait un homme comme Sampiero. Paoli désespéra. Il courut à Corte et l'idée lui vint de quitter le pays. Le brave Serpentini tenait, il est vrai, dans la Balagne, Clément Paoli était résolu à combattre jusqu'au dernier soupir, Abbatucci enfin se défendait encore de l'autre côté des monts avec une poignée de braves patriotes. Tout n'était donc pas perdu ; du moins l'on pouvait se jeter dans les montagnes et y continuer la guerre, comme l'avaient fait jadis Rinucello, Vincentello et Sampiero. Mais un homme tel que Paoli ne pouvait avoir la fière ténacité de ces hommes d'un âge de fer, ni ne voulait, lui le législateur et le Pythagore de son peuple, descendre à l'humble rôle de chef de bandes. Effrayé en songeant aux flots de sang que la continuation de la guerre ferait couler dans son pays, il renonça à la lutte et s'abandonna à son sort. A lui se joignirent son frère Clément, Serpentini, Abbatucci et d'autres compatriotes, au nombre de cinquante. Cette petite troupe de fugitifs courut en toute hâte à Vivario et de là au golfe de Portovecchio (11 juin), pour s'y embarquer sur un navire anglais fourni par l'amiral Smittoy. Arrivés en Toscane, ils passèrent en Angleterre, pays qui depuis ce temps jusqu'à nos jours n'a cessé d'être pour les exilés des nations malheureuses un asile inviolable, mais qui jamais n'a donné l'hospitalité à de plus nobles fugitifs.

Bien des gens, se reportant aux temps héroïques de l'histoire de Corse, ont accusé Paoli de faiblesse. Ses paroles nous montrent comment il se jugeait lui-même. Voici ce qu'il dit dans une lettre : « Si Sampiero avait » existé de mon temps, la délivrance du pays m'eût coûté

» moins de peine. Ce que nous avons tenté pour fonder » notre nationalité, il l'aurait accompli. Il fallait alors » un homme hardi et entreprenant, qui jetât l'effroi » dans les comptoirs de Gênes. La France ne se serait » pas mêlée à la lutte, ou du moins elle aurait trouvé un » adversaire plus redoutable que tous ceux que je pouvais » lui opposer. Que de fois ne l'ai-je pas regretté ! A coup » sûr, ce n'est ni le courage, ni la constance qui man» quaient aux Corses, mais un chef qui pût combiner et » conduire les opérations militaires en présence de géné» raux expérimentés. Nous nous serions partagé cette » noble tâche ; pendant que j'aurais travaillé à un code, » qui répondit aux mœurs et aux besoins dn pays, sa » vaillante épée aurait défendu l'œuvre commune. »

Le 12 juin 1769, le peuple corse cédait la place aux Français ; mais au milieu de la grande douleur que lui causait la perte de sa chère liberté, pour laquelle il avait soutenu pendant des siècles une lutte sans exemple, au milieu du bruit même des armées françaises qui occupaient les deux côtés des monts, le peuple corse, dans son héroïque fécondité, enfanta, le 15 août, Napoléon Bonaparte, qui anéantit Gênes, subjugua la France et vengea son pays. C'est une satisfaction que le sort voulut donner aux Corses dans leur chute, en terminant ainsi leur tragique histoire par une expiation.

FIN DE L'HISTOIRE DES CORSES.

APPENDICE

HÉRODOTE, *Hist.*, Liv. I.

CLXV. Οἱ δὲ Φωκαιέες, ἐπείτε σφι Χῖοι τὰς νήσους τὰς Οἰνούσσας καλευμένας οὐκ ἐβούλοντο ὠνευμένοισι πωλέειν, δειμαίνοντες, μὴ αἱ μὲν ἐμπόριον γένωνται, ἡ δὲ αὐτῶν νῆσος ἀποκληϊσθῇ τούτου εἵνεκεν, πρὸς ταῦτα οἱ Φωκαιέες ἐστέλλοντο ἐς Κύρνον· ἐν γὰρ τῇ Κύρνῳ εἴκοσι ἔτεσι πρότερον τούτων ἐκ θεοπροπίου ἀνεστήσαντο πόλιν, τῇ οὔνομα ἦν Ἀλαλίη. Ἀργανθώνιος δὲ τηνικαῦτα ἤδη τετελευτήκεε. Στελλόμενοι δὲ ἐπὶ τὴν Κύρνον, πρῶτα καταπλώσαντες ἐς τὴν Φώκαιαν κατεφόνευσαν τῶν Περσέων τὴν φυλακὴν, ἣ ἐφρούρεε παραδεξαμένη παρ' Ἁρπάγου τὴν πόλιν. Μετὰ δὲ, ὡς τοῦτό σφι ἐξέργαστο, ἐποιήσαντο ἰσχυρὰς κατάρας τῷ ὑπολειπομένῳ ἑωυτῶν τοῦ στόλου. Πρὸς δὲ ταύτῃσι καὶ μύδρον σιδήρεον κατεπόντωσαν, καὶ ὤμοσαν μὴ πρὶν ἐς Φώκαιαν ἥξειν πρὶν ἢ τὸν μύδρον τοῦτον ἀναφῆναι. Στελλομένων δὲ αὐτῶν ἐπὶ τὴν Κύρνον, ὑπὲρ ἡμίσεας τῶν

HÉRODOTE, *Hist.*, Liv. I.

CLXV. Les Phocéens demandèrent à acheter les îles Œnusses; mais voyant que les habitants de Chios ne voulaient pas les leur vendre, dans la crainte qu'ils n'y attirassent le commerce au préjudice de leur île, ils mirent à la voile pour se rendre en Cyrne, où vingt ans auparavant ils avaient bâti la ville d'Alalie pour obéir à un oracle. D'ailleurs Arganthonius était mort dans cet intervalle. Ayant donc mis à la voile pour s'y rendre, ils allèrent d'abord à Phocée, et égorgèrent la garnison qu'Harpage y avait laissée. Faisant ensuite les plus terribles imprécations contre ceux qui se sépareraient de leur flotte, ils jetèrent dans la mer une masse de fer ardente, et firent serment

ἀστῶν ἔλαβε πόθος τε καὶ οἶκτος τῆν πόλιος καὶ τῶν ἠθέων τῆς χώρης, ψευδόρκιοι δὲ γενόμενοι ἀπέπλωον ὀπίσω ἐς τὴν Φώκαιαν. Οἳ δὲ αὐτῶν τὸ ὅρκιον ἐφύλασσον, ἀερθέντες ἐκ τῶν Οἰνουσσέων ἔπλωον.

CLXVI. Ἐπείτε δὲ ἐς τὴν Κύρνον ἀπίκοντο, οἴκεον κοινῇ μετὰ τῶν πρότερον κομένων ἐπ' ἔτεα πέντε, καὶ ἱρὰ ἐνιδρύσαντο. Καὶ ἦγον γὰρ δὴ καὶ ἔφερον τοὺς ἀπιπεριοίκους ἅπαντας· στρατεύονται ὦν ἐπ' αὐτοὺς κοινῷ λόγῳ χρησάμενοι Τυρσηνοὶ καὶ Καρχηδόνιοι, νηυσὶ ἑκάτεροι ἑξήκοντα. Οἱ δὲ Φωκαιέες πληρώσαντες καὶ αὐτοὶ τὰ πλοῖα, ἐόντα ἀριθμὸν ἑξήκοντα, ἀντίαζον ἐς τὸ Σαρδόνιον καλεύμενον πέλαγος. Συμμισγόντων δὲ τῇ ναυμαχίῃ Καδμείη τις νίκη τοῖσι Φωκαιεῦσι ἐγένετο· αἱ μὲν γὰρ τεσσεράκοντά σφισι νέες διεφθάρησαν, αἱ δὲ εἴκοσι αἱ περιεοῦσαι ἔσαν ἄχρηστοι· ἀπεστράφατο γὰρ τοὺς ἐμβόλους. Καταπλώσαντες δὲ ἐς τὴν Ἀλαλίην ἀνέλαβον τὰ τέκνα καὶ τὰς γυναῖκας καὶ τὴν ἄλλην κτῆσιν ὅσην οἷαί τε ἐγίνοντο αἱ νέες σφι ἄγειν, καὶ ἔπειτεν ἀπέντες τὴν Κύρνον ἔπλωον ἐς Ῥήγιον.

---

de ne retourner jamais à Phocée, que cette masse ne revînt sur l'eau. Tandis qu'ils étaient en route pour aller en Cyrne, plus de la moitié, touchés de compassion, et regrettant leur patrie et leurs anciennes demeures, violèrent leur serment, et retournèrent à Phocée. Les autres, plus religieux, partirent des îles Œnusses, et continuèrent leur route.

CLXVI. Lorsqu'ils furent arrivés en Cyrne, ils élevèrent des temples, et demeurèrent cinq ans avec les colons qui les avaient précédés ; mais comme ils ravageaient et pillaient tous leurs voisins, les Tyrrhéniens et les Carthaginois mirent les uns et les autres en mer, d'un commun accord, soixante vaisseaux. Les Phocéens ayant aussi équipé de leur côté pareil nombre de vaisseaux, allèrent à leur rencontre sur la mer de Sardaigne. Ils remportèrent la victoire, mais elle leur coûta cher ; car ils perdirent quarante vaisseaux, et les vingt autres ne purent servir dans la suite, les éperons ayant été faussés. Ils retournèrent à Alalie, et prenant avec eux leurs femmes, leurs enfants et tout ce qu'ils purent emporter du reste de leurs biens, ils abondonnèrent l'île de Cyrne, et firent voile vers Rhégium.

CLXVII. Τῶν δὲ διαφθαρεισέων νεῶν τοὺς ἄνδρας οἵ τε Καρχηδόνιοι καὶ οἱ Τυρσηνοὶ * * * ἔλαχόν τε αὐτῶν πολλῷ πλεῦνας, καὶ τούτους ἐξαγαγόντες κατέλευσαν. Μετὰ δὲ Ἀγυλλαίοισι πάντα τὰ παριόντα τὸν χῶρον ἐν τῷ οἱ Φωκαιέες καταλευσθέντες ἐκέατο ἐγίνετο διάστροφα καὶ ἔμπηρα καὶ ἀπόπληκτα, ὁμοίως πρόβατα καὶ ὑποζύγια καὶ ἄνθρωποι. Οἱ δὲ Ἀγυλλαῖοι ἐς Δελφοὺς ἔπεμπον, βουλόμενοι ἀκέσασθαι τὴν ἁμαρτάδα. Ἡ δὲ Πυθίη σφέας ἐκέλευσε ποιέειν τὰ καὶ νῦν οἱ Ἀγυλλαῖοι ἔτι ἐπιτελέουσι· καὶ γὰρ ἐναγίζουσί σφι μεγάλως καὶ ἀγῶνα γυμνικὸν καὶ ἱππικὸν ἐπιστᾶσι. Καὶ οὗτοι μὲν τῶν Φωκαιέων τοιούτῳ μόρῳ διεχρήσαντο, οἱ δὲ αὐτῶν ἐς τὸ Ῥήγιον καταφυγόντες ἐνθεῦτεν ὁρμεώμενοι ἔκτισαν πόλιν γῆς τῆς Οἰνωτρίης ταύτην ἥτις νῦν Ὑέλη καλέεται. Ἔκτισαν δὲ ταύτην πρὸς ἀνδρὸς Ποσειδωνιήτεω μαθόντες ὡς τὸν Κύρνον σφι ἡ Πυθίη ἔχρησε κτίσαι ἥρων ἐόντα, ἀλλ' οὐ τὴν νῆσον.

CLXVII. Les Carthaginois et les Tyrrhéniens ayant tiré au sort les Phocéens qui avaient été faits prisonniers sur les vaisseaux détruits, ceux-ci en eurent un plus grand nombre. Les uns et les autres les ayant menés à terre, les assommèrent à coups de pierres. Depuis ce temps-là, ni le bétail, ni les bêtes de charge, ni les hommes même, en un mot, rien de ce qui appartenait aux Agylléens ne pouvait traverser le champ où les Phocéens avaient été lapidés, sans avoir les membres disloqués, sans devenir perclus ou sans tomber dans une espèce d'apoplexie. Les Agylléens envoyèrent à Delphes pour expier leur crime. La Pythie leur ordonna de faire aux Phocéens de magnifiques sacrifices funèbres, et d'instituer en leur honneur des jeux gymniques et des courses de chars. Les Agylléens observent encore maintenant ces cérémonies. Tel fut donc le sort de ces Phocéens. Ceux qui s'étaient réfugiés à Rhégium, en étant partis, bâtirent dans les campagnes d'Œnotrie la ville qu'on appelle aujourd'hui Hyèle. Ce fut par le conseil d'un habitant de Posidonia, qui leur dit que la Pythie ne leur avait pas ordonné, par sa réponse, d'établir une colonie dans l'île de Cyrne, mais d'élever un monument au héros Cyrnus.

(Traduction de Larcher).

DIODORE DE SICILE, Liv. V.

Μετὰ δὲ τὴν Αἰθάλειαν νῆσός ἐστιν ἀπέχουσα μὲν ταύτης ὡς τριακοσίους σταδίους, ὀνομάζεται δὲ ὑπὸ μὲν τῶν Ἑλλήνων Κύρνος, ὑπὸ δὲ Ῥωμαίων καὶ τῶν ἐγχωρίων Κόρσικα. Αὕτη δὲ ἡ νῆσος εὐπροσόρμιστος οὖσα κάλλιστον ἔχει λιμένα τὸν ὀνομαζόμενον Συρακόσιον. Ὑπάρχουσι δ' ἐν αὐτῇ καὶ πόλεις ἀξιόλογοι δύο, καὶ τούτων ἡ μὲν Κάλαρις, ἡ δὲ Νίκαια προσαγορεύεται. Τούτων δὲ τὴν μὲν Κάλαριν Φωκαεῖς ἔκτισαν, καὶ χρόνον τινὰ κατοικήσαντες ὑπὸ Τυρρηνῶν ἐξεβλήθησαν ἐκ τῆς νήσου. Τὴν δὲ Νίκαιαν ἔκτισαν Τυρρηνοὶ θαλαττοκρατοῦντες καὶ τὰς κατὰ τὴν Τυρρηνίαν κειμένας νήσους ἰδιοποιούμενοι· ἐπὶ δέ τινας χρόνους τῶν ἐν τῇ Κύρνῳ πόλεων κυριεύοντες ἐλάμβανον παρὰ τῶν ἐγχωρίων φόρους ῥητίνην καὶ κηρὸν καὶ μέλι, φυομένων τούτων δαψιλῶν ἐν τῇ νήσῳ. Τὰ δὲ ἀνδράποδα τὰ Κύρνια διαφέρειν δοκεῖ τῶν ἄλλων δούλων εἰς τὰς κατὰ τὸν βίον χρείας, φυσικῆς ταύτης τῆς ἰδιότητος

DIODORE DE SICILE, Liv. V.

XIII..... A trois cents stades (1) environ de l'île d'Ethalie, est une autre île que les Grecs appellent *Kyrnos*, et les Romains *Corsica.* L'abord de cette île est très facile ; on y trouve un très beau port, connu sous le nom de port Syracusain. (2) Il y a deux villes considérables, Caralis (3) et Nicée. (4) Caralis fut fondée par les Phocéens, qui, quelque temps après, furent chassés de l'île par les Tyrrhéniens dans le temps où, maîtres de la mer, ils s'approprièrent les îles situées dans la mer tyrrhénienne. Pendant leur domination sur les villes de Kyrnos, ils recevaient des habitants, sous forme de tributs, de la cire et du miel, qui sont des produits très abondants dans cette île. Les esclaves Kyrniens ne sont pas aptes, à cause de

---

(1) Environ 56 kilomètres.
(2) Aujourd'hui Portovecchio.
(3) Aleria.
(4) Mariana (?)

παρακολουθούσης. Ἡ δ' ὅλη νῆσος εὐμεγέθης οὖσα πολλὴν τῆς χώρας ὀρεινὴν ἔχει, πεπυκασμένην δρυμοῖς συνεχέσι καὶ ποταμοῖς διαῤῥεομένην μικροῖς.

XIV. Οἱ δ' ἐγχώριοι τροφαῖς μὲν χρῶνται γάλακτι καὶ μέλιτι καὶ κρέασι, δαψιλῶς πάντα ταῦτα παρεχομένης τῆς χώρας, τὰ δὲ πρὸς ἀλλήλους βιοῦσιν ἐπιεικῶς καὶ δικαίως παρὰ πάντας σχεδὸν τοὺς ἄλλους βαρβάρους. Τά τε γὰρ κατὰ τὴν ὀρεινὴν ἐν τοῖς δένδρεσιν εὑρισκόμενα κηρία τῶν πρώτων εὑρισκόντων ἐστί, μηδενὸς ἀμφισβητοῦντος· τά τε πρόβατα σημείοις διειλημμένα, κἂν μηδεὶς φυλάττῃ, σώζεται τοῖς κεκτημένοις, ἔν τε ταῖς ἄλλαις ταῖς ἐν τῷ βίῳ κατὰ μέρος οἰκονομίαις θαυμαστῶς προτιμῶσι τὸ δικαιοπραγεῖν. Παραδοξότατον δ' ἐστὶ παρ' αὐτοῖς τὸ γινόμενον κατὰ τὰς τῶν τέκνων γενέσεις. Ὅταν γὰρ ἡ γυνὴ τέκῃ, ταύτης μὲν οὐδεμία γίνεται περὶ τὴν λοχείαν ἐπιμέλεια, ὁ δ' ἀνὴρ αὐτῆς ἀναπεσὼν ὡς νοσῶν λοχεύεται τακτὰς ἡμέρας, ὡς τοῦ σώματος αὐτῷ κακοπαθοῦντος. Φύεται δὲ κατὰ τὴν νῆσον ταύτην καὶ πύξος πλείστη καὶ διάφορος, δι' ἣν καὶ τὸ μέλι τὸ γινόμενον ἐν αὐτῇ παντελῶς γίνεται πικρόν. Κατοικοῦσι δ' αὐτὴν βάρ-

---

leur caractère naturel, aux mêmes travaux que les autres esclaves. L'île est très grande, montagneuse, pleine de bois touffus, et arrosée par de petits fleuves.

XIV. Les habitants de cette île se nourrissent de miel, de lait et de chair, que le pays leur fournit abondamment. Ils vivent ensemble selon les règles de la justice et de l'humanité, contrairement aux mœurs de presque tous les autres barbares. Celui qui trouve le premier des ruches de miel sur les montagnes et dans le creux des arbres ne se voit disputer sa propriété par personne. Les propriétaires ne perdent jamais leurs troupeaux marqués par des signes distinctifs, lors même que personne ne les garde. Du reste, dans toutes les rencontres de la vie, ils cultivent la pratique de la justice. A la naissance de leurs enfants, ils observent une coutume fort étrange : ils n'ont aucun soin de leurs femmes en couches ; dès qu'une femme a accouché, le mari se couche sur le lit, comme s'il était malade, et s'y tient pendant un nombre fixe de jours comme une accouchée. Il croît dans cette île une grande quantité de buis d'une espèce particulière, qui rend amer le miel que l'on y recueille. Les barbares qui habitent

βαροι, τὴν διάλεκτον ἔχοντες ἐξηλλαγμένην καὶ δυσκατανόητον· τὸν δὲ ἀριθμὸν ὑπάρχουσιν ὑπὲρ τοὺς τρισμυρίους.

STRABON, Liv. V, Ch. II, 7.

7. Ἡ δὲ Κύρνος ὑπὸ τῶν Ῥωμαίων καλεῖται Κορσίκα. οἰκεῖται δὲ φαύλως, τραχεῖά τε οὖσα καὶ τοῖς πλείστοις μέρεσι δύσβατος τελέως, ὥστε τοὺς κατέχοντας τὰ ὄρη καὶ ἀπὸ λῃστηρίων ζῶντας ἀγριωτέρους εἶναι θηρίων. ὁπόταν γοῦν ὁρμήσωσιν οἱ τῶν Ῥωμαίων στρατηγοί, καὶ προσπεσόντες τοῖς ἐρύμασι πολὺ πλῆθος ἕλωσι τῶν ἀνδραπόδων, ὁρᾶν ἔστιν ἐν τῇ Ῥώμῃ καὶ θαυμάζειν, ὅσον ἐμφαίνεται τὸ θηριῶδες καὶ τὸ βοσκηματῶδες ἐν αὐτοῖς. ἢ γὰρ οὐχ ὑπομένουσι ζῆν ἢ ζῶντες ἀπαθείᾳ καὶ ἀναισθησίᾳ τοὺς ὠνησαμένους ἐπιτρίβουσιν, ὥστε καίπερ τὸ τυχὸν καταβαλοῦσιν ὑπὲρ αὐτῶν ὅμως μεταμέλειν. ἔστι δ' ὅμως οἰκήσιμά τινα μέρη καὶ πολίσματά που Βλησίνων τε καὶ Χάραξ καὶ Ἐνικονίαι καὶ Οὐάπανες. μῆκος δὲ

---

cette île sont au nombre de plus de trente mille. Ils parlent une langue particulière et difficile à comprendre.

(Traduction de Ferd. Hœfer).

STRABON, Liv. V, Ch. II, 7.

L'île de Cyrnos que les Romains nomment *Corsica*, est un pays affreux à habiter, vu la nature âpre du sol et le manque presque absolu de routes praticables, qui fait que les populations confinées dans les montagnes et réduites à vivre de brigandages, sont plus sauvages que les bêtes fauves. C'est ce qu'on peut, du reste, vérifier sans quitter Rome, car il arrive souvent que les généraux romains font des descentes dans l'île, attaquent à l'improviste quelques-unes des forteresses de ces barbares et enlèvent ainsi un grand nombre d'esclaves ; on peut alors observer de près la physionomie étrange de ces hommes farouches comme les bêtes des bois ou abrutis comme les bestiaux, qui ne supportent pas de vivre dans la servitude, ou qui, s'ils se résignent à ne pas mourir, lassent par leur apathie et leur insensibilité les maîtres qui les ont achetés, jusqu'à

τῆς νήσου φησὶν ὁ χωρογράφος μίλια ἑκατὸν ἑξήκοντα, πλάτος δὲ ἑβδομήκοντα· Σαρδόνος δὲ μῆκος διακόσια εἴκοσι, πλάτος δὲ ἐνενήκοντα ὀκτώ. κατ' ἄλλους δὲ Κύρνου μὲν περίμετρος περὶ [τρισ]χιλίους λέγεται καὶ διακοσίους σταδίους, τῆς δὲ Σαρδόνος καὶ τετρακισχιλίους.

PAUSANIAS, Liv. X, Ch. XVII.

Ἔστι δὲ νῆσος οὐ πολὺ ἀπέχουσα τῆς Σαρδοῦς, Κύρνος ὑπὸ Ἑλλήνων, ὑπὸ δε Λιβύων τῶν ἐνοικούντων καλουμένη Κορσική. Ἐκ ταύτης μοῖρα οὐκ ἐλαχίστη στάσει πιεσθεῖσα ἀφίκετο ἐς τὴν Σαρδώ, καὶ ᾤκησαν τῆς χώρας ἀποτεμόμενοι τῆς ἐν τοῖς ὄρεσιν· ὑπὸ μέντοι τῶν ἐν τῇ Σαρδοῖ τῷ ὀνόματι ονομάζονται τῷ οἴκοθεν Κορσοί. (9) Καρχηδόνιοι δὲ ὅτε ναυτικῷ μάλιστα ἴσχυσαν, κατεστρέψαντο μὲν καὶ ἅπαντας τοὺς ἐν τῇ Σαρδοῖ, πλὴν Ἰλιέων τε καὶ Κορσῶν, τουτοις δὲ μὴ ἐς δουλείαν ὑπαχθῆναι τὸ ἐχυρὸν ἤρκεσε τῶν ὀρῶν, ᾤκισαν δὲ ἐν τῇ νήσῳ καὶ αὐτοὶ πόλιν οἱ Καρχηδόνιοι Κάραλίν τε καὶ Σύλχους, τοῦ δὲ ἐπικουρικοῦ τῶν

---

leur faire regretter le peu d'argent qu'ils leur ont coûté. Il y a cependant certaines portions de l'île qui sont, à la rigueur, habitables, et où l'on trouve même quelques petites villes, telles que Blésinon, Charax, Eniconiæ et Vapanes. Quant à ses dimensions, elles sont, au dire du *Chorographe*, de 160 milles en longueur et de 70 milles en largeur. Or le même auteur prête à la Sardaigne une longueur de 220 milles et une largeur de 98. Suivant d'autres, Cyrnos aurait environ 3,200 stades de circuit, et la Sardaigne en aurait 4,000.

(Traduction d'Amédée Tardieu).

PAUSANIAS, Liv. X, Ch. XVII.

Non loin de la Sardaigne, il est une île appelée Corsica par les Libyens indigènes et Cyrnos par les Grecs. Un grand nombre de ses habitants émigrèrent en Sardaigne à la suite d'une révolte, et s'y établirent dans les montagnes; les Sardes leur ont conservé leur nom de Corses. Les Carthaginois, maîtres de la mer, soumirent tous les habitants de la Sardaigne, à l'exception des Iliens et des

Καρχηδονίων Λίβυες ἢ Ἴβηρες ἐς ἀμφισβήτησιν λαφύρων ἀφικόμενοι, καὶ ὡς εἶχον ὀργῆς ἀποστάντες ἐσῳκίσαντο ἐς τὰ ὑψηλὰ καὶ οὗτοι τῆς νήσου· Βαλαροὶ το ὄνομά ἐστιν αὐτοῖς κατὰ γλῶσσαν τὴν Κυρνίων· Βαλαροὺς γὰρ τοὺς φυγάδας καλοῦσιν οἱ Κύρνιοι.

Corses, qui leur résistèrent au milieu des rocs inaccessibles où ils s'étaient retranchés. Les Africains fondèrent en Sardaigne deux villes, Caralis et Sylcos. Mais leurs alliés, Libyens ou Ibères, se prirent de querelle avec eux pour le partage du butin, et, les quittant avec rage, ils allèrent occuper les hautes montagnes de l'intérieur de l'île ; les Corses les appelèrent *Balares*, mot qui dans leur langue signifie exilé.



TITE-LIVE.

Liv. XL. Ch. 34. — In Corsica pugnatum est cum Corsis; ad duo millia eorum M. Pinarius prætor in acie occidit; qua clade compulsi obsides dederunt; et ceræ centum millia pondo.

Liv. XLI. Ch. 7. — C. Cicereius prætor in Corsica signis collatis pugnavit: septem millia Corsorum cæsa; capti amplius M. et DCC. Voverat in pugna prætor ædem Junoni Monetæ. Pax deinde data petentibus Corsis, exacta ceræ ducena millia pondo. Ex Corsica subacta Cicereius in Sardiniam transmisit.

SÉNÈQUE, *Consolation à Helvia*, VIII.

..... Nunc transi ab his, quarum amœna positio, et opportunitas regionis plures allicit: deserta loca, et asper-

---

TITE-LIVE.

Liv. XL, Ch. 34..... En Corse il fallut combattre les habitants de l'île. Le préteur M. Pinarius en tua près de deux mille dans une bataille. Cette défaite les contraignit à donner des otages et cent mille livres pesant de cire. (an de Rome 571).

Liv. XLI, Ch. 7..... Le préteur Cicéreius livra, en Corse, une bataille en règle. Sept mille insulaires périrent, plus de mille sept cents furent faits prisonniers. Le préteur avait, pendant le combat, fait vœu d'un temple à Junon Moneta. La paix fut ensuite accordée aux Corses, qui l'imploraient, et il leur fut imposé un tribut de deux cent mille livre de cire. La Corse soumise, Cicéreius passa de là en Sardaigne. (an de Rome 579).

SÉNÈQUE.

..... Et puis va loin de ces bords, dont le site enchanteur et commode invite la foule; viens sur ces rives

rimas insulas, Sciathum, et Seriphum, Gyarum, et Corsicam pete; nullum invenies exilium, in quo non aliquis animi causa moretur. Quid tam nudum inveniri potest, quid tam abruptum undique, quam hoc saxum? quid ad copias respicienti jejunius? Quid ad homines immansuetius? quid ad ipsum loci situm horribilius? quid ad cœli naturam intemperantius? plures tamen hic peregrini, quam cives consistunt. Usque eo ergo commutatio ipsa locorum gravis non est, ut hic quoque locus a patria quosdam abduxit.....

..... Hæc ipsa insula sæpe jam cultores mutavit. Ut antiquiora quæ vetustas obduxit, transeam, Phocide relicta, Graii qui nunc Massiliam colunt, prius in hac insula consederunt. Ex qua quid eos fugaverit incertum est: utrum cœli gravitas, an præpotentis Italiæ conspectus, an natura importuosi maris; nam in causa non fuisse feritatem accolarum, eo apparet, quod maxime tunc trucibus et

---

désertes, dans ces îles sauvages, Sciathos et Sériphe, Gyare et la Corse; tu ne verras aucune terre d'exil où quelqu'un ne demeure pour son plaisir. Où trouver un lieu plus désolé, plus inaccessible de toutes parts que ce rocher? plus dépourvu de ressources, habité par des hordes plus barbares, hérissé d'aspérités plus menaçantes, et sous un ciel plus funeste? Et cependant on y rencontre plus d'étrangers que de citoyens. Il est si vrai que le changement de lieu n'a rien en soi de pénible, qu'on s'arrache à sa patrie pour venir dans cette île.

(Traduction de la collection Nisard, p. 69).

..... Cette île même a souvent changé d'habitants. Pour ne pas remonter aux âges que le temps couvre de son voile, quittant la Phocide, les Grecs qui maintenant habitent Marseille s'établirent d'abord dans cette île. Qui les en a chassés? On l'ignore: est-ce un air insalubre, l'aspect formidable de l'Italie, ou la violence d'une mer sans rade? On doit croire que la cause de leur départ ne fut pas la férocité des indigènes, puisqu'ils vinrent se

inconditis Galliæ populis se interposuerunt. Transierunt deinde Ligures in eam, transierunt et Hispani, quod ex similitudine ritus apparet : eadem enim tegumenta capitum, idem genus calceamenti, quod Cantabrio est, et verba quædam ; nam totus sermo, conversatione Græcorum Ligurumque, a patrio descivit. Deductæ deinde sunt duæ civium Romanorum coloniæ, altera a Mario, altera a Sylla. Toties hujus aridi et spinosi saxi mutatus est populus.

Id. — *Consolation à Polybe*, XXXVII.

..... Cogita quam non possit is alienæ vacare consolationi, quem sua mala occupatum tenent, quam non facile latina et verba homini succurrant, quem Barbarorum inconditus et Barbaris quoque humanioribus gravis fremitus circum sonat.

---

mêler aux peuples alors les plus barbares et les plus sauvages de la Gaule. Ensuite les Ligures descendirent dans cette île ; les Espagnols descendirent après eux, comme l'atteste la ressemblance des usages. Les Corses ont du Cantabre le bonnet dont il couvre sa tête, sa chaussure et quelques mots de sa langue ; car tout leur idiome primitif s'est altéré dans le commerce des Grecs et des Ligures. Ensuite, deux colonies de citoyens romains furent amenées, l'une par Marius, l'autre par Sylla. Tant de fois on vit changer le peuple de cette roche épineuse et inféconde ! (Id. pp. 70, 71).

Id. — *Consolation à Polybe.*

..... Songe qu'il n'a guère de loisir pour consoler les autres, celui que ses maux personnels absorbent tout entier ; songe combien les mots latins arrivent difficilement à un homme dont les oreilles sont déchirées par le grossier jargon des barbares, (1) choquant même pour les barbares plus civilisés. (Id. p. 100).

---

(1) Il était alors exilé en Corse.

POÉSIES ATTRIBUÉES A SÉNÈQUE.

I. — AD CORSICAM.

Corsica, Phocaico tellus habitata colono,
Corsica, quæ patrio nomine Cyrnus eras,
Corsica, Sardinia brevior, porrectior Ilva,
Corsica, piscosis pervia fluminibus,
Corsica terribilis, quum primum incanduit æstas,
Sævior, ostendit quum ferus ora Canis.
Parce relegatis, hoc est, jam parce sepultis ;
Vivorum cineri sit tua terra levis.

II. — DE EADEM.

Barbara præruptis inclusa est Corsica saxis,
Horrida, desertis undique vasta locis.
Non poma autumnus, segetes non educat æstas ;
Canaque Palladio munere Bruma caret ;

POÉSIES ATTRIBUÉES A SÉNÈQUE

I. — A LA CORSE.

Corse, antique Cyrnos, qu'autrefois cultiva
L'aventurier des bords de la Phocide ;
Moindre que la Sardaigne, et plus grande qu'Ilva,
Corse, horrible séjour, quand sur la plage aride
Le soleil des étés darde ses traits brûlants,
Quand Sirius en feu dessêche les torrents ;
Corse inhospitalière, où l'étranger succombe,
Epargne un exilé : car l'exil c'est la tombe ;
O terre ! sois légère aux cendres des vivants !

II. — SUR LA MÊME.

Parmi d'affreux rochers ces bords nus et sauvages
N'offrent partout à l'œil que déserts sans abris,
Le printemps n'y voit point naître ses doux ombrages,
Ni l'été ses moissons, ni l'automne ses fruits ;

Umbrarum nullo Ver est lætabile fetu,
Nullaque in infausto nascitur herba solo ;
Non panis, non haustus aquæ, non ultimus ignis ;
Hic sola hæc duo sunt, exsul et exsilium.

PLINE, *Hist. Nat.*, Liv. III, Ch. XII.

... In Ligustico mari est Corsica, quam Græci Cyrnon appellavere, sed Tusco propior : a septentrione in meridiem projecta, longa passuum CL millia : lata majore ex parte quinquaginta : circuito CCCXXV M. Abest a vadis Volaterranis LXII M. pass. Civitates habet XXXIII, et colonias, Marianam, a C. Mario deductam : Aleriam, a dictatore Sylla.

FLORUS, Liv. II, Ch. 3.

L. Cornelius Scipio, quum jam Sicilia suburbana esset populi romani, repente latius bello, Sardiniam, annexam-

---

Jamais, quand l'hiver sombre au loin blanchit ses plaines,
La liqueur de Pallas sous mon toit n'a brûlé ;
Point de pain, point de feu, point de fraîches fontaines :
Qu'y trouver ? Un exil ; qu'y voir ? Un exilé.

(Id. p. 385).

PLINE

Dans la mer ligurienne et près de la mer d'Etrurie, la Corse, appelée par les Grecs Cyrnos, dirigée du nord au midi, longue de 150,000 pas, large presque partout de 50,000, ayant 325,000 pas de tour : elle est éloignée des bas-fonds de Volaterra de 62,000 pas : elle renferme 33 villes et deux colonies, Mariana, fondée par C. Marius, Aleria, par le dictateur Sylla.

(Traduction de Littré).

FLORUS

Lorsque la Sicile fut au pouvoir du peuple romain, L. Cornelius Scipion, portant aussitôt plus loin la guerre,

que Corsicam transit : Olbiæ hic, ibi Aleriæ urbis excidio incolas terruit, adeoque omnes terra marique Pœnos expugnavit, ut jam victoriæ nihil nisi Africa ipsa restaret.

TACITE, *Hist.*, Liv. II, Ch. XVI.

Corsicam ac Sardiniam ceterasque proximi maris insulas fama victricis classis in partibus Othonis tenuit. Sed Corsicam propè afflixit Decimi Pacarii procuratoris temeritas, tanta mole belli nihil in summum profutura, ipsi exitiosa. Namque Othonis odio, juvare Vitellium Corsorum viribus statuit, inani auxilio etiamsi provenisset. Vocatis principibus insulæ, consilium aperit ; et contradicere ausos, Claudium Phirricum trierarchum liburnicarum ibi navium, Quinctium Certum equitem romanum, interfeci jubet ; quorum morte exterriti qui aderant, simul ignara et alicui

---

passa en Sardaigne et, tout près de là, en Corse ; par la destruction d'Olbie en Sardaigne et d'Aleria en Corse, il remplit de terreur les habitants de ces îles, et triompha de tous les Carthaginois, sur terre et sur mer, de sorte que, pour achever sa victoire, il ne lui restait plus qu'à soumettre l'Afrique elle-même. (An de Rome 495).

TACITE, *Histoires*.

Le bruit de la victoire navale d'Othon retint dans son parti la Corse et la Sardaigne, et les autres îles de ces mers. Toutefois, le procurateur Décimus Pacarius pensa faire le malheur de la Corse, par une témérité qui, dans ce grand choc de tout l'empire, n'eût été nullement décisive pour son parti, et qui fut très fatale à lui-même. Pacarius, qui haïssait Othon, résolut d'aider Vitellius de toutes les forces de son île : vain secours quand même il eût été effectif. Il convoque les principaux insulaires, leur fait part de son projet ; et comme Claudius Phirricus, triérarque des galères stationnées dans l'île, et Q. Certus, chevalier romain, osèrent le contredire, il les fait tuer. Le

metûs socia imperitorum turba, in verba Vitellii juravere. Sed ubi delectum agere Pacarius et inconditos homines fatigare militiæ muneribus occœpit, laborem insolitum perosi infirmitatem suam reputabant : « Insulam esse » quam incolerent, et longè Germaniam viresque legionum ; » direptos vastatosque classe etiam quos cohortes alæque » protegerent. » Et aversi repentè animi : nec tamen aperta vi : aptum tempus insidiis legêre. Digressis qui Pacarium frequentabant, nudus et auxilii inops balineis interficitur ; trucidati at comites. Capita ut hostium, ipsi interfectores ad Othonem tulere ; neque eos aut Otho præmio afferit aut punivit Vitellius, in multa colluvie rerum majoribus flagitiis permixtos.

---

reste de l'assemblêe qu'intimide leur mort, et, avec eux, cette multitude imbécile qui partage aveuglément les frayeurs d'autrui, jurent obéissance à Vitellius. Mais, aussitôt que Pacarius eut commencé à faire des levées, et à fatiguer d'exercices militaires des hommes étrangers à la discipline, dans leur aversion pour ces travaux inaccoutumés, ils se mettent à réfléchir sur leur propre impuissance, sur la position de leur pays, qui était une île, sur l'éloignement de la Germanie et de ses légions, sur les ravages de la flotte dans les contrées même que protégeait une armée. Tout à coup leurs dispositions changent. Ils n'emploient cependant pas la force ouverte, choisissent un moment où Pacarius avait renvoyé sa suite, et, le surprenant dans le bain, ils le tuent. Ses amis furent aussi massacrés. Toutes ces têtes furent portées à Othon par les meurtriers eux-mêmes, comme les têtes d'autant d'ennemis ; et ni Othon ne récompensa, ni Vitellius ne punit une action qui, dans ce long amas d'atrocités, se perdit parmi de plus grands forfaits. (70 ap. J. C.)

(Traduction de la collection Nisard.)

VALÈRE-MAXIME

LIV. VI, CH. 3. — M. enim Claudium senatus Corsis, quia turpem cum his pacem fecerat, dedit : quem ab hostibus non acceptum, in publica custodia necari jussit. Semel læsa majestate imperii, quot modis iræ pertinax vindex ! et factum ejus rescidit, libertatem ademit, spiritum extinxit, corpus contumelia carceris et detestanda ignominia gemoniarum scalarum nota fœdavit.

LIV. IX, CH. 12. — M. Juventius Thalna consul, collega T. Gracchi consulis iterum, quum in Corsica, quam nuper subegerat, sacrificaret, receptis litteris decretas ei a senatu supplicationes nuntiantibus, intento illas animo legens, caligine orta, ante foculum collapsus mortuus humi jacuit. Quem quid aliud quam nimio gaudio enectum putemus ?

VALÈRE-MAXIME

LIV. VI, CH. 3. — Le Sénat livra Claudius aux Corses, pour avoir fait avec eux une paix honteuse ; et comme les ennemis refusèrent de le recevoir, il le fit mettre à mort dans la prison publique. Pour un seul outrage à la majesté de l'Empire, que de châtiments accumulés ! Quel acharnement de vengeance ! On annule les actes du coupable, on le prive de la liberté, on lui ôte la vie, on flétrit son corps par l'ignominie de la prison et par l'horreur des gémonies. (An de Rome 517).

LIV. IX, CH. 12. — Que dire du consul, M. Juventius Thalna, qui fut le collègue de Tib. Gracchus, consul pour la deuxième fois ? Il avait soumis l'île de Corse, et comme il y faisait un sacrifice, il reçoit un message qui lui annonce que le Sénat a décrété, en son honneur, des actions de grâce aux Dieux. Il le lit attentivement, sa vue se trouble, il tombe et expire aux pieds des autels. A quoi devons-nous attribuer sa mort, si ce n'est à l'excès de la joie ? (An de Rome 590).

(Traduction de la collection PANCKOUKE).

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

SOCIÉTÉ DES SCIENCES HISTORIQUES ET NATURELLES

DE LA CORSE

FERDINAND GREGOROVIUS

CORSICA

TRADUCTION DE P. LUCCIANA

Volume 1



BASTIA

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE Ve EUGÈNE OLLAGNIER

—

1883.



PRÉFACE

En traduisant, l'année dernière, le Précis Historique (1) *qui sert d'introduction à l'ouvrage de M. Ferdinand Gregorovius sur la Corse* (2), *nous crûmes devoir borner là notre travail : cette introduction nous semblait seule, en effet, répondre au but de notre Bulletin. Mais un grand nombre de membres de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse ayant manifesté le désir de connaître l'œuvre entière, nous en donnons aujourd'hui le premier volume, que nous ferons suivre bientôt du second et dernier.*

Voici quelques renseignements sur l'auteur :

M. Ferdinand Gregorovius est né le 19 janvier 1821 à Neidenburg, ville de la Prusse Orientale, où son père était conseiller. Il a fait ses études à Kœnigsberg, et s'est exclusivement consacré aux lettres. Sans entrer dans le détail de ses nombreuses publications, nous nous contenterons de citer son

(1) *Histoire des Corses*, par Ferdinand Gregorovius, 1882, Bastia, Impr. Ollagnier, Prix : 2 fr.

(2) *Corsica von Ferdinand Gregorovius* (1878, Stuttgard. Chez Cotta. 3e édition 2 vol. Prix : 12 fr.)

grand ouvrage, en huit volumes, sur Rome au moyen âge (1), *dont s'est occupé tout le monde savant.*

Avant d'écrire son livre sur la Corse, il avait composé, en 1851, une monographie de l'empereur Adrien. qui va paraître de nouveau en Allemagne, entièrement refondue par l'auteur.

L'ouvrage intitulé Corsica *a créé un genre littéraire, et inauguré cette charmante série de livres de voyage* (2), *où M. Gregorovius mêle avec art la poésie et l'histoire pour mettre en relief le caractère d'un pays. Ce qui frappe dans cette œuvre, c'est la sincérité. Il peut y avoir des erreurs de détail, et nous faisons nos réserves sur certaines appréciations ; mais l'ensemble est vrai, et c'est là l'essentiel.*

Il ne faut pas oublier, en lisant ce livre, qu'il a été écrit en 1852. Depuis lors, beaucoup de progrès et de changements se sont produits dans notre île ; bien des idées se sont modifiées et ont même disparu sans laisser de traces. On ne l'a pas constaté dans des notes pour ne pas arrêter inutilement le lecteur : les rectifications se présentent d'elles-mêmes à tout Français. Ce n'est pas notre opinion que nous tenons à faire connaître, mais celle d'un étranger illustre qui, chose rare, a jugé la Corse sans parti pris.

Bastia, 15 Septembre 1883.

P. L.

---

(1) *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter von Ferdinand Gregorovius* (1878, Stuttgard. Chez Cotta. 3e édition. 8 vol. Prix : 105 fr.)

(2) *Wanderjahre in Italien von Ferdinand Gregorovius* (Leipzig. Chez F. A. Brockhaus. 5 vol. Prix : 40 fr.)

FERDINAND GREGOROVIUS

VOYAGE EN CORSE

(ÉTÉ 1852)

Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura,
Che la diritta via era smarrita.
Ahi quanto a dir qual era è cosa dura
Questa selva selvaggia ed aspra e forte !...
Ma per trattar del ben ch' i' vi trovai,
Dirò dell'altre cose, ch' io v' ho scorte.

DANTE (*Enf.*, c. I.)

NOTA. — L'*Histoire des Corses*, du même Auteur, doit être placée en tête de ce volume.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

ENTRÉE EN CORSE

Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate !
DANTE (*Enf.*, c. III.)

De Livourne en Corse la traversée est plus intéressante que de Livourne à Gênes : elle offre constamment le spectacle des îles du canal de Toscane. — Derrière nous était Livourne avec sa forêt de mâts au pied de Montenero ; devant nous la tour solitaire et ruinée de la Meloria, petit écueil perdu dans la mer, où les Pisans, sous les ordres d'Ugolino, furent anéantis par les Génois, de sorte que leur puissance maritime ayant disparu, la Corse passa entre les mains de leurs vainqueurs ; plus loin l'île rocheuse de la Gorgona ; près de là, à l'Ouest, l'île de Capraia. Cette vue rappelle les vers de Dante dans le chant d'Ugolino (1) :

(1) Ah ! Pise ! déshonneur de la belle patrie
Où résonne le si ! de ton ignominie
Puisqu'ils sont, tes voisins, si lents à te punir,
Puissent marcher ensemble et Gorgone et Caprée !
Qu'aux bouches de l'Arno leur masse conjurée
Le fasse refluer sur toi pour t'engloutir.
(DANTE, *Enfer*, ch. XXXIII. Trad. de L. Ratisbonne).

Ahi Pisa, vituperio delle genti
Del bel paese là dove il sì suona;
Poichè i vicini a te punir son lenti,
Muovasi la Capraia e la Gorgona,
E faccian siepe ad Arno in su la foce,
Sì ch'egli anneghi in te ogni persona.

L'île de Capraia masque l'extrémité occidentale de la Corse ; mais au delà, sur une vaste étendue, l'on voit émerger les cimes bleues du Cap-Corse ; plus loin encore, à l'Ouest, l'île d'Elbe dont les montagnes, aux puissants reliefs, s'abaissent du côté de Piombino, que de faibles lignes dessinent à peine à l'horizon.

La mer, d'un bleu foncé, rayonnait d'un éclat de pourpre et le soleil, se couchant derrière Capraia, répandait une douce teinte rose sur les voiles qui passaient. — Naviguer dans ce bassin de la Méditerranée, c'est voyager à travers l'histoire même. Je me représentais sur cette belle mer les flottes des Phéniciens et des Grecs qui la peuplèrent jadis, les vaisseaux de ces Phocéens qui s'y livrèrent un jour à leurs courses vagabondes, puis Asdrubal et les Carthaginois, les Etrusques, les Romains, les Maures et les Espagnols, les Pisans et les Génois.... Mais la vue de l'île d'Elbe et de la Corse éveille surtout le poignant souvenir du plus grand drame historique des temps modernes, et ce drame porte le nom de Napoléon. Les deux îles s'étendent paisiblement côte à côte ; on dirait le berceau d'un homme tout près de son tombeau. La Corse, qui enfanta Napoléon, apparaît grande et spacieuse ; l'île d'Elbe est petite. C'est donc au milieu de ces montagnes étroites qu'on voulut, comme dans une camisole de force, enfermer le géant ! Il rompit ses entraves aussi facilement que Samson avait autrefois brisé les liens des Philistins. Puis, il tomba à Waterloo. — En quittant l'île d'Elbe Napoléon n'était plus qu'un aventurier. C'est

ainsi que Murat le devint plus tard, à son exemple, lorsqu'il partit de la Corse avec une poignée de soldats pour reconquérir son royaume de Naples : il y trouva une fin tragique.

Quand on regarde l'île d'Elbe, une fée Morgane fait apparaître à l'imagination émue ce lointain rocher de la mer d'Afrique, qui a nom Sainte-Hélène !... Quatre îles décidèrent de la destinée de Napoléon : la Corse, l'Angleterre, l'île d'Elbe, Sainte-Hélène ; et lui-même était comme une île au milieu de l'Océan de l'histoire, *unico nel mondo*, me disait le brave marin corse assis à mes côtés, lequel, en vue de son pays natal, me parlait de Napoléon.

Cependant la nuit arriva. Le firmament scintillait d'étoiles et la mer était pleine de lueurs phosphorescentes. Au-dessus de la Corse brillait Vénus (les marins l'appellent le *stellone*), et c'est sur elle que le navire dirigea sa proue.

Nous passâmes tout près des côtes abruptes de Capraia, entre cette île et l'île d'Elbe. L'historien Paul Diacre fut autrefois confiné à Capraia, qui n'est qu'un bloc de granit dénudé. Une tour génoise surgit sur un écueil ; le seul lieu habité de l'île (dont il porte le nom) se cache timidement derrière les gigantesques rochers que couronne la forteresse. Ces murailles et ces maisons blanches au milieu de ces pics rougeâtres, de ce désert, de ce complet isolement, produisent l'impression d'une de ces villes solitaires que l'on rencontre sur les falaises de Syrie.

Au temps de Paoli, les Corses firent hardiment la conquête de Capraia ; mais l'île revint aux Génois, lorsque ces derniers vendirent la Corse à la France ; puis, avec Gênes, elle tomba au pouvoir du Piémont.

Nous approchions du rivage de la Corse, où l'on voyait parfois briller une lueur. Le navire mit enfin le cap sur le phare de Bastia ; nous étions arrivés. La ville forme un demi cercle autour de son petit port ; à gauche est la vieille

citadelle génoise, à droite la *marina*, et au-dessus s'élèvent de sombres montagnes. Une barque accosta le bateau et prit les passagers qui désiraient descendre à terre.

C'est ainsi que je visitai la Corse, cette île dont la carte seule avait déjà exercé sur mon enfance une puissante fascination. En entrant dans un pays étranger, surtout au moment où la nuit l'enveloppe de son voile mystérieux, on est comme en proie à une attente fiévreuse, et les premières impressions que l'on éprouve sont d'ordinaire fort tenaces. Je l'avoue, mes dispositions n'étaient point favorables, et pendant longtemps j'eus de la peine à m'en défendre. Nous autres Allemands, nous savons en général de la Corse que Napoléon y a vu le jour, que Pascal Paoli y a soutenu pour la liberté une lutte héroïque, que ses habitants sont hospitaliers, vindicatifs, et deviennent parfois les bandits les plus audacieux, et voilà tout. J'arrivais avec des idées très noires sur le pays, et les premiers événements paraissaient bien de nature à les justifier.

La barque s'approcha du quai où se tenait un groupe de douaniers et de matelots, faiblement éclairés par quelques lanternes portatives. Le batelier sauta à terre. J'ai rarement vu des hommes d'un aspect aussi repoussant. Il avait sur la tête un bonnet phrygien en laine rouge et sur l'un des yeux un mouchoir blanc en bandeau. A la lueur de sa lanterne il examina le prix du passage, jurant et tempêtant contre les voyageurs ; et sa rage inexplicable me fournit aussitôt la preuve du caractère emporté des Corses.

Les personnes qui étaient sur le quai s'entretenaient avec la plus grande animation. Elles racontèrent qu'un quart d'heure auparavant un homme avait tué son voisin à coups de poignard, *ammazzato*, mot que j'ai entendu bien des fois répéter en Corse, *ammazzato con tre colpi di pugnale*.

Et pourquoi donc ?

Dans l'ardeur de la discussion. La police est après lui ; mais on ne l'attrappera pas. Il aura sans doute déjà gagné le makis, (*la macchia*). *La macchia*, voilà un mot qui a souvent ici frappé mes oreilles, aussi souvent qu' *ammazzatu* ou bien *tumbatu*. Prendre la *macchia* a le même sens que devenir bandit.

J'éprouvais cette espèce d'excitation que provoque l'attente d'événements extraordinaires. Il fallait chercher un hôtel. Un jeune homme vint à moi et me dit en toscan qu'il me trouverait une *locanda*. Je suivis l'aimable italien : c'était un sculpteur de Carrare. Les rues étroites et escarpées de la ville n'étaient éclairées que par les étoiles du ciel. Nous frappâmes à quatre *locande*, mais en vain : aucune n'ouvrit sa porte. Nous allâmes frapper à une cinquième : personne ne répondit. « Ici on n'ouvrira pas, me dit le Carrarais, car la fille de l'hôtelier est sur son lit de mort. » Nous rodâmes ainsi pendant une heure dans la ville déserte, sans qu'une âme vivante voulût bien se laisser attendrir. « Est-ce donc là, me disais-je, l'hospitalité corse tant vantée ? Il me semble que je viens d'entrer dans une nécropole ; j'écrirai demain sur la porte de Bastia : « Laissez toute espérance, ô vous qui entrez ! »

Nous voulions cependant faire une autre tentative. En continuant notre course errante, nous nous heurtâmes à une troupe de voyageurs aussi malheureux que nous. C'étaient deux Français, un émigré italien et un anglais. Je me joignis à eux et nous fîmes encore une fois le tour des hôtels. Tout cela n'était point fait pour me donner une haute idée de l'industrie et de la civilisation du pays, car Bastia est la ville la plus importante de l'île (elle compte environ 15000 habitants). Si l'étranger, me disais-je, trouve ici un tel accueil, que sera-ce dans l'intérieur ?

Cependant nous rencontrâmes une troupe de gendarmes

corses, de rudes gaillards au teint bronzé et à la barbe noire. Ils portaient une tunique bleue à aiguillettes blanches et le fusil à deux coups sur l'épaule. Après avoir entendu nos doléances, l'un d'eux s'offrit à nous conduire à un cabaret tenu par un vieux militaire, chez lequel il croyait que nous pourrions trouver un gîte. Il nous mena, en effet, à une vieille maison en face de la citadelle, et nous frappâmes tant et si fort que le soldat-hôtelier se réveilla enfin et mit le nez à la fenêtre. Au même instant quelqu'un passa en courant tout près de nous, notre sbire se mit à ses trousses sans souffler mot, et tous deux disparurent dans les ténèbres.

« Qu'est-ce ? Que signifie cette chasse ? »

Quelque temps après le gendarme revenant à nous, dit qu'il avait cru reconnaître l'assassin dans cet homme qui courait. « Mais, s'écria-t-il, celui-là est déjà loin ; peut-être même qu'un pêcheur l'a déjà transporté à l'île d'Elbe ou à Capraia. Il y a quelque temps, nous avons abattu Arrighi dans la montagne, ainsi que Massoni et Serafino. Mais il nous a tué cinq hommes ! »

Le vieux soldat-hôtelier nous ouvrit enfin, et nous fit entrer dans une grande chambre fort vilaine. Nous nous assîmes gaiement à table, savourant avec délices un souper frugal, du pain de froment délicieux, du fromage de brebis tout frais, et de l'excellent vin corse, qui a tout le feu du vin d'Espagne. Une lampe fumeuse éclairait ce repas de voyage, auquel la bonne humeur ne faisait point défaut. On y but maintes rasades aux héros insulaires, et notre aubergiste alla chercher plus d'une bouteille dans le coin réservé. Nous étions là réunis, les représentants de quatre nations différentes, un Corse, deux Français, un Allemand et un Lombard. Je prononçai une fois le nom de Louis Bonaparte en adressant une question. Aussitôt la société fit silence, et les joyeux Français prirent un air abattu.

Cependant le jour arrivait. Quittant alors la *casa* du vieux Corse, nous allâmes contempler la mer dorée par les premiers feux du matin. Le soleil levant illuminait les trois îles situées en face de Bastia, l'île d'Elbe, Capraia et la petite Montecristo. La quatrième île de ces parages, c'est la Pianosa, l'antique Planasia, où Tibère fit autrefois égorger Agrippa Posthumus, petit-fils d'Auguste. Elle est plate, comme son nom l'indique ; c'est pourquoi il est difficile de la distinguer d'ici. La vue continuelle de ces trois îles bleues à l'horizon rend les promenades de Bastia doublement agréables. Je m'assis sur les remparts, et de là je dominais la mer et le petit port de la ville où se trouvaient à peine six navires. Ces brunes falaises, ces collines verdoyantes parsemées de bois d'oliviers, ces petites chapelles sur le rivage, ces vieilles tours génoises sombres et solitaires, cette vaste nappe d'eau brillant de tout l'éclat des couleurs méridionales, enfin l'idée que j'étais comme perdu dans cette île étrangère produisirent sur mon âme une impression ineffaçable.

En quittant la citadelle pour chercher pendant le jour un hôtel convenable, j'assistai encore à une scène d'un caractère bizarre. Deux gendarmes à cheval, entourés d'une foule nombreuse, conduisaient devant eux un homme attaché à une longue corde, lequel faisait les bonds les plus merveilleux, et imitait tous les mouvements d'un cheval. C'était un pauvre fou qui s'imaginait être un noble coursier. Aucun des assistants ne riait, bien que les gambades de l'infortuné fussent assez originales. Tous étaient mornes et silencieux ; et en voyant ces hommes si graves devant le malheur, je me trouvai pour la première fois à l'aise dans leur île, et me dis que les Corses n'étaient point des barbares. Les cavaliers s'éloignèrent avec le fou qui, attaché à sa corde, trottinait par les rues de la ville, portant sur sa figure les marques

de la plus grande satisfaction. Cette manière de se servir de son idée fixe pour le conduire me parut à la fois ingénieuse et naïve.

CHAPITRE II

LA VILLE DE BASTIA

La position de Bastia est sinon excellente, du moins fort remarquable. La ville est bâtie en amphithéâtre autour de son petit port. La mer n'y forme point de golfe, mais un simple lieu de débarquement (*cala*). Le côté droit du port est obstrué par un noir rocher gigantesque, que le peuple nomme *Leone* parce qu'il ressemble à un lion, et il est dominé par la sombre citadelle génoise (*le Donjon*). Le quai s'étend à gauche et se termine en un *molo* qui porte un phare à son extrémité. Au-dessus du port la ville s'élève en terrasses : ce sont de hautes maisons, serrées les unes contre les autres, semblables à des tours, avec de nombreux balcons ; et le tout est couronné par des collines verdoyantes où l'on voit des couvents abandonnés, des bois d'oliviers et de nombreux jardins d'orangers, de citronniers et d'amandiers.

Bastia tire son nom du bastion que les Génois y ont construit. La ville n'est point ancienne : ni Pline, ni Strabon, ni Ptolémée ne parlent d'une localité quelconque existant de leur temps à cette place. Il y avait là jadis la petite *marine* de Cardo, village des environs. Le gouverneur génois Leonello Lomellino y fit bâtir en 1383 le Donjon ou Château, autour duquel s'éleva bientôt une partie de la ville actuelle, la *Terra nuova ;* la partie basse, plus ancienne, s'appela alors

Terra vecchia. Les deux quartiers forment maintenant deux cantons. Les Génois y transférèrent ensuite de Biguglia le siège du gouvernement de la Corse, et c'est à Bastia que résidèrent les Fregosi, les Spinola, les Doria (onze Doria gouvernèrent l'ile pendant plus de 400 ans), les Fieschi, les Cibò, les Giustiniani, les Negri, les Vivaldi, les Fornari et tant d'autres membres des plus illustres familles de Gênes. En 1797, les Français divisèrent la Corse en deux départements, auxquels ils donnèrent le nóm des rivières du Golo et du Liamone, et Bastia fut le chef-lieu du département du Golo. Mais en 1811 les deux départements ayant été réunis en un seul, la ville d'Ajaccio, plus petite, en devint le chef-lieu. Aujourd'hui même Bastia ne peut pas oublier qu'elle a été un jour la capitale de l'île et qu'elle n'est plus qu'une simple sous-préfecture ; mais par l'industrie, le commerce et la civilisation elle est encore incontestablement à la tête de la Corse. La jalousie des Bastiais et des Ajacciens ne semblerait qu'un ridicule esprit de clocher, si l'on ignorait que la séparation de la Corse en pays du deçà et du delà des monts a existé aux premiers temps de son histoire. Aussi le caractère des habitants de ces deux contrées est-il tout à fait différent : au-delà des montagnes qui séparent la Corse de l'Est à l'Ouest, il y a infiniment plus de rudesse, tout le monde est armé ; en deçà l'instruction est plus répandue, l'agriculture plus avancée et les mœurs sont plus douces.

De nos jours la *Terra vecchia* est, à proprement parler, la *Terra nuova* : on y voit les rues les plus belles. La plus importante, c'est la *Traversa*, ouverte depuis peu d'années : c'est une rue qui se dirige vers la mer avec des maisons de six et sept étages ; elle n'est pas encore entièrement bâtie. Elle m'a rappelé la plus belle rue que j'aie vue de ma vie, la *strada Balbi e nuova* de Gênes. Mais bien que les maisons de la *Traversa* aient des dimensions de palais, elles ne bril-

lent ni par l'architecture ni par la richesse des matériaux. La Corse possède à profusion les pierres les plus rares, le marbre, le porphyre, la serpentine, l'albâtre, un superbe granit ; mais elle ne les emploie presque pas. La nature est ici délaissée partout ; c'est comme une belle princesse enchantée.

En ce moment on construit du moins sur la *Traversa* un palais de justice, et j'ai vu dans les carrières de Corte tailler les colonnes de marbre qui doivent en orner les arcades. Mais c'est en vain que j'ai cherché ailleurs des ornements de marbre ; et cependant, le croirait-on ? toute la ville de Bastia est pavée en marbre, que l'on extrait des carrières de Brando. Je ne sais si, comme je l'ai entendu dire, ce pavé est réellement le plus beau du monde.

Malgré ses grandes proportions, la *Traversa* est la moins animée des rues de la ville. Tout le commerce se porte sur la place Favalelli, sur le quai et à *Terra nuova*, autour du Fort. Le soir le beau monde va se promener sur la place Saint-Nicolas, au bord de la mer, où se trouvent la Sous-Préfecture et la Cour d'Appel.

Il n'y a pas une seule œuvre d'architecture qui puisse arrêter ici l'étranger ; tout l'intérêt réside pour lui dans les charmantes promenades au bord de la mer et dans les excursions sur les montagnes ombragées d'oliviers. Quelques églises de Bastia sont spacieuses et richement décorées, mais d'un extérieur lourd et sans art. La cathédrale contient plusieurs tombeaux de seigneurs génois ; elle se trouve à *Terra nuova*. *Terra vecchia* possède l'importante église de Saint-Jean-Baptiste, dont je ne parle cependant que pour le tombeau de Marbeuf, qu'elle renferme. Marbeuf gouverna la Corse pendant seize ans ; il fut l'ami de Charles Bonaparte, qui avait été autrefois chaud partisan de Paoli, et il ouvrit la carrière de Napoléon en lui procurant une place

à l'école de Brienne. Son tombeau n'a plus d'inscription : celle qui s'y trouvait au temps de la guerre de Paoli contre la France fut détruite par les patriotes corses, qui écrivirent sur la pierre tumulaire : « Le monument que le honteux mensonge et la basse flatterie ont consacré au tyran de la Corse désolée, la vraie liberté et la libre vérité de toute la Corse en fête viennent de le renverser aujourd'hui. » Lorsque Napoléon arriva à l'empire, Madame Letizia voulut accorder à la veuve de Marbeuf le premier rang parmi les dames de sa cour ; mais l'empereur évita heureusement cette grande maladresse ; il sentit qu'il ne convenait pas d'assigner à Madame Marbeuf une charge de service dans cette même famille qui devait tant à la protection de son mari. Il fit donner une pension de 10,000 francs au fils de Marbeuf ; ce jeune général mourut au champ d'honneur en Russie. Le petit théâtre de Bastia est un monument de Marbeuf, qui l'a fait bâtir à ses frais.

L'église de Saint-Jean renferme le tombeau d'un autre Français de distinction : c'est celui du comte Boissieux, petit-fils du maréchal Villars, mais toujours malheureux dans ses guerres. Il mourut en 1738.

Ce qui m'attirait surtout à Bastia, c'était la vie du port et le mouvement des marchés. Je ne manquais jamais, par exemple, d'aller visiter tous les matins le marché aux poissons. Aussi, les pêcheurs avaient-ils fait quelque bonne prise ? Ils me la montraient en me disant avec amitié : « Voilà, Monsieur, une *murena* ; ceci est une *razza* ; vous voyez là le *pesce spada*, le *pesce prete*, la *triglia*, le *capone*, le *grongo*... »

Dans un coin du marché, comme indignes de paraître avec les autres, se trouvent les poissons de l'étang. La côte orientale de la Corse a de vastes étangs fort poissonneux : séparés de la mer par une étroite et basse langue de

terre, ils communiquent cependant avec elle par quelque point.

Le plus beau de tous les poissons, c'est vraiment la murène. Elle ressemble à un serpent de magnifique porphyre. Elle poursuit, dit-on, la langouste dont elle aime à sucer la chair ; la langouste mange la rascasse, et celle-ci la murène. Nous retrouvons là les subtilités de la fable du loup, l'agneau et le chou : On doit passer la rivière ; comment fera-t-on pour les transporter l'un après l'autre sur la rive opposée ? Je suis trop peu diplomate pour empêcher la guerre entre ces poissons. Mais les pêcheurs les prennent souvent tous les trois dans un même filet.

Les golfes de la Corse, surtout ceux d'Ajaccio et de Bonifacio, fournissent beaucoup de thons et de sardines. Les Romains ne tiraient point d'esclaves de l'île, parce qu'ils les trouvaient trop arrogants ; mais ils aimaient fort le poisson corse, qui s'étalait à la table de leurs grands seigneurs. Juvénal lui-même le cite avec éloge.

Le marché de la place Favalelli est le matin fort animé. Les fruitières et les marchandes de légumes sont là assises auprès de leurs corbeilles, où brillent les plus beaux fruits du midi. On n'a qu'à parcourir ce marché pour se faire une idée de la richesse naturelle du pays : ici des poires et des pommes, des pêches et des abricots, des prunes de toute espèce ; là des amandes fraîches, des oranges et des citrons, des grenades ; à côté, des pommes de terre ; puis, des bouquets de fleurs ; là-bas, des figues vertes ou bleues et les inévitables pommes d'amour ; plus loin, d'excellents melons à un sou pièce ; au mois d'Août on y trouve aussi le raisin muscat du Cap-Corse.

Des villages environnants descendent le matin de fort bonne heure des femmes de tout âge pour aller porter leurs produits à la ville. Il y en a beaucoup parmi elles qui se

distinguent par leur beauté. Je suivais un soir la route de Pietranera, au bord de la mer. Je rencontrai une jeune fille qui retournait au village avec son panier vide sur la tête.

— *Buona sera* ! *Evviva, Signore* ! me dit-elle. La conversation s'anima. La jeune Corse me raconta naïvement l'histoire de son cœur : — Ma mère veut me contraindre à épouser un jeune homme que je n'aime pas.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il ne me convient pas. *Ah ! Madonna !*

— Est-il jaloux ?

— *Come un diavolo ! ah, madonna !* Je voudrais déjà m'enfuir à Ajaccio !

Pendant que nous causions, un Corse s'avança vers nous ; il portait une cruche à la main et se rendait à la fontaine.

— Si vous voulez vous rafraîchir, dit-il, attendez mon retour ; puis, Paolina, tu viendras un peu à la maison : j'ai à te parler au sujet de ton mariage.

— Voyez, me dit la jeune fille ! C'est un de mes parents. Ils m'aiment tous et, quand ils me rencontrent, ils ne manquent jamais de me saluer avec bonté. Mais aucun d'eux n'est d'avis que je doive me marier avec Antonio.

Nous approchions de la maison. Paolina se tourna aussitôt vers moi d'un air grave en me disant : « *Signore*, maintenant il faut nous séparer, car si j'entre avec vous dans le village, le monde en médira (*faranno mal grido*). Mais si vous voulez venir demain demander l'hospitalité à ma mère, nous appellerons nos parents pour vous faire honneur. Nous avons assez d'amis au Cap-Corse. »

Je m'en retournai, et à la vue de la beauté incomparable de la mer et du silence de ces montagnes sur lesquelles les chevriers commençaient à allumer leurs feux, je me rappelai vivement Homère et la scène de Nausicaa auprès des Phéaciens hospitaliers.

En Corse les femmes portent le *mandile*, mouchoir de couleur qui couvre le front et qui, collant sur la tête, va se nouer autour de la tresse et cache entièrement les cheveux. Cette coiffure est en usage dans tout le pays. Elle remonte à une époque très ancienne, car les figures de femmes peintes sur les vases étrusques en sont affublées.

Elle va parfaitement aux jeunes filles, moins bien aux femmes d'un certain âge, qu'elle fait ressembler à des juives. Les hommes ont un béret de couleur brune ou rouge ; c'est l'antique bonnet phrygien. Pâris, fils de Priam, le portait déjà, ainsi que le persan Mithras, comme on le voit par les figures qui les représentent. Chez les Romains ce bonnet était l'emblème des Barbares, témoin les prisonniers daces de l'arc de triomphe de Trajan (ils sont maintenant sur l'arc de Constantin) et d'autres statues de rois barbares, sarmates et asiatiques, placées sur des monuments de ce genre. La même coiffure était pour les doges de Venise l'insigne de leur dignité.

Les femmes corses portent sur la tête tous les fardeaux, et des poids vraiment incroyables. Cependant ainsi chargées, elles trouvent encore le moyen de tenir un fuseau et de filer en marchant. Avec leurs grands vases en cuivre à deux anses, pleins d'eau, sur la tête, elles sont d'un effet pittoresque. Je n'ai vu cela qu'à Bastia. Au-delà des monts on transporte l'eau dans des cruches en terre cuite, de formes grossières, à la vérité, mais rappelant un peu les vases étrusques.

— Voyez-vous cette femme avec un seau d'eau sur la tête?

— Oui ! eh bien, qu'y a-t-il d'extraordinaire ?

— Elle aurait pu être aujourd'hui princesse de Suède et épouse d'un roi.

— *Madre di Dio !*

— Voyez ce village perché là-haut sur la montagne ! C'est Cardo. Un jour Bernadotte, alors simple soldat, s'éprit d'une

Cardinca. Les parents éconduisirent le *povero diavolo ;* mais le pauvre diable devint roi. Si la jeune villageoise l'avait épousé, elle serait devenue reine, et sa fille, qui transporte là de l'eau sur la tête, ne se plaindrait pas maintenant de n'être point princesse de Suède. »

Bernadotte a travaillé, comme soldat, à la route de Saint-Florent à Bastia. Au pont du Golo, à quelques milles de Bastia, il fut nommé caporal, très heureux de son avancement. Il fut alors préposé à la surveillance des ouvriers de la route. Puis, il copia des rôles pour le compte d'Imbrico, greffier à la cour. Il existe encore aux archives de Paris un grand nombre de copies de sa main.

Certes, la Corse est une île extraordinaire ! Plus d'un de ses habitants a parcouru ses montagnes solitaires sans se douter qu'il porterait un jour une couronne royale. C'est le pape Formose, natif du village de Vivario, qui, au neuvième siècle, a ouvert la série ; puis vint le renégat Lazzaro, de Bastia, qui, au seizième siècle, fut nommé dey d'Alger ; au temps de Napoléon, une femme corse fut élevée à la dignité de première impératrice du Maroc, et Napoléon lui-même devint le premier empereur de l'Europe.

CHAPITRE III

ENVIRONS DE BASTIA

Que de charmes ont ici les promenades du soir et du matin sur le rivage ! En faisant quelques pas à peine on se trouve près du grand élément ou dans les montagnes, là comme ici séparé du monde, au milieu de la bienfaisante solitude de la nature. Au bord de la mer s'élèvent des bois touffus d'oliviers. Souvent je m'y couchais auprès d'un tombeau de famille (un petit monument avec une coupole moresque), et entouré d'un silence ravissant, je regardais par delà les flots les trois îles à l'horizon. Partout où l'on tourne les yeux règne un calme et un recueillement solennels : de sombres falaises, couvertes de cactus épineux, des tours solitaires, rien sur les vagues, nulle part un homme, un oiseau, à droite et à gauche de hautes montagnes inondées d'une chaude lumière.

Je gravis les hauteurs des environs de Bastia. Elles sont parsemées de vignobles, de bois d'oliviers, de jardins d'orangers, de petites villas aux formes les plus bizarres ; çà et là on aperçoit un palmier éventail, des chapelles funéraires au milieu des cyprès, des ruines ensevelies sous le lierre. Les sentiers sont rudes : il faut enjamber des roches roulées par les eaux, marcher sur des murs, entre des haies de ronces, dans un enchevêtrement de lierres et de chardons sauvages. J'admirais surtout la campagne au Sud de Bastia. De ce côté,

les montagnes affectent, comme presque partout en Corse, la forme de superbes pyramides ; mais elles sont plus éloignées et s'inclinent doucement vers une plaine souriante. C'est là qu'est le vaste étang de Biguglia, avec sa couronne de roseaux, silencieux et morne, à peine traversé par quelque petite barque de pêcheurs. Je le regardais par un soleil couchant, qui le couvrait d'une teinte rose ainsi que les hauteurs. Un seul navire glissait sur la mer éclairée par les derniers feux du jour.

Le calme d'une grande nature initie notre âme comme à de saints mystères. Je voyais à gauche le couvent de Saint-Antoine au milieu des oliviers et des cyprès, deux moines assis devant le portique et des femmes, couvertes d'un voile noir, sortant de l'église ; et cette scène fit revivre en moi le souvenir d'un tableau représentant l'heure des Vêpres en Sicile.

En descendant vers la grande route, j'arrivai au chemin du Nebbio, au moment où des troupeaux de chèvres rentraient au bercail. Je vis passer devant moi, au galop, des cavaliers avec le bonnet phrygien sur la tête, la veste brune en laine de brebis jetée sur les épaules, le fusil double en bandoulière, de rudes gaillards au visage de bronze, montés sur des chevaux rouges. Ils sont parfois deux, homme et femme, placés l'un derrière l'autre sur la même bête, et lorsque le soleil est trop brûlant ils ouvrent un énorme parasol.

L'ombrelle est ici indispensable en été. J'ai vu souvent des hommes et des femmes prendre des bains de mer, les femmes habillées, les hommes tout nus ; ils étaient là tranquillement assis dans l'eau, sous leurs grands parasols, et ils me semblaient on ne peut plus heureux.

Les femmes chevauchent ici comme les hommes, et se tiennent bien sur leur monture. L'homme porte toujours la

zucca, une gourde ronde, en sautoir, souvent un petit sac en poil de chèvre (le *zaino*), et autour de la taille la *carchera*, cartouchère en cuir.

Devant moi marchaient plusieurs hommes qui revenaient des champs, et rentraient à la ville. Je me joignis à eux. Ils m'apprirent qu'ils étaient nés sur le continent italien. Il arrive tous les ans en Corse plus de cinq mille ouvriers de la Terre ferme, surtout de la Ligurie, de Lucques et de Piombino : ils viennent cultiver les champs des paresseux insulaires. Les Corses passent encore, avec raison, pour ne point aimer le travail, et en cela ils ne ressemblent guères à d'autres braves montagnards, aux Samnites, par exemple. Ces ouvriers étrangers s'appellent ici généralement *Lucchesi*. J'ai pu voir moi-même en quel profond mépris les Corses tiennent ces travailleurs infatigables, qui abandonnent chaque année leur pays, afin de pouvoir y rapporter un petit pécule gagné à la sueur de leur front dans un pays fiévreux.

J'ai souvent entendu employer le mot *Lucchese* comme une insulte. C'est surtout dans les montagnes de l'intérieur qu'on néglige les travaux de l'agriculture : on les juge indignes d'un homme libre. A l'exemple de ses pères, le montagnard corse exerce la profession de berger ; il se contente du lait de ses chèvres, de la farine de ses châtaignes, de l'eau fraîche de ses sources, du produit de sa chasse.

Il y a maintenant en Corse un certain nombre de démocrates italiens, qui s'y sont refugiés après l'avortement de leur révolution. Pendant l'été de cette année on en comptait environ cent cinquante, appartenant à toutes les classes de la société ; la plupart résidaient à Bastia. J'eus l'occasion de connaître les plus considérables de ces émigrés, et je les accompagnais souvent dans leurs promenades. C'était une société bigarrée, comme l'Italie politique, des Lombards, des Vénitiens, des Napolitains, des Romains, des Florentins.

Je fis cette remarque : dans un pays sans culture, les Italiens et les Allemands sont attirés les uns vers les autres ; placés sur un terrain neutre, ils éprouvent une mutuelle sympathie. Il faut dire aussi qu'en 1848, les peuples ayant subi des destinées communes, bien des barrières se sont abaissées, et il s'est produit partout des théories, où les hommes, à quelque nation qu'ils appartiennent, se sentent tous également à l'aise. Je trouvai parmi ces exilés des gens de tout âge et de toute condition, tels qu'une société pareille peut aussi en réunir chez nous, des fanatiques exaltés et des esprits calmes avec des principes solides et une intelligence positive.

Aujourd'hui le monde est plein de réfugiés appartenant aux diverses nations de l'Europe. Ils sont surtout répandus dans les îles que la nature semble depuis longtemps avoir destinées à cela. Il y en a beaucoup aux Iles Ioniennes, dans les îles de la Grèce ; un grand nombre vivent en Sardaigne et en Corse, d'autres dans les îles de la Normandie, la plupart en Angleterre. Ces proscrits subissent le sort des peuples de l'Europe : quelle que soit la différence des lieux, le bannissement politique est chez ces peuples aussi ancien que l'histoire de leurs États ; c'est comme une fatalité. En les voyant, je me rappelais l'époque où les îles de la Méditerranée, Samos, Délos, Egine, Corcyre, Lesbos, Rhodes, servaient d'asile aux réfugiés politiques de la Grèce, que les révolutions avaient chassés d'Athènes ou de Thèbes, de Corinthe ou de Sparte ; je songeais aux nombreux exilés que Rome avait, au temps des Césars, confinés dans les îles, Agrippa Posthumus à Planasia, le philosophe Sénèque en Corse. Cette dernière contrée surtout a été à toutes les époques une terre d'exil, aussi bien qu'un lieu de refuge, un véritable pays de *banditi*. Elle l'est encore : Errants, sans abri, de farouches vengeurs parcourent ses montagnes, les

émigrés politiques se cachent dans ses villes ; et la même proscription pèse sur ces infortunés que la loi menace également de la prison et de la mort. La Corse fait plus que pratiquer la religion de l'hospitalité envers ces émigrés italiens ; elle paie une dette de reconnaissance, car les Corses ont autrefois trouvé partout en Italie un accueil hospitalier.

Le gouvernement français s'est jusqu'ici montré tolérant et libéral envers ces hôtes. Leur complet isolement force d'ailleurs les exilés à mener ici une vie contemplative, pleine de calme et de dignité. A ce point de vue, ils sont peut-être moins à plaindre que leurs frères d'infortune réfugiés à Jersey ou à Londres.

CHAPITRE IV

LE FLORENTIN FRANCESCO MARMOCCHI

Il n'y a ici que deux choses : l'exil et l'exilé.
SÉNÈQUE (*Sur la Corse*).

Προςκυνοῦντες τήν εἱμαρμένην σοφοί.
ESCHYLE (*Prométhée*).

A la librairie Fabiani, où je demandai une géographie de la Corse, on me dit qu'on imprimait justement cet ouvrage, dont l'auteur était Francesco Marmocchi, émigré florentin. J'allai le voir et je fis là une de mes meilleures connaissances d'Italie. Je me trouvai en présence d'un homme de plus de trente ans, d'un extérieur aimable ; il était comme enfoui sous les livres. Il est difficile de trouver une chambre d'exilé respirant autant de calme : une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages classiques (j'y aperçus avec joie le Kosmos de Humboldt), des gravures représentant des vues de Florence.

J'avais sous les yeux non seulement la retraite d'un lettré, mais aussi les goûts délicats d'un Florentin instruit.

Florence et la Corse ! On ne saurait peut-être imaginer de contraste plus grand. Aussi, j'éprouvai tout d'abord une étrange sensation lorsque, après avoir vécu six semaines dans la capitale de la Toscane, je quittai brusquement les madones de Raphaël pour les bandits de la Corse. Cependant,

cette île est d'une merveilleuse beauté, et bien que l'exil, même au paradis, soit toujours un exil, un ami de la nature pourrait ici aussi bien qu'ailleurs se consoler, comme Sénèque, en étudiant dans un calme absolu les phénomènes naturels. Tout ce que le vieux Romain a écrit à sa mère Helvia, pendant son exil en Corse, sur les consolations que procurent la contemplation de la nature et l'étude de la science peut entièrement s'appliquer à Francesco Marmocchi. Cet ancien professeur de Florence m'apparut dans sa laborieuse et noble retraite comme le plus content des exilés.

A l'époque de la révolution de 1848, Marmocchi a été ministre avec Guerrazzi ; plus heureux que son ami politique, il put fuir de Florence à Rome et de là en Corse, où il avait déjà passé trois ans. Son activité infatigable et la stoïque sérénité avec laquelle il supporte son malheur donnent la preuve de sa mâle énergie. C'est l'un des meilleurs géographes italiens. Outre son grand ouvrage, une géographie universelle en six volumes in-4o, dont on tire en ce moment une édition nouvelle, il a composé une géographie de l'Italie en deux volumes, une géographie historique de l'antiquité, du moyen-âge et des temps modernes, une histoire naturelle d'Italie ainsi que d'autres ouvrages. Je le trouvai occupé à revoir sa petite géographie de la Corse, excellent manuel, qu'il a dû écrire en français. Elle a paru à Bastia chez Fabiani ; je lui dois d'utiles renseignements.

Un matin avant le lever du soleil, nous fîmes ensemble une excursion dans les montagnes de Cardo. Il est doux d'entendre les leçons du géographe, lorsqu'il nous sert lui-même de guide et qu'en présence de la florissante nature il en explique les sublimes phénomènes. Je suis presque mot-à-mot sa géographie :

La Corse doit son entière existence à l'agglomération des masses soulevées. Pendant un long intervalle elle a été sou-

mise à trois grandes actions volcaniques, auxquelles il faut attribuer les lignes capricieuses de ses contours et son relief abrupt. Il est facile d'établir l'ordre successif de ces soulèvements. Le premier soulèvement eut lieu du Nord-Ouest au Sud-Ouest. On le reconnaît aux chaînes de montagnes qui parallèlement descendent jusqu'à la mer dans une direction N.-E. et S.-O. et y forment les principaux promontoires de l'île sur la mer occidentale. L'axe principal de l'île était alors tout autre, et les îles du détroit de Bonifacio, ainsi qu'une portion du Nord-Est de la Sardaigne en faisaient partie. La matière de ce premier soulèvement se compose surtout de terrains primordiaux granitoïdes ; à l'époque de cette convulsion de la nature il n'y avait donc là aucune étincelle de vie.

Le second soulèvement se fit du Sud-Ouest au Nord-Est, et une bonne partie de ces terrains soulevés sont aussi primordiaux granitoïdes ; cependant à mesure qu'on avance vers le Nord-Est, le terrain primordial granitoïde se transforme peu à peu et devient un terrain ophiolitique. Au reste, ce second soulèvement est peu reconnaissable. Il détruisit évidemment en grande partie la crête septentrionale du premier ; mais la géologie corse en conserve à peine aujourd'hui quelques vestiges.

La destruction presque complète de la partie Sud du soulèvement primitif est due au troisième et dernier soulèvement, qui donna à l'île sa forme actuelle.

Il eut lieu dans la direction du Nord au Sud. Tant que la masse de ce dernier soulèvement n'a pas été en contact avec les terres produites par les soulèvements antérieurs, elle a conservé une direction régulière, comme l'indique la chaîne des montagnes du Cap-Corse. Mais, plus au Sud, elle a, par un choc terrible, triomphé de la résistance des roches primitivement amoncelées ; elle bouleversa tout, changea de

direction et se brisa même en plusieurs endroits, comme le montrent les ouvertures des vallées conduisant des régions intérieures à la plage orientale et devenues le lit des torrents qui de ce côté se jettent dans la mer : le Bevinco, le Golo, le Tavignano, le Fiumorbo et d'autres encore.

Les roches fondamentales de ce troisième soulèvement sont primordiales ophiolitiques et primordiales calcaires, recouvertes sur plusieurs points par des terrains secondaires.

Les terrains primitifs, qui occupent le Sud et l'Ouest de l'île, sont donc presque entièrement granitiques. Près de leur limite, ils renferment quelques couches de *gneiss* et de *schistes*.

Presque partout le granit est recouvert. Preuve évidente que l'époque de son émission a précédé celle où les terrains se formaient au sein de l'Océan et se déposaient en couches horizontales sur les masses cristallines des granits.

Des masses de roches euritiques et de porphyres entrecoupent les granits ; une formation distincte de porphyres couronne les monts Cinto, Vagliorba et Pertusato, les plus élevés du Niolo, et recouvre les granits. Ces porphyres sont à leur tour traversés par des filons de *grunstein* de deux à trois pieds de puissance.

Les terrains intermédiaires occupent tout le Cap-Corse et l'Est de l'île. Ils consistent en *calcaires* d'un gris bleuâtre, en *talc* massif, en *ollaires*, *serpentines, euphotides, quartz*, *feldspath* et *porphyres*.

Les terrains tertiaires ne se montrent que par lambeaux isolés, à Saint-Florent, Volpaiola, Aleria et Bonifacio. On y trouve, dans des lits de ciment calcaire, beaucoup de fossiles d'animaux marins d'un ordre inférieur, d'*oursins*, de *peignes*, de *polypes*, etc.

Quant aux plaines de la côte orientale, celles de Biguglia, de Mariana et d'Aleria par exemple, ce sont des terres d'allu-

vion formées à l'époque où les eaux détruisirent un grand nombre d'espèces animales. Tout près de Bastia on a trouvé parmi les fossiles diluviens la tête d'un *lagomys*, petit lièvre sans queue, qui vit aujourd'hui en Sibérie.

La Corse n'a point de volcans; mais on en voit çà et là d'anciens vestiges, près de Portovecchio, d'Aleria, de Balistro, de Santa Manza et ailleurs.

Il semble presque incroyable qu'une île si rapprochée de la Sardaigne, de la Toscane, et particulièrement de l'île d'Elbe, puisse être aussi pauvre qu'elle l'est en effet, en productions minérales de la classe des métaux. Il y a sans doute un peu partout de nombreux indices de mines métallifères : ici des traces de fer ou de cuivre, là de plomb, d'antimoine, de manganèse, de molybdène, ou bien de mercure, de cobalt, d'or et d'argent. Mais tout cela est illusoire, comme l'a montré l'ingénieur Gueymard dans son ouvrage sur la géologie et la minéralogie de la Corse.

Les seules mines métallifères qu'il y aurait actuellement avantage à exploiter, ce sont : au Cap-Corse les mines de fer d'Olmeta et de Farinole, et la mine d'antimoine d'Ersa ; la mine de fer près de Venzolasca ; la mine de cuivre de Linguizzetta ; et la mine de manganèse près d'Alesani.

Par contre, la Corse est d'une inépuisable richesse en roches précieuses de l'espèce la plus rare ; c'est le véritable paradis des géologues. Mais ce trésor est complètement négligé et ne trouve point d'emploi. Il vaut la peine de citer ces pierres magnifiques, dans l'ordre que la géologie leur a jusqu'ici assigné.

1. Granits.

Granit rouge, semblable au granit oriental, entre l'Orto et le lac de Creno.

Granit rouge de corail, près d'Olmiccia.

Granit rouge rose, près de Cargese.

Granit rouge légèrement violet, près d'Aïtone.

Granit rose de Carbuccia.

Granit rose de Porto.

Granit rose rouge, près d'Algaiola.

Granit avec grenats (grenats de la grosseur d'une noix), près de Vizzavona.

2. Porphyres.

Porphyres variés du Niolo.

Porphyre noir, tacheté de rose, près de Portovecchio.

Porphyre nankin, avec feldspath rose, près de Portovecchio.

Porphyre gris verdâtre avec améthiste, sur la Restonica.

3. Serpentines.

Serpentine verte, très dure, et serpentine transparente, près de Corte, Matra et Bastia.

4. Eurites, amphibolites et euphotides.

Eurite globuleux, près de Curso et de Girolata, dans le Niolo, etc.

Amphibolite globuleux, vulgairement appelé granit orbiculaire (les globules se composent de feldspath et d'amphiboles disposés par couches concentriques), par blocs isolés, près de Sollacarô, sur le Taravo, dans la vallée de Campolaggio, etc.

Amphibolite à cristaux d'amphibole noir dans un feldspath blanc, près d'Olmeto, de Levie et de Mela.

Euphotide, appelé aussi Vert de Corse et Vert d'Orezza, dans le lit de Fiumalto et dans la vallée de Bevinco.

5. Jaspes et agates.

Jaspes dans des granits et des porphyres (Niolo et vallée de Stagno).

Agates, également dans les granits et les porphyres (mêmes endroits).

6. Marbres et albâtres.

Marbre blanc statuaire d'une beauté éblouissante, près d'Ortiporio, de Casacconi, de Borgo, de Cavignano, etc.

Marbre gris bleuâtre, près de Corte.

Albâtre jaune, dans la vallée de Santa Lucia près de Bastia.

Albâtre blanc, demi transparent, lamellaire et fibreux, dans une grotte derrière Tuara, au fond du golfe de Girolata.

CHAPITRE V

DEUXIÈME LEÇON

Ce fut une leçon bien instructive que celle que me donna F. Marmocchi, ancien professeur d'histoire naturelle, et ministre de Toscane, aujourd'hui pauvre *fuoruscito* solitaire, lorsqu'à l'heure la plus rosée du matin nous étions sur les vertes montagnes de Cardo, admirant ensemble la belle Méditerranée et sa douce teinte de saphir !

Dolce color d'oriental zaffiro. (Dante).

— Regardez, s'écria Marmocchi, cette bande bleue à l'horizon ! C'est la Toscane.

— Oh, oui, je vois bien la Toscane, je distingue même la belle Florence, et au milieu des *Uffizi* les statues des grands Toscans, Giotto, Orgagna, N. Pisano, Dante, Pétrarque, Boccace, Macchiavel, Galilée et le divin Michel-Ange. Trois mille Croates s'y promènent en ce moment parmi les statues ; l'air est si pur qu'on peut tout voir et tout entendre d'ici. N'entendez-vous pas, Francesco, les vers sublimes que ce Michel-Ange de pierre adresse à Dante ?

Dolce m'è il sonno e più l'esser di sasso,
Infinchè il danno e la vergogna dura.

Non parlar, non sentir m'è gran ventura :
Però non mi destar! Deh, parla basso ! (1)

Mais voyez ce rocher brun et aride tout paré de fleurs ! Sa tête porte un superbe bouquet de myrte fleuri et son sein est gracieusement entouré d'une triple ceinture de lierre, de mûriers sauvages et de blanche clématite, cette douce vigne des bois. — Il n'y a point de plus belles couronnes que ces guirlandes de clématite avec leurs bouquets de fleurs blanches et leurs feuilles délicates ; déjà les anciens les recherchaient, et ils aimaient à s'en parer aux heures de plaisir.

Sur un petit espace quelle richesse de plantes agglomérées ! Ici le romarin et le cytise ; là l'asperge sauvage ; à côté un haut panache de bruyères à fleurs de lilas ; plus loin l'euphorbe qui, lorsqu'on la brise, fait jaillir un lait vénéneux ; puis la sympathique lélianthème, qui laisse tomber peu à peu toutes ses belles fleurs jaunes, dès que l'on casse une seule de ses branches ; là se dresse, avec ses formes exotiques et bizarres, comme un Maure mécréant, le cactus épineux ; tout près de lui l'olivier sauvage, le chêne-liège, le lentisque, le figuier sauvage ; et à leurs pieds fleurissent les enfants bien connus de mon pays, la scabiée, le géranium, la mauve. Comme on se sent pénétré, réconforté par les parfums suaves qu'exhalent les fleurs de ces plantes sauvages, la rue, la lavande, la menthe et toutes ces labiées ! Napoléon ne disait-il pas à Sainte-Hélène, lorsque ses pensées se reportaient tristement vers le beau pays de sa naissance : « Tout y était meilleur, jusqu'à l'odeur du sol même. Elle m'eût suffi pour le deviner les yeux fermés. »

---

(1) Il m'est doux de dormir et surtout d'être de pierre, — tant que dure la misère et la honte ; — ni parler, ni sentir, c'est pour moi un grand bonheur. — Aussi, ne me réveille pas ! De grâce, parle bas !

Ecoutons maintenant les observations générales de Marmocchi sur la botanique de la Corse :

La Corse est la province la plus centrale du grand empire botanique de la Méditerranée, empire caractérisé par la surabondance des labiées, riches d'aromes, et des gracieuses caryophillées. Ces plantes couvrent toutes les parties de l'île, et en parfument l'air dans chaque saison.

En raison de cette position centrale, la botanique de la Corse se lie et se fond avec la botanique de toutes les autres provinces du vaste empire végétal dont nous venons de parler : par le Cap-Corse elle se rattache à la botanique ligurienne ; par la côte orientale, à la botanique toscane et romaine ; par les côtes occidentales et australes à celles de Provence, d'Espagne, de Barbarie, de Sicile et de l'Orient ; et enfin par la région centrale, très montagneuse et très élevée, à la botanique des Alpes et des Pyrénées. Aussi quelle richesse prodigieuse dans le règne végétal de la Corse ! Cette variété augmente encore la beauté des sites de l'île, si pittoresques déjà par la nature et les accidents du sol.

Quelques-unes de ses forêts sur les flancs des montagnes sont aussi belles que les plus renommées de l'Europe ; celles d'Aitone et de Vizzavona sont les plus remarquables. En outre, plusieurs provinces de la Corse sont couvertes d'immenses bois de châtaigners, dont les arbres sont aussi vigoureux et aussi productifs que les plus beaux arbres des Apennins et de l'Etna. Des plantations d'oliviers, vastes comme des forêts, ornent les collines et les vallées qui bordent la mer ou qui sont ouvertes à son influence. Partout, même sur les flancs raboteux et escarpés des hautes montagnes, les vignes serpentent autour des vergers et étalent aux yeux leur feuillage vert et leurs fruits pourprés. Des plaines fertiles, blondes de riches moissons, s'étendent sur les côtes; et l'orge et le seigle tapissent çà et là les penchants des

montagnes de leur fraîche verdure, qui forme le plus beau contraste avec le vert plus foncé des makis et des bois et les tons froids des pierres et des rochers nus.

L'érable et le noyer se plaisent aussi, comme le châtaignier, dans les vallées et sur les montagnes; le cyprès et le pin maritime aiment les lieux moins élevés ; le chêne-liège et le chêne-vert abondent dans les forêts ; l'arbousier et le myrte y acquièrent les proportions des arbres. Le pérussier et principalement l'olivier sauvage couvrent de vastes espaces sur les collines. L'alaterne, toujours vert, le genêt d'Espagne et de la Corse sont mêlés aux bruyères d'espèces variées, mais toutes également belles ; on distingue parmi elles l'*Erica arborea* qui atteint souvent une hauteur peu commune.

Dans les endroits périodiquement baignés par les débordements des torrents et des ruisseaux, le genêt de l'Etna, avec ses belles fleurs d'un jaune doré, les cystes, les lentisques, les térébinthes croissent partout où la terre n'est pas remuée par la main de l'homme. Plus bas, il n'est pas de ravin, ni de vallée qui ne soient ombragés par le gracieux laurier-rose dont les branches, vers les marines, se mêlent à celles du tamaris.

Le palmier éventail croît dans les rochers au bord de la mer, et le palmier dattier, apporté probablement d'Afrique, dans les parties les plus abritées des côtes. *Le cactus opuntia* et l'agave d'Amérique poussent partout dans les lieux chauds, rocailleux et arides.

Que dirai-je des superbes cotylédons, des belles plantes léguminenses, des grandes verbacées, des magnifiques digitales pourprées, qui tapissent les montagnes de l'île ? Et des mauves, des orchidées, des liliacées, des solanées, des centaurées et des chardons, plantes qui embellissent si bien les lieux brûlants, frais ou ombragés dans lesquels leurs sympathies naturelles les font naître ?

Le figuier, le grenadier, la vigne donnent en Corse de bons fruits, même quand l'agriculteur n'en prend aucun soin ; et le climat et le sol des rivages de cette belle contrée sont si favorables au limonier, à l'oranger et aux autres arbres de la même famille, qu'ils y forment de véritables forêts.

L'amandier, le cerisier, le prunier, le pommier, le poirier, le pêcher, l'abricotier, et généralemeut tous les arbres fruitiers de l'Europe y sont communs. Dans les expositions les plus chaudes de l'île les fruits du caroubier, du néflier de plusieurs espèces, du jujubier arrivent à parfaite maturité.

Enfin, si l'homme le voulait, il pourrait, selon les différentes localités et sans beaucoup de peine, cultiver avec succès la canne à sucre, le coton, le tabac, l'ananas, la garance et même l'indigo : en un mot, la Corse pourrait être pour la France la petite Inde de la Méditerranée.

Cette splendide végétation est favorisée par le climat. Il y a en Corse trois climats bien distincts, mesurés par les degrés d'élévation du terrain. La premier embrasse la région inférieure de l'atmosphère, depuis le niveau de la mer jusqu'à une hauteur de 580 mètres ; le second s'étend de cette hauteur à celle de 1950 mètres et le troisième de là au sommet des montagnes.

La première zône, c'est-à-dire toute la côte, est chaude, comme les terres parallèles d'Italie et d'Espagne ; elle n'a à proprement parler que deux saisons : le printemps et l'été; rarement le thermomètre y descend à deux ou trois degrés au-dessous de zéro, et il ne s'y maintient que peu d'heures. Sur toutes les plages, le soleil, même en janvier, est chaud ; mais la nuit et l'ombre y sont froids, et cela en toutes saisons. Si le ciel s'y voile, ce n'est que par intervalles ; le seul vent du Sud-Est, le lourd *Sirocco*, apporte les brumes tenaces que le violent Sud-Ouest, le *Libeccio*, chasse à son tour. Aux froids modérés de Janvier succède aussitôt une chaleur

caniculaire de huit mois et la température passe de 8 degrés à 18, et même jusqu'à 26 degrés à l'ombre. Malheur à la végétation s'il ne pleut aux mois de Mars ou d'Avril ! Et ce malheur est fréquent : aussi, dans toute la Corse, les arbres et les arbustes sont-ils généralement des espèces à feuilles dures et coriaces, qui résistent à la sécheresse, tels que le laurier-rose, le myrte, le cyste, le lentisque, l'olivier. En Corse, comme dans tous les climats chauds, les terres basses, les contrées humides et ombreuses sont presque pestilentielles : l'on ne s'y promène point le soir sans y prendre des fièvres longues et cruelles qui, à moins de changer absolument d'air, se terminent parfois par l'hydropisie et la mort.

La seconde zône a le climat de la France, ou plutôt de la Bourgogne, du Morvan et de la Bretagne. La neige s'y montre en Novembre et y persiste quelquefois pendant 20 jours ; mais, chose remarquable, loin de tuer l'olivier, jusqu'à la hauteur de 1160 mètres elle le rend au contraire plus fécond. Le châtaignier semble être l'arbre spécial de cette zône : il disparaît vers 1950 mètres pour faire place aux chênes-verts, aux sapins, aux hêtres, aux buis, aux genévriers. C'est aussi dans ce climat qu'habite la majeure partie de la population corse, dans des villages disséminés sur les penchants des montagnes ou bien au fond des vallées.

La troisième zône est froide et orageuse pendant huit mois de l'année ; c'est le climat de la Norvège. Les seuls lieux habités de cette région sont le Niolo et les deux forts de Vivario et de Vizzavona. Au-dessus de ces habitations, l'œil n'aperçoit plus de végétaux, si ce n'est quelques sapins suspendus à des rochers grisâtres. C'est le séjour des aigles et des mouflons ; là aussi sont les sources et les réservoirs des nombreux torrents qui descendent avec fracas vers la plaine.

On peut donc considérer la Corse comme une pyramide

divisée en trois couches d'air horizontales, dont l'inférieure est chaude et humide, la supérieure froide et sèche, tandis que la moyenne participe de ces deux qualités.

CHAPITRE VI

SAVANTS CORSES

En considérant combien de personnages illustres la Corse a donnés en moins d'un siècle, on s'étonne de voir qu'une île si petite et si peu peuplée en ait tant produit ! Ses hommes d'État et ses généraux ont une importance européenne, et si ses lettrés ont moins de valeur, c'est que dans un tel pays et avec une pareille histoire les seconds devaient naturellement céder la place aux premiers.

Mais la science même a trouvé de nos jours chez les Corses des représentants autorisés, et des noms tels que ceux de Pompei, de Renucci, de Savelli, de Raffaelli, de Giubega, de Salvator Viale, de Caraffa, de Gregori font honneur à leur pays. Ce qu'il y a de curieux, c'est que la plupart de ces esprits distingués appartiennent au barreau. Ils se sont surtout fait connaître par leurs travaux sur la jurisprudence ou sur leur histoire nationale.

Nous devons une mention spéciale à Giovan Carlo Gregori, dont le souvenir mérite bien de vivre chez ses compatriotes. Il naquit à Bastia, en 1797, d'une famille très considérable de l'île. Entré au barreau, il fut successivement nommé juge auditeur à Bastia, juge d'instruction à Ajaccio, conseiller à la cour royale de Riom et de là à celle de Lyon. Il montra beaucoup d'activité comme président de l'académie des sciences de cette dernière ville, où il mourut le 27 mai

1852. Outre ses études sur le droit romain, l'histoire de la Corse a été le constant objet de sa passion patriotique. Il avait projeté d'écrire cette histoire et réuni, dans ce dessein, un grand nombre de matériaux. La mort le surprit au milieu de son travail, et l'on ne pourra jamais assez le regretter. Néanmoins Gregori a rendu d'assez grands services à son pays : il a donné une nouvelle édition de l'histoire de Filippini qu'il voulait continuer, une édition et une traduction italienne des annales corses de Pietro Cirneo ; enfin, en 1843 il a publié les *Statuts de la Corse*, ouvrage d'une grande importance. Dans sa jeunesse il a aussi composé une tragédie de Sampiero, encore inédite.

Parmi ses manuscrits se trouvent une partie de son histoire de la Corse et de nombreux documents sur l'histoire du commerce chez les nations maritimes. La mort de Gregori a été regrettée par les Corses aussi bien que par les savants français et italiens.

La Corse naît encore à peine à la vie littéraire. Les guerres continuelles dont elle fut autrefois le théâtre devaient rendre ses habitants belliqueux et énergiques ; mais elles n'étaient guère favorables aux progrès des lettres. Aussi l'historien Filippini, qui vivait au temps de Sampiero, se plaint-il amèrement de l'ignorance de ses compatriotes. Il n'en est que plus surprenant de voir qu'en 1650 les Corses fondèrent une Académie des sciences. Elle eut tout d'abord pour président l'avocat Geronimo Biguglia, poète, théologien et historien. A cette époque on aimait à donner à ces sociétés les noms les plus étranges : les Corses appelèrent la leur *Accademia dei Vagabondi*, et ils ne pouvaient pas choisir de nom qui lui convînt davantage. Le marquis de Cursay, fort vénéré dans l'île, restaura cette académie, et Rousseau, qui mena toujours lui-même une vie vagabonde, écrivit pour elle une courte dissertation sur ce thème : « Quelle est la

vertu la plus nécessaire aux héros et quels sont les héros a qui cette vertu a le plus manqué ? » C'est bien là un sujet corse.

Cette académie n'existe plus. Les instituts littéraires de Bastia et de la Corse sont en général fort pauvres. Bastia possède un lycée et d'autres écoles moins importantes. J'ai assisté à une distribution de prix d'une école de filles. Elle se fit dans une des cours de l'ancien collège des Jésuites, élégamment décorée et illuminée le soir pour la circonstance. Les jeunes filles, toutes habillées de blanc, étaient assises formant un demi cercle en face des principaux citoyens et des autorités de la ville : elles attendaient les couronnes de laurier qui leur étaient destinées. La directrice proclamait le nom de l'heureux vainqueur, qui s'approchant alors de l'estrade, recevait sa couronne, puis allait en silence accorder à l'un des premiers citoyens de la ville la faveur de la lui poser sur la tête. Tout cela se faisait fort gentiment. On distribua un nombre infini de couronnes de laurier : plus d'une aimable enfant en obtint jusqu'à douze pour ses immortels travaux, et c'est toujours avec beaucoup de grâce qu'elle savait les recevoir. Il me sembla cependant que l'on flattait par trop la vanité des anciennes familles : j'entendais sans cesse proclamer les noms des Colonna d'Istria, des Abatucci, des Saliceti. Ces jeunes dames emportèrent chez elles plus de lauriers qu'il n'en faudrait pour couronner les poètes de tout un siècle. Cette fête, qui n'est autre qu'une flatterie française adressée à la vanité, se termina par une petite pièce de théâtre, très agréablement jouée par les jeunes ə·sfill

Bastia a un seul journal « L'Ère Nouvelle, journal de la Corse, » paraissant tous les vendredis. Jusqu'à l'été dernier le rédacteur en était l'avocat Arrighi. Voici pourquoi cet homme de talent s'est vu contraint de se retirer : Le nouveau

préfet de la Corse, jeune fonctionnaire, paraît-il, sans aucune expérience et cherchant, comme les anciens préfets des provinces romaines, tous les moyens de se faire valoir, a menacé de supprimer les journaux corses, les plus inoffensifs du monde, qui se montreraient hostiles au gouvernement. L'*Ère nouvelle* existe encore : c'est une feuille tout à fait bonapartiste. Le second journal du département, c'est la *Gazette officielle d'Ajaccio*.

Bastia a trois librairies. L'une d'entre elles, la *Libreria Fabiani* ferait honneur à une ville allemande de second ordre. Elle a publié de fort belles éditions.

CHAPITRE VII

UN CHAPITRE DE STATISTIQUE

J'ai trouvé dans le journal de Bastia du 16 juillet 1852 la statistique de la Corse d'après le recensement de 1851, et je la donne ci-après :

La Corse n'avait en	1740	que	120,340	habitants.
»	1760	»	130,000	»
»	1790	»	150,638	»
»	1821	»	180,348	»
»	1827	»	185,079	»
»	1831	»	197,967	»
»	1836	»	207,889	»
»	1841	»	221,463	»
»	1846	»	230,271	»
»	1851	»	236,251	»

Voici leur répartition dans les 5 arrondissements :

Ajaccio	55,008 habitants.
Bastia	20,288
Calvi	24,390
Corte	56,830
Sartène	29,735

La Corse possède 61 cantons, 355 communes, 30,438 maisons, 50,985 ménages.

Sexe masculin	Garçons	75,543	117,938
	Mariés	36,715	
	Veufs	5,680	
Sexe féminin	Filles	68,922	118,313
	Mariées	36,916	
	Veuves	13,168	

236,187 habitants sont catholiques romains,
54 chrétiens réformés.

Il y a dans le département de la Corse :

Français d'origine	231,653	(les Corses compris).
Naturalisés Français	353	
Allemands	41	
Anglais	12	
Hollandais	6	
Espagnols	7	
Italiens	3,806	
Polonais	12	
Suisses	85	
Autres étrangers	285	

En 1851 on comptait 2554 malades, dont 435 aveugles, 568 borgnes, 344 sourds-muets, 183 aliénés, 176 pieds-bots.

Professions :

Propriétaires cultivateurs	32,364	(hommes et femmes).
Journaliers propriétaires	34,427	
Domestiques	6,924	
Ouvriers en bâtiments	3,194	(maçons, charpent., etc.)
Marchands d'objets fabriqués et tailleurs	4,517	
Marchands de comestibles	2,981	
Charretiers	1,623	

Marchands d'objets de luxe	55	(horlogers, bijoutiers, graveurs, etc.)
Rentiers	13,160	(hommes et femmes).
Fonctionnaires de l'État	1,229	
Employés de la commune	803	
Soldats et marins	5,627	
Pharmaciens et médecins	311	
Ecclésiastiques	955	
Avocats	200	
Professeurs	635	
Artistes	105	
Hommes de lettres	51	
Filles publiques	91	
Vagabonds et mendiants	688	
Malades à l'hospice	85	

La classe des bergers, la plus originale de l'île, n'est pas comprise dans cette nomenclature. Le nombre des véritables bandits, actuellement en Corse, est évalué à 200 ; il doit y en avoir à peu près autant qui ont quitté le pays pour se réfugier en Sardaigne.

Voici maintenant en peu de mots les renseignements nécessaires pour se faire une idée exacte de l'administration de l'île :

Depuis l'année 1811 la Corse forme un seul département, administré par un préfet qui réside à Ajaccio. Ce fonctionnaire s'occupe lui-même directement de l'arrondissement d'Ajaccio et il a sous ses ordres 4 sous-préfets chargés de gérer les 4 autres arrondissements. Il est assisté par un Conseil de préfecture dont il est le président. Ce conseil, composé de 3 membres, connaît des réclamations en matière d'impôts, de travaux publics, de biens communaux et nationaux. On peut en appeler de ses décisions au Conseil d'État.

Le Conseil général, dont les membres sont choisis par les électeurs de chaque canton, se réunit tous les ans à Ajaccio pour traiter des affaires du département. Il a pour mission de répartir les contributions directes entre les arrondissements. Le Conseil général ne peut s'assembler que sur un décret du chef de l'État, qui fixe la durée de la session. Il y a un représentant par canton, en tout 61.

Chaque arrondissement réunit à son chef-lieu un Conseil d'arrondissement composé d'autant de membres qu'il y a de cantons. Les citoyens que la loi déclare électeurs pour cette assemblée le sont aussi pour le Corps législatif. Il y a en Corse environ 50,000 électeurs inscrits.

Des maires et des adjoints, nommés par le préfet, dirigent les affaires des communes. Le peuple a conservé le droit d'élire le conseil municipal, qui assiste le maire dans son administration.

Pour ce qui regarde la justice, le département dépend de la Cour d'appel de Bastia, composée de 1 premier président, 2 présidents de chambre, 17 conseillers, 1 conseiller auditeur, 1 procureur général, 2 avocats généraux, 1 substitut et 5 greffiers.

La Cour d'assises siège à Bastia, et se compose de 3 conseillers de la Cour d'appel, du procureur général et d'un greffier. Les sessions ont lieu ordinairement tous les trimestres.

Il y a un tribunal de première instance dans chaque chef-lieu d'arrondissement, et dans chaque canton une justice de paix et un tribunal de simple police. Ce dernier se compose du juge de paix et du commissaire de police, ou du maire, qui peut se faire remplacer par un adjoint.

Les affaires du culte ressortissent au diocèse d'Ajaccio, dont l'évêque, le seul de la Corse, est suffragant de l'archevêque d'Aix.

La Corse forme la 17e division militaire de la France. Le quartier général est à Bastia, résidence du général de division. La gendarmerie, d'une si grande importance pour ce département, forme la 17e légion dont le siège est également à Bastia. Elle se compose de 4 compagnies avec 4 capitaines, 16 lieutenants et 102 brigades.

J'ajoute quelques détails sur l'agriculture et l'industrie. L'agriculture, fond de toute richesse nationale, est en Corse fort négligée. Cela ressort de ce fait : les terres cultivées ne constituent encore qu'un peu plus des trois dixièmes de la superficie de l'île, évaluée à 874,741 hectares. Les progrès de l'agriculture sont retardés par le banditisme, les luttes intestines, la vaine pâture, le manque de routes, la grande distance des terres arables aux lieux habités, l'insalubrité de l'air dans les plaines, et enfin la paresse des habitants.

Ainsi que l'agriculture, l'industrie est dans un état misérable. Elle ne s'occupe que des besoins immédiats, des objets nécessaires au travail manuel et à l'alimentation. Les femmes fabriquent presque partout le *panno corso*, drap brun grossier appelé aussi *panno lanio ;* les bergers préparent le fromage et le broccio, fait avec du lait caillé. Il n'y a de salines que dans le golfe de Portovecchio. Sur plusieurs points de la côte on pêche des sardines, des thons, du corail ; mais la pêche n'y est pas fort active.

Le commerce est aussi peu important. On exporte surtout de l'huile, que la Corse produit en grande quantité (si le pays était plus industrieux, il pourrait à lui seul en livrer pour plus de 60 millions de francs), des citrons, du vin, des légumes, des châtaignes, du poisson frais et du poisson salé, des plantes tinctoriales, des peaux, du corail, du marbre, beaucoup de tabac manufacturé, surtout des cigares dont la feuille est importée dans l'île. Les principaux objets d'importation sont : les céréales, le riz, le sucre, le café, le bétail,

la soie, le coton, la toile, le cuir, le minérai de fer, la fonte, les briques, le verre, la poterie.

Il y a un écart énorme entre l'importation et l'exportation. La douane entrave l'industrie et le commerce de l'île en empêchant les étrangers d'y échanger leurs produits. Les Corses sont contraints de payer dix fois leur valeur les articles de consommation français, tandisque les vins de Provence entrent sans payer de droits et font une concurrence désastreuse aux vins indigènes. C'est aussi de Provence que les troupes de l'ile reçoivent la farine et les légumes nécessaires à leur approvisionnement. Il est défendu d'exporter du tabac sur le continent français. Les règlements tyranniques de la douane pèsent lourdement sur ce pauvre pays qui, obligé d'acheter tous les ans pour trois millions d'articles à la France, peut à peine lui en vendre pour un million et demi. La Corse paie chaque année au trésor un million cent cinquante mille francs.

Le commerce se fait surtout par les ports de Bastia, d'Ajaccio, de l'Ile-Rousse et de Bonifacio.

Mais quelque triste que soit dans son ensemble une pareille situation, la Corse est du moins exempte d'un fléau : sa faible population même la préserve du prolétariat, qui désole les grands pays civilisés du continent et cache de bien plus horribles mystères que le banditisme et la *vendetta*.

Sauf de courtes interruptions, les Français occupent l'île depuis quatre-vingt cinq ans, et ils n'ont pas encore réussi à y éteindre les guerres de famille à famille, à guérir cette plaie béante au flanc du peuple corse : toutes les ressources de leur civilisation n'ont amélioré que faiblement l'état du pays. L'île qui deux fois a donné un empereur à la France, n'en a retiré d'autre profit que la satisfaction de sa propre vengeance. La Corse ne saurait oublier par quels honteux moyens la France a fait sa conquête : jamais un

peuple brave n'apprend à aimer ses oppresseurs. Lorsque j'entendais les Corses insulter Gênes, je leur disais : Laissez donc en paix la vieille République ! Un Corse, Napoléon l'a anéantie. La France vous a trompés et dépouillés de votre liberté. Mais vous avez exercé contre elle une terrible *vendetta* en lui envoyant Napoléon, l'un des vôtres, qui l'a asservie ; et aujourd'hui même cette grande France n'est plus qu'une de vos conquêtes, qu'une de vos provinces.

Deux empereurs, deux Corses sur le trône de France, écrasant la nation française sous le poids de leur tyrannie ! Eh bien ! si une représentation idéale pouvait avoir la force de la réalité, je dirais que jamais peuple vaillant n'a été vengé de ses oppresseurs avec plus d'éclat. Napoléon, c'est le seul lien qui rattache la Corse à la France ; sans lui, l'île serait avec la France dans les rapports d'un pays conquis avec ses maîtres étrangers. Plusieurs écrivains assurent que le Corse est français de cœur. Jamais je n'ai eu lieu de m'en convaincre. Une telle assertion est, à mes yeux, erronée ou mensongère. Entre Corses et Français il y a un abîme : tout les sépare, la nationalité, le caractère, les sentiments. Le Corse est complètement italien : sa langue passe pour l'un des dialectes les plus purs de l'Italie ; sa nature, son sol, son histoire, tout rattache encore ce fils égaré à la vieille mère-patrie. Les Français se considèrent eux-mêmes en Corse comme des étrangers : les soldats et les fonctionnaires du continent regardent comme un douloureux exil le temps de service passé dans « *ce pays de sauvages.* »

Il existe encore un patriotisme corse : je l'ai vu maintes fois éclater. Au souvenir de Pontenovo, le Corse sent encore se réveiller toute sa colère. Comme je traversais un jour en voiture ce fameux champ de bataille, un paysan corse, assis à côté de moi, me poussa avec une certaine rudesse en s'écriant au milieu des gesticulations les plus vives : « Voici

le lieu où la liberté corse fut assassinée par les Génois, je veux dire les Français ! » On comprendra toute la portée de cette expression en se rappelant que pour un Corse le mot Génois est synonyme de mortel ennemi. Une autre fois je demandai à un Corse instruit s'il était Italien. « Oui, me répondit-il, puisque je suis Corse. » Je le compris parfaitement, et lui tendis la main. Ce sont là des faits isolés, accidentels ; mais souvent une vive parole sortie de la bouche du peuple jette un grand jour sur ses tendances secrètes et nous montre la vérité que ne sauraient dire les écrivains officiels (1).

J'ai entendu plusieurs fois et partout répéter dans l'île : « Nous autres Corses, nous voudrions bien appartenir à l'Italie, car nous sommes certainement Italiens, si l'Italie était une et forte. Mais tant que l'Italie restera ce qu'elle est, nous serons avec la France. Abandonnés à nous-mêmes, nous aurions trop peu de ressources ; il nous faut un peuple riche qui nous soutienne de sa puissance. »

Le gouvernement fait ici de grands efforts pour remplacer l'italien par le français. Tous les Corses instruits parlent maintenant le français, et ils le parlent bien, dit-on. C'est en général la mode, l'ambition, la nécessité qui les porte à l'apprendre. J'ai eu aussi le regret d'en rencontrer quelques-uns, c'étaient toujours des jeunes gens, qui le parlaient entre eux, évidemment par vanité, et je n'ai pu m'empêcher de leur témoigner ma surprise de ce qu'ils sacrifiaient si légèrement leur bel idiome national. La langue française est assez répandue dans les villes, et pourtant les hommes du peuple n'y parlent qu'italien, même quand ils ont appris le

---

(1) Si l'auteur visitait maintenant la Corse, il ne lui serait plus possible de mettre en doute les sentiments français de tout le pays.

français à l'école ou par la pratique. La nouvelle langue n'a point du tout pénétré dans l'intérieur, au fond des montagnes ; là se sont aussi conservées intactes les anciennes mœurs, l'innocence et la simplicité primitives, la générosité du cœur, le sentiment de la justice, l'amour de la liberté. Ce serait un malheur pour le noble peuple corse, s'il venait à échanger un jour les rudes et grandes vertus de ses ancêtres contre les raffinements de la société parisienne. L'héroïque histoire des Corses a jailli tout entière du sentiment de la famille, dans ses droits primordiaux, inviolables et sacrés ; et la libre constitution qu'ils se sont donnée au cours des siècles et qui a trouvé sa formule définitive sous le gouvernement de Paoli, n'est elle-même qu'une large expression de ce sentiment. Toutes les vertus des Corses en proviennent, aussi bien que leurs défauts, comme la *vendetta*, par exemple, cette tache au tableau de leur société.

Nous frémissons d'effroi à l'aspect du terrible vengeur qui descend des montagnes et va immoler l'un après l'autre tous les membres d'une famille ennemie ; mais à cause de l'énergie, de la générosité, du sentiment de la justice et du patriotisme même qu'il déploie, ce vampire sanguinaire est un véritable héros, si on le compare au tartufe anémique rôdant sans cesse au milieu de notre grande civilisation pour sucer furtivement l'âme de son prochain.

CHAPITRE VIII

LE BANDIT BRACCIMOZZO

Che bello onor s'acquista in far vendetta !
DANTE.

J'étais depuis deux jours à Bastia, lorsqu'à mon hôtel de la rue des Jésuites je fus réveillé le soir par un bruit formidable. On aurait dit le combat des Lapithes et des Centaures. Je courus à la porte de ma chambre.... Voici ce qui se passait dans la salle à manger : L'hôtelier, hurlant avec rage, tenait sous le canon de son fusil un homme agenouillé devant lui ; d'autres personnes criaient aussi en tâchant de le calmer. L'homme à genoux demandait grâce : on le chassa de la maison. C'était un jeune gars, se disant Marseillais, qui avait joué au grand seigneur et qui, en fin de compte, n'avait pas pu payer l'hôtel.

Peu de temps après, je traversais un matin de bonne heure la place Saint-Nicolas pour aller prendre un bain de mer. Les bourreaux y dressaient la guillotine, à côté du tribunal, pas précisément au milieu de la place, mais toujours sur la promenade publique. Les gendarmes et le peuple entouraient cette horrible scène, avec laquelle la mer et les paisibles bois d'oliviers formaient un contraste violent. L'air était humide et alourdi par le Sirocco. Sur le quai, il y avait des groupes de marins et d'ouvriers qui fumaient silencieu-

sement leur pipe de terre, les yeux fixés sur la rouge machine ; et plusieurs d'entre eux, avec leur haut bonnet, leur veste brune jetée sur les épaules, leur poitrine hâlée découverte, leur cravate rouge négligemment nouée autour du cou, me faisaient bien l'effet d'avoir plus que des raisons de curiosité pour considérer la guillotine. Et vraiment, au milieu de cette foule, ne pouvait-il pas y avoir quelqu'un que le hasard pousserait un jour à suivre la coutume sacrée de la *vendetta*, à commettre un meurtre, à se faire bandit et à subir finalement le sort réservé au criminel.

— Qui va-t-on exécuter ?

— Braccimozzo (le manchot). Il n'a que 23 ans. Les sbires l'ont arrêté dans les montagnes ; il s'est défendu comme un diable ; ils lui ont fracassé un bras, que l'on a amputé ; il est maintenant guéri.

— Quel crime a-t-il donc commis ?

— Il a tué dix hommes.

— Dix hommes ! et pourquoi ?

— Par *capriccio*.

Je courus vite à la mer, pour me restaurer par un bain ; puis je revins à mon hôtel afin de me soustraire à un pareil spectacle. L'impression fut si forte que dans ma solitude j'éprouvai un sentiment d'horreur. Je pris Dante et lus une des sauvages fantaisies du poète, la scène de l'*Enfer* où des diables noirs, armés de harpons, replongent dans la poix brûlante les pauvres damnés, toutes les fois qu'ils relèvent la tête pour happer un peu d'air.

Mon hôtel se trouvait dans l'étroite et sombre rue des Jésuites. Une heure s'était à peine écoulée, lorsqu'un bruit sourd accompagné de piétinements de chevaux m'appela à la fenêtre. On emmenait Braccimozzo. Il était escorté par les Frères de la Miséricorde, pénitents dont les noires cagoules ne montraient du visage que les yeux, brillants comme ceux des

fantômes. On aurait dit d'horribles démons rejetés de l'Enfer de Dante dans la réalité. Ils s'avançaient en murmurant d'une voix sourde. Le bandit marchait d'un pas ferme entre deux prêtres, dont l'un lui présentait un crucifix. C'était un jeune homme de taille moyenne, une belle tête de bronze aux cheveux crépus d'un noir de jais. Sa figure était pâle et une fine moustache relevait encore sa pâleur. Il avait le bras gauche attaché derrière le dos ; l'autre n'était qu'un moignon. Son œil, qui devait briller comme celui du tigre, quand il s'allumait au feu de ses passions sanguinaires, était maintenant calme et sans éclat. Il semblait murmurer des prières. Son pas était assuré et son attitude droite. Des gendarmes à cheval, le sabre nu au poing, précédaient le cortège ; derrière le bandit marchaient deux à deux quelques Frères de la Miséricorde, et quatre d'entre eux, portant le noir cercueil sur lequel étaient peintes une croix blanche et une tête de mort, fermaient la marche. Le cortège s'avançait lentement à travers l'étroite rue des Jésuites, suivi de la foule frémissante ; c'est ainsi que le sauvage vampire, à l'aile fracassée, était conduit à l'échafaud. Je n'ai jamais assisté à une scène plus horrible, et il y en a peu dont les petits détails se soient gravés, malgré moi, si profondément dans ma mémoire.

On me dit ensuite que le bandit était mort avec courage et que telles avaient été ses dernières paroles : « Je demande pardon à Dieu et aux hommes, car je reconnais avoir fait beaucoup de mal. »

Ce jeune homme n'avait pas eu, à proprement parler, à exercer une vengeance personnelle : il était devenu bandit par ambition. Son histoire jette une vive lumière sur l'état effrayant de l'île.

Au temps de la fortune de Massoni, devenu bandit pour avoir vengé la mort d'un de ses parents, le jeune Giacomino (le peuple l'appela Braccimozzo après l'amputation du bras)

était chargé de lui faire tenir des provisions. Il faut savoir que les bandits entretiennent toujours des intelligences avec leurs amis et avec des chevriers, qui leur apportent des vivres dans leur cachette et en reçoivent le montant lorsque, bien entendu, l'argent ne fait pas défaut. Giacomino, troublé par la gloire du vaillant Massoni, se mit en tête de l'égaler et de devenir lui-même pour la Corse un objet d'admiration. Il tua un homme, *prit le makis* et devint bandit à son tour. Le peuple le surnomma bientôt le « *Vecchio,* » le vieux, apparemment parce que tout jeune encore, il avait répandu autant de sang qu'un vieux bandit. Un beau jour le *Vecchio* tua d'un coup de fusil un homme généralement estimé, le médecin Malaspina, oncle d'un de mes amis de la Balagne, auquel je suis lié par les liens de l'hospitalité. Il s'était posté dans le makis et avait tiré sur la diligence qui venait de Bastia. Puis, le féroce démon se jeta dans les montagnes, où l'atteignit bientôt le châtiment.

Ainsi donc en Corse l'homme peut mener une vie aussi terrible ! Là, personne ne méprise le bandit, qui n'est ni un voleur, ni un brigand, mais un champion, un vengeur, libre comme l'aigle des montagnes. Des hommes ardents sentent leur imagination s'exalter à l'idée que leurs exploits pourront les conduire à la gloire, et que la poésie populaire gardera leur souvenir. La nature emportée de ces hommes que nulle instruction ne retient, qui fuient le travail comme un déshonneur, qui, avides d'action, ne connaissent rien du monde que les sauvages montagnes où le sort les a confinés au milieu de la mer, c'est comme un volcan qui a besoin d'une éruption. Sur un théâtre plus vaste et dans d'autres conditions, ces hommes, qui passent des années au fond des grottes de leurs montagnes ou à lutter contre les gendarmes au milieu des makis, deviennent des soldats héroïques, comme Sampiero et Gaffori. Les Corses ont le caractère du

lutteur, et je ne connais pas d'épithète qui leur convienne davantage que celle que Platon applique aux hommes nés pour la guerre ; il les appelle *emportés.* La jalousie, l'amour de la gloire, l'ambition, le désir de la vengeance, toutes ces passions brûlantes sont bien à eux ; ce sont des lutteurs de naissance, dans toute l'acception du mot.

Après l'exécution de Braccimozzo, j'eus la curiosité d'aller voir si les dames se promèneraient le soir sur la place Saint-Nicolas. C'est pourquoi je ne tardai pas à m'y rendre. Eh bien ! sur cette même place où le matin le sang du bandit avait coulé, de belles Bastiaises se promenaient tranquillement. Rien ne rappelait la scène du matin ; tout avait repris son aspect accoutumé. J'y fis moi-même un tour de promenade. La mer avait des teintes ravissantes ; les barques des pêcheurs, avec leurs falots, glissaient mollement sur les ondes, et les pêcheurs entonnaient la belle barcarolle : *O pescator dell'onde.*

CHAPITRE IX

LA VENDETTA

Eterna faremo vendetta.
(*Chanson corse*)

Il faut presque exclusivement attribuer l'origine du banditisme à l'antique usage de la *vendetta*. Les écrivains que j'ai consultés à cet égard font remonter la *vendetta* à l'époque où la justice génoise était vénale, ou favorisait même l'assassinat. Sans doute les guerres continuelles et, par suite, les obstacles opposés à l'exercice de la justice y ont beaucoup contribué ; ils ont permis à cette coutume barbare de s'implanter dans le pays. Mais la cause est ailleurs. La *vendetta* n'est pas, en effet, particulière à la Corse : on la trouve dans d'autres contrées, en Sardaigne, en Calabre, en Sicile, chez les Albanais et les Monténégrins, chez les Circassiens, les Druses et les Bédouins.

Le même phénomène doit avoir les mêmes causes. Elles sont faciles à trouver, parce que l'état social de tous ces peuples se ressemble. Tous vivent en état de guerre, en présence d'une grande et sauvage nature ; tous, à l'exception des Bédouins, sont de pauvres montagnards, habitant des contrées difficilement accessibles à la civilisation, qui conservent avec opiniâtreté les mœurs des premiers temps barbares ; tous enfin sont pénétrés du même esprit de famille,

lequel forme la base inviolable de leur état social. Dans une société primitive, au milieu des combats et des dangers qui entourent l'homme de toutes parts, la famille devient par elle-même un État, et ses membres sont unis par les liens de la plus étroite solidarité : une atteinte portée à l'un d'entre eux est ressentie par le petit État tout entier. Cette famille s'arroge seule le droit d'exercer la justice, dont la forme devient la *vendetta*. Ainsi donc la *vendetta*, malgré sa barbarie, provient du sentiment de la justice offensé et de l'amour naturel pour ses proches : elle a une noble source qui n'est autre que le cœur humain. La *vendetta* est une forme barbare de la justice. On sait que cet esprit de justice, les écrivains de l'antiquité l'ont déjà reconnu et vanté chez les Corses.

Deux grandes et nobles passions dominent les Corses, l'amour de la famille et l'amour de la patrie. Chez un peuple pauvre, confiné dans une île montagneuse dont la forte nature semble faite pour engendrer les héros, ces passions doivent être bien puissantes et tenir lieu à l'homme du monde entier. L'amour de la patrie a produit cette héroïque histoire de la Corse, qui n'est à proprement parler qu'une antique *vendetta* héréditaire des Corses contre les Génois ; l'amour de la famille a fait naître la non moins sanglante et héroïque histoire de la *vendetta*, qui déroule encore devant nous ses tragiques péripéties. Il faut bien que la vigueur native de ce peuple soit extraordinaire pour que, tout en se déchirant lui-même avec acharnement, il ait encore eu la force de soutenir tant de glorieux combats contre des ennemis étrangers.

L'amour de la famille est aujourd'hui pour la Corse ce qu'il était au temps héroïque de son histoire : une religion. L'amour de la patrie seul est à ses yeux un devoir supérieur. Chez les Corses, comme autrefois chez les Hellènes, l'amour

fraternel est la forme la plus haute et la plus pure de l'amour. A leurs yeux, les relations entre frères sont sacrées, et le nom de frère et sœur exprime le bien suprême de l'âme, sa plus noble richesse ou sa perte la plus douloureuse.

Le frère aîné est un objet de respect : c'est le soutien de la famille. Rien, je crois, ne montre aussi bien que les chants populaires les sentiments communs, l'essence morale de tout un peuple. La poésie corse est, à vrai dire, tout entière dans les complaintes funèbres et dans les chants de vengeance, et la plupart de ces compositions nous représentent une sœur pleurant la mort de son frère. J'ai fait une remarque générale : lorsque dans ces vers on veut peindre d'un mot son amour pour le défunt, on dit simplement : c'était son frère. La femme même, pour marquer le plus haut degré de son affection, appelle son époux : frère. J'ai été surpris de trouver dans les chants populaires de la Serbie les mêmes sentiments et les mêmes expressions : la femme serbe donne aussi à son mari le doux nom de frère, et lorsque le Serbe prononce un serment solennel, il jure par son frère. — Chez les peuples non corrompus, la religion du cœur conserve toute sa candeur naturelle. Elle repose sur les seules choses qui ne changent pas dans la vie : le sentiment du peuple s'attache à ce qui est simple et durable. L'amour fraternel et l'amour filial, ce sont là les relations les plus simples et les plus fortes, parce qu'elles sont exemptes de passion. L'histoire de la misère humaine a commencé avec Caïn, le fratricide.

Malheur donc à celui qui a tué le frère d'un Corse, ou l'un de ses proches ! Le crime commis, le meurtrier fuit, poussé par une double terreur, la crainte de la justice qui punit le meurtre et celle des parents de la victime qui le vengent. Dès qu'ils sont informés de leur perte, les parents du mort prennent les armes et courent sur les traces du meurtrier.

Celui-ci s'élance dans le makis, grimpant peut-être jusqu'aux neiges éternelles où l'on perd sa piste. Mais il a des parents, des frères, des cousins, un père, qui savent bien que l'homicide sera expié dans leur sang. Ils s'arment donc eux-mêmes et se tiennent sur leurs gardes.

L'existence de celui qui a une *vendetta* à redouter est bien misérable ! Il s'enferme chez lui et condamne désormais ses portes et ses fenêtres où il ne laisse que des meurtrières. Les fenêtres sont même recouvertes de paille et de matelas, ce qui s'appelle *inceppar le finestre*. Dans les montagnes, la maison corse, déjà forte par sa position, semblable à une tour, étroite, avec un escalier en pierre très roide, se transforme aisément en forteresse. Le Corse en état de *vendetta* s'y tient retranché, sur le qui-vive, de crainte qu'une balle ne lui arrive par les ouvertures. Ses parents vont en armes vaquer aux travaux des champs où ils placent des sentinelles : il n'y a plus de sûreté pour eux. On m'a cité ici des exemples de personnes qui pendant dix et quinze ans n'ont pas quitté leur demeure ainsi fortifiée, passant une si grande partie de leur existence à soutenir un véritable siège, et sans cesse en proie aux angoisses de la mort. La vengeance corse ne s'endort jamais, et jamais le Corse n'oublie. Voici un fait qui s'est passé dernièrement à Ajaccio : Un homme qui avait vécu dix ans enfermé chez lui, se hasarda un jour à reparaître dans la rue ; il fut tué sur le seuil de sa porte, au moment où il rentrait. Celui qui pendant dix ans l'avait guetté lui logea une balle dans le cœur.

Je vois passer par les rues de Bastia un homme que le peuple appelle *Nasone* à cause de son grand nez. C'est un vrai géant, défiguré par son œil qu'une balle a crevé. Il vivait autrefois tout près d'ici, à Pietranera. Il offensa un habitant de ce village qui jura de se venger. *Nasone* se retranche alors dans sa maison et en barricade les fenêtres. Il

s'écoule ainsi un long intervalle. Un jour *Nasone* ose sortir de sa demeure ; aussitôt son ennemi saute sur lui avec une serpette. Il s'ensuit une lutte terrible : *Nasone* est terrassé, et son adversaire, qui lui a déjà porté un coup à la nuque, se prépare à lui trancher la tête sur un tronc d'arbre, lorsque le monde accourt, et le meurtrier se sauve dans le makis. *Nasone* guérit de sa blessure. Un long intervalle s'écoule de nouveau. *Nasone* ose reparaître dehors. Une balle arrive, et lui traverse l'œil. On releva le blessé, et sa nature vigoureuse triompha du mal une seconde fois. Le bandit exaspéré dévasta alors pendant la nuit la vigne de son ennemi et mit le feu à sa maison. *Nasone* se retira à la ville ; et c'est là qu'on le voit errer encore, vivant exemple de la *vendetta*, objet d'effroi pour le paisible étranger qui s'est fait raconter sa lamentable histoire. Je le rencontrai un jour au bord de la mer ; il était armé d'un fusil à deux coups. Son aspect me remplit d'horreur : il m'apparut comme le démon de la vengeance.

Ne pas se venger est aux yeux des vrais Corses un déshonneur. Le sentiment de la vengeance est chez eux un sentiment naturel, une passion sacrée. La vengeance a un culte dans leurs chants, où elle est célébrée comme une religion. Or, un sentiment consacré par les chants populaires est ineffaçable, surtout lorsque la femme l'ennoblit en le partageant. La plupart des chants de vengeance ont été composés par des jeunes filles, et on les entend partout en Corse, de la montagne à la plage. Il y a là une véritable atmosphère de vengeance au milieu de laquelle vit le peuple, et grandissent les enfants qui sucent avec le lait le sauvage sentiment de la *vendetta*. Il est dit dans l'une de ces poésies : « Douze âmes, c'est encore trop peu pour venger seulement.... la chaussure du mort. » C'est vraiment corse ! Un homme comme Hamlet, qui cherche péniblement à se pénétrer de

l'esprit de vengeance, sans y parvenir, passerait ici pour le plus misérable sujet. Nulle part peut-être le sang, la vie de l'homme n'a moins de valeur que dans cette île. Le Corse est toujours prêt à tuer, mais il est aussi toujours prêt à mourir.

Celui qui hésite à se venger, à qui peut-être un sens plus doux ou un peu de philosophie a donné quelque chose du caractère d'Hamlet, est l'objet des murmures de ses parents et des insultes des étrangers qui lui reprochent hautement sa faiblesse. C'est ce qu'on appelle *rimbeccare*, c'est-à-dire accuser quelqu'un d'avoir supporté une injure sans la venger. Le *rimbecco* était puni par les anciens Statuts génois, comme une excitation au meurtre.

Voici ce qu'on lit au XIXe Chap. de ces Statuts :

« *De ceux qui se rendent coupables de reproche ou rimbecco.*

« Celui qui adressera directement un reproche ou *rimbecco* à un autre de ce que celui-ci n'a pas vengé la mort de son père, de son frère ou de l'un de ses parents, ou bien de ce qu'il n'a pas tiré vengeance des injures et des insultes à lui faites, sera puni, chaque fois, d'une amende de 25 à 50 livres, au gré des autorités et suivant la qualité des personnes et d'autres circonstances ; et au cas où il ne voudra ou ne pourra pas payer l'amende dans les huit jours, il sera banni de l'île pour un an, ou bien on lui donnera une fois la corde, au gré du juge. »

En 1581 la loi devint encore plus sévère : on perçait la langue, en public, à l'auteur du *rimbecco*. Ce sont en général les femmes qui poussent les hommes à la *vendetta* : elles entonnent leur chant de vengeance sur le corps de la victime, dont elles montrent la chemise sanglante. Parfois même la mère attache aux vêtements de son fils un lambeau de cette chemise, pour lui rappeler sans cesse qu'il a un père à venger.

Les Corses avaient autrefois la chevaleresque habitude de dénoncer d'avance la *vendetta* en déclarant jusqu'à quel degré de parenté elle devait s'étendre. Cet usage a disparu. La *vendetta* croise naturellement ses fils entre tous les membres des diverses familles unies par les liens du sang, qui se regardent comme solidaires ; cette vengeance *croisée* s'appelle en Corse *vendetta transversale.* On doit y rattacher, comme une conséquence naturelle, la guerre de famille à famille, qui est encore aujourd'hui le fléau de ce malheureux pays. Les familles qui sont en *vendetta* entraînent dans leur inimitié tous leurs parents et même leurs amis, et en Corse, comme chez tous les peuples pareillement constitués, les liens de race sont très solides. C'est ainsi que dans le même village ou de commune à commune, de vallée à vallée surgissent des guerres intestines qui durent des années et coûtent beaucoup de sang. Des raisons de *vendetta,* des offenses légères, des accidents fortuits en fournissent l'occasion, et, avec le caractère emporté des Corses, la moindre querelle peut devenir sanglante, puisqu'ils sont tous armés. La guerre s'étend même aux enfants : on connaît des exemples de petits garçons, appartenant à des familles ennemies entre elles, qui se sont tués les uns les autres à coups de fusil ou de poignard.

Il existe en Corse certains rapports de clientèle, restes de l'ancienne féodalité, et ce patronage s'est surtout maintenu dans le delà des monts, où les descendants des anciens seigneurs habitent encore les mêmes lieux que leurs ancêtres. Ils n'ont plus de vassaux, mais des espèces d'hommes-liges, des amis, des obligés, des séides volontaires qui se réunissent naturellement pour constituer le parti de la famille ; les Corses appellent ces protecteurs *patrocinatori* ou *geniali.* Ainsi que dans les villes italiennes au moyen-âge, il existe de nos jours en Corse des villages déchirés par les guerres

intestines, dernier reste, si l'on veut, des luttes des seigneurs. Cette île de granit conserve obstinément les traditions anciennes, et son histoire (une guerre civile continuelle, écrasante, provoquée par l'ambition et l'arrogance guerrière des seigneurs) lui a donné un esprit de parti qui persiste encore.

En Corse le mot inimitié a toute sa terrible signification. Là un ennemi, c'est un ennemi mortel ; celui qui vit en état d'inimitié est prêt à répandre le sang de son adversaire et à le payer lui-même de son propre sang. Nous aussi, nous avons emprunté à la société primitive le mot de mortel ennemi ; mais il exprime pour nous quelque chose d'abstrait. Nos ennemis mortels n'en veulent pas à notre vie : ils nous font du mal à la sourdine, ils nous calomnient et nous nuisent de toutes les manières, toujours sans se montrer ; souvent même nous ne les connaissons pas. Chez les peuples civilisés, les inimitiés ont, en général, quelque chose de vulgaire. Aussi, un noble cœur ne peut plus, dans notre société, avoir de la haine pour quelqu'un ; il ne saurait avoir que du mépris. Mais en Corse les ennemis mortels se font une guerre à outrance ; ils ont juré tout haut, publiquement, de se venger jusqu'à la mort, et partout où ils se rencontrent, ils se tuent à coups de stylet ou de fusil. Quelque barbare que soit un pareil état social, il y a là une énergie sauvage et terrible qui impose ; car le vengeur corse est souvent un véritable personnage tragique, poussé au meurtre par une coutume sacrée, comme par la force du destin. En Corse, même un homme de noble caractère peut devenir un Caïn : le bandit qui s'en va là-bas errant sur les montagnes ne porte souvent que la malédiction de cette féroce coutume, et il pourrait posséder telles vertus qui, dans la vie civile, l'honoreraient et le distingueraient parmi ses concitoyens.

Une passion unique, puisée à une noble source — la vengeance et rien que la vengeance ! — s'empare du cœur de

l'homme avec une puissance merveilleuse, irrésistible. La vengeance ! voilà la divinité qui préside au destin des pauvres Corses, qui ourdit la trame de leurs jours. C'est ainsi que par une passion unique l'homme devient ici le plus terrible des démons, plus implacable que l'ange exterminateur, car il ne se contente pas du premier-né. Mais quelques ombres que cette passion répande sur la figure humaine, elle produit aussi des contrastes lumineux. A côté des ennemis implacables il y a aussi des amis dévoués. Si la vengeance déchire ici le cœur de l'homme avec ses féroces désirs, l'amour du prochain y élève l'âme vers les résolutions sublimes. On y voit une abnégation héroïque, une douceur de pardon vraiment divine et le précepte du Christ : aime ton ennemi ! ne se trouve nulle part appliqué avec un sentiment plus chrétien que dans le pays de la *vendetta*.

Souvent des médiateurs, appelés *parolanti*, s'interposent entre des ennemis et c'est dans leurs mains que les adversaires jurent la paix. Ce serment est aussi sacré que la religion même : le violer, c'est s'avilir, se condamner devant Dieu et devant les hommes. On le viole rarement ; mais pourtant on le viole, car le démon a établi sa demeure dans le cœur de l'homme.

CHAPITRE X

VIE DU BANDIT

> Bien ! voilà une marque certaine de son passage. Suis toujours l'indice muet qui te guide. Oui, comme le chien qui court sur la piste du faon blessé, c'est aux gouttes de sang que nous reconnaissons les traces de l'homicide.
>
> (*Les Euménides d'Eschyle*)

Par quelles circonstances un Corse peut-il être amené à quitter brusquement sa paisible vie de famille pour aller habiter les sauvages montagnes, à devenir un ennemi de la société, mis au ban de la loi, en un mot un bandit ? Ce fait anormal trouve dans la *vendetta* son explication.

Le bandit corse ne ressemble pas au voleur, ou au brigand italien : c'est, comme son nom l'indique, un proscrit. Dans les anciens Statuts on appelle *banditi* tous ceux qui se sont soustraits au bras de la justice ; ils étaient déclarés hors la loi, et chacun pouvait les tuer. L'idée de banni s'est ensuite naturellement étendue à tous les hommes vivant en dehors de la loi.

L'isolement, le manque de ressources, enfin l'amour de leur terre natale empêchent souvent les bandits corses de s'éloigner de leur pays. Autrefois ils se sauvaient en Grèce, où ils devenaient de vaillants soldats ; de nos jours un grand

nombre se réfugient en Italie, presque tous en Sardaigne. Il n'est nulle part aussi facile qu'en Corse d'échapper à la justice : à peine, en effet, le sang est-il répandu, que le meurtrier se jette dans les montagnes, partout fort rapprochées, et va se cacher dans l'impénétrable makis. Dès ce moment il prend le nom de bandit. Ses parents et amis connaissent sa retraite ; ils le pourvoient du nécessaire, et plus d'une fois ils l'accueillent en secret, la nuit, dans leur maison. En cas de nécessité, le bandit est toujours sûr de trouver des vivres auprès des chevriers.

Les principaux lieux de refuge des bandits se trouvent entre Tox et la montagne de Sant'Appiano, dans les sauvages régions du Monte Cinto et du Rotondo, au milieu des contrées impraticables du Niolo. Là, des forêts vierges, que la hache n'a jamais profanées, et des bouquets touffus de chênes nains, d'arbousiers, de myrtes et de bruyères couvrent les versants des montagnes ; de sombres ravins où roulent avec fracas d'impétueux torrents et où va se perdre tout sentier, des cavernes et des grottes et des débris confus de roches dispersées offrent au fugitif une sûre retraite. C'est là qu'en compagnie des aigles, des renards et des mouflons le bandit mène sa vie désolée, plus romanesque que celle des habitants des sauvages solitudes de l'Amérique. La justice suit son cours et le condamne par contumace. Mais le bandit s'en moque en disant : J'ai reçu le *sonetto*, expression assez étrange pour désigner la condamnation. Les sbires se mettent sur la piste du meurtrier, et les *vengeurs* ne sont pas moins ardents à la poursuite. Le bandit fuit, fuit toujours : c'est le juif-errant de ces montagnes désertes. Il se livre entre lui et les gendarmes des combats héroïques, terribles ; le sang coule à flots, et ce n'est pas seulement le sang des sbires, car le bandit est aussi un *vengeur*. S'il mène cette vie misérable, c'est qu'il est surtout soutenu par l'idée de la

vendetta : il a juré la mort de tous les parents de son ennemi. Il erre ainsi au milieu des sauvages montagnes, sans cesse hanté par les pensées de la mort et les horribles visions de l'échafaud, et l'on se figure quelles monstrueuses proportions doit prendre dans son cœur le sentiment de la vengeance. Parfois il descend de la montagne pour immoler son ennemi ; après avoir accompli son œuvre de sang, il disparaît de nouveau. Souvent même il se pose en Charles Moor en face de la société. On se souvient toujours en Corse du bandit Capracinta, de Prunelli. Son père avait été condamné au bagne injustement ; Capracinta se jeta dans le makis avec quelques-uns de ses proches, et de temps en temps ces *vengeurs* descendaient des montagnes pour poignarder et fusiller des ennemis personnels, des gendarmes ou des espions. Ils arrêtèrent même un jour le bourreau, auquel ils infligèrent le supplice qu'il faisait subir aux autres.

Il est facile de prévoir que le bandit consentira parfois à se faire l'instrument de certaines personnes et à mettre au service de leur vengeance son poignard ou son mousquet. Dans une île étroite, où les familles ont, en outre, des ramifications fort nombreuses, la puissance des bandits doit naturellement s'accroître d'une manière redoutable. Ils deviennent les sanglants fléaux du pays. Le champ reste en friche, la vigne abandonnée ; car qui oserait aller travailler sa terre quand un Massoni ou un Serafino s'y oppose ? Il y en a qui, avant d'être bandits, jouissaient de beaucoup de considération auprès de leurs concitoyens, et prenaient une part active à la vie publique. Confinés en des lieux déserts, ces hommes ne renoncent pas volontiers à leur ancienne influence : au fond de leurs cavernes, ils continuent, dit-on, à lire les journaux, qu'ils savent toujours se procurer ; ils pèsent lourdement sur les élections communales et même sur le choix des conseillers généraux, et il n'est pas rare de

les voir menacer les juges et les témoins, sur lesquels ils se vengent parfois d'une manière sanglante. Tout cela joint à la trop grande indulgence des jurés corses, a amené plusieurs personnes à désirer dans ce département la suppression du jury. Il ne faut pas nier que la crainte des bandits ne puisse exercer ici quelque influence sur les verdicts ; mais en reprochant aux jurés corses une indulgence excessive, on est souvent injuste à leur égard. Il faut, en effet, considérer le banditisme et ses causes au point de vue de la société de l'île, telle qu'elle se trouve maintenant constituée.

J'ai assisté à Bastia à une séance du jury, une heure après l'exécution de Braccimozzo et devant la place même où elle venait d'avoir lieu. On voyait bien que les jurés et le public étaient encore sous le coup de cette scène sanglante ; mais la figure du jeune prévenu ne trahissait aucune émotion. Il avait tué un homme. Son visage était terne, insensible ; il avait un crâne de nègre (on aurait bien pu en faire une enclume). Ni l'exécution récente, ni la solennité de la séance ne produisaient d'effet sur ce jeune homme : il ne montrait pas le moindre signe de crainte ou d'hésitation, répondant avec le plus grand sang-froid à toutes les questions et s'exprimant en termes brefs et précis sur les circonstances de son homicide. Je ne sais à combien d'années de prison il a été condamné.

Bien que les bandits corses ne se déshonorent jamais par des actes de brigandage vulgaire, ils ne regardent pas toujours comme indigne de leurs sentiments chevaleresques d'employer la violence pour se procurer de l'argent. Ils lèvent parfois des impôts, taxent des particuliers, souvent même des villages et des communes, et ils exigent avec rigueur le paiement de ce tribut. Ce sont les rois du makis : en cette qualité, ils décrètent les impôts, et l'on dit que les contribuables leur paient les taxes beaucoup plus vite et avec plus

d'exactitude que celles qu'ils doivent au gouvernement. Le bandit envoie, par exemple, une feuille de contributions à quelque riche particulier, en le sommant de déposer pour lui tant de milliers de francs sur un point déterminé, « faute de quoi, le contribuable récalcitrant verra sa maison et son champ dévastés. » La formule de menace débute ordinairement par ces mots : *Si prepari* (qu'il s'apprête). Il arrive aussi parfois que le bandit sequestre les gens dont il veut exiger une rançon. Avec l'argent ainsi extorqué il enrichit ses parents et ses amis et obtient pour lui-même plus d'une faveur. Mais la richesse peut à peine contribuer à soulager un peu son existence : eût-il des tas d'or, qu'il n'en serait pas moins obligé de mener une vie errante et misérable.

Beaucoup de bandits ont vécu ainsi quinze ou vingt ans : resserrés comme ils l'étaient dans leurs montagnes, ils ont pu pendant un si long intervalle soutenir la lutte contre la force armée jusqu'au jour où ils ont enfin succombé sous le nombre. Ils ne sont pas réunis par bandes, le pays ne leur fournissant pas assez de ressources et le caractère corse se refusant d'ailleurs à se soumettre à un chef; ils vivent presque toujours deux à deux dans une espèce de camaraderie militaire.

Il existe même des inimitiés, des *vendette* entre bandits, et c'est bien singulier. Mais le sentiment de la vengeance personnelle est si puissant chez les Corses qu'une misère et une destinée communes ne parviennent jamais à réconcilier deux bandits. On a vu souvent un bandit en poursuivre un autre dans la montagne pour le tuer ; il ne se reposait qu'après avoir assouvi sa vengeance. Massoni et Serafino, les deux derniers héros du banditisme, vivaient en état de *vendetta* : ils tiraient l'un sur l'autre toutes les fois qu'ils se rencontraient. Un jour Massoni emporta d'un coup de feu un doigt à Serafino.

L'histoire des bandits corses est pleine de traits héroïques, d'un caractère à la fois chevaleresque et infernal. Dans tout le pays l'on chante des complaintes en leur honneur ; c'est sa propre destinée, sa propre douleur que le peuple semble pleurer en ces vers. Un grand nombre d'entre eux sont devenus célèbres ; mais il y en a un surtout, qui par sa hardiesse s'est acquis une brillante renommée. Il s'appelait Théodore, et lui-même s'intitulait le *Roi des montagnes.* Ainsi donc la Corse a eu deux rois du nom de Théodore.

Un jour, au commencement du siècle actuel, Théodore Poli fut conscrit ; il demanda un délai afin de se procurer l'argent nécessaire pour se faire remplacer. On s'empara de sa personne pour l'incorporer dans l'armée. Théodore sentit l'instinct de la liberté se révolter en lui. Il s'enfuit dans les montagnes, où il vécut en bandit. Sa hardiesse remplit la Corse d'admiration : il devint la terreur de l'île.

Loin de se dégrader par des crimes vulgaires, il montra toujours la plus grande magnanimité : on le vit même pardonner à des parents de ses ennemis. Il était très beau de sa personne et, comme son cousin le roi de même nom, il aimait les habits somptueux. Sa maîtresse l'accompagnait, menant joyeuse vie avec l'argent qui provenait des tailles levées dans les villages. Il vivait avec un autre bandit, nommé Brusco, à qui il avait voué une amitié inviolable, ainsi qu'avec son oncle surnommé Augellone, c'est-à-dire gros oiseau. Les bandits reçoivent de ces sobriquets quand ils arrivent à une certaine réputation. Le vilain oiseau fut jaloux de Brusco que Théodore aimait tant ; et un jour il lui fit sentir le froid de son stylet un peu trop avant dans le cœur. Puis il s'élança dans la montagne. Lorsque Théodore apprit la mort de son ami Brusco, il poussa des hurlements de douleur, comme Achille à la mort de Patrocle et, suivant l'usage de ceux qui sont en *vendetta*, il laissa croître sa barbe, jurant de ne la

couper que le jour où il pourrait se baigner dans le sang du vilain oiseau.

Peu de temps après, Théodore reparut avec la barbe coupée.

Tels sont les drames qui se jouent parfois entre bandits au milieu des montagnes désertes, car l'homme porte en tous lieux ses passions.

Théodore s'alita un jour ; et un espion dévoila la retraite du lion malade. Les féroces chiens-loups, les sbires accoururent en bondissant vers la bête fauve ; ils la tuèrent dans une cabane. La poésie populaire dit de Théodore : Il est tombé le pistolet à la main et près de sa carabine, *come un fiero paladino*, comme un fier paladin. Si grand était le respect inspiré par ce roi des montagnes que, même après sa mort, on continua à lui payer les impôts. On venait les déposer pieusement dans le berceau du petit enfant que Théodore avait eu de la reine, sa compagne. Il mourut en 1827.

Gallocchio est aussi célèbre. Perfidement abandonné par son amante, il avait défendu à tous d'aspirer à la main de cette femme. Cesario Negroni la demanda. Le jeuue Gallocchio dit à l'un de ses amis qu'il se contenterait de blesser le beau-père. Le jour de la noce arrive ; les invités commencent à danser aux sons joyeux des cithares et des violons.... Un coup part. La balle manque le but : elle traverse le cœur du beau-père. Gallocchio devient bandit. Cesario se retranche dans sa maison. Mais Gallocchio le chasse de sa forteresse, le poursuit à travers les montagnes, le rencontre enfin et l'étend raide mort. Puis, il s'en va en Grèce combattre contre les Turcs. Mais un jour il apprend que son propre frère est tombé victime de la *vendetta* provoquée par le meurtre de Cesario. Gallocchio revient dans son pays, tue deux frères de Cesario et bien d'autres encore : il extermine la famille de ses ennemis.

Gallocchio était toujours accompagné de Gambini, le *Rouge.* Soutenu par ce dernier, il battit un jour les gendarmes, en attacha même un à la queue de son cheval et le traîna longtemps ainsi sur des sentiers rocailleux.

Gambini s'enfuit en Grèce, où il eut la tête tranchée par les Turcs. Gallocchio mourut par la balle d'un traître qui le frappa pendant qu'il dormait.

On parle aussi beaucoup de Giammarchi qui resta au makis pendant 16 ans, de Camillo Ornano qui y vécut 14 ans, de Joseph Antomarchi qui fut bandit pendant 17 ans.

J'arrivai en Corse quelque temps après la fin sanglante de Serafino. Arrighi et le terrible Massoni venaient aussi de succomber ; et leur mort offre autant que leur vie des traits d'un romantisme féroce.

Massoni était doué d'une force extraordinaire. C'est la *vendetta* qui le poussa, lui le fils d'un bon propriétaire de la Balagne, à chercher dans les montagnes un misérable abri. Il y passa plusieurs années, soutenu par ses parents et favorisé par les bergers, et eut souvent à lutter contre la gendarmerie à laquelle il infligea des pertes cruelles. Il était accompagné de son frère et du vaillant Arrighi.

Un habitant de la Balagne, qui avait à venger sur une famille puissante la mort d'un de ses parents, vint un jour trouver Massoni et implora son appui. Le bandit accorda l'hospitalité à l'étranger ; et comme il manquait de vivres pour le repas, il se rendit chez un berger du Monte Rotondo et lui demanda un agneau. Le berger en prit un. Mais Massoni le refusa en disant : « Tu me donnes un agneau maigre, et cependant j'ai aujourd'hui à faire honneur à un étranger : en voilà un gras, c'est celui qu'il me faut. » Et d'un coup de fusil il abattit l'agneau et l'emporta dans sa caverne.

Le berger fut exaspéré par cette violence. Le cœur plein de haine, il descendit vers la plaine, et montra aux sbires

la retraite de Massoni. Il voulait venger le sang de son agneau. Les gendarmes en grand nombre gravirent les montagnes. Ces soldats corses connaissent parfaitement le terrain, et exercés dans les luttes contre les bandits, ils ne sont pas moins audacieux que les fauves qu'ils vont chasser. Leur vie se passe en dangers continuels, car les bandits sont vigilants, toujours aux aguets avec leur télescope, au fond de leurs impénétrables makis et, à la moindre apparence de danger, ils sont sur pied et s'enfuient plus rapides que le mouflon sauvage ; ou bien ils laissent venir l'ennemi à portée de leur carabine, et jamais ils ne le manquent.

Les gendarmes gravirent donc les montagnes ; le berger marchait devant eux. Ils escaladèrent les rochers abrupts, en suivant des chemins que leur guide seul connaissait. Les bandits se trouvaient dans une grotte presque inaccessible et dissimulée par un buisson énorme derrière lequel Massoni était en faction. Par un sentier fort roide quelques gendarmes arrivèrent au-dessus de la grotte ; d'autres en gardèrent l'issue. Cenx qui étaient postés en haut regardaient le buisson pour voir s'ils n'y apercevaient rien. L'un d'eux prit une pierre et la jeta dans le buisson où il crut remarquer une ombre noire. Aussitôt on en vit bondir un homme qui déchargea son pistolet pour avertir les habitants de la grotte. Mais, au même instant retentirent aussi les coups des sbires, et Massoni roula à terre foudroyé.

Aux détonations, un homme s'élança hors de la grotte ; c'était le frère de Massoni. Pareil à la chèvre des montagnes, il sautait de roc en roc, et les balles sifflaient autour de lui. Frappé mortellement, il fut précipité du haut des rochers. Arrighi, voyant tout ce qui se passait, resta dans la grotte. Les gendarmes s'avancèrent avec précaution ; mais aucun d'eux n'osait entrer. Enfin le plus hardi s'y hasarda : on ne voyait personne. Les gendarmes ne se laissèrent pas tromper :

ils persistèrent à croire que la grotte cachait encore quelqu'un. Ils en occupèrent l'entrée.

La nuit vint. On alluma des torches et des feux de bivouac. On résolut d'affamer Arrighi. Le lendemain matin quelques gendarmes se rendirent à la source près de la grotte pour puiser de l'eau. Un coup retentit, puis un second, et deux sbires tombèrent. Leurs camarades déchargèrent avec rage leurs fusils dans la grotte : tout y resta silencieux.

Il s'agissait maintenant d'aller ramasser les deux morts ou mourants. On hésita longtemps. Enfin quelques-uns se décidèrent, et cela coûta encore la vie d'un homme. Un jour se passa encore. Un gendarme eut alors l'idée d'enfumer le bandit, comme un blaireau, moyen employé avec succès en Algérie. On entassa du bois sec à l'entrée de la caverne et on y mit le feu. Mais la fumée s'échappait par les crevasses. Arrighi entendait tout, et s'entretenait même avec les sbires qui ne pouvaient ni le voir, ni l'atteindre. On lui promit de lui faire grâce : il refusa de se rendre. Enfin le procureur, qu'on avait appelé d'Ajaccio, fit venir des soldats et un ingénieur de la ville de Corte. L'ingénieur déclara qu'on pouvait jeter des pétards dans la grotte. Arrighi l'entendit, et l'idée de sauter avec la grotte lui inspira un tel effroi qu'il résolut de fuir.

Lorsque la nuit fut venue, il roula des pierres dans une fausse direction et s'élança de rocher en rocher pour arriver à une autre montagne. Des coups partirent au hasard, et une balle l'atteignit à la cuissse. Il perdait beaucoup de sang : ses forces s'épuisaient.

Le jour parut. Comme la bête fauve blessée, il trahit sa retraite par les traces de sang laissées dans sa course. On fut bientôt sur sa piste. Arrighi affaibli appuya la tête sur un bloc de pierre ; un sbire s'élança vers lui, le doigt sur la détente. Le bandit releva la tête pour regarder ; le coup partit, et une balle lui fracassa le crâne.

C'est ainsi que moururent les trois *vengeurs*, heureux de ne pas terminer leur vie sur l'échafaud. Mais si grande était l'estime dont ils jouissaient auprès des paysans, qu'aucun habitant des environs du Monte Rotondo ne voulut prêter son mulet pour emporter les corps des victimes. « Nous ne voulons pas, disaient-ils, avoir la moindre part au sang que vous avez versé. » Lorsqu'on se fut procuré les bêtes de somme, on chargea sur elles tous les morts, les bandits et les sbires, et la troupe descendit à Corte, emportant avec elle les huit cadavres.

Si la Corse pouvait rendre tout le sang qu'elle a répandu sur les champs de bataille ou pour la *vendetta*, ses villes et ses villages en seraient inondés, ses habitants noyés, et sa mer en serait rougie jusqu'à Gênes.

Filippini rapporte, chose incroyable ! que de son temps la *vendetta* avait fait en Corse 28,000 victimes dans le seul espace de 30 années. D'après le calcul d'un autre historien corse, dans une période de 32 ans se terminant à l'année 1715, on aurait commis dans l'île 28,715 assassinats. Le même auteur calcule que le nombre des morts par la *vendetta*, de l'année 1359 à l'année 1729 doit s'élever au chiffre de 333,000, et il pense qu'il y a eu au moins autant de blessés. Cela ferait donc 666,000 Corses frappés par une main homicide ! Ce peuple ressemble à l'hydre dont les têtes repoussaient sans cesse à mesure qu'elles étaient coupées.

D'après le discours prononcé au mois d'Août 1852 par le préfet de la Corse devant le Conseil général du département, 4300 assassinats ont été commis en Corse depuis l'année 1821, 833 dans les quatre dernières années, et 99 dans les sept premiers mois de l'année 1852.

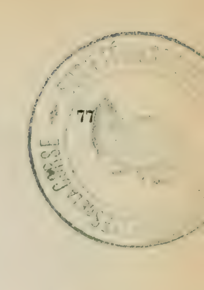
L'île compte 250,000 habitants.

Le gouvernement français veut extirper la *vendetta* et le banditisme par le désarmement général de la Corse. J'ignore

si et comment la chose peut se faire. Il en résultera assez de malheurs, car on ne pourra pas désarmer en même temps les bandits, et leurs ennemis seront, sans défense, exposés à leurs coups. Les guerres intestines et la *vendetta* ont jusqu'ici rendu le port d'armes nécessaire en Corse. En effet, puisque la loi est impuissante à protéger les particuliers, il faut bien laisser à ceux-ci le soin de se protéger eux-mêmes : c'est pourquoi la société corse vit en quelque sorte en dehors de l'État.

Il est depuis longtemps défendu de porter des pistolets et des poignards ; mais tous sont armés de fusils à deux coups, et j'ai trouvé des villages presque entiers sous les armes, comme au moment d'une invasion de Barbares. Au milieu de ces rudes montagnes, c'est un spectacle à la fois sauvage et bizarre que la vue de ces hommes affublés de leur *pelone* et de leur bonnet phrygien, la cartouchière à la ceinture et le fusil double sur l'épaule.

Pour détruire la *vendetta* et le banditisme, la meilleure arme c'est l'instruction. Mais en Corse les progrès sont lents. Coloniser, ouvrir des routes dans l'intérieur, donner de la vie aux ports de mer en augmentant le commerce et la production, tel est le vrai moyen de désarmer le pays. Si le gouvernement français n'a pu vaincre l'orgueilleuse résistance des insulaires, il mérite bien des reproches. Que fait-il d'une contrée qui possède un excellent climat, un sol fertile, dominant par sa position toute la Méditerranée entre l'Espagne, la France, l'Italie et l'Afrique, comptant des golfes et des mouillages superbes, riche en forêts, en minéraux, en sources salutaires, en fruits de toutes sortes, et habitée en outre par un peuple brave et capable des plus grandes actions ?.... Une espèce de Montenegro ou d'Irlande italienne.



CHAPITRE XI

Le poète corse Salvatore Viale, de Bastia, a bien voulu me communiquer la nouvelle qu'on va lire. Il m'a envoyé un recueil de vers composés par lui ou par d'autres poètes de son pays, et c'est là que se trouve inséré ce remarquable fragment de l'histoire des mœurs corses. Viale l'a emprunté, dit-il, à un manuscrit latin dont il n'existe qu'un exemplaire, et l'a traduit en langue italienne. Il le donne pour un appendice à l'ouvrage *De rebus corsicis* de l'historien Pietro Cirneo, qui raconterait ici un épisode de sa vie romanesque et agitée. Il ne doute point de l'authenticité du manuscrit, mais il n'en fournit aucune preuve, et le malin lecteur devinera aisément pourquoi.

J'ai traduit de l'italien cette nouvelle magistrale, sans me permettre aucune addition ou suppression. Non seulement elle me paraît remarquable comme une peinture de caractères pleine d'originalité, parfaitement vraie même pour les Corses de nos jours ; mais c'est aussi une délicieuse œuvre d'art, où règne cette mélancolie particulière aux poètes corses et surtout à Salvatore Viale, le poète le plus fécond de l'île, digne et noble vieillard d'une infatigable activité.

LE VŒU DE PIETRO CIRNEO

NOUVELLE HISTORIQUE DE SALVATOR VIALE (1)

..... Revenge, sent from the infernal Kingdom,
To ease the gnawing vulture of my mind,
By working wreakful vengeance on thy foes.

SHAKESPEARE.

Les Espagnols, les Génois, le Pape, et en dernier lieu Galéas, duc de Milan, qui se disputaient entre eux et contre nous la possession de la Corse, venaient de poser les armes, lorsque l'orgueil des seigneurs de Cinarca, blessé d'une simple mesure de stricte équité du lieutenant ducal, alluma dans notre pays le feu de la guerre civile, et y renversa de fond en comble les formes et jusques aux notions les plus communes de la justice. Il arriva dès lors, comme cela devait être, qu'en l'absence d'une direction politique fixe et constante, les lois n'ayant plus ni crédit ni pouvoir, tout ennemi du gouvernement usurpait la puissance souveraine ; on vit même les bandits et les condamnés exercer une sorte de juridiction et d'arbitrage au fond de leurs makis.

Ce fut en ces conjonctures et durant l'été de l'année mil quatre cent soixante-huit, que les violentes entreprises d'un puissant adversaire sur ma fortune, et ses outrages contre

---

(1) Nous donnons la traduction qu'en a faite M. Arena en 1837 (Bastia, Imprimerie Fabiani).

ma personne, me contraignirent moi, Pietro de Felce, à me pourvoir de quelque protecteur qui me fît respecter, et prît en main la défense de mes droits. Je résolus en conséquence de m'adresser à un condamné contumax, comme d'autres recourent au besoin à la justice régulière. Mon choix cependant recherchait quelque bandit qui me parût le mieux famé entre ses confrères pour sa loyauté et la rectitude de son jugement ; et il se fixa sur Galvano de Chiatra, l'un de mes proches. Ce dernier, n'étant pas encore tombé en disgrâce auprès du gouvernement, avait autrefois, à la mort de mon père, et avant que mes autres infortunes domestiques ne m'eussent forcé d'émigrer en Romagne, assisté mon enfance de ses soins et de ses conseils. Il s'était d'abord fait bandit, ou comme l'on disait, rebelle, soit par patriotisme, soit par haine de la domination étrangère : mais dans la suite, l'intérêt de sa propre défense, les liens du sang, ou la conformité du genre de vie, l'avaient rapproché de ces bannis que l'on désignait sous le nom de *Paroissiens*, à cause du curé ou archiprêtre d'Alesani, leur chef ; et après la mort de ce curé, surnommé Paganello, suivie de la dispersion des Paroissiens, il continuait à soutenir, seul, l'existence et l'espoir de leur faction, contre les Génois. Comme il avait toujours porté les armes pour le parti ducal, les siens l'appelaient communément Galeazzino, tandis que les Génois, à raison d'une visière dont il avait coutume de se couvrir le visage, le surnommaient Masque de fer. Galvano avait en outre acquis de la célébrité par une arquebuse désignée sous le nom de Samson, arme puissante et terrible, qu'il savait manier et diriger au but fort adroitement. C'était une de ces bombardes portatives, autrement dites mousquetons, qui, à l'aide de la poudre, chassent au loin une petite balle de plomb avec une incroyable vitesse. Cette machine de guerre avait passé ainsi que beaucoup d'autres aux mains de nos

compatriotes à l'époque de la déroute des Catalans à Lorette, quand les quatres pièves se furent liguées contre les *Bisogni*, hordes déguenillées et sans solde du roi d'Aragon.

Je pris secrètement le chemin du mont Saint Alexis, d'où la piève d'Alesani, qu'il domine, a tiré son nom, et je le gravis jusqu'au sommet. Là, parmi des chênes, les uns touffus et étroitement entrelacés, les autres tombés de vétusté ou renversés par les orages, n'apparaissait aucun vestige de créature vivante, si ce n'est le gîte solitaire de quelque sanglier, les plumes de la mue des oiseaux de proie, et la carcasse des animaux dont les aigles avaient fait leur pâture. Parvenu dans la plus profonde épaisseur du bois, je fus très surpris de trouver Galvano avec un homme de moyen âge, qui, à la dignité de son extérieur, à l'élégance de son costume et de ses manières, me parut un personnage de distinction. L'air de politesse et de gravité aimable empreint sur sa physionomie formait avec ce lieu sauvage et la présence du bandit un contraste frappant, et avait à mes yeux quelque chose d'étrange et d'inexplicable. Aussi, loin de prendre l'inconnu pour un associé de Galvano, je penchai bien plutôt à croire qu'il était venu, comme moi, solliciter sa faveur ; je n'osais, pour cette raison, ni m'approcher de mon oncle, ni lui faire la moindre démonstration amicale ; mais lorsque d'un geste il eut fait signe à cet étranger de se retirer à l'écart, je m'avançai, et dans l'épanchement de l'affection et de la confiance, je l'instruisis de mille particularités que je ne veux ni ne dois consigner en cet écrit, et entre autres du nom de mon adversaire et du rapport de mes démêlés avec les vastes ramifications de l'inimitié fameuse qui divisait la commune de Petricaggio. Je lui contai ensuite l'une après l'autre les diverses atteintes dont mon honneur et ma fortune avaient eu à souffrir depuis longtemps, c'est-à-dire les propos diffamatoires et les affronts publics dirigés contre

moi, les enlèvements de bornes et les destructions de clôtures et de murailles commis dans mes propriétés, le massacre de mes bestiaux, les menaces de mort à mes bergers et à mes colons, et autres offenses et dommages de même nature. Galvano m'écouta avec beaucoup d'indifférence, ou plutôt d'un air dédaigneux auquel j'étais loin de m'attendre: Mon neveu, me dit-il, nous vivons en des temps bien rudes et bien déplorables. Tu le vois ; Paganello mort, et les Paroissiens chassés, je suis demeuré seul, n'ayant avec moi que ce chien maigre, ma fidèle arquebuse, et ce scapulaire, le seul meuble de mon héritage paternel dont je sois en possession ; et dans ce complet isolement, les fatigues, les maux sans nombre que j'endurais à cause de mes inimitiés particulières, se sont accrus encore par les haines qui pesaient sur mes compagnons expatriés ou défunts, dont je porte maintenant tout le fardeau. Je ne te dirai ni les dangers terribles que j'ai courus, ni mes cruelles souffrances durant une vie pleine d'anxiété qui se consume à errer furtivement et sans cesse de la montagne à la plage, et de la plage à la montagne, pour y chercher quelque asile ; car tu sais combien les excursions des sbires d'une part, et de l'autre les croisières génoises et leurs débarquements, rendent peu sûres les montagnes et le littoral, la résidence et la fuite. Mais enfin l'abandon où je me trouve, l'incertitude de mon sort, l'épuisement de mes forces minées à la fois par l'âge et par les travaux, me font presque résoudre à embrasser le hasardeux parti de la fuite comme le moins funeste, et à m'éloigner pour toujours des rivages de la Corse et de l'Italie. Suis donc le conseil qu'en bon parent je te donne ; borne-toi tout uniment à recourir aux tribunaux pour les bagatelles dont tu as à te plaindre, ou pardonne à ton adversaire ; et si tu ne goûtes pas cet avis, imite mon exemple en quittant la terre natale une seconde fois. Surpris de le voir qualifier

aussi légèrement les préjudices graves et les atroces persécutions dont j'étais victime, je me mis à en récapituler le détail avec plus de chaleur. J'alléguai toutes les raisons que la passion sait trouver d'ordinaire pour colorer et justifier jusqu'à ses propres excès ; je lui dis que pardonner à l'auteur de tant d'outrages, ou m'expatrier, ce serait, indépendamment des pertes énormes dont ma fortune aurait à souffrir, m'exposer, moi et ma famille, à de nouvelles calamités, puisqu'en cédant aux violences les plus injustes et les plus arbitraires, je ne manquerais pas d'attirer sur moi les reproches et les huées de tous mes concitoyens, qu'ils fussent ou non favorables à ma cause ; qu'en outre, il me faudrait en ce cas supporter ou faire supporter aux personnes que j'aimais le mieux, les avanies des hommes les plus vils et les plus lâches, toujours prêts à se liguer contre le faible qui fuit ou se laisse insulter impunément. Je concluais de tout cela, qu'à moins de tirer de mon ennemi une vengeance convenable, je ne pouvais ni vivre en sûreté dans mon pays, ni m'en éloigner avec honneur. Quant à la justice civile, m'écriai-je, en avons-nous une en ce moment, pour que je puisse y recourir ? Et ceux qui nous gouvernent, permettraient-ils qu'elle fît droit à mes griefs contre un adversaire riche et puissant ? Vous connaissez la triste condition de notre malheureux pays en ces temps d'anarchie et de désordres. Les choses se trouvent au point que, si je devais suivre votre conseil et abandonner, je ne dirai pas la Corse, mais seulement mes foyers et mon village, ce ne serait que pour me joindre aux ennemis de ce gouvernement, aux généreux défenseurs de la patrie....... Voilà, interrompit Galvano, un dernier propos qui se rattache assez mal au sujet de notre conversation, ou plutôt ne s'y rapporte nullement. Mais puisque tu mêles ici l'intérêt de la cause publique, je te dirai qu'il me serait très facile de me servir de cette amorce

pour t'amener à partager les hasards de ma fortune. Je me souviens en effet que moi-même, j'avais justement ton âge alors, je fus poussé à prendre la campagne par ce grand mot de patriotisme, qui en substance signifiait, chez les autres, amour de soi et haine privée envers tel et tel. Malheureusement, je le compris trop tard, et quand il m'était impossible de revenir sur mes pas ; mais cette connaissance du moins me rendit meilleur et plus loyal que mes camarades, au nez desquels j'éclatais de rire, toutes les fois qu'ils parlaient de patrie et de leur zèle pour sa cause. Tu vois bien, Pietro, que je ne veux ni abuser les autres, ni me laisser abuser moi-même. Je t'exhorte donc à t'en tenir pour l'heure à mon premier avis : regagne paisiblement le village, et tâche, s'il est possible, de fuir, de mépriser ou de supporter durant un mois encore les grossièretés et les provocations de ton adversaire. Tu auras dans cet espace de temps, tout loisir et toute latitude pour mûrir tes résolutions ; car je doute que, blessé profondément comme tu l'es par de trop récentes injures, tu possèdes aujourd'hui l'entier et libre usage de tes facultés mentales. Mais, ce terme échu, si tu persistes dans ton opinion, je t'attendrai sans faute ici même, à la fin du trentième jour, et je te garantis que nous aurons trouvé pour lors le tempérament qu'il te faut.

De retour à Felce, le mauvais vouloir et la rancune ne me quittaient point. Résolu toutefois de me conformer strictement au conseil de mon oncle, je m'efforçai de vivre seul et caché, évitant soigneusement les regards et la rencontre de mon ennemi, et jusqu'à la société des autres habitants du hameau. Cette solitude forcée, cette inaction contraire à mes habitudes, redoublaient la misanthropie et les noires pensées auxquelles j'étais en proie ; mais j'eus néanmoins la force de souffrir et de dissimuler encore une longue série de nouvelles offenses. J'ai lieu de croire que la haine de mon

infatigable persécuteur était attisée et nourrie par quelque instigateur caché, qui lui rendait compte de ma conduite et de mes discours, par un de ces artisans de discorde, qui, faisant l'office de médiateurs, exagèrent et dénaturent, au moyen de perfides rapports et sous de faux semblants de zèle, les mutuelles actions de deux adversaires, dans le dessein de nuire à l'un et à l'autre à la fois. Poussé par de malignes insinuations, et témoin de mon silence et de mon apparente impassibilité, mon ennemi trouva enfin le moyen de me piquer au vif. Sous je ne sais quel prétexte, il tourna tout à coup la haine irréconciliable qu'il me portait, contre un vertueux ecclésiastique, mon cousin, auquel me liait l'amitié la plus tendre ; se doutant bien que je ne pourrais dissimuler ce dernier affront, et ne pas en garder du ressentiment, vu l'innocence du pauvre prêtre, qu'il ne persécutait évidemment qu'à cause et en haine de moi. Quand je vis ce digne ministre des autels, frustré d'une chapellenie dont il jouissait à titre héréditaire ; que j'entendis, le dimanche à l'Église, lire son nom sur le catalogue de la confrérie, en l'accompagnant tout haut de la formule funèbre et menaçante du *Pater noster* ; que je le vis enfin réduit à chercher, hors de sa propre piève, de la considération, un asile et du pain, je perdis tout à fait patience ; et au jour convenu, je m'empressai de courir au rendez-vous que Galvano m'avait assigné sur le Saint Alexis.

Dans les doléances que je lui portais cette fois, je mis à dessein quelque exagération. Je lui racontai comment, à force de mauvais traitements et d'actes arbitraires, mon ennemi nous avait contraints, mon cousin et moi, d'abandonner le village ; à quoi j'ajoutai, que les insultes réitérées de cet homme envers le neveu marquaient assez son profond mépris pour la personne de l'oncle ; et que lui, Galvano, ne fût-ce qu'à raison de notre parenté, devait s'en tenir offensé, et

prendre une part active dans mes justes ressentiments. Galvano avait écouté jusque là ma nouvelle plainte avec une attention calme ; mais il fronça le sourcil à mes dernières paroles. Dis-le moi franchement, me répondit-il, serais-tu venu ici dans l'intention de te décharger sur moi seul du soin de ta vengeance ? Et paraîtrais-je à tes yeux un homme assez abject et assez perdu d'honneur pour être l'instrument de ta haine, pour te servir de sicaire ? Non, repris-je, ce qui m'amène vers vous, c'est le besoin de vos conseils et de votre assistance ; je les réclame instamment ; et si vous me les refusez, je suis dans la ferme résolution de me venger de mes propres mains, quelque prix qu'il en coûte. Si tu es décidé à cela, répliqua Galvano, mais décidé tout de bon, il me semble que tu n'as pas beaucoup à consulter. Qui t'empêche, en effet, de suivre l'exemple que ton adversaire t'a donné jusqu'à ce jour, et de lui rendre la pareille ? Et là-dessus, le bandit se mit à me détailler toutes les façons de nuire que peuvent mettre en usage la scélératesse et la perversité, comme de porter le ravage dans les vignes et dans les campagnes, d'intimider les colons, les laboureurs, les témoins et les juges, d'employer les menaces et les délations contre son adversaire et ceux qui le soutiennent, et faire conjurer à sa ruine amis et ennemis. Si je le voulais, poursuivit-il, rien ne me serait plus aisé que de te faire seconder, en toutes ces entreprises, du bras et de la protection de mes affidés, au nombre desquels je compte même des hommes riches et titrés dont l'appui me favoriserait à l'occasion ; car, nous autres bandits, ayant besoin de tout le monde, nous faisons en sorte que tout le monde, soit en bien soit en mal, ait un peu besoin de nous. C'est ce qui fait que nous ne manquons ni d'amis improvisés, ni de clients officieux, ni même de quelques illustres parrains dans les rangs de la noblesse. Mais tu peux en croire et

mon âge et mon expérience, cette série de violences et de représailles n'est, pour m'exprimer à votre façon, qu'un cercle vicieux, et te mènerait, tôt ou tard, ou à recevoir la mort ou à la donner. Or, dis-le moi sans déguiser, aurais-tu bien le courage de te mettre dans cette alternative ? Et supposé qu'au lieu d'être la victime tu fusses le meurtrier, te sentirais-tu plus tard le courage et la force de supporter toutes les conséquences qu'entraîne après elle une action de cette nature ? Pèse ta réponse, Pietro, ma demande étant faite à dessein ; car, si dès à présent tu es préparé au parti extrême dont j'ai parlé, et qu'il te faudra prendre un jour, ne vaut-il pas mieux que tu commences aussitôt par où tu devras nécessairement finir ? Ainsi du moins, placé dès l'abord entre les deux chances opposées, tu demeureras maître de ton choix.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées à peine, depuis que, par ses intrigues et ses provocations, mon persécuteur nous avait expulsés, mon cousin et moi, du village et du foyer paternel ; la question réitérée et pressante de Galvano me trouvait donc en proie à toute l'ardeur du ressentiment et de la vengeance : aussi je l'avouerai, ma réponse à l'atroce proposition du bandit ne se fit pas attendre ; elle fut affirmative. Je te prends au mot, me dit-il, et puisqu'en homme de cœur tu arrêtes ton choix à la résolution la plus prompte et la plus périlleuse, je te crois digne de ma confiance et de tout mon appui. Prends donc ta lance, et viens. Dès demain, tu peux y compter, avant que la journée ne s'achève, tu seras satisfait. Que dis-je ? aujourd'hui même..... Suis-moi jusqu'aux gorges de Felce. Là, se trouve le champ de ton adversaire ; le temps et l'heure sont favorables...... En disant ces mots, il demeura un instant pensif, puis, ayant considéré attentivement la lune, selon une habitude ordinaire aux bandits : — Mais non, poursuivit-il, tant que l'astre est en son

plein, nous ne pouvons rien entreprendre à cause de l'octave de la Saint-Pancrace, fête du bienheureux que tous les contumax révèrent à juste titre comme leur avocat et leur patron. Un vœu solennel m'impose en outre l'obligation toute particulière de chômer ces huit jours, durant lesquels je me ferais scrupule de nuire à un individu quelconque, fût-il Génois ou Catalan, et ne souffrirais pas que d'autres en ma présence lui fissent tomber un cheveu de la tête. A pareille époque, il y a trois ans, la flèche d'un Miquelet m'atteignit entre les deux os de la jambe droite sans me faire beaucoup de mal ; et cependant une fracture ou une simple esquille dans cette partie, quoique peut-être non mortelle de sa nature, le fût immanquablement devenue par la nécessité où elle m'aurait mis de tenir de mes propres mains le service qu'un de mes camarades, en semblable occasion, dut rendre sur sa prière à l'un de ses amis. En parlant de la sorte, Galvano faisait sortir hors de sa manche, et me montrait le pommeau luisant et à demi consumé d'une courte dague. Depuis le vœu que m'arracha le péril auquel je venais d'échapper, je ne manque jamais, continua-t-il, d'en solenniser l'anniversaire en m'abstenant de tout acte d'hostilité, et je me flatte que tu feras de même à ma considération, et à la gloire de notre Saint. Je profiterai de cette suspension d'armes pour te donner quelques leçons, pour t'endurcir et te former aux manœuvres de la nouvelle milice dont tu fais maintenant partie. Laisse-toi seulement guider par mes instructions, et je me flatte que, perfectionné par elles, tu seras méconnaissable au bout de huit jours.

En achevant ces mots, le bandit chargea sur ses épaules son manteau de poil de chèvre et sa besace, puis ajouta : Qu'il te souvienne au moins, Pietro, de regarder ta vengeance ou plutôt la nôtre à tous deux, comme accomplie dès ce moment, quoique nous l'ayons ajournée à la nouvelle lune,

et que tu doives par conséquent te comporter désormais vis-à-vis de moi en recrue obéissante, en digne et fidèle camarade. Changeant alors tout à coup de manières, de langage et de physionomie, il m'apparut sous l'air redoutable et les attributs terribles qui l'avaient fait surnommer Galeazzino et Masque de fer. Mais il m'en imposa davantage encore, lorsqu'après s'être armé de son casque, et la visière baissée, il saisit l'arquebuse, m'ordonnant d'un geste brusque et impérieux de le précéder vers le mont que l'on nomme la Pointe aux trois Pièves. Tandis que je lui obéissais en silence et dans l'attitude de la crainte et de l'humiliation, son chien appelé Brusco, dressé à de pareilles courses, ne me perdait pas de vue, comme s'il eût deviné les intentions de son maître, et m'empêchait en grondant de le devancer d'un pas.

J'avais entendu quelques personnes vanter le grand courage, la liberté absolue, et la puissance de l'homme des makis ; et quoique je me soumisse d'abord à contre-cœur à l'ordre aussi arbitraire qu'inopiné de Galvano, toutefois par une folle fantaisie de jeunesse, je ne fus pas fâché de me procurer à ce prix le spectacle, et d'essayer même, pendant quelques jours, de cette vie aventureuse où l'on foule également aux pieds et le joug des lois et celui de l'opinion. Comme d'ailleurs j'échappais à peine à la malveillance et aux embûches des habitants de mon village, j'avais lieu de me croire moins en sûreté parmi eux qu'auprès de ce bandit terrible et désespéré. Libre enfin de donner tout leur essor à ma haine et à mes ressentiments, je me faisais illusion sur l'affreuse dépendance à laquelle je venais de m'assujettir, et je me reposais sur la consolante pensée, que loin d'avoir désormais à redouter mon adversaire, c'était à lui de me craindre à son tour, en apprenant la violence de ma résolution. Jamais je n'avais été aussi pénétré du sentiment de mon indépendance et de l'entière disposition de mes facultés

que lorsque des sommets de la Rotonde et de Calleruccio je pus mesurer d'un coup d'œil tout le littoral de notre île, depuis les plaines de Solenzara jusqu'à la pointe du Cap-Corse. Arraché pour la seconde fois du nid obscur de ma vallée natale, je contemplais avec surprise l'étendue et la variété de cette admirable perspective ; puis de là plongeant ma vue au fond des brouillards et des ravins éloignés de ma piève, je distinguais à peine, sous l'apparence d'autant de ruches, les maisons peu nombreuses du hameau de Pietricaggio, commune pauvre, il est vrai, et d'un territoire assez restreint, mais à cause de l'importance et des graves effets d'une inimitié récente, regardée pour lors comme le point central de tout le diocèse d'Aleria.

Galvano, assis avec moi sur la cime de Calleruccio, avait quitté le casque et la besace. Après quelques instants de repos, je consentis pour lui complaire, à me charger, durant la descente de la montagne, de cette partie de son bagage ; mais nous n'avions pas encore fait deux milles que, trempé de sueur et haletant sous mon fardeau : Je ne conçois pas, m'écriai-je, qu'un bandit aille s'embarrasser d'un poids aussi lourd et aussi incommode, lui, dont rien ne devrait entraver la marche. Eh quoi ! répondit Galvano, ignores-tu que le contumax, ainsi que le limaçon, porte sa maison sur son dos ? Et à ce sujet il m'apprit que la découverte du moindre ustensile de son ménage ambulant, laissé par mégarde en quelque lieu, aurait suffi pour le trahir, comme cela était arrivé à Macchiarolo, un de ses camarades, nommé encore Settefiati, que l'on parvint à arrêter sur le simple indice d'une gourde et d'un crucifix qu'il avait oubliés au fond d'une grotte. Cette besace que tu vois, poursuivit-il, renferme tout ce dont j'ai besoin, c'est-à-dire, mes vivres, mon linge, tout ce qu'il faut pour écrire et pour coudre, un briquet, du sublimé corrosif, de l'onguent vulnéraire et deux

livres, *les Chansons de Pétrarque* et *le Chrétien à son lit de mort* du père Guillaume de Speloncato.

Nous nous éloignâmes de plus en plus de la piève d'Alesani, tantôt nous enfonçant dans l'épaisseur des forêts, tantôt, pour déguiser nos traces et le bruit de nos pas, courant nu-pieds à travers les ronces ou sur la grève tranchante des torrents. Je ne me souviens pas d'avoir passé deux nuits consécutives dans le même village ; et si nous faisions une pause de cinq ou six heures en quelque lieu, il nous fallait ensuite nous en éloigner promptement à la distance de 25 ou 30 milles, afin de prévenir ou d'éluder la chasse des sbires et des ennemis de Galvano. La même raison nous déterminait à donner chaque jour à notre marche une direction contraire à celle du jour précédent, c'est-à-dire, de l'est à l'ouest, et de l'ouest à l'est ; et cela par les lieux les plus boisés et de l'accès le plus difficile, ne nous arrêtant jamais que le temps nécessaire pour prendre quelque nourriture et un peu de sommeil. Ces marches tortueuses et fatigantes se multiplièrent au point que j'estime avoir parcouru ainsi un bon tiers de la Corse.

Enfin, nos provisions étant venues à s'épuiser, je dis à Galvano qu'à défaut de vivres, il me serait impossible de continuer davantage cet itinéraire en zigzag, sans terme comme sans repos.

Pour nous refaire de la grande chaleur du jour, nous fîmes une longue halte à l'ombre dans un bois de chênes, par où le mont Saint-Appien s'allonge et décline vers Alesani. Je me mis à errer çà et là parmi ces arbres antiques au port libre et majestuenx ; mais comme je ne trouvais sous mes pas que des capsules de glands, et de gras pâturages pour lesquels la montagne est renommée, je parlai à Galvano de mon adresse à tirer de l'arc sur les lièvres et les sangliers, m'offrant de contribuer ainsi à nous procurer la venaison

qui pourrait nous être nécessaire. Tu n'es, je le vois, qu'un enfant, me dit-il, puisque tu peux songer à une partie de chasse en ma société. Fais-moi le plaisir de renoncer à des idées aussi étranges, et réserve tes flèches ainsi que ta lance pour de meilleures occasions. Nous ne pourrions d'ailleurs poursuivre le gibier sans courir le risque d'attirer sur nous l'attention de mes ennemis ou de la justice, qui aux aboiements du chien viendraient peut-être nous traquer aussi. Voilà pourquoi nous autres contumax nous vivons en paix avec les bêtes sauvages. Quant à Brusco, ce fut jadis à la vérité un excellent chien d'arrêt ; mais aujourd'hui il n'est bon qu'à courir sus aux Catalans et aux *Bisogni* : son nez le sert encore merveilleusement en cela ; car il les évente aussi bien qu'un lévrier peut lever un lièvre. Galvano me montrant ensuite une superbe génisse qui paissait dans un pré voisin, ajoutait que nous ne pouvions pas même nous servir pour notre nourriture de cet animal domestique ; car, disait-il, sans compter que donner la mort à l'animal d'autrui uniquement pour le manger, est une véritable lâcheté, cette action pourrait encore nous être préjudiciable en augmentant sans nécessité le nombre de nos ennemis.

Je ne répliquai rien à ce discours, mais mon visage devait montrer du trouble et de l'altération, car après m'avoir considéré attentivement, il ajouta : Tu souffres, Pietro, je m'en aperçois ; mais tu serais moins sensible aux privations que tu éprouves, si tu te rappelais davantage ce que t'a fait ton ennemi ; aussi, peut-être eût-il été à souhaiter que la vue de quelque bonne marque de sa haine imprimée sur ta personne ravivât tes faibles souvenirs. Ne te laisse point abattre cependant, et retiens l'avis que je te donne : songe désormais à ne m'inspirer ni mélancolie ni défiance, et à montrer surtout de la fermeté et de la bonne humeur ; car je ferais peu de compte d'un projet de vengeance qui ne résisterait pas à une

diète de trois jours. Si tu veux que je prête foi à tes dispotions, commence d'abord à endurer le jeûne comme il faut, et apprends à faire ce que nous appelons parmi nous *le carême du diable.*

A ces mots, je sentis mes genoux fléchir ; toutefois pour dissiper les doutes de mon compagnon et lui donner une preuve de bonne volonté, je m'efforçai d'allonger le pas, et gravis aussi précipitamment qu'il me fut possible la côte de la montagne de Mutari. Parvenus à l'endroit dit Portello, sorte d'ouverture qui de ce côté forme l'unique issue du vallon d'Alesani, le bandit, craignant le danger de la position, m'ordonna de sortir de la route frayée ; et je fus contraint de grimper et de ramper à sa suite le long des rochers qui dominent ce passage. Après avoir escaladé ainsi la crête de la montagne, comme j'étais excédé de fatigue, j'allai prendre quelque repos au pied d'un arbre ; puis, avec un sentiment mêlé de joie et de tristesse, je voulus, de cette élévation, revoir ma piève chérie. Nous nous avançâmes encore, et nous atteignîmes un site d'où nous pûmes découvrir le village même de Felce, et distinguer jusqu'aux fenêtres crénelées de la maison de mon père et de celle de mon ennemi. Galvano énumérait l'une après l'autre, en me les montrant du doigt, mes propriétés champêtres, ou en friche et sans clôture, ou dévastées et devenues la proie de l'usurpateur. A l'aspect de ces localités, source et aliment de haine, mes ressentiments jusqu'alors comprimés, assoupis en quelque sorte par les privations, l'éloignement et les fatigues, reprirent soudain toute leur vivacité ; lassitude, mélancolie, tourments de la crainte et de la faim, tout fut à l'instant oublié, et fit place à des transports de rage et de fureur. L'idée même de ce que je souffrais depuis plusieurs jours, loin d'amortir ma passion à l'égard de mon ennemi, en redoublait la violence et me portait à lui attribuer exclu-

sivement et mes peines volontaires et jusqu'à mes propres égarements.

J'étais en butte à ces impressions, lorsque Galvano me dit : Ecoute, Pietro ; puisque le village de Pirelli est proche, et que la faim te presse, je te donne une heure de temps pour y aller chercher des vivres et retirer mes taxes. Mais avant de partir, prends les deux signaux que je te donne ; l'un, propre à nous entendre entre nous, et l'autre à faire comprendre mes ordres aux habitants. Quant au premier, le voici : et là-dessus il fit entendre un coup de sifflet très aigu, ajoutant qu'il ne cessait de recommander ce signal à ses compagnons et à ses parents, et me racontant la fatale méprise d'un bandit qui, pour ne pas avoir donné de mot d'ordre de cette nature, tua son frère pendant qu'il lui apportait des provisions en cachette. Le second signal, reprit-il, premier gage de mon amitié et de ma confiance envers toi, sera en même temps un moyen infaillible de nous procurer une bonne quête. Vois-tu cette arquebuse ? par elle s'illustra l'un de mes prédécesseurs (et en me parlant ainsi, il me faisait lire sur la crosse, sculpté à la pointe du stylet, le nom de Samson que je connaissais déjà par plus d'un récit). Va, continua-t-il, à Pirelli avec cette arme ; demande à la première maison venue les vivres qui nous sont nécessaires. A l'aspect d'une lettre de créance comme celle-là, nul n'osera t'éconduire, car chacun sait que nous refuser le pain et le vin c'est nous intimer la guerre ; et en effet nous mettons au même rang dans notre haine et l'homme qui veut nous égorger, et celui qui nous laisse périr de faim.

Le nom de Samson m'avait fait ausssitôt comprendre que l'arme de Galvano était précisément celle qui avait appartenu au fameux bandit des montagnes, au redoutable Brandolaccio de Casacconi. Je songeai aux suites affreuses de la commission confiée à mon zèle, si je me mettais en devoir

de l'exécuter avec un pareil sauf-conduit : car je risquais par cette démarche de rompre pour toujours avec mes semblables, partisans ou adversaires, étrangers ou concitoyens. Je vis alors quelle destinée affreuse pouvait s'appesantir sur moi dès l'instant même où je me serais présenté aux habitants de Pirelli, muni de ce vrai diplôme de malfaiteur. Dissimulant donc à Galvano ma répugnance à lui obéir, je lui dis, comme du reste c'était la réalité, que je me sentais à même de résister à la faim jusqu'au jour suivant. Il tira alors de sa poche une pièce de métal, ou je ne sais quel autre objet, et ayant noué ce signe d'intelligence dans un mouchoir qu'il fit prendre à son chien, il dirigea cet animal vers le couvent de Saint-François.

Tandis que Brusco, docile aux ordres de son maître, courait de ce côté : Je suis bien aise, me dit Galvano, de te voir disposé à imiter mon abstinence ; mais je voudrais me persuader que ton refus d'aller à Pirelli n'est point motivé par la crainte, par la crainte, veux-je dire, de passer pour l'héritier de Brandolaccio ou l'ambassadeur de Galeazzino. Si cette raison t'avait déterminé, réfléchis, Pietro, qu'en accomplissant il y a six jours tes projets de vengeance, tu serais maintenant un bandit achevé ; or, il y a six jours, tu jurais devant moi la mort de ton ennemi, et cela suffit pour que tu sois déjà et criminel et condamné à mes yeux. Considère-toi donc comme un homme qui, après avoir jeté le gant à la justice, aurait reçu d'elle, en revanche, ce que nous autres bandits nous appelons le *sonnet*, c'est-à-dire, le brevet d'une sentence par contumace. Apprends d'ailleurs que quiconque a vécu trois ou quatre jours en ma société, ne peut y renoncer qu'au péril de sa vie, qu'en s'exposant à mes poursuites ou à celles des tribunaux et, qui pis est, aux unes et autres à la fois : en achevant ces paroles, du canon de l'arquebuse il me faisait signe de marcher devant lui. Nous poursuivîmes ainsi

notre chemin, et nous parvînmes, à la brune, au pied d'une tour abandonnée, lieu désert et sauvage à quelques milles du hameau de Felce. Je m'assis sur une roche, et me mis à contempler avec inquiétude le lever de la nouvelle lune dont les pâles rayons blanchissaient à peine la pointe du Saint-Alexis.

Peu de temps après, Brusco vint nous rejoindre d'un air de fête et remuant la queue. Il avait un paquet entre les dents. Je gage, dit Galvano, que cette pauvre bête aura exécuté ma commission mieux que ne l'aurait pu faire un être raisonnable, mieux que toi, par exemple. Et là-dessus, allant au devant du chien, il déploya la serviette où le paquet était enveloppé, en tira un grand pain de seigle et une gourde pleine de vin de Verde, dégaîna son stylet pour découper nos vivres, donna à Brusco sa portion trempée de vin, et s'assit sur l'herbe où il se mit lui-même à manger fort tranquillement, sans quitter l'arquebuse, que selon l'usage il avait d'abord assujettie entre ses jambes. Quant à moi, je bus avidement à la gourde, et quoique j'eusse perdu tout-à-fait l'appétit, il me fallut, pour complaire à l'impérieux camarade, partager avec lui et son chien ce pain noir qui avait un goût de moisi, et l'avaler jusqu'à la dernière miette.

Cela fait, Galvano commença d'abord d'un ton plus familier à m'entretenir de divers événements ; puis, pour donner le change, disait-il, au sommeil et à la faim, entrant dans les détails de quelques aventures de sa vie : Mon cher neveu, ajouta-t-il, si je t'ai montré jusqu'ici de la méfiance, ne t'en formalise pas : la méfiance est pour moi une nécessité, une habitude ; c'est là, pour ainsi dire, mon talisman, la relique sainte dont je me sers pour repousser les atteintes du fer et du poison. Afin de te convaincre à quel point ce sentiment est raisonnable et fondé de ma part, je ne te citerai pas l'indigne fin du généreux Brandolaccio, car tu as appris sans doute, par

quelle fraude, amené à la table de son cousin-germain, ce vaillant homme en fut trahi sous le manteau de la parenté et de l'hospitalité ; il me suffira de te montrer le lieu même où nous sommes, et que tu dois assurément connaître de réputation. Il n'est personne en effet à qui le seul nom de la tour des *Pinzacchi* ne rappelle l'infâme trahison que consommèrent contre le curé Paganello, Christophe Appulone, son compère, et mon cousin Morazzano. Tu auras ouï parler des circonstances qui accompagnèrent ce crime, mais tu ne peux en connaître ni les antécédents, ni les causes secrètes. Et ici, mon oncle me raconta que le curé, fomentant la révolte contre Gênes, avait, à la suite d'heureuses escarmouches avec les soldats de cette république, envahi toute la *Terre de commune* à la tête de 500 hommes armés ; que le gouverneur Grimaldi, hors d'état de lui tenir tête, lui fit offrir la paix et des lettres de grâce, mais prévoyant bien que Paganello se serait défié de ces belles propositions, il avait engagé Vincent de Chiatra, ennemi mortel du curé, à lui dévoiler par lettre la pure vérité, c'est-à-dire, le complot perfide que, sous cette apparente mansuétude, Grimaldi ourdissait pour le perdre ; abusé par un tel stratagème le malheureux prêtre crut devoir plutôt ajouter foi aux avances du gouverneur qu'aux révélations d'un compatriote dont la haine lui était par trop manifeste ; il s'imagina d'ailleurs qu'un sentiment d'envie portait seul ce dernier à le détouiner de l'accommodement proposé et, se défiant de l'un de ses ennemis pour s'abandonner à l'autre, il demeura victime de la méchanceté de tous deux. Durant l'entrevue de Paganello avec Appulone, Guy de Pietra-Santa et Morazzano, j'étais, poursuivit Galvano, en vedette à Novale, accompagné d'une dizaine de *Paroissiens*, et je me souviens que la cloche du village donna aux trois sicaires le signal de la trahison. Aux cris des assaillants et du blessé, j'accourus à la tête de mes gens, et lorsque

j'eus appris de la bouche de Paganello que, pour mieux accréditer l'imposture, Morazzano s'était prévalu de mon nom et des liens du sang qui l'unissent à moi, je fondis avec fureur sur les traîtres. Je brûlais de laver mon sang et mon nom d'une pareille infamie, et je fus assez heureux pour plonger en ce lieu même la lance que tu vois dans le dos de mon perfide parent.

Le récit que je venais d'entendre excita dans mon âme le dégoût et la terreur. Comme j'ignorais alors les crimes véritables de Paganello, je fus touché de son sort, et me sentis entraîné vers lui et vers mon oncle par un vif mouvement de tendresse. J'aimais surtout en Galvano cette horreur si profonde de la trahison et cette générosité qui ne balance point à sacrifier la vie à l'honneur, et les liens du sang à la sainte cause de l'amitié.

Nos entretiens en étaient là, quand le bandit entendant sonner la cloche de Novale, se leva brusquement de la pierre où nous étions assis, mit en joue son arquebuse et, dirigeant de part et d'autre le point de mire, observa soigneusement autour de nous les abords les plus secrets du bois. L'homme des makis, disait-il, doit être en garde même contre les cloches, car souvent elles servent, mille exemples m'en donnent la conviction, à donner l'éveil aux sbires. Mais nous n'avons rien à craindre de celle qui sonne actuellement ; c'est la cloche du *De profundis.* A ces mots, il ôta son casque, laissa à terre l'arquebuse toute montée, et alla s'agenouiller et prier loin de moi sur un monceau de pierres ; après y avoir récité quelques oraisons, il se rendit au pied d'une haie de ronces et d'orties où il en fit autant. Cet amas de pierres, me dit-il ensuite, couvre les restes de Paganello, et sous ce tertre d'orties repose Simon d'Arezzo, l'un de ses meurtriers, venu le dernier au secours des conspirateurs, mais le seul qui se battît en brave. J'ai prié avec la même

ferveur pour l'ami et pour l'ennemi, parce que je souhaite vivre en paix avec les morts. Dans cette rencontre je n'eus pas le moindre mal ; et ici même, après avoir vengé le curé, ce fut moi qui lui tins lieu de chirurgien, de sentinelle et de prêtre ; hélas ! c'est encore à moi qu'était réservé le triste devoir de lui procurer un tombeau, une fosse clandestine comme tu peux le voir, sans croix et sans nom ! Une circonstance me parut surtout bien déplorable en ce tragique événement, et me causa les regrets les plus amers : mon frère d'armes avait déjà cessé de vivre, lorsqu'à cent pas de lui je trouvai le cadavre de Morazzano. Le fourbe était allé mourir furtivement au bas de la colline sous le chêne vert... Pauvre Paganello ! il obtint vengeance, mais il n'eut pas la consolation d'en être témoin.

Ces prières funèbres, ces discours, ce mélange de compassion et de cruauté produisirent en moi une impression terrible, et je retombai dans un accablement d'esprit, dans une morne tristesse, pires que toutes les agitations que j'avais éprouvées jusque-là. Je ne pus d'abord me rendre raison de cette alliance monstrueuse et vraiment sacrilège de religion et de barbarie, surtout chez un homme aussi éclairé que Galvano ; mais reportant ensuite ma pensée sur le lugubre spectacle dont ce lieu avait été le théâtre, des réflexions plus mûres me suggéraient qu'il était bien difficile au malfaiteur vagabond et fugitif de revenir aux vertus chrétiennes sans exposer sa vie à de continuels dangers. Et pourtant, me disais-je, l'idée de Dieu est l'unique soutien qui reste à l'homme séquestré du sein de sa famille, haï de ses semblables, ou persécuté par eux : l'effet de cette vérité, je le ressentais alors moi-même ; car jamais je n'avais médité aussi sérieusement sur l'Être suprême et la vie future, que je le fis en ce lieu et en cet instant, entre deux tombeaux, à la vue de mon pays natal, prêt à me bannir dans quelques

heures et pour toujours du commerce des hommes, et à renoncer à toutes les consolations comme à toutes les garanties de la vie civile.

J'avais hâte d'abandonner ce désert de funeste mémoire, et je marchai avec empressement sur les traces du chien qui, au signe de son maître, s'avançait vers les gorges de Felce. A mesure que je passais au-dessous des rochers sourcilleux et des hautes esplanades toutes couvertes d'arbres, qui assombrissent le vallon, à chaque pas qui nous rapprochait du village, des frémissements inconnus, d'horribles palpitations agitaient mon cœur. Le bruissement des arbres, le vol et le cri des oiseaux qu'effarouchait notre passage, me faisaient tressaillir et reculer d'effroi ; l'ombre mouvante des buissons, un jappement léger ou la moindre halte de Brusco, les perches chaperonnées des jardins, la fumée lointaine provenant des charbonnières ou des jachères en feu, et les coups de sifflet des bergers sur la montagne, m'inspiraient des alarmes et éveillaient mes remords. Tout me paraissait à craindre, jusqu'à mon compagnon de voyage ; je me redoutais moi-même le premier ; car si l'idée du crime que j'avais juré de commettre me pénétrait d'horreur, j'en détestais également le repentir, soit à cause de la haine vivace que je gardais à mon ennemi, ou de peur de rencontrer un plus puissant et plus terrible adversaire dans le complice que je m'étais choisi.

Galvano décida que nous passerions la nuit sur une hauteur à un mille environ au-delà du défilé de Felce ; et voyant que je cherchais le refuge d'une grotte voisine pour me garantir du vent froid et humide qui venait de la montagne, il s'y opposa en me disant que sur le territoire de sa piève, le bandit doit dormir en plein air, et ne jamais s'abriter que dans les temps de bourrasque ou de neige : seulement, il me conseilla de profiter de la grotte pour y mettre mon arc,

dont la fraîcheur de la nuit aurait pu faire briser la corde. Aie bien soin, poursuivit-il, de presser ton manteau contre la poitrine, et tâche surtout de te préserver du rhume. La saison est bonne, et l'air de ce lieu fort sain, quoique des affections catarrhales s'y gagnent aisément. Un accès de toux qui te surviendrait nous exposerait à de grands dangers, et particulièrement pendant la journée de demain. Il est vrai qu'une fièvre ou une pleurésie aurait des inconvénients plus fâcheux encore ; mais quant à cela, la bonté de ta constitution me rassure. Le froid, le jeûne, la crainte, m'avaient un peu transi, lorsque affublé de mon manteau, je me couchai sur la terre nue. Tout en feignant de m'assoupir, je pensais en moi-même que les animaux auxquels l'homme fait la guerre la plus acharnée, avaient un lit meilleur que le nôtre, et y reposaient plus sûrement. Les tristes événements arrivés dans le voisinage, et le crime dont nous avions ajourné l'exécution au lendemain, se présentaient alternativement à mon esprit avec leurs terribles conséquences. Je songeais à ce Brandolaccio, dont le nom avait été pour moi, dès l'enfance, un symbole d'horreur et d'infamie ; et pourtant, naguère j'avais entendu mon camarade parler de lui avec éloge. Je me souvins qu'à l'âge de dix ans, me trouvant dans un pays de la Romagne avec plusieurs autres Corses, je ne fus nullement affecté d'apprendre la mort de ce brigand, et que la physionomie de mes compatriotes exprimait la même indifférence ou plutôt un air de satisfaction ; je me rappelai encore avoir, à cette occasion, entendu sans me plaindre, des paroles de blâme et d'insulte contre ma patrie sortir de la bouche des étrangers. Eh ! quoi ! me disais-je, mener une vie pleine de maux, d'angoisses et de fatigues, une vie plus misérable et plus dure que celle de la brute, pour mourir dans l'opprobre, pour porter la désolation et la honte au sein de sa famille, pour déshonorer son pays ! Dans la solitude où nous étions

et au milieu du silence de la nuit, l'idée d'un Dieu, éternel témoin de nos actions et de nos pensées, se développait, s'agrandissait en moi, occupant et subjuguant toutes les facultés de mon âme. Parmi ces méditations aussi involontaires que douloureuses, ma conscience agitée par le remords me reprochait non seulement le projet de mon crime, mais le simple contact du bandit, dont la société me paraissait un crime continuel. Mes réflexions furent interrompues par l'arrivée de Galvano qui s'étendit à mon côté. Étroitement enveloppé dans son manteau, il saisit les deux pans du mien, puis, selon la coutume des contumax, ayant écarté mes jambes pour y engager les siennes, il parut s'endormir. Je ne savais pas au juste si le bandit feignait, à mon exemple, ou si de sa natnre il avait le sommeil très léger et très inquiet ; quoi qu'il en soit, au moindre mouvement que je fisse du pied ou des reins, à chaque soupir ou faible murmure qui s'échappât de ma poitrine, je ressentais une secousse de sa part, suivie d'une sorte de grognement ou d'une toux sèche et convulsive, que le chien, accroupi à nos pieds, accompagnait de ses hurlements plaintifs et en se secouant à son tour. Mon insomnie fut affreuse et pleine d'angoisse. Toutes les fatigues, toutes les tortures du corps et de l'âme que j'endurais depuis sept jours, semblaient s'être réunies pour me faire éprouver en une seule sensation l'effet de leurs atteintes successives. Me rappelant alors les paroles de Galvano à notre première entrevue sur la montagne : Aux peines extrêmes que je souffre, me disais-je, manquent cependant encore et le poids des haines privées, et celui de la haine publique ; aucun forfait réel ne me fait encore sentir les véritables aiguillons du remords ; je ne porte pas encore imprimés sur mon front, ni l'infamie, ni le sceau réprobateur de l'homicide Caïn ; et en raisonnant ainsi, je cherchais à me figurer quel serait mon état après la consommation

d'un premier crime, lorsque, devenu malfaiteur, la compagnie des malfaiteurs, mes semblables, deviendrait pour moi une nécessité et comme la condition désormais indispensable de mon existence. Je ne trouvai ni relâche ni refuge contre ces cruelles réflexions, je ne trouvai ni repos ni soulagement au martyre de ma conscience, qu'en tournant mes regards vers ce Dieu qui lit au fond de nos cœurs, et qui sans doute venait d'insinuer en moi l'heureuse et salutaire pensée de recourir à lui. J'abjurai dès lors mes serments de vengeance; j'implorai mon pardon de ce Dieu de bonté qui jadis, le pardon à la bouche, expirait pour nous ; et le prenant à témoin de mes résolutions nouvelles, je lui promis de me conserver pur de tout crime, en présence même de la mort. Je fis vœu en outre, si l'arrêt de la miséricorde divine avait déjà décidé que je survécusse à mon repentir, de consacrer le reste de mes jours au service des autels, à l'édification et à l'enseignement de mes concitoyens. L'engagement intérieur et solennel que je venais de prendre me rendit la force et le calme ; je dormis du sommeil le plus paisible et ne m'éveillai qu'aux aboiements du chien et à la voix de Galvano qui m'appelait.

L'aube naissante dissipait les ténèbres. Dégagés des vapeurs de la veille, les sommets des collines et des montagnes apparaissaient dans toute la pureté de leurs contours, au milieu d'un air calme et azuré ; les quatre îles qui ceignent la Corse du côté du levant se détachaient de l'horizon, et les rivages du continent, invisibles durant le jour, nous offraient si distinctement leurs bords sinueux et escarpés, qu'on eût dit que, par une impulsion miraculeuse, ils se fussent rapprochés de nous. Galvano était monté sur un lieu élevé d'où planaient au loin ses regards immobiles et plus attentifs que de coutume. Sa poitrine aspirait avidement le parfum matinal des fleurs et les émanations pénétrantes du lentisque, du

ciste et de la lavande sauvage, qui çà et là revêtent de leur verdure le flanc des rochers. Je le vis longtemps se plaire aux premiers chants des oiseaux, au murmure et à la brise de la rivière d'Alesani, suivre de l'œil les massifs de saules, et les brouillards légers errant au-dessus des ondes, puis contempler tour à tour la colline de son village, la vaste mer et les côtes d'Italie. Pour moi, retranché derrière un châtaignier, je considérais à travers ses branches ma maison et mon jardin avec des yeux humides ; mais quand la cloche de Saint-Damien se fit entendre, je pleurai abondamment, car je crus que Dieu même empruntait alors cet organe pour me rappeler ma promesse de la nuit, et me presser de rentrer au plus vite dans le bon chemin.

Galvano ne tarda pas à me rejoindre au pied de l'arbre où je m'étais retiré. Eh quoi ! me dit-il, tu n'as pas vu l'homme qui vient du hameau de Felce, et s'avance maintenant vers nous ? Excellent bandit, en vérité, que celui dont les yeux ne sont pas les premiers à découvrir son adversaire ! et en disant ces mots, il m'envisageait attentivement. Aussi habile à pénétrer les sentiments des autres qu'à dissimuler les siens, mon oncle n'eut pas de peine à s'apercevoir de la révolution manifeste qui s'était opérée en moi, et lut sur mes traits altérés l'expression du repentir. Il avait remis son casque, et en tenait baissée la noire visière toute rouillée par la sueur et le temps. Tu voudrais reculer, me dit-il, je le vois bien ; mais prends-y garde, ton retour à la vertu serait désormais tardif. Quoi ! tu as recherché l'amitié, tu as pris part aux secrets intimes d'un contumax et tu prétendrais encore demeurer innocent ! non, non ; cela ne se peut. L'amitié d'un bandit, la fin de Morazzano doit te l'apprendre, est plus forte que les liens de la patrie et du sang. Et d'ailleurs, les insultes, les vexations, les violences que tu as souffertes, et la parole qu'ici tu m'as donnée d'en tirer ven-

geance, les as-tu donc oubliées ? N'y eût-il entre nous que cette parole, elle nous lie fermement l'un à l'autre ; et il me faut ce matin même la mort de ton ennemi pour prendre gage de ta foi. Ce fait d'armes te procurera un nom de guerre et tu l'emprunteras aujourd'hui du lieu de ta première victoire. Vois-tu ce noir ravin à l'extrémité de ce champ auquel il sert de fossé et d'issue ? on le nomme *la Trappe* ; encore une demi-heure, et nous y verrons surgir ta victime. Je te cède comme de raison *les honneurs de la vengeance*, et te promets seulement de l'assurer dans le cas où ta flèche s'égare (et en parlant ainsi, il renouvelait l'amorce de l'arquebuse et en remontait le rouet). Si tu rejetais ma proposition, poursuivit-il, je te regarderais comme un traitre, et par le ciel !.,... En ce moment, Brusco voyant l'attitude menaçante de son maître, me prit tout-à-coup en haine, et frémissant de rage, le poil tout hérissé, ne semblait attendre qu'un signal pour fondre sur moi.

Jetant alors de l'air le plus résolu mon arc, ma lance et mon casque : Galvano, dis-je au bandit d'une voix ferme, je suis désarmé ; vous pouvez m'immoler, mais vous ne me forcerez jamais à devenir homicide. J'en atteste le Ciel, il n'est rien non plus au monde qui me déterminât à vous trahir : mais j'ai fait vœu devant l'Éternel d'abjurer mon infâme promesse ; et dût-il m'en coûter la vie, j'abhorre en votre présence, je rétracte.... Il suffit, s'écria Galvano, j'ai enfin vaincu ! et relevant son casque, il découvrait un visage où régnait la satisfaction et la sérénité, et appuyait contre terre le canon de son arme. Dieu soit loué, reprit-il, j'ai enfin accompli une bonne œuvre ! rassure-toi Pietro ; et toi aussi rends grâce au Ciel d'avoir eu à faire à un bandit tant soit peu honnête homme. Et comme il me voyait étonné, abasourdi par cette réponse imprévue, il jeta ses armes, à mon exemple, et reprit les manières affectueuses avec lesquelles

il m'avait antérieurement accueilli en ce lieu même : Mon cher neveu, ajouta-t-il, ne t'avais-je pas promis qu'en huit jours j'aurais fait de toi un autre homme ? Tu vois maintenant de quelle sorte j'ai tenu parole. Je prévoyais bien que pour te rendre à la raison, il ne fallait rien moins que les rudes et utiles épreuves par lesquelles je t'ai fait passer. La façon dont tu as triomphé de la dernière me démontre enfin la sincérité de ta conversion qui, je l'espère, sera durable. Tandis qu'il me parlait, mes yeux, attachés sur les siens, le voyant pénétré d'une profonde émotion, versèrent des larmes de reconnaissance et de joie ; je n'en réprimai le cours qu'après m'être senti soulagé, et que mon âme fut entièrement remise de son trouble. Reprenant alors du courage et de la confiance : Ah ! s'il est vrai, lui dis-je, que vous ayez pris tant de peine pour me rendre à moi-même, c'est une preuve manifeste que vous aussi, depuis longtemps, vous êtes revenu de vos propres erreurs. J'espère donc, je compte recevoir de vous en ce jour une double consolation. Ah ! oui, mon excellent oncle, au nom de mon père auquel vous portâtes un attachement si tendre, au nom de ce que vous avez au monde de plus cher et de plus sacré, fuyez, je vous en conjure, fuyez avec moi cette infâme solitude, renoncez dès à présent à l'indigne vie que vous menez ; pour une âme telle que la vôtre, cette vie doit être horrible, insupportable. Au nom du Ciel, souvenez-vous que les sentiments que je vous exprime vous appartiennent, puisque vous seul les avez gravés avec tant de force au fond de mon cœur. Depuis trop longtemps votre naturel sensible et bienfaisant se cache à tous les regards ; depuis trop longtemps il se déguise sous un masque odieux ; permettez que le monde puisse enfin le connaître et l'apprécier, et tous, jusqu'à vos propres ennemis, s'uniront, j'en suis sûr, pour vous pardonner, pour rendre un juste hommage à vos vertus. Suivez-moi donc, car c'est à

moi d'être votre guide, et de reconnaître en quelque sorte le bienfait signalé dont je vous suis redevable. Divulguer les rares et secrètes perfections de votre âme, vous concilier l'estime et l'amour des gens de bien, telle est la première tâche que s'imposera mon zèle et qu'il trouvera mille douceurs à remplir ; mais quoi qu'il puisse arriver, dussé-je y rencontrer la mort, mes soins vous feront trouver un asile, et vous procureront des appuis et des défenseurs. A ces mots, dans l'ivresse de ma reconnaissance et de mon affection, je me précipitai entre les bras du bandit, et je l'aurais longtemps pressé contre mon cœur, si avec une dignité modeste et toutefois affectueuse il n'eût réprimé la violence de mes transports. Je le sens, me dit-il ensuite, pour opérer ta guérison j'ai usé d'un remède bien amer, bien nauséabond, et la dose était un peu forte ; mais je voulais en rendre l'effet infaillible, et le voir de mes propres yeux. Pauvre jeune homme ! Une semaine de la belle saison, passée au milieu des makis, a donc suffi pour te déconcerter ! Mais la vie agreste qu'ensemble nous avons menée sous un ciel pur et sans nuages, n'est qu'un jeu, qu'une ébauche informe auprès de celle que tu aurais menée pour toujours, si dès le premier instant je n'eusse détourné tes pas de la carrière du crime. Tu as nourri quelque temps, peut-être, de coupables pensées ; mais console-toi, puisque la pénitence a suivi la faute de si près. Quant à moi, et au sermon que tu viens de me faire, les choses sont bien loin d'aller comme tu l'imagines. S'il était en mon pouvoir de changer de vie, crois-tu que j'aurais attendu tes exhortations ? Eh ! plût au Ciel que je puisse éprouver un repentir sincère, et travailler aussi heureusement à ma conversion que j'ai contribué à la tienne! mais, crois-moi, Pietro, en ces lieux, sur ma terre natale, ma conversion est tout-à-fait impossible. Bien plus, mes pareils doivent craindre et éviter le repentir,

comme l'on fuit un ami dont on a découvert la trahison, ou un ennemi domestique dont les embûches menaceraient nos jours. Telle est, Pietro, ma fatale condition, et telle serait maintenant la tienne, si le crime que tu méditais, il y a huit jours, eût souillé ta main.

En discourant de la sorte, Galvano s'éloignait peu à peu des gorges de Felce, et moi, pénétré d'une admiration croissante pour cet homme, dominé par le sentiment de l'affection la plus vive, je le suivais, traversant des chemins abrupts, et des ravines alors desséchées et buissonneuses qui vont aboutir à la plage de Bravone. Comme je lui rapportais les termes du vœu mental que j'avais fait à ses côtés : Pietro, me dit-il en souriant, quant à ta promesse d'embrasser la prêtrise, elle te fut arrachée par la seule pensée d'un péril chimérique ; en conséquence je te délie avec plaisir, autant qu'il peut dépendre de moi, de l'obligation qu'elle t'impose ; mais à l'égard de ta résolution de vivre innocent et vertueux, j'espère que pour y persévérer et t'abstenir du crime, tu n'auras pas même besoin d'y songer. Si toutefois une maudite tentation du genre de la première venait de nouveau te troubler la cervelle, sache que tu es encore loin d'avoir une idée juste et complète du véritable malfaiteur, de l'homme qui est devenu l'ennemi de l'homme ; tu n'as point éprouvé et ne pourrais même te figurer jamais les tourments, les terreurs et les malédictions attachés à cette infernale existence. Tu n'as pas encore appris que ce courage extraordinaire que plusieurs admirent en nous comme l'unique vertu qui nous reste, n'est au fond que le dégoût d'une vie exécrable, joint au mépris de nous-mêmes. Qu'il te suffise enfin de savoir que durant les longues années de ma contumace, je n'ai jamais éprouvé un plaisir pur et de quelque durée, si ce n'est celui que je goûte en ce jour, où mes actions et mes paroles ont réussi à te détourner de la route de perdition

et de déshonneur dans laquelle je suis malheureusement engagé.

Telle était la nature de nos entretiens, le long de la route, lorsqu'arrivés à la marine de Chiatra, nous vîmes un brigantin armé en guerre s'avancer à rames sourdes vers une anse auprès de l'embouchure du Bravone. Galvano baissa la voix, et se tint immobile derrière une roche avec un air de méfiance et d'inquiétude. Mais à un coup de sifflet parti de la chiourme, et à l'aspect d'un homme sur les écueils qui servent à la fois de promontoire au rivage et de lieu de débarquement, il précipita sa marche de ce côté.

En l'homme que nous venions d'apercevoir je reconnus le personnage qui se trouvait avec mon oncle, à la première visite que j'allai lui rendre sur le Saint-Alexis. A un signe de cet étranger, Galvano prit congé de moi, et je n'eus pas même le courage de lui demander quelle était sa direction ; mais après mes offres de service, comme je lui promettais de garder sur son compte le plus inviolable secret : Le mystère est superflu, me dit-il ; je puis enfin passer une fois pour honnête homme sans risquer ma vie. Tu dois me promettre au contraire (et c'est l'unique faveur que je te demande) de déclarer partout ce que tu as vu, entendu et souffert dans la solitude des forêts et des montagnes ; et tu pourras le faire sans crainte de me nuire, car ce bâtiment est destiné à me transporter au moment même loin de notre commune patrie. Engage-moi donc ta parole de rendre publique, par tous les moyens qui seront en ton pouvoir, l'histoire de ces huit derniers jours : tu te laveras ainsi de l'opprobre d'avoir été si longtemps le camarade et le convive d'un bandit ; et moi, en abandonnant pour toujours la terre natale, j'aurai du moins la consolation de donner par ton moyen une preuve de ma résipiscence à mes compatriotes, et à quelques-uns d'entre eux, peut être, un utile enseignement.

Galvano entendit avec joie et reconnaissance la promesse que je lui fis de remplir ses philanthropiques intentions ; mais par un sentiment d'honorable et scrupuleuse délicatesse, il fit un pas en arrière et retira sa main, lorsque je m'approchais pour l'étreindre dans la mienne, en témoignage de ma foi, et prêt à le suivre encore. Ayant alors exigé que je me séparasse de lui, il reçut l'expression verbale de mes derniers adieux, et s'empressa de rejoindre le compagnon qui l'attendait.

Je repris seul et en versant un torrent de larmes la route d'Alesani, laissant mon oncle avec cet étranger, qui n'était autre, comme je le sus plus tard, que le père Guillaume de Speloncato, religieux observantin, illustre par ses talents et la sainteté de sa vie, et dont les prédications avaient mis fin à beaucoup d'inimitiés, opéré de nombreuses conversions et provoqué, suivant le pieux usage des missionnaires, d'abondantes aumônes pour la rançon des chrétiens retenus esclaves en Barbarie. J'appris aussi que ce bon moine avait plusieurs fois endossé le costume séculier pour se dérober aux fureurs des partis et à la jalouse rivalité des passions et des intérêts politiques du temps. Il allait actuellement en Afrique, accompagné de plusieurs Pères de la Merci, dans le but de rendre à leur patrie une foule de Corses estimables et vertueux qui depuis longtemps gémissaient dans les bagnes d'Alger.

Quand du haut d'une colline je tournai les yeux vers la mer, j'aperçus l'esquif où étaient les deux passagers, gagner le brigantin à force de rames, et ne pus contempler sans étonnement cet homme impassible, endurci aux plus grands malheurs, qui pleurait à chaudes larmes en s'éloignant d'un rivage pour lui si funeste. Mes regards, accompagnant ensuite le navire qui, favorisé par un vent frais du nord-ouest, prenait le large vers le midi, distinguèrent Galvano à la proue, lorsque pour dernier salut il déchargea son arquebuse, et

aussitôt après la jeta dans les flots avec sa lance et le masque de fer.

Tous les habitants de mon village savent comment, rentré dans mes foyers et redevenu le jeune homme le plus content et le plus paisible d'Alesani, je me réconciliai non seulement avec mes adversaires, mais pris à tâche d'apaiser plusieurs inimitiés fort anciennes qui troublaient alors ma piève et les cantons voisins, entreprise où j'eus le bonheur de réussir ; car le retour des Orateurs du peuple, envoyés à la Cour de Milan, et l'arrivée du nouveau Lieutenant dans l'Ile, muni de la sanction de notre Statut national, avaient réprimé l'ambition des Caporaux et des seigneurs de Cinarca, et remis sur un meilleur pied les affaires de ce malheureux pays.

Mes concitoyens savent encore que, regardant mon vœu comme un ordre du Ciel, je voulus m'en acquitter envers Dieu d'abord, en consacrant ma vie entière au service de son culte ; et maintenant j'achève de l'accomplir en toutes ses parties ainsi que ma promesse envers Galvano, par ce récit fidèle, rédigé pour l'édification de mes compatriotes, et dédié en tribut d'amour et de reconnaissance à la mémoire de mon digne Instituteur.

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

DES CONTRÉES QUI AVOISINENT LE CAP-CORSE

Le Cap-Corse est cette longue et étroite presqu'île par laquelle la Corse se termine au Nord. Une âpre chaîne de montagnes, la *Serra*, la traverse dans toute sa longueur, et s'élève avec le Monte Alticcione et le Monte Stello à une hauteur de plus de 5000 pieds. Des deux côtés elle s'incline vers la mer en formant des vallées délicieuses.

Comme on m'avait beaucoup parlé de la beauté de cette petite province, de sa richesse en vins et en oranges, et de la douceur des mœurs de ses habitants, c'est avec un véritable plaisir que j'y dirigeai mes pas.

Dès qu'on met le pied dans le canton de San-Martino, tout prend un air de fête. On y arrive par une belle route qui longe la mer en traversant des bois d'oliviers. Le paysage est vraiment pittoresque : des chapelles au milieu de la verdure, des tombeaux de famille surmontés de coupoles, sur le rivage des maisons solitaires, çà et là quelque tour abandonnée où le figuier sauvage s'établit dans les crevasses et au pied de laquelle croît partout le cactus épineux. Tout le littoral de la Corse est couvert de ces tours, élevées par les Pisans et les Génois pour se défendre contre les Sarrasins. Elles sont rondes ou carrées, et leur hauteur est de 30 à 50 pieds. Les soldats y

montaient la garde et, à l'approche des corsaires, ils donnaient l'alarme. Elles tombent maintenant toutes en ruines, et donnent aux côtes de l'île un aspect éminemment romanesque.

Je fis un superbe voyage au milieu de cette belle nature rayonnante des premiers feux du jour : tantôt mon regard embrassait la plaine liquide où se dessinaient les formes gracieuses de l'île d'Elbe, de Capraia et de Montecristo, et tantôt il se reportait avec joie vers le spectacle toujours nouveau des montagnes et des vallées qui touchent à la mer. Les hauteurs forment ici un vaste amphithéâtre autour des vallées fleuries et ombreuses traversées par des ruisseaux murmurants. Sur les collines sont rangés de sombres villages avec leurs sveltes clochers et leurs antiques monastères ; à leur pied, dans les prairies, les bergers font paître leurs troupeaux, et partout où la vallée a une ouverture vers le rivage, on aperçoit une tour et un port solitaire avec quelques navires.

Le matin, avant le lever du soleil, des Cap-Corsines de tout âge se rendent par troupes à Bastia pour y porter au marché leurs fruits. On met pour la ville une robe coquette de couleur, et l'on noue autour de sa chevelure son plus beau *mandile.* C'est un spectacle ravissant que la vue de ces femmes qui cheminent à l'aube sur le bord de la mer, portant sur la tête de jolies corbeilles où brillent des fruits d'or ; et rien n'est plus gracieux qu'une jeune et belle fille, aux formes sveltes, avec un panier de raisin sur la tête et marchant d'un pas alerte, comme Hébé ou la fille du Titien. Elles passaient toutes sur le chemin, babillant, plaisantant et me saluant de leur gentil *Evviva.* Le meilleur souhait que l'on puisse adresser à l'homme, c'est qu'il vive longtemps.

Mais pressons le pas ! Le soleil est entré dans le signe du

Lion, et bientôt il fera rage. Après la tour de Miomo, du côté de Brando, il n'y a plus de route, mais des sentiers escarpés, où il faut grimper comme les chèvres ; au Cap-Corse on ne rencontre de chemins carrossables que dans un petit nombre de localités. De la petite marine déserte de Lavasina je m'élevai vers les montagnes où se trouvent les trois communes de la piève de Brando. Le chemin était rude, mais rendu agréable par les ruisseaux aux cascades sonores et par la végétation luxuriante des jardins : toute la côte est couverte de vignes, d'orangers et d'oliviers. Le figuier abaissait vers moi ses doux fruits, et loin de ressembler à l'arbre de Tantale, il contentait les désirs du voyageur languissant.

L'une de ces collines qui s'abaissent vers la mer renferme la grotte de Brando, formée de stalactites. On l'a découverte récemment. Elle est placée au milieu des jardins qui appartiennent à un officier en retraite. Un émigré de Modène m'avait remis une lettre pour lui, et j'allai le trouver dans sa propriété. Elle est splendide. Le commandant a transformé tout ce rivage en un jardin délicieux, fantastiquement suspendu au-dessus de la mer avec ses paisibles ombrages d'oliviers, de myrtes et de lauriers. Des cyprès et des pins, isolés ou réunis par groupes, des fleurs partout, du lierre autour des murs, des festons de vigne chargés de raisins, une maison de campagne discrètement cachée sous la verdure, une fraîche grotte, la solitude, le calme, la vue d'un ciel d'émeraude et de la mer bleue avec ses îles, un coup d'œil jeté dans son propre cœur satisfait.... je ne sais vraiment si ce doit être là le séjour d'un jeune homme ou d'un vieillard.

Lorsque je demandai au jardinier des nouvelles du commandant, je vis sortir de la villa un homme mûr, qui me fit signe de monter. Qu'était cet homme ? Son jardin me l'avait déjà dit, et à ce moment je le reconnus par l'inspection de sa chambre, où j'entrai. Les murs étaient peints d'emblèmes

significatifs : on y voyait fraterniser les divers états de la société, sous la forme d'un paysan, d'un soldat, d'un prêtre et d'un savant qui se donnaient la main. Des représentants des cinq races humaines, un européen, un asiatique, un nègre, un australien et un peau-rouge étaient là assis à la même table et, le verre en main, la tête joyeusement couronnée de pampres verts, ils buvaient à la fraternité des peuples. Je vis bien que je venais d'arriver dans la belle Icarie et chez un homme qui n'était autre que l'excellent *Oncle* des *Années de voyage* de Gœthe. Il en était réellement ainsi : Monsieur vivait dans le célibat, et l'*Oncle*, socialiste humanitaire, était ici un paisible campagnard dont l'influence bienfaisante se faisait partout sentir autour de lui.

Il vint à moi avec une jovialité sereine, le *Journal des Débats* à la main, souriant de ce qu'il venait d'y lire.

« J'ai lu, *Signore*, dans votre jardin et dans votre chambre le *Contrat social* de Rousseau et quelques pages de la *République* de Platon. Je vois bien que vous êtes un compatriote du grand Pasquale. »

Nous causâmes un peu, faisant maintes réflexions sur l'humanité et la barbarie des hommes, et nous conclûmes en constatant l'impuissance de la théorie. Mais ce sont là des questions surannées et il n'y a point d'homme sérieux qui ne les ait agitées dans sa vie.

Tout plein de ces pensées, je descendis vers la grotte, après avoir dit adieu à l'homme qui venait si inopinément de me montrer les rêves du poète dans la réalité. Cette île est bien étonnante, me disais-je. Hier je voyais mener à l'échafaud un bandit qui, par *capriccio*, avait tué dix hommes, et aujourd'hui m'apparaît un philosophe pratique, proclamant que les hommes sont frères, tous deux de véritables Corses, sortis de l'histoire même de leur pays.

En cheminant au milieu des plantes fleuries de ce jardin,

je me disais qu'il n'est pas difficile d'aimer les hommes au paradis. Mais la merveilleuse influence du christianisme provient, je crois, de ce que ses apôtres étaient pauvres et malheureux. Saint-Paul, raconte la légende, débarqua un jour au Cap-Corse, ou *Promontorium sacrum*, comme on l'appelait jadis, et y prêcha le christianisme. Il est incontestable que la religion chrétienne pénétra dans l'île par le Cap-Corse : cette petite province est ainsi depuis longues années une terre consacrée à l'humanité.

Une jardinière m'introduisit dans la grotte, qui n'est ni très haute ni très profonde, et se compose d'une série de chambres faciles à parcourir. A la voûte sont suspendues des lampes. La jardinière les alluma, et me laissa seul. Une faible lumière crépusculaire éclairait cette belle crypte formée de stalactites bizarres, telles qu'un architecte gothique pourrait seul en imaginer pour les ogives, les chapitaux des colonnes, les tabernacles et les rosaces d'une cathédrale. C'est la plus ancienne église gothique de la Corse, que la nature a façonnée dans les jeux charmants de son imagination. Au moment où les lampes répandaient une lueur vacillante sur les stalactites d'un jaune pâle qu'elles pénétraient de leurs rayons, la grotte ressemblait à une chapelle souterraine. Laissé tout seul dans ce crépuscule, les stalactites prirent à mes yeux des formes fantastiques et voici les images que je crus distinguer.

Une vierge merveilleuse, enveloppée d'un voile blanc, était assise sur un trône de l'albâtre le plus pur. Elle ne faisait aucun mouvement. Elle portait sur la tête une fleur de lotus et un escarboucle sur le sein. La vierge voilée excitait au cœur un ardent désir : l'œil ne pouvait s'en détacher. Devant elle plusieurs nains de pierre étaient à genoux, et ces pauvres petits êtres portaient au front des couronnes jaunes de superbe stalactite. Ils ne faisaient aucun mouve-

ment. Mais ils avaient les mains tendues vers la blanche vierge, comme s'ils voulaient en soulever le voile, et de leurs yeux gonflés tombaient de grosses gouttes. Il me semblait en connaître quelques-uns et pouvoir les appeler par leur nom. « C'est Isis ! — dit un crapaud d'un ton moqueur (elle était assise sur une pierre, et je crois que ses yeux les avaient tous ensorcelés). — Celui qui, sans connaître le mot magique, essaiera de soulever le voile de la vierge, sera comme elle pétrifié. Etranger, veux-tu prononcer ce mot ? »

Le sommeil me gagnait : j'étais très fatigué, la grotte avait une agréable fraîcheur, était faiblement éclairée, et les gouttes mélancoliques tombaient toujours. Soudain la jardinière me cria : « Il est temps ! — Temps ? De soulever le voile d'Isis ? O dieux immortels ! — *Sì*, *Signore*, de sortir, pour revoir le beau soleil et notre joyeux jardin. » Ainsi parla la jardinière ; et comme je trouvai qu'elle avait bien parlé, je la suivis sur le champ.

« Monsieur, voyez-vous ce fusil ? Nous l'avons trouvé dans la grotte, entièrement couvert de stalactites et tout près d'ossements humains. » C'étaient, sans doute, les os et le fusil d'un bandit. Le pauvre diable se sera blotti dans cet antre, et c'est là qu'il a dû mourir, comme une bête fauve blessée. Il ne restait plus du fusil que le canon rouillé. Qui sait dans combien de cœurs il a envoyé ses balles vengeresses ! Je le pris entre les mains, comme un fossile d'une horrible histoire ; et sa bouche béante semblait me parler de *vendetta*.

CHAPITRE II

DE BRANDO A LURI

Où cours-tu ainsi tout seul dans les montagnes,
Voyageur qui ne connais pas le pays ?

HOMÈRE (*Odyssée*).

Je descendis à Erbalunga, petite *marine* assez animée, d'où partent chaque jour des barques de pêcheurs à destination de Bastia. La chaleur me força à y prendre quelques heures de repos.

C'est ici qu'était autrefois la résidence des plus puissants seigneurs du Cap-Corse. Au-dessus d'Erbalunga on voit encore l'antique château des Gentili, dont les sombres murailles se dressent imposantes sur les montagnes. Les Gentili dominaient au Cap avec les Da Mare, qui possédaient aussi Capraia, située non loin de là. Mais cette île, opprimée par ses violents seigneurs, se révolta contre eux en 1507 et, ayant réussi à secouer leur joug, elle se mit sous la protection de la Banque de Gênes. A cause de sa position, le Cap-Corse a toujours été regardé comme favorable aux Génois ; ses habitants n'ont jamais passé d'ailleurs pour gens très belliqueux. De nos jours encore, les montagnards corses montrent un certain mépris pour le petit peuple doux et actif qui habite cette presqu'île. L'historien Filippini dit de lui : « Les habitants du Cap-Corse s'habillent convenablement ; leur com-

merce et le voisinage de la Terre-ferme les rendent plus sociables que les autres Corses. Il règne chez eux beaucoup de probité et de loyauté. Ils n'ont d'autre industrie que la fabrication de leurs vins, qu'ils exportent sur le continent. » Le vin du Cap était déjà renommé au temps de Filippini. En général, il est blanc. On vante surtout le vin de Luri et celui de Rogliano. Ce vin peut être rangé parmi les meilleurs que produise le Sud de l'Europe ; il ressemble aux vins d'Espagne, de Chypre et de Syracuse. Le Cap-Corse est aussi riche en oranges et en citrons.

Si, quittant le bord de la mer, on voyage dans les montagnes, on ne jouit plus que faiblement des beautés de ce pays, car elles se cachent presque toutes au fond des vallées. Tout le Cap offre une suite de vallées charmantes qui, sur les deux versants, se tournent vers la mer. Mais ses montagnes sont rudes et sans ombrages : leurs maigres buissons ne vous protègent pas contre le soleil. On y rencontre de la pierre calcaire, de la serpentine, du talc et du porphyre.

Après un pénible voyage, j'arrivai dans la vallée de Sisco vers la nuit. Un villageois m'avait offert l'hospitalité, et tout joyeux d'aller me reposer chez lui, je me mis en route. Mais quelle était donc la commune de Sisco ? Au pied de la montagne ou plus haut sur la côte je voyais autour de moi plusieurs villages noirs. Ils étaient tous compris sous la même dénomination. Il est d'usage, en Corse, de désigner les villages d'une même vallée par le nom de la *pieve*, bien que chacun d'eux porte cependant un nom particulier. Attiré par la vue d'un vieux cloître qui s'élevait au milieu des pins, je me dirigeai vers le prochain village. Mais je me trompai : ce n'était pas là que se trouvait la maison hospitalière de mon ami de Sisco. Enfin, après une montée d'une heure, je parvins au village désiré. Pittoresquement assis au milieu de rochers noirs et abrupts, il était traversé par les eaux écu-

mantes d'un torrent impétueux et dominé par le Monte Stello.

La maison de mon hôte était confortable et occupée par un jeune ménage. Des montagnards corses venaient d'y entrer armés de leur fusil, et il y avait une petite société de gens du village. Les femmes ne se mêlaient point à la conversation : elles ne faisaient que préparer le repas, servir et disparaître. On passa la soirée à causer. Les habitants de Sisco sont pauvres, mais hospitaliers et aimables. A l'aube, mon hôte me réveilla ; il m'accompagna jusqu'à sa porte, puis me confia à un vieillard qui à travers le labyrinthe des sentiers de ces montagnes devait me conduire sur la route de Crosciano. J'avais quelques lettres de recommandation pour d'autres villages, qu'un Corse m'avait données la veille. C'est une excellente habitude du pays : celui qui vous accueille dans sa maison vous remet, au départ, une lettre pour ses parents et amis, lesquels vous reçoivent, à leur tour, sous leur toit hospitalier, et vous congédient également avec une lettre adressée à d'autres amis. C'est ainsi que l'étranger peut jouir longtemps de l'hospitalité corse, partout hébergé avec grand honneur. Sans cela, il serait presque impossible de voyager dans ce pays à peu près dépourvu d'auberges.

Sisco possède une église consacrée à Sainte-Catherine ; c'est un lieu de pélérinage renommé. Elle est haut perchée sur le bord de la mer. Un navire étranger vint un jour échouer contre ce rivage, et les marins, en reconnaissance de leur salut, déposèrent pieusement des reliques dans l'église. Ce sont des choses rares, et les habitants de Sisco peuvent s'estimer heureux de les posséder. On y voit un peu du limon qui servit à modeler Adam, quelques amandes du paradis terrestre, la baguette verdoyante d'Aaron, de la manne du désert, une partie de la peau de Saint-Jean-Baptiste, des éclats de bois provenant du berceau de l'enfant

Jésus, un fragment du roseau du Christ et la verge célèbre avec laquelle Moïse sépara les eaux de la Mer Rouge.

Les montagnes de Sisco présentent un grand nombre de jolis points de vue : plus on s'avance vers le Nord, plus la contrée devient riante. Je traversai plusieurs villages, Crosciano, Pietra Corbara, Cagnano, sur l'un des versants du Monte Alticcione ; je trouvai aussi les villages les plus pauvres, où même la provision de vin était épuisée. Comme, chez mon hôte, j'avais refusé de déjeûner, pour ne pas confiner le matin ces braves gens dans la cuisine, et que nous approchions de l'heure de midi, la faim commençait à me tourmenter. Il n'y avait ni figues, ni noix sur le chemin ; c'est pourquoi je résolus d'entrer dans le premier village, pour assouvir ma faim à tout prix. Je frappai à trois maisons. On n'avait rien, ni vin, ni pain ; tout était épuisé. J'entendis jouer de la *cetera* dans une autre maison. J'y entrai. Il y avait là deux vieillards revêtus d'une veste en lambeaux, l'un assis sur un grabat et l'autre sur un tabouret. L'homme assis tenait la *cetera* à la main et jouait en regardant devant lui d'un air rêveur. Peut-être songeait-il à sa jeunesse disparue. Le vieillard ouvrit un coffre en bois : il en tira la moitié d'un pain, soigneusement enveloppée dans un linge, et me l'offrit à couper. Puis, il s'assit de nouveau sur sa couche et, frappant les cordes de la *cetera*, il entonna une mélancolique chanson. Je mangeai de ce pain de la misère, et je crus entendre le vieux joueur de harpe de *Wilhelm Meister* chanter ainsi :

« Celui qui jamais n'a mangé un pain mouillé de ses lar-
» mes, — qui jamais pendant des nuits désolées — ne s'est
» en pleurant assis sur sa couche, — celui-là ne peut pas
» vous connaître, ô divines puissances. »

Dieu sait ce que Gœthe a à faire dans ce rude pays ; mais c'est déjà le second type de sa création que je rencontre au Cap-Corse.

Lorsque ma faim fut pleinement assouvie, je continuai mon voyage. En débouchant dans la vallée de Luri, je vis soudain la contrée prendre autour de moi l'aspect d'un véritable paradis. Cette vallée est la plus belle du Cap ; c'est aussi la plus grande, bien qu'elle n'ait que dix kilomètres de long sur cinq de large. Du côté de la terre, elle est entourée de superbes montagnes dont le pic le plus élevé est surmonté d'une sombre tour. C'est la tour de Sénèque, ainsi nommée parce que, d'après la tradition populaire, Sénèque y aurait passé les huit années de son exil. Du côté de la mer, la vallée s'étend en pente douce jusqu'à la marine de Luri. Elle est traversée par un gros torrent dont les eaux sont dirigées dans les jardins au moyen de canaux. Là se trouvent toutes les communes de la piève de Luri : elles respirent la richesse et la joie, avec leurs églises élancées, leurs couvents et leurs tours, qui surgissent au milieu d'une végétation luxuriante. J'ai visité en Italie plus d'une vallée splendide : aucune, ce me semble, n'offre un aspect si riant. Elle est entièrement couverte de vignes, d'orangers, de citronniers et d'arbres fruitiers de toute espèce, et produit un grand nombre de plantes potagères et de melons. Plus on s'élève vers les hauteurs, et plus les bois de châtaigniers, de noyers, de figuiers, d'amandiers et d'oliviers deviennent touffus et nombreux.

CHAPITRE III

PINO

Une bonne route carrossable s'étend en amont de la marine de Luri. C'est partout un jardin à l'air embaumé. Quelques maisons ont la forme de villas, et leur style plus élégant annonce la richesse. Qu'il doit être heureux ici l'homme à l'abri de la fureur des passions et des éléments ! Un vigneron qui me vit passer m'invita par un geste à entrer dans sa vigne, et je ne me fis pas prier. C'est bien ici qu'on peut brandir le thyrse : de toutes parts des raisins magnifiques sans nulle trace de maladie, sur chaque figure l'expression d'une joie cordiale et du contentement. Le vin de Luri est délicieux, et les citrons de cette vallée sont, paraît-il, réputés les meilleurs de la Méditerranée. On trouve au Cap, particulièrement sur la côte occidentale, une espèce de citron à écorce épaisse, appelé cédrat ; c'est Centuri qui en produit le plus. Le cédratier est très frileux et exige beaucoup de soins. Il ne prospère qu'en plein soleil, dans les vallées chaudes abritées contre le *Libeccio*. Le Cap-Corse est le vrai paradis de cette précieuse plante des Hespérides.

Je me disposai à franchir la *Serra* pour me rendre à Pino, sur l'autre versant. Je marchai longtemps au milieu de grands noyers dont les fruits étaient déjà mûrs ; et je confirme ici ce que j'avais entendu dire, c'est que les noyers de

la Corse n'ont pas leurs pareils. Ces arbres alternaient avec les figuiers, les oliviers et les châtaigniers.

Certes, il est beau de traverser une forêt germanique avec ses hêtres, ses chênes, et ses grands sapins aux ombres profondes ; mais les forêts du Sud ont quelque chose de princier et leurs arbres semblent nous former une noble compagnie.

Je grimpai à la tour de Fornali, cachée sous la verdure près du petit hameau de ce nom : au milieu de ces doux ombrages elle produit un effet merveilleux. Du haut de la tour on embrasse du regard cette vallée ravissante et la mer bleue, tandis qu'on a derrière soi de vertes montagnes parsemées de sombres couvents abandonnés. Au point culminant de la *Serra* se dresse sur un roc isolé la tour de Sénèque : c'est comme un stoïcien rêveur dont le morne regard domine au loin la terre et la mer. Les nombreuses tours de la vallée de Luri (j'en ai compté beaucoup) prouvent que la richesse agricole de ce pays remonte aux temps anciens, et c'est probablement pour la protéger que ces tours ont été construites. Ptolémée parle déjà de la vallée de Luri dans sa géographie de la Corse : il l'appelle *Lurinon*.

Après m'être frayé un passage à travers un labyrinthe d'arbres touffus et de plantes fleuries entrelacées, je parvins au col de la *Serra*, tout près de l'espèce de cratère sur lequel s'élève la tour de Sénèque. De ce point on aperçoit des deux côtés la mer. Je descendis à Pino où des sculpteurs de Carrare m'attendaient. Cette côte occidentale avec ses rouges récifs et ses baies déchiquetées, et cette piève de Pino partout entourée de frais ombrages offraient à l'œil un spectacle enchanteur. Pino a quelques maisons qui ressemblent à des châteaux, et des parcs superbes qu'un prince romain ne dédaignerait pas d'habiter. Il y a même en Corse des millionnaires. On compte au Cap une centaine de riches familles. Quelques-unes possèdent une fortune immense

qu'elles ont acquise, par elles-mêmes ou par des parents, aux Antilles, au Mexique ou au Brésil.

L'un de ces Crésus de Pino a hérité de son oncle, à Saint-Thomas, d'une fortune de dix millions de francs. Les oncles sont bien les meilleures gens du monde : avoir un oncle, c'est constamment jouer à la loterie. Ce sont des hommes splendides, qui peuvent tout faire de leurs neveux, des millionnaires, des personnages historiques, immortels. Notre neveu de Pino, voulant reconnaître les services de son digne oncle, lui a fait élever une chapelle mortuaire en marbre, charmant tombeau de style moresque, sur une colline au bord de la mer. Les Carrarais y travaillaient justement, et ils me menèrent à la chapelle. Le monument porte cette inscription : *Sous la protection de Dieu.*

Il aurait mieux valu, ma foi, qu'au lieu d'être un père, le bon Dieu eût été un oncle pour les hommes. Nous serions alors naturellement ses neveux et, par suite, peut-être millionnaires ; nous paierions nos dettes, et ne dînerions qu'avec des murènes et du champagne ; nous formerions tous une grande chaîne en nous donnant la main, et il n'y aurait parmi nous rien que des présidents, des vice-rois, des rois et des empereurs !

Le soir, nous fîmes une visite à M. le curé. Nous le rencontrâmes devant le presbytère, d'où l'on jouit d'une vue superbe. Il se promenait en veste corse de couleur brune, coiffé du bonnet phrygien. Après nous avoir introduit dans sa chambre, il s'assit sur un escabeau en bois, dit à la *donna* d'apporter du vin, et pendant qu'on préparait les verres, il décrocha sa *cetera* du mur. Puis, il en fit vibrer les cordes avec un entrain plein de franchise et de joyeuse ferveur, et entonna la marche de Paoli. Les prêtres corses ont toujours été libéraux : dans les batailles livrées pour la patrie, ils combattaient à la tête de leurs ouailles. Le curé

de Pino redressa son bonnet, ce qui le faisait ressembler à Mithras, et nous chanta encore une sérénade à la belle Marie. Je lui serrai la main avec effusion et le remerciai de son vin et de sa romance. Je sortis alors pour aller dans un village voisin prendre possession du lit qu'on m'avait préparé. Le lendemain de bonne heure nous voulions faire une dernière promenade à Pino, et aller ensuite visiter Sénèque dans sa tour.

Sur la côte occidentale, au-dessous de Pino, se trouve Nonza, la cinquième et dernière piève du Cap. Près de Nonza s'élève la tour dont j'ai parlé dans mon *Histoire des Corses* à propos d'un fait héroïque qui eut lieu sous ses murs. Cette tour rappelle un autre exploit : En 1768, le vieux commandant Casella y était enfermé avec une poignée de miliciens. Les Français avaient soumis le Cap : les chefs corses s'étaient tous rendus à l'exception de Casella, qui refusa d'en faire autant. La tour possédait une pièce d'artillerie, avec assez de munitions, et les hommes avaient leurs mousquets. « Dans ces conditions, dit le vieillard, on peut se défendre contre une armée entière et, à la dernière extrémité, on doit se faire sauter. Les soldats connaissaient leur chef et savaient qu'il tiendrait parole. Aussi, la nuit ils s'évadèrent, laissant là leurs fusils et leur vieux commandant. Casella résolut de défendre seul la tour. Le canon était chargé ; il chargea tous les fusils, les plaça aux différentes meurtrières et attendit les Français. Ils arrivèrent, sous les ordres du général Grand-Maison. Lorsqu'ils furent à portée, Casella déchargea contre eux son canon, et fit ensuite un feu d'enfer avec ses fusils. Les Français envoyèrent un parlementaire. Il dit au commandant que, le Cap-Corse ayant fait sa soumission, le général l'adjurait de se rendre avec ses hommes, pour éviter une inutile effusion de sang. Casella répondit qu'il allait tenir un conseil de guerre, et se retira. Quelque temps après

il reparut, et déclara que la garnison de la tour de Nonza ne capitulerait qu'à la condition de sortir de la place avec les honneurs de la guerre, emportant ses bagages et son artillerie, que les Français eux-mêmes se chargeraient de transporter. On y consentit. Lorsque les Français se furent rangés devant la tour pour recevoir la garnison, le vieux Casella en sortit armé d'un fusil, d'un sabre et de pistolets. Les Français attendaient la garnison, et furent tout étonnés de ne pas la voir paraître. L'officier qui était à leur tête demanda enfin à Casella : « Pourquoi donc vos hommes tardent-ils tant à sortir ? » « Ils sont tous sortis ! répondit le Corse. Je suis à moi seul toute la garnison. » L'officier, furieux, voulut se jeter sur le vieillard, qui tira l'épée pour se défendre. Grand-Maison accourut, et lorsqu'il apprit le fait il fut ravi d'enthousiasme. Il mit aussitôt l'officier aux arrêts, et non seulement il remplit avec la plus scrupuleuse exactitude toutes les conditions accordées, mais, faisant escorter Casella par un piquet d'honneur jusqu'au quartier général de Paoli, il écrivit à ce dernier pour lui dire combien une si noble conduite lui inspirait d'admiration.

Au-dessus de Pino s'étend le canton de Rogliano avec Ersa et Centuri ; c'est une contrée fort riche en vin, en huile et en citrons et qui, pour l'agriculture, peut rivaliser avec Luri. Les cinq pièves du Cap-Corse, Brando, S. Martino, Luri, Rogliano et Nonza possèdent 21 communes avec environ 19,000 habitants ; c'est presque la population de l'île d'Elbe. Si, partant de Rogliano, on s'avance vers le Nord en passant par Ersa, on arrive à l'extrémité septentrionale de la Corse, en face de laquelle se trouve la Giraglia, petit îlot surmonté d'un phare.

CHAPITRE IV

LA TOUR DE SÉNÈQUE

> Melius latebam procul ab invidiæ malis
> Remotus inter Corsici rupes maris.
>
> OCTAVIE (*Trag. rom.*)

La tour de Sénèque se voit déjà de la mer à plusieurs milles de distance. Comme une noire colonne sur un gigantesque bloc de granit isolé qui domine les autres hauteurs, elle surgit solitaire, voilée de brouillards, pleine d'une horrible mélancolie ; autour d'elle s'étend la montagne aride et déserte, et plus loin, des deux côtés, la mer.

Si, comme l'affirme l'ingénieuse tradition, le Stoïcien a passé ici huit années d'exil, sur ce trône élevé vers le ciel, au milieu du silence de ces rochers sauvages, il me semble que le lieu convenait bien à un philosophe pour faire de sages réflexions sur le monde et la destinée, et se livrer à la contemplation des éternels éléments. Le génie de la solitude est pour les sages le meilleur des maîtres. Il aura sans doute expliqué le monde à Sénèque et, pendant les nuits tranquilles, il aura fait sentir la vanité de la grande Rome à l'exilé mécontent. Revenu de l'exil, le philosophe pouvait bien, en voyant les horreurs du règne de Néron, regretter parfois la solitude de la Corse. Il existe une vieille tragédie romaine, Octavie, ayant pour sujet le sort tragique de l'épouse

de Néron. Sénèque, qui figure dans la pièce comme un personnage moral, y fait entendre ces plaintes (1) :

« Puissante Fortune, fallait-il me tirer de la retraite où j'étais heureux, et, me montrant un visage riant, mais perfide, m'appeler à ce poste élevé où je me vois entouré de périls, et d'où ma chute ne sera que plus terrible ? Combien je regrette ma solitude sauvage, au milieu des rochers que baigne la mer de Corse ! A l'abri des fureurs de l'envie, libre et disposant de moi-même, je pouvais me livrer tout entier à mes études chéries. Avec quel ravissement j'admirais le ciel, ce chef-d'œuvre de la nature qui a produit tant de merveilles ; le soleil et sa marche auguste ; l'harmonie de l'univers, le retour de la nuit, le disque de Phébé, son cortège brillant d'étoiles, et cet éclat resplendissant dans l'immensité de l'espace ! Si ce monde vieillit, s'il doit retomber dans la confusion du chaos, nous touchons sans doute à ce jour suprême, où la race impie des humains sera écrasée par la chute du ciel. »

L'étroit sentier que je suivais sur la montagne était roide et partout jonché de débris de roches. Au pied de la tour, à peu près à mi-côte, se trouve un couvent de Franciscains, abandonné et comme perdu dans les rocs et les buissons qui le masquent entièrement. Les bergers et les figuiers sauvages habitent maintenant sous ses voûtes, où le corbeau croasse un *De profundis*. Mais le *Matin* et le *Soir* viennent y faire une muette prière et allumer pour le divin sacrifice une touffe de menthe, de cityse ou de myrte sauvage. De tous côtés quels suaves aromes de plantes ! Quel silence dans les montagnes et sur la mer !

---

(1) Pour les citations de Sénèque nous suivons la traduction de la collection Nisard.

Nous touchions à la tour de Sénèque. En nous aidant des pieds et des mains, nous étions arrivés jusqu'aux murs. Pour y entrer il faut s'accrocher aux saillies et, suspendu ainsi sur l'abîme, grimper jusqu'à une fenêtre. Il n'y a pas d'autre moyen de pénétrer dans la tour. Les ouvrages extérieurs sont complètement détruits ; mais leurs ruines prouvent bien qu'il y avait là un château, lequel a pu appartenir aux seigneurs du Cap ou aux Génois. La tour est ronde et formée de matériaux solides : son couronnement ne présente plus que des débris. Il est difficile d'admettre que cet *Aorne* ait servi d'habitation à Sénèque ; il est du moins inaccessible aux philosophes moralistes, une race d'hommes qui se plait sur les chemins unis. Sénèque a dû vivre dans les colonies romaines d'Aleria ou de Mariana : le stoïcien, habitué à toutes les aises de Rome, s'y sera arrangé un nid confortable, non loin du rivage de la mer qui devait lui fournir le thon ou le mulet favori.

Sur la tour de Sénèque, je vis passer encore une image de ce monde impérial romain, rayonnant d'une horrible majesté. Qui donc a jamais pu le comprendre ? Il me semble parfois que c'est l'antique Hadès et que l'humanité tout entière, prise de folie, y va fêter dans le crépuscule un carnaval diabolique, dansant devant le trône de l'empereur une monstrueuse sarabande. Et l'empereur est assis là, morne et grave comme Pluton, et de temps en temps il éclate d'un fou rire. Et parmi les polichinelles on aperçoit le vieux Sénèque qui s'avance accompagné de sa baignoire.

Un Sénèque même peut avoir quelque chose de tragi-comique. Voyez-le sous la figure à la fois touchante et risible de l'antique statue qui porte son nom. Il est nu, avec un linge passé autour des reins, dans la baignoire où il va mourir. Son attitude fait vraiment pitié : à genoux, il gémit d'un air lamentable. On dirait un Saint-Jérôme ou quelque péni-

tent amaigri ; et cependant il provoque le rire, comme certaines figures de martyrs que la forme insolite de leurs souffrances rend souvent tragi-comiques.

Sénèque naquit à Cordoue en Espagne, trois ans avant Jésus-Christ, d'une noble famille de chevaliers. Il eut pour mère Helvia, femme d'un esprit supérieur, et pour père Lucius Annæus, rhéteur renommé, qui s'établit à Rome avec sa famille. Au temps de Caligula, Sénèque, le fils, se distinguait déjà comme orateur et philosophe stoïcien : son heureuse mémoire aida beaucoup à sa réputation. Lui-même rapporte que, si on lui disait deux mille noms, il pouvait les répéter aussitôt et dans l'ordre où il les avait entendus, et qu'après une seule audition il lui était facile de réciter sans faute plus de deux cents vers.

Il jouissait à la cour de Claude de la plus grande considération, lorsque Messaline l'accusa d'entretenir un commerce amoureux avec la fameuse Julie, fille de Germanicus, la plus impudique des courtisanes romaines. L'accusation est doublement comique : elle vient d'une Messaline et elle nous montre le moraliste Sénèque comme une espèce de Don Juan. Je ne sais ce qu'il faut penser de cette histoire scandaleuse : Rome était alors bien frivole, et il n'y a rien de plus bizarre que ses caractères. Julie fut mise de côté, et notre Sénèque — Don Juan relégué en Corse au milieu des barbares, et transformé ainsi en *bandito*. On ne pouvait imaginer alors de châtiment plus redoutable : être banni de Rome, c'était l'être du monde. Sénèque passa huit années en Corse, et je ne saurais pardonner à ce vieil ami de n'avoir trouvé rien à dire, rien à noter sur la nature, l'histoire ou les mœurs de ses farouches habitants. Un seul chapitre sur la matière aurait de nos jours une valeur inappréciable. Mais ce silence caractérise bien le Romain. L'homme était alors arrogant et borné, sans la moindre sympathie pour

l'espèce humaine. Aujourd'hui, nous regardons la nature et l'histoire avec des yeux bien différents.

Pour l'exilé Sénèque la Corse n'était qu'un horrible cachot. Ce qu'il en dit dans sa *Consolation* prouve combien peu il la connaissait. Bien qu'elle fût, en effet, plus inculte que de nos jours, sa nature était pourtant aussi grande. Sénèque a composé sur la Corse cette épigramme qui se trouve dans ses œuvres poétiques :

Corse, antique Cyrnos, qu'autrefois cultiva
L'aventurier des bords de la Phocide ;
Moindre que la Sardaigne et plus grande qu'Ilva,
Corse, horrible séjour, quand sur la plage aride
Le soleil des étés darde ses traits brûlants,
Quand Sirius en feu dessèche les torrents ;
Corse inhospitalière, où l'étranger succombe,
Epargne un exilé, car l'exil c'est la tombe.
O terre ! sois légère aux cendres des vivants.

On conteste à Sénèque une autre épigramme ; mais je ne vois pas pourquoi le poète mécontent n'aurait pas pu la composer aussi bien que l'un des nombreux exilés qui, de son temps ou après lui, furent relégués en Corse. La voici :

Parmi d'affreux rochers ces bords nus et sauvages
N'offrent partout à l'œil que déserts sans abris ;
Le printemps n'y voit pas naître ses doux ombrages,
Ni l'été ses moissons, ni l'automne ses fruits ;
Jamais, quand l'hiver sombre au loin blanchit les plaines,
La liqueur de Pallas sous mon toit n'a brûlé ;
Point de pain, point de feu, point de fraîches fontaines :
Qu'y trouver ? Un exil ; qu'y voir ? Un exilé.

Les Corses n'ont pas épargné Sénèque dans leur vengeance. Comme il a si mal parlé d'eux et de leur pays, ils lui ont attribué une curieuse aventure ; et c'est le seul fait que la

tradition populaire rapporte sur le séjour du philosophe en Corse. La voici : Sénèque était une fois dans sa tour, regardant les contrées horriblement sauvages qui s'étendaient à ses pieds. Il aperçut de jeunes femmes qui parurent aimables à ses yeux. Descendant de son trône élevé, le fils du Ciel se mit à briguer les faveurs des filles de la terre. Il daigna même admettre une jeune bergère à l'honneur de ses embrassements. Mais pendant qu'il se délectait ainsi comme un simple mortel, il fut surpris par les parents de la jeune fille, qui le saisirent et flagellèrent sa partie terrestre avec des orties. Depuis lors l'ortie croît obstinément près de la tour de Sénèque ; c'est en quelque sorte une plante symbolique placée sous les yeux des philosophes moralistes comme un avertissement. *Ortica di Seneca !* c'est ainsi que les Corses l'appellent encore.

Pauvre Sénèque ! Il ne peut pas se tirer des situations tragi-comiques. Un Corse me demanda un jour : « Vous avez lu ce que Sénèque a écrit sur nous ? *Ma era un birbone* (c'était un fripon) ! » *Seneca morale*, dit Dante. *Seneca birbone*, dit le Corse. C'est encore un signe du patriotisme de ce pays.

L'infortuné a exhalé d'autres plaintes dans ses vers, une épigramme adressée à Cordoue, sa ville natale, et quelques-unes à ses amis. C'est bien certainement en Corse qu'il a écrit sa Médée, si toutefois il a jamais composé les tragédies qui portent son nom. Pour chanter les Argonautes, y avait-il un lieu plus propice que cette île au milieu de la mer mugissante ? C'est là que le poète pouvait mettre dans la bouche du chœur ces vers remarquables, qui sont comme une prophétie de l'arrivée de Christophe Colomb :

« Quelques siècles encore, et l'Océan ouvrira ses barrières ; une vaste contrée sera découverte, un monde nouveau apparaîtra au-delà des mers, et Thulé ne sera plus la limite de l'univers. »

Le navigateur Christophe Colomb a vu le jour en pays génois, non loin de la Corse. Mais les habitants de cette île veulent qu'il soit né chez eux, à Calvi, et aujourd'hui même ils l'affirment encore.

CHAPITRE V

SENECA MORALE

...... e vidi Orfeo,
Tullio e Livio e Seneca morale.
DANTE.

Sénèque a tiré bien des fruits de son exil, et peut-être quelques-unes de ses observations élevées sur le monde, il les doit à la solitude corse plutôt qu'aux leçons d'un Attalus ou d'un Socio. Dans sa consolation à sa mère Helvia, il dit en terminant :

« Voici l'idée que tu dois te faire de moi : Je suis content et joyeux comme dans les meilleurs jours ; or, ce sont les meilleurs de nos jours, ceux où l'esprit, libre de tout souci, reprend à loisir ses travaux, et tantôt trouve plaisir à des études plus légères, tantôt, avide de vérité, s'élève pour contempler sa nature et celle de l'univers. D'abord il examine les terres et leur position, ensuite les lois de la mer répandue à l'entour, ses flux et ses reflux alternés ; et puis il considère cet intervalle entre le ciel et la terre, asile de l'épouvante, et cet espace où roulent avec fracas les tonnerres, les foudres, le souffle des autans, et les nuages qui lancent et la neige et la grêle : alors, après s'être promené aux régions inférieures, il s'élance au plus haut des cieux, jouit du magnifique spectacle des choses divines ; et, se rappelant son

éternité, il marche au milieu de tout ce qui sera dans tous les siècles. »

Lorsque je pris en main la lettre de consolation de Sénèque à sa mère, je n'étais pas peu curieux de savoir de quelle manière il la consolerait. Comment ferait-il, en semblable occurrence, un de ces mille exilés instruits qui courent maintenant par le monde ?.... L'épitre de Sénèque est une dissertation classique divisée en dix-sept chapitres. C'est un document instructif pour la physiologie de ce stoïque. Le fils veut moins consoler sa mère que composer un excellent écrit, dont la logique et le style doivent exciter l'admiration des hommes. Il est tout fier d'avoir créé là un nouveau genre de littérature. Dans sa vanité il écrit à sa mère comme un auteur à un critique, pour discuter froidement un sujet. « En relisant, dit-il, les grandes leçons que nous ont léguées les plus illustres génies sur les moyens de maîtriser et de corriger la tristesse, je ne trouvais pas l'exemple d'un homme qui eût consolé les siens, lui-même étant pour eux une cause de larmes. Dans cette alternative nouvelle, j'hésitais, je craignais que ce ne fût moins consoler que déchirer ton âme. Quoi donc ? ne fallait-il pas des expressions neuves, et qui n'eussent rien de commun avec les propos journaliers du vulgaire, à celui qui, pour consoler les siens, soulevait sa tête de dessus le bûcher ? Or, il est bien naturel que la grandeur d'une peine qui dépasse la mesure interdise le choix des paroles, lorsque souvent même elle étouffe la voix. Je vais essayer de mon mieux de me faire ton consolateur, non pas que j'aie confiance dans mes talents, mais parce que je puis être pour toi la consolation la plus efficace. O toi, qui ne sais rien me refuser, tu ne me refuseras pas, je l'espère (bien que tout chagrin soit rebelle), d'imposer un terme à tes regrets ! »

Enumérant alors ses consolations d'un nouveau genre, il

dit à sa mère tout ce qu'elle a souffert dans la vie, et il en tire la conclusion qu'elle doit être endurcie contre la douleur. Cette dissertation montre partout d'une manière visible le plan du sujet : 1° Sa mère ne doit pas s'affliger pour lui ; 2° sa mère ne doit pas s'affliger pour elle. — Elle est pleine d'ailleurs d'un superbe mépris du monde et du plus beau stoïcisme.

« Mais, dit-on, être loin de sa patrie est chose insupportable. — Que faut-il répondre ? Vois donc cette multitude qui se presse à Rome ! Pour la plupart ils y sont venus de tous les points de la terre, poussés par l'amour de la vie publique, des ambassades, des plaisirs, des vices, de l'étude, des spectacles, de la spéculation, de l'éloquence ou de l'amitié. Maintenant, quitte cette ville, qui peut en quelque sorte être nommée la patrie commune : parcours toutes les autres cités, visite les îles, va en Corse, tu trouveras partout plus d'étrangers que d'indigènes. L'âme donnée a l'homme est toujours en mouvement parce qu'elle est agitée par un esprit céleste. Contemple les astres qui éclairent le monde ; il n'en est pas un qui s'arrête ; sans cesse ils marchent et passent d'un lieu dans un autre. » Cette belle pensée, Sénèque la doit à son talent de poète. Notre célèbre *Chant du voyageur* dit : « Le soleil ne reste pas immobile au ciel ; mais il est poussé sans cesse à travers les terres et les mers. »

« Pour endurer ces changements de lieu, continue Sénèque, Varron, le plus docte des Romains, pense qu'il nous suffit de jouir, partout où nous allons, de la même nature. Il suffit, suivant M. Brutus, à ceux qui partent pour l'exil, de pouvoir emporter avec eux leurs vertus.... En effet, combien ce que nous avons perdu est peu de chose ! Deux choses, les plus précieuses de toutes, nous suivront partout où nous porterons nos pas, la nature qui est commune à tous, et la vertu

qui nous est propre. Parcourons tous les pays, nous n'en trouverons pas un seul dans l'univers qui soit étranger à l'homme. Partout notre regard s'élève à une égale distance vers le ciel, et le même intervalle sépare les choses divines des choses humaines. Pourvu que mes yeux ne soient pas arrachés à ce spectacle dont ils ne se peuvent rassasier, pourvu qu'il me soit permis de regarder la lune et le soleil, de plonger ma vue dans les autres astres, d'interroger leur lever, leur coucher, leur distance et les causes de leur marche, tantôt plus prompte, tantôt plus lente, d'admirer, durant les nuits, ces innombrables et brillantes étoiles, dont celles-ci sont immobiles, dont celles-là s'écartent par une déviation légère, mais se roulent toujours dans la voie qu'elles ont déjà tracée ; tandis que d'autres s'élancent soudainement, d'autres nous éblouissent avec un sillon de lumière, comme si elles allaient tomber, ou volent traînant après elles une longue chevelure de flamme ; pourvu que je vive en cette campagne, et que je me mêle, autant qu'il est permis à l'homme, aux choses du ciel; pourvu que mon âme, aspirant à contempler les mondes qui participent de son essence, se tienne toujours dans leurs régions sublimes, que m'importe à moi ce que je foule sous mes pieds ? Et pourtant la terre où je suis a peu d'arbres qui donnent des fruits ou de l'ombrage ; elle n'est pas arrosée par des fleuves larges et navigables ; elle ne produit rien que viennent lui demander les autres nations, suffisant à peine à faire vivre ses habitants : on n'y taille pas la pierre précieuse ; on n'y fouille pas des veines d'or et d'argent. C'est une âme rétrécie que celle que charment les objets de la terre : tournons-nous vers ceux qui partout se laissent voir également, qui brillent également partout. »

Si j'avais ici le *Kosmos* de Humboldt, je voudrais voir quel parti notre grand naturaliste a tiré de ces considérations

élevées de Sénèque, quand il traite du sentiment des beautés naturelles ches les anciens.

J'ai trouvé aussi belles et ingénieuses les pensées suivantes :

« Plus nous aurons allongé nos portiques, plus nous aurons élevé nos tours, plus nous aurons étendu nos domaines, plus nous aurons creusé nos grottes d'été, plus audacieuse sera la masse qui couronnera le faîte de nos salles de festins ; — plus nous aurons fait pour nous cacher le ciel.... Brutus, dans le livre qu'il écrivit sur la *Vertu*, dit qu'il vit Marcellns en exil à Mitylène vivant avec autant de bonheur que le comporte la nature de l'homme, et alors plus ardent que jamais aux nobles études. Aussi il ajoute que, sur le point de le quitter, il lui semblait partir lui-même pour l'exil, plutôt que le laisser en exil. »

Puis vient l'éloge de la pauvreté et de la tempérance opposées à la vie crapuleuse des riches, qui fouillent toutes les profondeurs pour chatouiller leur palais, qui tirent le gibier du Phase et vont chercher des oiseaux jusque chez les Parthes, qui vomissent pour manger et mangent pour vomir.

« L'empereur Caligula, dit Sénèque, que la nature me semble avoir produit pour montrer ce que peuvent les grands vices dans la grande fortune, mangea, dans un seul souper, dix millions de sesterces ; et malgré le secours de tant de génies inventifs, à peine trouva-t-il le moyen de dépenser en un repas le revenu de trois provinces. »

Comme Rousseau, Sénèque prêche le retour de l'homme à l'état primitif. Les époques des deux moralistes étaient analogues ; et ils se ressemblaient eux-mêmes par la faiblesse du caractère, bien que, comparé à un Rousseau, Sénèque fût encore un Romain et un héros.

« Les filles de Scipion reçurent leur dot du trésor public, parce que leur père ne leur avait rien laissé.... Heureux les

époux de ces filles, s'écrie Sénèque, auxquels le peuple romain tint lieu de beau-père ! Estimes-tu plus fortunés ces hommes qui marient leurs comédiennes avec un million de sesterces ? »

Après avoir consolé sa mère pour ce qu'il endure, Sénèque la console aussi pour ce qu'elle souffre elle-même.

« Ne va pas, lui dit-il, prendre exemple sur certaines femmes, dont la tristesse, une fois qu'elle a pris naissance, ne finit que par la mort ; tu en as connu quelques-unes, qui, après la perte de leur fils, n'ont jamais dépouillé leurs vêtements de deuil. Mais, une vie signalée dès le berceau par tant de courage exige plus de toi. Celle-là ne peut faire valoir des excuses comme femme, qui fut exempte de tous les défauts d'une femme. Ce n'est pas toi que l'impudicité, ce vice dominant du siècle, a confondu dans la foule des femmes ; ce n'est pas toi qu'ont séduite des perles et des diamants ; ce n'est pas à tes yeux que les richesses ont brillé comme le bien précieux de l'homme. Soigneusement élevée dans une maison antique et sévère, ce n'est pas toi qu'a pu déterminer l'exemple des méchants, funeste même à la vertu. Jamais tu n'as rougi de ta fécondité, comme si elle te reprochait ton âge. Jamais, ainsi que ces autres femmes qui ne cherchent d'autre mérite que celui de la beauté, jamais tu n'as dissimulé l'ampleur de ton ventre, comme un fardeau disgracieux, ni étouffé dans tes entrailles les espérances déjà conçues de ta postérité. Jamais tu n'as mouillé ton visage du fard des prostituées ; jamais tu n'aimas ces accoutrements qui ne sont ajustés que pour tout laisser voir. Ton unique parure fut la plus belle de toutes, celle à qui le temps ne fait pas outrage, ton plus glorieux ornement fut la chasteté. »

C'est ainsi que le fils écrit à sa mère, et il me semble que ses paroles révèlent un sang-froid bien philosophique.

Il rappelle Cornélie, la mère des Gracques. Mais il ne se

dissimule pas que la douleur n'est pas toujours docile. « De l'œil en apparence assuré on voit souvent poindre les larmes. Nous l'occupons de jeux et de combats de gladiateurs ; mais en ce moment même il se glisse en nous un secret désir qui nous avertit doucement. Aussi il vaut mieux vaincre qu'abuser ; car, lorsque l'esprit est abusé par le plaisir ou distrait par l'occupation, il se relève soudain en prenant dans le repos même la force d'une nouvelle agitation. Mais il se calme à la longue, s'il est soumis à la raison. » Le sage formule ici les règles simples et justes, mais rudes et amères de l'art de vivre. Sénèque conseille donc à sa mère de ne pas employer les moyens ordinaires pour se consoler (et ici on est encore obligé de sourire), « comme de faire, par exemple, un beau voyage ou de se distraire par les occupations du ménage, mais de se livrer aux spéculations de l'esprit. » Il regrette fort que « son père (excellent homme d'ailleurs, mais trop attaché aux habitudes des anciens) ne se soit pas décidé à lui donner une instruction philosophique. » C'est en peu de mots le portrait du père de Sénèque. On sait maintenant quel était son caractère. Lorsque les messieurs et les dames de Cordoue, chauds partisans des idées de la *République* de Platon sur l'émancipation de la femme et sur la nécessité de lui assigner dans la famille un rôle plus noble, auront conseillé au vieillard de faire suivre à sa jeune épouse les leçons de quelque philosophe, il aura sans doute éclaté en ces termes : « C'est bête ! Je ne veux pas que ma femme devienne une fausse princesse ou un stupide bas-bleu. Elle doit s'occuper de cuisine, faire des enfants, élever des enfants. » Et le fier Espagnol aura coupé court à toute discussion en ajoutant dans sa langue maternelle : « *Basta !* »

Sénèque s'étend beaucoup sur la grandeur d'âme. Il croit la femme capable de cette vertu ; et lorsqu'il écrivait ces lignes, il ne prévoyait pas qu'en mourant il l'éprouverait chez

sa propre épouse Pauline. C'est un homme d'un noble caractère, un philosophe stoïcien aux sentiments les plus élevés qui a parlé dans cette lettre de consolation à Helvia. Est-il donc possible que la même personne ait pu penser et écrire aussi comme un hypocrite ordinaire, comme un des flatteurs les plus vils ?....

CHAPITRE VI

SENECA BIRBONE

Magni pectoris est inter secunda moderatio.
SÉNÈQUE.

Je passe maintenant à une autre lettre de consolation. Sénèque l'adressa, la deuxième ou la troisième année de son exil, à un affranchi de Claude, à Polybe, courtisan vulgaire, qui aidait de ses doctes conseils la pénible érudition de l'empereur, et se mettait lui-même l'esprit à la torture pour traduire Homère en latin et Virgile en grec. Polybe venait de perdre son frère, homme de beaucoup de mérite, et Sénèque prit occasion de cette mort pour lui envoyer sa lettre de consolation; il était persuadé que le courtisan la montrerait à l'empereur, dont il parviendrait peut-être à calmer la colère. Cette œuvre est un modèle de basse flatterie envers les princes et leurs valets influents. Il ne faut pas oublier, en la lisant, quels hommes étaient Claude et Polybe.

« O Fortune, s'écrie le flatteur, après avoir rôdé longtemps, tu as compris qu'il n'y avait que cette brèche ouverte à tes assauts ! Que pouvais-tu ravir à un tel homme ? — Les richesses ? — Il les a toujours méprisées. — La vie ? — Son génie le rend immortel. Lui-même a gagné de se survivre dans la meilleure partie de son être, et les belles œuvres de son éloquence l'ont affranchi de la mort. Tant qu'il restera quelque

honneur aux lettres, tant que dureront la majesté de la langue latine et le charme de la langue grecque, il brillera parmi ces grands hommes desquels il égala le génie, ou, si sa modestie refuse cet éloge, desquels il approcha.... Indigne sacrilège ! Polybe est dans les pleurs et gémit de quelque chose, quand il a les bonnes grâces de César ! Sans doute, Fortune insolente, tu épiais cette occasion de montrer que personne ne peut être protégé contre toi, pas même César..... Mais que pleure donc Polybe ? N'a-t-il pas son cher César qui lui est plus cher que la vie ?.... S'il est sain et sauf, tous les tiens sont heureux, tu n'as rien perdu ; tes yeux doivent donc sécher leurs larmes, briller de joie. Dans César tu as tout, il te tient lieu de tout. Fixe donc tes regards sur cette divinité, et la douleur ne se glissera plus dans ton âme.....

» O Fortune, détourne de César ta main cruelle, et ne signale sur lui ta puissance que par des bienfaits : permets qu'il guérisse les plaies du genre humain, depuis longtemps malade et souffrant, permets qu'il rétablisse, qu'il remette en place tout ce qu'ébranlèrent les fureurs du prince qui l'a précédé. Que cet astre, qui vient briller sur un monde plongé dans l'abîme, englouti dans les ténèbres, rayonne d'un éternel éclat ! Que César pacifie la Germanie, nous ouvre la Bretagne, qu'il obtienne les triomphes paternels et d'autres encore : et moi aussi j'en serai le témoin ; j'en ai pour gage sa clémence qui tient le premier rang parmi ses vertus. Car il ne m'a pas tellement abattu qu'il ne voulût pas me relever. Que dis-je ? il ne m'a pas même abattu ; mais quand je tombais, précipité par la fortune, il m'a soutenu ; comme je roulais dans l'abîme, sa main divine, guidée par l'indulgence, me déposa doucement sur ces bords. En ma faveur il a supplié le Sénat, et ne m'a pas seulement accordé la vie, mais encore il l'a demandée pour moi. C'est à lui de voir comment il lui plaira de juger ma cause : ou sa

justice la reconnaîtra bonne, ou sa clémence la fera telle ; dans les deux cas, il y aura pour moi un égal bienfait, soit qu'il me voie, soit qu'il veuille me voir innocent. Cependant ce m'est une grande consolation dans mes misères, de voir sa miséricorde faisant le tour du monde : elle qui dans ce coin où je suis enterré, est venue trouver tant de malheureux ensevelis sous les débris des ans amoncelés, pour les déterrer et les rendre à la lumière. Je ne crains pas que pour moi seul elle passe en m'oubliant. Mais le prince, mieux que tout autre, sait l'instant auquel il doit secourir chacun. Pour moi, je mettrai tous mes soins à ce qu'il ne rougisse pas de descendre jusqu'à moi. Heureuse ta clémence, ô César ! elle par qui les exilés vivent sous ton règne avec moins d'alarmes que naguère les princes ne vivaient sous Caius. Ils ne tremblent pas, ils n'attendent pas le glaive à toutes les heures, ils ne pâlissent pas à la vue de tout vaisseau. Grâce à toi, la fortune est limitée dans ses rigueurs, ils ont l'espérance d'un meilleur avenir et le repos du présent. Tu peux reconnaître que la foudre tombe avec justice, quand ceux même qu'elle a frappés l'adorent. »

Des orties ! encore des orties, ô nobles Corses ! *era un birbone.*

La lettre de consolation se termine par ces mots :

« Voilà, telles que j'ai pu les présenter, les réflexions d'un esprit affaibli et rouillé par une longue inertie. Si elles te semblent peu dignes de satisfaire ton génie, ou peu propres à guérir ta douleur, songe qu'il n'a guère de loisir pour consoler les autres, celui que ses maux personnels absorbent tout entier ; songe combien les mots latins arrivent difficilement à un homme dont les oreilles sont déchirées par le grossier jargon des barbares, choquant même pour les barbares plus civilisés. »

La flatterie ne profita nullement au malheureux Sénèque.

Mais les événements survenus à Rome l'arrachèrent bientôt à son exil : la tête de Polybe était tombée et Messaline avait subi le dernier supplice. Claude était tellement abruti qu'il oublia l'exécution de sa femme : quelques jours après, il demanda, au moment de se mettre à table, pourquoi Messaline ne venait pas. Pendant que ces horreurs tragi-comiques se passaient à Rome, on y vit reparaître notre *bandito* corse, cet excellent consolateur : Agrippine, nouvelle épouse de Claude, l'avait fait appeler pour lui confier l'éducation de son fils Néron, alors âgé de onze ans. Sénèque précepteur de Néron ! Peut-on rien imaginer de plus grotesque et de plus hideux ?.... Sénèque arriva donc à Rome, et remercia les dieux de ce qu'ils le destinaient à faire d'un enfant le maître du monde. Il espérait remplir la terre de son propre génie en le communiquant au jeune Néron. Que de peines il se donne, où le sérieux se mêle au comique, pour élever un jeune chat-tigre dans les principes du stoïcisme ! Sénèque trouva d'ailleurs chez son disciple un esprit plein de promesses, une matière encore vierge que l'école n'avait point gâtée ; car Néron avait grandi dans une sainte ignorance : jusqu'à l'âge de douze ans il avait eu pour amis intimes un barbier, un cocher et un danseur de corde. C'est de la main de ces derniers que Sénèque reçut l'enfant destiné à commander aux dieux et aux hommes. Comme le philosophe fut exilé en Corse la première année du règne de Claude et qu'il rentra à Rome huit ans après, il put, pendant plus de cinq ans encore, se récréer de la vue de « *ce Dieu sur la terre et de cet astre divin.* » Mais un jour Claude vint à mourir (Agrippine lui avait administré du poison préparé par la fameuse Locuste) ; et cette mort fournit à Sénèque l'occasion longtemps désirée de se venger de son ancien ennemi. Sa vengeance fut terrible : il écrivit l'*Apokolokyntose,* satire pétillant d'esprit, d'une audace incroyable et qui pos-

sède toute l'originalité des œuvres de Lucien. Le titre même est original. C'est un mot inventé par Sénèque, parodiant l'apothéose ou déification des empereurs : il signifie *cucurbification* ou métamorphose de Claude en citrouille. Il faut voir cette satire : elle caractérise une époque. Ainsi donc à Rome, sous le gouvernement absolu d'un despote, la bouche humaine pouvait proférer de telles ignominies, l'empereur qui venait à peine de mourir pouvait être publiquement bafoué, comme un polichinelle vulgaire, par son successeur, par sa famille, par le peuple, sans que l'empire lui-même fût atteint dans sa majesté ! Dans cette société romaine tout semble ironie ; c'est un monde bizarre, plein d'accidents terribles ou burlesques, une véritable Fête des fous.

Sénèque parle avec toute la liberté d'un masque, comme un *Pasquino* romain. Il débute ainsi :

« Ce qui se fit au ciel, avant le troisième jour des ides d'octobre, Asinius Marcellus, Acilius Aviola étant consuls, nouvel an, à l'aurore de ce bienheureux siècle, je veux l'apprendre à nos neveux. Je ne dirai rien par rancune ou par reconnaissance. Que si l'on s'enquiert d'où je tiens cette véridique histoire, premièrement, s'il ne me plaît, je ne répondrai pas. Qui pourrait m'y forcer ? Je n'ignore pas que j'ai gagné ma liberté le jour où mourut celui qui justifia ce proverbe : *Il faut naître ou roi ou fou.* — S'il me convient de répondre, je dirai ce qui me viendra à la bouche. » Puis il affirme plaisamment qu'il tient son histoire de ce sénateur qui vit Drusilla (sœur et amante de Caligula) monter au ciel sur la voie appienne (Lucius Géminus reçut de Caligula 250,000 deniers de récompense pour cette déposition effrontée). Le même Sénateur, dit-il, vit Claude monter au ciel d'un pas inégal.

« On me comprendra mieux, continue Sénèque, si je dis

qu'on était au troisième jour des ides d'octobre. Je ne saurais te dire précisément l'heure. On mettrait plus facilement d'accord les philosophes que les horloges. Toutefois, c'était entre six et sept. Claude commença à pousser son âme au dehors, mais il ne put lui trouver une issue. Alors Mercure, qui s'était toujours amusé de ce drôle de corps, appelle une des trois Parques et lui dit : « Pourquoi, femme cruelle, permets-tu qu'on tourmente ce pauvre homme ? Il ne fallait pas le torturer si longtemps ; voici soixante-quatre années qu'il lutte avec son âme. Pourquoi lui en veux-tu ? Laisse une fois dire vrai les astrologues, qui, depuis qu'il est devenu prince, l'enterrent tous les ans, tous les mois. Du reste ce n'est pas merveille s'ils se trompent ; personne n'a jamais su l'heure de sa naissance. En effet, personne n'a jamais cru qu'il fût né. Allons, fais ta besogne :

> Laisse, lui mort, régner un plus digne à sa place !

La Parque coupe le fil de Claude ; mais Lachésis en forme un autre resplendissant : c'est celui de la vie de Néron. Phébus prend alors sa lyre et

> Puisse un si doux travail, dit-il, être éternel !
> Les jours que vous filez ne sont pas d'un mortel :
> Il me sera semblable et d'air et de visage,
> De la voix et des chants il aura l'avantage ;
> Des siècles plus heureux renaîtront à sa voix ;
> Sa voix fera cesser le silence des lois.
> Comme on voit du matin l'étoile radieuse
> Annoncer le départ de la nuit ténébreuse,
> Ou tel que le soleil, dissipant les vapeurs,
> Rend la lumière au monde et l'allégresse aux cœurs :
> Tel César va paraître, et la terre éblouie
> A ses premiers rayons est déjà réjouie.

Tels sont les vers indignes par lesquels Sénèque flatte son élève.

« Cependant Claude vomit son âme et cessa de paraître en vie. Il expira, comme il écoutait des comédiens : tu le vois donc bien, ce n'est pas sans cause que je crains ces gens-là ! »

Voici les derniers mots qu'il fit entendre : *Væ ! me, puto, concacavi me.*

Claude est donc mort. On fait savoir à Jupiter qu'il vient d'arriver un quidam d'une taille honnête, à la tête blanche, qui murmure je ne sais quelle menace, branle continuellement son chef et traîne son pied droit. On ne sait quelle langue il parle : il n'est ni Grec, ni Romain et n'appartient à aucune race connue. Jupiter ordonne à Hercule, qui a longtemps vagabondé par tout le monde, de voir s'il peut déterminer l'espèce. En apercevant cet être singulier, morne et accroupi, ressemblant à un monstre marin, Hercule, qui ne craint pas les monstres, s'imagine qu'il y a là pour lui un treizième travail à accomplir. Mais, en l'examinant de plus près, il lui semble qu'il a comme un homme devant lui. Il l'interroge donc en grec et avec ce vers d'Homère :

Quel es-tu ? D'où viens-tu ? Quels remparts t'ont vu naître ?

Claude est ravi de ce qu'il y a au ciel même des philologues et espère y trouver à placer ses histoires (car il a écrit en grec 20 livres sur l'histoire tyrrhénienne et 8 livres sur l'histoire carthaginoise). Il répond aussitôt également et bêtement avec Homère :

Des bords troyens le vent me pousse en Ciconie.

La Fièvre, qui seule entre toutes les divinités de Rome a accompagné Claude jusqu'au ciel, lui donne un démenti et l'appelle franc Gaulois. « C'est pourquoi il a fait ce qu'en

sa qualité de Gaulois il ne pouvait se dispenser de faire : il s'est emparé de Rome. » (En écrivant à Rome, au moment où les clairons français retentissent à mes oreilles, cette phrase du vieux Romain, j'en comprends toute la force). Claude donne aussitôt l'ordre de couper le cou à la Fièvre. Il gagne à sa cause Hercule qui l'introduit dans la salle des dieux. Mais le dieu Janus propose de ne diviniser à l'avenir aucun de ceux qui mangeront des fruits de la terre, et Auguste lit un rapport d'après lequel Claude aura à évacuer l'Olympe dans l'espace de trois jours. Les dieux approuvent la sentence et Mercure entraîne l'empereur aux enfers.

Sur la voie sacrée ils rencontrent justement le convoi funèbre de Claude, qui est ainsi décrit :

« Le cortège était des plus magnifiques, et comme on n'avait rien épargné pour la dépense, il était aisé de voir qu'on enterrait un dieu : des gens avec flûtes, cornets, trompettes de mille formes, il y en avait une telle foule, une telle cohue, que Claude lui-même eût pu les entendre. Tous étaient pleins de joie, pleins d'allégresse. Le peuple romain se promenait comme en liberté. Agathon et quelques avocats pleuraient, mais de tout cœur, les jurisconsultes sortaient de leurs tombes, pâles et maigres, ayant à peine un souffle, comme des malheureux qui revenaient à la vie. L'un d'eux, voyant les avocats qui se groupaient et déploraient leur fortune, s'approcha d'eux et leur dit : « Je vous disais bien que les saturnales ne dureraient pas toujours ! » Claude, voyant ses funérailles, comprit qu'il était mort ; car on chantait à tue-tête cette hymne de deuil, en vers anapestes :

O cris ! ô perte ! ô douleurs !
De nos funèbres clameurs
Faisons retentir la place :
Que chacun se contrefasse ;

Crions d'un commun accord :
Ciel ! ce grand homme est donc mort ?
Il est donc mort ce grand homme ?
Hélas ! vous savez tous comme
Sous la force de son bras
Il mit tout le monde à bas.
Faillait-il vaincre à la course,
Fallait-il jusque sous l'Ourse,
Des Bretons presque ignorés,
Du Cauce aux cheveux dorés
Mettre l'orgueil à la chaîne,
Et sous la hache romaine
Faire trembler l'Océan ?
Fallait-il en moins d'un an
Dompter le Parthe rebelle ?
Fallait-il d'un bras fidèle
Bander l'arc, lancer des traits
Sur des ennemis défaits,
Et d'une audace guerrière
Blesser le Mède au derrière ?
Notre homme était prêt à tout.
Pleurons ce nouvel oracle,
Ce grand prononceur d'arrêts,
Ce Minos que par miracle
Le ciel forma tout exprès.
Ce phénix des beaux génies
N'épuisait point les parties
En plaidoyers superflus ;
Pour juger sans se méprendre
Il lui suffisait d'entendre
Une des deux tout au plus.
Quel autre toute l'année
Voudra siéger désormais ;
Et n'avoir dans sa journée
De plaisir que les procès ?
Minos, cédez-lui la place,
Déjà son ombre vous chasse,
Et va juger aux enfers.
Pleurez, avocats à vendre,

Vos cabinets sont déserts,
Rimeurs, qu'il daignait entendre,
A qui lirez-vous vos vers ?
Et vous qui comptiez d'avance
Des cornets et de la chance
Tirer immense trésor,
Pleurez, brelandier célèbre,
Bientôt un bûcher funèbre
Va consumer tout votre or. »

Claude arrive enfin aux enfers, où des chantres viennent lui crier en chœur : « Il est trouvé ! ô bonheur ! ô bonheur ! » (c'était le cri des Egyptiens rencontrant le bœuf Apis). On les vit accourir tous, ceux qu'il avait fait égorger, et parmi eux Polybe et ses autres affranchis. Eaque examine les actions de Claude et trouve qu'il a fait tuer trente sénateurs, trois cent quinze chevaliers et autant de citoyens qu'il y a de grains de sable dans la mer. Soudain paraît Caligula qui le réclame comme son esclave. Il produit des témoins qui prouvent que Claude, son oncle, a reçu de lui, pendant sa vie, bon nombre de coups de verge, de gifles et de coups de fouet, et comme personne ne peut le contester, Claude est adjugé à Caligula, qui le livre à son affranchi Ménandre, pour en faire un débrouilleur de procès. »

Telle est l'apokolokyntose de Claude. Sénèque, qui avait bassement flatté l'empereur vivant, le couvrit de boue à sa mort. Un cadavre, fût-il celui d'un monstre, ne doit jamais exciter la vengeance d'un noble cœur. Il n'y a que les lâches qui insultent les morts. L'apokolokyntose est un miroir fidèle de ce monde impérial romain, tombé dans la plus ignoble trivialité.

CHAPITRE VII

SENECA EROE

Alto morir ogni misfatto amenda.

ALFIERI.

Sénèque-Pasquin redevient un noble moraliste. Il écrit son traité « *De la clémence, à l'empereur Néron.* » — Néron et la clémence, quel contraste grotesque ! Il faut dire, toutefois, qu'à l'exemple de ses devanciers, le jeune empereur, pendant les premières années de son règne, s'est montré assez humain. Sénèque a composé là aussi une dissertation splendide, pleine de sagesse et de sentiments élevés.

Néron le combla de richesses, et l'auteur du Traité sur la pauvreté arriva ainsi à posséder une fortune princière, des jardins, des champs, des palais, des villas à la Porte Nomentane, à Baïes, sur les monts Albains, de la valeur de plus de six millions. Il prêtait à intérêts, à usure, en Italie et dans les provinces, entassait argent sur argent et se couchait à plat ventre devant Agrippine et son fils. Mais les choses devaient bientôt changer.

Quatre ans plus tard Néron, perdant toute retenue, immolait sa mère, sans que le timide Sénèque essayât de l'arrêter; c'est le reproche que le noble Tacite adresse à ce dernier. Le philosophe devint à la fin un embarras pour Néron. Ce monstre furieux avait déjà fait mourir Burrhus, préfet du

prétoire, et pour l'apaiser, Sénèque lui avait abandonné toutes ses richesses, allant vivre lui-même dans une retraite absolue. Mais ses ennemis l'accusèrent de complicité dans la conspiration de Calpurnius Pison, où fut aussi impliqué, et non à tort, le célèbre poète Lucain, neveu de Sénèque. La conduite de Lucain fut incroyable : il fit de lâches aveux, s'abaissa aux plus honteuses prières, et s'autorisant de l'illustre exemple du parricide impérial, il dénonça sa propre mère, qui était innocente, comme faisant partie de la conjuration. Mais il ne put se sauver par cette ignominie. Condamné à se donner lui-même la mort, il rentra chez lui, écrivit à son père Annæus Mela Sénèque au sujet de certaines corrections à faire à son poème, dîna fort bien, puis avec la plus grande tranquillité du monde il s'ouvrit les veines.

En présence de la mort, le faible Sénèque se montre plein de grandeur, de noblesse et de dignité : il a presque la sérénité de Socrate et le calme de Caton. Il choisit la mort par hémorrhagie et permit à son héroïque épouse Pauline de mettre de la même manière fin à ses jours. Ils se trouvaient tous deux à quatre milles de Rome, dans leur maison de campagne, au milieu de serviteurs et d'amis. Néron inquiet dépêcha son tribun à la villa pour voir ce qui s'y passait. On revint en toute hâte lui annoncer la mort imminente de Pauline. Il donna aussitôt l'ordre de l'empêcher. Les esclaves serrèrent les veines de l'épouse de Sénèque, arrêtèrent l'hémorrhagie, et Pauline, sauvée malgré elle, survécut quelques années à son mari. Cependant, le vieux Sénèque voyait le sang ne s'échapper de ses veines qu'avec une douloureuse lenteur. Il prit du poison des mains de Statius Annæus, mais sans résultat. Il se fit mettre alors dans un bain chaud, et dit en aspergeant de cette eau les esclaves qui l'entouraient : « Je la consacre à Jupiter sauveur. » Comme il ne pouvait pas même mourir ainsi, il se fit transporter dans un

bain de vapeur très chaud, et mourut suffoqué dans sa baignoire. Il était âgé de soixante-huit ans.

Après cela, qui pourrait encore en vouloir au philosophe ? Ce fut un homme d'une époque avilie, où le talent, et l'amour de la vérité et de la science s'unissaient aux faiblesses les plus vulgaires. Ses écrits ont exercé une grande influence sur tout le moyen-âge ; ils ont tourné plus d'un esprit vers un haut idéal et purifié plus d'un cœur de la souillure des passions. Ainsi donc, ô Sénèque, séparons-nous réconciliés.

ÉPIKOLOKYNTOSE A SÉNÈQUE

Et maintenant, mon ami de Carrare, toi qui n'as pas un cœur de marbre, — passe-moi la *zucca*, cette coupe corse — que nous avons remplie de vin doré et pétillant de Pino, — et faisons aux mânes de Sénèque des libations expiatoires. — Et toi, philosophe, qui fus jadis soumis à de si longues épreuves — relégué sur ce roc sauvage battu par les flots, dans cette île aux forêts épaisses — où je poursuis maintenant mon pénible voyage ; — Sénèque, toi qui m'as souvent fait honneur au milieu des Cicones de Kœnigsberg — (là toujours les paisibles couronnes de Minerve — brillent sur le front des penseurs stoïciens, — mais les branches odorantes d'Apollon se flétrissent dans ces frimas) ; — toi qui dans la ville des Barbares m'as souvent apporté les consolations de Rome ; — écoute-moi sur cette tour orageuse, où les nuages viennent se poser. — Accorde-moi l'hospitalité, ne la refuse point à un ami : — car le vivant est bien heureux lorsque dans l'infernal empire — une ombre familière le protège contre les noires puissances. — Éveille maintenant tes compagnons, — ceux-là surtout que leur héroïsme a rendus immortels, — et prie-les de se montrer favorables au voyageur — dans les plaines du Latium, lorsqu'il s'arrêtera à l'ombre

sainte — de l'auguste Rome, pour méditer sur les époques disparues. — J'ai déjà fait au génie de Rome plus d'un sacrifice, et je l'ai accompli — pour que ma tête se couronne un jour des pampres odorants de Tuscium, — et que la Muse méridionale, versant dans mon âme enchantée ses flots harmonieux, — y fasse naître la force créatrice, douce récompense de mes courageux efforts. — Précédez-moi donc, ô vous ombres fugitives, soyez mes Pénates par delà la mer — dans cette Rome de marbre, dans ce monde peuplé de dieux ! — Ah ! la *zucca* n'a plus rien à donner ! Mais je me sens rempli d'une aimable ardeur ; — c'est le souffle de Bacchus qui m'anime. — Je brise cette branche de lierre pour en tresser une fraîche couronne, — que je pose doucement sur mon front ; et tout joyeux, je descends vers la plaine, — le cœur rempli d'un heureux pressentiment : j'espère qu'un jour — dans la ville éternelle, les Parques fileront pour moi des années d'or.

CHAPITRE VIII

RÊVERIES D'UNE FIANCÉE

> Le jour de votre mariage approche, où il faudra que vous revêtiez un habit splendide et que vous en offriez un à l'homme qui sera votre époux. Voilà ce qui donne aux personnes comme vous une bonne renommée dans le monde, et ce qui fait la joie de leurs parents.
>
> HOMÈRE (*Odyssée*).

Chaque vallée ou plutôt chaque piève du Cap-Corse a sa *marine*, et il est difficile de rien imaginer de plus silencieux que ces petits ports sur la plage déserte. J'arrivai à la marine de Luri par une chaleur étouffante : il était midi, l'heure où le dieu Pan se livre ordinairement au sommeil. Tous les habitants de la maison où je me proposais d'attendre la barque étaient comme assoupis. Mais une gracieuse jeune fille, assise près d'une fenêtre ouverte, travaillait à un *fazzoletto* (mouchoir) d'un air rêveur, et mille pensées fleuries, que trahissait un mystérieux sourire, voltigeaient doucement devant ses yeux. Elle brodait ; et son travail me semblait le poème d'un cœur heureux pour le jour prochain du mariage désiré. Elle tournait le dos à la fenêtre par laquelle on apercevait la mer bleue et souriante, qui avait sans doute plus d'une fois reçu les confidences amoureuses de la jeune fille du batelier. Elle portait une robe d'un vert glauque avec un

corsage à fleurs et le *mandile* élégamment noué autour des cheveux, un *mandile* blanc comme la neige et strié de fines bandes rouges qui se croisaient par trois. Maria Benvenuta me confia son secret, qui n'était d'ailleurs ignoré de personne, et babilla de tout, du vent et des vagues, et de la jolie musique que l'on entendrait au bal donné là-haut dans la vallée de Luri pour fêter son mariage. « Quelques mois encore et la noce aura lieu, la plus belle que la Corse ait jamais vue ! »

Voici le jour où Benvenuta doit quitter la maison maternelle ! Dès le matin on voit surgir à l'entrée de la plage une charmante *travata*, arc de triomphe verdoyant, orné de rubans bariolés. Les amis, les voisins, les parents sont tous là réunis sur la *piazzetta* pour former le *corteo*, ou cortège nuptial. Benvenuta est revêtue de ses plus beaux atours ; un jeune gars se présente à elle et lui reproche de vouloir quitter le lieu où enfant elle a grandi sous bonne garde, où elle n'a jamais manqué de corail, de fleurs et d'amis. « Mais puisque, dit-il, vous êtes décidée à partir, je viens au nom de ceux qui vous aiment former les vœux les plus sincères pour votre bonheur et vous dire adieu. » Benvenuta éclate en sanglots et offre au jeune homme un présent ; c'est un petit souvenir pour la commune. On mène alors devant la maison de Benvenuta un cheval richement caparaçonné ; elle y prend place, à côté d'elle se rangent de jeunes cavaliers en armes et couronnés de fleurs et de rubans, et le *corteo* passe sous l'arc de triomphe. Un jeune homme porte le *freno*, symbole de fécondité : c'est une quenouille dont l'extrémité supérieure est entourée d'un grand nombre de fuseaux ; elle est ornée de rubans de diverses couleurs et surmontée d'une écharpe flottante en guise de bannière. Ce *freno* à la main, le *frinero*, joyeux et fier, précède le cortège.

On approche de Campo, où habite le fiancé ; c'est chez lui qu'on va conduire Benvenuta. A l'entrée du village s'élève

aussi une magnifique *travata*. Un jeune homme se présente; il tient haut dans sa main une branche d'olivier enrubannée qu'il offre à Benvenuta en lui adressant un discours plein de belles maximes. Cependant de l'escorte de la jeune fille se détachent deux fringants cavaliers ; ils s'élancent au galop vers la demeure du fiancé pour se disputer l'un à l'autre le *vanto*, c'est-à-dire l'honneur d'être le premier à apporter à la future la clef de cette maison. La clef, symbolisée par une fleur, a été conquise par le cavalier le plus agile, qui revient au galop avec la fleur symbolique, et la remet à l'épousée. Le cortège poursuit sa marche. Les femmes et les jeunes filles se penchent à tous les balcons pour répandre sur la fiancée du riz, du blé et des fleurs ; elles jettent aussi des fruits de la saison parmi les passants, et tous ces dons gracieux elles les accompagnent de cris d'allégresse et de souhaits (c'est ce qu'on appelle les *grazie*). Et les mousquets tonnent de toutes parts et les cythares et les cornemuses ne cessent de se faire entendre. Campo est en fête : partout les accords des violons au milieu des détonations, des cris et des carillons joyeux ; partout des fleurs, des grains de blé et de poussière brillante qui volent, et comme un bruit assourdissant d'hirondelles printanières et de gaies alouettes qui traversent les airs en chantant ; et cela pour la petite Maria Benvenuta qui, assise là à la fenêtre, brode sur son *fazzoletto* toute cette poétique histoire.

Le vieux beau-père sort aussi de sa demeure, et dit d'un air grave au *corteo* étranger : « Étrangers, pourquoi ces armes ? Êtes-vous des amis ou des ennemis ? Accompagnez-vous cette gentille dame, ou bien l'avez-vous enlevée ? Mais vous avez l'air de nobles et vaillants chevaliers. » Et le garçon d'honneur lui répond : « Nous sommes des hôtes amis et vous amenons cette charmante vierge, comme gage de notre amitié. Sur le rivage de Luri nous avons cueilli la plus

belle fleur pour l'offrir à Campo en présent. — Soyez donc les bienvenus, mes chers hôtes, entrez dans ma maison, et prenez part à la fête. »

Ainsi parle le vieillard, et faisant descendre de cheval la jeune fille, il l'embrasse et la conduit dans sa demeure ; et l'heureux fiancé la serre aussi dans ses bras, pendant que la *cetera* à seize cordes et la cornemuse font entendre leurs accords joyeux.

Puis on se dirige vers l'église étincelante de cierges et parsemée de myrte odorant ; et lorsque le couple, solennellement uni, revient enfin à la maison nuptiale, il trouve dans la salle de fête deux sièges merveilleux. Les époux fortunés vont y prendre place, et une femme, souriant d'un air malin, s'avance vers eux en tenant dans ses bras une poupée en maillots et toute couverte de rubans. Elle dépose le poupon entre les bras de la mariée ; Benvenuta ne rougit nullement, mais elle prend l'enfant, l'embrasse de tout cœur, et lui met sur la tête un charmant petit bonnet phrygien orné de rubans bariolés. Après quoi, les parents embrassent le jenne couple et chacun d'eux lui répète le vieux dicton :

Dio vi dia buona fortuna,
Tre di maschi e femmin' una !

c'est-à-dire : que Dieu vous accorde la bonne chance d'avoir trois garçons et une fille ! Alors la mariée distribue de petits cadeaux à la famille de son époux, et le plus proche parent reçoit d'elle une petite pièce de monnaie. Puis viennent le banquet et le bal, où l'on danse la *Cerca*, la *Marsiliana*, et la *Tarantella*.

Suivront-ils des usages plus anciens, que l'on trouve cités dans les vieilles chroniques ? C'est ce que j'ignore. Autrefois un jeune parent de l'épousée la précédait dans la chambre

nuptiale. Il sautait sur le lit et s'y roulait à diverses reprises ; puis, il y faisait asseoir la jeune femme, lui dénouant avec la plus grande décence les rubans de sa chaussure. C'est ainsi qu'Anchise dénoua jadis les sandales de Vénus assise sur sa couche, comme nous le montrent d'antiques images. La fiancée secouait alors gracieusement son pied mignon, et faisait rouler à terre ses petits souliers, puis elle offrait un petit cadeau en argent au jeune homme qui en avait délié les cordons. Bref, on s'amusera joliment à la noce de Benvenuta et l'on en parlera longtemps dans la vallée de Campo.

Telles sont les choses dont nous devisâmes gravement dans la petite chambre du batelier de Luri, et je connais même la berceuse avec laquelle Maria Benvenuta endormira son joli poupon.

NANNA

BERCEUSE CORSE

(Dialecte du delà des monts) (1)

Ninninà, la mia diletta ;
Ninninà, la mia speranza.
Sieti voi la mia barchetta
Che cammina cun baldanza,
Quilla chi non temi venti,
Ni tempesti di lu mari.
        Addurmentati par pena ;
        Fate voi la ninninani.

Carica d'oru e di perli,
Carica di merci e panni ;

---

(1) Dododò, ma chérie, — dododò, mon espérance, — vous êtes ma nacelle, — qui vogue à pleines voiles, — sans craindre ni les vents, — ni les tempêtes de la mer. — Endors-toi un tantinet, — faites, faites dodò.
Chargée d'or et de perles, — chargée d'étoffes et d'objets précieux, —

Li veli sò di bruccatu
Venuti da mari indani,
Li timoni d'oru fini
Con li lauri più rari.
Addurmentati ecc.

Quandu poi nascisti vui,
Vi purtonu a battizzani;
La cumari fu la luna,
E lu soli lu cumpari:
I stelli, ch'eranu in cielu,
D'oru avianu li cullani.
Addurmentati ecc.

L'aria riturnò serena,
Tutta piena di splendori:
Anche li setti pianeti
V' hanu infusu li so doni.
Ottu dì fecinu festa
Tutti quanti li pastori.
Addurmentati ecc.

Nun s'intesi altru che soni,
Nun si vidi altru che danzi
Per la valle di Cuscioni
E in tutti li vicinanzi;
Boccanera cun Falconi

---

elle a des voiles de brocart, — venues des mers lointaines, — et un gouvernail en or fin, avec les ornements les plus rares. — Endors-toi etc.

Lors donc que vous vîntes au monde, — on vous porta à l'église pour vous baptiser; — votre marraine fut la lune, et votre parrain le soleil; — les étoiles du firmament avaient toutes leurs colliers d'or. — Endors-toi etc.

Le ciel redevint pur, — et rempli de splendeur; et même les sept planètes — vous versèrent leurs présents; — ce n'étaient que réjouissances — parmi les bergers de la montagne. — Endors-toi etc.

On n'entendait que sons, on ne voyait que danses — par toute la vallée du Coscione, — et dans les lieux d'alentour. — Boccanera et Falcone (1)

---

(1) Les chiens de la maison.

Feci festa a li so usanzi.
Addurmentati ecc.

Quandu saretti majori,
Passeretti pe li piani;
L'erbi turnerannu fiori;
D'oliu saran li funtani;
Turnerà balsamu fini
Tutta l'acqua di lu mari.
Addurmentati ecc.

E tutti questi muntagni
Carcheran di picurini;
E sarannu tondi e mansi
Tutti i cervi e li mufrini,
E li volpi cun l'astori
Fuggiran da sti cunfini.
Addurmentati ecc.

Siete voi l'erba cannella
Sieti voi l'erba baroni,
Quilla chi nasci in Bavella,
Quilla chi nasci in Cuscioni;
Sieti voi l'erba mufrella,
Quilla chi pasci i muntoni.
Addurmentati ecc.

— firent fête à leur manière. — Endors-toi etc.

Lorsqu'enfin vous serez grande — et que vous passerez par les plaines, — chaque brin d'herbe portera des fleurs, — partout l'huile jaillira des fontaines; — et l'on verra se changer en baume exquis — toute l'eau de la mer. — Endors-toi etc.

Et toutes ces montagnes se couvriront de brebis; — et tous les cerfs et les mouflons — deviendront doux et familiers; — et les renards et les vautours — s'éloigneront de ces contrées. — Endors-toi etc.

Vous êtes l'herbe *cannella;* — vous êtes l'herbe *barona,* — celle qui croît à Bavella, — celle qui croît à Coscione; — vous êtes l'herbe *mufrella* que les moutons aiment à brouter. — Endors-toi etc.

Que si l'enfant est trop excité par cette capricieuse chanson, sa mère lui chantera encore cette petite berceuse, qui l'endormira aussitôt :

Ninni ninni, ninni nanna,
Ninni ninni, ninni nolu,
Allegrezza di la mamma,
Addurmentati, o figliolu.

(Dododò, dododò, dododò, dododò, ô joie de ta mère, endors-toi, ô mon enfant).

CHAPITRE IX

UNE TRAVERSÉE FANTASTIQUE

Cependant le rivage commençait à s'animer. Les bateliers étaient déjà à leur poste ; je dis adieu à la charmante Benvenuta, et après lui avoir souhaité toutes sortes de prospérités, je sautai dans la barque, qui fit voile pour Bastia. Nous longions les côtes, fort près de la terre. L'embarcation entra à Porticciolo, petit port avec une douane, pour y faire enregistrer ses quatre passagers. Il y avait quelques navires à l'ancre. A la vue des figues mûres sur les arbres et des raisins des vergers, notre appétit se réveilla. Pour quelques sous on nous apporta quantité de figues parfumées et de raisin muscat délicieux : c'était la moitié d'une vendange.

Le soir nous poursuivîmes notre navigation, et je jouis du beau spectacle de la mer éclairée par la lune et de ces côtes aux formes bizarres. On voyait un grand nombre de tours sur les rochers, et çà et là une ruine, une chapelle ou un couvent. Nous passâmes près de la vieille église de Sainte-Catherine de Sisco, qui se dresse fièrement sur une haute falaise. Le temps commençait à se gâter : nous étions menacés d'une tempête. Arrivé devant Sainte-Catherine, le vieux patron ôta son bonnet, et fit à haute voix cette prière : « Sainte-Marie, mère de Dieu, nous allons à Bastia ; accordez-nous d'arriver heureusement dans le port ! » Tous les autres marins se découvrirent avec respect en faisant le

signe de la croix. La lumière de la lune qui, traversant de noirs nuages, se projetait sur la mer, la crainte d'une tempête, cette côte éclairée de sinistres lueurs, enfin la vue de Sainte-Catherine firent naître parmi l'équipage et les passagers une de ces émotions irrésistibles qui se traduisent toujours par un conte de revenants. Les matelots se mirent à raconter toutes sortes de sorcelleries. L'un des passagers, un esprit fort, ne voulant pas donner lieu de croire à un étranger que tous les Corses étaient superstitieux, haussait constamment les épaules aux récits de ses compatriotes et montrait même quelque mauvaise humeur de ce que je daignais y prêter l'oreille. Mais un autre confirmait le dire des bateliers en ajoutant toujours : « Des sorcières, je n'en ai jamais vu de mes propres yeux ; mais la magie existe certainement. » Moi-même j'affirmai que je croyais aux sorcières, que j'avais eu l'honneur d'en connaître et des meilleures. Le partisan de la magie (c'était un habitant de Luri) me permit de pénétrer le fond de ses mystérieuses études : comme on vint à parler de Londres, il me demanda naïvement si cette ville appartenait à la France. Aussi, me parut-il bien fait pour attiser le feu de la cuisine des sorcières.

En Corse, la sorcière s'appelle *strega*. C'est un vampire qui aime surtout à sucer le sang des enfants. L'un de nos marins, qui en avait surpris une dans la maison de son père, se donna la peine de me la décrire : elle a la poitrine noire comme la poix et peut prendre à son gré la forme d'une chatte ou d'une jeune fille. Les *streghe* font beaucoup de mal aux enfants : elles leur jettent le mauvais œil et toute espèce de maléfices (*fatture*). Elles peuvent enchanter les armes, qui refusent alors tout service. Pour s'en prémunir, on marque la crosse du fusil avec une croix, la meilleure arme contre la magie. Il est toujours bon d'avoir sur soi des reliques et des amulettes, dont quelques-unes préservent des

balles et de la vénéneuse morsure de l'araignée *malmignatto*. Les Corses portaient jadis, en guise d'amulette, une de ces *pierres de voyage*, que l'on mentionne souvent dans les légendes du Nord. On ne trouvait cette pierre qu'à la tour de Sénèque ; elle était quadrangulaire et ferrugineuse. En se l'attachant au-dessus du genou, on était sûr de faire un heureux voyage.

Beaucoup de coutumes païennes se sont perdues en Corse ; mais quelques-unes persistent encore, surtout au milieu des bergers du Niolo. Ainsi il est curieux de remarquer que dans ce pays on conserve l'habitude de tirer de l'examen des os d'un animal des prévisions pour l'avenir. Le devin prend l'omoplate (*scapula*) d'une chèvre ou d'une brebis ; il la rend polie comme une glace et y lit le sort des personnes intéressées. Mais il faut que ce soit l'omoplate gauche, car, d'après le vieux dicton, la *destra spalla falla*, c'est-à-dire l'épaule droite trompe. Plusieurs Corses célèbres ont vu, dit-on, prédire ainsi leur destinée. On raconte que, la veille de sa mort, Sampiero étant à table avec son escorte, un hibou vint se poser sur la maison, et pendant toute la nuit fit entendre son cri lugubre. Un devin prit alors une *scapula* et, au grand effroi de tous les assistants, il y vit la mort de Sampiero.

Ce fut aussi sur une *scapula* qu'on lut la future destinée de Napoléon. Il y avait à Ghidazzo un vieux berger, fort connu pour cette science divinatoire. Il vit un jour sur une *scapula* (Napoléon n'était alors qu'un enfant) la figure bien nette d'un grand arbre dont les branches semblaient toucher au ciel, mais dont les racines étaient faibles et peu nombreuses. Le berger jugea par là qu'un Corse deviendrait le maître du monde, mais que son empire serait de courte durée. Cette prophétie est populaire en Corse : elle a une singulière parenté avec la prédiction sur Cyrus, tirée de l'arbre vu en rêve par Mandane.

Il existe en Corse un grand nombre de superstitions fort poétiques sur la mort : la mort est ici le véritable génie de la poésie populaire, et c'est bien dans cette île des sanglantes vengeances qu'elle doit résider. J'appellerais volontiers la Corse l'Ile de la Mort, comme on a donné à d'autres îles le nom d'Apollon, de Vénus ou de Jupiter.

Lorsque quelqu'un doit mourir, on voit paraître sur sa maison une pâle lueur qui annonce sa fin prochaine. Pendant la nuit entière l'orfraie crie, le chien hurle, parfois même un fantôme frappe sur un petit tambour et fait entendre un sourd roulement. Souvent les trépassés viennent la nuit dans une maison pour y apporter le funèbre message. Comme les Frères de la Miséricorde, ils s'avancent gravement, affublés de longues cagoules blanches, au capuchon pointu percé de deux trous, par lesquels on voit briller des yeux de spectre ; ils se rangent autour d'une bière, les uns la soulèvent et la portent, pendant que d'autres la précèdent ; et ils continuent leur lugubre cérémonie jusqu'au *chant du coq*. Alors ils disparaissent et fuient au cimetière ou à l'église, au fond de leurs tombeaux.

Les morts aiment à se réunir. Si tu passes la nuit dans un cimetière, tu les verras surgir de tous côtés. Fais alors une croix sur la crosse de ton fusil et que le *coup des spectres* retentisse. Une forte détonation produira son effet : si tu tires au milieu des revenants, ils se disperseront aussitôt, et ne pourront plus se rejoindre qu'au bout de dix années.

Parfois les morts s'approchent du lit du survivant ; ils se placent à son chevet et lui disent : « Cesse tes plaintes, sèche tes larmes, car j'ai la certitude d'être un jour heureux. »

Lorsque, par une nuit tranquille, tu t'assieds sur ta couche et que l'affliction de ton âme ne te permet pas de reposer, tu entends parfois les morts t'appeler par ton nom et crier : *O Mari* !... *o Jisè* !... De grâce, garde-toi de répondre, quel-

que lamentable que soit leur appel et bien que tu sentes ton cœur se déchirer à cette voix! Tais-toi ! sinon, tu mourras.......

« *Andate, andate !* la tempête arrive. Voyez là-bas cette trombe qui rase l'Ile d'Elbe ». Et la noire colonne s'avançait sur les flots, comme un gigantesque fantôme, plein d'une horrible majesté ; la lune avait disparu, et le rivage et la mer n'étaient éclairés que par les lueurs blafardes de l'orage. « Dieu soit loué ! Nous voici près de la tour de Bastia. La Sainte-Mère de Dieu nous est venue en aide. » Dès que nous fûmes descendus à terre, la tempête éclata ; mais nous étions dans le port.

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER

VESCOVATO ET LES HISTORIENS CORSES

A quelques milles au Sud de Bastia, sur l'une des collines qui bordent la côte orientale, s'élève Vescovato, village célèbre dans l'histoire de la Corse. Pour y arriver on quitte la grand'route et la plaine à la tour de Buttafuoco, et l'on traverse de magnifiques bois de châtaigniers qui couronnent les hauteurs. Cette belle contrée s'appelle la *Casinca*, et la région qui avoisine Vescovato est particulièrement connue sous le nom de *Castagniccia* ou pays des châtaigniers.

J'étais impatient de voir la cité corse où Matteo Buttafuoco avait autrefois offert à Rousseau un asile. Je m'attendais à trouver un village tel que j'en avais beaucoup rencontré dans les montagnes. Aussi, grande fut ma surprise lorsque, à un tournant de la route, Vescovato surgit tout d'un coup devant moi avec sa belle couronne d'orangers, de vignes et d'arbres fruitiers de toute espèce au milieu d'un magnifique bois de châtaigniers traversé par un torrent, et ses vastes maisons qui avaient une certaine élégance d'architecture tout en conservant le caractère des constructions du pays. Je me dis alors que parmi toutes les retraites qu'un philosophe misanthrope pourrait choisir, Vescovato ne se-

rait certainement pas la moins agréable. C'est un charmant ermitage dans les montagnes, entouré de bois ombreux, avec des promenades superbes, où l'on peut rêver à son aise, tantôt au milieu des rocs qui bordent le torrent sauvage, tantôt sous des buissons *d'erica* auprès d'un cloître couvert de lierre verdoyant, tantôt sur le penchant des montagnes d'où la vue s'étend vers la plaine du Golo et vers la mer.

Le village a été fondé par un évêque, et les évêques de l'antique Mariana, qui s'élevait dans la plaine à ses pieds, y établirent plus tard leur résidence.

Vescovato est une oasis pleine de souvenirs et de noms historiques : il a été surtout illustré par les historiens corses Monteggiani, Ceccaldi et Filippini, qui tous les trois appartiennent au seizième siècle. Leurs maisons sont bien conservées, ainsi que leur souvenir. Le curé me conduisit à la maison de Filippini, qui n'est autre qu'une pauvre habitation de paysans. Je ne pus m'empêcher de sourire lorsque sur le mur on me montra une pierre ébréchée où le plus célèbre historien de la Corse a fait graver cette inscription : *Has ædes ad suum et amicorum usum in commodiorem formam redegit anno MDLXXV cal. Decemb. A. Petrus Philippinus Archid. Marian.* — Les prétentions de ces hommes de valeur étaient vraiment bien modestes ! Une autre pierre porte les armoiries de Filippini : sa maison et un cheval attaché à un arbre. L'archidiacre avait l'habitude d'écrire son histoire dans sa vigne, que l'on montre encore à Vescovato. Lorsqu'il revenait de Mariana à cheval, il attachait sous un pin sa monture, et s'asseyait pour méditer ou pour écrire, protégé par le mur élevé de son jardin ; car jamais il n'a été sans crainte des balles ennemies. C'est ainsi qu'au milieu des émotions les plus dramatiques il a composé son histoire.

L'ouvrage de Filippini est le plus important qui existe sur l'histoire de la Corse ; c'est une œuvre vraiment nationale,

sortie des entrailles mêmes du peuple. L'île a bien le droit d'en être fière. Les chants populaires, les chroniques locales et enfin la saine critique ont contribué à la former. Le premier qui y travailla, ce fut Giovanni della Grossa, lieutenant du brave Vincentello d'Istria. Il réunit les anciennes légendes, en procédant comme Paul Diacre dans son histoire. Il conduisit ainsi les annales corses jusqu'à l'année 1464. Son élève Monteggiani les continua jusqu'à 1525 d'une manière assez mesquine ; Ceccaldi les porta ensuite jusqu'à l'année 1559, et Filippini jusqu'à 1594. Des treize livres dont se compose l'ouvrage, Filippini n'a écrit que les quatre derniers ; mais il a ordonné le tout, qui porte maintenant son nom. Il parut pour la première fois en italien, à Tournon, en 1594, sous le titre suivant :

« Histoire de la Corse, dans laquelle on raconte toutes les choses qui se sont passées dans cette île depuis l'époque où, pour la première fois, elle a été habitée, jusqu'à l'année 1594 ; avec une description générale de l'île entière ; divisée en 13 livres, dont les neuf premiers, commencés par Giovanni della Grossa, continués par Pier Antonio Monteggiani, puis par Marc'Antonio Ceccaldi, ont été réunis et augmentés de quatre autres par le vénérable Anton Pietro Filippini, archidiacre de Mariana. Revue avec soin et publiée par le dit archidiacre. Tournon. Imprimerie de Claude Michel, Imprimeur de l'Université, 1594. »

Quoique Filippini fût hostile à Sampiero et que, par crainte ou par mauvaise foi, il ait tu ou dénaturé bien des faits, il a dit aux Génois des vérités assez dures pour que son livre devint de la part de la République l'objet d'une ardente persécution. Il était déjà très rare lorsque Pozzo-di-Borgo eut l'heureuse idée d'en publier une édition nouvelle, qu'il confia aux soins de Gregori, érudit corse. Cette édition, enrichie

par son auteur d'une préface excellente, parut à Pise, en cinq volumes, en 1827. Les Corses méritent bien qu'on s'occupe de leurs anciens monnments historiques.

Les historiens modernes de l'île blâment Filippini d'avoir inséré dans ses annales toutes les légendes et les fables de Giovanni della Grossa. Pour ma part, je l'en loue hautement. On ne doit pas, en effet, juger son histoire d'après les principes sévères de la science historique actuelle : il faut la tenir pour ce qu'elle est, pour une œuvre à laquelle son cachet populaire donne précisément une grande importance. Je n'approuve pas non plus les critiques qui cherchent à rabaisser le talent de l'écrivain. S'il est prolixe, il est abondant et plein d'une saine philosophie puisée dans l'étude de la vie morale. On doit lui savoir gré de ce que lui, l'homme lige de Gênes, ait tant fait pour ses compatriotes. Sans Filippini une grande partie de l'histoire de la Corse serait maintenant enveloppée des voiles impénétrables de l'oubli. Il a dédié son livre à Alphonse Ornano, fils de Sampiero, dans la joie qu'il ressentait en voyant ce jeune héros se réconcilier avec la République et aller même à Gênes en ami.

« Lorsque, dit-il, j'entrepris d'écrire l'histoire, je me fiais plutôt aux dons que la nature m'a départis qu'à mon savoir pour mener à bonne fin une pareille entreprise. Je me crus excusé auprès de mes lecteurs, qui voient combien dans cette île, où il a plu à Dieu de me faire vivre, on manque de tous les moyens, de sorte qu'on ne peut s'y appliquer à aucune science quelconque et encore moins y acquérir un style pur et sans défauts. » Dans d'autres passages Filippini se plaint amèrement de la complète ignorance des Corses. Il n'en excepte pas même les prêtres : « On en compte, dit-il, à peine douze qui aient appris la grammaire ; parmi les Franciscains, qui possèdent 25 couvents, il y a tout au plus huit lettrés, et c'est ainsi que notre peuple grandit dans l'ignorance. »

Il ne dissimule jamais les défauts de ses compatriotes. « Outre l'ignorance, dit-il, il n'y a point d'expressions pour dépeindre la paresse des insulaires quand il s'agit de cultiver les champs. La plus belle plaine du monde, celle d'Aleria et de Mariana, est un désert. Ils ne chassent même pas. Lorsque par hasard ils arrivent à posséder un misérable carlin, il leur semble que leur avenir est assuré, et ils se plongent dans la fainéantise et l'indolence ». (Cela peint encore parfaitement le caractère des Corses de nos jours). « Pourquoi ne greffe-t-on pas l'olivier sauvage ? demande Filippini : pourquoi pas le châtaignier ? Ils ne font rien. Aussi vivent-ils tous dans la misère. La pauvreté amène les vices, et chaque jour il se commet des brigandages et l'on fait de faux serments. Leurs inimitiés et leurs haines, leur manque d'amour envers les autres et leur déloyauté se manifestent en toute circonstance, et il est certain, comme on le dit, que le Corse ne pardonne jamais. De là les calomnies et les fourberies que l'ont voit ici chaque jour. Le peuple corse est, comme l'a écrit Braccellio, plus que tout autre, avide de nouveautés et de désordres ; il se livre à certaines superstitions, appelées *magonie*, que les hommes et les femmes pratiquent indistinctement, et suit aussi l'usage de prédire l'avenir en examinant l'omoplate des animaux morts. »

Tel est, en peu de mots, le portrait que l'historien corse nous fait de ses compatriotes ; il les ménage si peu qu'il ne fait que rééditer sur leur compte les accusations de Sénèque contenues dans les vers suivants :

Prima est ulcisci lex, altera vivere raptu,
Tertia mentiri, quarta negare deos.

Par contre, sa dédicace à Alphonse contient une chaleureuse défense des vertus du peuple corse, que Tommaso

Porcacchi Aretino da Castiglione, dans sa description des îles les plus célèbres du monde, avait violemment attaquées. « Cet homme, dit Filippini, traite les Corses comme des assassins. Cela m'étonne profondément de sa part : il n'existe pas, on peut le dire, de nation au monde, où les étrangers soient plus choyés qu'ici et où ils puissent plus sûrement voyager. Ils trouvent partout en Corse la plus exquise courtoisie, et ils n'ont pas besoin de dépenser un liard pour leur entretien. »

Cela est vrai : après trois siècles, un étranger confirme ici les paroles de l'historien corse.

Puisque je me trouve comme dans une oasis d'historiens, je jetterai un coup d'œil sur les autres historiographes de l'île. Un peuple insulaire aussi riche de combats héroïques et de grands hommes, et pénétré comme celui-ci d'un patriotisme presque sans exemple, doit forcément posséder beaucoup d'historiens ; et certes leur nombre, eu égard à la faiblesse de la population, est bien extraordinaire. Je ne nommerai que les plus importants.

Après Filippini, le meilleur historiographe de la Corse est Pietro Cirneo, archidiacre d'Aleria, la seconde colonie des Romains. Il vivait au quinzième siècle. Outre son *Commentarium de bello Ferrariensi*, il a écrit en latin une histoire de la Corse sous le titre de *Petri Cirnei de rebus Corsicis libri quatuor*, laquelle va jusqu'à l'année 1482. Sa latinité appartient à la meilleure de l'époque : c'est le style vigoureux de Salluste, peignant à grands traits. Sa composition est simple et sans art : il s'étend surtout sur le siège de Bonifacio par Alphonse d'Aragon et sur les vicissitudes de sa propre destinée. On peut dire qu'en général Filippini ne l'a pas connu, ou tout au moins qu'il n'en a tiré aucun parti. L'ouvrage existait manuscrit à la bibliothèque de Louis XV, et c'est de là qu'il a été tiré tout d'abord par Muratori, qui

l'a inséré dans son grand travail. En 1834 Gregori en a publié à Paris une excellente édition aux frais de Pozzo-di-Borgo, en accompagnant le texte latin d'une traduction italienne.

Pietro Cirneo a, plus encore que Filippini, pénétré le caractère de son peuple. Nous citerons aussi ses paroles, pour voir si les Corses d'aujourd'hui tiennent plus ou moins de la nature de leurs ancêtres.

« Ils sont, dit-il, avides de venger une offense, et ils regardent comme un déshonneur de ne pas se venger. S'ils ne peuvent atteindre celui qui leur a tué quelqu'un, ils châtient l'un des parents du meurtrier. Aussi, dès qu'un homicide est commis, tous les parents de l'assassin prennent les armes pour se défendre. On n'épargne que les femmes et les enfants. » Il décrit ainsi les armes des Corses à cette époque : « Ils portent des casques pointus, appelés *Cerbellere*, ou des casques ronds ; des poignards, des lances de quatre aunes (chacun en a deux), à gauche l'épée, à droite le poignard. »

« Divisés chez eux, ils sont étroitement unis à l'étranger. Ils sont toujours prêts à affronter la mort (*animi ad mortem parati*). Ils sont tous pauvres et méprisent le commerce. Ils sont avides de gloire ; ils ne font presque aucun usage de l'or et de l'argent. Ils regardent l'ivresse comme une honte. Ils apprennent à peine à lire et à écrire ; il n'y en a qu'un petit nombre qui entendent les orateurs et les poètes ; mais ils s'exercent tellement dans les disputes, que lorsqu'il se présente quelque contestation, on les prendrait tous pour d'excellents avocats. Je n'ai jamais vu un Corse chauve. Les Corses sont les plus hospitaliers des hommes. Les femmes même des chefs insulaires préparent à manger à leurs maris. Les Corses sont taciturnes de leur nature, ils sont plus faits pour l'action que pour la parole. Ce sont aussi les plus religieux des hommes. »

« A table les hommes ont l'habitude de se séparer des femmes. Les femmes et les filles de la maison vont elles-mêmes puiser de l'eau, car les Corses n'ont presque pas de personnes de service. Il faut voir les femmes aller à la fontaine ! Elles portent un seau sur la tête ; si elles ont un cheval à conduire, elles l'attachent à un bras, et s'avancent ainsi en tournant leur fuseau. Elles sont très chastes et ne dorment pas longtemps. »

« Ils ensevelissent les morts avec respect ; jamais il n'y a d'obsèques sans *lamento*, sans éloges du défunt, sans chants funèbres. Leurs funérailles ressemblent un peu à celles des anciens Romains. L'un des voisins élève la voix et dit au prochain village : « Crie là-bas, car il vient de mourir. » Alors ils se réunissent par bourgs, par villes, par piéves, chaque groupe formant un long cortège, d'abord les hommes, puis les femmes. Lorsqu'ils sont tous arrivés, ils pleurent et se lamentent, et l'épouse et le frère du mort se déchirent les vêtements sur la poitrine. Les femmes, défigurées par les larmes, se frappent le sein, se meurtrissent le visage, s'arrachent les cheveux. — Tous les Corses sont libres. »

On doit avouer que ce portrait a beaucoup de rapports avec celui que Tacite trace des anciens Germains.

Ce fut au quinzième et au seizième siècles, que l'histoire nationale trouva en Corse les interprètes les plus brillants. Elle se tut au dix-septième, parce que le peuple était alors dans un épuisement qui ressemblait à la mort. Mais avec le dix-huitième siècle l'historiographie des Corses commença à se ranimer. C'est alors que parurent le *Disinganno sulla guerra di Corsica* de Natali et la *Giustificazione dell'insurrezione corsa* par Salvini, deux ouvrages utiles, mais imparfaits.

Il existe une histoire de la Corse jusqu'à la fin du dix-sep-

tième siècle par le Dr Limperani ; c'est un livre riche de faits, mais prolixe. Une œuvre très utile, je dirais même indispensable à cause des nombreux documents qu'elle renferme, c'est l'histoire des Corses par Cambiaggi en quatre volumes in-4o. L'auteur l'a dédiée à Frédéric le Grand, admirateur de l'héroïsme du peuple corse et de Pascal Paoli.

Maintement que l'île a perdu son indépendance, de savants patriotes (Filippini ne pourrait plus se plaindre de nos jours que la Corse manque d'érudits) se sont occupés de leur histoire avec une louable ardeur. Ce sont pour la plupart des avocats. Pompei a écrit l'*Etat actuel de la Corse* ; Gregori a réuni les *Statuts de la Corse :* émanés des anciens règlements juridiques, que la démocratie de Sampiero avait déjà recueillis, confirmés et complétés, ces statuts furent peu à peu accrus et ordonnés par les Génois qui, au seizième siècle, en firent un code. Ils étaient devenus très rares. Cette nouvelle édition est un précieux document sur l'histoire de la Corse, et les lois elles-mêmes font grand honneur aux Génois. Un autre Corse de talent, Renucci, a écrit sa *Storia di Corsica* (2 vol. Bastia 1833). Il ne fait qu'effleurer les temps anciens et ne traite avec détail que le dix-huitième et le dix-neuvième siècles jusqu'à 1830. Son livre est plein de faits, mais sa valeur historique est bien faible. Arrighi a écrit les biographies de Sampiero et de Paoli.

L'histoire de la Corse, en deux volumes, par Giacobbi est la plus répandue ; elle va jusqu'à la fin de la guerre d'indépendance sous Pascal Paoli, et sera suivie d'un troisième et dernier volume. L'auteur a le mérite d'avoir, le premier, fait servir tous les documents à des vues d'ensemble sur l'histoire des Corses. Son livre manque un peu de saine critique, mais il est indispensable pour étudier le pays.

L'archiviste d'Ajaccio Camille Friess, vient de composer

un excellent précis de l'histoire de la Corse. Il m'a dit qu'il a l'intention d'écrire une histoire plus détaillée. Je lui souhaite du succès, car il a du talent. Puisse-t-il, par devoir envers ses compatriotes, écrire son ouvrage en italien et non en français comme l'a fait Giacobbi.

CHAPITRE II

ROUSSEAU ET LES CORSES

Je visitai la maison du comte Matteo Buttafuoco, qui faillit devenir un jour l'habitation de Rousseau. C'est la plus belle de Vescovato : on dirait un manoir ; le maréchal Sebastiani (originaire de la Porta, village situé non loin de là) en possède maintenant une partie.

C'est le même Buttafuoco contre lequel un jeune démocrate d'Ajaccio, Napoléon, lança autrefois un pamphlet fort violent. Buttafuoco était officier au service de la France quand il invita Jean-Jacques à venir à Vescovato. Dans son *Contrat social*, le philosophe de Genève s'était exprimé au sujet de la Corse en ces termes prophétiques :

« Il est encore en Europe un pays capable de législation : c'est l'île de Corse. La valeur et la constance avec laquelle ce brave peuple a su recouvrer et défendre sa liberté mériterait bien que quelque homme sage lui apprît à la conserver. J'ai quelque pressentiment qu'un jour cette petite île étonnera l'Europe. »

Voici ce que Rousseau a écrit à propos de l'expédition française qui avait pour but de subjuguer la Corse : « Il faut avouer que vos Français sont un peuple bien servile, bien vendu à la tyrannie, bien cruel et bien acharné sur les malheureux. S'ils savaient un homme libre à l'autre bout du

monde, je crois qu'ils y iraient pour le seul plaisir de l'exterminer. »

Je ne veux pas soutenir que ces paroles de Rousseau contiennent une prédiction ; mais les premières étaient certainement prophétiques, car il est venu un jour où les Corses ont étonné le monde.

Les jugements favorables que Roussean avait portés sur la Corse engagèrent Paoli à lui faire écrire, en 1764, pour l'inviter à venir chercher dans cette île un refuge contre les persécutions. Mais Voltaire, qui poursuivait Rousseau de sa haine envieuse et de ses implacables railleries, ayant répandu le bruit qu'on n'offrait à Rousseau cet asile que pour le tourner en ridicule, Paoli lui adressa lui-même une invitation. Buttafuoco alla plus loin : il pressa Rousseau d'écrire une constitution pour les Corses, comme les Polonais l'avaient prié de le faire pour eux. Paoli ne semble pas avoir combattu cette idée. Peut-être jugeait-il un pareil travail sinon d'une utilité pratique, du moins toujours propre à augmenter le renom de son pays. En se voyant ainsi transformé en Pythagore, notre philosophe misanthrope a dû se sentir bien flatté dans sa vanité ! Aussi, il répondit avec joie : « Cette seule idée m'élève l'âme et me transporte. Je croirais le reste de mes jours bien noblement, bien vertueusement, bien heureusement employé.... si je pouvais rendre ce triste reste bon en quelque chose à vos braves compatriotes. »

Tout d'abord il demandait des matériaux. Mais les tribulations de sa vie l'empêchèrent de mener son œuvre à bonne fin. Que serait-elle devenue ? et qu'aurait fait au peuple corse une étude théorique, lorsqu'il pouvait se donner lui-même une constitution basée sur ses propres mœurs ?

Les circonstances firent renoncer Rousseau à son projet d'aller en Corse. C'est bien dommage. Il aurait pu fournir

là une preuve de la valeur de ses théories. L'île semblait, en effet, réaliser l'utopie de l'état normal de la société préconisé par Jean-Jacques, notamment dans la dissertation où il se demande « si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs. » Il aurait trouvé en Corse tout ce qu'il souhaitait : des hommes primitifs en veste de laine, vivant d'un peu de lait de chèvre et de quelques châtaignes, partout l'ignorance des arts et des sciences, partout l'égalité, le courage, l'hospitalité, mais partout aussi la *vendetta*. Je crois que les Corses auraient ri de bon cœur en voyant le philosophe se promener sous les châtaigniers avec son chat dans les bras, et faisant de la natte. Ah, non ! le rugissement du mot *vendetta*, *vendetta !* et quelques coups de fusil auraient bientôt mis en fuite le pauvre Jean-Jacques. Quoi qu'il en soit, les rapports de Rousseau avec la Corse doivent toujours être notés pour l'histoire intime de cette nature bizarre.

Dans la lettre qu'il adressa au comte Buttafuoco pour refuser l'invitation, il s'exprime ainsi : « Ce n'est pas que j'aie perdu le plus vrai désir de vivre dans votre pays ; mais l'épuisement total de mes forces, les soins qu'il faudrait prendre, les fatigues qu'il faudrait essuyer, d'autres obstacles encore qui naissent de ma situation, me font, du moins pour le moment, abandonner mon entreprise, à laquelle, malgré ces difficultés, mon cœur ne peut se résoudre à renoncer tout-à-fait encore. Mais, mon cher Monsieur, je vieillis, je dépéris, les forces me quittent, le désir s'irrite et l'espoir s'éteint. Quoi qu'il en soit, recevez et faites recevoir à M. Paoli mes plus vifs, mes plus tendres remercîments de l'asile qu'il a bien voulu m'accorder. Peuple brave et hospitalier ! Non, je n'oublierai jamais un moment de ma vie que vos cœurs, vos bras, vos foyers m'ont été ouverts à l'instant qu'il ne me restait presque aucun autre asile en Europe. Si

je n'ai point le bonheur de laisser mes cendres dans votre île, je tâcherai d'y laisser du moins quelque monument de ma reconnaissance ; et je m'honorerai aux yeux de toute la terre de vous appeler mes hôtes et mes amis...... Ce que je vous promets, et sur quoi vous pouvez compter dès à présent, c'est que, pour le reste de ma vie, je ne serai plus occupé que de moi ou de la Corse : toute autre affaire est entièrement bannie de mon esprit. »

Les derniers mots veulent beaucoup dire,... mais c'est la rhétorique ordinaire de Rousseau. Qu'elle est étrange, exotique la figure de Jean-Jacques auprès des Corses, taciturnes et sombres, mais pleins d'une force virile et courant à l'action avec une sauvage impétuosité ! Et pourtant, comme le corps et l'esprit, ces deux natures se touchent, réunies par le temps et par la pensée. Chose curieuse ! Pendant que Rousseau s'abandonne à ses rêves prophétiques sur une future démocratie humanitaire, les Corses de Paoli, pareils aux corybantes, font entendre les mâles accents de leur danse guerrière qui annonce l'ère nouvelle de leurs héroïques combats ! C'est au bruit de l'airain qu'ils veulent assourdir l'oreille des vieilles divinités du despotisme, au moment où leur île enfante le nouveau Jupiter, Napoléon Bonaparte, le dieu révolutionnaire d'un siècle de fer.

CHAPITRE III

LA MORESCA, danse guerrière corse

Ainsi que d'autres braves peuples à l'âme ardente et poétique, les Corses possèdent leur danse guerrière : elle s'appelle *la Moresca*. On n'est pas d'accord sur son origine : les uns la font remonter aux Maures, d'autres aux Grecs.

Les Grecs nommaient memphitique ou pyrrhique les danses que leur belliqueuse jeunesse exécutait avec le glaive et le bouclier, et ils en attribuaient l'invention à Minerve et à Pyrrhus, fils d'Achille. On ne sait comment elles se répandirent en Occident : ce qu'il y a de certain, c'est qu'après les guerres des chrétiens contre les Maures on leur donna le nom de *Moresca* ; et il semble qu'elles soient encore en usage chez les peuples qui, comme les Grecs, les Albanais, les Serbes, les Monténégrins, les Espagnols et quelques autres, conservent un vif souvenir des luttes gigantesques que le monde vit autrefois s'engager entre chrétiens et infidèles, entre l'Europe et l'Asie.

J'ignore d'ailleurs quelle est la signification exacte de la *Moresca :* cette danse splendide je ne l'ai vu exécuter qu'une seule fois à Gênes. En Corse, la *Moresca* porte l'empreinte chevaleresque des croisades, car toujours elle représente un combat contre les Sarrasins, la délivrance de Jérusalem, par exemple, la conquête de Grenade ou la prise des villes d'Aleria et de Mariana par Ugo Colonna. Aussi, comme beau-

coup de danses solennelles chez les anciens, la Moresca a chez les Corses un cachet à la fois religieux et profane, et sa signification historique lui donne un caractère national.

Les Corses ont de tout temps aimé le spectacle de cette danse, surtout aux époques très agitées de leurs guerres nationales. Ces jeux guerriers étaient bien propres à les enflammer au combat en leur rappelant les exploits de leurs pères. Pour un peuple libre et viril je ne connais pas de plus noble distraction que la *Moresca*, qui est comme la fleur poétique du courage militaire. C'est le seul drame national des Corses, qui, n'ayant pas d'autres plaisirs, représentaient par la danse les hauts faits de leurs ancêtres sur le sol même autrefois baigné de leur sang. Il a pu arriver souvent que de la *Moresca* ils se soient jetés dans la mêlée des batailles.

Vescovato était le principal théâtre de ces divertissements, comme Filippini le dit dans son histoire. La *Moresca* y fut dansée en l'honneur de Sampiero et, plus tard, au temps de Paoli. La tradition populaire en garde encore le souvenir. Le dernier spectacle de ce genre eut lieu en 1817.

La représentation la plus intéressante était celle de la prise de Mariana par Ugo Colonna. La ville était simulée par un village. La scène était une place publique ayant pour amphithéâtre les vertes montagnes, où se tenaient des milliers de spectateurs accourus de l'île entière. Qu'on s'imagine ce public, ces hommes farouches en armes, campés sous les châtaigniers et accompagnant du regard, de la parole, du geste cette danse héroïque. Les acteurs, parfois au nombre de deux cents, sont partagés en deux groupes ; tous portent la toge romaine. Chaque danseur tient un glaive dans sa main droite, et dans la gauche un poignard ; la couleur du cimier ou de la cuirasse distingue les Maures des chrétiens. Un seul violon, avec son archet, dirige la danse.

La fête commence. Un astrologue maure, à cheval, vient

de Mariana ; il porte une longue barbe blanche et est revêtu d'un cafetan. Il regarde le ciel, interroge les astres, et d'un air consterné il présage un malheur. Il retourne à la porte de la ville avec tous les signes de l'épouvante. Voyez ! Un messager maure arrive à Mariana en courant ; ses gestes, son regard trahissent une frayeur soudaine : il annonce que les chrétiens se sont emparés d'Aleria et de Corte et marchent sur Mariana. A peine le messager a-t-il franchi la porte de la ville qu'on entend le son du cor, et le comte Ugo Colonna paraît avec l'armée chrétienne. Il est accueilli par d'immenses cris de joie qui partent des montagnes environnantes. J'ai tâché de rendre ce spectacle dramatique, dans la ballade suivante :

Ugo, Ugo, comte Colonna ! — qu'il est beau entre tous — quand il danse pareil au tigre royal — bondissant sur le roc !

Le comte Colonna lève son épée ; — il porte à ses lèvres la croix du pommeau, — et c'est ainsi qu'à ses troupes guerrières — parle le noble comte :

Allons, par Dieu ! à l'assaut ! — Par dessus les murs de Mariana commencez la danse ! — Faites sauter aujourd'hui les Maures ! — Qu'ils sautent sur la pointe de vos glaives !

Sachez-le ! Celui qui à l'assaut tombera, — aujourd'hui même dans le ciel — ira danser avec le chœur des anges — la danse bienheureuse des sphères étoilées.

(*Les chrétiens s'avancent. Sons de cors ; on voit sortir de Mariana le roi maure Nugalon à la tête de son armée*).

Nugalon, oh, qu'il est beau ! — quand il assouplit à la danse ses membres agiles, — semblable à la panthère tachetée — bondissant du fond des broussailles.

Nugalon retrousse sa moustache — avec sa main gauche ornée de cercles d'or ; — et c'est ainsi qu'à ses troupes guerrières — parle le Maure orgueilleux :

Allons, par Allah ! — Au milieu de l'armée chrétienne commencez la danse ! — Prouvons par la victoire — qu'Allah est le seul Dieu !

Sachez-le ! celui qui en combattant tombera, — aujourd'hui même dans l'Eden — ira danser avec les plus belles houris — la danse enivrante de la volupté suprême.

(*En ce moment les deux armées défilent. Le roi maure donne le signal de la bataille, et l'on commence les figures de la danse, au nombre de douze*).

Un coup d'archet vif et sonore ! — Nugalon et Colonna — dansent l'un vers l'autre, — et l'une vers l'autre — dansent les deux armées.

Gracieusement au son de la musique — se balancent les jeunes héros, — comme de sveltes tiges fleuries — à la mélodieuse brise du soir.

Elles se touchent à peine, leurs épées flamboyantes, — qu'ils brandissent d'une main légère ! — Sont-ce des glaives, sont-ce des rayons, — des rayons de soleil que portent les combattants ?

Et toujours plus fort retentit le violon, — et les épées s'entrechoquent en cadence, — les corps agiles se penchent en avant, en arrière, — et tournent aux sons du violon.

Et maintenant ils dansent en cercle — les chrétiens et les Maures entrelacés. — Leur chaîne d'armes retentit — du son argentin des glaives.

Les épées s'entrechoquent en cadence : — c'est un air nouveau, ce sont d'autres mouvements. — Maintenant la chaîne est rompue, — et deux demi-cercles se trouvent en présence.

Et la *Moresca* devient toujours plus sauvage, — et l'un contre l'autre les deux corps de danse roulent impétueux, — semblables aux vagues mugissantes — poussées par la tempête contre les rochers.

Brave Colonna, point de faiblesse ! — Que ce soit pour eux une danse funèbre ! — Aujourd'hui notre liberté — doit sortir triomphante de la danse des glaives.

Nous voulons que les montagnes mêmes — de Vescovato s'ébranlent en cadence — et roulent sur tes armées, — ô Gênes, pays maudit de Dieu !

(*Les figures changent encore, et l'on danse enfin la dernière appelée la* RESA : *c'est alors que le Sarrasin met bas les armes*).

Lorsque, le 9 mai 1852, je vis la *Moresca* à Gênes, on la dansait en l'honneur de la constitution sarde, dont on célébrait l'anniversaire. Cette belle danse a une signification révolutionnaire en Italie : aussi est-elle défendue dans les États de la péninsule qui ne sont pas libres. Le spectacle était magnifique : le peuple, avec ses costumes pittoresques, les femmes surtout, dans leurs longs voiles blancs, couvraient la place qui donne sur le port. Trente jeunes gars environ, portant des vestes blanches serrées à la taille, avec des écharpes vertes et rouges en sautoir, dansaient la *Moresca* au son des cors et des trompettes. Ils tenaient un drapeau dans chaque main, et sur des airs variés ils entrechoquaient leurs glaives en cadence. Cette *Moresca* semblait ne rappeler aucun fait historique.

Comme les Espagnols, les Bavarois et les Tyroliens, les Corses ont conservé les drames de la Passion, qui cependant sont devenus très rares. En 1808 un pareil spectacle fut donné entre autres à Orezza devant plus de dix mille personnes. Des tentes représentaient les maisons de Pilate, d'Hérode et

de Caïphe. Il y avait des anges et des diables qui sortaient par une trappe. La femme de Pilate était un jeune homme de 23 ans avec une barbe noire comme le jais. Le premier chef des gardes portait l'uniforme français à épaulettes d'or et d'argent, le second avait une tunique d'infanterie, et tous deux étaient décorés de la légion d'honneur. Le curé de Carcheto représentait Judas. Au commencement du spectacle, les assistants en vinrent aux mains, on ne sait trop pourquoi : ils se lancèrent des fragments de roches qu'ils détachèrent de leur amphithéâtre naturel. Alors Jésus, qui venait de faire son entrée, ne voulut plus jouer du tout et, plein de dépit, il se disposait à fuir cette terrestre vallée de larmes. Mais, empoigné par deux gendarmes, il fut reconduit de force sur la scène, et dut jouer malgré lui. C'est Robiquet qui, dans ses recherches historiques et statistiques sur la Corse, nous raconte cette plaisante histoire.

CHAPITRE IV

JOACHIM MURAT

Espada nunca vencida !
Esfuerzo de esfuerzo estava.
(*Romance Durandarte*).

Il existe à Vescovato une troisième maison fort remarquable : c'est celle de la famille Ceccaldi. Elle a vu naître deux hommes distingués, l'historien dont il a déjà été question et le général Andrea Ceccaldi, qui fut triumvir avec Giafferri et Hyacinthe Paoli. Mais elle a un charme bien plus puissant que tous ces souvenirs : appartenant au général Franceschetti, ou plutôt à Catherine Ceccaldi, son épouse, elle a donné l'hospitalité à Murat, lorsque cet infortuné monarque s'enfuit de Provence en Corse, et forma le projet de reconquérir son beau royaume de Naples par un chevaleresque coup de main.

C'est ainsi que nous voyons encore passer devant nous la vivante image d'un preux *caballero* dans cette île merveilleuse où les couronnes royales poussent naturellement aux arbres des forêts, comme les pommes d'or au jardin des Hespérides.

La fin de Murat fut bien émouvante : ainsi qu'un brillant météore, il traversa quelque temps le monde, et disparut avec fracas dans une chute lamentable.

Après la dernière guerre, qu'il avait imprudemment entre-

prise en Italie, il se réfugia en France. Errant au péril de ses jours à travers les vignes et les bois, il put se tenir quelque temps caché sur la côte de Toulon, où il dut son salut à un vieux grenadier qui l'empêcha de mourir de faim. Mais le marquis de Rivière, à qui Murat avait généreusement sauvé la vie après la conspiration de Georges Cadoudal et de Pichegru, mit ses troupes sur la piste du malheureux fugitif avec ordre de le lui ramener mort ou vif, et Murat songea alors à chercher dans l'île voisine un toit hospitalier.

Quittant sa cachette, il courut vers le rivage ; il y trouva une barque de pêcheurs, qui, malgré vents et tempêtes, le transporta en Corse. Le 25 août 1815 il débarqua près de Bastia. Apprenant que Franceschetti, qui avait autrefois servi à Naples dans sa garde, se trouvait à Vescovato, il se rendit à ce village. Il alla frapper à la porte du maire Colonna Ceccaldi, beau-père du général, et demanda à parler à ce dernier. Dans les mémoires qu'il a publiés sur le séjour en Corse et sur la fin tragique de Murat, Franceschetti s'exprime ainsi : « Il se présente à moi un homme enveloppé dans un manteau à capuchon, la tête comme enfouie sous un bonnet de soie noire, avec une barbe épaisse, le pantalon, les guêtres et la chaussure d'un simple soldat, amaigri par la misère. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque sous cette enveloppe grossière je reconnus le roi Joachim, ce prince naguère si brillant. Un cri s'échappe de ma bouche et je tombe à ses genoux. »

Aussitôt Bastia s'agita, et un grand nombre d'officiers corses coururent à Vescovato offrir au roi leurs services. Le colonel Verrière, commandant de Bastia, envoya des gendarmes à Vescovato pour arrêter Murat. Mais le peuple prit les armes pour défendre son hôte et la troupe s'en retourna sans avoir rien fait.

Dès que la nouvelle se répandit chez les Corses que le roi

Murat, qui leur avait demandé l'hospitalité, était menacé dans sa vie, des troupes d'hommes en armes, accourus de tous les villages d'alentour, vinrent camper à Vescovato, de sorte que le lendemain Murat pouvait déjà disposer d'une petite armée. L'infortuné Joachim fut vivement touché de ces démonstrations. Il ne tenait qu'à lui de se faire nommer roi de l'île ; mais toutes ses pensées étaient pour son beau royaume de Naples. Le spectacle de cette foule qui l'acclamait (il devait en jouir pour la dernière fois) lui rappela vivement sa royauté perdue : « Si, dit-il, les Corses qui ne me doivent rien, se montrent si dévoués, combien plus doivent l'être mes Napolitains, à qui j'ai prodigué tant de bienfaits ! »

Il résolut ainsi de reconquérir son royaume, sans se laisser intimider par l'exemple de Napoléon qui, parti de l'île d'Elbe voisine, avait naguère surpris la France par son audacieuse aventure. Il voulait, lui le fils de la fortune, jouer son dernier coup de dés, regagner sa couronne, ou mourir.

Cependant la maison Ceccaldi était devenue un lieu de rendez-vous : on y accourait de tous côtés pour voir le roi et prendre du service sous ses ordres. Murat arrêta son plan. Il appela de l'île d'Elbe, afin de se concerter avec lui, le Maltais Barbarà, réfugié à Portolongone, un de ses vieux capitaines de marine, qui connaissait parfaitement les côtes de la Calabre, et envoya un Corse à Naples pour nouer des relations et ramasser de l'argent. Il acheta ensuite à Bastia trois navires, qui devaient le prendre sur la côte de Mariana ; mais les Français en furent informés et y mirent l'embargo. C'est en vain que des hommes sensés cherchèrent à détourner Murat de sa folle entreprise. Il resta inébranlable dans sa conviction que les Napolitains l'aimaient toujours et qu'il n'avait qu'à mettre le pied sur les côtes de Calabre pour être porté en triomphe jusqu'à sa capitale. Des personnes venues de Naples assuraient que Ferdinand y était détesté et qu'on y désirait ardemment le retour de Murat.

Deux officiers anglais arrivés de Gênes allèrent à Vescovato dire à Murat qu'ils se chargeaient de l'emmener sain et sauf dans leur pays. Joachim repoussa cette offre avec une noble indignation en songeant aux procédés de l'Angleterre envers l'empereur. Mais la situation devenait tous les jours plus critique à Vescovato, surtout pour ses amis, Ceccaldi et Franceschetti, qui lui avaient donné l'hospitalité : le colonel bourbonnien venait, en effet, de publier un manifeste qui déclarait coupables de haute trahison tous ceux qui suivraient Murat, on lui donneraient asile.

C'est pourquoi Joachim résolut de quitter Vescovato le plus tôt possible. Il négocia encore pour la restitution de ses navires ; il s'adressa au commandant de la Balagne, Antonio Galloni, dont le frère avait autrefois été comblé par lui de bienfaits. Galloni lui fit dire que loin de pouvoir lui rendre service en cette circonstance, il avait reçu de Verrière l'ordre de marcher sur Vescovato à la tête de six cents hommes et de s'emparer de sa personne ; que par égard pour son malheur il attendrait encore huit jours, pourvu qu'il consentît à s'éloigner de Vescovato dans cet intervalle.

Lorsque le capitaine Moretti revint à Vescovato avec ce message, et sans apporter l'espérance de la restitution des navires, Murat fondit en larmes. « Est-il possible, s'écria-t-il, que je sois si malheureux ! J'achète des vaisseaux pour quitter la Corse et on les saisit ; je brûle d'impatience de m'éloigner de l'île et on me barre tous les chemins. Eh bien ! je renverrai les braves qui ont veillé sur moi avec tant de générosité, je resterai seul, j'offrirai mon sein aux coups de Galloni,........ ou bien je trouverai moi-même le moyen de me soustraire à la cruelle destinée qui me poursuit ; » et en prononçant ces derniers mots, il jeta les yeux sur les pistolets qui étaient sur la table. Franceschetti entra alors dans la chambre, et tout ému de cette scène il dit au roi que les

Corses ne permettraient jamais qu'on lui fît injure. « Non, reprit Joachim, je ne veux pas que la Corse souffre pour moi ; il faut que je parte. »

Lorsque le délai fut expiré, Galloni arriva avec ses troupes devant Vescovato. Mais le peuple était prêt à lui livrer bataille. On ouvrit le feu : Galloni se retira, car Murat venait de quitter la place. Il était parti le 17 Septembre avec Franceschetti, un certain nombre d'officiers et de vétérans, et plus de cinq cents hommes armés, décidé à se rendre à Ajaccio pour s'y embarquer. Partout où il paraissait, en Casinca, en Tavagna, à Moriani, à Campoloro, ainsi qu'au-delà des monts, le peuple accourait à sa rencontre en le saluant de mille acclamations joyeuses. Chaque commune l'escortait jusqu'à la commune limitrophe. A Santo Pietro de Venaco, l'abbé Muraccioli vint au devant de lui avec un nombreux cortège, et lui fit don d'un beau cheval. Aussitôt Murat monta en selle, et se mit à galoper sur le chemin : il était aussi fier et aussi ardent que lorsqu'aux jours de sa plus grande fortune il courait à bride abattue par les rues de Milan et de Vienne, de Berlin, de Paris et de Naples et sur d'innombrables champs de bataille.

A Vivario il descendit chez le vieux curé Pantalacci, qui à cette époque tourmentée avait, pendant quarante ans, donné l'hospitalité à tant de malheureux fugitifs, Anglais, Français, ou Corses ; c'est là que le jeune Napoléon, menacé par les Paolistes, avait trouvé autrefois un asile. Au déjeuner, le roi demanda au vieillard ce qu'il pensait de son entreprise. « Je suis un pauvre prêtre, répondit l'abbé, et n'entends rien à la guerre et à la diplomatie ; mais je doute fort que votre Majesté puisse reconquérir un trône qu'elle n'a pu défendre à la tête de son armée. » Murat répliqua vivement : « Je suis aussi certain de reconquérir mon royaume que je le suis de tenir cette serviette dans mes mains. »

Murat envoya d'abord Franceschetti à Ajaccio pour savoir à quelle réception il fallait s'y attendre. Depuis son arrivée en Corse, les parents de Napoléon ne lui avaient point donné signe de vie : c'est pourquoi il résolut de rester à Bocognano et de ne se rendre à Ajaccio que le jour où tout serait prêt pour son embarquement. Franceschetti lui écrivit que la bourgeoisie d'Ajaccio serait heureuse de le posséder dans ses murs et qu'elle l'engageait vivement à venir.

Le 23 Septembre, à 4 heures du soir, Murat entra à Ajaccio, pour la deuxième fois dans sa vie : la première fois il y avait débarqué couvert de gloire, fêté par le monde comme un héros, en compagnie de Napoléon, qui revenait d'Egypte. A son arrivée, on sonna toutes les cloches, on poussa des cris d'allégresse, on alluma des feux de joie dans les rues, on illumina les maisons. Mais les autorités s'éloignèrent de la ville, et les Ramolini, parents de Napoléon, en firent autant. La Signora Paravisini eut seule le courage de rester pour embrasser son parent et lui offrir l'hospitalité dans sa maison. Le roi aima mieux aller loger à l'hôtel.

La garnison de la citadelle était corse, et par conséquent dévouée à Murat. Le commandant s'enferma dans la forteresse et mit la ville en état de siège. Le roi fit ses préparatifs de départ. Il rédigea une proclamation au peuple de Naples, composée de 36 articles, et la fit imprimer à Ajaccio.

Le 28 Septembre Maceroni, officier anglais, arriva à Ajaccio et demanda à être introduit auprès de Murat. M. de Metternich l'avait chargé de remettre des passeports à l'ancien roi de Naples, sous le nom de comte Lipona, anagramme de *Napoli*. Ils assuraient à Murat un asile en Autriche, et portaient les signatures de Metternich, de Charles Stuart et de Schwarzenberg. Le roi reçut l'officier à sa table. Comme on vint à parler de la bataille de Waterloo, Maceroni vanta l'impassible bravoure de l'infanterie anglaise dont les carrés

n'avaient pu être entamés par la cavalerie des Français. « Si j'y avais été, dit Murat, je les aurais certainement rompus! — Votre Majesté, reprit l'autre, aurait pu rompre les carrés des Prussiens et des Autrichiens, et non ceux des Anglais. — J'aurais rompu aussi ceux des Anglais, s'écria Murat avec feu ; toute l'Europe sait bien que jamais je ne rencontrais un carré, que je ne le rompisse aussitôt. »

Il prit les passeports de Metternich, et parut disposé tout d'abord à accepter son offre ; mais ensuite il déclara qu'il voulait aller à Naples reconquérir son royaume. Maceroni le supplia en pleurant de renoncer à son projet, lorsqu'il en était temps encore. Murat le congédia.

L'infortuné s'embarqua le même jour, à minuit, et quand sa flotille s'éloignait d'Ajaccio, le fort tira sur elle quelques coups de canon, chargés à poudre, à ce que l'on prétend. La petite escadre, composée de cinq navires et d'une *scorridora*, felouque rapide, était commandée par le capitaine Barbarà, et transportait environ deux cents hommes avec vingt-deux officiers, sans compter un certain nombre de marins.

Dans sa traversée Murat ne fut pas favorisé par la fortune, comme Napoléon l'avait été une dernière fois dans sa vie lorsque, sept mois auparavant, il quittait l'île d'Elbe avec six vaisseaux et huit cents hommes pour aller reprendre sa couronne. La situation de Murat en cette circonstance est réellement bien pénible : le cœur en proie au doute et à l'incertitude il est là, tout près des côtes de la Calabre, ballotté par les flots, abandonné par ses navires, repoussé en quelque sorte du rivage ennemi par une main bienfaisante. Il eut un instant l'idée de faire voile pour Trieste; puis, revenant à son rêve favori, il débarqua à Pizzo.

« Joachim (me dit entre autres choses un témoin oculaire du séjour du roi à Ajaccio) était un preux chevalier, mais

une pauvre cervelle ! » Et c'est exact. Murat était un héros de roman, un vrai paladin. Il se tenait mieux à cheval que sur le trône. Il n'apprit jamais à régner. Mais il possédait ce qui manque souvent aux souverains de naissance, la dignité et le courage d'un roi, et il le fit surtout paraître au moment où il fut précipité du trône. Lui qui avait été garçon de cabaret chez son père, puis abbé, et qui, plus tard, devenu sous-officier, s'était fait chasser de son régiment, il montra devant ses bourreaux plus de royale noblesse que Louis XVI, de la race des Capets, et mourut non moins fièrement que Charles d'Angleterre, de la maison des Stuarts.

Une domestique m'ouvrit la chambre de Franceschetti, autrefois occupée par Murat. On y voyait aux murs les tableaux des batailles où ce dernier s'était distingué, Marengo, Eylau, Aboukir, Borodino. Il y avait aussi son portrait. C'était bien Murat avec son œil ardent, ses cheveux bruns et bouclés retombant sur le front, ses traits délicats, son capricieux costume blanc et son écharpe rouge. Au-dessous on lisait ces mots : « *1815. Tradito !!! abbandonato !!! li 13 ottobre, assassinato !!!* » 1815. Trahi !!! abandonné !!! le 13 octobre, assassiné !!! douloureux soupirs de Franceschetti qui l'avait accompagné à Pizzo. Le portrait du général est suspendu à côté de celui de Murat. C'est un homme de haute taille, à l'air martial, aux traits de bronze, qui forme un contraste frappant avec la figure de troubadour du roi Joachim. Franceschetti se sacrifia pour Murat : il abandonna pour lui femme et enfants, et bien qu'il désapprouvât l'entreprise de son ancien souverain, il le suivit partout, et jusqu'au dernier moment il resta à ses côtés. On m'a raconté un beau trait de générosité qui l'honore (je l'ai lu aussi dans ses mémoires) : lorsqu'à Pizzo des bandes de furieux s'avançaient vers le roi pour le maltraiter honteusement, Franceschetti s'élança au devant d'elles en criant : « C'est moi qui

suis Murat ! » Un coup de sabre l'étendit aussitôt à terre. Au même instant Murat accourait aussi et se faisait reconnaître.

Tous les soldats faits prisonniers à Pizzo furent jetés en prison, blessés comme ils étaient. Après l'exécution de Joachim, on les emmena ainsi que Franceschetti à la citadelle de l'île de Capri, où ils restèrent longtemps en attendant la mort. Mais un jour ils furent surpris par la nouvelle de leur grâce que leur envoya le roi Ferdinand. Franceschetti rentra en Corse. A peine y fut-il débarqué, que les Français l'arrêtèrent comme coupable de haute trahison et le transportèrent à Marseille. L'infortuné général passa plusieurs années dans les cachots de la Provence, puis il put enfin revenir à Vescovato auprès de sa famille. Complètement ruiné par la malheureuse entreprise de son roi, il se vit contraint d'envoyer sa femme à Vienne, où se trouvait la veuve de Murat, pour tâcher d'obtenir le remboursement d'une partie des sommes qu'il avait avancées ; mais comme sa demande ne fut pas accueillie, il intenta à Caroline un procès qu'il perdit après de longs débats. Franceschetti mourut en 1836. Ses deux fils, officiers démissionnaires, appartiennent à l'élite des Corses de nos jours : par les améliorations qu'ils ont introduites dans l'agriculture, ils ont bien mérité de leur pays.

Sa vieille épouse, Catherine Ceccaldi, vit toujours, et occupe encore la maison qui donna l'hospitalité à Murat. Je rencontrai la noble dame dans une chambre des mansardes : elle était tout entière à ses occupations champêtres, entourée de pigeons, qui s'envolèrent avec bruit par la fenêtre en me voyant entrer. Cette scène me montra que la simplicité native des Corses se maintient encore non seulement chez les paysans, mais aussi dans les hautes classes. Je me représentai la brillante jeunesse que cette dame avait dû passer à la cour de Naples, au sein d'une grande et belle

cité ; et, pendant notre conversation, elle rappela, en effet, le temps où le général Franceschetti était au service du roi avec Colletta, qui a également publié des mémoires sur les derniers jours de Murat. On aime à voir une forte nature qui a triomphé des orages de la vie et qui, au milieu des vicissitudes du sort, est restée impassible et toujours égale à elle-même. Je regardais avec respect cette vénérable matrone qui, tout en me parlant des grandeurs passées, continuait à éplucher avec soin les haricots qui devaient servir au dîner de ses enfants et de ses petits-fils. « Franceschetti, me dit-elle, fit à Murat les représentations les plus vives : il ne craignit pas de lui déclarer qu'il jugeait son entreprise impossible ; et le roi s'écria alors avec douleur : Vous aussi, vous m'abandonnez ! Hélas ! mes Corses aussi m'abandonnent ! — On ne pouvait pas lui résister. »

Lorsque je partis de Vescovato pour continuer mon voyage dans la Casinca, je ne pus m'empêcher, en songeant à Murat, de le comparer à l'aventureux Théodore de Neuhoff. C'était également sur ces côtes que le baron westphalien avait débarqué, 79 ans auparavant, avec un costume étrange et bizarre, tel que Murat aimait aussi à en porter. Théodore a été comme le précurseur de tous ces hommes hardis qui s'en allèrent ensuite par le monde conquérir les plus belles couronnes : Napoléon prit la couronne impériale, Joseph la couronne d'Espagne, Louis celle de Hollande, Jérôme la couronne de cette Westphalie qui avait donné le jour à Théodore, roi des Corses ; et dans leurs courses aventureuses, Murat et Bernadotte ramassèrent aussi leur couronne, le premier la couronne normande des Deux-Siciles, le second celle des Scandinaves, des plus anciens chevaliers de l'Europe. Un siècle avant Théodore, Cervantès raillait, dans Sancho Panza, le royaume des chevaliers errants ; et voilà que, cent ans plus tard, le conte chevaleresque du roi Arthur et

de la Table-Ronde renaît tout près de l'Espagne, sur l'île de Corse, et se développe en plein jour, à travers le dix-neuvième siècle, jusqu'à notre époque d'éclatante lumière.

En Corse, je me rappelai souvent Don Quichotte et les romances espagnoles ; et il me semble vraiment, quand j'y pense, que le noble chevalier de la Manche trotte encore par l'histoire du monde. On voit maintenant redevenir historiques ces vieux noms espagnols, ensevelis depuis si longtemps dans un romantique mystère, pareil à celui qui entoure Thésée, duc d'Athènes, dans le *Songe d'une nuit d'été*.

CHAPITRE V

RUINES CHRÉTIENNES

Que todo se pasa en flores
Mis amores,
Que todo se pasa en flores.
(*Chanson espagnole*).

Près de Vescovato est le petit village de Venzolasca. On y arrive par un chemin superbe passant sur des collines, à travers des bois de châtaigniers. Je longeai le couvent de Vescovato, jadis occupé par des capucins et maintenant abandonné. Placé sur une hauteur, avec son toit couvert de sombres ardoises et ses murailles en pierre brune, il produit au milieu de la verdure un effet des plus pittoresques.

Dans les vallées ombreuses de ce *Pays des châtaigniers* le voyageur oublie toute fatigue. La richesse de la nature, l'aspect riant des collines et des montagnes, la vue de la belle plaine du Golo et de la mer qui se déroulent à nos pieds, viennent sans cesse réjouir notre cœur ; et grâce à la proximité de nombreux villages, mille scènes variées de la vie populaire occupent agréablement notre esprit. J'ai vu là plusieurs fontaines en pierres maçonnées : des femmes et des jeunes filles y puisaient de l'eau. Elles avaient des cruches rondes, et quelques-unes portaient leur quenouille, comme l'a décrit Pietro Cirneo.

Avant d'arriver à Venzolasca, on trouve sur la route le tombeau des Casabianca, famille originaire de Vescovato et l'une des plus considérables de l'île. Ils se sont presque tous illustrés dans la guerre. Raphaël (grand-père du sénateur actuel), général commandant les troupes de Calvi en 1793, sénateur sous le premier empire, comte et pair de France sous la Restauration, mourut à Bastia en 1826, à un âge très avancé. Luce, député de la Corse à la Convention, était capitaine sur le vaisseau amiral *L'Orient* à la bataille d'Aboukir. Lorsque l'amiral Brueys fut emporté par un boulet, Casabianca prit le commandement du navire. Le feu était à bord. Le commandant chercha par tous les moyens possibles à sauver l'équipage ; mais lui-même ne voulut point quitter son poste d'honneur. Son fils Giocante, un enfant de treize ans, resta auprès de lui : on n'avait pu le décider à s'éloigner de son père. A chaque instant le navire pouvait sauter ; le père et le fils se tenaient embrassés étroitement ; enfin avec les débris du vaisseau, ils volèrent au ciel et à l'immortalité. En quelque lieu que l'on aille en Corse, on sent partout comme un souffle d'héroïsme.

Le petit village de Venzolasca possède une église surchargée d'ornements, du moins à l'intérieur. Lorsque j'y entrai on peignait le chœur. Ces braves gens me firent leurs doléances : « Le *maestro* qui devait dorer les sculptures, me dirent-ils, a indignement trompé le village. On lui a fourni de l'or (*oro di zecchino*) et au lieu de l'employer à son travail, il l'a empoché. » — Le seul luxe que les Corses se permettent, c'est celui de leurs églises : il n'y a pas de petit hameau dans l'île qui ne mette son orgueil à couvrir sa petite église de dorures et de couleurs éclatantes et bariolées.

De l'endroit où s'élève l'église de Venzolasca la vue est ravissante. D'un côté on aperçoit au loin la mer, et de l'autre, au sein d'une vallée profonde, la *Castagniccia* apparaît dans

toute sa splendeur. Les parties de ces montagnes qui par la plage se relient à la mer sont les plus intéressantes : il y a peu de contrées en Corse qui m'aient causé un plaisir aussi vif. La *Castagniccia* est comme une arène gigantesque entourée de vertes montagnes aux formes les plus gracieuses. Jusque vers la crête toutes ces hauteurs sont couvertes de châtaigniers, et à leur pied s'étendent des bois d'oliviers dont le gris d'argent alterne avec la profonde verdure des châtaigniers. Au milieu du feuillage surgissent çà et là des villages et des hameaux, Sorbo, Penta, Castellare et le sombre Loreto qui s'élève vers les nues avec ses sveltes clochers.

Lorsque je gravis ces montagnes, le soleil était à son déclin : j'eus des heures de plaisir. Je passai encore auprès d'un couvent désert ; il avait appartenu aux Franciscains. Il était comme enseveli sous les pampres et le feuillage, entouré d'arbres verdoyants qui pouvaient à peine cacher leurs fruits. En entrant dans la cour et dans l'église du cloître, je fus frappé par cette cruelle image de la destruction, que la nature avait couverte de son joyeux manteau de végétation luxuriante. Les tombeaux étaient là béants, comme si les morts en eussent soulevé le couvercle pour s'envoler au ciel; des crânes gisaient dans la verdure, et le symbole chrétien de la douleur disparaissait sous une mer fleurie.

AU COUVENT DE VENZOLASCA

(TRANSFIGURATION)

J'arrivai à un bois aux épais ombrages : — je m'étais égaré dans mon chemin. — Le soleil allait disparaître ; — soudain je vis surgir un couvent.

Le lierre formait autour de la porte grise — un arc de triomphe ravissant ; — un vieil olivier se tenait à l'entrée : — c'était le gardien du couvent.

Avec son rameau de paix, — il me fit signe de pénétrer à l'intérieur, — comme un aimable custode, — qui invite l'étranger à boire ou à prier.

La vigne avait tracé d'une main légère — des inscriptions agréables à lire ; — ces lettres vertes qui tapissaient les murs — me dirent à quel ordre appartenait le couvent.

Le crucifié (chose étrange ! on aurait dit un Christ dans la céleste joie de la Pentecôte), — le crucifié était tombé de sa croix de douleur, — tombé au milieu des pampres verts.

Et je vis une vigne flexible — enlacer les pieds du Seigneur ; — c'était la blonde Madeleine — avec son doux baiser de pécheresse.

Et Jean (c'était une rose), — à genoux près de la tête du Seigneur, — levait au ciel ses yeux en extase et disait — à une plante pleureuse, à Marie :

« Ah ! ne tords pas tes mains de désespoir ! — Qu'y a-t-il de mieux sur la terre — qu'une mort chaudement pleurée, — après une courte vie d'amour ? »

Et la blonde vigne murmurait : — « J'ai épanché toutes mes douleurs, — et le plaisir qui dormait dans mon sein, — mon cœur l'a versé à pleins bords. »

Et je méditais en silence sur le saint mystère, — sur le christianisme, aujourd'hui tristement voilé. — Et la Rose me regarda en disant : — « Homme ! au commencement était l'amour. »

LE CRANE COURONNÉ

Dans la paisible cour du couvent je m'assis : — un crâne était à mes pieds. — Il écoutait en riant, caché dans le gazon. — Il me salua avec amitié.

Il ne s'inquiétait point de la vulgaire poussière, — car autour de son front chauve, — serpentaient avec leur feuillage protecteur — les branches fleuries de la tendre clématite.

Il me sembla que le crâne me disait : — « J'étais jadis un prêtre corse ; — j'expliquais tout doucement à mes frères — le texte de l'Evangile.

Je prenais pour thème cette parabole : — Je suis la vigne et vous êtes les raisins. — Cette comparaison je l'avais toujours à la bouche : — le sens en est simple et précis.

Et simple aussi était mon sacrement, — la profonde doctrine de la cène : — Rien ne vaut sur la terre — les raisins et les épis.

Je les distribuai à plus d'un hôte ; — je donnai au pauvre la bénédiction de Dieu ; — j'étais heureux ; et après la courte étape d'ici-bas, — je me couchai gaiement au tombeau.

Vois, mon fils, ce jeune feuillage ! — J'ai dû quitter la vie ; — mais en récompense de mes bonnes actions, mon crâne est ici paré — de la verte couronne que j'aimais autrefois à porter.

Sois maintenant mon hôte ! Goûte le vin, — savoure les raisins du couvent ! — Qu'après la mort ton front soit un jour, comme le mien, — couronné d'un rameau verdoyant ! »

CHAPITRE VI

HOSPITALITÉ ET VIE DE FAMILLE A LORETO

> C'est à Jupiter qu'appartiennent les étrangers et les indigents ; et un faible don est aussi le bienvenn.
>
> HOMÈRE (*Odyssée*).

Je continuai mon ascension. Après avoir marché pendant deux heures entre des vergers, dont les murs étaient couronnés de belle clématite, et au milieu de magnifiques bois de châtaigniers, j'arrivai à Loreto, le village le plus élevé de la Casinca.

Loreto tire son nom du grec *Oros* : il se trouve au sommet d'une verte montagne. Un puissant bloc de granit élève sa tête grise au milieu du village ; c'est comme un piédestal naturel qui attend la statue d'un Hercule colossal. Pour atteindre Loreto, il me fallut suivre un sentier étroit et pénible, souvent traversé par des eaux vives qui roulaient avec bruit dans la vallée.

Parvenu au sommet, j'allai sur la place (la plus grande que j'aie rencontrée dans un village) ; c'est la crête même de la montagne. Ce plateau est dominé par d'autres hauteurs et bordé de maisons de l'aspect le plus paisible. Le curé s'y promenait avec le sacristain ; et les habitants, appuyés aux murs des jardins, jouissaient du repos du

samedi soir. Je me dirigeai vers un groupe, et demandai s'il n'y avait pas une auberge. « Non, me répondit quelqu'un ; mais venez chez moi ! Ce que j'ai est à votre disposition. » J'acceptai avec plaisir, et je suivis mon hôte. Avant d'entrer dans sa maison, Marcantonio voulut me montrer la fontaine, l'orgueil du village, et me faire goûter de son eau, qui est en effet la meilleure de tout le pays de Casinca. Malgré ma fatigue, je suivis le Corse. Je vis une espèce de temple en pierre, qui par cinq tuyaux versait des torrents d'eau glaciale.

Arrivé dans la maison de Marcantonio, sa femme me salua sans phrases : elle me souhaita simplement le bon soir, et alla aussitôt à la cuisine préparer le repas. Mon hôte me conduisit dans sa meilleure chambre, où je fus tout surpris de trouver une petite collection de livres : c'étaient des ouvrages pieux dont Marcantonio avait hérité. « Je suis malheureux, me dit le Corse, car je suis pauvre et ignorant. Aussi, il me faut rester ici dans la montagne, au lieu d'aller sur le continent occuper un emploi. » Je considérai de plus près cet homme avec sa veste brune et son bonnet phrygien. Il avait l'air taciturne ; sa figure, où la passion avait imprimé des rides profondes, était rigide comme de l'acier, sa parole brève, résolue, amère. Je ne l'ai pas vu sourire une seule fois. C'était, au milieu de ces montagnes solitaires, une âme avide de changement, dévorée par l'ambition. De pareils phénomènes ne sont pas rares en Corse. L'exemple de tant de familles, arrivées à la fortune hors de leur pays, exerce sur ces insulaires une puissante fascination, et les pousse en grand nombre à quitter leurs villages ; on voit souvent ici, dans les plus humbles chaumières, des portraits de famille représentant des sénateurs, des généraux et des préfets. Cette île est le pays des parvenus : tous les hommes y sont naturellement égaux.

La fille de Marcantonio entra dans la chambre : c'était

une jeune femme aux formes robustes, à l'air florissant. Sans s'inquiéter de ma présence, elle demanda naïvement à haute voix : « Père, quel est cet étranger ? Est-il Français ? Que vient-il faire à Loreto ? » Je lui dis que j'étais Allemand, ce qu'elle ne comprit pas. Giulia alla aider sa mère à la cuisine.

On servit à dîner. C'était le festin d'un pauvre : une soupe aux choux et, pour faire honneur à l'étranger, un morceau de viande, du pain blanc et des pêches. La fille apportait les mets ; mais d'après l'usage corse, ni elle ni sa mère ne prenaient part au repas ; l'homme seul me présentait les plats et mangeait avec moi.

Marcantonio me mena ensuite à la petite église de Loreto, et de là sur le bord du rocher pour me faire jouir du vaste panorama ; le jeune curé et une nombreuse suite de villageois nous accompagnèrent. Le spectacle était vraiment incomparable : la campagne était dorée des feux du soleil couchant, et on respirait une délicieuse fraîcheur. Cette splendide nature me remplit d'admiration : je voyais à mes pieds des montagnes couvertes de bois de châtaigniers s'incliner doucement vers la plaine, celle-ci, pareille à un immense jardin, s'étendre jusqu'au rivage, traversée par les eaux sinueuses du Golo et du Fiumalto et bordée par la mer, et, à l'horizon Capraia, l'Ile d'Elbe et Montecristo surgir des flots lumineux. La vue embrasse toute la côte au Nord jusqu'à Bastia et au Sud jusqu'à San Nicolao, et dans l'intérieur une rangée de montagnes qui semblent se toucher et dont le faîte est couronné de villages.

Une petite commune était là groupée autour de nous, et je me fis un véritable plaisir de louer devant elle une île si remarquable par la beauté de sa nature et par l'héroïsme de son histoire. Le jeune curé continua l'éloge avec beaucoup de feu, les villageois approuvèrent, et chacun d'eux

sut par quelque parole honorer dignement son pays. Je remarquai qu'ils étaient tous fort au courant de leur histoire nationale. Le curé m'étonna par son esprit : il avait de la culture et du trait dans l'expression. Il me dit en parlant de Paoli : « Voyez ! Son époque était à l'action ; les hommes d'Orezza parlaient peu et agissaient beaucoup alors ! Si notre temps possédait un seul homme avec l'âme grande et généreuse de Pascal Paoli, le monde marcherait autrement. Mais c'est l'époque des chimères et de la plume que la nôtre ; et pourtant l'homme n'est pas fait pour voler. » Je suivis volontiers le curé au presbytère, une pauvre maison en pierres noires. Sa petite chambre était élégante et ornée d'une petite bibliothèque d'environ deux cents volumes. On nous servit une bouteille d'excellent vin, et je passai là une heure dans une conversation agréable avec un homme éclairé et poli, pendant que Marcantonio était assis à côté de nous taciturne et muet. Comme nous vinmes à parler d'Aleria, je m'informai des ruines romaines de la Corse. Marcantonio prit soudain la parole et dit d'une voix brève et pleine de gravité : « Nous n'avons pas besoin de la gloire de Rome, celle de nos pères nous suffit. »

Revenu à la maison de Marcantonio, je retrouvai la mère et la fille, et nous nous assîmes familièrement autour de la même table. Les femmes raccomodaient leurs nippes : elles parlaient sans timidité, comme le font tous les Corses. On connaît l'activité infatigable de la femme de ce pays : soumise à l'homme, elle choisit dans la société une modeste place de service, et c'est sur elle que repose à peu près tout le travail. Tel est le sort de la femme chez tous les peuples guerriers, les Albanais et les Serbes, par exemple.

Je leur décrivis les grandes villes du continent, leurs mœurs ainsi que certains usages de mon pays. Ils ne manifestaient pas le moindre étonnement, bien que tout fût nou-

veau pour eux : Giulia n'avait jamais vu de villes, pas même Bastia. Je demandai à la jeune fille quel était son âge.

« J'ai vingt ans, me répondit-elle.

— C'est impossible. Vous en avez à peine dix-sept.

— Elle a seize ans, dit la mère.

— Comment, Giulia ! Vous ne savez pas le jour de votre naissance.

— Non, mais il est consigné sur le registre, et le maire le saura bien. »

Ainsi donc M. le Maire est le seul heureux mortel qui puisse fêter l'anniversaire de la belle enfant, si toutefois il pose sur son nez ses grandes lunettes avec monture en corne pour feuilleter le grand registre.

« Giulia, quelles sont vos distractions ? La jeunesse aime à s'amuser.

— J'ai assez à faire ici : mes frères manquent toujours de quelque chose. Le dimanche je vais à la messe.

— Quelle sera donc votre toilette demain ?

— Je mettrai la *faldetta.* »

Elle tira la *faldetta* de l'armoire et la mit devant moi : elle lui allait à ravir. La *faldetta* est une longue jupe, presque toujours noire, dont la partie postérieure est ramenée sur la tête, ce qui la fait ressembler à une robe de nonne munie d'un capuchon. Elle donne de la dignité aux femmes d'un certain âge et entoure les jeunes filles d'un charmant mystère.

Les femmes me demandèrent ce que j'étais. La réponse était difficile. Je tirai mon album, et leur montrant mes faibles esquisses, je leur dis que j'étais peintre.

« Etes-vous venu dans le village, me dit Giulia, pour peindre les appartements ? »

J'éclatai de rire : cette demande était une critique spirituelle de mes esquisses corses.

Marcantonio dit alors d'un air grave : « Laissez donc ! elle ne comprend pas. »

Ces femmes corses ignorent les lettres et les arts. Elles ne lisent point de romans ; mais au crépuscule elles aiment à s'accompagner de la *cetera* en chantant un *vocero* mélancolique. Dans le cercle étroit de leurs idées et de leurs sentiments, leur âme reste forte et saine, ainsi que la divine nature, chaste, pieuse et toujours assurée. Elle est capable de tous les sacrifices et de ces héroïques résolutions, que la poésie des nations civilisées donne pour les sublimes modèles de la magnanimité humaine, comme Antigone et Iphigénie.

Il n'y a point dans l'antiquité un seul trait d'héroïsme auquel ce peuple sans culture ne puisse opposer un acte pareil.

Le fait suivant, je le raconte en l'honneur de la jeune Giulia. Il est historique, comme le sont d'ailleurs toutes les nouvelles de ce livre.

L'ANTIGONE CORSE

> Abandonné, sans honneur, sans tombeau, son corps doit servir de pâture aux oiseaux dévorants.... Pour moi, je l'ensevelirai. Il sera glorieux de mourir après l'avoir fait. Je reposerai avec un frère chéri, et j'aurai rempli mon devoir.
>
> SOPHOCLE (*Antigone*).

C'était vers la fin de l'année 1768. Les Français avaient occupé Oletta, village considérable du Nebbio. A cause de l'importance stratégique de cette position, Pascal Paoli s'était ménagé des intelligences avec les habitants : son but était de surprendre et de faire prisonnière la garnison du village, forte de 1500 hommes et commandée par le marquis d'Arcambal. Mais les ennemis étaient sur leurs gardes : ils proclamèrent la loi martiale, de sorte que les habitants ne pouvaient plus rien tenter.

Il régnait à Oletta un silence de mort.

Giulio Saliceti quitta un jour le village sans la permission de la garde française, et s'en alla à sa campagne. Au retour il fut arrêté et jeté dans un cachot ; mais peu de temps après, on le relâcha.

Le jeune homme rentra chez ses parents, le cœur plein de colère pour l'affront qu'il venait de recevoir de l'ennemi. Il grommela entre ses dents, sans doute une malédiction contre les Français abhorrés. Un sergent l'entendit, et le frappa au visage. Cela se passait devant la maison de Giulio, au moment même où l'abbé Saliceti, vulgairement appelé Peverino, poivre d'Espagne, à cause de sa nature ardente, se

trouvait à la fenêtre. En voyant le coup tomber sur la figure de son parent, Peverino se sentit le feu au cœur.

Lors donc que Giulio, hors de lui, se précipita dans la maison, Peverino le conduisit dans sa chambre. Après quelque temps ils en sortirent tous deux, l'air calme mais plein d'une inquiétante gravité.

La nuit, d'autres personnes se réunirent chez Saliceti pour délibérer sur le parti à prendre. Voici quelle fut leur résolution : on voulait faire sauter l'église, qui était devenue la caserne des Français, se venger en délivrant le pays.

Ils creusèrent une mine, qui partant de la maison de Saliceti aboutissait au-dessous de l'église, et après avoir pratiqué cette galerie, ils y placèrent toute la poudre qu'ils tenaient cachée.

C'était le 13 Février, à la nuit tombante, que l'église devait sauter.

Le cœur de Giulio était tellement serré par la haine qu'il n'était pas plus gros qu'une balle de mousquet. « Demain, disait-il en frémissant de rage, demain ! Laissez-moi allumer la mèche ! Ils m'ont frappé à la figure ! Je veux d'un coup les lancer aux nuages, les jeter bruyamment hors d'Oletta, comme les projectiles d'un tromblon.

— Mais les femmes et les enfants qui l'ignorent ? Les maisons et les gens du voisinage sauteront aussi.

— Il faut les avertir, leur ordonner, sous un prétexte quelconque, de se rendre en silence, à l'heure fixée, à l'autre bout du village. »

C'est ce que firent les conjurés.

Lorsque le soir l'heure terrible approcha, on vit les vieillards, les femmes et les enfants se porter en toute hâte à l'autre extrémité du village et s'y réunir avec mystère : leurs regards incertains trahissaient la crainte d'un danger inconnu.

Les Français conçurent des soupçons ; un courrier du

général Grand'Maison vint alors à bride abattue leur dire ce qui se tramait. Un traître avait dévoilé le complot. Les Français coururent aussitôt à la maison de Saliceti et à la mine, et l'infernale entreprise avorta.

Saliceti et un petit nombre de conjurés, se frayant, les armes à la main, un passage à travers les ennemis, parvinrent à s'échapper. D'autres furent pris et enchaînés. Le conseil de guerre en condamna quatorze au supplice de la roue, et sept de ces malheureux le subirent en effet.

On vit un jour sept cadavres publiquement exposés sur la place du couvent d'Oletta. Ils devaient rester là sans sépulture : le colonel français avait défendu, sous peine de mort, de les enlever de l'échafaud et de les ensevelir.

La terreur régnait à Oletta. Le frisson de la mort s'était emparé de tous les cœurs. Pas une âme vivante dans les rues, le feu éteint aux foyers, les bouches muettes, on n'entendait que des sanglots. Ils se tenaient tous dans leurs maisons, et leurs pensées, se portant sans cesse vers la place du couvent, s'attachaient à l'échafaud où gisaient les sept cadavres.

La première nuit arriva.

Maria Gentili Montalti était dans sa chambre. Elle ne pleurait pas : assise sur sa couche, la tête penchée sur la poitrine, les mains sur les genoux, les yeux fermés, parfois un sanglot s'échappait de son cœur.

Dans le silence de la nuit il lui semblait entendre une voix lui crier : « *O Marì !* »

Au milieu de la nuit tranquille parfois les morts prononcent le nom d'une personne aimée.

Leur répondre, c'est mourir.

« O Bernardo ! » s'écria Marie.

Mais là-bas, près du couvent, Bernardo gisait sur l'échafaud. De tous ces morts c'était le septième et le plus jeune. Bernardo était le bien-aimé de Marie : dans un mois il devait l'épouser. Et maintenant, il gisait sur l'échafaud.

Dans sa chambre ténébreuse Maria Gentili, muette, prêtait l'oreille du côté du couvent. Son cœur luttait avec sa raison. Il lui semblait entendre Bernardo lui demander une sépulture chrétienne.

Mais enlever un cadavre de l'échafaud et l'ensevelir, c'était s'exposer à la mort. Maria voulait ensevelir son bien-aimé, et puis mourir.

Elle ouvrit doucement la porte de sa chambre pour sortir. Elle traversa la pièce où reposaient ses vieux parents. Elle s'approcha de leur lit, et écouta leur respiration. Ils dormaient. Son cœur commença à trembler, car elle était leur fille unique, le bâton de leur vieillesse, et en songeant que sa mort par la main du bourreau courberait son père et sa mère vers la tombe, elle sentit son âme se remplir de douleur ; chancelant dans sa résolution, elle fit un pas en arrière pour regagner sa chambre.

Mais elle entendit de nouveau la voix plaintive de Bernardo lui crier : « O Marì !.... O Marì !.... Je t'adorai, et tu m'abandonnes ! Ce corps mutilé contient le cœur qui s'éteignit en t'aimant. Donne-moi la sépulture dans l'église de Saint-François, dans le tombeau de mes pères ! »

Maria ouvrit la porte de la maison et sortit au milieu des ténèbres. Elle s'avança en chancelant vers la place du couvent.

La nuit était noire. Parfois la tempête chassait les nuages, et la lune brillait sur la terre, sur la place du couvent. Mais la céleste lumière, comme saisie d'horreur, s'enveloppait aussitôt dans son voile ; car là-bas, près du couvent, sept cadavres gisaient, l'un à côté de l'autre, sur l'échafaud, et le septième était le corps d'un jeune homme.

Du haut du beffroi le hibou et le corbeau jetaient leur cri sinistre : c'était le *vocero*, le chant funèbre des pauvres suppliciés. Et près de la place un grenadier se promenait,

le fusil sur l'épaule. Plein d'épouvante, il se couvrait la figure avec son manteau, et marchait à pas lents.

Maria s'était enveloppée de la noire *faldetta*, pour mieux disparaître dans la nuit. Implorant le secours de la Sainte Mère des douleurs, elle s'avança d'un pas rapide vers l'échafaud. Bernardo était le septième mort.... ; elle le détacha. Son propre cœur et un éclair de ces traits inanimés lui dirent au milieu des ténèbres que c'était lui. Maria prit le cadavre dans ses bras, et le chargea sur ses épaules. Elle était devenue forte. Elle le porta à l'église de Saint-François.

Là elle s'assit épuisée sur les marches d'un autel, où brûlait une faible lampe devant l'image de la Sainte Mère des douleurs. Le corps de Bernardo gisait inanimé sur les genoux de la jeune fille, comme celui du Christ sur les genoux de sa divine Mère (le midi appelle cette image *Pietà*).

Dans l'église aucun bruit, aucune lumière si ce n'est la lueur de la lampe qui brûlait devant l'image de la Sainte Vierge ; au dehors, parfois un coup de vent, puis le silence.

Maria se leva. Elle déposa avec précaution le cadavre sur les marches de l'autel, et se dirigea vers le tombeau de la famille de Bernardo. Elle l'ouvrit ; puis, reprenant le mort chéri dans ses bras, elle imprima un baiser sur sa pâle figure, et le fit descendre doucement dans la tombe, qu'elle referma.

Maria resta longtemps à genoux devant l'image de la Sainte-Mère de Dieu : elle priait avec ferveur, implorant la paix céleste pour l'âme de Bernardo. Puis elle s'éloigna en silence, et rentra dans sa maison et dans sa chambre.

A l'aube, on vit qu'un cadavre manquait sur la place du couvent : c'était le corps de Bernardo. La nouvelle de sa disparition se répandit rapidement dans le village, et les soldats sonnèrent l'alarme. On crut que les parents de Ber-

nardo avaient pendant la nuit enlevé son corps, et on pénétra aussitôt dans leur maison. Ils furent tous chargés de chaînes et enfermés dans la *Tour*. Condamnés à mort, ils protestèrent vainement de leur innocence : ils allaient subir le dernier supplice.

Enfermée dans sa chambre, Maria Gentili apprit ce qui se passait. Sans prononcer une parole, elle courut chez le comte de Vaux, qui était arrivé à Oletta. Elle se jeta à ses genoux, lui demanda la grâce des prisonniers et avoua sa faute. « J'ai, dit-elle, donné la sépulture à mon bien-aimé, je mérite la mort, prenez ma tête ; mais rendez à la liberté ces innocents ! »

Le comte ne crut pas tout d'abord aux paroles de la jeune fille : il lui semblait impossible qu'une faible femme fût capable d'un pareil héroïsme, ni qu'elle eût la force d'accomplir ce qu'avait fait Maria. Mais lorsqu'il connut la vérité, il fut profondément ému et touché jusqu'aux larmes. « Va, noble jeune fille, s'écria-t-il, va délivrer toi-même les parents de ton fiancé, et puisse le Seigneur récompenser ton héroïsme. »

Le même jour on enleva de l'échafaud les six autres cadavres, et on leur donna une sépulture chrétienne.

CHAPITRE VII

A CHEVAL D'OREZZA A MOROSAGLIA

Je voulais partir de Loreto pour aller à Morosaglia en passant par Orezza. Marcantonio m'avait promis de m'accompagner et de me procurer de bonnes montures. Il me réveilla donc le matin de bonne heure et fit ses préparatifs. Il avait mis son meilleur costume, une veste en velours, et s'était rasé. Lorsque les femmes nous eurent donné des provisions pour bien déjeuner en route, nous nous élançâmes sur nos petits chevaux corses, et nous partîmes fièrement,

Je suis encore tout heureux en songeant à cette matinée de dimanche, où nous chevauchions dans le beau pays d'Orezza, à travers de vertes montagnes, de frais vallons, des torrents sonores et des forêts de chênes touffus. Partout, à perte de vue, s'étendent des bois odorants de châtaigniers, aux profonds ombrages, aux arbres vigoureux et gigantesques, tels que je n'en ai rencontré nulle part ailleurs. La nature a tant fait ici et l'homme si peu de chose !

Le Corse n'a souvent d'autre bien que ses châtaigniers ; six chèvres, et six châtaigniers pour fournir la *polenta*, telle est parfois toute sa fortune. Le gouvernement a eu un instant l'idée de couper les châtaigniers pour forcer les habitants à travailler la terre : ce serait les affamer. Plusieurs de ces arbres ont des troncs de vingt pieds d'épaisseur ; ils forment de magni-

fiques berceaux avec leurs larges et longues feuilles d'un vert foncé et leurs pommes hérissées d'épines d'une teinte plus claire.

Au-delà de Casalta nous rencontrâmes un ravin des plus pittoresques : il est traversé par le bruyant Fiumalto et couvert partout de serpentine et d'un marbre précieux appelé *Verde antico.* Les naturalistes nomment cette petite province d'Orezza le paradis des géologues ; les eaux du torrent entraînent avec elles les pierres les plus rares.

Chevauchant par monts et par vaux à travers des bois embaumés, nous arrivâmes à Piedicroce, chef-lieu du canton d'Orezza, célèbre par ses sources ferrugineuses; car ce pays est aussi riche en eaux minérales qu'en minéraux.

Marmocchi dit dans sa géographie de la Corse : « Les eaux minérales sont surtout les signes caractéristiques des pays soulevés et bouleversés par les forces intérieures du globe. La Corse qui, dans un petit espace, offre le spectacle surprenant et si varié des mille effets de cette lutte antique entre les entrailles incandescentes de la terre et sa croûte refroidie, ne pouvait faire exception à la règle générale.

La Corse a donc ses eaux minérales froides et chaudes ; et bien que les sources de ce genre enregistrées jusqu'ici soient nombreuses, néanmoins il est presque certain que la science ne les connaît pas toutes.

Sous le rapport de l'histoire naturelle et en particulier sous le rapport de la minéralogie, cette belle et grande île est bien loin d'avoir été complètement explorée.

Jusqu'à ce jour on ne connaît positivement, sinon complètement, que quatorze sources d'eaux minérales, les unes froides, les autres chaudes. La distribution de ces sources bienfaisantes sur la surface de l'île, spécialement sous le rapport de leurs qualités thermales, est très inégale : en effet, la région des terrains primordiaux granitoïdes en

compte *huit*, toutes chaudes et plus ou moins sulfureuses, moins une ; tandis que la région des terrains primordiaux ophiolitiques et calcaires n'en possède que *six*, dont une seule est chaude. »

Les eaux d'Orezza se trouvent, en grand nombre, sur la rive droite du Fiumalto. La source principale, la seule qui soit fréquentée, est située au-dessous de Piedicroce. Cette eau, froide, acidule et ferrugineuse, jaillit en abondance d'un bassin de pierre au flanc d'une montagne. On n'a rien fait pour diminuer la fatigue des voyageurs qui, à pied ou à cheval, descendent à la source par de mauvais chemins et sous le seul abri de leurs ombrelles et des bois de châtaigniers. Après avoir chevauché plusieurs heures sans ombrelle et par un soleil ardent au milieu des montagnes, je me désaltérai à cette eau fraîche et fortement gazeuse avec une véritable volupté.

Piedicroce est sur une hauteur. Son clocher aux formes sveltes s'élève librement dans les airs et domine la verte montagne. En Corse, l'emplacement des églises est souvent d'une beauté et d'une hardiesse surprenantes : elles sont, pour ainsi dire, déjà dans le ciel, et quand elles ouvrent leurs portes, les nuages et les anges y entrent avec les fidèles.

Un majestueux orage flamboyait en grondant autour de Piedicroce, et les roulements du tonnerre se répercutaient avec fracas dans les montagnes. Pressant le pas de nos montures pour échapper à l'averse imminente, nous arrivâmes dans le village. Un jeune homme, en beau costume de citadin, sortit aussitôt de la maison, et nous invita à descendre à son auberge. Il y avait là deux autres messieurs aux barbes élégantes, qui d'un air dégagé me demandèrent aussitôt *mes ordres*. Et ils se mirent lestement en besogne : l'un brouilla des œufs, l'autre apporta du bois à brûler, le troisième

hacha de la viande. Le plus âgé d'entre eux avait une figure distinguée, mais pâlie par la fièvre, et une longue moustache de Slave. Je n'avais jamais vu tant de cuisiniers et de si élégants pour un repas des plus simples. J'étais tout étonné. J'eus enfin le mot de l'énigme : c'étaient deux émigrés de Modène et un Hongrois. Tout en faisant rôtir la viande, le Magyare me raconta que pendant sept ans il avait rempli les fonctions de lieutenant en premier : « et maintenant je suis cuisinier, ajouta-t-il. Ainsi va le monde ! Quand on est devenu un pauvre diable à l'étranger, il ne faut pas être fier. Nous avons monté un hôtel ici pour la saison des eaux, mais nous n'avons presque rien gagné. »

En considérant ce pâle jeune homme (il avait pris les fièvres à Aleria), j'eus un mouvement de compassion.

Nous nous assîmes ensemble, Hongrois, Lombards, Allemand et Corse, faisant maintes réflexions sur des choses déjà anciennes et nommant aussi plus d'un personnage d'un passé fort récent. Mais presque tous ces noms sont bien humbles devant celui du grand Paoli ! Je n'ose les écrire à côté du sien : le noble citoyen, le vaillant homme d'action a besoin d'être seul.

L'orage s'est dissipé, mais les montagnes sont toujours couvertes d'épais brouillards. Nous sautons à cheval pour nous rendre, par le col de Santo-Pietro, à la pièvc d'Ampugnani. Les gorges grondent encore sourdement, et autour de nous courent de sinistres nuées. Au-dessus des hauteurs plane comme un génie morne et farouche, et de temps en temps jaillit un éclair. Quelques montagnes sont plongées dans une mer de nuages, d'autres élèvent fièrement au-dessus d'elle leur tête colossale, et lorsque le voile de vapeurs se déchire, on voit soudain apparaître des paysages plantureux, des bosquets verdoyants ou des villages noirs ;.... et tout cela passe d'un vol rapide à côté du cavalier ; puis sommets

et profondeurs, couvents et tours, montagnes et montagnes, comme des images fantastiques, flottent dans les nues. Les féroces instincts de la nature primitive, qui sommeillent au fond de l'âme humaine, enchaînés par une force bienfaisante, briseraient ici volontiers leurs entraves pour se donner libre carrière au dehors. Quel est donc le voyageur qui, sur une mer en furie ou pendant un orage, n'a pas eu de ces mouvements impétueux ? Nous subissons alors la loi même de la nature, que l'homme appelle passion quand elle affecte une forme déterminée.

« En avant, Marcantonio ! Longeons cette montagne de brouillards, et que nos rouges coursiers bondissent vivement ! Il le faut : nous sommes jeunes. Tout ce qui a des ailes doit voler haut : les nuages volent, les montagnes volent, les couvents volent, les tours volent, le cheval et le cavalier volent aussi. Ah ! c'est un bonheur que de voler !.... Là-bas un clocher noir dans les nues ! les cloches sonnent.... *Ave Maria !....* elles implorent la paix pour notre âme. »

Il n'y a ici que de petits villages, disséminés partout, les uns haut perchés sur la montagne, d'autres au fond des vertes vallées. En un point j'en ai compté dix-sept autour de moi, tous avec leur noir et svelte clocher.

Un grand nombre d'hommes venaient de notre côté. C'étaient des habitants de l'historique province d'Orezza et de Rostino, de vrais types d'anciens héros, aux formes vigoureuses et à l'air florissant. Leurs ancêtres composaient la garde de Paoli.

Près de Polveroso nous vîmes un spectacle magnifique : au sein d'une vallée profonde, La Porta avec une brillante couronne de châtaigniers où perlaient encore des gouttes de pluie. Ce village est le chef-lieu du canton d'Ampugnani ; c'est là que se trouvait l'ancienne ville d'Accia, autrefois siège d'un évêché et aujourd'hui complètement disparue. La

Porta a un air très coquet : un grand nombre de ses maisons ressemblent à des villas. Sa petite église, peinte en jaune, a une façade élégante, et près d'elle s'élève un gracieux clocher dans le genre des *campanili* toscans. Vues de la montagne de San-Pietro, les maisons, rangées autour de l'église, apparaissent comme un décor de théâtre. La Porta est la patrie des Sebastiani.

Maintenant les montagnes deviennent plus nues et rappellent davantage la Laconie : elles ont perdu leur belle parure de châtaigniers. Je trouvai sur la route des chardons vigoureux aux feuilles larges et finement frangées : c'étaient de vrais arbustes dont les troncs avaient l'épaisseur et la dureté du bois.

Marcantonio ne soufflait mot. Les Corses parlent aussi peu que les anciens Spartiates : mon hôte était presque toujours silencieux comme Harpokrate. J'avais couru avec lui toute la journée à cheval, sans réussir à nouer un bout de conversation. Seulement, de loin en loin il m'adressait une question naïve, me demandant, par exemple : « Avez-vous des canons ? Avez-vous des cloches dans votre pays ? Est-ce qu'il y a des fruits chez vous ? Êtes-vous riche ? »

Après l'*Angelus* nous arrivâmes au canton de Rostino ou de Morosaglia, lieu de naissance des Paoli. C'est la contrée la plus glorieuse dans l'histoire de la Corse, le centre de l'ancienne et démocratique *Terre de commune*. Avant d'arriver au village, Marcantonio prit congé de moi : il voulait passer la nuit dans une maison de campagne pour rentrer chez lui avec les chevaux le lendemain matin. Il me donna un baiser fraternel, puis s'en retourna grave et taciturne ; et moi, tout heureux de me trouver dans cette héroïque terre d'hommes libres, je continuai seul mon voyage pour arriver au couvent de Morosaglia.

J'ai encore une heure à passer dans cette campagne pres-

que déserte. Avant d'entrer dans la maison de Paoli, je vais continuer son histoire et celle de son peuple au point où je l'ai interrompue.

CHAPITRE VIII

PASCAL PAOLI

Il cittadin non la città son io.

ALFIERI (*Timoléon*),

Lorsque Pascal Paoli eut quitté la Corse avec son frère Clément et d'autres compagnons d'infortune, il fut aisé aux Français de se rendre maîtres de l'île. Il ne restait plus que des bandes de guerillas isolées, qui continuèrent la lutte dans les montagnes. Un noble champion de la liberté se distingua surtout parmi elles, et mérite que l'on conserve sa mémoire. Ce fut le pauvre curé de Guagno, Domenico Leca, de l'ancienne famille de Giampolo. Il avait juré sur les Saints Evangiles de rester fidèle à la liberté, et de mourir plutôt que de renoncer à la lutte. Lors donc que le pays tout entier eut fait sa soumission, l'ennemi le somma de déposer les armes : Leca déclara qu'il ne pouvait violer son serment. Il congédia tous ceux de ses paroissiens qui étaient fatigués de le suivre, et accompagné de quelques amis fidèles, il se jeta dans les montagnes. Pendant des mois il lutta encore, mais seulement pour sa défense ; et toutes les fois que des ennemis blessés tombaient dans ses mains, il les traitait avec une humanité toute chrétienne. Jamais il ne fit de mal à personne que dans une guerre honorable. Les Français l'invitèrent à descendre, lui promettant de le laisser vivre tranquille

dans son village. Le curé de Guagno continua à mener dans les montagnes son existence vagabonde, car il voulait rester libre ; et lorsque tous ses compagnons l'eurent abandonné, de pauvres chevriers prirent soin de lui. Un jour on le trouva mort dans une grotte : fatigué, triste, mais libre, il avait rendu son âme au Seigneur. Giuseppe Ottaviano Savelli, proche parent de Paoli et ami d'Alfieri, a célébré la mémoire du curé de Guagno dans une poésie latine qui a pour titre *Vir nemoris*, l'homme des bois.

A cette époque les Corses émigrés en Italie tentèrent plusieurs fois de débarquer dans leur île, à l'exemple de Vincentello, Renuccio, Giampolo et Sampiero, pour la délivrer du joug de l'étranger. Jamais ils ne réussirent. Un grand nombre furent jetés dans les cachots, d'autres traînés sur les galères de Toulon, comme des Ilotes révoltés. Abbatucci, l'un des derniers défenseurs de l'indépendance de son pays, faussement accusé de haute trahison, fut condamné à être marqué à Bastia par la main du bourreau. Lorsqu'il fut sur l'échafaud, l'exécuteur n'osant lui appliquer le fer rouge, « Fais ton devoir ! » lui cria un juge français. Le bourreau se tourna vers le juge en lui présentant le fer comme s'il voulait le marquer lui-même. Plus tard Abbatucci fut réhabilité.

Marbeuf succéda dans le commandement de la Corse au comte de Vaux. Son administration fut bienfaisante : les anciens S*tatuts* furent conservés, les Douze rétablis, et les abus de la justice réprimés. Le pays était dans un complet dénûment : on tâcha de relever son industrie et son agriculture. Après avoir gouverné la Corse pendant seize ans, Marbeuf mourut à Bastia en 1786.

Lorsque la Révolution française éclata, on perdit de vue les intérêts de l'île, emportés par la grande tourmente, et les Corses, ardents amis de la liberté, se jetèrent avec enthousiasme dans le nouveau courant. Le député Saliceti

proposa d'incorporer la Corse à la France, pour que son pays pût jouir de la libre constitution que cette dernière venait de se donner. Cela se fit, en effet, par décret de l'assemblée constituante du 30 novembre 1789, et c'est avec le plus grand enthousiasme que l'île entière salua la nouvelle de cet heureux événement. Le changement, le contraste étaient bien singuliers : la même France qui, vingt ans auparavant, avait envoyé ses troupes pour anéantir la liberté des Corses, venait d'élever leur constitution sur le trône de ses rois.

La Révolution trouva Paoli en exil. Il était d'abord allé en Toscane, puis à Londres où on l'avait accueilli avec honneur. Paoli s'était rendu en Angleterre sans bruit : le noble citoyen, qui avait devancé l'Europe dans la nouvelle carrière, disparut paisiblement dans sa modeste maison d'Oxford-street. Il ne fit point de pompeuses déclamations. Il ne savait qu'agir virilement, et quand il fut condamné à l'inaction, il garda un silence plein d'une noble fierté. Un élève de l'école de Corte ne lui avait-il pas dit un jour : « Si l'on pouvait conquérir la liberté par des paroles, tout le monde serait libre ? » Lorsque Napoléon, à bord du *Bellérophon*, demandait un asile à l'Angleterre, et cherchait ainsi, en véritable Corse, son dernier refuge dans les droits de l'hospitalité, il se comparait à Thémistocle se mettant sous la protection de l'étranger. Napoléon n'avait pas le droit de se comparer au grand citoyen de la Grèce : ce Thémistocle errant, c'était Paoli.

Voici deux lettres de cette époque :

PAOLI A SON FRÈRE CLÉMENT

(QUI ÉTAIT RESTÉ EN TOSCANE)

Londres, 3 octobre 1769. — Je n'ai pas encore reçu de vos lettres. Je crains qu'elles ne soient interceptées, car cela

importe beaucoup à nos ennemis.... Le roi et la reine m'ont bien accueilli. Les ministres sont venus me voir. Cette réception a déplu à quelques ministres étrangers : j'apprends qu'ils ont adressé ici des réclamations à la Cour. J'ai promis d'aller dimanche visiter à la campagne le duc de Glocester, qui est très bien disposé pour nous. J'espère être bientôt à même de secourir ceux des nôtres qui se trouvent avec vous, pourvu que Vienne me seconde un peu. Les Anglais vont entrer en scène ; ils connaissent maintenant l'importance de la Corse. Le roi m'en a parlé beaucoup ; il s'est exprimé sur mon compte avec une bonté dont j'ai été confus. L'accueil qu'on m'a fait à la Cour m'a presque attiré la colère des hommes de l'opposition ; quelques-uns d'entre eux ont commencé à lancer des satires contre moi. Pour les exciter davantage, mes ennemis disaient d'un air mystérieux que j'avais vendu ma patrie ; qu'avec l'argent des Français j'avais acheté un domaine en Suisse ; que les Français respectaient nos biens ; que je machinais avec ces ministres parce qu'ils étaient eux aussi vendus à la France. Mais je crois que maintenant tout le monde est détrompé ; et chacun approuve la résolution que j'ai prise de n'entrer dans aucun parti, et de favoriser au contraire tout ce qui me semble propre à amener une entente générale, sans que personne ait à faire le sacrifice de ses intérêts particuliers.

Adressez-moi une liste exacte de tous ceux de nos amis qui se sont expatriés, et dites-moi quelle est la dépense nécessaire ; envoyez-moi aussi des nouvelles de la Corse. Il faut que les lettres me soient adressées sous le couvert d'un ami ; autrement, elles ne m'arriveront pas. Je suis en parfaite santé. Jusqu'à présent ce climat me semble bien doux.

La campagne est ici toujours verte. Il faut la voir pour se faire une idée des charmes du printemps ; le sol de l'Angleterre a les douces ondulations de la mer agitée par une fai-

ble brise. Bien que les hommes soient ici livrés aux passions des partis politiques, ils travaillent ensemble comme s'ils vivaient en parfaite harmonie : ils sont humains, raisonnables, généreux en tout, et heureux sous une constitution on ne peut meilleure. Cette ville est un monde : elle est certainement la plus belle qui existe. On dirait qu'à chaque instant son fleuve lui amène une flotte ; je crois que Rome n'a été ni plus grande, ni plus riche. Mais ce qui se compte par *pauls* chez nous, se paie ici par *guinées*, c'est-à-dire par louis. J'ai écrit pour une remise d'argent ; je n'ai pas voulu en entendre parler pour moi avant d'être fixé sur ce qu'on réserve aux autres ; je sais que ce gouvernement est dans de bonnes dispositions à notre égard. S'il ne peut rien faire pour le moment et qu'il soit forcé de temporiser, il sera prêt à la première guerre. Je vous salue tous ; vivez contents, et ne vous préoccupez pas de moi.

CATHERINE DE RUSSIE A PASCAL PAOLI (1)

Monsieur le Général de Paoli,

A Saint-Pétersbourg, 27 avril 1770. — J'ai reçu votre lettre de Londres du 15 février. Tout ce que le comte Alexis Orloff vous a fait savoir de mes bonnes intentions envers vous, Monsieur, est une suite des sentiments que m'ont inspirés votre grandeur d'âme, et la façon généreuse dont vous avez défendu votre patrie. Le détail de votre séjour à Pise m'est connu. Il contient, entre autres, l'estime de tous ceux qui

---

(1) Nous donnons le texte même de la lettre.

ont eu l'occasion de vous connaître. Telle est la récompense de la vertu, dans quelque situation qu'elle se trouve. Soyez assuré que je prendrai toujours une part sincère à la vôtre.

Le motif de votre voyage en Angleterre était une conséquence naturelle de vos principes envers votre Patrie. Il ne manque à la bonté de votre cause que des circonstances heureuses. Les intérêts naturels de notre empire étant aussi liés qu'ils le sont avec ceux de la Grande-Bretagne, l'amitié réciproque des deux Nations qui en résulte, l'accueil que mes flottes en ont reçu, celui que mes vaisseaux dans la Méditerranée et le commerce de la Russie auraient à attendre d'un peuple libre et ami des miens, sont des motifs qui ne sauraient que vous être favorables. Aussi pouvez-vous être assuré, Monsieur, que je ne négligerai point les occassions qui pourront se présenter de vous rendre tous les bons offices que les conjonctures pourront permettre.

Les Turcs m'ont déclaré la guerre la plus injuste qui fût peut-être jamais. Je ne puis dans ce moment que me défendre. La bénédiction du ciel qui a accompagné jusqu'ici la bonté de ma cause, et que je prie Dieu de me vouloir bien continuer, démontre assez que la justice n'est pas longtemps oppressée ; et que la patience, l'espérance et le courage viennent à bout, dans le monde, des choses les plus difficiles. Je reçois avec plaisir, Monsieur, les assurances d'attachement que vous voulez bien me donner, et je vous prie d'être sûr de l'estime avec laquelle je suis

CATHERINE.

Après vingt ans d'exil, passés à Londres, Paoli fut enfin rappelé. Les Corses lui envoyèrent une députation, et l'Assemblée Nationale française lui écrivit elle-même pour l'inviter à revenir.

Le 3 avril 1790, il arriva pour la première fois à Paris. Il y fut acclamé comme le Washington de l'Europe. Lafayette était toujours à ses côtés. Il se rendit à l'Assemblée Nationale où de chaleureux applaudissements et de magnifique discours saluèrent sa présence. Il parla lui-même en ces termes (1) :

« Messieurs, ce jour est le plus heureux, le plus beau de ma vie : je l'ai passée à rechercher la liberté, et j'en vois ici le plus noble spectacle. J'avais quitté ma patrie asservie, je l'ai retrouvée libre, je n'ai plus rien à souhaiter. Je ne sais, depuis une absence de vingt ans, quel changement l'oppression aura fait sur mes compatriotes. Il ne peut être que funeste, car le joug avilit toujours. Mais vous venez d'ôter aux Corses leurs fers : vous leur avez rendu leurs vertus premières. En retournant dans ma patrie, mes sentiments ne peuvent vous être douteux. Vous avez été généreux pour moi, et jamais je n'ai été esclave. Ma conduite passée, que vous avez honorée de votre suffrage, vous répond de ma conduite future. J'ose dire que ma vie entière a été un serment à la liberté ; c'est déjà l'avoir fait à la constitution que vous établissez. Mais il me reste à le faire à la nation qui m'a adopté, et au souverain que je reconnais ; c'est la faveur que je demande à l'auguste assemblée nationale. »

Au club des *Amis de la Constitution*, Robespierre dit à Paoli :

« Il y eut un temps où nous cherchions à opprimer la liberté dans son dernier asile... Mais non ! ce fut là le crime du despotisme ;... le peuple français l'a réparé. Quelle magnifique expiation pour la Corse conquise et pour l'huma-

(1) Nous reproduisons son discours d'après le *Moniteur* du 24 avril 1790.

nité outragée ! Généreux citoyens ! Vous avez défendu la liberté à une époque où nous n'osions pas même l'espérer. Vous avez souffert pour elle ; vous triomphez avec elle, et votre triomphe est le nôtre. Unissons-nous pour la conserver toujours, et que ses lâches ennemis pâlissent d'épouvante à la vue de cette sainte confédération ! »

Paoli ne prévoyait point alors dans quelle situation les événements le placeraient bientôt vis-à-vis de la France, qu'il aurait encore une fois à combattre les armes à la main. Il partit pour la Corse. Arrivé à Marseille, il trouva une autre députation de ses compatriotes, parmi lesquels étaient deux jeunes chefs du club d'Ajaccio, les frères Joseph et Napoléon Bonaparte. C'est au Cap-Corse qu'il toucha de nouveau le sol de la patrie ; il le baisa en pleurant. On le conduisit en triomphe de canton en canton, et partout le *Te Deum* fut chanté en son houneur.

Nommé président de l'assemblée départementale et général commandant la garde civique de la Corse, Paoli se consacra tout entier aux affaires de son administration. En 1791, on l'investit du commandement en chef de la division et de l'île.

L'intérêt particulier de la Corse s'était tu un instant devant la Révolution française. Mais il ne tarda pas à faire entendre sa voix, surtout dans le cœur de Paoli, dont la vertu maîtresse fut toujours le patriotisme. Il ne pouvait devenir Français, oublier que son peuple était naguère indépendant et régi par ses propres lois. Aussi eut-il bientôt des rapports assez tendus avec quelques chefs de parti, dont les uns, comme Gaffori, Rossi, Peretti et Buttafuoco étaient aristocrates et penchaient pour la monarchie française, d'autres, tels que les Bonaparte, Saliceti et Arena, étaient de fougueux démocrates et ne voyaient le bonheur du

monde que dans le tourbillon révolutionnaire où la France se laissait alors entraîner.

Par l'exécution du roi et les sauvages folies des démagogues, Paoli se sentit atteint dans ses principes humanitaires. Il se détacha peu à peu de la Révolution ; la rupture devint publique lorsque la France lui attribua l'insuccès de la malheureuse expédition de Sardaigne.

Accusé, ainsi que le procureur syndic Pozzo-di-Borgo, d'avoir voulu séparer la Corse de la France, il fut mandé à la barre de la Convention. Il refusa d'obéir. Dans un manifeste plein de dignité, il repoussa l'accusation, et se plaignit en même temps de se voir traiter en criminel à la fin de sa carrière, qui n'était qu'un long sacrifice à la liberté.

Un Paoli devait-il, en effet, se soumettre à des braillards, à des comédiens ? Fallait-il que le noble héros allât poser sous le couteau de l'infamie sa tête vénérable ? Telle aurait donc été la fin d'une existence si largement, si noblement remplie ?

Ce refus amena Paoli et les Paolistes à se séparer effectivement de la France. La Convention envoya des commissaires en Corse et, sur leur rapport, elle déclara le général coupable de haute trahison et hors la loi. L'île entière se divisa en deux camps ennemis, les Républicains et les Patriotes, et les deux partis en vinrent bientôt aux mains.

Paoli résolut de mettre son pays sous la protection de l'Angleterre ; rien, en effet, ne devait lui tenir plus à cœur. Il se concerta avec l'amiral Hood qui se trouvait devant Toulon ; et cet officier partit pour la Corse avec ses vaisseaux. Le 2 février 1794, il débarqua près de Saint-Florent. Après une violente canonnade, cette place se rendit aux Anglais. Bastia tomba aussi en leur pouvoir à la suite d'une capitulation signée par le général Antonio Gentili. Mais Calvi, qui dans les siècles passés avait bravement soutenu tant d'as-

sauts, résista plus longtemps. Les bombes anglaises y causèrent d'effrayants ravages et firent de la petite ville un monceau de ruines. Le 20 juillet 1794 elle se rendit enfin, et le général Casabianca qui la commandait s'embarqua pour la France avec la garnison. Comme Bonifacio et Ajaccio étaient déjà entre les mains des Paolistes, les Républicains n'avaient plus dans l'île aucun point d'appui. Ils émigrèrent en masse, et Paoli et les Anglais restèrent les maîtres partout.

Une Consulte générale, ouverte à Corte le 10 juin 1794, avait prononcé la séparation de la Corse d'avec la France et demandé le protectorat de l'Angleterre. Mais cette puissance exigeait la souveraineté. Il s'ensuivit une rupture entre Paoli et Pozzo-di-Borgo, que Sir Gilbert Elliot avait gagné à ses vues. Le 19 juillet 1794, les Corses assemblés déclarèrent vouloir se réunir à la Grande-Bretagne, à condition de conserver leur indépendance sous un vice-roi qui gouvernerait d'après la constitution de leur pays.

Paoli comptait être nommé vice-roi. Il se trompa ; ce fut Elliot que l'on choisit. On commit là une grande maladresse : Elliot ne connaissait point la Corse, et Paoli était blessé au cœur.

Le vieux patriote rentra dans la vie privée, et Elliot écrivit à Georges III qu'il était nécessaire de l'éloigner. C'est ce qui eut lieu. Le roi l'invita à se rendre à Londres pour y passer le reste de sa vie au milieu des honneurs de la Cour. Paoli était chez lui à Morosaglia quand il reçut cette invitation. Plein de tristesse, il prit la route de Saint-Florent, où il s'embarqua pour l'Angleterre. C'est au mois d'octobre de l'année 1795, que pour la troisième et dernière fois il dit adieu à sa patrie. Ce grand citoyen eut le sort de presque tous les législateurs de l'antiquité : payé d'ingratitude pour les services rendus à son pays, il termina à l'étranger une douloureuse existence. Les plus grands hommes de la Corse,

Paoli et Napoléon, ennemis l'un de l'autre, devaient ainsi tous les deux mourir sur la terre anglaise et y avoir un tombeau.

Les Anglais ne connaissaient point la Corse. Aussi, l'administrèrent-ils fort mal, en dépit du bon sens. Leur domination fut de courte durée. Après ses premiers triomphes en Italie, Napoléon envoya dans l'île les généraux Gentili et Casalta avec un corps de troupes et, à leur apparition, les Corses, irrités par l'exil de Paoli, se révoltèrent aussitôt contre les Anglais, qui évacuèrent avec une précipitation inexplicable un pays dont les séparait un immense abîme de contradictions nationales. En novembre 1796, il n'y avait déjà plus un seul Anglais en Corse. L'île retourna ainsi à la France.

Paoli put encore assister à l'empire de Napoléon, et voir un de ses compatriotes à la tête de l'Europe. C'est une satisfaction que le sort voulut du moins lui accorder. Après avoir passé douze autres années à Londres dans l'exil, il mourut le 5 février 1807, à l'âge de 82 ans : il s'endormit doucement du dernier sommeil, en songeant à son peuple qu'il avait tant aimé.

Paoli est le plus ancien législateur et comme le patriarche de la liberté de l'Europe. Dans sa dernière lettre à son ami Padovani, le noble vieillard, jetant un coup d'œil sur sa longue carrière, dit avec humilité : « J'ai déjà assez vécu ; et si l'on m'offrait de me faire recommencer l'existence, je refuserais ce don, à moins qu'il ne fût accompagné du sentiment et de la connaissance de ma vie passée ; ce qui me permettrait d'en corriger les erreurs et les folies ».

Voici la lettre par laquelle un exilé corse fit connaître à son pays la mort du général :

GIACOMORSI A M. PADOVANI

Londres, 2 juin 1807. — Il n'est que trop vrai ! Les feuilles publiques ne vous ont pas cette fois trompés en vous annonçant la mort du pauvre général. Il et tombé malade lundi, 2 février, vers huit heures est demie du soir, et le jeudi soir à onze heures et demie il a expiré dans mes bras. Il laisse de quoi entretenir quatre professeurs à l'école ou université de Corte, avec un traitement annuel de cinquante livres sterling chacun, et un autre maître à l'école de Rostino, qui doit être établie à Morosaglia.

Le 13 février il a été inhumé à Saint-Pancrace, cimetière habituel des catholiques. Ses funérailles ont coûté environ cinquante livres. Vers le milieu du mois d'avril dernier, je me suis rendu à Westminster-Abbey avec le docteur Barnabi, afin de choisir une place pour un monument avec buste que nous voulons élever au général.

Paoli a dit en mourant : « Mes neveux n'ont pas grand' chose à espérer de moi ; mais, pour les consoler, je leur laisse en souvenir ce verset de la Bible : Jamais je n'ai vu un homme juste délaissé, ni ses enfants demander du pain. »

CHAPITRE IX

AU LIEU NATAL DES PAOLI

Il était déjà tard quand j'arrivai à Rostino ou Morosaglia. Ce nom désigne plusieurs hameaux disséminés sur l'âpre montagne. Dans ce labyrinthe de petits villages, rapprochés les uns des autres, et de rudes sentiers, perdus au milieu de châtaigniers gigantesques, où il me fallait sans cesse monter et descendre, j'eus beaucoup de peine à démêler le chemin du couvent de Morosaglia. En face du couvent se trouve une auberge, chose rare dans les villages du pays. J'y trouvai un jeune homme fort éveillé, qui me dit être le directeur de l'école Paoli ; il me promit son assistance pour le jour suivant.

Le lendemain matin, je me rendis à la Stretta, lieu natal des trois Paoli. Il faut voir la *casa Paoli* pour bien compren-l'histoire des Corses. Ces hommes extraordinaires nous inspirent alors encore plus d'admiration. C'est une noire et pauvre habitation de paysans, posée sur un bloc de granit. Une fraîche source de montagne coule devant la porte. La maison est bâtie en pierres mal jointes, ébréchée ainsi qu'une vieille tour, trouée partout, avec un petit nombre de fenêtres sans symétrie et sans vitres, munies de simples volets en bois comme au temps de Paoli. Lorsque Pascal Paoli, nommé général des Corses, était attendu de Naples, son frère Clément fit mettre des carreaux aux fenêtres pour lui rendre

plus confortable le foyer paternel. Mais à peine le jeune homme fut-il entré dans sa chambre et eut-il remarqué ce changement, qu'il brisa toutes les vitres avec sa canne, disant qu'il ne venait pas en grand seigneur dans la maison de son père, mais en simple enfant du pays. Comme alors, les fenêtres sont encore aujourd'hui sans carreaux. On y jouit du sublime panorama des montagnes du Niolo, et la vue s'étend jusqu'au Monte Rotondo qui se perd dans les nues.

Une jeune et modeste paysanne de la famille Tommasi, parente de Paoli, m'introduisit dans la maison. Tout y porte un cachet rustique : un escalier en planches, fort roide, conduit à un logement de mesquine apparence ; on y voit encore la table et les chaises en bois ordinaire qui ont appartenu à Paoli : j'étais heureux dans la petite chambre de *Pasquale*, plus heureux que dans celle où naquit Napoléon.

Je m'y représentai cette grave et noble figure humaine, à côté des mâles physionomies de son père et de son frère. C'est ici qu'au mois d'avril 1724, le grand Pasquale a vu le jour. Sa mère Dionisia Valentini, une vaillante femme, était née près de ce Pontenovo qui devait être si funeste à son fils. Son père Hyacinthe, nous le connaissons déjà. Il était médecin lorsqu'avec Ceccaldi et Giafferri il fut nommé général des Corses. Par les grandes vertus qu'il possédait lui-même, il était bien digne de donner de tels enfants à sa patrie. Orateur distingué, il était aussi connu comme poète. Au milieu du bruit des armes, ces génies vigoureux avaient encore le loisir et la force de dégager leur âme de l'étreinte de la réalité, de dominer les événements avec leur poésie aux éclats métalliques, qui rappelle les vers de Tyrtée. Voici un sonnet, armé de toutes pièces, que Hyacinthe Paoli adressa en 1735 au brave Giafferri, sur la bataille de Borgo :

A DON-LUIGI GIAFFERRI

A coronar l'eroe di Cirno invitto
Marte discenda, e se gl'inchini il Fato;
E i sospiri del Ligure sconfitto
Diano alla tromba della Fama il fiato.

Fatto appena di Golo il bel tragitto,
Del nemico espugnò forte steccato;
Sprezzò i perigli, e al disugual conflitto
Virtù prevalse ov'ei comparve armato.

Cirno lo scelse, e il suo destin gli arrise;
E il gran litigio a cui l'Europa è attenta
Al suo valore, al brando suo commise.

Il brando ch'anche il fier destin paventa
All'ingrata Liguria il crin recise;
E'l scettro a Cirno la sua man presenta (1).

(1) Pour couronner l'indomptable héros de Cyrnos, — que Mars descende du Ciel; que le Destin s'incline devant lui; — et que les soupirs arrachés à Gênes par sa défaite — fassent résonner la trompette de la Renommée.

Il franchit hardiment le Golo, — et conquit aussitôt les forts retranchements de l'ennemi; — malgré les dangers, il affronta une lutte inégale, — et la Vertu triompha partout où il parut en armes.

Cyrnos l'a choisi pour champion, et le Destin lui a souri; — le grand combat auquel l'Europe assiste attentive, — c'est à son glaive, c'est à sa valeur qu'il a été confié.

Son épée, que redoute le Destin lui-même, — a abattu la force de l'ingrate Ligurie; — et sa main victorieuse remet enfin le sceptre à Cyrnos.

Tous ces hommes sont coulés dans le bronze grec. C'étaient des héros de Plutarque, semblables à Aristide, à Epaminondas et à Timoléon. Ils pouvaient bien s'imposer des sacrifices, se sacrifier eux-mêmes pour la patrie, ces citoyens vaillants et modestes ! Ils avaient grandi dans l'action et non dans les théories ; la haute noblesse de leurs principes avait pour fondement l'expérience et les faits. Si l'on veut les caractériser d'un mot, ce mot s'appellera *vertu*, dont la fleur la plus pure est la *liberté*.

Je remarque un portrait de Paoli. Je ne pouvais me le représenter autrement. La tête est puissante et lumineuse, le front haut, la chevelure longue et flottante. Les sourcils épais retombent un peu sur les yeux, et semblent prêts à se froncer de colère ; mais de grands yeux bleus et limpides, brillant de la lumière même de la raison, éclairent une figure imberbe, pleine de douceur, de noblesse et d'humanité.

L'un de mes plaisirs les plus vifs, c'est de considérer les portraits et les bustes des grands hommes. Il y a quatre périodes qui m'attirent spécialement : la grecque, la romaine, la grande époque du quinzième et du seizième siècles, et celle du dix-huitième. On ne finirait pas si on voulait mettre en ligne les bustes de tous les grands hommes marquants du dix-huitième siècle ; un pareil musée aurait certainement son prix. Lorsque j'en examine seulement un petit groupe, il me semble qu'ils ont tous un certain air de famille, résultant d'une conformité de principes : Pascal Paoli, Washington, Franklin, Vico, Genovesi, Filangeri, Herder, Pestalozzi, Lessing.

La tête de Paoli a une ressemblance frappante avec celle d'Alfieri. Bien que ce dernier fût, comme Byron, un aristocrate orgueilleux et égoïste, et qu'on doive le placer fort au-dessous de son contemporain Paoli, du grand citoyen dont l'âme sereine débordait d'amour pour l'humanité, il possédait

cependant une admirable énergie, et son cœur brûlait de haine contre les tyrans. Aussi, mieux que le Grand Frédéric, était-il à même de comprendre le caractère de Paoli.

Frédéric envoya un jour à Paoli, dans cette même maison où je me trouve, une épée d'honneur portant ces mots : « *Libertas, Patria* ». Qui sait ? Au fond de son royaume de Prusse, il voyait peut-être en lui un grand homme de guerre. *Pasquale* n'était point soldat ; son épée, ce fut toujours son frère Clément. Quant à lui, c'était la tête pensante, le citoyen au cœur noble et fort.

Après avoir composé sa tragédie de Timoléon, Alfieri l'adressa à Paoli, avec la lettre suivante :

« Au noble citoyen Pascal Paoli, magnanime défenseur des Corses.

» Écrire des tragédies sur la liberté dans la langue d'un peuple qui n'est point libre, peut passer avec raison pour une vraie folie aux yeux de celui dont le regard ne s'étend pas au-delà des choses présentes. Mais quiconque par les continuelles vicissitudes du passé a appris à juger de l'avenir, raisonnera peut-être autrement. Aussi, est-ce à vous que je veux dédier cette tragédie, à vous qui, possédant, chose bien rare, une saine connaissance d'autres temps, d'autres peuples et d'autres idées, auriez dû naître et agir dans un siècle moins amolli que le nôtre. Mais, comme il n'a certes pas dépendu de vous que votre patrie ne fût libre et que, contrairement aux habitudes du vulgaire, je juge les hommes par leurs œuvres et non par le succès, je vous crois digne d'entendre les paroles de Timoléon, parce que vous pouvez pleinement les comprendre et les sentir. »

Sur l'exemplaire destiné à Paoli, Alfieri écrivit ces mots :

C'est en vain, ô Paoli, que, toi par le glaive et moi par la plume, nous avons tenté de réveiller l'Italie. Vois si ma main a pu noter ici les sentiments de ton cœur. V. Alfieri.

Paris, le 11 avril 1790.

Alfieri montra un sens délicat en dédiant à Paoli sa tragédie de Timoléon, de ce républicain vertueux qui mourut comme un simple citoyen, après avoir donné de sages institutions démocratiques au peuple de Sicile qu'il avait heureusement affranchi. Ainsi que la plupart des grands hommes du dix-huitième siècle, Paoli aimait à lire Plutarque. Epaminondas était son héros favori. C'étaient deux natures sœurs : fuyant tous deux le faste, ils se renfermaient modestement dans leur amour pour la patrie.

Paoli avait le goût des livres, et sa bibliothèque était fort soignée. Il avait une mémoire très heureuse : un vieillard me raconta que, dans son enfance, il passait un jour sur la route avec un de ses camarades d'école en récitant un passage de Virgile ; Paoli, qui se trouvait par hasard derrière eux, lui tapa sur l'épaule et continua le morceau.

Un grand nombre de particularités de la vie de Paoli se trouvent encore dans la bouche du peuple. Il existe toujours des vieillards qui l'ont vu se promener sous ces châtaigniers avec son habit vert bordé d'or, couleurs nationales de la Corse, et son gilet de drap brun. Dès qu'il se montrait, il était aussitôt entouré de paysans, qu'il traitait comme ses égaux. Il était accessible à tout le monde, et il se rappelait vivement combien il avait dû regretter un jour de s'être tenu pendant une heure enfermé chez lui. C'était à l'époque de la dernière lutte pour la liberté. Se trouvant à Sollacarò, accablé de besogne, il avait donné ordre à la garde de ne laisser

entrer personne. Quelque temps après. on vit paraître à la porte du général une femme en robe de deuil, suivie d'un jeune homme armé : elle était enveloppée dans la *faldetta*, et portait au cou les armes de la Corse, une tête de More en argent, suspendues par un ruban noir. Elle demanda à être introduite ; la garde la repoussa. Au bruit qu'on faisait, Paoli ouvrit la porte et demanda brusquement à la femme ce qu'elle voulait. Elle lui répondit avec une gravité pleine de tristesse : « Monsieur, veuillez m'écouter. J'étais mère de deux enfants ; l'un est tombé à la tour de Girolata, l'autre est ici devant vous. Je l'offre à la patrie : il prendra la place de son frère. » Puis se tournant vers le jeune homme : « Mon fils, lui dit-elle, n'oublie pas qu'avant d'être à ta mère, tu appartiens à la patrie. » Et elle s'éloigna. Paoli resta un instant comme foudroyé, puis courant après la femme qui venait de disparaître, il l'embrassa avec émotion ainsi que son fils, et la présenta aux officiers qui l'entouraient. Paoli répétait souvent que jamais il n'avait été aussi troublé que devant cette femme magnanime.

Paoli resta toujours célibataire ; son peuple, c'était là sa famille. Il eut une seule nièce, fille de son frère Clément, qu'il maria avec le corse Barbaggi. Cependant, lui qui possédait toutes les vertus de l'amitié, il ne devait pas fermer son cœur à l'amour. Il nourrit une tendre affection pour une noble femme, pleine d'esprit, brûlant de patriotisme, à laquelle les hommes les plus considérables de l'île venaient confier leurs plans et leur patriotiques pensées. Cette Roland corse n'avait point de salon : c'était une nonne, issue de la noble famille des Rivarola. Un seul trait nous montrera quelle part active elle prenait à ces luttes pour la liberté : après la conquête hardie de Capraia par Achille Murati, elle ressentit une telle joie qu'elle passa elle-même dans cette île, comme pour en prendre possession au nom de Paoli. Le

général lui a adressé un grand nombre de lettres, purement politiques.

Pour se faire une idée de la grande activité de Paoli, il faut lire sa correspondance. Les plus importantes de ses lettres ont été réunies en un fort volume par le savant italien, N. Tommaseo. Elles révèlent un esprit ferme et lucide. *Pasquale* n'écrivait pas volontiers lui-même : il dictait, comme Napoléon. Il n'aimait pas à s'asseoir : son esprit ne lui laissait point de trève. On disait de lui qu'il ignorait la date du jour où l'on était, mais qu'il lisait dans l'avenir et avait souvent des visions prophétiques.

La mémoire de Paoli est sacrée chez son peuple. En entendant parler de Napoléon, le cœur des Corses s'enfle d'orgueil ; mais au nom de Paoli, leur œil s'illumine, comme celui d'un fils au souvenir d'un noble père qu'il a perdu. Il est impossible qu'un homme, après sa mort, puisse inspirer à tout un peuple plus d'amour et de vénération que Pascal Paoli ; et si la gloire posthume est comme une seconde existence, cet homme, le plus grand de la Corse et de l'Italie au dix-huitième siècle, est mille fois vivant, que dis-je ? il vit dans le cœur de tous les Corses, depuis le vieillard qui l'a connu jusqu'à l'enfant dans l'âme duquel on a gravé l'exemple de ses vertus. Il n'y a pas de nom plus noble que celui de *Père de la Patrie*. La flatterie l'a souvent prodigué et rendu ridicule ; en Corse, j'ai reconnu qu'il peut être encore une vérité.

Paoli forme un beau contraste avec Napoléon : c'est la philanthropie opposée à l'égoïsme. Aucun mort ne se dresse derrière lui pour le maudire. Sur un signe de Napoléon, des millions d'hommes furent sacrifiés pour la gloire et la conquête. Le sang que Paoli fit répandre coula toujours pour la liberté, et la Patrie le donnait comme le pélican, en s'ouvrant la poitrine, donne le sien pour abreuver sa languissante progéniture.

Le souvenir de *Pasquale* n'a point l'illustration des batailles ; mais l'école populaire, fondée ici même à Morosaglia, suffirait à l'honorer ; cette gloire me semble plus belle pour l'homme que la gloire de Marengo et des Pyramides.

J'ai visité cette école léguée par le grand patriote. Elle est établie dans l'ancien couvent, et comprend deux classes, l'inférieure avec cent cinquante élèves et la supérieure avec quarante environ. Mais deux maîtres ne suffisent pas pour un si grand nombre d'enfants. Le maître de la classe inférieure fut assez aimable pour faire passer en ma présence un petit examen. L'indépendance d'esprit des Corses me frappa même chez ces petits garçons. Ils étaient là plus de cent réunis, de six à quatorze ans, divisés par groupes, de petits moricauds en guenilles, non lavés, tous avec leur bonnet sur la tête. Quelques-uns portaient la croix d'honneur pendue au ruban rouge, et ces décorations produisaient un effet assez comique sur la poitrine de ces diablotins noirs qui, la tête appuyée sur les deux mains, regardaient crânement devant eux, tout fiers peut-être d'appartenir à l'école Paoli. Tous les samedis on distribue des croix aux élèves, qui les portent pendant la semaine suivante. C'est une sotte coutume française qui peut avoir ici des conséquences funestes : elle favorise les passions malsaines en faisant naître de bonne heure une fausse ambition chez les Corses, qui ne sont que trop possédés d'ailleurs de la manie de se distinguer. Ces jeunes Spartiates lisaient Télémaque. Je priai le maître de faire traduire du français en italien : je voulais voir quelle connaissance ces enfants avaient de leur langue maternelle. Il s'excusa en disant que le gouvernement avait défendu d'enseigner l'italien dans les écoles. On y apprenait l'écriture, la lecture, le calcul, les éléments de la géographie et l'histoire sainte.

La classe inférieure est installée dans la salle du Chapitre de l'ancien couvent, où Clément Paoli a passé sa morne

existence. Cette salle spacieuse, avec sa grande fenêtre donnant sur les puissantes montagnes du Niolo et les champs illustrés par tant de batailles nationales, dans laquelle de jeunes Corses se réunissent pour écouter les leçons de leurs maîtres, pourrait bien faire envie à mainte université allemande. Il n'y a point, je crois, pour les Corses de moyen d'éducation plus efficace que le spectacle de cette sublime nature et le souvenir de leur glorieux passé ; et l'œil de l'enfant est déjà ennobli lorsqu'il s'attache au portrait qui orne les murs de cette salle, car ce portrait, c'est celui de Paoli.

CHAPITRE X

CLÉMENT PAOLI

> Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui apprend à mes mains à combattre, et à mes doigts à faire la guerre.
>
> (*Psaume 143*).

Le couvent de Morosaglia est peut-être le monument le plus vénérable de l'histoire de la Corse. Il s'élève noir et morne avec un sombre *campanile* à son côté : on dirait une légende de pierre. A toutes les époques, cet ancien couvent de Franciscains a été un siége de parlements. *Pasquale* y avait sa chambre et ses bureaux, et l'été on le voyait souvent au milieu des moines, qui, au besoin, prenant en main le crucifix, marchaient à la tête des combattants. Son frère Clément aimait aussi à y venir, et c'est dans l'une de ces cellules qu'il mourut en 1793.

Clément Paoli est un caractère fort remarquable. Fils aîné d'Hyacinthe, il se distingua comme soldat au service de Naples, puis devint général des Corses. Mais la politique ne convenait guère à son esprit fanatique. Lorsque son frère fut proclamé chef du pays, Clément rentra dans la vie privée : il endossa l'habit des Frères du Tiers-Ordre, et se plongea tout entier dans ses pieuses méditations. Pareil à Josué, il tombait en extase devant le Seigneur, puis il se relevait pour

se précipiter au milieu des batailles, car le Seigneur lui commandait la victoire. Il était le plus fier devant l'ennemi, le plus humble devant Dieu. Ainsi qu'Ali, il avait dans sa nature sombre quelque chose de prophétique.

Là où le danger était le plus grand, il apparaissait comme un ange vengeur : au couvent de Bozio, il vint délivrer son frère, assiégé par Marius Matra ; ce fut lui qui, après une terrible bataille, chassa les Génois d'Orezza. Il força San-Pellegrino et Saint-Florent, et triompha dans d'innombrables combats. Lorsque les Génois assaillirent Furiani avec toutes leurs forces, Clément resta pendant cinquante-six jours impassible au milieu des ruines. Mille bombes étaient tombées dans le village et en avaient fait un amas de décombres ; et Clément invoquait le Dieu des armées sans se laisser un instant ébranler dans son courage : la victoire fut le prix de sa constance.

La pensée de *Pasquale* guida les Corses à la liberté ; l'épée de Clément sut la leur conquérir. Même après que les Français eurent pris l'offensive en 1768, Clément accomplit les plus brillants faits d'armes. Il gagna la glorieuse bataille de Borgo, et lutta à Pontenovo en désespéré ; et lorsque tout fut perdu sans ressource, il courut sauver son frère. Il se jeta dans les montagnes du Niolo avec une poignée de braves pour arrêter le général Narbonne et assurer la retraite de *Pasquale* ; dès qu'il y fut parvenu, il alla le rejoindre à Bastelica, et s'embarqua tristement avec lui pour la Toscane.

Il ne le suivit pas en Angleterre. Il resta en Toscane, car la parole de l'étranger aurait troublé son cœur. Là, au fond du beau couvent de Vallombrosa, il se plongea de nouveau dans ses adorations extatiques et dans ses rigides pénitences ; et en voyant ce moine humblement prosterné en prières, on n'aurait jamais pu soupçonner en lui le redoutable héros de la liberté.

Après avoir passé vingt ans dans les cloîtres de Toscane, Clément revint en Corse, peu de temps avant son frère. Il sentit encore une fois son cœur s'enflammer de patriotiques espérances ; mais les événements apprirent bientôt au vieux héros que tout était perdu sans retour. Comme un pêcheur triste et pénitent, il mourut l'année même où la Convention mandait *Pasquale* à sa barre pour crime de haute trahison.

Aux yeux de Clément, le patriotisme était une religion. Une grande et sainte passion, à son paroxisme, a en elle-même quelque chose de religieux ; quand elle s'empare de tout un peuple, surtout dans les moments critiques, elle devient comme un culte divin. Durant ces jours de détresse, on entendait dans toutes les chaires le prêtre prêcher la guerre ; les moines prenaient les armes et les crucifix tenaient lieu d'étendards. Les assemblées se réunissaient surtout dans les couvents pour se placer en quelque sorte immédiatement sous la protection divine ; et les Corses mirent en effet, un jour, par décision populaire, leur pays sous l'égide de la bien-heureuse Vierge Marie.

Pasquale aussi était religieux. J'ai vu dans sa maison la chapelle qu'il y avait établie au fond d'une pièce obscure. Tous les jours il allait y prier Dieu. Mais Clément passait chaque jour six ou sept heures en adoration. Il priait même au milieu des batailles, et il était terrible à voir lorsque le chapelet dans une main et le mousquet dans l'autre, habillé comme un simple paysan corse, mais reconnaissable à ses grands yeux ardents et à ses épais sourcils, il s'agenouillait plein de ferveur. On dit qu'il chargeait son arme avec une promptitude furibonde et que, toujours sûr de son coup, il bénissait l'âme de la victime désignée en s'écriant : « Pauvre mère ! » Puis il sacrifiait l'ennemi au Dieu de la liberté. Après la bataille, il était doux et humain, mais toujours grave et profondément mélancolique. Il avait l'habitude de

dire : « Mon sang et ma vie sont à la patrie ; mon âme et mes pensées sont à Dieu. »

Les modèles de *Pasquale*, il faut les chercher parmi les Grecs, les modèles de Clément parmi les Machabées. Ce n'était point un héros de Plutarque, mais un héros de l'Ancien Testament.

CHAPITRE XI

LE VIEIL ERMITE

Multa linquitis, mortales, non quia contemnitis, sed quia desperatis posse consequi ; excitant enim se alternis stimulis spes et desiderium.

PÉTRARQUE (*De contemptu mundi*).

On m'avait dit à la Stretta qu'un de mes compatriotes vivait dans le village : c'était un vieux Prussien en béquilles et fort original. On lui avait aussi parlé de mon arrivée.

Lors donc que je revenais de la chambre où mourut Clément Paoli, tout absorbé par le souvenir de ce pieux héros, mon compatriote en béquilles s'avança vers moi clopin-clopant, et me donna une patriotique poignée de main. Je fis apporter à déjeuner. Nous nous mîmes à table, et pendant des heures j'écoutai les singulières histoires que me raconta le vieil Augustin de Nordhausen.

« Mon père, dit-il, était pasteur protestant. Il voulait m'élever dans la religion luthérienne ; mais dès mon enfance, j'eus de l'aversion pour le protestantisme, et reconnus que la doctrine luthérienne est une profanation de l'unique et véritable église, comme elle l'est réellement en esprit et en vérité. J'eus l'idée de devenir missionnaire : je suivis donc à Nordhausen les cours de latin, et fis ma Logique et ma Rhétorique. Après quoi, je partis pour la belle Italie. Je me

rendis à Casamari chez les Trappistes, et pendant onze ans je ne dis mot.

— Mais, mon ami Augustin, comment avez-vous donc pu résister si longtemps ?

— Ah ! bien oui ! Celui qui n'a pas un grand fonds de bonne humeur ne saurait y tenir. Chez les Trappistes, les hommes mélancoliques deviennent fous. Mais je connaissais le métier d'ébéniste, et je travaillais tout le jour en chantant dans mon cœur.

— Que vous donnait-on à manger ?

— Deux grandes assiettées de soupe aux herbes, du pain à discrétion et une demi-bouteille de vin. Je mangeais peu ; mais jamais dans ma bouteille il ne resta une goutte. Bénis soient Dieu et le bon vin ! Mon frère de droite avait toujours faim : il mangeait toujours deux assiettées de soupe et cinq pains après cela.

— Avez-vous vu le pape Pie IX ?

— Oui, je lui ai même parlé comme à un ami. Il était évêque de Rieti. J'y allai le Vendredi Saint chercher de l'huile sainte pour mon couvent. Déjà alors j'étais très malade ; quand je fus devant l'évêque, il baisa mon froc avec humilité et me dit en me congédiant : « Frère Augustin, vous êtes malade. Prenez quelque chose pour vous restaurer ! — Monseigneur, lui répondis-je, je n'ai pas encore vu un Frère manger le Vendredi Saint. — C'est égal ; vous avez la dispense, car vous n'êtes pas bien portant. » Et il fit prendre pour moi au meilleur hôtel un demi-poulet, un bouillon, de la confiture et du vin.

— Comment ! le Saint Père a aussi mangé ce jour-là ?

— Il n'a goûté que trois noix et trois figues. Cependant mon mal s'aggrava, et je me rendis en Toscane. Un beau jour j'eus en dégoût, en horreur les œuvres des hommes, et je résolus de me faire ermite. Je pris donc mes outils, et

après m'être pourvu du nécessaire, je m'embarquai pour la petite île de Montecristo. Elle a neuf milles de tour et n'est habitée que par des chèvres sauvages, des serpents et des rats. C'est là que Saint Maximilien, ancien évêque de Palerme, fut autrefois confiné par l'empereur Dioclétien. Il y a fait élever une église au haut d'un rocher ; plus tard on y a bâti un couvent, où résidaient cinquante moines, des Bénédictins d'abord, puis des Cisterciens, et enfin des Chartreux de Saint-Bruno. Les Religieux de Montecristo ont fondé un grand nombre de cloîtres en Toscane et fait beaucoup de bien : on leur doit l'hospice de Santa Maria Novella de Florence. Mais, voyez-vous, les Sarrasins enlevèrent les moines avec leurs bœufs et leurs gens de service ; ils ne purent attraper les chèvres qui s'enfuirent dans la montagne et devinrent sauvages.

— Avez-vous habité le vieux couvent ?

— Non, il est en ruines. Je vivais dans une grotte. Je l'ai arrangée avec mes outils, et j'ai même construit un mur pour en défendre l'entrée.

— Comment passiez-vous donc vos longues journées ? Vous étiez sans doute constamment en prières ?

— Oh, que non ! Je ne suis pas Pharisien. On ne saurait prier beaucoup; d'ailleurs, la volonté de Dieu se fait toujours. J'avais une flûte ; j'allais tirer aux chèvres sauvages, ou bien encore je regardais les vagues qui s'avançaient contre les rochers. J'avais aussi des livres de lecture.

— Lesquels ?

— Les œuvres complètes du Père Paul Segneri.

— Quelle est la végétation de l'île ?

Il n'y a que des bruyères et des orchis. On y trouve bien quelques petites vallées verdoyantes ; mais le sol est généralement pierreux. Un Sarde, arrivé dans l'île, me donna différentes graines : j'ai semé des légumes et planté même des arbres.

— Est-ce que l'île a des pierres rares ?

— Oui, du beau granit, et de la tourmaline noire qui se trouve dans une roche blanche. J'y ai vu aussi trois espèces de grenat noir. Enfin je tombai gravement malade. Par bonheur, des Toscans vinrent à Montecristo, et me ramenèrent sur le continent. Et depuis onze ans je suis ici, dans ce pays de fripons, car il n'y a ici que des fripons. Ce sont les médecins qui m'y ont fait venir. Mais, à la fin de l'année, j'espère bien retourner en Italie. C'est le pays du monde où l'on vit le mieux ; et les gens y sont si aimables ! Vous le voyez, je vieillis, je marche déjà sur des béquilles..... Je me dis un jour : « Tu es vieux, tu ne pourras bientôt plus exercer ton métier d'ébéniste ; iras-tu mendier alors ?.... » Je suis parti pour la montagne, et j'ai découvert le *Negroponte.*

— Qu'est-ce donc que le *Negroponte ?*

— C'est la terre avec laquelle on fait les pipes à *Negroponte* : chez nous on l'appelle écume de mer. C'est la fine fleur d'une certaine pierre. Le *Negroponte* est ici aussi beau qu'en Turquie ; si je parviens à l'extraire, je serai le seul chrétien qui l'ait fait. »

Le vieil Augustin voulut à toute force me mener à son laboratoire. Il l'a installé dans le cloître même, au-dessous de l'ancienne habitation du pauvre Clément. Là il me montra tout joyeux son *Negroponte*, et les têtes de pipe qu'il avait déjà fabriquées et exposées au soleil pour les faire sécher.

Il n'y a point d'homme, je pense, qui ne désire, une fois dans sa vie, se retirer au fond des vertes forêts et devenir ermite ; et il arrive aussi toujours une heure où l'on envie le silence du Trappiste.

J'ai esquissé le portrait de Frère Augustin, parce qu'il m'a intéressé, comme un vrai type de la nature allemande.

CHAPITRE XII

BATAILLE DE PONTENOVO

> Gallia vicisti, profuso turpiter auro,
> Armis pauca, dolo plurima, jure nihil.
> (*Les Corses*).

Avant l'*Angelus*, je partis de Morosaglia et, descendant par les montagnes, je me dirigeai vers le champ de bataille de Pontenovo. C'est là que se trouve le relais de Ponte-alla-Leccia, où arrive la poste de Corte. Je voulais prendre cette voiture pour retourner à Bastia.

La soirée était belle et claire, et la solitude des montagnes favorable à la méditation. Le crépuscule ne dure pas longtemps ici : l'*Angelus* vient à peine de sonner, et déjà la nuit arrive.

Que de fois, en entendant la cloche du soir, je me souviens des verxu beas par lesquels Dante a exprimé les sentiments du voyageur au déclin du jour !

(1) Era già l'ora che volge il desio
Ai naviganti e intenerisce il core,
Lo dì c' han detto a' dolci amici addio ;

---

(1) C'était l'heure où revient l'ardente rêverie
Et du navigateur gagne l'âme attendrie,
Le jour des chers adieux quand il a dû partir ;

(1) E che lo nuovo peregrin d'amore
Punge, se ode squilla di lontano
Che paia il giorno pianger che si muore.

Un seul cyprès est là-haut sur la montagne, doré par le soleil couchant. On dirait un cierge allumé sur l'autel. Il convient bien aux dernières heures du jour, cet arbre noir et mélancolique, semblable à un obélisque monumental !

J'aime les belles allées de cyprès qui en Italie conduisent aux couvents et aux cimetières. Chez nous on plante des saules et, comme les cyprès, ces arbres ont, en effet, quelque chose de funèbre. Mais leur signification est bien différente : le saule penche vers la fosse ses rameaux éplorés, le cyprès s'élève librement dans les airs, comme si de la tombe il voulait porter nos regards vers le ciel. L'un exprime la désolation pour la perte d'un ami, l'autre l'espérance du croyant.

La symbolique des arbres est une marque profonde de l'unité de l'homme et de la nature : le cœur humain embrasse la nature entière et la fait servir à mettre en relief et à expliquer ses propres sentiments. Le pin, le laurier, le chêne, l'olivier, le palmier deviennent ainsi pour nous des symboles et comme une langue poétique.

En Corse, les cyprès sont petits et fort rares ; et cependant, quel arbre irait mieux à cette île de la mort ? Par contre, on y voit presque partout l'arbre de la paix ; il est vrai de dire que Minerve, à qui est consacré l'olivier, se trouve être aussi la déesse de la guerre.

De Morosaglia je fis quinze milles au milieu des sauvages

---

(1) L'heure où se sent poigné d'une amoureuse peine
Le nouveau pèlerin, si la cloche lointaine
Tinte, comme en pleurant le jour qui va mourir.
(DANTE, *Purg.* ch. VIII, Trad. de L. Ratisbonne)

et silencieuses montagnes, ayant toujours devant moi les pics gigantesques du Niolo, le Cinto, couvert d'un blanc manteau de neige, l'Artiga et le Monte Rotondo, dont la cime, la plus élevée de l'île, mesure neuf mille pieds de hauteur. Aux dernières lueurs du crépuscule, le Rotondo prit une teinte violette pendant que ses hauts glaciers brillaient d'un éclat de pourpre. J'en avais déjà fait l'ascension : aussi, je reconnus distinctement le sommet extrême où j'avais grimpé naguère en compagnie d'un chevrier. Cette vue me causa un vif plaisir. Quand la lune brilla au-dessus de la montagne, le spectacle devint merveilleux.

On voyage si bien la nuit au clair de la lune, dans le profond silence des montagnes ! On n'entend d'autre bruit que le murmure de quelque source vive ou le battement d'ailes d'un oiseau de nuit qu'on ne voit pas. Au milieu des ténèbres, les roches scintillent et les pierres ont parfois l'éclat de l'argent. Pas un village, pas une âme vivante.

Cette morne solitude me causa à la fin de la tristesse et de l'ennui. Je me dirigeai au hasard vers le fond de la vallée où je distinguai les brumes du Golo. Mais il me sembla bientôt que j'avais pris une fausse direction, et je me disposais déjà à traverser un ravin pour changer de route, lorsque dans le silence de la nuit j'entendis tinter des cloches : les sons se rapprochaient de plus en plus, répercutés par les montagnes. Je me mis derrière un roc afin de me soustraire aux rayons de la lune : pour la première fois, dans ce morne désert, j'éprouvai comme un sentiment d'effroi. Je vis bientôt des muletiers avec leurs bêtes descendre le sentier éclairé par la lune. Comme je leur demandai mon chemin, ils me dirent que celui que je suivais était le meilleur et le plus court.

A minuit j'arrivai enfin au Golo. La rivière traverse une vallée spacieuse, que l'on fuit en été par crainte des fièvres paludéennes. C'est le champ de bataille de Pontenovo. A

Morosaglia on m'avait conseillé d'éviter, la nuit, les brouillards du Golo et de ne pas m'arrêter trop longtemps à Ponte-alla-Leccia. « Si vous rôdez dans ces parages, me dit-on, vous vous exposez à entendre les esprits tambouriner dans les ténèbres ou vous appeler par votre nom ; tout au moins vous aurez la fièvre et des visions. » J'ai eu en effet quelque chose d'approchant. J'ai vu toute la bataille qui se livra autrefois sur ces rives, et j'ai même aperçu le terrible moine Clément, avec son œil de feu et ses épais sourcils : le chapelet dans une main et le fusil dans l'autre, il bénissait l'âme de celui qu'il voulait immoler.... C'était partout une fuite sauvage.... et partout des mourants et des morts.

« Les Corses, dit Pietro Cirneo, sont toujours prêts à mourir. » Le trait suivant les caractérise : Un Français trouva un Corse blessé qui, sans se plaindre, attendait la mort. « Vous n'avez, lui dit-il, ni médecins, ni hôpitaux ! Que faites-vous donc quand vous êtes blessé ? — Nous mourons ! » répondit le Corse, avec le laconisme d'un Spartiate. Un peuple d'un caractère aussi viril et aussi noble ne gagne rien à être égalé aux héros de l'antiquité. Et cependant, l'image de Lacédémone m'apparaît toujours ici malgré moi. Si l'on peut dire que le peuple italien, si merveilleusement doué, a hérité de l'esprit des Hellènes, cela est vrai surtout, d'après moi, pour deux pays voisins, la Toscane et la Corse. Le premier montra toute la richesse idéale de l'esprit ionien : pendant que ses poètes chantaient dans leur langue mélodieuse, que ses artistes renouvelaient le siècle de Périclès, que ses historiens arrivaient à la gloire de Thucydide et que les philosophes de son Académie remplissaient le monde des idées platoniciennes, la Corse voyait revivre en elle le rude esprit dorien et se renouveler les combats des Spartiates.

En 1790, Napoléon visita le champ de bataille du Golo : à peine âgé de 21 ans, presque un enfant, son coup d'œil militaire jugea bien de l'action.

Napoléon sur le premier champ de bataille qu'il eût jamais vu, jeune, sans destinée, innocent encore, lui qui de l'Océan au Volga et des Alpes au désert de Lybie devait rougir la terre de sang !... Ah ! ce fut là un de ces moments qu'aiment les démons !

C'était une nuit pareille à celle-ci. Le jeune Napoléon errait par les champs du Golo. Il s'assit sur la rive du fleuve, qui, pendant la bataille, au dire de la légende, était rouge de sang et porta des cadavres à vingt-quatre milles de distance. Les brumes fiévreuses lui alourdissent la tête et le plongent dans une sommolence agitée. Derrière lui se tient un fantôme, une épée rouge à la main ; le spectre le touche, et emporte son âme dans les airs.

Ils planent au-dessus d'un champ, où se livre une sanglante bataille ; un jeune général galope sur les cadavres. « Montenotte ! » lui crie le démon, et c'est toi qui livreras ce combat ! »

Leur vol les porte plus loin. Ils planent au-dessus d'un champ, où se livre une bataille sanglante. Au milieu de la fumée de la poudre, un jeune général s'élance sur un pont, un drapeau à la main. « Lodi ! lui crie le démon, et c'est toi qui livreras ce combat. »

Et ils volent toujours plus loin, de champ de bataille en champ de bataille. Ils s'arrêtent au-dessus d'un fleuve : des vaisseaux brûlent sur le fleuve, qui roule du sang et des cadavres avec ses eaux, et tout autour s'étend l'immense désert. « Les Pyramides ! s'écrie le démon, et c'est toi qui livreras ce combat. »

Et ils volent toujours plus loin, de champ de bataille en champ de bataille, et l'un après l'autre le fantôme fait retentir ces noms terribles : « Marengo ! Austerlitz ! Eylau ! Friedland ! Wagram ! Smolensk ! Borodino ! Beresina ! Leipzig. »

Planant enfin au-dessus d'un autre champ, il crie d'une voix tonnante : « Waterloo ! Empereur, voici ta dernière bataille ! C'est ici que tu tomberas. »

Le jeune Napoléon se lève en bondissant, et frémit d'horreur : dans le délire de la fièvre il avait eu des rêves insensés.

Mais toute cette lugubre fantaisie ne fut qu'un effet des brouillards du Golo, où je me trouve moi-même enveloppé. Sur ce champ de bataille brumeux,à la lueur tremblante de la lune, les hallucinations sont bien pardonnables. La solitude, les humides vapeurs, la pâle lumière donnent à cette nuit une horrible beauté. Au-dessus de ces gigantesques et noires montagnes de granit la lune rouge.... mais non !... ce n'est plus la lune ; c'est la figure blême, sanglante, terrible d'un cadavre monstrueux qui, muet, plane sur la Corse, la figure de la *Vendetta*, une tête de Méduse secouant sur l'île son affreuse crinière de serpents. Quiconque osera la fixer, ne sera point pétrifié, mais poussé, comme Oreste, par une implacable furie, il s'abandonnera à la folle passion du meurtre, puis errant de montagne en montagne, de grotte en grotte, il sera poursuivi par l'implacable *Vendetta* et par la justice, qui s'acharneront sur ses pas..... J'ai vu le démon de la vengeance sur son coursier ailé courir dans les airs : tenant par les cheveux la tête vengeresse de la terrible Gorgone, il criait dans sa course impétueuse : « Vendetta !... Vendetta ! »

Que d'imaginations ! et elles ne veulent point finir... Mais, Dieu merci, me voilà arrivé au relais de Ponte-alla-Leccia, et j'entends les chiens aboyer. Dans la grande et pauvre chambre où je pénètre, quelques hommes sont assis à table autour d'une lampe fumeuse, la tête penchée sur la poitrine, comme accablés de sommeil. Un prêtre, tout vêtu de noir, se promène dans la salle : on dirait un somnambule. Il attend la poste.

J'essaie d'engager une conversation avec lui sur un sujet

religieux : je voudrais être délivré des malins esprits qui ne cessent de tambouriner et de s'agiter en moi. Mais bien que le saint homme soit parfaitement orthodoxe, il ne parvient pas à chasser le pernicieux esprit du Golo.

Je rentrai à Bastia avec une douloureuse migraine. Je me plaignis à mon hôtesse du mal que m'avaient fait le soleil et le brouillard, et je crus vraiment mourir sur la terre étrangère. L'hôtesse me dit qu'il n'y avait qu'un moyen de guérison : il fallait appeler une brave femme, qui ferait sur moi une *Orazione* (prière). Je repoussai l'*Orazione* et ne demandai qu'à me coucher. Je dormis tout un jour et toute une nuit du plus profond sommeil. Quand je me reveillai, le soleil, au haut du firmament, brillait de sa magnifique et sainte lumière.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

SOCIÉTÉ DES SCIENCES HISTORIQUES ET NATURELLES
DE LA CORSE

FERDINAND GREGOROVIUS

CORSICA

TRADUCTION DE P. LUCCIANA

Volume II



BASTIA
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE Ve EUGÈNE OLLAGNIER

1884.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

DU NEBBIO A L'ILE-ROUSSE

Si, partant de Bastia, on franchit la *Serra* qui continue la chaîne de montagnes du Cap-Corse, on arrive dans le Nebbio, sur la côte opposée. Pendant une heure, on gravit le Monte-Bello, par une route excellente, et la vue domine à gauche la plaine de Furiani et de Biguglia ainsi que le vaste étang où débouche la rivière du Bevinco. Dès qu'on atteint le col de Tegghime, on aperçoit la mer des deux côtés. Alors la route s'incline vers l'occident, la côte orientale disparaît, et devant les yeux éblouis se déroule une immense nappe d'un sombre azur, bordée de roches basses, presque nues, aux teintes rougeâtres, aux dentelures bizarres : c'est le golfe de Saint-Florent. Le spectacle est grandiose, surprenant, méridional.

Sur le penchant de la montagne s'élève le noir Barbaggio ; la voiture passe auprès du village en traversant des bois de châtaigniers et d'oliviers. Cette grande route fut ouverte par le général Marbeuf, et le soldat Bernadotte y a travaillé. Comme nous le fait observer le conducteur, elle décrit un M gigantesque.

Nous approchons du beau golfe, qui semble sourire avec sa rouge couronne de paisibles rivages. Les anciens disaient

des eaux rayonnantes de la mer : « elles rient ; » et l'image est juste. « O toi, s'écrie Eschyle, rire infini de la joyeuse mer ondoyante ! » Le golfe sourit par ses flots innombrables d'un bleu pourpré, et près de lui sourit également un frais vallon, où parmi des milliers de lauriers-roses couverts de fleurs rouges, serpente un alerte ruisseau. Chez nous, les cours d'eau s'égaient de quelques bouquets d'aunes et de saules qui se penchent sur leurs rives ; dans ce beau midi, ils étalent une riche parure de lauriers-roses.

Ce pays est presque inculte. On y trouve parfois des maisonnettes abandonnées, enfouies sous le lierre qui pend en festons au-dessus des portes et des fenêtres. Les sylphes en ont peut-être fait maintenant leur demeure ; et ces petites créatures doivent bien ricaner lorsqu'un furtif rayon de soleil ou de lune, se glissant par les verts barreaux du feuillage, vient les surprendre au milieu des espiègleries qu'elles nous préparent dans l'ombre. Qui sait si les hommes qui les habitaient autrefois n'ont pas été mêlés à quelque drame sanglant et cruel, s'ils n'ont pas fui loin de leur demeure, chassés par les Barbaresques, par les Génois, ou par la *Vendetta ?*

Sur le rivage s'élève çà et là quelque vieille tour.

Plus on approche de Saint-Florent, plus la contrée devient pittoresque. A droite s'étend le golfe dans toute sa majesté, à gauche dans un fond lointain surgit l'amphithéâtre des montagnes qui descendent vers la mer. Ce sont les fiers sommets du col de Tenda, au pied desquels les Corses battirent autrefois les Romains. Ils environnent le Nebbio de toutes parts, excepté vers Saint-Florent, l'unique ouverture de cet immense amphithéâtre. C'est un pays montueux et très sec, mais riche en vin, en fruits, en olives et en châtaignes. On l'a regardé de tout temps comme une forteresse naturelle. Aussi, les conquérants de la Corse essayèrent-ils toujours d'y pénétrer, et y livrèrent-ils d'innombrables combats. Le Nebbio forme de nos jours quatre cantons ou piéves, qui

sont : Saint-Florent, Oletta, Murato et Santo-Pietro-di-Tenda.

Nous arrivâmes à Saint-Florent à l'heure brûlante de midi. C'est une petite ville qui compte à peine 600 habitants ; mais elle est magnifiquement située sur l'un des plus beaux golfes de la Corse ; et derrière elle s'étend la seule vallée du Nebbio qui ait quelque importance, le val d'Aliso, arrosé par le cours d'eau du même nom. La rivière rampe à travers des marécages qui empestent la contrée. Sur ses rives j'aperçus un palmier-éventail solitaire : au milieu de cette atmosphère enflammée, il donnait au paysage un caractère tropical. Des femmes et des enfants babillaient assis autour d'une citerne et près de leurs vases d'airain, tableau de genre où le palmier était bien à sa place. La plupart des plages qui bordent les golfes de la Corse ont un aspect oriental rappelant en partie Homère et en partie l'Ancien Testament.

Il ne faut pas plus d'un quart d'heure pour parcourir la petite ville. Un fortin, avec une tour surmontée d'une coupole et ressemblant plutôt à une mosquée qu'à une citadelle, protège le port. Il y avait à l'ancre quelques barques de pêcheurs. Ce golfe, l'un des plus beaux de la Méditerranée, semble tellement désigné pour un grand port de relâche, qu'on est tout surpris de le voir désert. Voici ce qu'en dit Napoléon dans les mémoires d'Antommarchi : « Saint-Florent est l'une des situations les plus heureuses que je connaisse : c'est la plus favorable au commerce. Elle touche à la France, elle confine à l'Italie ; ses atterrages sont sûrs, commodes, peuvent recevoir des flottes considérables : j'y eusse fait une ville grande, belle, qui eût servi de capitale. »

D'après Ptolémée, c'est sur le golfe que se trouvait l'antique *Cersunum*. Au moyen-âge, il y avait à cette place la ville de Nebbio, dont les débris gisent à un demi-mille de Saint-Florent. On voit sur une colline l'ancienne cathédrale des évêques du Nebbio, en partie ruinée, mais encore im-

posante. Cette église, autrefois consacrée à L'*Assunta*, est dans le style des basiliques pisanes, et peut remonter au XIIe ou même au XIe siècle. Près de là sont les ruines de l'évêché. Ces évêques, qui s'intitulaient comtes du Nebbio, n'étaient pas moins belliqueux que les plus fiers seigneurs : ce n'est qu'armés du glaive qu'ils se présentaient à l'assemblée populaire de la *Terre de Commune;* pendant qu'ils célébraient la messe, ils posaient, dit-on, deux pistolets chargés sur l'autel. La ville a disparu, ainsi que les évêchés corses d'Accia et de Sagone. On trouve de ce côté beaucoup de médailles romaines, souvent même d'antiques urnes funéraires.

Là s'éleva plus tard Saint-Florent qui en 1483 se donna à la Banque de Gênes. C'est l'une des premières localités de l'île qui aient rendu cet hommage. Aussi la ville jouissait-elle d'un grand nombre de privilèges. Chaque année la Banque lui envoyait un *Castellano* ou *Podestà*, chargé, avec quatre *Consuls*, d'administrer la justice. Le château de Saint-Florent a souvent joué un rôle considérable dans les guerres corses.

Après avoir mangé d'excellent poisson rôti qu'on venait de pêcher dans le golfe, je poursuivis mon voyage. Pendant quelque temps la route s'éloigne de la mer pour s'élever vers la montagne. Jusqu'à la Balagne et à l'Ile-Rousse c'est une côte stérile. Des quartiers de roches lancés par les forces plutoniques couvrent les pentes abruptes de blocs gigantesques ou de petits fragments, schistes, calcaires, granits.

La culture même de l'olivier et du châtaignier est ici fort restreinte ; mais l'olivier sauvage *(ogliastro)* envahit les collines, et l'arbousier, le romarin, le myrte et la bruyère pullulent partout. Le soleil de juillet avait roussi les arbustes ; la couleur de leurs feuilles d'un brun rougeâtre, la teinte grise des massifs d'oliviers et les débris de rocs qui jonchaient le sol donnaient au paysage une mélancolie profonde. On n'entendait pas chanter un oiseau ; l'atmosphère embrasée

s'agitait seule dans le silence, que la sauterelle troublait de son cri. De temps en temps apparaissait un noir troupeau de chèvres couchées sous un olivier; ou bien, saisies tout à coup d'une terreur panique, elles s'enfuyaient au loin sur les rocs.

Nous passions parfois à côté d'une auberge solitaire, où l'on changeait les mulets de la poste, et parfois l'on s'arrêtait auprès d'une source sur laquelle bêtes et gens se précipitaient avec joie.

J'aperçus quelques petits champs de céréales. La moisson était déjà faite, on battait le blé. Le procédé est fort simple : au milieu du champ se trouve une aire ronde en maçonnerie ; le Corse y dépose les gerbes, sur lesquelles il fait passer des bœufs traînant une grosse pierre. J'ai constaté ici que, contrairement aux prescriptions de la bible, on avait lié la bouche des bœufs qui foulaient les grains. Il y avait d'innombrables aires de cette espèce disséminées dans les champs, et tout près d'elles de petites granges carrées en pierre avec des toitures plates, mais pas un village. Ces aires rondes et ces maisonnettes grises, rangées de toutes parts autour de nous, produisaient dans ce désert un effet bizarre : on aurait dit des habitations de gnomes. Le Corse rit de bon cœur en entendant décrire la manière de battre le blé chez nous ; pour rien au monde il ne voudrait s'assujettir à ce travail de galériens.

Pendant tout mon voyage je n'ai pas rencontré un seul véhicule. De temps en temps on voyait passer un Corse à cheval, le fusil double en bandoulière, et l'ombrelle ouverte. On tire ici beaucoup de pigeons sauvages, et qui sait ? peut-être même.... des hommes.

Après avoir traversé la petite rivière d'Ostriconi, nous nous rapprochâmes enfin de la mer. En certains endroits, la côte s'abaisse à une centaine de pas du rivage, puis elle se relève brusquement pour former de hautes falaises. Plus on avance

vers l'Ile-Rousse, plus les montagnes deviennent puissantes. Ce sont les pics sourcilleux de la Balagne, cette terre promise des Corses, où coulent vraiment l'huile et le miel. Quelques-uns portent une belle couronne de neige, étincelante comme un pur cristal.

L'Ile-Rousse est là devant nous sur la plage. Voici les deux tours grises des Pisans ; et ces écueils rouges, ce sont les îlots qui ont donné son nom à la petite ville. Quelle idylle charmante au bord de la mer éclairée par les derniers feux du jour ! Là-haut des montagnes silencieuses, ici la mer tranquille, des oliviers tendant aux voyageurs leurs paisibles rameaux, une fumée hospitalière s'élevant des maisons.... je crois vraiment que je suis arrivé aux rivages enchanteurs du pays des Lotophages.

CHAPITRE II

IDYLLE SUR LE RIVAGE DE L'ILE-ROUSSE

Ils n'avaient d'autre envie que de demeurer là avec les Lotophages, et de vivre de lotos dans un entier oubli de leur patrie.

HOMÈRE (*Odyssée*).

A l'entrée de l'Ile-Rousse on voit une grande place champêtre enfermée dans les murs de la ville, qui ressemblent à une clôture de jardin, et au milieu de cette place une fontaine de granit, en forme de cube, avec un buste de Paoli, érigé il y a à peine deux mois. Le grand patriote a jeté les fondements de l'Ile-Rousse en 1758, c'est-à-dire au plus fort de sa lutte contre Gênes qui occupait encore Algaiola située non loin de là. Les Génois accoururent avec des canonnières pour empêcher la construction ; mais elle s'éleva sous la grêle des balles ennemies. De nos jours l'Ile-Rousse compte 1860 habitants ; c'est l'important entrepôt des huiles de la riche Balagne.

Des enfants folâtraient autour de la fontaine. Je remarquai un très joli garçon de six ans, aux cheveux bouclés du plus beau noir, aux grands yeux noirs et pleins d'expression : c'était un charmant petit ange.

— Savez-vous aussi, leur dis-je, quel est l'homme placé là devant nous sur la fontaine ?

— Certainement nous le savons, répondirent-ils : c'est Pascal Paoli.

Les enfants me demandèrent de quel pays j'étais. Je le leur laissai à deviner : ils nommèrent bien des contrées, même l'Egypte ; mais aucun d'eux ne connaissait l'Allemagne. Depuis ce moment, ils m'accompagnent sur tous les chemins : je ne puis m'en débarrasser. Ils me chantent des romances, m'apportent des débris de corail et des coquillages bariolés ; ils sont partout, et leur nombre s'accroît toujours. Comme le preneur de rats de Hameln, je traîne derrière moi une troupe de gamins ; ils me suivent jusque dans l'eau. Poseidon qui ébranle la terre, Nérée et les filles de Doris, aux pieds bleus, nous portent patiemment et, sur les vagues cristallines, plus d'un dauphin prend auprès de nous ses joyeux ébats.

C'est bien ici le lieu de devenir enfant parmi les enfants.

Cet isolement sur le blanc rivage, au milieu de la verdure, fait du bien au cœur. La petite ville est silencieuse comme un rêve. Les maisons avec leur toit plat et leurs persiennes vertes, la petite église avec ses deux clochers éclatants de blancheur, tout est si gracieux, si casanier ! De la mer surgissent trois rouges écueils gardés par une tour qui semble encore, dans le paisible crépuscule, nous raconter les vieilles légendes des Sarrasins, pendant qu'autour de ses murailles voltigent des essaims d'hirondelles et de ramiers bleus. Je montai, le soir, sur ces rochers. On peut y arriver par terre depuis qu'on les a reliés à la ville au moyen d'une jetée. Les vagues y ont creusé une grotte d'un accès difficile. Près de là on construit une digue ; au moment où je m'y trouvais, des ouvriers français étaient en train d'élever de grands blocs avec des crics pour les jeter à l'eau.

Vu de ces écueils, le soir, le paysage est splendide : on découvre à droite la mer et toute la presqu'île du Cap-Corse, voilée de vapeurs ; à gauche, une rouge langue de terre

baignée par les flots, la petite ville au premier plan ; des barques de pêcheurs et quelques navires à voiles dans le port ; au fond Sant'Angelo, Santa-Susanna et l'âpre Monte-Feliceto ; au flanc de ces trois superbes montagnes, des bois d'oliviers, des villages noirs ; et çà et là les feux des chevriers.

Plus que partout ailleurs, on peut mener dans ce pays une existence patriarcale. La terre et la mer offrent en abondance leurs fruits. Le soir, on va s'asseoir sur le môle pour bavarder, ou l'on pêche à la ligne sur les eaux tranquilles, ou bien encore on fait un tour de promenade dans les bois d'oliviers et d'orangers. Le jour, le pêcheur prépare ses filets et travaille à l'ombre d'un mûrier ; et la romance et la guitare sont naturellement à leur place ici.

Je m'étais établi dans un petit café, tenu par une jeune Lotophage qui savait les plus belles chansons. Sur le désir que j'en exprimai, on réunit, le soir, une petite société chez elle, et les guitares et les couplets allèrent leur train. Le jour, les enfants qui couraient après moi m'en chantèrent aussi leur part : c'étaient la *Marseillaise*, la *Marche des Girondins*, les *Adieux de Bertrand* avec des paroles ajoutées en l'honneur du président de la République française ; et tous ces airs se terminaient invariablement par le cri de *Vive Napoléon !* Le petit Camillo surtout enlevait bien la *Marseillaise*.

Nous cherchions aussi des coquillages au bord de la mer. On en trouve beaucoup près du petit cloître qui s'élève sur le rivage, et où habitent les Sœurs de la *Madonna-alle-Grazie*. Les filles de Marie jouissent, dans cette villa, d'une vue superbe sur la mer et sur les montagnes ; plus d'une peut continuer ici son ancien rêve d'amour, lorsque le disque de la lune brille au-dessus de Santa-Reparata, comme ce soir. Le rivage s'étend au loin aussi blanc que la neige, et ses bords sablonneux ont de fines broderies de coquillages

et de poudre de corail. Le petit Camillo m'aidait bravement dans mes explorations ; mais il prenait encore plus de plaisir à chercher les *lapare*, coquillages moussus qui adhèrent aux rochers. Il allait dans l'eau pour les détacher de la pierre et avalait avec délices les petites bêtes vivantes, tout surpris de ce que je n'en faisais pas autant. Le soir, nous jouîmes du spectacle des vagues phosphorescentes, en nous baignant dans des millions d'étincelles.

Gracieux monde enfantin ! De temps en temps leurs voix se taisent, puis viennent de nouveau charmer mon oreille. Les Lotophages ne veulent pas me laisser partir ; ils me prennent pour un riche seigneur, et me prient de rester parmi eux.... Se perdre dans ce coin du monde, ce ne serait, ma foi, pas trop mal !

« Oui, la *vendetta* nous décime, me dit un habitant de l'Ile-Rousse. Voyez-vous là-bas ce portique aux blanches colonnes ? C'est notre petit marché. L'année dernière, un citoyen s'y promenait tranquillement, lorsque soudain un coup de feu retentit, et le pauvre homme tomba foudroyé. Massoni était venu, en plein jour, loger une balle dans le cœur de son ennemi ; puis il avait regagné la montagne ; et tout cela s'est passé à la lumière du soleil ! »

C'est à l'Ile-Rousse que fut attaqué Paoli à la suite de la conspiration de Dumouriez ; et c'est là aussi que Théodore de Neuhoff parut pour la dernière fois en Corse, pour se rembarquer aussitôt, car son rêve de roi était bien fini.

J'allai un jour avec un soldat alsacien du 10e de ligne, cantonné dans l'île, visiter la montagne de Santa-Reparata et le village de même nom. C'est un vrai village des montagnes corses, qu'il est difficile de peindre par des mots. On en aura une idée en se représentant une rangée de tours noirâtres coupées par le milieu. La plupart des maisons, en pierres brutes, ont une toiture d'argile, parfois recouverte de végétation. Des escaliers en pierre, étroits et roides, mènent

à la porte d'entrée. C'est ainsi que les montagnards corses se logeaient peut-être aux temps des Etrusques et des Carthaginois. De tous côtés règnent la misère et la malpropreté : des hommes et des porcs pêle-mêle dans des chambres pareilles à des antres, recevant le jour par la porte. On est ici inondé de lumière, et l'on vit comme les Troglodytes ! D'une de ces tanières je vis sortir une pâle jeune femme, qui s'avança vers moi avec un enfant dans ses bras. Je lui demandai comment elle pouvait se plaire ainsi dans les ténèbres. Elle me considéra un instant, et sourit.

Dans une autre maison, je trouvai une mère de famille qui se disposait à faire coucher ses trois enfants. Tous les trois étaient nus sur le parquet, souffreteux et maladifs.

C'est ainsi que grandissent ces braves et vigoureux montagnards ! Ils sont en même temps chasseurs, bergers et laboureurs ; mais leur grande et presque unique ressource, c'est l'huile de leurs oliviers, qu'ils vont vendre dans les villes ; et la plupart en possèdent bien peu. Les misères de l'existence ne proviennent donc pas ici de la civilisation, mais de l'état de nature dans lequel cette société s'est maintenue.

J'entrai à l'église, dont la sombre façade m'attirait. Elle est flanquée d'un blanc *campanile* tout neuf. Dans ce pays les clochers n'ont point de flèche : ils se terminent par une galerie. A l'intérieur étaient une chaire et un maître-autel en pierres maçonnées, d'un style baroque, avec beaucoup d'ornements ; et au-dessus de l'autel une inscription latine disant : « *Sainte-Reparata, prie pour ton peuple* ! » *Pour ton peuple*, c'est bien démocratique ! Aux murs on voyait des peintures grossières, quelques niches encadrées par des colonnes arrondies, à chapiteaux mi-corinthiens et mi-fantaisistes. L'église vient d'être interdite, et voici pourquoi : A la mort du curé, la commune, refusant d'accepter le successeur désigné par l'évêque d'Ajaccio, se divisa en deux partis, qui

se firent une guerre sanglante. L'interdit de l'évêque ne l'a pas fait cesser.

Je traversai les rues sales et étroites du village pour arriver au bord de la vallée, d'où la vue s'étend au loin vers les hauteurs qui forment comme une enceinte à la Balagne. Sur les gradins de cette arène gigantesque s'élèvent çà et là des villages noirs et des bois d'oliviers, et les tons crus des âpres montagnes font puissamment ressortir la tendre verdure des jardins. J'avais pour guide un Corse au visage de flamme, qui était bègue et un peu faible d'esprit, je crois. Je lui fis dire les noms des villages ; et il me raconta d'une voix gutturale une foule de choses que je n'entendis qu'à moitié. Mais je le comprenais fort bien quand il s'écriait : *Ammazzato a colpi di fucile* ! en désignant au milieu des rocs un endroit où le sang humain avait coulé. Je m'éloignai avec horreur, et redescendis à l'Ile-Rousse par Ogillione en traversant des bois d'oliviers. Ce sont de vrais sentiers de chèvres. Des hommes sur des coursiers agiles escaladaient lestement les rochers. Le soir vint. La montagne déserte de Feliceto rayonnait des teintes les plus suaves ; une petite cloche sonnait l'*Angelus ;* sur le penchant de la colline un chevrier jouait du chalumeau. Tout cela était en parfaite harmonie, et quand j'arrivai à l'Ile-Rousse, mes dispositions étaient encore à l'idylle.

Enfants, bergers, vengeurs sanguinaires, tout forme ici des contrastes terribles et violents.

CHAPITRE III

VITTORIA MALASPINA

E il modo ancor m'offende.
(*Francesca da Rimini*, de DANTE.)

A Bastia, j'avais fait la connaissance de Mucius Malaspina, homme fort considérable de la Balagne. C'est un descendant des Malaspina de Toscane, qui gouvernèrent la Corse au XIe siècle. Par sa femme il appartient à la famille Paoli : Vittoria Malaspina, fille du conseiller Giovanni Pietri, homme généralement aimé et l'un des plus distingués de la Corse actuelle, était en effet l'arrière-petite-fille d'Hyacinthe Paoli, et descendait du célèbre Clément.

Le *Signor* Malaspina m'avait offert l'hospitalité à Monticello, village à quelques milles au-dessus de l'Ile-Rousse ; et j'avais accepté avec joie d'être son hôte dans une maison autrefois habitée par Pascal Paoli, qui a daté de là bon nombre de ses lettres. L'aimable Corse avait même eu l'attention de me remettre un billet qui devait m'ouvrir sa demeure en tout temps.

Je pris donc la voiture de l'Ile-Rousse pour aller passer quelques jours à Monticello. Mais j'appris en route l'affreux malheur arrivé, il y avait à peine trois ans, à Malaspina qui ne m'en avait pas dit un seul mot ; et j'en restai comme interdit, ne sachant de quoi il fallait s'étonner le plus de

cette destinée horrible et cruelle, ou du caractère de ce Corse qu'elle n'empêchait pas d'accueillir chez lui un étranger inconnu. Je ne pus me résoudre à demander l'hospitalité dans une maison où elle venait d'être en quelque sorte assassinée ; mais je voulus aller à Monticello rendre hommage au malheur par la part que mon cœur d'homme y prenait.

A l'entrée du village, sur le bord d'un rocher couronné de verdure, s'élève la maison Malaspina, solide et vaste construction très ancienne, d'un style sévère, ressemblant à une citadelle. La terrasse qui la domine surgit au milieu des cyprès, de sorte que de loin elle rappelle déjà au voyageur le drame lugubre dont elle fut le théâtre. Devant la porte est une petite place ornée de jeunes platanes qui entourent une chapelle funéraire.

Je montai par un escalier étroit et sombre, et cherchai les habitants de la maison. Elle me sembla déserte. Je traversai des chambres tristes d'où l'esprit de confort avait disparu. Je rencontrai enfin une vieille femme vêtue de deuil (c'était la gouvernante), avec la fille la plus jeune de la famille, une enfant de huit ans. J'eus de la peine à obtenir de la vieille qu'elle me fît bon visage ; mais peu à peu elle m'accorda sa confiance.

Je n'adressai point de questions. Mais la petite *Felicina* m'engagea elle-même à visiter la chambre de sa mère ; et, dans son innocence, elle ne fut que trop expansive.

La vieille *Marcantonia* s'assit à côté de moi ; et ce qu'elle me raconta alors, je vais le répéter ici fidèlement ; je ne tairai que le nom de famille et la ville natale de l'infortuné.

*
* *

— Pendant l'été de 1849, dit-elle, il y avait en Corse plusieurs réfugiés italiens. L'un d'eux (il s'appelait Giustiniano) était menacé d'extradition. Le *signor* Pietri, qui compatit à

tous les malheurs, eut pitié de lui : il obtint de le faire rester en Corse, et l'accueillit même à l'Ile-Rousse dans sa propre maison. M. Pietri garda l'étranger tout un mois à l'Ile-Rousse, et quand il dut se rendre à Ajaccio pour le Conseil général, M. Mucius Malaspina et Madame Vittoria, ma maîtresse, hébergèrent Giustiniano à Monticello. L'étranger trouva chez eux toutes les distractions désirables, chasse, chevaux, bonne chère, et des hôtes accourant en foule pour lui faire honneur. L'Italien était avenant, très affable, mais mélancolique, car il vivait loin de son pays. La *signora* Vittoria se faisait aimer de tout le monde, et surtout des pauvres. C'était un ange....

— Est-ce qu'elle était belle ?

— Elle était grande et forte avec un teint délicat, des cheveux plus noirs encore que ceux de Felicina, des mains et des pieds d'une beauté admirable. Au lieu de se bien trouver dans notre demeure, où on le comblait d'affectueuses attentions, l'Italien s'abandonna de plus en plus à la tristesse, ne mangeant presque rien, taciturne, pâle comme la mort. On le voyait parfois errer des heures entières au milieu des montagnes ou bien s'asseoir dans un silence effaré.

— N'a-t-il jamais découvert sa flamme à la *signora* ?

— Il la suivit une fois dans sa chambre ; mais elle le chassa, et enjoignit à la bonne, qui avait tout vu, de se taire, de n'en rien dire à son maître. Quelques jours avant le 20 décembre (il y aura de cela bientôt trois ans), Giustiniano s'affaissa au point que nous eûmes des craintes sérieuses pour sa santé. Il devait partir de Monticello, aller se distraire à Bastia. Lui-même l'avait désiré. Il ne prit aucune nourriture pendant trois jours. Un matin je voulus lui apporter le café, comme à l'ordinaire ; sa porte était close. Je revins quelque temps après, et l'appelai par son nom. Il m'ouvrit : sa vue m'effraya. « Qu'avez-vous, *signore* ? » lui demandai-je. Il mit la main sur mon épaule, comme je la pose mainte-

nant sur la vôtre, et me dit : « Ah, Marcantonietta ! si tu savais combien mon cœur souffre ! » Et il se tut. Je vis sur la table un pistolet, de la poudre dans du papier, et des balles. Il avait fait prendre cela la veille dans une boutique par la sœur aînée de Felicina.

Il voulait donc retourner à Ba tia, et s'y embarquer pour un autre pays. Il prit, en effet, congé de tout le monde, et partit à cheval pour l'Ile-Rousse. C'était le 20 décembre. Le matin de ce jour la *signora* m'avait dit : « J'ai fait, cette nuit, un mauvais rêve. Il me semblait que ma commère malade se mourait. Je vais la voir pour la restaurer un peu. C'était son habitude : elle allait souvent chez les malades leur apporter de l'huile, du vin ou des fruits. »

Ici Marcantonia fondit en larmes.

« Il n'y avait presque personne à la maison : M. Malaspina s'était rendu à Speloncato ; j'étais sortie pour affaires ; il ne restait qu'une parente malade, Mademoiselle Mathilde, les enfants les plus jeunes et une domestique. C'était l'après-midi. En rentrant, j'entendis un coup de feu. Ce sont des gens qui chassent dans la montagne, me dis-je, ou des ouvriers qui font jouer la mine dans quelque carrière. Mais bientôt après retentit une autre détonation, et il me sembla cette fois que c'était chez nous. Je tremblai de tous mes membres en pénétrant dans la maison, et, pleine d'angoisse, je demandai à la bonne : « Où est donc la maîtresse ? » Elle me répondit en tremblant aussi : « Ah , mon Dieu ! elle est allée s'habiller là-haut dans sa chambre, pour se rendre chez la malade. — Cours, lui dis-je, et vois ce qu'elle fait.... »

« La servante redescendit bien vite : elle était aussi pâle que la mort. Il faut, dit-elle, qu'il soit arrivé quelque chose : la porte de la chambre de la maîtresse est toute grande ouverte, à l'intérieur tout est sens dessus dessous, et la porte de l'étranger est close. » Je montai aussitôt, suivie par la bonne, Felicina et sa sœur. L'appartement de ma

maîtresse présentait un désordre affreux... La porte de la chambre de l'Italien était fermée. Nous frappâmes, nous criâmes, nous enfonçâmes enfin la porte.... Ah ! Monsieur, quel spectacle s'offrit à mes regards !.... Mais, je n'ajouterai rien.

— Non, Marcantonia, pas un mot de plus ! »

Je me levai plein d'émotion et sortis. La petite Felicina et la gouvernante me suivirent, en m'accompagnant à la chapelle. L'enfant et la vieille s'agenouillèrent pour prier. Je pris à l'autel une branche de myrte, et la jetai sur la dalle qui recouvre les restes de Vittoria ; puis, je m'en retournai tristement à l'Ile-Rousse.

L'esprit a de la peine à comprendre une monstruosité pareille, et la langue se refuse à l'exprimer.

Après son départ de Monticello, Giustiniano, revenu brusquement sur ses pas, avait pu, à l'insu de tout le monde, remonter l'escalier de la maison. Son appartement et celui de Vittoria se trouvaient à l'étage supérieur, séparés seulement par une salle. Vittoria était dans sa chambre, en train de se vêtir, lorsque Giustiniano se précipita sur elle, un pistolet et un poignard à la main, éperdu, fou d'amour. Vittoria était robuste. Aussi la lutte fut-elle terrible (on le reconnut au désordre de la chambre partout couverte des touffes de cheveux de l'infortunée). Mais l'Italien parvint à terrasser sa victime, et la traîna sanglante, moribonde dans la pièce qu'il occupait. Là il l'acheva en lui tirant un dernier coup à la tempe, et la jeta sur son lit. Puis, il lui ôta ses bagues qu'il mit à ses propres doigts, se coucha à côté d'elle,... et lui-même se fracassa le crâne avec son pistolet.

C'est ainsi que le trouvèrent la vieille et la petite Felicina, alors âgée de cinq ans, qui s'écria en pleurant à cette vue : « C'est le sang de ma mère ! » La population de Monticello voulait déchirer le corps de Giustiniano. Malaspina s'y

opposa (il était revenu de Speloncato en proie à de sombres pressentiments). On l'enterra au milieu des rochers. Il avait 25 ans à peine ; Vittoria en comptait 36, et était mère de six enfants.

Je trouvai en Mucius Malaspina un homme de manières simples, aux traits énergiques, impassible comme l'airain. J'aurais hésité à raconter ici cette lugubre histoire, si elle n'était connue de tout le monde, et même imprimée à Bastia dans un petit volume avec des sonnets en l'honneur de Vittoria. J'ai pu reconnaître, à cette occasion, avec quelle rapidité, chez le peuple, les faits se transforment en légendes : la vieille gouvernante m'a affirmé que l'âme de la pauvre Vittoria est apparue à quelques malades. Et bientôt l'on entendra dire que l'assassin sort, la nuit, des roches grises qui lui servent de tombeau et, pâle et inquiet comme il l'était dans la vie, se dirige en chancelant vers la maison où il a commis son horrible forfait.

*
* *

Irrité contre la nature humaine, je descendis des montagnes, et considérai quel petit intervalle a à franchir la plus noble des passions, l'amour, pour devenir la plus hideuse des furies. Qu'ils sont près l'un de l'autre, dans le cœur de l'homme, l'ange et le démon ! Comment se fait-il qu'ils puissent naître tous deux d'un même sentiment ? Je ne regardai plus ni les montagnes, ni la mer paisible et lumineuse ; je maudis la Corse entière et l'instant où j'avais mis le pied sur sa terre sanglante.... Mais le beau Camillo accourut auprès de moi avec force gambades ; le petit m'avait suivi dans ma course alpestre. Il avait les mains pleines de mûres sauvages, qu'il avait cueillies et, les yeux brillants de joie, il me les offrait à manger. La vue de ce petit innocent me rasséréna. Il me semblait qu'il se mettait là sur mon chemin pour me

montrer combien l'homme est pur et beau quand il sort des mains de la nature. Camillo courait à mes côtés en bondissant de roc en roc ; mais tout d'un coup il s'arrêta pour me dire : « Je suis las, reposons-nous un peu ! » Il s'assit donc tranquillement sur un bloc de pierre. Jamais je ne vis enfant plus gracieux. Lorsque je le dis à son frère aîné, celui-ci ajouta : « Oui, tout le monde aime *Camilluccio* ! A la procession de la Fête-Dieu, c'était un petit ange, revêtu d'une tunique aussi blanche que la neige et portant une grande palme à la main. » Je considérai avec bonheur l'enfant assis sur le rocher : les boucles de ses beaux cheveux noirs retombaient en désordre sur son visage, et le regard de ses grands yeux se reposait doucement devant lui. Ses vêtements étaient des haillons, car il appartenait à une famille très pauvre. Tout d'un coup il se mit à entonner la *Marseillaise :*

Allons, enfants de la patrie.....
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé....

et l'on éprouvait une étrange surprise à entendre de telles paroles de la bouche d'un si aimable enfant, et à voir le sérieux avec lequel il les prononçait. Mais, chez un jeune Corse, cet hymne sanguinaire est historiquement vrai ; en entendant le petit Camillo chanter

Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.....

je me dis : « Pauvre enfant ! Dieu veuille que tu ne tombes pas un jour sous quelque balle vengeresse, ou que tu ne doives pas toi-même errer dans les montagnes comme un sanglant vengeur ! »

Arrivés près de l'Ile-Rousse, nous fûmes effrayés par une

rouge lueur qui éclairait la ville. Je pressai le pas, croyant qu'un incendie venait d'y éclater. C'était un feu de joie. Sur la place Paoli, les enfants, filles et garçons, avaient allumé un grand feu, autour duquel ils formaient une chaîne en se tenant par la main ; et ils dansaient, riaient et chantaient une foule de petits couplets improvisés par eux. J'en ai retenu quelques-uns que voici :

Amo un presidente,
Sta in letto senza un dente.

Amo un ufficiale,
Sta in letto senza male.

Amo un pastore,
Sta in letto senza amore.

Amo un cameriere,
Sta in letto senza bere.

Et les rimes allèrent leur train tant que dura la ronde joyeuse. Cette petite fête enfantine me causa infiniment de plaisir ; et je les régalai, à mon tour, de deux rimes, ce qui provoqua chez les petits gars une hilarité si bruyante que toute l'Ile-Rousse en retentit.

Le lendemain, je partis en char-à-bancs pour Calvi. Le petit Camillo, qui se tenait près de la voiture, me dit avec tristesse : « *Mi dispiace che tu ci abbandoni* (je regrette que tu nous quittes). »

Le voyageur décrit une foule de choses qui le frappent, des montagnes, des fleuves, des villes, des beautés et des laideurs de toute sorte. Pourquoi ne dessinerait-il pas la gracieuse figure d'un enfant ? Après des années, son image revient charmer mon esprit, comme le souvenir d'une agréable chanson.

CHAPITRE IV

DE L'ILE-ROUSSE A CALVI

Mon *vetturino* me souhaita la bienvenue en m'apprenant que j'avais l'honneur de m'asseoir dans un véhicule extraordinaire. « C'est dans cette voiture, dit-il, que j'ai transporté l'année dernière les trois fameux bandits Arrighi, Massoni et Saverio. Ils se présentèrent à moi sur la route, tous armés jusqu'aux dents, et m'enjoignirent de les mener à Calvi. C'est ce que je fis sans tarder, et ils me laissèrent ensuite repartir tranquillement. Ils sont tous morts. »

La route de Calvi longe la côte. On voit sur les montagnes de nombreuses ruines de villages détruits par les Sarrasins. Au-dessus de Monticello sont les restes du château du célèbre Giudice della Rocca, Lieutenant des Pisans. Ce *Juge* vit encore dans la mémoire de son peuple. Il était, dit-on, équitable même envers les animaux sans raison. Se trouvant en Balagne, il entendit un jour des agneaux pousser des bêlements plaintifs ; il interrogea les bergers, qui lui répondirent franchement : « C'est la faim qui les fait crier, car nous les avons sevrés du lait de leurs mères. » Giudice ordonna aussitôt qu'à l'avenir on ne trairait plus les brebis que lorsque les agneaux auraient suffisamment tété.

Je visitai d'abord Algaiola, ancienne place maritime ; elle est de nos jours complètement ruinée, et compte à peine 200 habitants. On y trouve un grand nombre de maisons désertes, ravagées par les bombes anglaises. Elles sont encore

à l'état de décombres où la guerre les a mises il y a déjà soixante ans ; triste témoignage des conditions du pays ! Les maisons habitées elles-mêmes ressemblent à de sombres ruines. Un aimable vieillard, que les guerres de Napoléon avaient conduit à Berlin, me montra les curiosités d'Algaiola, entre autres un grand amas de pierres qu'il décora du nom de *Palazzo della comunità*. Au temps des Génois, Algaiola était le centre du commerce de la Balagne, et comme les habitants de tous les villages de la province pouvaient s'y rendre et retourner chez eux le même jour, la République en avait fait la résidence d'un Lieutenant et l'avait fortifiée.

Ce qu'il y a de plus curieux à noter dans cette petite ville, c'est la légende populaire de Chiarina et Tamante, deux amants fidèles. Tamante, condamné au dernier supplice par les Français, fut arraché à la mort par son amante accourue à la tête de quelques partisans. Le peuple honore partout les exploits de l'amour qu'il rend immortels dans les légendes : l'histoire de Chiarina et Tamante a parcouru toute l'Italie, et j'en ai retrouvé à Rome même les feuillets épars.

Près d'Algaiola, on extrait un superbe granit d'un gris bleuâtre. J'en ai vu, dans la carrière, une colonne qui ferait honneur à un temple égyptien : elle a 60 pieds de long et 12 de diamètre. Depuis bien des années elle gît dans l'abandon battue par les orages, et le voyageur ou l'aigle solitaires vont seuls parfois s'y reposer. Elle était destinée à Ajaccio pour un monument en l'honneur de Napoléon Ier ; mais on a reculé devant les frais de transport, et elle est restée là. On la transportera peut-être un jour à Paris. C'est de cette même carrière d'Algaiola que provient l'énorme bloc de granit servant de base à la colonne Vendôme. En regardant la colonne d'Austerlitz, le Corse peut donc dire aux Français avec un orgueil légitime : « C'est mon pays qui a produit tout cela, et le grand homme placé là-haut, et le granit sur lequel il repose. »

Je me rendis à Lumio, village escarpé, dont les maisons noirâtres, en forme de tours, se confondent presque, de loin, avec les rochers. On remarque çà et là quelques volets verts : ils annoncent les habitations des notables du pays. Les descendants des anciens seigneurs résident encore dans ces villages, et ces hommes qui portent les plus beaux noms et comptent tant d'illustres aïeux vivent familièrement avec le bas peuple. Nulle part au monde on ne rencontre une aussi grande égalité que dans cette île, où les distinctions de classes sont à peine sensibles, où, comme je l'ai vu souvent moi-même, le *vilain* est un homme libre qui traite d'égal à égal avec le *seigneur*.

Pierre-Napoléon, fils de Lucien, habite près de Calvi; c'est le seul Bonaparte qui réside maintenant dans l'île, berceau de sa famille. Les Balanins disent à sa louange qu'il est intrépide chasseur, fraye volontiers avec les pauvres bergers, et se souvient toujours que ses ancêtres étaient Corses. L'élection du prince Louis a rempli de joie et d'orgueil tous ces insulaires. On trouve partout ici le portrait de cet homme dont les Corses exaltent l'énergie comme une qualité de leur race. Il y en a cependant parmi eux qui ont des vues plus larges, un patriotisme moins étroit, et appellent les Napoléon des tyrans, les derniers tyrans de la liberté.

Lumio possède beaucoup de jardins d'orangers et un nombre infini de haies de cactus que je n'ai vus qu'à Ajaccio en pareille quantité. Le cactus a ici les dimensions d'un arbre.

Du haut des montagnes on jouit d'une belle vue sur la vallée et sur le golfe. On aperçoit Calvi sur une langue de terre, avec ses sombres maisons aux toitures plates, que dominent les coupoles de deux églises et les murs de la citadelle placée à l'extrémité de la presqu'île : on dirait une ville maure.

Calvi est le chef-lieu du plus petit des arrondissements de

la Corse. Il est divisé en 6 cantons avec 34 communes et environ 25,000 âmes, et comprend à peu près toute la partie Nord-Ouest de l'île, des montagnes et des côtes encore à moitié incultes. La grande plage de Galeria est complètement déserte. La Balagne est cependant très populeuse et bien cultivée.

La petite ville (elle compte aujourd'hui 1680 habitants) fut fondée par Giovanninello, seigneur du Nebbio, ennemi acharné de Giudice della Rocca et partisan des Génois ; elle se donna ensuite à Gênes à qui elle resta toujours fidèle. Ainsi que les Bonifaciens, les Calvais obtinrent de la République un grand nombre de privilèges. Au temps de Filippini, la ville se composait de 400 feux. Cet historien l'appelle capitale, tant à cause de son antiquité que de ses belles maisons, « remarquables, dit-il, pour le pays. » C'est la Banque de Gênes qui a fait construire la citadelle.

La langue de terre où s'élève Calvi est la dernière ramification de l'une des hauteurs qui couronnent la grande vallée autour du golfe. Les montagnes sont nues et composées de granit et de porphyre. Elles forment comme un puissant amphithéâtre. L'olivier et la vigne prospèrent sur leurs flancs, et leurs pieds sont couverts d'ifs, de myrte, d'arbousiers et de lauriers-tins. Les abeilles aiment à sucer les fleurs de ces arbustes, qui donnent au miel corse l'amertume dont parlent déjà Ovide et Virgile. Calenzana surtout produit du miel en abondance. Un cours d'eau traverse cette vallée montueuse, et va former près de Calvi un marais aux émanations délétères. Il s'appelle la *vigna del vescovo*. On raconte sur son origine une de ces ingénieuses légendes qui, en Corse, viennent souvent égayer le voyageur. La voici : L'évêque de Sagone, établi à Calvi, y possédait, paraît-il, une belle vigne. Il emmena un jour dans sa propriété une jeune vierge dont il était éperdûment amoureux ; et là il la serra sur son cœur, la couvrit de baisers, en perdit tout à fait la tête. La jeune

fille, voyant au doigt du saint homme l'anneau pastoral, lui dit avec un gracieux sourire : « Ah ! qu'il est beau l'anneau d'un évêque ! Je vous aimerais bien pour cette bague du bon Dieu ! » L'évêque soupira profondément ; le feu de son amour le consumait ; il tira de son doigt l'anneau du Seigneur, et le donna à la belle enfant. Mais, quand elle voulut embrasser le saint homme, elle laissa tomber la bague, qu'il fut impossible de retrouver. Le lendemain l'évêque revint la chercher dans sa vigne ; hélas ! la vigne même avait disparu, et à sa place s'étendait un marais.

CHAPITRE V

CALVI ET SES HOMMES REMARQUABLES

Les miasmes de ce marécage rendent malsain le faubourg de Calvi. L'air est meilleur là-haut dans l'enceinte de la forteresse, qui renferme la ville proprement dite. Je montai à cette citadelle génoise, la plus forte après Bonifacio. Au-dessus de la porte on lit cette inscription : « *Civitas Calvi semper fidelis.* » Calvi fut toujours fidèle aux Génois. Il faut admirer la fidélité quand elle est, comme ici, exempte de servilisme : Calvi était une colonie génoise. Ces paroles sont devenues historiques à plus d'un titre. Lorsqu'en 1794 le général républicain Casabianca, après une défense héroïque, dut livrer Calvi aux Anglais, il exigea entre autres choses que la porte de la ville conservât son ancienne inscription ; ce qui fut scrupuleusement observé.

Il n'y a qu'un point sur lequel Gênes et Calvi ne sont pas d'accord : les Calvais soutiennent que Christophe Colomb est né dans leur ville, d'une famille génoise qui y était établie depuis longtemps. Il s'est élevé à ce propos une vive dispute rappelant l'ancien débat entre les sept villes de Grèce, qui s'attribuaient l'honneur d'avoir donné le jour à Homère. On dit que Gênes s'est emparée des registres de la famille des Colomb de Calvi et qu'elle a même changé le nom de la *via Colombo* de cette ville en celui de *via del filo !* Il paraît, en outre, que les Calvais ont été les premiers Corses qui se soient rendus en Amérique et que les Colombo

existent encore parmi eux. Il y a aujourd'hui des écrivains corses qui regardent le grand explorateur comme leur compatriote ; pendant son séjour à l'île d'Elbe, Napoléon lui-même fit faire des recherches à ce sujet. Dans son testament, Christophe Colomb se dit pourtant natif de Gênes. Le monde aurait bien lieu d'être jaloux si le sort avait fait naître aussi dans le petit pays de Corse cet homme extraordinaire, plus grand que Napoléon.

Calvi a reçu assez de lustre du courage de ses habitants : si l'on considère la petite ville comprise dans l'enceinte de la forteresse, avec son amas de maisons noircies par le temps et trouées par les balles, on peut y lire l'histoire de plus d'un vieux héros. Il est singulier de voir une ville qui, après environ un siècle, montre tous les ravages de son bombardement. Mais, en Corse, le temps semble stationnaire. Une main de fer y enchaîne le passé : les vieilles mœurs populaires, les nénies des Etrusques, les guerres de famille à famille du moyen-âge, l'antique simplicité et aussi l'antique héroïsme ; au milieu des sombres ruines de ses villes, le peuple mène ici une sombre existence qui apparaît comme une lointaine légende aux peuples civilisés du continent.

Dans la cathédrale, dont la coupole montre encore les traces des bombes anglaises, se trouve le tombeau de l'ancienne et héroïque famille des Baglioni, qui porte le plus beau nom du monde, celui de *Libertà*. En 1400, quelques aristocrates de Calvi, devenus les tyranneaux de la ville, voulaient la livrer aux Espagnols. Le jeune Baglioni prit alors les armes, et, soutenu par quelques amis, il attaqua les tyrans dans la citadelle, comme autrefois Pélopidas à Thèbes, les tailla en pièces et appela le peuple à la rescousse, en criant : *libertà ! libertà !* et le peuple reconnaissant le décora du surnom que lui et sa famille portèrent depuis. Baglioni eut pour descendants trois héros : les frères Pierre, Antoine et Barthélemy Libertà. Ils se trouvaient à

Marseille au moment où cette ville était aux mains de la ligue et bravait Henri IV qui cependant avait déjà reçu l'hommage des Guises et était entré à Paris. Le Consul de la Ligue, Casaulx, opprimait Marseille et se disposait à la livrer à la flotte espagnole, commandée par Carlo Doria, lorsque Pierre Libertà résolut de sauver la ville : suivi de ses frères et d'autres hommes décidés, il pénétra dans le château, renversa lui-même le Consul d'un coup de lance qui lui traversa la gorge, ferma les portes de la citadelle, après en avoir massacré et désarmé les gardes, puis, l'épée sanglante à la main, il courut dans la ville aux cris de *libertà ! libertà !* Marseille fut délivrée ; et le duc de Guise vint en prendre possession au nom de Henri IV, qui, le 6 mars 1596, adressa de Rosny une belle lettre de remercîments à Pierre Libertà ; il le nomma Grand Juge de Marseille, capitaine de la Porte Royale, gouverneur de Notre-Dame de la Garde, et le combla d'autres honneurs. Deux années auparavant, un autre Corse, Alphonse Ornano, fils de Sampiero, avait conquis Lyon à Henri IV, qui s'écria alors : « C'est maintenant que je suis roi. » Pierre Libertà mourut peu d'années après. La ville lui fit de magnifiques funérailles, et plaça à l'hôtel de ville sa statue avec cette inscription : *Petro Libertæ libertatis assertori, heroi, malorum averrunco, pacis civiumque restauratori.*

Les familles corses ont une vitalité remarquable. En étudiant l'histoire de ce peuple, on voit qu'en général l'énergie des pères s'y transmet aux enfants et aux neveux.

Il m'est bien pénible de passer du tombeau de *Libertà* aux champs de Calenzana, où *Schiavitù* a trouvé le sien ; c'est là, en effet, que tombèrent 500 de nos compatriotes, obscurs mercenaires de la tyrannie.

Je l'ai déjà raconté dans mon *Histoire des Corses*, Charles VI avait vendu des troupes auxiliaires aux Génois. Le 2 février 1732, les Impériaux, attaqués près de Calenzana par

les Corses sous les ordres de Ceccaldi, furent défaits après une lutte opiniâtre et laissèrent 500 des leurs sur le terrain. Et ces étrangers venus en Corse pour l'asservir, furent pieusement inhumés par les indigènes sur la belle côte qui s'étend entre Calvi et Calenzana, où leurs tombeaux sont couverts de myrte verdoyant et de plantes fleuries ; et les prêtres de Calenzana vont encore, le Samedi Saint, au *Campo Santo dei Tedeschi,* asperger d'eau bénite la place où les pauvres mercenaires sont tombés. C'est ainsi que la Corse se venge de ceux qui voulaient l'asservir. Et moi, l'un des rares Allemands qui aient visité ces tombeaux, le seul peut-être qui y songe encore, je me sens comme le devoir de remercier ici les braves insulaires au nom de l'Allemagne pour leur magnanime pitié. C'est un trait de plus à ajouter à l'histoire de leurs vertus. Quant à mes malheureux compatriotes je leur consacre cette inscription :

EPITAPHE

des cinq cents mercenaires Allemands tombés à Calenzana

« Nous étions cinq cents pauvres mercenaires, et nous vînmes ici, — vendus hélas ! à Gênes par l'empereur, — pour abattre la liberté du peuple corse. — Nous pérîmes tous en accomplissant notre forfait. — Ne nous accuse pas, plains-nous plutôt — (la terre ennemie nous couvre elle-même compatissante) ! — N'insulte pas, ô voyageur, les enfants d'un siècle de ténèbres ! — Mais vous qui vivez, lavez-nous de la honte ! »

Cette époque où l'on vendait nos pères comme un vil troupeau, pour les transporter en Corse et en Amérique, était

assez pleine d'ignominie. Mais alors surgirent Paoli dans cette ile, Washington dans le Nouveau Monde, les Droits de l'Homme au-delà du Rhin, et la faute du temps fut lavée, et avec elle la honte de Calenzana ; car les neveux de ces esclaves couchés là-bas dans leurs noirs tombeaux, ont combattu en hommes libres pour l'indépendance de leur patrie et ont abattu le tyran.

Le soleil va disparaître, le golfe est inondé de lumière et les montagnes abruptes de Calenzana se parent de couleurs chatoyantes. En adoucissant les teintes, les vapeurs lointaines donnent aux paysages du midi une magique beauté. Il n'y a rien qui saisisse plus l'âme que les périodes transitoires : c'est dans le passage de l'être au néant ou du néant à l'être que réside la plus belle, la plus profonde poésie de l'existence. Il en est ainsi de l'histoire des peuples : ses plus merveilleux phénomènes apparaissent au moment où deux civilisations se touchent pour se confondre, de même que, dans la nature, les saisons où les jours brillent de tout leur éclat, lorsqu'ils sont sur le point de disparaitre et que d'autres vont leur succéder. Le même fait s'observe, ce me semble, dans l'histoire de la vie de chaque homme. Là aussi le passage d'une période de culture, d'une forme d'instruction à une autre est plein de charmes et fécond en heureux résultats, et c'est alors seulement que se développent en nous les germes de la force créatrice ou de la poésie.

L'isolement et le silence qui m'entourent ici tiennent presque du prodige : les eaux du golfe immobiles, un miroir ; aussi loin que portent les yeux, aucun navire, aucun oiseau ; et là-bas sur le blanc rivage une tour noire, pareille à la sombre image d'un rêve.... Mais, voici un aigle superbe : il se repose dans sa royale majesté ; puis d'un vigoureux coup d'aile, il s'élève dans les airs et se dirige vers les hauts sommets. Il est repu de sang.... Ah ! je dérange là aussi un renard, le premier que j'aie vu en Corse, où ces bêtes sont

d'une remarquable grandeur. Il était paisiblement étendu au bord de la mer, semblant admirer la couleur rose des vagues, comme enseveli dans ses pensées ; et sa contemplation l'absorbait tellement que je pus me glisser jusqu'à deux pas de lui. Maître Renard bondit à ma vue, et comme le rivage était fort étroit, j'eus le plaisir de lui barrer le chemin et de lui faire perdre la tête un instant. Mais le matois fit une savante conversion et s'esquiva gaiement vers la montagne. Il est très bien en Corse, où les animaux doivent en avoir fait leur roi, puisque l'île manque de loups.

La nuit vint. J'entrai dans une barque et me mis à ramer sur le golfe à l'aventure. Quelle volupté, quel charmant spectable nocturne ! le ciel semé d'innombrables étoiles ; l'air d'une transparence magique ; là-bas, le promontoire avec son phare biillant ; des lumières au château de Calvi ; des feux de bergers aux flancs des montagnes ; quelques navires endormis sur l'eau ; autour de ma barque des vagues phosphorescentes ; mes rames ruisselant d'étincelles..., et dans le profond silence, sur le rivage, une guitare, aux sons mélodieux.

CHAPITRE VI

UNE FÊTE DE MAITRES-CHANTEURS

Le charme poétique de cette nuit devait se prolonger encore. A peine endormi dans ma petite *locanda*, je fus réveillé par des accords de cithares et une mélodie à plusieurs voix. On joua et on chanta pendant une heure devant ma maison. C'était une sérénade pour une fille qui y demeurait. On aurait dit un *vocero* mélancolique, et cette psalmodie au milieu des silencieuses ténèbres pénétra avec force dans mon cœur. On débuta par un solo, auquel se joignit une seconde voix, puis une troisième et enfin le chœur tout entier. C'était un récitatif dans le genre du *ritornello* italien, qui exprime aussi en notes presque lugubres un sentiment qui n'a rien de triste en soi. J'avais bien entendu ailleurs en Corse des nocturnes pareils, mais nulle part je ne leur avais vu cette ampleur et cette solennité. Il m'arrive parfois comme un écho de ce chant, et il y a un mot surtout, celui de *speranza*, dont l'accent plaintif retentit encore dans mon âme.

Le matin, j'entrai par hasard dans l'échoppe d'un vieux cordonnier, qui me dit être le joueur de cithare de la veille. Il me passa avec complaisance son instrument. La *cetera* corse a seize cordes, et ressemble à la mandoline ; mais elle est plus grande et sa table d'harmonie, au lieu d'être ronde, est un peu aplatie. On en fait vibrer les cordes au moyen d'un petit morceau de corne aiguisée. On l'a remarqué souvent : la classe des cordonniers cultive la musique et la

poésie. Sur le désir que j'en exprimai, notre Jean Sachs de Calvi appela quelques-uns des meilleurs chanteurs de la ville. On mit les souliers et les formes de côté, et la petite société de chanteurs se réunit dans l'arrière-boutique, dont la fenêtre couronnée de fleurs donnait sur le golfe... ; les musiciens rapprochèrent les chaises, le maître prit la *cetera,* « ferma les yeux et chanta à gorge déployée... » Mais il faut que je vous présente MM. les artistes : et tout d'abord, le vieux cordonnier remplissant le rôle de Maître-chanteur ; puis, son jeune apprenti à qui, avec les principes de la chaussure, il enseignait l'art de la gracieuse *Musica ;* ensuite, un jeune homme élégant, attaché au tribunal de Calvi ; enfin un septuagénaire aux cheveux gris d'argent. Malgré son âge, le vieillard s'en donnait à cœur joie ; mais il n'avait plus sa valeur juvénile, et comme les notes des *voceri* se prolongent beaucoup, il perdait quelquefois la respiration.

Alors commença la plus belle fête musicale que l'on vît jamais. Ils chantèrent ce que je désirais entendre, des sérénades et des *vocerati* ou *lamenti,* ces derniers surtout parce qu'ils me charmaient particulièrement par leur sombre beauté. Ils entonnèrent entre autres un *vocero* sur la mort d'un soldat, dont voici le sujet : Un jeune montagnard quitte père, mère, sœur, et part pour la guerre sur le continent. Bien des années s'écoulent ; il revient, comme officier, à son village, où personne ne le reconnaît. Il ne se découvre qu'à sa sœur, dont la joie est inexprimable. Il dit à ses parents de préparer pour le lendemain un dîner splendide qu'il se charge de bien payer ; et le soir venu, il prend son fusil, et va à la chasse, laissant dans sa chambre son havre-sac avec beaucoup d'or. A la vue de ces richesses, le père décide de donner la mort à l'étranger. Le crime horrible s'accomplit. Le jour suivant arrive ; midi se passe, et l'officier ne paraît point. Sa sœur en demande des nouvelles à la famille ; et, le cœur plein d'angoisse, elle découvre à ses parents que

l'étranger est son frère. Ils se précipitent tous dans la chambre, le père, la mère et la sœur,... et le voient baigné dans son sang. La sœur commence alors le *lamento*. — L'histoire est vraie, comme le sont, en général, toutes celles qui forment le sujet des chants populaires corses. Le cordonnier me fit d'abord de l'événement un récit fort dramatique, corroboré par les gestes expressifs du vieillard ; puis il décrocha la *cetera*, et l'on entonna le *lamento*.

Comme je dis à ces aimables chanteurs que je traduirais leurs poésies dans ma langue et me souviendrais d'eux et de ce moment, ils me prièrent de rester le soir à Calvi, m'assurant qu'ils passeraient toute la nuit à chanter pour me faire plaisir ; que si, cependant, je voulais partir à tout prix, ils me conseillaient d'aller à Ziglia, où se trouvaient les plus habiles chanteurs de la Corse. « Hélas ! s'écria le cordonnier le meilleur est mort. Il chantait d'une voix si claire ! On aurait dit un oiseau. Il alla dans la montagne et devint bandit. Sa belle voix lui attira l'amitié des paysans qui le protégèrent longtemps contre les gendarmes. Mais à la fin on l'arrêta : on lui trancha la tête à Corte. »

Au milieu de ces contrées paisibles et désertes, je me croyais comme dans une mélodieuse oasis. Je notai ce détail : Calvi a vu naître deux des meilleurs poètes corses, l'abbé Giovan Battista Agnese (1611) et Vincenzo Giubega qui mourut à Ajaccio, où il était juge au tribunal, à l'âge de 39 ans (1800.) C'est avec raison que l'on nomme ce dernier l'Anacréon de la Corse. J'ai lu de lui quelques poésies érotiques : elles se distinguent par la grâce du sentiment. Il ne reste qu'un très petit nombre de pièces de ce poète, qui a brûlé de sa main la plupart de ses compositions. Sophocle dit que la mémoire est la souveraine des choses, et comme la muse de la poésie est fille de Mnémosine, je crois à propos de mentionner ici le fameux Giulio Guidi, de Calvi, que sa mémoire vraiment malheureuse fit passer, en 1581,

pour la merveille de Padoue. Il pouvait répéter 36,000 noms après les avoir entendus une seule fois. On l'appelait *Guidi dalla gran memoria*. Il ne produisit rien : la mémoire avait tué en lui la force créatrice. Pic de la Mirandole, qui était aussi merveilleusement doué sous ce rapport, mourut à la fleur de l'âge. Il en est de la précieuse mémoire comme de toutes les autres facultés : le ciel veut nous punir quand il nous en accorde une trop large part.

J'ai déjà cité le nom de Salvatore Viale, né à Bastia, où il vit encore, chargé d'années. C'est le poète le plus fécond que l'île ait produit. Il a composé la *Dionomachia*, poème héroï-comique dans le genre de la *Secchia rapita* de Tassoni, et a traduit Anacréon ainsi que plusieurs pièces de Byron (Byron en Corse !). Doué d'une infatigable activité littéraire, Viale a surtout bien mérité de ses compatriotes par ses illustrations de leurs mœurs nationales. L'île possède aussi un traducteur d'Horace : c'est Giuseppe Ottaviano Savelli. Je pourrais citer d'autres poètes indigènes, comme le poète lyrique Biadelli, de Bastia, mort en 1822. Mais leurs vers ne sortiront pas de leur pays. Les plus belles poésies que les Corses aient produites, ce sont leurs chants populaires, et leur plus grande muse, c'est la douleur.

CHAPITRE VII

CHANTS FUNÈBRES DE LA CORSE

Pour bien comprendre les *voceri* corses, il faut étudier les coutumes funèbres du pays, lesquelles remontent à une haute antiquité. Un peuple à qui, plus qu'aux autres, la mort apparaît sans cesse sous les traits sanglants d'un ange exterminateur, doit aussi, plus que les autres, se distinguer dans son culte pour les trépassés.

Lorsque la mort arrive, les parents, réunis autour du lit funèbre, récitent le rosaire, puis entonnent un chant plaintif (*grido*). Le corps est placé sur une table (*tola*) appuyée au mur. La tête repose sur un coussin, et porte un bonnet. Afin que les traits du visage ne se déforment point, on passe sous le menton un mouchoir ou un ruban qui va se nouer au sommet de la tête, sous le bonnet. Les jeunes filles sont revêtues d'une robe blanche et couronnées de fleurs; les femmes d'un certain âge portent en général des vêtements de couleur, et les vieilles sont habillées de noir. Les hommes, enveloppés d'un suaire, sont coiffés du bonnet phrygien et, dans cet accoutrement, ils ressemblent bien aux morts des Etrusques, entourés de pleureuses, tels que je les ai vus représentés au musée du Vatican.

La veillée et les plaintes autour de la *tola* durent parfois la nuit entière, pendant laquelle on tient toujours le feu allumé. Mais le grand *lamento* s'élève le matin des funérailles, au moment où le corps est mis dans le cercueil et avant que

les confréries viennent l'enlever. Les parents et les amis accourent des villages voisins pour assister aux obsèques. Le convoi s'appelle *corteo* ou *scirrata*, mot qui a une certaine analogie de son avec l'allemand *Schar* (troupe), mais dont il est assez difficile d'expliquer l'origine. Une femme (c'est toujours la chanteuse ou poétesse, car elle réunit les deux qualités) conduit le chœur des pleureuses. *Andare alla scirrata* se dit des femmes qui se rendent en *troupe* à la maison mortuaire. Quand il y a eu mort violente, on se sert de l'expression *andare alla gridata,* aller aux cris. En entrant, les pleureuses vont saluer la veuve, la mère ou la sœur du défunt, et restent une demi-minute la tête penchée sur la sienne. Puis une femme de la maison mortuaire les convie à entonner la plainte. Elles font cercle (*cerchio* ou *caracollo*) autour de la *tola*, se balancent, rompent et reforment la chaîne, en poussant des cris plaintifs qu'elles accompagnent des signes de la plus sauvage douleur.

Ces pantomimes ne sont pas les mêmes partout. En plusieurs endroits, le temps les a déjà fait disparaître ; ailleurs, il les a adoucies ; mais au fond des montagnes, et surtout dans le Niolo, elles persistent avec toute leur vieille énergie païenne, et ressemblent aux danses funèbres des Sardes. Elles sont d'un effet dramatique effrayant. Les femmes seules prennent part aux danses, aux complaintes, aux cris : leur chevelure dénouée, pareille à celle des Ménades, vole autour de leur sein ; leurs yeux étincellent de flammes ; leurs manteaux flottent en désordre ; et elles mènent leur ronde terrible, poussent des hurlements plaintifs, battent des mains, se frappent la poitrine, s'arrachent les cheveux, pleurent, sanglotent, se jettent sur la *tola*, se couvrent de cendre ;... puis les cris cessent tout d'un coup, et, comme les Sibylles, elles vont s'accroupir à terre, en silence, respirant avec effort, cherchant à se calmer. Il y a ici un contraste effrayant entre cette danse sauvage et le mort lui-même qui semble la

diriger du haut de la *tola* où il étend ses membres raidis. Dans les montagnes, les pleureuses se déchirent le visage jusqu'au sang, parce que, d'après une antique idée païenne, le sang est agréable aux morts et apaise leur ombre. Cela s'appelle *raspa* ou *scalfitto*.

Les pleureuses doivent être terribles à voir quand elles dansent autour d'un homme assassiné. Elles deviennent alors les sombres Euménides à la crinière de serpents, que nous dépeint Eschyle : « Elles tournoient avec d'affreuses contorsions, battent des mains, hurlent, entonnent leur hymne vengeur, et ce chant produit parfois un effet tel que, saisi d'épouvante, en proie aux angoisses du remords, le meurtrier se trahit lui-même. » Voici ce que j'ai lu : Un assassin eut l'audace d'aller, sous l'habit des Frères de la Miséricorde, tenir le cierge auprès de la bière de celui qu'il avait aidé à immoler. En entendant l'hymne vengeur, il se mit à trembler si fort que le cierge lui tomba des mains. — Dans les procès criminels, on regarde comme une charge grave le fait que le prévenu s'est troublé pendant ces complaintes... Ah ! il est plus d'un Corse qui ressemble à l'Oreste d'Eschyle, et dont la Pythie pourrait dire :

« Je vois, assis sur la pierre qui est le centre du monde, un homme chargé du poids d'un sacrilège ; c'est un suppliant. Ses mains dégouttent de sang ; et il tient un glaive nu...... Aux pieds de cet homme, dorment, assises sur des sièges, une inconcevable troupe de femmes... Que dis-je, des femmes ? non, des Gorgones.... Mais non, ce n'est point là la figure des Gorgones ; je les ai vues autrefois peintes dans un tableau, qui ravissaient le repas de Phinée. Celles-ci n'ont point d'ailes ; elles sont noires ; tout leur aspect inspire l'horreur. »

Il règne dans la chambre un silence de mort. On n'en-

tend que le bruit de la respiration des pleureuses accroupies en cercle, enveloppées dans leur manteau, la tête penchée sur la poitrine, poignante image de la douleur : c'est ainsi que le vieil artiste hellène voile la face de celui dont il renonce à peindre l'immense affliction.

La nature n'a donné à l'homme que deux manières d'exprimer la douleur : le cri du sentiment qui éclate au moment où la force vitale déchaîne en quelque sorte tous ses esprits, et le silence profond où la force vitale va mourir épuisée.

Soudain, du cercle de ses compagnes une femme bondit pareille à une prophétesse inspirée, et entonne la complainte. C'est une poésie divisée en stances qu'elle déclame sur le ton d'un récitatif solennel, et chaque strophe se termine par un cri douloureux répété par le chœur, comme dans les tragédies grecques. C'est la chanteuse qui dirige le chœur et invente ou improvise les vers. En Sardaigne, ce rôle est généralement rempli par la femme la plus jeune. Ces poésies, où les éloges du défunt alternent avec les regrets et les excitations à la vengeance, sont presque toujours l'œuvre du moment.

Qu'il est singulier le contraste de la civilisation dans un pays où se produisent encore des scènes pareilles, qu'un abîme de trois mille ans semble séparer de notre société !

Qu'on se représente donc le mort sur la *tola*, les pleureuses accroupies sur le sol : une jeune fille se lève, le visage enflammé par l'inspiration. Comme Mirjam ou Sapho, elle chante des vers d'une grâce suprême, pleins des images les plus hardies ; et de son âme agitée débordent sans cesse de mélodieux dithyrambes exprimant ce qu'il y a de plus profond, de plus sublime dans l'humaine douleur ; et, après chaque strophe, le *dih ! dih ! dih !* du chœur se fait entendre comme un plaintif hurlement. — Je ne sais si l'on peut trouver ailleurs dans l'existence une image où l'horrible s'allie au gracieux avec autant de profondeur poétique que

celle d'une jeune fille se dressant, comme une Euménide, sur le corps de son frère assassiné, étendu sur la *tola* avec ses armes, et jetant à la foule des rimes vengeresses, que la bouche d'un homme ne saurait rendre ni plus sanglantes ni plus féroces. La femme vit en Corse dans l'humble condition d'une servante ; et c'est elle qui s'y érige en juge, et c'est sur sa plainte, devant son tribunal, que les coupables sont poursuivis ! Cela me rappelle dans les *Choéphores* d'Eschyle ce passage du chœur des esclaves :

« Mon fils, la dent dévorante du feu n'anéantit pas le sentiment chez les morts. Après la vie, ils font éclater leur courroux. La victime pousse un cri de douleur, et le meurtrier voit son crime apparaître au jour ; et de toutes parts s'élèvent, retentissent les gémissements que doivent pousser les fils aux malheurs de leur père, de leurs aïeux ; les gémissements qui appellent la vengeance. »

Quelques-unes de ces illuminées, que je comparerais volontiers à la germaine Velléda, se sont rendues célèbres par leurs improvisations, comme Mariola delle Piazzole, par exemple, qui, au siècle dernier, dirigeait les chœurs funèbres, et dont les *voceri* étaient partout demandés, et Clorinda Franceschi de Casinca. En Sardaigne, les pleureuses s'appellent *piagnoni* ou *prefiche*, en Corse *voceratrici* ou *ballatrici*. Ce ne sont pas toujours les directrices ordinaires du chœur qui chantent, mais bien des fois aussi les parentes du défunt, la mère, l'épouse et surtout les sœurs : même chez les personnes dépourvues de talent poétique, l'âme pleine de douleur déborde en plaintes naturellement éloquentes, et rend la langue sublime et les pensées hardies. La forme de ces complaintes étant, en outre, invariable, la femme corse s'y est toujours exercée avant que l'occasion se présente de les

composer pour les siens ; car les chants funèbres deviennent ici populaires comme d'autres poésies parmi nous.

Cette lugubre cantilène s'appelle *ballata* (1) (strophe). On dit *ballatare sopra un cadavere*, chanter des strophes sur un cadavre. *Vocerare* signifie pousser des cris, et *vocero* cri, plainte. En Sardaigne la même complainte porte le nom de *titio* ou *attito*. On dérive ce mot des *dih ! dih ! dih !* soupirs douloureux par lesquels la directrice du chœur termine chaque strophe, et que répètent les pleureuses. Les Latins criaient *atat*, les Grecs *ototoi*, comme on le voit dans leurs tragédies ; et chez nous autres Allemands, la douleur violente s'exprime aussi quelquefois par *ahtatata* : chacun de nous peut s'en rendre compte lorsqu'il se brûle au doigt et qu'il bondit en le faisant claquer dans l'air.

Lorsque les confréries sont enfin venues pour enlever la bière, on entonne une nouvelle complainte ; alors le funèbre cortège se rend à l'église, où le mort reçoit la bénédiction ; puis, au milieu de chants plaintifs, on le transporte à sa dernière demeure. La cérémonie se termine par le banquet funèbre (*convito* ou *conforto*). Mais celui-ci est précédé d'un repas plus modeste, appelé *veglia*, offert à ceux qui veillent le cadavre, et chacun des confrères reçoit en outre un gâteau. Le *conforto* est donné aux parents et aux amis soit dans la maison mortuaire, soit au domicile de quelque membre de la famille, et tous sont instamment priés d'y assister. C'est un honneur pour le défunt que le banquet se fasse avec éclat, et

---

1) Le mot vient sans doute de *ballo*, et devait désigner à l'origine la danse funèbre, appelée aussi *caracollo*, que les pleureuses exécutent autour de la *tola*. On lit dans un *vocero* :

Grande fatemi lu cieciu, (cerchio)
E majò lu caracolu !

(*Note de l'auteur*).

par le nombre des convives on juge de la considération dont il jouissait dans la vie. Souvent, à l'occasion de ce repas, on se livre à beaucoup de dépenses, et l'on distribue même du pain et de la viande dans quelques maisons. Les personnes en deuil s'habillent de noir, et l'homme laisse croître sa barbe. Le banquet se renouvelle parfois au retour de l'anniversaire des funérailles.

Tel est donc en Corse le culte des morts. Il s'est maintenu jusqu'à nos jours dans l'intérieur et au sud de l'île, comme un reste des antiques mœurs païennes subsistant au milieu du christianisme et d'accord avec lui. Quelle est l'antiquité de cette *ballata ?* Quand et d'où s'est-elle introduite dans le pays ? C'est ce qu'il est difficile de savoir, et je ne me risquerai pas à le rechercher. Mais quelques rapprochements me semblent nécessaires.

L'expression de la douleur en présence d'un mort chéri est partout la même : on pleure, on se lamente, on rappelle ce qu'il a été dans la vie et l'amour qu'on lui portait. Les âmes passionnées éclatent en manifestations impétueuses, dramatiques, images parlantes de la douleur. L'éducation a imposé une règle, un frein aux hommes civilisés et empêché leurs sentiments naturels de se montrer dans toute leur véhémence. Il en est autrement chez l'homme inculte, chez l'enfant et chez celui qu'on appelle un homme du commun, qui, au milieu de notre civilisation, reflète encore la période épique de l'humanité. Si on veut se convaincre que des personnages d'épopée, des rois, des héros, des chefs de peuples montrent une douleur aussi violente que les Corses modernes dans leur *ballata*, on n'a qu'à lire Homère et la Bible, les chants de Firdusi et les Nibelungen. Esaü pousse de grands cris, et pleure pour la bénédiction qu'on lui a ravie. Jacob déchire ses vêtements en apprenant la mort de Joseph ; Job déchire ses vêtements, se rase la tête, se jette par terre et, comme lui, ses amis se lamentent, pleurent, déchirent leurs

vêtements et lancent de la cendre en l'air pour la faire retomber sur leur tête. David prend ses vêtements et les déchire à la nouvelle de la mort de Saül et de Jonathas, et il s'afflige, et il pleure, et il se lamente ; et il pleure de même en fuyant devant Absalon : il se couvre la tête et marche nu-pieds.

Les manifestations de la douleur sont encore plus violentes chez les personnages d'Homère. Achille gémit sur la mort de Patrocle, et s'enveloppe dans un sombre nuage de tristesse. De ses deux mains il prend de la cendre, et en répand sur sa tête :

« Lui-même est étendu sur la poussière, couvrant de son grand corps un grand espace, et s'arrachant les cheveux. Et les femmes que lui et Patrocle avaient faites prisonnières poussent de grands gémissements, et, se précipitant hors des tentes, accourent auprès d'Achille. De leurs mains toutes se frappent la poitrine, et leurs genoux se dérobent sous elles (1). »

A la mort d'Hector, Hécube s'arrache les cheveux, et Priam pleure et se lamente ; et, plus tard, lorsqu'il demande à Achille un lit pour se reposer, il lui dit :

« Je n'ai pas fermé les paupières depuis le jour où mon fils est tombé sous vos coups ; j'ai passé tout ce temps-là à soupirer et à gémir, étendu à la porte de mon palais sur la cendre et sur la poussière. »

C'est ainsi que, dans Firdusi, le héros Rustem s'arrache les cheveux pour la mort de son fils Sohrab ; il rugit de dou-

---

1) *Iliade*, Trad. de M. Dacier.

leur, et pleure du sang. La mère de Sohrab se jette des charbons ardents sur la tête, déchire sa robe, tombe et retombe toujours en faiblesse, remplit la salle de poussière, pleure jour et nuit, et meurt au bout d'une année. La passion prend ici des proportions colossales, et les héros eux-mêmes sont des géants.

Dans les Nibelungen, la plus grande tragédie de la vengeance que l'on connaisse, la passion et la douleur se manifestent avec non moins d'énergie. Autour du cadavre de Siegfried, Chriemhild pousse des cris déchirants. Le sang lui sort de la gorge; elle pleure du sang sur le corps chéri, et toutes les femmes la soutiennent de leurs gémissements.

Dans presque tous ces passages, les complaintes sont comme l'épanchement lyrique de la douleur, et prennent la forme de chants. En l'honneur des *voceri* corses, plaçons ici le plus sublime des *lamenti*, la complainte de David sur la mort de Saül et de Jonathas.

« Pleure, ô Israël, sur ceux qui sont morts par le glaive sur tes coteaux. Hélas ! comment ces héros sont-ils morts ?

« N'annoncez point cette nouvelle dans Geth ; ne la publiez point dans les places publiques d'Ascalon ; de peur que les filles des Philistins ne s'en glorifient et que les filles des incirconcis n'en triomphent de joie.

« Montagnes de Gelboé, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur vous ; qu'il n'y ait point sur vos coteaux de champs dont on offre les prémices; parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des vaillants d'Israël, le bouclier de Saül, comme s'il n'eût point été sacré de l'huile sainte.

« Jamais la flèche de Jonathas n'est retournée en arrière ; mais elle a toujours été teinte du sang des morts, du carnage des plus vaillants ; et l'épée de Saül n'a jamais été tirée en vain.

» Saül et Jonathas, ces princes qui pendant leur vie étaient

si aimables et d'une si grande majesté, n'ont point été divisés dans leur mort même. Il étaient plus vites que les aigles, et plus courageux que les lions.

» Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous revêtait d'écarlate parmi la pompe et les délices, et qui vous donnait des ornements d'or pour vous parer.

» Comment les forts sont-ils tombés dans le combat? Comment Jonathas a-t-il été tué sur vos montagnes ?

» Votre mort me perce de douleur, Jonathas, mon frère, le plus beau des princes, plus aimable que la plus aimable des femmes. (Je vous aimais comme une mère aime son fils unique).

» Comment les forts sont-ils tombés? Comment la gloire des armes a-t-elle été anéantie? »

La complainte sur la mort d'Hector dans le dernier chant de l'Iliade est fort dramatique et ressemble tout-à-fait à une *ballata* chantée auprès de la *tola*. Ecoutons-la également :

« Quand le roi et le héraut, suivis de tout le peuple, sont arrivés dans le palais, ils déposent le corps sur un lit magnifique, et l'entourent de chanteurs qui entonnent l'hymne des funérailles ; les femmes y répondent par des gémissements. »

Andromaque commence sa plainte :

« Mon époux, tu as été retranché de la vie avant l'âge, et tu me laisses veuve dans nos palais. Et ce fils que nous avons eu tous deux, infortunés ! est encore enfant ; et je ne pense pas qu'il parvienne jamais à l'adolescence, car auparavant cette ville sera ruinée de fond en comble. Tu as péri, toi notre gardien et le rempart d'Ilion, toi le salut de nos chastes épouses et de nos petits enfants, qui bientôt seront emmenés captifs dans les profonds navires, et moi-même

avec eux. Pour toi, mon fils, ou tu me suivras, et tu seras employé à d'indignes travaux, et tu te fatigueras pour un maître impitoyable ; ou quelque Grec, te saisissant dans sa main, te précipitera du haut d'une tour, mort lamentable ! pour venger un frère, ou un père, ou un fils qu'aura tué Hector ; car un grand nombre de Grecs ont mordu la terre sous ses coups, et ton père ne se laissait pas fléchir dans les sanglantes batailles. Aussi tout le peuple le pleure dans Ilion. Tu as causé à tes parents une affliction inexprimable, Hector. Mais c'est surtout à moi que tu as laissé d'amères douleurs ; car tu ne m'as pas, en mourant, tendu tes mains de ton lit, et tu ne m'as dit aucune sage parole dont je puisse éternellement me ressouvenir en pleurant nuit et jour. » (1)

Ces plaintes sont suivies de sanglots et de pleurs, et toutes les femmes les accompagnent de leurs cris et de leurs gémissements. Puis, Hécube reprend ainsi :

« Hector, Hector, le plus cher de mes enfants ; pendant ta vie tu as été aimé des dieux, et ces mêmes dieux ne t'ont pas abandonné après ta mort précipitée. Tous mes autres fils, qui sont tombés entre les mains d'Achille, ont été vendus au-delà des mers, dans les îles de Samos ou d'Imbre, et dans la barbare Lemnos. Et toi, depuis le moment fatal que sa cruelle épée a tranché ta vie, il t'a traîné sans cesse autour du tombeau de Patrocle, que tu lui as tué. Que lui ont servi ces cruautés inouies ? il n'a pas ressuscité son ami, et, par la faveur des immortels, tu m'es rendu aussi frais et aussi entier que si tu ne venais que d'être tué ; on dirait que c'est Apollon lui-même qui a terminé tes jours avec ses plus douces flèches. »

---

(1) Trad. de M. Dacier.

A ces mots, elle se jette sur le corps de son fils et l'arrose de ses larmes ; et toutes les femmes redoublent leurs plaintes et leurs cris. Hélène continue alors :

« Hector, vous avez toujours été celui de mes beaux-frères que j'ai le plus aimé. Hélas ! le funeste présent que Pâris vous fit en m'épousant et en m'amenant à Troie ! Plût au ciel que je fusse morte le jour qu'il aborda nos côtes et qu'il se présenta à moi, semblable à un dieu ! Voici la vingtième année depuis que je l'ai suivi et que j'ai quitté ma patrie ; pendant tout ce temps-là, et au milieu de cette funeste guerre, non seulement je n'ai entendu de votre bouche ni le plus petit reproche, ni la moindre parole qui ait pu me blesser, mais encore, lorsque mes beaux-frères, mes belles-sœurs ou ma belle-mère s'emportaient contre moi (car pour le roi mon beau-père, il m'a toujours témoigné des bontés de père), vous les reteniez par vos paroles, et vous modériez leur colère par votre douceur. Voilà pourquoi je ne puis assez vous pleurer ; en pleurant sur vous, je pleure sur moi malheureuse. Quel cruel avenir pour moi ! je n'ai plus ni protecteur, ni ami dans Troie ; ils me regardent tous avec abomination et avec horreur. »

« Elle accompagna ces plaintes d'un torrent de larmes, et une multitude infinie de peuple lui répondit par des gémissements et par des cris. » (1)

Les Pélasges, les Grecs, les Phéniciens (particulièrement les Egyptiens), les anciens peuples d'Italie, les Etrusques, les Romains ont tous eu leurs chants funèbres, non moins que les Celtes, les Irlandais et les Germains. Il en est ainsi des peuples qui vivent actuellement à l'état de nature, en

(1) Trad. de Me Dacier.

Amérique comme en Afrique ou dans les Indes. En Italie même, on trouve, en dehors de la Sardaigne et de la Corse, d'autres contrées ayant de pareilles coutumes funèbres, notamment dans le royaume de Naples.

Ainsi que l'a déjà remarqué Pietro Cirneo, le culte des morts, en Corse, ressemble beaucoup à celui des anciens Romains, lequel était incontestablement étrusco-pélasgique. Rome aussi avait ses pleureuses, *præficæ* (on les appelle toujours de ce nom en Sardaigne), et ses funèbres complaintes, *næniæ*. J'ai cité une de ces nénies romaines : c'est le *vocero* sur la mort de Claude, ou plutôt la parodie qu'en a faite Sénèque. A propos des funérailles de Germanicus, Tacite parle, comme d'un ancien usage, des vers chantés alors pour célébrer les mérites du défunt, et provoquer les regrets et les larmes. Cette poésie s'appelait *lessus*. C'est la *ballata* corse. Interdite en Grèce par les lois de Solon, elle fut condamnée à Rome, comme une coutume barbare, par la loi des Douze Tables, qui s'expriment ainsi : *Mulieres genas ne radunto, neve lessum funeris ergo habento : mulier faciem ne carpito.*

L'usage du repas funèbre est également très ancien. J'attribue son origine à trois choses : au besoin de se restaurer après l'épuisement causé par l'affliction ; à l'honneur que l'on veut faire au défunt, en assistant à ce dernier festin, pour ainsi dire donné par lui ; enfin au mystique symbole du manger lui-même, qui est comme le retour de la mort à la vie et montre que les personnes en deuil reviennent au commerce des vivants. Chez les Phéniciens, les Pélasges, les Egyptiens et les Etrusques, le repas funèbre se composait surtout de fèves et d'œufs : d'après les idées pythagoriciennes du vieux mysticisme oriental, ces deux aliments symbolisaient la force active et la force passive de la vie. L'usage de manger des fèves et des œufs à ces repas existe encore sur plusieurs points de la Sardaigne ; je n'ai pas entendu dire que

cela se pratique en Corse. Chez les Romains le banquet funèbre s'appelait *Silicernium*. Les Troyens affligés revenant des funérailles d'Hector se rendent à la maison de Priam où ils assistent à un festin solennel.

Les *voceri* corses (je vais en faire connaître quelques-uns) sont tous écrits en dialecte. C'est le trochée qui domine dans ces poésies, mais avec des interruptions assez fréquentes. Chaque strophe se compose de six vers, dont trois riment ordinairement ensemble, entremêlés de vers blancs ; parfois aussi tous les vers sont à rimes croisées. La gravité de cette mesure et la monotonie des rimes produisent le plus grand effet : il est difficile de trouver un rythme plus propre à exprimer la douleur. Les *voceri* se distinguent en tendres complaintes sur la perte d'un être chéri et en sauvages hymnes de vengeance. Ces chants jettent une vive lumière sur la nature des Corses : ils montrent combien leur âme est ardente et quelle est la violence de leurs passions. Si l'on songe que ces poésies sont presque toutes composées par des femmes, on éprouvera un sentiment d'effroi ; car la femme est destinée par la nature à traduire les plus douces émotions du cœur, à mitiger l'âpre énergie de l'homme. Je ne sache pas que chez aucun peuple le hideux et le terrible soient devenus au même degré le fonds de la poésie populaire ; et c'est ici qu'éclate surtout la puissance de la poésie, puisque d'un souffle elle peut prêter à l'horrible une mélancolique beauté. La poésie corse est, en effet, capable des sentiments les plus tendres ; on y trouve la langue imagée d'Homère, comme celle des Psaumes et du cantique de Salomon. Simples et naturelles, ces pièces offrent le caractère d'improvisations, qu'on peut étendre à volonté ; et l'on y sent palpiter l'inspiration, l'ivresse du moment. L'ineffable candeur de certains *voceri* et leur touchante naïveté nous transporte dans un monde d'enfants, de bergers et de

patriarches. Il n'y a point de génie de poète capable de trouver ces mots de la nature.

Afin que parmi les voix des peuples, que nous autres Allemands sommes habiles à discerner, cette voix plaintive puisse aussi se faire entendre, j'ai traduit, le plus fidèlement possible, quelques *lamenti* corses, et tâché d'en reproduire la forme et l'intonation. (1) On compare volontiers à des perles les beaux vers ainsi que les larmes d'une noble douleur. Ces chants funèbres de la Corse, je les appellerai ses coraux rouge-sang.

---

(1) L'auteur les a traduits en vers allemands avec un rare bonheur. Quant à nous, nous nous contenterons d'une fort modeste traduction en prose, que nous conseillons de passer, si on peut lire l'original.

VOCERI

COMPLAINTES CORSES

E come i gru van cantando i lor lai....

(Dante).

DÉDICACE

Entends-je vos deux voix chéries, — ô vous dont les fraîches tombes surgissent à mes yeux ? — Lorsque, sur le paisible rivage de cette île, — le chantre fait doucement vibrer les cordes de la *cetera*, — oh ! comme son *lamento* réveille — les notes plaintives de mon cœur !

Cygnes envolés là-haut avant moi, — bons génies de ma course errante, — dans les montagnes, sur les mers, — votre voix me salue tout bas ; — vous me saluez sur cette île déserte — par les sons d'une funèbre complainte.

Ce qui palpite dans ce chant lugubre, — je l'ai éprouvé, il a retenti en moi-même ; — c'est un écho de mon âme, — un cri échappé à ma douleur. — Que ces rimes éplorées — soient comme un *vocero* que j'entonne pour mes morts.

IN MORTE D'UNA GIOVINETTA DELLA PIEVE DI VERDE

Vocero della Madre.

Via lasciatemi passà
Vicinu alla miò figliola,
Chi mi pare ch'ella sia
Qui distesa in su la tola,
E chi l'abbianu ligata
Di friscettu la so gola.

O Maria, cara di mamma,
Eri tu la miò sustanza ;
Eri tu di lu to vabu
L'odorosa e la speranza.
Questa mane si decisa
Di fa l'ultima partanza.

Sur la mort d'une jeune fille de la Pieve di Verde

Vocero de la mère.

Laissez-moi donc passer — auprès de ma fille, — car il me semble qu'elle est — étendue ici sur la *tola,* — et qu'on lui a serré — la gorge avec un ruban.

O Marie, amour de ta mère, — tu étais mon seul bien ; — tu étais de ton père — la fleur et l'espérance. — Ce matin tu es décidée — à faire le dernier voyage.

O morte cusì crudele,
Di speranza m'hai privatu :
T'hai pigliatu lu miò fiore,
Lu miò pegnu tantu amatu :
Questa mane lu miò core
Mi l'hai cusì addisperatu.

E qual' è chi regghierà,
O figliola, a tanta pena,
Chi mi manca lu respiru,
Toglie mi sentu la lena ?....

Or nun bedi tutte quante
Le to cumpagne fidate,
Chi sò qui d'intornu a te
Cusì meste e disperate ?
Via, rispondili una volta,
E rendile cunsulate !

Mettiti lu to vestitu,
Cara di mamma, o Maria ;
Vedi chi sò tutte qui,
Ti volenu in cumpagnia,
Chi tu badi a sente messa
Nella chiesa a Sant'Elia.

O mort que tu es cruelle ! — Tu m'as privée d'espérance ; — tu m'as ravi ma fleur, — mon gage tant aimé. — Ce matin, tu as comblé — mon cœur de désespoir.

Et qui donc supportera, — ô ma fille, une peine si grande ? — la respiration me manque, — je me sens suffoquer.....

Ne les vois-tu pas toutes, — tes compagnes fidèles, — réunies autour de toi, — tristes et désespérées ? — allons, réponds-leur une fois, — et rends-les consolées !

Mets ta robe, — amour de ta mère, ô Marie ! — Ne vois-tu pas qu'elles sont toutes ici ? — Elles veulent qu'avec elles — tu ailles entendre la messe — à l'église de Saint-Elie.

(*Una compagna della defunta risponde*) :

Bulemmu falà alla messa,
Or che l'altare è paratu
Di cironi e di candele,
E di neru è circundatu ;
Perch'u vabu la so dota
Questa mane l'ha stimatu.

Questa mane alla parocchia
Ci ha da esse un bellu vede :
C'è la dota di Maria
Di cironi e di candele....

(*Un'altra compagna prosegue*) :

O Signora, u vostru male
Eo cunoscelu vuria :
Eo nun so s'è stata febre,
O veramente etisia.
Oh, chi male incunusciutu,
Ch'una volta un si vidia !

(*Une compagne de la morte répond*) :

Nous voulons descendre à la messe, — maintenant que l'autel est orné — de cierges et de chandelles, — et tout tendu de noir ; — car c'est sa dot que son père — y a mise ce matin.

Ce matin, à la paroisse, — on verra un beau spectacle : — il y a la dot de Marie — en cierges et en chandelles.

(*Une autre compagne continue*) :

Madame, votre maladie, — je voudrais bien la connaître : — Je ne sais si ce fut une fièvre, — ou réellement une phthisie. — Ah ! quel mal inconnu, — qu'on ne voyait point autrefois.

Duve mai l'ete pigliata
Voi la morte, o mia Signora?
Sempre stavate in carrega,
O usciate a spassu fora;
Ed a voi la vostra mamma
Nun vi facia mette tola.

(*Ripiglia la Madre*)

Questa mane a Sant'Elia
Un bel fiore eo li presentu:
Un bel mazzulu li donu
Caricu d'ogni ornamentu:
Con un donu cusì bellu
Credu restera cuntentu.

Pregà bogliu la Maria,
Pregà bogliu lu Signore,
Chi stamane eo mi ne vada
Abbracciata a lu mio fiore.
O Marì, cara di Mamma,
Chi mi crepa lu mio core!

Mais où donc l'avez-vous pris, — ce mal mortel, ô madame? — Vous étiez toujours en fauteuil, — et ne sortiez que pour vous promener; — et ce n'est pas vous que votre mère — aurait laissé mettre la nappe.

(*La Mère reprend*:)

Ce matin, Saint-Elie — recevra une belle fleur: — je lui offre un beau bouquet, — chargé d'ornements précieux; — avec un si beau présent, — il sera satisfait, je crois.

Je veux prier la Vierge Marie, — je veux prier le Seigneur — de me laisser partir ce matin — attachée à ma fleur. — O Marie, amour de ta mère, — je sens mon cœur se briser!

Le to dodeci strapunte
Cun le vintiquattru anelle,
Qual è chi le guderà,
Fiore di le giuvanelle ?
Nun ci resta piu nisunu,
Nè fratelli, nè surelle.

Duve si ne sonu andate
Le to guance culurite,
Ch'eranu culor di rosa,
Ed or sonu impallidite ?
Oh la ladra di la morte,
Chi l'ha cusì stramurtite !

Morte fammiti venire,
E fa ch'ella sia finita :
Eo ti pregu per pietà
Chi tu mi tolga la vita,
Chi stamane eo mi ne vada
Cu la miò figliola unita.

Lu paese di la Petra
Stamane è in cunfusione :

Tes douze matelas, — tes vingt-quatre bagues, — qui donc en jouira, — ô toi fleur des jeunes filles ? — Il ne reste plus personne, — ni frères, ni sœurs.

Que sont devenues — tes joues si fraîches ? — Elles avaient l'éclat de la rose, — et maintenant elles sont décolorées ! — Ah ! c'est la mort cruelle — qui les a pâlies !

O mort, appelle-moi, — et termine mes peines : — je te prie en grâce — de m'ôter la vie, — afin que ce matin je m'en aille — en compagnie de ma fille.

Le village de la Pietra, — est, ce matin, plein de confusion ; — des

Pienghienu dirottamente
Tutte quante le persone ;
E tu, cara di la mamma,
Ne si tutta la cagione.

Nun bedi le to cumpagne ?
Per te sò cusì amurose,
Chi ti lavanu lu visu
Di lagrime dulurose ;
E tu le voli lascià
Cusì meste ed affannose !

Chi è andata a coglie i fiori ;
Chi è andata a piglià a rosa :
Ti tessenu la ghirlanda
Per curunatti da sposa ;
Et tu ti ne voli andà
Dentru di la cascia chiosa !

Quandu tu surtii di casa,
Tu spargevi moltu odore
Cu li to voni custumi,
Chi lampavanu splendore.
La morte ti s'ha pigliatu
In lu to più bellu fiore.

---

torrents de larmes coulent des yeux — de tous ses habitants ; — et c'est toi, amour de ta mère, — qui en es seule la cause.

Ne vois-tu pas tes compagnes ? — Elles ont tant d'amour pour toi, — qu'elles te baignent le visage — de larmes douloureuses ; — et toi tu veux les laisser — si tristes et pleines d'angoisse !

Les unes sont allées cueillir les fleurs des champs, — les autres sont allées prendre des roses ; — elles tressent une guirlande, — pour te couronner comme épouse ; — et toi tu veux partir, — enfermée dans le cercueil !

Quand tu sortais de la maison, — tu répandais un grand parfum, — le parfum de tes bonnes mœurs, — qui rayonnaient autour de toi. — La mort t'a enlevée — dans ta plus belle fleur.

Quantu ci serà suspiri,
Oh, quantu ci serà pienti,
Quand'elli la senteranu
Tutti li nostri parenti !.....

Ma nun la pienghimmu più ;
Surtimmu di stu dulore ;
Chì la nostra Mariuccia
Or è sposa d'u Signore :
Serà ricevuta in Celu
Stamane cun tant'onore.

Sentu dì *ora pro ea*
Intornu a Santa Maria ;
Perchè avale arriva in piazza,
Figliola, la cumpagnia,
E ti volenu purtà
In chiesa di Sant'Elia.

Or eo vurria falà
Cun tutte a lu campu santu :
Ma nun ci possu arrivà,
Chi nun possu reghie a tantu :
Solu ti vogliu mandà
Dall'occhi un fiume di piantu.
. . . .

Combien il y aura de soupirs, — combien il y aura de larmes, — quand cette nouvelle — arrivera à nos parents !...

Mais ne la pleurons plus ! — Faisons trève à cette douleur, — car notre petite Marie — est maintenant l'épouse du Seigneur ; — elle sera reçue au ciel — ce matin avec grand honneur.

J'entends dire *ora pro ea* — autour de Sainte-Marie ; — car maintenant la confrérie — arrive sur la place, ô ma fille ; — et ils veulent te porter — à l'église de Saint-Elie.

Et moi je voudrais descendre — avec elles au cimetière ; — mais je ne pourrais y arriver, — je n'en aurais pas la force. — Seulement je veux t'envoyer — de mes yeux un torrent de larmes.

VOCERO D'UNA GIOVINETTA PER L'OMICIDIO DEL PADRE

(Dialetto del di qua da' monti)

Eo partu dalle Calanche
Circa quattr'ore di notte :
Mi ne falgu cu la teda
A circà per tutte l'orte,
Per truvallu lu miò vabu :
Ma l'avianu datu morte.

(*Sopravviene un'altra giovine, che cerca un parente ucciso, e scorgendo il cadavere, lo crede quello del suo caro, e si ferma per incominciare il lamento ; ma la prima le dice*) :

Cullatevene più in su,
Chi truverete a Matteju ;
Perchè questu è lu miò vabu,
E l'aghiu da pienghie eju......

Vocero d'une jeune fille sur la mort de son père assassiné
(*Dialecte du deça des monts*).

Je pars des *Calanche* — vers onze heures du soir, — je descends avec un flambeau de pin, — et visite tous les champs — à la recherche de mon père : — mais ils lui avaient donné la mort.

(*Survient une autre jeune fille, qui cherche un parent assassiné* ; *en apercevant le cadavre, elle croit que c'est celui de son parent, et s'arrête pour commencer son lamento* ; *mais la première lui dit*) :

Allez vous en plus haut, — et vous trouverez Mathieu ; — car celui-ci est mon père, — et c'est moi qui dois le pleurer......

Via, pigliatemi u scuzzale,
La cazzola e lu martellu.
Nun ci vulete andà, babu,
A travaglià a San Marcellu ?...
Tombu m'hanu lu miò vabu,
E feritu u miò fratellu.

Or circatemi e trisore,
E qui prestu ne venite :
Bogliu tondemi i capelli
Per tuppalli e so ferite ;
Chi di lu sangue di vabu
N'aghiu carcu le miò dite.

Di lu vostru sangue, o vabu,
Bogliu tinghiemi un mandile ;
Lu mi vogliu mette a collu
Quandu avraghiu oziu di ride....

Eo collu per le Calanche,
Falgu per la Santa Croce,
Sempre chiamanduvi, vabu.
Rispunditemi una voce !
Mi l'annu crucifissatu
Cumme Ghiesu Cristu in croce.

Prenez-moi donc son tablier, — sa truelle et son marteau. — Ne voulez-vous pas aller, mon père, — travailler à Saint-Marcel ? — Ils m'ont tué mon père, — et blessé mon frère.

Cherchez-moi des ciseaux, — et revenez vite ici : — je veux me couper les cheveux, — pour boucher ses blessures ; — car du sang de mon père, — j'en ai les doigts chargés.

Avec votre sang, mon père, — je veux me teindre un mouchoir ; — que je mettrai à mon cou, — quand j'aurai envie de rire.

Je monte par les Calanche, — je descends par Santa-Croce, — en vous appelant toujours, mon père. — Répondez-moi donc un mot ! — On me l'a crucifié, — comme Jésus Christ sur la croix.

VOCERO DI NUNZIOLA PER LA MORTE DEL MARITO

(Dialetto del dilà da' monti).

O lu me' Petru Francescu,
Capu di li me' ruini !
Erati voi lu me'fiori,
La me'rosa senza spini ;
Erati lu me' gagliardu
Da li monti a li marini.

E' v'avvingu 'ncu li pedi,
E v'allisciu 'ncu li mani.
Erati lu me' maritu,
Erati lu me' spirani.
O lu me' Petru Francescu,
Principiu di li me' mali !

Vocero de Nunziola sur la mort de son mari.

(Dialecte du delà des monts).

O mon Pietro Francesco, — source de ma ruine ! — Vous étiez ma fleur, — ma rose sans épines ; — vous étiez mon vaillant cœur, — connu de la montagne à la plaine.

Je vous enlace de mes pieds, — je vous caresse de mes mains ; — vous étiez mon mari, — vous étiez mon espoir. — Oh, mon Pietro Francesco, — devenu la cause de mes douleurs !

La me' navi in altu mari,
Quilla chi sta per sbarcani ;
Ma ni veni la burasca,
E nun pò portu pigliani ;
Cu li so belli tisori
Si ne va a naufragani.

O Grisciò, la me' figliola,
Beni qui duv'è babani :
Dilli tu ch'in Paradisu
Par te Diu bogliu pricani
Chi tu abbi migliò sorti
Chi quilla d'a to mammani.

Erati la me' culonna,
Erati lu me' puntellu ;
Erati la me' grandezza ;
Erati lu me' fratellu !
La me' perla orientali,
Lu me' tisoru più bellu !

Lu me' aranciu culuritu,
Oh lu me' raru decoru ;
Lu me' bicchieri d'arghientu

Mon navire en pleine mer, — qui est près d'atteindre le port ; — mais survient la bourrasque, — et il ne peut aborder ; — et avec ses beaux trésors, — il s'en va sombrer.

Viens, ô Grisciò ma fille, — viens ici où est ton papa ! — Dis-lui qu'au paradis — il veuille prier Dieu pour toi, — afin que tu aies une destinée meilleure — que celle de ta maman.

Vous étiez ma colonne ; — vous étiez mon soutien ; — vous étiez ma grandeur ; — vous étiez mon frère, — ma perle orientale, — mon trésor le plus beau.

Mon orange brillante, — ma noble parure, — ma coupe d'argent, —

Ripiumatu tuttu in oru ;
Lu me' piattu signurili,
Ma colmu di lu me' dolu !

. . . .
. . . .

Prima chi lu vostru nomi
Mi voglia dimenticani,
Bogliu chi li me' du' occhj
Torninu dui funtani :
Eo lu me' Petru Francescu
Sempre lu vogliu chiamani.

. . . .

La me' armi vïulenti,
La me' spada sopraffina !
Oh li me' tristi talenti,
La me' ultima ruina !
Vo' pariati a li me' occhj
Una vela a la marina.

M'era attaccata a li voti
Par francabi da la morti ;

---

toute parsemée d'or, — mon vase précieux, – mais rempli de mes douleurs.

Avant que votre nom — sorte de ma mémoire, — je veux que mes deux yeux — deviennent deux sources de larmes ; — et mon Pietro Francesco, je veux toujours l'appeler.

O mon arme redoutable, — ma lame finement trempée ! — Ah, mon triste sort, — et ma dernière ruine ! — Vous apparaissiez à mes yeux — comme une voile sur la mer.

J'avais fait des vœux à Dieu — pour vous préserver de la mort ; — mais,

Ma, lu me' Petru Francescu,
Eo nun ci aghiu avutu sorti.
Lu me' grandi di curaggiu,
Rispettu di li me' torti.

. . . .

O lu me' jallu pumposu,
Lu me' fascianu più bellu,
O lu me' presu a li voti,
O lu me' distintu uccellu,
Nun m'ascunderaghiu più
Sottu lu vostru bavellu !

O lu me' Petru Francescu,
Prigà bogliu lu Signori,
Che bo' siati ricevutu
In paradisu, u me' fiori.
Quista è l'unica speranza
Chi cunsola lu me' cori !

ô mon Pietro Francesco, — je n'ai pu y parvenir. — O vous, mon vaillant cœur, — ma défense contre les méchants !

O mon coq majestueux, — mon faisan le plus beau, — mon élu entre tous, — de tous le plus distingué. — Ah ! je ne pourrai plus m'abriter — sous votre menton !

O mon Pietro Francesco, — je veux prier le Seigneur — de vous recevoir — dans son paradis, ô ma fleur. — C'est là l'unique espérance — qui console mon cœur.

VOCERO D'UNA GIOVINE PER DUE SUOI FRATELLI

UCCISI NELLO STESSO GIORNO

(Dialetto misto del di qua et del dilà da' monti)

Oh le truncate di Pieru !
Oh le sbaccate di Oraziu !
N'hanu fattu un gran flagellu
Ind'a piazza a San Brancaziu.
Di lu sangue di li nostri
Or Michele sarà saziu.

Morte, o morte, tu scià tinta,
Chi ci hai fattu tantu mali !
Una casa cusì piena,
L'hai ridotta a nidicali.
Or este tuccatu a me
A fa lu reghj-casali.

Vocero d'une jeune fille sur la mort de ses deux frères assassinés le même jour.

(*Dialecte mixte du deçà et du delà des monts*).

Oh, les bravades de Pierre ! — Oh, les forfanteries d'Horace ! — Ils en ont fait un grand carnage — sur la place de Saint-Pancrace. — Ah, maintenant du sang des nôtres, — Michel sera repu !

Mort, ô mort, sois maudite, — toi qui nous as causé tant de mal ! — Une famille si nombreuse, — tu l'as réduite à un seul membre. — C'est donc à moi qu'est revenue — la charge de toute la maison ?

Eju di li femminelli
Era sola a lu fuconi ;
Eu li me' cinque fratelli
Li pudia tutti disponi.
Avà sì chi l'aghiu persu
Lu dirittu di ragioni.

Bogliu tinghiemi di neru,
Bogliu poni li falletti :
Nissun segnu d'alegria
Maï più mi vogliu metti
Pe li me' cinque fratelli,
Babbu e mamma, chi sò setti.

E po' vogliu mandà in Ascu
A cumprà lu negru fumi :
Bogliu tinghiemi di neru,
Cume d'un corbu li piumi.
La me' vita scendi e corri
Cume l'acqua di lu fiumi.

Un bideti li me' occhi ?
Sò turnati dui funtani

J'étais la seule femme — au foyer paternel ; — mais mes cinq frères — étaient tous à ma disposition ! — Ah ! c'est maintenant que j'ai perdu — tous les droits de la raison !

Je veux me teindre en noir, — je veux me couvrir de la *faldetta* ; — aucun signe d'allégresse — ne paraîtra plus sur moi, — car j'ai perdu cinq frères, — mon père et ma mère, — en tout sept personnes.

Je veux envoyer à Asco — acheter du noir de fumée ; — je veux me teindre en noir — comme le plumage du corbeau ; — et que ma vie coule et se précipite — comme l'eau du torrent.

Ne voyez-vous pas mes yeux ? — Ils sont devenus deux sources, — qui

Pe' li me' duï fratelli
Appachiati in una mani.
Or hanu lu so da fà
A murtoriu li campani.

Lu me' bottulu dill'oru,
La me' jemma dill'anellu !
O Pieru, lu me' cuntentu !
Od Orà, lu me' fratellu !
Nu la chiesa di Tallanu
Un ci entrianu cum'ed ellu.

E lu più ch'eo mi lamentu
È di voi, signor Curatu,
Perchè contru a me' famiglia
Vi mustraste cusì ingratu :
In tre anni furnu setti,
Chi boi n'aïte levatu.

Or li vogliu accumpagnà
Finu a u pedi di li chiassi ;
Mi ne vogliu riturnà,
Lagrimandu a occhi bassi.
Pe li me' cinque fratelli
Questi sò l'ultimi passi.

---

pleurent mes deux frères, — tués dans une seule matinée. — Ah ! les cloches auront à faire — pour sonner le glas funèbre !

O mon bijou d'or, — le joyau de ma bague ! — Pierre, ma joie ! — Horace, mon frère ! — Dans l'église de Tallano — on n'en voyait point entrer comme lui.

Et je me plains surtout — de vous, Monsieur le curé, — qui envers ma famille — vous êtes montré si ingrat : — en trois ans, ce sont bien sept membres — que vous lui avez ravis.

Je vais maintenant les accompagner — jusqu'aux abords des sentiers ; — puis, je m'en retournerai — en pleurant, la tête basse. — Pour mes cinq frères, — ce seront là mes derniers pas.

VOCERO DI MARIA FELICE DI CALACUCCIA, IN MORTE DEL FRATELLO

(Dialetto di Niolo)

Eu filava la miò rocca,
Quandu intesu un gran rumore ;
Era un colpu di fucile,
Che m'intrunò nu lu core ;
Parse ch'unu mi dicissi :
Corri, u to fratellu more.

Corsu in camera suprana,
E spalancaju la porta.
Ho livatu indu lu core,
Disse, ed eju cascaju morta...
S'allora nun morsu anch'eju,
Una cosa mi cunforta.

Vocero de Maria Felice de Calacuccia, sur la mort de son frère.

(*Dialecte de Niolo*).

Je filais ma quenouille — quand j'entendis un grand bruit : — c'était un coup de fusil, — qui me résonna jusqu'au fond du cœur ; — il me sembla qu'une voix me disait : — cours, ton frère se meurt.

Je courus à la chambre supérieure, — et j'ouvris la porte toute grande. — Je suis blessé au cœur, me dit-il ; — et moi, je tombai sans vie... — Si alors je ne mourus pas aussi, — une seule chose me console.

Bogliu veste li calzoni,
Bogliu cumprà la terzetta ;
Per mustrà la to camiscia
Tantu nimmu nun aspetta,
A tagliassi la so varba
Dopu fatta la vindetta.

A fane la to bindetta
Quale voli chi ci sia ?...
Mammata vicinu a more ?
O a to surella Maria ?
Si Lariu nun era mortu,
Senza strage nun finia !

D'una razza cusì grande
Lasci sola una surella,
Senza cugini carnali,
Povera, orfana e zitella.
Ma per fà là to bindetta,
Sta siguru, basta anch'ella.

Je veux revêtir le pantalon, — je veux acheter un pistolet. — Aussi bien, je n'ai personne — à qui montrer ta chemise sanglante, — personne qui attende pour se couper la barbe — que mon frère soit vengé.

Et qui serait là — pour te venger ?... — Ta mère près de mourir ? — ou bien ta sœur Marie ? — Ah, si Lario n'était pas mort, — il y aurait certainement du carnage !

D'une si grande famille — il ne reste que ta sœur, — jeune, pauvre, orpheline, — sans cousins germains. — Mais pour te venger, sois tranquille, — elle seule suffit.

VOCERO D'UNA TALAVESE PER LA MORTE DEL MARITO, VACCAJO

Fu la piagghia la so morti
Duvi stanu li curnacchi.
Oh crudeli, oh iniqua sorti
Par Francescu di li vacchi !
La corcia cumu faraghiu
A stà sola in quisti macchj ?

Isfurcà bogliu lu palu,
Quillu d'i sette furconi,
Ch'un ci s'appenda più zanu,
Nè cappucciu nè piloni ;
E taglià bogliu la coda
A Cimoscu ed a Falconi.

Di di dih ! par me sò lutti :
Fate un gridu universali,

Vocero d'une habitante de Talavo pour la mort de son mari, vacher.

La plage fut sa mort, — la plage où se tiennent les corneilles. — Oh, sort injuste et cruel — pour François, le vacher ! — Malheureuse, comment ferai-je — à vivre seule dans ces makis ?

Je veux briser les sept fourches — de la grande perche — afin qu'on n'y suspende plus ni sac, — ni *pelone*, ni capuchon ; — et je veux couper la queue de *Cimosco* et de *Falcone*.

Di di dih ! jours de deuil pour moi ! — Poussez, poussez des cris,

Fratelli e surelli tutti :
Un n'è statu pocu mali !
Mortu è u capu d'a famiglia ;
Oh, la me' sorti fatali !

(*Seppellito il defunto, la donna ritorna alla sua capanna, e descrive alla famiglia ed a' vicini l'interro :*)

Quandu lu posinu in bara,
E u culloni a li Prunelli,
Piansinu per doglia amara
Li pecuri cu l'agnelli ;
E l'egghj'ndu lu sarconu
Bé bé béh facianu anch'elli.

Ripostu a Santa Maria
Inn'a jescia parocchiali,
Lu piuvanu, anima mia !
Cumu capu principali,
Cantaja cun l'altri preti
Li cosi di lu missali.

— ô vous tous, frères et sœurs ! — car le mal a été bien grand : — le chef de la famille est mort. — Oh, ma triste destinée !

(*Après l'enterrement, la femme retourne à sa cabane, et le décrit en ces termes à sa famille et aux voisins*) :

Quand ils le mirent dans la bière, — et qu'on le transporta là-haut, à Prunelli, — on entendit pleurer de douleur — les brebis et les agneaux ; — et les chevreaux dans le bercail — criaient aussi bé bé béh !

On le déposa à Sainte-Marie, — dans l'église paroissiale ; — et le curé, ô mon âme ! — comme chef principal, — chantait, avec les autres prêtres, — les choses du missel.

Finiti li funzioni,
Tutti pronti ad ubbidini
Una folla di parsoni
Incuminciona a scuprini,
Alzandu sopra una tegghia
Par bulellu seppellini.

La corcia, da me pinsaju :
Chi ni faranu avà d'ellu ?
Dentru l'arca mi pinsaju
Ci fussi qualchi purtellu :
Ma vidi chi lu lamponu
Ind'u tufunacciu niellu.

La cérémonie terminée, — une foule de personnes — toutes dociles à ses ordres, — découvrirent la sépulture, — en ôtant une grande dalle, — et se disposaient à l'ensevelir.

Malheureuse ! me disais-je : — Que va-t-on faire de lui ? — Je pensai que dans le caveau — il y avait quelque fenêtre. — Mais je vis qu'on le jeta — dans un horrible trou noir.

IN MORTE DI CANINO, BANDITO

Vocero della sorella

(Dialetto della Pieve di Ghisoni).

Eu vuria che la me' voci
Fussi tamant' e lu tonu,
Chi pudessi trapassà
La foce di Vizzavonu,
Per fani a tutti palesi
Le gran prove di Gallonu.

Tutti a lu Lucu di Nazza,
Tutti s'eranu aduniti,
Cun quella barbara razza
Li sullati e li banditi,
E la mani di bon' ora
Sonu subitu partiti.

Sur la mort du bandit Canino. — Vocero de la sœur.
(*Dialecte de la Pieve de Ghisoni*).

Je voudrais que ma voix — eût l'éclat du tonnerre, — qu'elle pût traverser — le col de Vizzavona, — pour faire connaître à tous — les exploits de Gallone.

A Luco-de-Nazza — ils s'étaient tous réunis, — avec cette sauvage engeance — les soldats et les bandits, — et le matin de bonne heure, — ils sont aussitôt partis.

In fondu di lu rionu
Si sentia rugghià lu ventu,
Chi purtava da Ghisoni
Lu malori e lu spaventu :
Si vidia chi per aria
C'era accidiu e tradimentu.

Sonu subitu partiti
A lu son di cialambetri ;
Si sò tutti raduniti
Li lupi sopra l'agnetri :
Quandu junsenu a la serra,
Ti taglionu i garganetri.

Quandu n'intesi la nova,
M'affacciai a lu purtetru,
E dissi : — Chi nova c'è ?
— E mortu lu to fratedru :
L'hanu tombu indu la serra ;
N'hanu fattu lu macetru.

Nun ti valse l'archibusciu,
Nun ti valse la schiuppetta,
Nun ti valse lu pugnali,

Au fond de la gorge — on entendait rugir le vent, — qui portait de Ghisoni — le malheur et l'épouvante. — On sentait dans l'air — comme du sang et des trahisons.

Ils sont aussitôt partis — au son des cornemuses ; — ils se sont tous réunis — les loups contre les agneaux ; — arrivés à la montagne, — ils t'ont coupé la gorge.

Quand j'en entendis le bruit, — je me mis à la fenêtre, — et demandai : « Quelle nouvelle ? — C'est ton frère qui est mort ; — ils l'ont tué dans la montagne, — ils en ont fait un massacre. »

Elle fut inutile ton arquebuse, — inutile ta carabine, — inutile ton poi-

Nun ti valse la terzetta ;
Nun ti valse inghiermatura,
Nè razioni benedetta.

A guardà li to feriti
Mi s'accresci lu dulori.
Perchè più nun mi rispondi ?
Forse ti manca lu cori ?
Canì, cor di la suretra,
Tu cambiatú hai di culori.

Lu me' largu di spallera !
Lu me' minutu di vita !
Cumm'e teni nun ci n'era :
Parii una mazza fiurita.
Canì, cor di la suretra,
T'hanu privatu di vita.

A lu paese di Nazza
Eo ci vogliu piantà un prunu,
Parchì di la nostra razza
Nun ci passi più nisunu :
Parchì un funu tre nè quattru,
Ma sett'omini contr'unu.

---

gnard, — inutile ton pistolet ; — inutile l'incantation, — inutile l'amulette.

En regardant tes blessures, — ma douleur s'accroît. — Pourquoi ne me réponds-tu plus ? — Est-ce que le cœur te manque ? — Canì, amour de ta sœur, — tu as changé de couleur !

Large d'épaules, — et svelte de taille, — il n'y en avait point comme toi ! — Tu semblais un rameau fleuri. — Canì, amour de ta sœur, — ils t'ont privé de la vie.

Au pays de Nazza — je veux planter une ronce, — pour que de notre famille — il n'y passe plus personne : — ils ne furent pas quatre, — mais sept hommes contre un.

A lu pe' di stu pullonu
Ci'ogliu piantà lu me' lettu ;
Parchì qui, u me fratedronu,
Ti tironu a mezzu pettu.
Bogliu lecà lu bunetru,
Bogliu armà schioppu e stilettu.

Bogliu cinghia la carchera,
Bogliu cinghia la tarzetta,
Canì, cor di la suretra,
Bogliu fà la to vindetta.
. . . .
. . . .

Au pied de ce jeune châtaignier — je veux établir mon lit ; — parce que c'est ici, ô mon vaillant frère, — qu'on t'a tiré en pleine poitrine. — Je veux quitter la jupe, — je veux m'armer de fusil et de stylet.

Je veux ceindre la cartouchière, — je veux ceindre le pistolet. — Canì, amour de ta sœur, — je veux te venger.
. . . .
. . . .

IN MORTE DI ROMANA,

FIGLIA DI DARIOLA DANESI DI ZUANI

Vocero della madre.

Or eccu la miò figliola,
Zitella di sedeci anni ;
Eccula sopra la tola
Dopu cusì longhi affanni ;
Or eccula qui bestita
Di li so più belli panni.

Cu li so panni più belli
Si ne vole perte avà ;
Perchè lu Signore qui
Nun la vole più lascià.
Chi nascì pe u paradisu
A stu mondu un pò imbecchià.

Sur la mort de Romana, fille de Dariola Danesi de Zuani,

Vocero de la mère.

La voici donc ma fille, — jeune enfant de seize ans ; — la voici sur la *tola,* — après de si longues souffrances ; — la voici revêtue — de ses plus beaux atours.

Avec ses atours les plus beaux — elle va maintenant partir ; — car le Seigneur parmi nous — ne veut plus la laisser. — Qui naquit pour le paradis — ne peut vieillir ici bas.

O figliola, lu to visu
Cusì biancu e rusulatu,
Fattu pe lu paradisu,
Morte cumme l'ha cambiatu !
Quand'eo lu vecu cusì,
Mi pare un sole oscuratu.

Eri tu fra le migliori
E le più belle zitelle,
Cumme rosa tra li fiori,
Cumme luna tra le stelle :
Tant' eri più bella tu
Ancu in mezzu a le più belle.

I giovani d'u paese
Quandu t'eranu in presenza,
Parianu fiaccule accese,
Ma pieni di riverenza.
Tu cun tutti era curtese,
Ma cun nimmu in cunfidenza.

Nu la jesa tutti quanti
Dall'ultimu finu a u primmu,
Guardavanu solu a te,

O ma fille, ton visage — si blanc et si rose, — fait pour le paradis, — combien la mort l'a changé ! — quand je le vois ainsi, — il me semble un soleil voilé.

Tu étais parmi les meilleures — et les plus belles jeunes filles, — comme la rose parmi les fleurs, — comme la lune parmi les étoiles : — tellement tu étais belle, — même au milieu des plus belles.

Les jeunes gens du village, — quand ils étaient en ta présence, — semblaient des flambeaux allumés, — mais se montraient pleins de respect ; — et toi, tu étais courtoise envers tous, — mais familière avec personne.

Dans l'église, tous, — du premier jusqu'au dernier, — ne regardaient

Ma tu nun guerdava a nimmu ;
E appena dettu la messa,
Mi dicii : « Mammà, pertimmu ! »

Eri tu cusì stimmata,
E cusì piena d'onore,
E poi cusì adduttrinata
Nelle cose d'u Signore,
Altru che divuzïone
Nun ti si truvava in core.

Chi mi cunsulerà mai,
O speranza di a to mamma,
Avà chi tù ti ne vai
Duve u Signore ti chiamma ?
Oh ! perchè u Signore anch'ellu
Ebbe di te tanta vramma ?

Ma tu ti riposi in Celu,
Tutta festa e tutta risu,
Perchè unn'era degnu u mondu
D'avè cusi bellu visu.
Oh quantu sarà più bellu
Avale lu paradisu !

---

que toi seule. — Mais toi, tu ne regardais personne ; — et à peine la messe finie, — tu me disais : « Maman, partons ! »

Tu étais si estimée, — et si pleine d'honneur, — et puis si instruite — dans les choses du Seigneur ! — On ne trouvait que dévotion — au fond de ton cœur.

Qui donc me consolera, — ô espoir de ta mère, — maintenant que tu t'en vas — où le Seigneur t'appelle ? — Oh ! pourquoi le Seigneur lui-même — eut-il de toi un si grand désir ?

Mais tu te reposes au ciel — au milieu des ris et des fêtes, — car le monde n'était point digne — de posséder un si beau visage. — Oh, combien maintenant — le Paradis sera plus beau !

Ma quantu pienu d'affanni
Sarà lu mondu per me !
Un ghiornu solu mill'anni
Mi sarà pensandu a te,
Dimandandu sempre a tutti :
La miò figliola duv'è ?

. . . .

Tra parenti senz'affettu,
Tra bicini senz'amore,
S'eo cascu malata in lettu,
Chi m'asciuverà u sudore ?
Chi mi derà un gottu d'acqua ?
Chi nun mi lascerà more ?

. . . .

S'eo pudissi almenu more,
Cumme tu si morta tu,
O speranza d'u miò core,
E po' anch'eo piglià all'insù,
E truvatti, e stà cun tecu,
Senza perdeti ma' più !

Mais combien maintenant le monde — sera plein d'angoisses pour moi ! — Un seul jour me semblera mille ans, — quand je penserai à toi, — demandant toujours à tous : — Ma fille où est-elle ?

. . . .

Au milieu de parents sans affection, — de voisins sans amour, — si je tombe malade au lit — qui m'essuiera la sueur ? — Qui me donnera un verre d'eau ? — Qui ne me laissera point mourir ?

Si je pouvais du moins mourir, — comme tu es morte toi-même, — espérance de mon cœur, — et moi aussi m'en aller là-haut, — et te trouver, et rester avec toi, — sans te perdre jamais plus !

Prega dunque lu Signore
Chi mi cacci via di qui,
O speranza d'u miò core,
Ch'eo nun possu sta cusì :
Altrimenti u miò dulore
Nun pudrà mai più finì.

Prie donc le Seigneur — qu'il m'ôte vite de ce monde, — espérance de mon cœur, — car je ne puis rester ainsi : — autrement ma douleur — ne pourra jamais plus finir.

PER LARIONE ABBATE, MORTO IN BALAGNA

Vocero d'una donna di Niolo.

È falatu lu fiadone,
Ed è ghiunta la curtina ;
Perched ellu m'avia dettu
Ch'eo saria la so madrina....
Or chi mai l'avria creduta
Ochie tamanta ruina ?

(*La donna, vedendo nella finestra della casa di rimpetto il nemico del defunto che ride del vocero, gl'indirizza questa strofa*) :

Ridi puru a lu purtellu,
E po' nun purtà più fretu ;
Passa puru per la Costa,
E per Muru e Felicetu :
Ma lu sangue di Larione
T'ha da esse tantu acetu.

Sur l'abbé Larione, mort en Balagne,
Vocero d'une femme de Niolo.

On est descendu avec le *fiadone*, (1) — on a apporté la couverture ; — car il m'avait dit — que je serais sa marraine —... Mais hélas ! qui se serait attendu — aujourd'hui à une si grande ruine ?

(*La femme, voyant à la fenêtre de la maison en face l'ennemi du défunt, qui rit de son vocero, lui adresse la strophe suivante*) :

Ah ! tu peux rire à la fenêtre, — et libre de toute crainte, — passer maintenant par Costa, — et par Muro et par Feliceto ; — mais le sang de Larione — doit devenir du vinaigre pour toi.

(1) Dans le Niolo le prêtre qui officiait pour la première fois recevait, après la messe, des cadeaux de sa marraine : une riche couverture (*coltrina*) et un gâteau fait avec du *broccio*, de la farine et des œufs (*fiadone*).

Eju un gottu d'u so sangue
Mi lu vogliu mette in senu :
Ind'u paese di Muru
Ci'ogliu sparghie lu velenu.
Un sangue cusì ghientile ;
Si l'ha betu lu terenu.

Oh lu miò grande di spirdu,
Lu miò vellu di persone !
Oh lu miò attu alle poste !
Oh lu miò forte leone !
L'ete tombu a tradimentu,
Lu miò caru Larione.

Je veux en prendre un verre, — et le garder dans mon sein, — et dans le pays de Muro, — je veux répandre du poison. — Hélas ! un sang si noble, — c'est la terre qui l'a bu.

Grand par le courage, — beau de sa personne, — propre aux embuscades, — fier comme un lion, — ah ! vous l'avez tué en traîtres — mon cher Larione !

VOCERO IN MORTE DI CESARIO E DI CAPPATO (1)

Ghiesù, Ghiuseppe, Maria,
Santissimu Sacramentu,
Ora tutti in cumpagnia
Ajutate stu lamentu,
Chi da per tuttu risoni
La morte d'i dui campioni.

Or girate lu cantone,
E girate u circundariu,
Chi sia simile a Cesariu
Nun truvate una persone,
Unu ch'abbia a so presenza,
La so lingua, e la so scienza.

Vocero sur la mort de Cesario et de Cappato (1).

Jésus, Joseph, Marie, — Très-Saint Sacrement, — venez tous ensemble — en aide à cette complainte, — afin que partout retentisse le bruit — de la mort des deux champions.

Visitez le canton, — visitez l'arrondissement, — un homme pareil à Cesario, — vous ne le trouverez pas, — quelqu'un qui en ait la prestance, — la langue et le savoir.

---

(1) Ce vocero anonyme est attribué à un moine (!!), qui l'aurait composé sous le nom d'une femme.

Lu latrone di Martini,
Lu figliolu di Passione
S'impustò n'u pruniccione,
Cunsigliatu dai Mastini ;
Quandu poi li venne a pare,
Li tirò e lu fè cascare.

Tirò a fermu lu so colpu
Lu famosu latrunchinu,
Chi lu chiamanu Chiucchinu,
Di pistola, o fussi schioppu ;
Li passò lu core in pettu,
Cumme fussi di stilettu.

Cappatu, cumme un leone,
Bench'avessi una ferita,
Si lampò sopra Tangone,
Chi li dimandò la vita,
E mustrava pentimentu
Per tumballu a tradimentu.

Le brigand de Martini, — le fils de *Passione* (1) — se posta dans les broussailles, — conseillé par les *Mastini* (1). — Quand il l'eut à sa portée, — il tira et l'abattit.

Et il tira sur lui à coup sûr, — ce fameux voleur — qu'on appelle Chiucchino, — avec un pistolet ou un fusil, — et lui traversa le cœur dans la poitrine, — comme avec un stylet.

Cappato, pareil à un lion, — bien qu'atteint d'une blessure, — se jeta sur Tangone, — qui lui demanda la vie, — et montra du repentir, — mais pour le tuer en traitre.

---

(1) Sobriquets des ennemis.

Avà lu cuppiolu è mortu :
Ma lasciò Paulu in vita,
Chi sarà Primu Eremita
E si chiama Paulu-tortu ;
S'ellu prende la campagna,
Qualchi pochi si ne lagna.

Or lasciate ch'a campagna
Sia scuperta e senza neve :
Sarà male per la pieve
Dalla piaghia alla muntagna ;
Chè lu male è cumme u focu,
Chi si sperghie in ogni locu.

Se ne more una duzena
D'i più ricchi e principali,
Di Cesariu li stifali
Sonu vindicati appena,
E lu poveru Cappatu
Mancu resta vindicatu.

Maintenant le couple est mort ; — mais ils ont laissé Paul en vie, — qui deviendra le Premier Ermite (1) ; — il s'appelle *Paul-tors* ; — si celui-là se fait bandit, — il y en aura beaucoup qui s'en plaindront (2).

Attendez donc que la campagne — ait quitté son manteau de neige ; — ce sera un mal pour la piève, — de la plage à la montagne, — car le mal est comme le feu, — qui s'étend de proche en proche.

S'il en meurt une douzaine — parmi les plus riches et les plus notables, — la chaussure de Cesario — sera à peine vengée ; — et le pauvre Cappato — attendra encore sa vengeance.

---

(1) Jeu de mots intraduisible, je crois. C'est une allusion à la vie d'ermite que mène le bandit.

(2) Ces tristes prévisions se réalisèrent peu de temps après.

Qui finiscu u miò lamentu,
E nùn dicu più nïente.
Guai, guai a quella jente
Chi ci fussinu a cunsentu !
State in guardia, se pudete ;
Altrimenti canta u prete.

Ici je termine mon chant, — et ne dis plus rien. — Malheur, malheur aux gens — qui en furent les complices. — Tenez-vous en garde, si vous pouvez ; — sinon, le prêtre chantera.

VOCERO D'UNA GIOVINETTA PER UNA SUA AMICA COETANEA

MORTA NELL'ETA' DI QUATTORDICI ANNI

(Dialetto di Vico)

Questa mane a me' cumpagna
È fora tutta impumpata :
Forse lu vapu e la mamma
N'hannu fattu una spusata ;
Bole andà da lu maritu,
Ed è pronta e preparata ?

Un si sentenu che gridi ;
È adunitu lu cantone ;
Soña mesta la campana ;
Ghiunghie croce e cunfalone...
Ahimè ! quantu è diversa
Da quell'altra sta funzione !

Vocero d'une jeune fille sur la mort de sa compagne, morte à l'âge de 14 ans.

(*Dialecte de Vico*).

Ce matin, ma compagne — est dehors toute parée. — Peut-être son père et sa mère — en ont-ils fait une épouse ; — et pour aller chez son époux, — elle est déjà préparée.

On n'entend que des cris ; — le canton s'est assemblé ; — la cloche sonne tristement ; — la croix et la bannière arrivent... — Hélas ! combien diffère — de l'autre cette cérémonie !

La me' cumpagnola parte,
Per andassine luntanu
A truvà li nostri antichi,
U me' vapu e lu piuvanu,
Duve ognunu ha da sta sempre,
E si va di manu in manu.

Ghiacchè bo' vulete parte,
E mutà paese e clima,
Benchè avà sia troppu prestu,
Chè nun erate alla cima,
Ascoltate un tantinellu
La vostra amica di prima.

Bogliu fà una littarella
Prestu, e la vi vogliu dà ;
Nè ci mettu micca lacca,
Chè mi ne possu fidà :
La darete a lu me' vapu
Appena junta culà.

E po' a bocca li darete
Le nove di la famiglia,

Ma jeune compagne part, — pour s'en aller loin — trouver nos ancêtres, — mon père et le curé, — là où chacun doit rester toujours — et où l'on va l'un après l'autre.

Puisque vous voulez partir, — et changer de pays et de climat, — bien que ce soit encore trop tôt, — car vous n'étiez pas arrivée au faîte, — écoutez un tantinet — votre amie d'autrefois.

Je veux faire une petite lettre — bien vite, et vous la donnerai, — sans la cacheter avec de la cire, — car je puis me fier à vous : — vous la remettrez à mon père, — à peine arrivée là-bas.

Puis, vous lui donnerez de vive voix — les nouvelles de la famille, —

Ch'ellu lasciò picculella
Pianghiendu intornu alla ziglia :
Li direte che sta bene,
Ch'è ingrandata e si ripiglia ;

Che la so prima figliola
Ha ghià presu lu maritu,
E n'ha avutu jà un zitellu,
Chi pare un gigliu fiuritu ;
Chi cunosce lu so vapu,
E lu mostra cu lu ditu ;

Ch'ellu porta lu so nome,
Nome per me cusì bellu,
E c'ha tutte le so forme,
Benchè sia cusì zitellu :
Quelli ch'anu vistu a bapu
Ricunoscenu anc' ad ellu.

Diciarete a ziu piuvanu
Che u so populu sta bene,
Dopu l'acqua ch'ellu junse
Cun tante fatiche e pene,
E che ognunu lu suspira
E sempre si ne suviene.

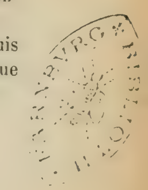
---

qu'il a laissée toute petite, — pleurant autour du foyer ; — vous lui direz qu'elle va bien, — qu'elle grandit et se relève.

Que sa première fille — a déjà pris mari, — et qu'elle en a eu un garçon, — pareil à un lys en fleur ; — que l'enfant distingue son père, — et le montre du doigt ;

Qu'il porte son nom, — nom pour moi si beau ; — qu'il a toutes ses formes, — bien qu'il soit si petit : — ceux qui ont vu mon père — reconnaissent aussi l'enfant.

Vous direz à mon oncle le curé — que ses ouailles prospèrent — depuis qu'il leur a amené de l'eau — avec tant de fatigues et de peines, — et que chacun le regrette ici — et s'en souvient toujours.



Quandu no' junghimmu in chiesa,
Ci vultemmu a quellu cantu
Duve noi avemmu messu
L'ommu c'ha ghiuvatu tantu :
Ci crepa lu core in pettu,
Abbonda all'occhi lu piantu.

Eccu junghie lu curatu ;
Bi dà l'acqua binadetta ;
È lu mondu tuttu in cesta....
Altri vi piglianu in fretta...
Cara, andatevine in celu :
U Signore vi ci aspetta.

Quand nous arrivons à l'église, — nous nous tournons vers le coin — où nous avons placé — l'homme qui nous fit tant de bien ; — et notre cœur se brise dans la poitrine, — et les larmes affluent à nos yeux.

Voici venir le curé, — qui vous asperge d'eau bénite ; — tout le monde se découvre.... — On vous prend en toute hâte... — Ma chère, allez-vous en au ciel : — le Seigneur vous y attend.

VOCERO IN MORTE DI GIOVANNI DEL VESCOVATO

(Dice una donna) :

Eo sò un acellu di voscu ;
Portu una gattiva nova,
Prestu falate di sottu ;
Apparicchiate la tola.

(Santia, moglie del defunto, risponde) :

Apparicchiata è la tola
Cun cinque centu purtate :
Ghiuvanni vi prega tutti
Disottu se voi falate.

Vocero sur la mort de Jean de Vescovato.

(Une femme dit) :

Je suis un oiseau des bois ; — je porte une mauvaise nouvelle. — Vite, descendez et préparez la table. (1)

(Santia, femme du mort, répond) :

La table est préparée — avec cinq cents couverts ; — Jean vous prie tous — de descendre à l'étage inférieur.

(1) Le premier étage était réservé aux étrangers ; la famille n'y entrait que les jours de fête ou de funérailles.

Tavula di tantu gustu
E di tanta cuntentezza,...
O Juvà, perchè la faci
Di dammi tant'amarezza ?
M'hai tiratu a mezzu core,
E passatu c'una frezza.

Cullemmucine di sopra ;
Questa è sala di fresteri ;
O Juvà, tu lu sai puru
Chi nun ci stavamu gueri...
Stamane a la to famiglia
Quantu l'accresci penseri !

Qual è chi t'ha cunsigliatu,
Ghiuvà, chi nulla nun dici ?...
Mi vogliu strappà lu core
Eo cun tutte le radici.
Perchè m'hai da fà passà
I jorni cusì infelici ?

Eccuti lu diamante,
Quellu chi m'hai postu in ditu :
Nun lu sai ch'eo sò a to moglie,

Table où règne le bon goût — et la joie la plus grande. — Hélas, Jean, pourquoi me donner tant d'amertume ? — Tu m'as blessée au milieu du cœur, — tu m'as percée d'une flèche.

Montons plus haut ! — cette salle est pour les étrangers ; — Jean, tu le sais bien, — nous ne restions guère ici.... — Ah ! combien tu accrois aujourd'hui — les chagrins de ta famille !

Qui donc t'a conseillé, — Jean, de ne me rien dire ?... — Je veux m'arracher le cœur — avec toutes ses racines. — Ah ! pourquoi dois-tu me faire passer — des jours si malheureux ?

Voici le diamant — que tu m'as mis au doigt ; — ne sais-tu pas que je

E tu sì lu miò maritu ?
Ah, sì statu cum'a nebbia,
Chi per aria sì smarritu !

Si tu un boli stà a paesi,
Ti manderaghiu in Bastia ;
E culà ti ne starai
Cu la to Nunzia Maria :
Forse nun ti piace più,
Ghiuvà, la miò cumpagnia ?

Duve sì, la miò Lillina,
E lu miò Carlu Filice ?...
Mi vogliu strappà lu core
Eo cun tutte le radice....
Ch'ella sia la verità
Quellu chi la jente dice ?

(*Una donna di Venzolasca interloquisce*) :

Cuntentatevi, Signora,
Di lasciacci u sciò Ghiuvanni.

---

suis ta femme, — et que tu es mon mari ? — Ah ! comme le brouillard, — tu as disparu dans l'air !

Si tu ne veux pas rester au village, — je t'enverrai à Bastia ; — et là tu vivras — avec ta *Nunzia Maria* : — Peut-être ne te plais-tu plus, — ô Jean, dans ma compagnie ?

Où êtes-vous, ma Lillina, — et mon Carlo Felice ?... (1). — je veux m'arracher le cœur — avec toutes ses racines.... — Serait-ce vrai — ce que les gens racontent ?

(*Une femme de Venzolasca prend la parole*) :

Contentez-vous, Madame, — de nous laisser Monsieur Jean. — Ceux de

(1) Enfants du mort.

Quelli di lu Viscuvatu
L'hanu gosu per tant'anni :
Stamane alla Venzulasca
Lu vulemmu traspurtà.

Santia risponde :

Eo credu ch'a cumune
Un gli lu permetterà...

Or nun bedi e cumpagnie
Ghiunte qui da tre paesi ?
O Juvà, sai chi per te
Or ci sò li lacci tesi...

Signori Venzulaschesi,
Voi l'avete superata
Di pigliabi u miò Juvanni
E lasciammi abandunata.

Vescovato en ont joui si longtemps ! — Ce matin c'est à la Venzolasca — que nous voulons le transporter.

(*Santia répond*) :

Je crois que la commune — ne le permettra pas...

Ne vois-tu pas les confréries — arrivées de trois villages ? — Jean, tu sais que pour toi — les lacets sont maintenant tendus ;

Messieurs de la Venzolasca, — vous avez triomphé : —Vous m'avez ravi mon époux, — et me laissez dans l'abandon.

U mesaru u m'ogliu caccià,
Bogliu mette le faldette ;
E pò mi ne vogliu andà
Cume tutte e puarette.
. . . .
. . . .

Je veux quitter le *mesaro* (1), — je veux mettre les *faldette*, — et je veux m'habiller — comme toutes les pauvres femmes.....

(1) Santia tint sa promesse : elle ne quitta plus les *faldette*, vêtement des femmes du commun.

IN MORTE DI MATTEO

Vocero della sorella

(Dialetto del di qua da' monti).

Ch'ella struca la so razza,
E quantu li ne dipende :
Ammazzaste u me' fratellu,
Chi fecia le so faccende ;
Dunde voglia ellu venissi,
Bo' l'aviate messu e tende ;
Tuttu ciò ch'è guaitatu
O tostu o tardi si prende.

Eo nun parlu qual è statu,
Nè qui dicu qual ell'è ;
Lasciu ognunu in casa soja,
Lasciu ognunu in so tenè ;
O altissimu Gesù,
Lu rimettu tuttu a te.

Sur la mort de Matteo. — Vocero de sa sœur.

(Dialecte du deçà des monts).

Que sa race soit consumée, — avec tout ce qui en dépend. — Vous avez tué mon frère, — qui vaquait à ses affaires. — De quelque côté qu'il vînt, — vous lui aviez tendu vos lacets. — Et ce que l'on guette, — on le prend tôt ou tard.

Je ne nomme personne, — et ne dirai point ici qui a fait le coup ; — je laisse chacun en paix chez lui, — je laisse chacun tel qu'il est. — Jésus tout puissant, — je le remets dans tes mains.

Or avà m'ogliu vultane
Inversu a lu Fiuminale,
Versu duve u me' culombu
Si lasciò le piume e l'ale,
Camminandu pe la strada
Senz'avè mai fattu male.
La morte, è beru, è cumune ;
Ma quest'è particulare.

. . . .

. . . .

Nun ne possu piu discore ;
Chì mi cresce troppu u dolu ;
Perchè di cinque fratelli
Ma che dui nun mi ne trovu.
L'avete truvatu dolce
U sangue di Petracchiolu.

Semo accinti di gendarmi,
Di sullati e di sergenti :
Sgottanu li me' fratelli,
E ci sgrignanu li denti.
S'ella vene l'occasione,
Si vedrà se siam cuntenti.

Et maintenant, je vais me tourner, — vers le Fiuminale, — vers le lieu où mon beau ramier — a laissé les plumes et les ailes, — en s'en allant par le chemin, -- sans avoir jamais fait de mal à personne. — Il est vrai que la mort est commune à tous ; — mais celle-ci est extraordinaire.

. . . .

Je ne puis plus en parler, — car ma douleur devient trop grande : — j'avais cinq frères, — et il ne m'en reste plus que deux. — Vous l'avez donc trouvé bien doux — le sang de *Petracchiolo ?*

Nous sommes entourés de gendarmes, — de soldats et de sbires ; — mes frères dégouttent de sang, — et vers nous grincent les dents. — Que l'occasion se présente, — et l'on verra si nous sommes satisfaits.

Qual è statu che ha tiratu,
Oh trista ! a la me' candella !
Oh, se pudessi arivalli,
E passallu di cultella !....

O Matteu di la surella,
Sarai trivella di senu.
Ti l'avia ridetta tantu,
Venti volte eranu almenu
Che 'ndu core di sti ladri
Nun ci stava che belenu.

Oh, ch'imbidia maladetta !
Una peste li divora :
Stanu sempre alla veletta,
Nè ci lascianu esce fora ;
Tempu è da fanne vindetta,
E mandalli alla malora.

O Mattè, che strappa-core
Mi punghie l'occhi la notte !
A siccammi lu me' fiore
Ci vulianu tante votte ?
Ajutatemi, o surelle :
Mi sentu le vene rotte.

Quel est donc celui qui a éteint ainsi, — malheureuse ! mon dernier espoir ? — Ah ! si je pouvais l'approcher, — et le traverser de mon couteau !

Ah Matteo, amour de ta sœur, — tu seras le ver rongeur de mon sein. — Je te l'avais dit si souvent, — et répété au moins vingt fois, — que dans le cœur de ces brigands, — il n'y avait que venin.

Ah ! la maudite envie ! — C'est une peste qui les dévore ! — Ils sont toujours en vedette, — et ne nous laissent point faire un pas : — il est temps d'en tirer vengeance, — et de les vouer tous au malheur.

Oh Matteo, mon cœur se déchire ! — Les larmes brûlent, la nuit, mes yeux ! — Pour flétrir ma fleur, — il a donc fallu tant de coups ? — O mes sœurs, secourez-moi : — je sens mes veines se briser.

IN MORTE DI MATTEO......, MEDICO

(*Antico vocero* (*1745*) *d'una compaesana e cugina del defunto ; la quale andando alla testa della scirata ad assistere al duolo, arrivata vicino a un ponte, incontrò quelli che portavano il defunto nel suo villaggio nativo e cominciò a ballatare*) :

La to jente t'aspettava
Tutt'allegra a lu valcone,
Quandu vide lu cavallu
Senza te sopra l'arcione,
Cu la sella sanguinosa
E la briglia strascinone.

Sur la mort de Mathieu.... médecin

(*Vieux* vocero (*1745*) *d'une compatriote et cousine du défunt. En se rendant aux funérailles à la tête de la* scirata, (1) *elle rencontre, près d'un pont, ceux qui transportent le mort à son village natal, et commence alors son* lamento *ainsi*) :

Ta famille t'attendait — toute joyeuse au balcon, — lorsqu'elle vit le cheval — revenir sans toi — avec la selle ensanglantée — et la bride traînante.

---

(1) *Scirata* vient probablement de *schierata*, *schiera*, troupe et désigne le chœur des pleureuses.

Poi binendu pe lu ponte
Apparì una fumacciòla :
E innanzi un c'era croce,
Mancu prete cu la stola :
Sulamente avia ligata
Di mandile la so gola.

(Ricusando di salutare il convoglio funebre, nè volendo porger la mano a nessuno in segno d'amicizia, soggiunge) :

Ispuniteci a Matteju,
Che li tocchimu la manu ;
Di quest'altri un ne vulemmu,
Chi nun sò a lu so paru.
O Mattè, lu me' culombu,
T'hanu tombu a franca manu.

Irrittu, u nostru Matteju !
Dicci almenu lu to male :
Un n'è stata micca frebe,
Nè puntura catarrale.
Sonu stati li Negretti,
E l'infamu di Natale.

Puis, en arrivant sur le pont, — j'aperçus comme une blanche fumée ; — il n'y avait là ni croix, — ni prêtre avec l'étole. — Mais on lui avait attaché — sous le menton un mouchoir.

(Elle refuse de saluer le convoi funèbre et de tendre la main en signe d'amitié, et continue) :

Déposez ici Mathieu, — afin que nous lui serrions la main ; — nous ne voulons pas des autres, — car ils ne le valent pas. — O Mathieu mon ramier, — ils t'ont tué ouvertement.

Lève-toi, ô notre Mathieu ! — Dis-nous au moins quel est ton mal : — ce ne fut pas une fièvre, — ni un point de côté. — Tu tombas victime des Negretti, — et de l'infâme Natale.

Avà sì ch'era lu tempu
D'armà penna e timparinu,
E se un basta italianu,
Scrive francese e latinu.
Tu pudii cullacci a Sorru,
A fa u medicu a Cainu !

(*Un' altra cugina del defunto venendo all'incontro interloquisce*) :

Quandu pensu a u me' cuginu,
Sentu cripà lu tarrenu ;
Quandu e' pensu alla so morte,
Mi sentu junghie lu tremu.
Animu, i me' paesani,
Chi bo' nun benghite menu.

Era questu lu culombu
In mezzu a quattru fratelli ;
Era cercu da' fresteri,
Caru di li puvarelli.
Quandu falava in paese,
Carcavanu li purtelli.

Ah, c'était bien ici le moment — de s'armer de plume et de canif ; — et si l'italien ne suffisait pas, — d'écrire en français et en latin... — Ah ! tu pouvais aller là-haut à Soro — servir de docteur à Caïn.

(*Une autre cousine du défunt vient à sa rencontre, et prend la parole ainsi*) :

Quand je songe à mon cousin, — je sens la terre s'ouvrir sous mes pieds ; — quand je songe à sa mort, — je me sens prise d'un tremblement. — Allons, mes compatriotes, — ne vous laissez point abattre !

C'était lui mon doux ramier — au milieu de ses quatre frères, — recherché des étrangers, — chéri des pauvres gens. — Quand il descendait au village, — les fenêtres se chargeaient de monde.

Oh l'infamu di Natale !
Più d'un cane ell'era tristu,
Chì tradì lu so duttore,
Cumme Ghiuda tradì a Cristu :
Sopra u so sangue, lu latru,
Si cridia di facci acquistu.

Ma lu sangue di Matteju
Inbindécu un pò passà
L'avete tombu innucente ;
Lu duviate lascià stà.
Se un bidissi la vindetta,
Mi vurria sbatizzà.

(*Ripiglia la prima donna*) :

Ma lu sangue di Matteju
Sarà prestu vindicatu :
Qui ci sò li so fratelli,
I cugini e lu cugnatu ;
E se questi un basteranu,
Ci serà l'imparentatu.

Oh, l'infâme Natale ! — Plus misérable qu'un chien, — il a trahi son médecin, — comme Judas a trahi Jésus. — Ah, le brigand s'imaginait — tirer parti de son sang.

Mais le sang de Mathieu — ne peut pas rester sans vengeance. — Vous l'avez tué innocent ; — vous deviez le respecter. — Si je ne le voyais venger, — je voudrais me débaptiser.

(*La première femme reprend*) :

Le sang de Mathieu — sera vite vengé. — Nous avons ici ses frères, — son cousin et son beau-frère ; — et si ceux-là ne suffisent pas, — il y aura tous les parents.

(Mentre il convoglio funebre attraversa un villaggio di quci di Soro in su, un abitante del luogo offre a tutti una piccola refezione ; ma la donna ripiglia) :

Or da voi da Sorru in su
Un bulemmu lu cunfortu :
Noi v'avemmu rigalatu,
Boi ci avete fattu tortu ;
U v'avemmu datu vivu,
E lu ci rendite mortu.

Or magnate u vostru pane,
E biite u vostru vinu ;
Noi di questu un ne vulemmu,
Ma di lu vostru sanguinu,
In bindetta di lu nostru,
Chi l'avemmu a lu strascinu.

Unn' è que' lu paisacciu,
Chi tenia lu me' cuginu ?
Ch'ellu ci scappi lu focu
E nun ci abiti più nimu !

(Pendant que le convoi funèbre traverse l'un des villages au-dessus de Soro, un habitant du lieu offre à tous une petite réfection ; mais la femme continue) :

Ce n'est pas de vous qui habitez au-dessus de Soro — que nous voulons recevoir le *conforto* ; — nous vous avons fait un présent, — vous nous avez fait injure ; — nous vous l'avons donné vivant, — vous nous le rendez mort.

Mangez donc votre pain, — et buvez votre vin ! — Ce n'est pas ce que nous voulons : — nous demandons de votre sang, — pour venger le nôtre — qui baigne tous les sentiers.

N'est-ce pas le maudit pays — qui retenait mon cousin ? — Que le feu le consume, — qu'il n'y reste plus un habitant !

(*Una vecchia*) :

Acchitatevi, o surelle,
E finite stu rumore :
Matteju un bole bindetta :
Chì sta in celu c'u Signore.

Or guardatela sta bara ;
Mirate, surelle care,
Ci sta sopra Jesu Cristu,
Chi c'insegna a perdunane :
Un spignite li vostri ommi ;
Abastanza è torbu u mare ;
Perch' avale emmu d'avè,
E po' avriamu da dane.

(*Une vieille répond*) :

Paix, mes sœurs ! — Cessez ce bruit : — Mathieu ne veut point de vengeance ; — car il est au ciel avec le Seigneur.

Regardez-donc cette bière ! — Voyez, chères sœurs, — là-dessus est l'image de Jésus-Christ — qui nous apprend à pardonner. — Ne poussez pas vos hommes, — la mer est déjà assez troublée ; — aujourd'hui, nous avons à prendre ; — demain, nous aurions à donner.

IN MORTE DI CHILINA DI CARCHETO D'OREZZA

Vocero della madre.

Este dettu lu rusariu,
E mi sonu ripusata ;
Sonu junte le signore
Qui per bede a miò spusata.
O Chilì, cara di mamma,
La miò vella e spimpillata !

Oh più bianca di la neve !
O più scelta di lu risu !
U so corpu è nantu a tola,
E u so fiatu in paradisu.
O Chilì, cara di mamma,
M'hai lecatu all'improvisu !

Sur la mort de Chilina de Carcheto d'Orezza.
Vocero de la mère.

On a dit le rosaire, — et je me suis reposée ; — les dames sont venues — voir ici mon épousée. — O Chilì, amour de ta mère, — ô ma belle et radieuse enfant.

Plus blanche que la neige, — plus précieuse que le riz ! — Son corps est sur la *tola*, — et son âme au paradis. — O Chilì, amour de ta mère, — tu m'as laissée à l'improviste !

Oh lu miò jallu di notte !
Oh culomba di matina !
Nun si desta più stamane
A miò vona e paladina;
Sò finite tutte ochie
Le vunezze di Chilina.

Ella un mi mandava a legne,
A mulinu, nè a funtana ;
Perchè a me la miò figliola
Mi tenia da piuvana.
L'ha levata da stu mondu
Or la morte subitana.

Indeh ! la miò mani-vella !
Oh diti-dignucculata,
Quand' ella facia l'ancrocca,
E l'incrocca e la curata !
Ahi, la ladra Pedanella
Cusì in furia a s'ha pigliata !

Ch'eju avessi a restà sola
Cusì prestu un la cridia !
Oh, quantu chi ferà festa,

Mon coq vigilant ! — Ma colombe matinale ! — Elle ne se réveille plus ce matin, — ma bonne et vaillante fille ! — Elles ont toutes disparu aujourd'hui — les vertus de ma Chilina.

Elle ne m'envoyait ni au bois, — ni au moulin, ni à la fontaine, — parce que ma fille — me traitait comme une dame. — Elle a été ravie de ce monde — par une mort soudaine.

Que l'on admirait ses mains blanches, — et ses doigts sveltes, — quand elle nouait le fil au fuseau, — ou allongeait l'étoupe de la quenouille !.. — Ah, la mort rapace et prompte, — elle me l'a si tôt enlevée !

Je ne croyais pas devoir — si vite rester seule ! — Oh ! combien se

Quantu chi ferà allegria
Annadea, pegnu di mamma,
Chi li mandu cumpagnia.

Duv'ell'ha d'andà Chilina
Or este un pessimu locu :
Culà un ci nasce mai sole,
Un ci s'accende mai focu.
O Chilì, cara di Mamma,
Un ti videraghiu in locu.

Tu nun anderai più a messa,
A rusariu, nè a duttrina,
O Chilì, cara di mamma,
A miò vella e paladina.
Oh quantu chi mi dispiece
Chi mi lechi dummatina !

(*Una donna entrando nella sala ov'è la defunta*) :

O via rizzati, o Chilì,
Ch'a jumenta este insellata;
Cullemmucine a Carchetu

---

réjouira, — combien montrera d'allégresse — *Annadea*, mon enfant chérie, — à qui j'envoie une compagne !

Le lieu où ira Chilina — est un lieu plein de tristesse : — le soleil n'y luit jamais ; — jamais on n'y allume du feu. — O Chilì, amour de ta mère, — je ne te reverrai plus nulle part.

Tu n'iras plus à la messe, — au rosaire, au catéchisme. — O Chilì, amour de ta mère, — ma belle et vaillante fille. — Oh ! combien je regrette — que tu me quittes demain matin !

(*Une femme entrant dans la salle où est la morte*) :

Lève-toi donc, Chilina ! — la jument est sellée. — Montons à Carcheto —

Duve tu sarai spusata :
Chì le publiche sò fatte,
E pronta è la cavalcata.

Un ti movi, un dici nunda,
Ed a nimmu più nun bedi ?
T'hanu liatu le mani,
T'hanu liatu li pedi ;
Disciuglimmuli, o surelle,
Ch'ella merchia vulinteri.

(*Un'altra donna*) :

Zitta, zitta, o Maddalè,
Ch'eo li vogliu fa una chiamma :
Ella rispunderà a me,
Forse più ch'a la so mamma,
Chi pienghiendu a lu so capu
Cusì dulente si lagna, ecc. ecc.

---

où tu dois te marier ; — les publications sont faites, — et la cavalcade est préparée.

Tu ne bouges pas, tu ne dis rien, — et ne vois plus personne ? — On t'a attaché les mains, — on t'a attaché les pieds. — Délions-les, mes sœurs, car elle aime bien à marcher.

(*Une autre femme*) :

Chut, Chut, ô Magdeleine ! — c'est moi qui vais l'appeler ; — et elle me répondra — plus volontiers peut-être qu'à sa mère, — qui pleure là à son chevet, — et si tristement se lamente. etc., etc.

Je trouve une grande analogie entre le dialecte corse et celui du Transtevere de Rome. Mais un caractère commun à tous les dialectes italiens, c'est la suppression de la désinence *re* de l'infinitif des verbes et aussi le fréquent changement de l'*l* en *r*. On dit même quelquefois en Corse *suretra* au lieu de *sorella*. Le Corse remplace, en général, la voyelle sonore *o* par la sourde *u*. Certains philologues pensent que ce dialecte est l'un des plus purs de l'Italie. C'est en particulier l'opinion exprimée par Tommaseo dans son recueil de chants populaires toscans, corses et grecs, où figurent aussi les *voceri*, avec des notes explicatives, mais passablement tronqués. Il y appelle le Corse un idiome puissant et l'un des plus italiens de l'Italie. Ce dialecte me semble de l'or pur, comparé aux patois piémontais, lombard et bolonais. Par les complaintes que je viens de citer, on aura vu que la langue vulgaire des Corses ne manque pas non plus de grâce ni de douceur.

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

A CORTE PAR LA BALAGNE

Je renonçai à faire un voyage le long des côtes de l'arrondissement de Calvi, où les golfes de Galeria et de Girolata et ceux plus grands de Porto et de Sagone pénètrent profondément dans les terres. Ces contrées sont en grande partie incultes, et les chemins y sont affreux.

Je pris la poste de Calvi à Corte, et me disposai à parcourir la Balagne, riche province appelée, comme je l'ai dit, le jardin de la Corse. C'est une vallée splendide, entourée de pics gigantesques, dont plusieurs, comme le Tolo et le puissant Monte-Grosso, sont couverts de neiges éternelles ; et au flanc de ces montagnes, aux formes superbes, qui feraient les délices d'un paysagiste, s'élèvent une foule de villages que l'on peut embrasser du regard, Santa-Reparata, Muro, Belgodere, Costa, Speloncato, Feliceto, Nessa, Occhiatana, antiques sièges de la noblesse et des *caporali*, tout pleins encore des souvenirs du passé. C'est là que dominaient jadis les marquis de Malaspina, Seigneurs de Massa et de la Lunigiane, dont parle Dante lorsque, rencontrant Conrad Malaspina au Purgatoire, il lui dit :

.... Per li vostri paesi
Giammai non fui : ma dove si dimora
Per tutta Europa, ch'ei non sien palesi?
La fama, che la vostra casa onora,
Grida i signori e grida la contrada ;
Sì che ne sa chi non vi fu ancora. (1)

A partir de 1019, cinq comtes de cette puissante famille vinrent successivement gouverner la Corse : ce furent Guglielmo, Ugo, Rinaldo, Isnardo et Alberto Rufo. Leurs nombreux descendants, divisés en plusieurs branches, se répandirent sur tout le territoire italien. En Balagne, ils fondèrent Speloncato.

La constitution de la Terre de Commune ayant dans la suite privé les barons de tout pouvoir, il se tint en Balagne, notamment à Campiolo, de fréquentes assemblées populaires. L'Historien corse cite le fait suivant qui se passa dans une de ces réunions et qui mit en pleine lumière la mâle énergie de Rinuccio della Rocca : Son fils, âgé de 14 ans à peine, chevauchait par les champs, lorsque son cheval se cabra soudain et l'abattit sur la lance que l'écuyer portait derrière lui. On le ramena mourant à son père qui haranguait le peuple. Rinuccio, sans s'émouvoir à ce spectacle, continua d'exciter les Corses contre les Génois. Cette impassibilité de Spartiate, l'héroïsme de Gaffori sous les murs de Corte, celui de Leoni à la tour de Nonza rappellent ce trait de la vie de Xénophon : Il était un jour occupé à sacrifier aux

---

(1) Votre terre par moi ne fut pas visitée ;
Mais est-il un seul coin de l'Europe habitée,
Où n'ait pas votre nom étendu son essor ?
La gloire où s'éleva votre race honorée
Signale les Seigneurs autant que la contrée,
Et les connaît celui qui ne les vit encor.

DANTE. *Purgatoire*, ch. VIII. (Trad. de L. Ratisbonne).

dieux, quand il reçut la nouvelle que son fils Gryllus venait de tomber sur le champ de bataille ; le père consterné déposa aussitôt la couronne qui ornait ses tempes ; mais comme on ajouta que son fils était mort en brave, il la remit sur sa tête et continua tranquillement le sacrifice.

J'ai trouvé en Balagne plusieurs champs de céréales, où l'on avait déjà fait la moisson, spectacle consolant en Corse. Cette province offre d'ailleurs partout de riches plantations de châtaigniers, de noyers, d'amandiers et d'oliviers, particulièrement aux environs des villages où l'on voit aussi beaucoup de jardins de citronniers et d'orangers.

Une bonne route carrossable mène jusqu'au pied des montagnes ; et de toutes parts on jouit d'une vue splendide sur ces hauteurs rangées en amphithéâtre ou sur la mer. Muro et Belgodere sont les deux plus remarquables villages de la Balagne. Ce dernier surtout est, comme son nom l'indique, heureusement situé, et c'est autour de lui que s'étend la véritable région de l'arbre de Pallas.

On prétend qu'il n'y a point de contrée en Italie où l'olivier devienne aussi grand qu'en Balagne. Il a en effet ici des dimensions, une abondance de feuillage et une fécondité extraordinaires. Aussi fort que le hêtre, il peut, aux heures les plus chaudes du jour, abriter le voyageur sous ses paisibles ombrages. Que l'on doit aimer l'olivier ! Il est moins imposant que le platane ou le chêne ; son tronc, ses feuilles étroites, allongées et d'un vert grisâtre rappellent notre saule ; mais outre sa richesse, il possède un poétique reflet de la civilisation humaine. Assis à l'ombre d'un gris olivier au bord de la mer, on se prend à rêver du pieux Orient ensoleillé, où notre imagination est comme chez elle depuis que notre mère, mettant sous nos yeux une Bible ornée de gravures, nous parla de Jérusalem et de son jardin d'oliviers. Que de fois nous est apparue l'image de ce mélancolique jardin ! L'olivier nous envoie aussi un doux écho de la

poésie des Hellènes et des sages paroles de Minerve : il nous transporte au pays d'Homère, de Pindare et d'Eschyle, parmi les Muses et les Divinités de l'Olympe. C'est un arbre helléno-chrétien et pour cela doublement cher à nos cœurs. Plus précieux que le laurier, il est l'aimable symbole de la paix et du bonheur ; et c'est un de ses rameaux verdoyants que nous devrions, avant toute chose, demander aux dieux immortels. Le ciel nous prodigue tout ici-bas, le laurier, le myrte, la ronce et le cyprès : acceptons-les humblement de sa main.

Il y a, en Balagne, plusieurs sortes d'oliviers, les *sabinacci* (sabins), les *sarraceni* (sarrasins) et les *genovesi* (génois), ainsi appelés d'après leur origine, comme de nobles familles de seigneurs. Les *genovesi* sont les plus communs. On attribue leur introduction à Agostino Doria, qui força, dit-on, les insulaires à en faire de grandes plantations. C'est donc là un pacifique monument de la domination génoise. A quelle époque l'olivier a-t-il été introduit en Corse ? C'est ce que je ne saurais préciser. Dans l'épigramme que j'ai rapportée, Sénèque regrette de ne pas y voir *le don de Pallas*. Il me semble à peine croyable qu'avant l'arrivée de Sénèque, l'île ne possédât point d'oliviers. De nos jours, les oliviers corses ont la réputation de braver les intempéries mieux que ceux des autres contrées ; c'est A. de Humboldt qui leur a décerné cet éloge. Ils n'exigent pas de grands soins : on leur coupe les branches les plus vieilles, et l'on pioche au pied de l'arbre en y déposant un peu de fumier. On ramasse les olives à mesure qu'elles tombent. Vingt livres d'olives donnent cinq livres d'huile claire. On la met dans des jarres où elle reste jusqu'au mois de mai. L'olivier produit une récolte abondante tous les trois ans.

Les oiseaux se chargent de transporter et de répandre les noyaux aux quatre vents, et l'île se couvre ainsi, dans les vallées et sur les montagnes, de bois d'oliviers sauvages, qui

n'attendent que la greffe pour fructifier. En 1820, on a, je ne sais comment, compté le nombre de ces arbres : il s'élevait, paraît-il, à douze millions. De nos jours, les contrées de l'île les plus riches en oliviers sont la Balagne, le Nebbio et les environs de Bonifacio.

Je quittai la Balagne au village de Novella. De là on s'enfonce vers les montagnes et, pendant deux heures, la voiture roule au milieu de gorges étroites ou sur des collines pierreuses et stériles, sans qu'on aperçoive un seul lieu habité, jusqu'à Ponte-alla-Leccia, dans la vallée du Golo, point de jonction des grandes routes de Calvi, d'Ajaccio et de Bastia. Le voyage se poursuit alors au sein d'une vallée charmante. A droite s'élève la région pastorale dn Niolo, qui forme actuellement le canton de Calacuccia ; elle ressemble à un coquillage colossal. Entourée des plus hautes montagnes de la Corse, où se trouvent les lacs de Nino et de Creno, cette remarquable province est une forteresse naturelle, qui ne s'ouvre que sur quatre points : Vico, Venaco, Calvi et Corte. On descend de là à cette dernière ville par une rampe fort raide, la *Scala di Santa Regina*. C'est dans le Niolo qu'on voit les Corses les plus vigoureux, des bergers aux mœurs patriarcales et conservant les antiques traditions.

Sur la route de Corte on rencontre plusieurs localités importantes, entre autres Soveria, patrie de Cervoni. Ce fut Thomas Cervoni qui délivra, au couvent de Bozio, Paoli assiégé par Matra. On doit se rappeler qu'il était l'ennemi de Pasquale, et que sa propre mère lui mit, en cette occasion, les armes à la main, le menaçant de le maudire s'il ne courait sauver le général.

Le fils de Th. Cervoni fut ce brave officier qui, au siège de Toulon, recueillit ses premiers honneurs militaires à côté de Bonaparte, et se distingua ensuite à Lodi. Commandant à Rome en 1799, il en était devenu la terreur. Ce fut lui qui annonça au pape Pie VI que sa domination temporelle était

finie et qu'il fallait se préparer à quitter le Vatican. Valery raconte qu'aux Tuileries ce même Cervoni alla un jour saluer Pie VII à la tête de plusieurs généraux : son bel organe et sa pure prononciation italienne frappèrent le pape qui lui adressa à ce propos des paroles très flatteuses. « *Santo Padre,* dit alors le général, *sono quasi Italiano. — Oh ! — Sono Corso. — Oh ! Oh ! — Sono Cervoni. — Oh, oh, oh !* » et à ce souvenir, le Saint-Père recula jusqu'à la cheminée. En 1809, près de Ratisbonne, le général Cervoni eut la tête emportée par un boulet de canon.

Non loin de Soveria est Alando, illustré par Sambucuccio, ce nouveau Lycurgue qui posa les fondements de la démocratie corse. On montre encore les restes, à peine visibles, du château qu'il habitait. Quatre cents ans après lui, l'un de ses descendants devint vicaire de l'île (1466). Ce fut dans ces villages et notamment à Omessa, tout près de là, que résidèrent beaucoup de *Caporali*. Appelés par la démocratie de Sambucuccio à défendre les droits des communes, ces tribuns finirent par succomber à la soif des honneurs et du pouvoir, cause ordinaire de la ruine des meilleures institutions : à l'exemple des seigneurs, ils se firent les tyrans du peuple qu'ils auraient dû protéger. Déjà Filippini se plaignait que, de son temps, les *Caporali* fussent devenus les plus sanglants fléaux du pays.

Autour d'Alando s'élèvent de magnifiques bois de châtaigniers ; et aux flancs de ses montagnes incultes paissent de noirs troupeaux de brebis et de chèvres, dont la laine sert à faire le *pelone* ; mais le pays est pauvre.

Après avoir franchi le col d'Alluraia, très haute montagne située entre le Golo et le Tavignano, on descend à Corte par une route excellente.

CHAPITRE II

LA VILLE DE CORTE

L'arrondissement de Corte, situé au centre de l'île, comprend 15 cantons et 113 communes, en tout 55,000 habitants. Le chef-lieu lui-même ne compte que 5,000 âmes.

La position de Corte est superbe : placée avec sa haute citadelle inexpugnable au milieu d'un vaste amphithéâtre, la ville a un grand air de noble gravité. Les hauteurs qui l'environnent affectent les formes les plus diverses. Plus basses au nord, et généralement arrondies, elles sont couvertes de bois et de champs de blé. L'été leur a donné une teinte brune. Ce sont les dernières ramifications des montagnes qui font le partage des eaux entre le Golo et le Tavignano, et séparent les vallées du Niolo et du Tavignano. C'est au point de jonction du Tavignano et de la Restonica que se trouve Corte. Trois âpres sommets commandent l'entrée de cette vallée montueuse, où les deux rivières, se frayant un passage par des gorges profondes, roulent avec fracas sur des débris de roches éparses leurs flots confondus. On les traverse sur deux ponts en pierres.

La basse ville n'a qu'une rue importante (*le Corso*) ouverte depuis peu. Là aussi je fus surpris du caractère idyllique du paysage ; et c'est en général le cachet particulier des villages corses : on s'y croirait dans la contrée la plus lointaine, et comme séparé du reste des hommes.

La ville se recommande par les souvenirs du passé. Elle

servit jadis de résidence aux rois maures, et grâce à sa position centrale, elle eut de tout temps une grande importance dans l'île: par sa forte citadelle elle y décida souvent du succès de la guerre.

Cette acropole de la Corse s'élève sur un roc abrupt et hérissé qui domine le Tavignano. Les murailles, les tours, les vieilles maisons qui les environnent, tout est noirci, rongé par le temps, ébréché par un combat continuel. Plus souvent que Belgrade, ce château a été assailli et défendu avec acharnement. C'est Vincentello d'Istria qui, dans les premières années du quinzième siècle, commença à lui donner la forme qu'il présente de nos jours. On y montre encore le créneau où les Génois attachèrent le jeune Gaffori, pour obliger son père à suspendre le feu contre la citadelle.

Le nom de Gaffori est le plus bel ornement de Corte, et sa petite maison le plus noble édifice de la ville. En l'absence du héros, les Génois essayèrent un jour de s'emparer de son épouse. C'était un de leurs artifices ordinaires : ils retenaient en otages les familles des Corses qu'ils redoutaient le plus, afin de combattre le patriotisme par les sentiments naturels. La femme de Gaffori se retrancha dans sa demeure et, le mousquet à la main, elle s'y défendit plusieurs jours avec quelques amis accourus à son aide. Mais le danger devenait toujours plus pressant, et déjà de toutes parts on lui conseillait de se rendre. Elle fit alors porter un baril de poudre dans une chambre souterraine et, saisissant une mèche allumée, elle jura de faire sauter la maison, si on cessait le feu contre les assaillants. Ses amis continuèrent la résistance, et Gaffori arrivant à la tête d'une troupe de Corses délivra son épouse. Après l'assassinat du général, cette femme héroïque appela son jeune fils, celui-là même que les Génois avaient attaché aux remparts, et elle lui fit promettre qu'il vengerait son père, et vouerait une haine éternelle aux Génois. Cela rappelle le serment d'Annibal.

En 1768, la maison de Gaffori servit de demeure à Charles et à Letizia Bonaparte : c'est donc dans ses murs que fut conçu Napoléon ; elle était bien digne de cet honneur.

Une foule de souvenirs historiques se rattachent à une autre construction, le *Palazzo di Corte*, qui fut la résidence de Paoli et le siège de son gouvernement. On y voit son ancien cabinet de travail, pauvre et simple, comme il convenait au législateur des Corses. Le grand homme en avait, dit-on, barricadé la fenêtre pour se garantir contre les balles des assassins ; les volets y sont en effet encore doublés de liège. L'assemblée nationale corse lui avait décrété une escorte de 24 hommes ; c'est ainsi que les démocraties de la Grèce donnaient autrefois des gardes à leurs défenseurs. Il avait en outre toujours des chiens auprès de lui pour le garder. Frédéric le Grand aimait aussi à s'entourer de ces animaux ; mais c'étaient des chiens d'agrément, des bichons, des levrettes et d'autres jolis lévriers.

La chambre où se réunissait l'ancien Conseil des *Neuf* possède une curiosité remarquable : ce sont les colonnes destinées, dit-on, à soutenir le dais d'un trône. Un trône et Paoli, est-ce croyable ?... Le grand champion du peuple aurait-il aspiré aux honneurs royaux ? Voici pourtant ce qu'on raconte : On vit un jour placer un trône dans le palais du gouvernement. Il était en damas rouge cramoisi avec des franges d'or et portait, au-dessus des armes de la Corse, une couronne d'or arrangée de manière à surmonter la tête de Paoli assis. Des deux côtés se trouvaient pour les *Neuf* des sièges plus bas. Le Conseil d'Etat était un jour en séance, lorsqu'une porte s'ouvrant tout à coup, Paoli entra dans la salle, la tête couverte, l'épée à la ceinture, et se dirigea vers le trône. Il s'éleva au sein du conseil un murmure général.... Jamais Paoli n'alla s'asseoir sur le trône.

Je trouve le récit confirmé par tant de témoignages, que je n'ose presque pas le révoquer en doute. S'il en était réelle-

ment ainsi, cela prouverait, hélas ! une fois de plus que nul n'est exempt de faiblesse, qu'aucun mortel ne peut répondre de se maintenir toujours à l'abri des atteintes de la vanité.

Des ennemis ont reproché au chef des Corses d'aspirer à la dignité royale ; en cela ils lui font injure, et ils sont démentis par l'histoire. Il voulait peut-être par ces apparences de royauté rehausser l'éclat de son pays aux yeux des nations étrangères, et il ne faut pas oublier d'ailleurs que la Corse a toujours eu le titre de royaume. Jamais Paoli ne fit étalage d'un faste princier. Comme les membres de son gouvernement, il portait le vêtement national en drap corse, et vivait de la vie simple des paysans. Les chefs ne se distinguaient du peuple que par leurs lumières. Ce n'est que pour montrer en quelque sorte à la France les signes extérieurs d'un gouvernement régulier, que Paoli assigna aux conseillers d'Etat un costume officiel aux couleurs nationales, l'habit vert à galons d'or ; et il le revêtit lui-même avec eux le jour où des officiers français parurent à Corte pour la première fois. On voulut leur présenter sous des dehors imposants les autorités du pays. C'était un sacrifice fait à l'étiquette française, chose toujours regrettable : Paoli ne se croyait donc plus au-dessus des vaines apparences et sacrifiait l'égalité démocratique à quelques galons. Ce détail pourra sembler peu important en soi ; mais il donne à réfléchir : le temps finit par rendre essentielles des distinctions qui, à l'origine, ne l'étaient point, et il s'en dégage une influence pernicieuse qui, à la longue, dégrade toute noblesse et ternit toute pureté. La société humaine est ainsi faite que ses plus sublimes phénomènes n'apparaissent que là où elle lutte pour un haut idéal. Ce qui en Corse m'a souvent rempli de tristesse, c'est la pensée que les efforts héroïques de son peuple pour conquérir la liberté soient restés complètement stériles ; que la terre de Sampiero, de Gaffori et de Paoli soit aux mains de la nation la plus vaine du monde.

Mais il serait bien plus pénible d'avoir à constater que le gouvernement de Paoli, miné par un mal intérieur, finit par succomber aussi à l'égoïsme vulgaire ; pour moi, du moins, je suis convaincu qu'il lui eût été impossible de se soustraire à cette destinée commune : la vraie liberté ne vit que d'utopies, et ce n'est qu'à certains moments solennels de leur existence que les peuples paraissent capables de la posséder.

Un jour Paoli reçut dans ce palais une pompeuse ambassade. Voici à quelle occasion : un navire tunisien s'était échoué sur les côtes de Balagne, et le général avait non seulement rendu tout leur avoir aux naufragés en leur faisant l'accueil le plus amical, mais il avait même chargé deux de ses officiers de les reconduire auprès de leur souverain. Le bey, par la bouche de son ambassadeur, en exprima au chef des insulaires toute sa gratitude, et lui donna l'assurance qu'il resterait toujours l'ami de sa personne et de son peuple, et que jamais Corse ne souffrirait d'injure dans ses Etats. L'ambassadeur s'agenouilla devant Paoli, et lui dit en portant la main au front : « *Il bey ti saluta e ti vuol bene.* » Il lui amena en même temps un cheval superbement harnaché, deux autruches, un tigre, un sabre orné de diamants ; et, après avoir passé quelques jours à Corte, il s'en retourna dans son pays.

Tout près de Corte se trouvent les ruines du vieux couvent de Franciscains qui joua un rôle si important dans l'histoire de l'île : c'est en effet dans son église qu'au temps de Paoli se réunissait le parlement national, et du haut de sa chaire que tant de patriotes prononcèrent leurs ardents discours. On fit dans ce temple plus d'un sacrifice à la liberté, dont le nom n'était certes pas dans la bouche de ces orateurs un mot vide de sens. Ceux qui l'invoquaient alors savaient mourir pour elle. En 1793, les Corses s'assemblèrent devant ce cloître. Les temps étaient orageux : Paoli, accusé de haute trahison, venait d'être appelé à la barre de la

Convention française. Pozzo-di-Borgo, l'ennemi implacable de Napoléon, et né comme lui à Ajaccio, grimpa sur un arbre, et prononça un discours enflammé pour défendre le général ; et le peuple déclara infâmes les furieux clubistes Arena et les Bonaparte, accusateurs de Paoli.

En se promenant de nos jours au milieu de cette paisible petite ville où quelques habitants de pauvre apparence se tiennent à l'ombre des ormeaux, et semblent vouloir passer leur vie dans un vain rêve, on ne se douterait pas que dans ce coin obscur s'établit, il y a cent ans, la politique la plus sage et la plus éclairée.

C'est là aussi que Paoli fonda une université et créa la première imprimerie et le premier journal corses. Cette école devait répandre la civilisation et la science, comme un torrent de lumière, sur les montagnes et dans les vallées, et en chasser la barbarie du moyen-âge. Elle forma un grand nombre d'hommes de mérite, surtout des avocats, qui sont en général les écrivains de ce pays. Charles Bonaparte, père de Napoléon, y fit ses premières études de droit. La nouvelle institution disparut avec la liberté. Paoli, à son lit de mort, assigna une rente annuelle pour l'entretien de son université ; elle ne fut rétablie qu'en 1836. Elle possède un directeur et sept professeurs ; mais elle est loin de prospérer. De bonnes écoles professionnelles répondraient peut-être mieux qu'un pareil établissement académique aux besoins réels du pays.

J'ai rencontré parmi les Corses des personnes très éclairées, et à Corte même j'ai fait la connaissance d'un homme dont la profonde connaissance des littératures méridionales me remplit d'étonnement. C'était le fils d'un de ces braves capitaines qui, après la bataille de Pontenovo, continuèrent la lutte jusqu'au dernier moment et que j'ai déjà nommés. Sa mémoire était prodigieuse : il savait par cœur les plus beaux passages des principaux auteurs italiens, français et latins,

et vous récitait des pages entières du Tasse ou de l'Arioste, de Boileau ou d'Horace, de Voltaire, de Machiavel, de Tite-Live ou de Rousseau. Comme nous parlions de littérature, je lui dis un jour : « N'avez-vous jamais rien lu de Gœthe ? — Non, répliqua l'érudit ; parmi les Anglais je ne connais que Pope. »

Mes aimables commensaux, dont faisait partie l'unique peintre corse que j'aie connu, me conduisirent aux carrières de marbre de Corte. C'est une pierre presque bleue avec des veines d'un blanc rougeâtre, qui peut être d'un bon usage en architecture. Dans la carrière, on était en train de faire rouler de la montagne un bloc devant servir à une colonne. On l'avait placé sur des rouleaux et, au moyen de la vis d'Archimède, on le poussa jusqu'au bord du chemin en pente qui de la carrière mène à l'endroit où les pierres sont taillées. Puis, la grande masse descendit en labourant le sol, enveloppée d'un noir nuage de poussière ; et lorsqu'elle roulait ainsi, elle tintait comme une cloche argentine. Au pied de cette montagne, la Restonica fait marcher une scierie de marbre. On emploie sept jours pour scier un bloc en trente planches. Corte a donc donné un démenti à Sénèque disant : *Non pretiosus lapis hic cæditur,* (on n'y taille point de pierres rares). Au demeurant les paroles de Sénèque conservent toute leur valeur : les pierres rares sont restées en Corse un capital improductif.

CHAPITRE III

PARMI LES CHEVRIERS DU MONTE-ROTONDO

... tomò un puño de bellotas en la mano, y mirandolas atentamente soltò la voz a semejantes razones : Dichosa edad y siglos dichosos aquellos a quien los antiguos pusieron nombre de dorados.....

CERVANTES (*Don Quichotte*).

Je m'étais proposé de faire l'ascension du Monte-Rotondo. C'est la montagne la plus haute de la Corse (1) : située à une journée de voyage au sud-ouest de Corte, elle est pour ainsi dire le point central de l'île. Quoiqu'on m'eût représenté l'excursion comme très pénible, je me décidai à l'entreprendre, comptant bien trouver, par un temps clair, un ample dédommagement à mes fatigues. Je tenais surtout à jeter un coup d'œil dans les mœurs primitives des bergers.

Je louai donc un guide et un mulet et, muni de pain et de quelques gourdes de vin, le 28 à l'aube j'enfourchai ma monture, et m'enforçai dans les montagnes. Le chemin, qui n'est autre qu'un sentier de bergers, traverse la vallée de la sauvage Restonica, depuis l'endroit où la rivière débouche dans le Tavignano, tout près de Corte, jusqu'à sa source, au sommet

(1) D'après les dernières mesures, ce serait le Monte-Cinto.

du Rotondo, d'où elle s'élance en impétueuse cascade. Une gorge horrible et profonde sert de lit à ce beau torrent : aux environs de Corte, le ravin est assez large et bordé de châtaigniers et de noyers ; mais plus loin, vers la montagne, il se resserre et les eaux coulent entre deux noires rives abruptes qui se dressent à pic, comme de hautes murailles, au milieu d'une antique forêt de pins et de sombres mélèzes.

Le mulet gravit d'un pied sûr les plus étroits sentiers au bord des précipices, et souvent l'on frémit en regardant le gouffre au fond duquel la Restonica roule ses ondes écumantes. Quand le soleil commença à monter à l'horizon, un bois magnifique m'accueillit sous ses épais ombrages. J'admirai ces géants de la végétation, le pin au large toit de feuilles vertes, le mélèze qui, pareil à un cèdre noueux et puissant, s'élève vers le ciel en étendant au loin ses riches rameaux. Autour des troncs croissent les plantes sauvages qui ornent les jardins de ces forêts, des bouquets de buis, de sveltes éricas et du myrte en fleur. Les simples abondent sur toutes les montagnes de la Corse ; ils nous pénétraient ici de leurs suaves parfums.

Mon guide me précédait. J'éprouvais parfois une certaine appréhension, car j'étais seul avec lui au milieu de ce désert de bois et de rochers, et de temps en temps il se tournait vers moi en me jetant un fauve regard. C'était un homme à l'aspect sinistre ; ses yeux ne disaient rien de bon. Je ne sus que plus tard que sa main était souillée de sang.

On voyage pendant des heures au milieu de ces pittoresques solitudes sans entendre d'autre bruit que le murmure des eaux courantes, les cris des faucons, et de loin en loin le sifflet aigu d'un berger qui appelle ses chèvres.

Les pâtres habitent çà et là dans des grottes ou des cabanes sur les flancs du Rotondo, et leurs troupeaux grimpent souvent jusqu'à la crête de la montagne. Les dernières bergeries se trouvent dans une grotte à plus de 5,000 pieds au-dessus

du niveau de la mer. Ces singuliers établissements ont tous des noms particuliers.

Après un voyage de trois heures, nous arrivons à la Rota del Dragone (la roue du Dragon). Des bords du ravin je m'avance à cheval vers le torrent, et vois devant moi une sombre caverne enfumée, profondément creusée dans le roc et dont la voûte se compose d'énormes blocs de granit. A quelques pas de là, la Restonica passe furieuse et mugissante entre des monceaux de décombres, et tout autour s'élèvent des roches bizarres et une forêt touffue. Devant la grotte sont rangées en demi-cercle des tas de pierres pour servir de bancs de repos, et à l'intérieur brûle un grand feu autour duquel est accroupie toute la famille des pasteurs. Une femme à l'air misérable, assise auprès de l'âtre, raccommode un vêtement, et, à ses côtés, un enfant malade de la fièvre est enveloppé dans une noire couverture en poil de chèvre qui ne laisse voir du pauvre petit que la pâle figure aux yeux ardents et curieux.

Le berger sortit de la grotte ; il m'invita amicalement à descendre de cheval et à prendre du lait et du fromage frais. J'acceptai avec reconnaissance, et visitai l'intérieur de ce singulier ermitage. La grotte s'enfonçait bien avant dans la montagne, et pouvait contenir un troupeau de 200 chèvres et brebis, que le berger y menait tous les soirs pour les traire. Elle ressemblait tellement à l'antre de Polyphème, qu'Homère semble vraiment l'avoir prise pour modèle de sa description. Tout s'y retrouvait, même les rangées de vases de lait et plus de cent fromages plats et ronds, posés sur des feuilles vertes. Il ne manquait que Polyphème : quelque terrible et sauvage que parût, en effet, mon hôte avec ses vêtements tout hérissés de poils, c'était l'hospitalité personnifiée.

— Est-ce que les bandits de la montagne viennent parfois vous visiter, demandai-je à mon Troglodyte ?

— Oui, certes, quand ils ont faim. Voyez-vous cette pierre où je suis assis ? Il y a deux ans, deux sbires vinrent par ici chercher Serafino ; mais le bandit, marchant à pas de loup, les surprit, la nuit, à cette même place, et avec deux coups de stylet il les rendit muets pour toujours ; puis il se perdit de nouveau dans les montagnes.

Mon guide m'engagea à me remettre en route. Je remerciai donc le berger, et sautant sur ma monture, je partis non sans frémir.

Nous traversâmes la Restonica, et alors le chemin devint toujours plus raide et plus pénible. Enfin, après deux heures de marche, tout trempé par la brume, j'arrivai, pendant un superbe orage, à la dernière station des bergers du Rotondo, où je devais passer la nuit. Elle est située au-dessous de la crête et s'appelle *Codi-mozzo*.

J'avais beaucoup entendu parler de ces cabanes, et parmi les sauvages montagnes où je voyageais, je m'attendais bien à trouver des habitations un peu étranges, comme les petites huttes agrestes perdues dans les bois de pins ou sur les penchants nébuleux des Alpes.

Au milieu d'une pluie fine, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, je grimpai donc avec ma mule par ces pénibles sentiers ; il n'y avait autour de moi que des débris de pierres gigantesques, des blocs de granit entassés pêle-mêle au flanc d'une grande et sombre masse rocheuse, de forme conique, où régnait la solitude et la désolation, et de cet amas confus s'élevait une légère colonne de fumée. La teinte grise des nuages chargés de pluie, la lumière mate des éclairs, les éclats répétés de la foudre, les mugissements de la Restonica et la profonde mélancolie des montagnes, tout disposait mon âme à la tristesse.

Quelques mélèzes, tourmentés par l'orage, dominaient le bord abrupt d'un ravin nu, à travers lequel la Restonica s'avançait en cascades écumantes. Il ne s'offrait à

mes regards que des rocs sauvages avec une échappée sur le vallon brumeux que je venais de quitter. Mon guide me montra les cabanes, et je les cherchai longtemps des yeux. Je les découvris enfin parmi les pierres : c'était le plus étrange établissement de pasteurs que l'on pût imaginer.

Qu'on se figure quatre maisons d'une architecture tout-à-fait primitive, faites avec moins d'art peut-être que les habitations des termites ou des castors. Chacune d'elles se compose de quatre murs en pierres sèches d'environ trois pieds de haut, lesquels soutiennent une toiture de poutres et de planches enfumées, assujetties par de grosses pierres. Une ouverture pratiquée à la façade sert d'entrée, et c'est par là et par les fentes du toit et les crevasses des murs que la fumée cherche à se frayer un passage. Entre la façade et les tas de pierres rangées autour d'elle en guise de bancs, s'étend une petite place où sont les récipients du lait et, dans un coin, le *palo*, grande perche à plusieurs fourches servant à suspendre la marmite, de longues tranches de viande de chèvre et des vêtements.

Quand j'approchai de la cabane, deux chiens au poil hérissé bondirent vers moi, et toute la famille des pasteurs, hommes et enfants en guenilles, sortit en rampant de sa tanière pour jeter un regard inquisiteur sur l'étranger. Au milieu de ces roches désolées, ils produisaient un effet étrange avec leur brun manteau velu sur les épaules, leur bonnet rouge sur la tête et leur visage de bronze encadré par une barbe noire.

Je leur criai : « Amis, accordez-moi l'hospitalité ! Vous avez devant vous un étranger, qui a passé les mers pour visiter les bergers de Codi-mozzo.

— *Evviva* ! *benvenuto !* me répondirent-ils avec amitié.

— Entrez dans la cabane, me dit ensuite quelqu'un de la troupe ; et séchez-vous au feu ! il fait chaud là-dedans.

Je pénétrai, non sans peine, par la porte étroite, désireux de connaître l'intérieur de cette curieuse habitation. C'était une chambre très obscure, qui pouvait avoir 14 pieds de long et 10 de large. On n'y voyait ni ustensiles, ni sièges ni table, rien que le sol noir et nu, les murs noirs et nus, et partout une fumée épaisse, intolérable, que dégageait un feu de bois de pin. A terre, contre l'un des murs, brûlait un tronc d'arbre énorme au-dessus duquel une marmite était suspendue.

Angelo, mon hôte, étendit la couverture que j'avais apportée, et me donna la place d'honneur, aussi près que possible du feu. Bientôt nous fûmes tous là accroupis en cercle, le berger, sa femme, trois petites filles, un garçon, mon guide et moi : la cabane était pleine. Cependant Angelo jeta dans la marmite quelques tranches de viande de chèvre sèche, et Santa, son épouse, alla chercher du fromage et du lait. La table était bien rustique : une planche sans rebords, de trois pieds de long, posée à terre. Santa y mit une grande jatte en bois, pleine de lait, un fromage plat et du pain.

— Mangez, me dit-elle ; mais n'oubliez pas que vous êtes parmi de pauvres pasteurs ; ce soir, nous vous donnerons des truites, car mon fils est allé en pêcher.

— Prends le *broccio*, dit Angelo ; c'est ce que nous avons de mieux, et vous le trouverez bon.

J'étais curieux de connaître le *broccio*, que j'avais déjà entendu vanter à la ville, comme la plus grande friandise du pays, et la fine fleur de l'industrie des bergers. Santa apporta une petite corbeille en jonc, de forme ronde, qu'elle découvrit en me la présentant. Elle contenait un *broccio* aussi blanc que la neige. C'est une espèce de gâteau fait avec du lait de chèvre caillé : pris avec du rhum et du sucre, il est vraiment délicieux. A Corte un *broccio* se vend de 1 à 2 francs.

Nous trempions bravement dans le *broccio* nos cuillères en bois ;... mais la femme et les enfants s'abstenaient, selon

l'usage, de prendre part au repas. Accroupi à terre auprès du feu dans cette étroite cabane toute remplie de fumée, ma cuillère en bois à la main, au milieu des figures sauvages et curieuses qui m'entouraient, j'eus l'idée bizarre de faire devant mes hôtes l'éloge de la vie des pâtres de la montagne, qui se contentent du produit de leurs troupeaux, et ne connaissent ni les misères du *tien* et du *mien* ni les soucis dorés des villes.

— *Vita povera ! vita miserabile !* me dit le brave berger en hochant la tête. Et il avait bien raison. Ces gens mènent, en effet, une vie misérable. Pendant quatre mois de l'année, mai, juin, juillet et août, ils demeurent dans ces huttes, privés de tout ce qui rend la vie vraiment humaine. Dans leur monde, il n'existe d'autre variété que celle que présentent les éléments : la tempête, les nuages, les ondées, la grêle, le froid, la chaleur ; le soir ils n'ont d'autre distraction qu'une triste romance, un *lamento* chanté sur le chalumeau, quelque lugubre histoire de bandits racontée au coin du feu, la vue d'un mouflon ou d'un renard abattu à la chasse, le spectacle des antiques montagnes qui les dominent et les entourent de leurs sublimes pyramides, la magnificence étoilée du firmament ; et peut-être, malgré leur *vita povera*, sentent-ils dans leur cœur une satisfaction intime, la sérénité de l'honnête homme soumis à la volonté de Dieu.

Après avoir passé la nuit sur la dure tout habillés, ces pauvres gens se lèvent à l'aube, et mènent paître leur troupeau, auprès duquel ils font leurs maigres repas composés de fromage et de lait. Les vieillards restent dans la cabane au coin du feu, ou s'occupent des travaux domestiques les plus urgents. Le soir on fait rentrer le troupeau pour le traire ; puis la nuit arrive, et l'on va se reposer. Chassés de la montagne par la neige et les pluies torrentielles du mois de septembre, les bergers descendent vers la plage avec les troupeaux. Ils y trouvent d'ordinaire des cabanes plus con-

fortables que leurs épouses occupent, souvent même en été, avec leurs enfants. Santa, mon hôtesse, était la seule femme des bergeries de Codi-mozzo, où étaient pourtant réunies six familles.

— Pourquoi donc, lui demandai-je, êtes-vous venue habiter cette pauvre cabane ?

— Voyez-vous, interrompit Angelo, elle est venue jouir de la fraîcheur des montagnes.

J'avais presque envie de rire à ces paroles, car pendant qu'il les prononçait, il y avait dans la hutte une chaleur infernale et une fumée épaisse qui m'arrachait des larmes. Cette misérable taupinière était donc comme une résidence d'été où la famille était en villégiature !

— Oui, me dit Angelo, en voyant mon air rêveur, là-bas on étouffe ; ici la montagne nous envoie son air pur et ses eaux limpides et fraîches. Nous vivons ainsi à la grâce de Dieu.

Il me semblait bien, en entendant parler cet homme et en regardant les bruns visages des enfants rieurs qui m'entouraient, que je venais d'arriver à la merveilleuse montagne des brahmanes, et qu'Angelo n'était autre que Jarchas, le plus sage des brahmanes. Ses discours étaient brefs et graves, et très souvent suivis d'un philosophique silence.

Angelo possédait soixante chèvres et cinquante moutons. Mais le lait ne rapporte pas grand' chose, en été, à peine de quoi nourrir la famille. On vend le *broccio* à la ville et dans les villages, et avec son produit on achète du pain et des vêtements. En hiver, les ressources diminuent, car la plus grande partie du lait alimente les agneaux et les chevreaux. Certains bergers possèdent plusieurs centaines de têtes de bétail. Lorsque les enfants en viennent au partage, il leur faut l'heureuse chance des patriarches pour accroître leurs troupeaux. Une fille de pauvres bergers reçoit, en moyenne, une dot de 12 chèvres ; si les parents sont riches, la dot est naturellement proportionnée à leur fortune.

Le brouillard s'était dissipé. Je sortis à l'air libre pour jouir de la fraîcheur. Les bergers étaient assis sur les tas de pierres disposées autour de la porte et fumaient leur pipe en bois. C'est là qu'ils choisissent pour chef et arbitre le plus âgé ou le plus considérable d'entre eux. Le hasard me fournit une observation intéressante : cette démocratie pastorale m'offrait en quelque sorte une vue sur les conditions premières de la communauté humaine, sur les origines de la constitution des Etats. Ainsi donc six hommes ne sauraient vivre ensemble sans donner à leur société une règle, qui est comme le germe des futures lois. Je saluai respectueusement le solide petit *podestà* de ces braves montagnards, et pendant que je le considérais en silence, il me semblait encore plus vénérable que Déjocès, le premier et le plus sage des rois mèdes.

Non loin des cabanes se trouvaient des huttes en pierre, plus petites, avec une toiture ronde ou allongée. C'étaient les magasins à provisions. Angelo ouvrit une petite porte qui donnait accès dans le sien ; il y entra à quatre pattes en me faisant signe de le suivre. Je me contentai de regarder à l'intérieur. Il y avait là des fromages plats sur des feuilles vertes et des pains de beurre blanchâtre, fait de lait de chèvre, dans de petits paniers.

Je m'assis sur une pierre pour dessiner les huttes. Toute la communauté m'entoura en manifestant le plaisir le plus vif. Chacun désirait avoir son portrait pour figurer, disait-il, dans un livre imprimé à Paris. Ils voulaient à toute force faire de moi un Parisien, et je ne pus leur persuader qu'en dehors de Paris il existât une terre du nom d'Allemagne. « Ainsi donc, me dit mon hôte, l'Allemagne est votre pays, et cette contrée possède des rois et dépend de Paris. » Et il n'en démordit point.

Dans l'après-midi le soleil était chaud ; mais voulant faire un tour dans les montagnes, je m'y fis accompagner par les

enfants du berger, Antonio, âgé de treize ans, qui ressemblait à un ours velu, et ses jeunes sœurs Paola Maria et Fiordalisa, c'est-à-dire Fleur-de-Lys. Qu'on se figure cette Fleur-de-Lys de douze ans, élevée sur le Monte-Rotondo, sa robe déchirée, sa noire chevelure retombant en désordre sur son visage brun, pieds-nus, grimpant sur les rocs avec l'agilité du chamois. Elle avait des yeux aussi vifs que ceux du faucon et des dents aussi blanches que l'ivoire. Comme nous herborisions le long de la Restonica, j'aperçus de beaux œillets rouges au bord d'un rocher que j'aurais pu difficilement atteindre, et les montrai aux enfants. *Aspettate* ! me cria Fleur-de-Lys ; et elle courut aussi prompte que l'éclair, puis redescendit aussitôt vers moi avec une poignée de fleurs. Et les gamins de grimper alors à qui mieux mieux et de danser comme des farfadets sur d'affreux précipices, sans la moindre crainte, car c'étaient les enfants de la montagne. Quand nous dûmes repasser la Restonica pour rentrer à la maison, Fleur-de-Lys sauta dans la rivière et prit un malin plaisir à me baptiser comme il faut. Notre digitale rouge foisonne dans ces montagnes. Mes diablotins m'apportèrent des brassées de cette belle plante vénéneuse toute fleurie ; et, au retour, nous en couronnâmes notre cabane fumante, qui jamais, peut-être, ne s'était trouvée à pareille fête : pour les hommes de bien, c'est un heureux jour que celui où un hôte entre dans leur maison.

Fleur-de-Lys raffolait de guirlandes. « Demain, me dit-elle, quand vous serez là-haut sur la montagne, vous trouverez une fleur bleue, la plus belle qui soit en Corse.

— Feur-de-Lys, puisque tu l'affirmes, ce doit être vrai ; demain je cueillerai la fleur merveilleuse. »

Le soir vint augmenter le silence de ce vaste désert. Fatigué de la journée, je m'assis devant la cabane, et contemplai le spectacle changeant de la formation des nuages : les brouillards s'élevaient des gorges profondes ; attirés et

repoussés tour à tour par les hauteurs, ils roulaient en larges pelotes au fond des ravins, ou allaient se perdre dans les nuages qui se posaient gravement sur la cîme des monts. Les troupeaux rentraient au bercail ; et il y avait plaisir à les voir descendre en longues files, les chèvres élégantes et les moutons noirs. Ils sont l'unique ressource de ces pauvres pâtres. Chaque conducteur les poussait ou les attirait par un cri perçant dans un enclos près de sa hutte, et là il se mettait en devoir de les traire. L'opération se fait lestement : le berger s'assied au milieu du troupeau, et trait ses bêtes en les prenant l'une après l'autre par les pattes de derrière. Il les appelle, chacune par son nom, les connaît toutes parfaitement, et, par un signe particulier qui d'habitude se trouve à l'oreille, il sait à qui elles appartiennent. Quarante chèvres de mon berger donnèrent un seau de lait de moyenne grandeur.

Les troupeaux restent la nuit dans l'enceinte, protégés par des chiens au poil hérissé, non contre les loups, car il n'y en a point dans l'île, mais contre les renards des montagnes, qui sont très forts, très hardis, et attaquent les agneaux. *Rosso* et *Mustaccio*, les chiens d'Angelo, étaient deux bêtes magnifiques.

Sur ces entrefaites, arriva l'aîné des enfants avec les truites, et mon hôte prépara le souper. C'était l'homme et non la femme qui faisait la cuisine, et cela me surprit, car la femme corse occupe dans la famille un état voisin de la domesticité. Peut-être voulait-il faire honneur à l'étranger ? En y songeant bien, je me rappelai qu'Homère nous montre les hommes même livrés à ces occupations, mettant la viande à la broche, la faisant tourner pour la rôtir, la servant sur la table : je voyais donc revivre devant moi l'homme simple des temps épiques.

On apporta une soupe, du lait et du fromage, puis un rôti de chèvre pour honorer l'étranger. Car le noble et

divin chevrier, ayant décroché la viande du *palo,* la traversa d'un pieu affilé en guise de broche, et, d'après l'usage de nos premiers pères, il la faisait tourner au-dessus de la braise en se tenant à genoux devant le feu, et la pressait de temps en temps entre deux tranches de pain pour recueillir le suc précieux qui en dégouttait. Il apprêta les truites avec une sauce de viande de chèvre, et lorsque les poissons furent cuits à point, il me les présenta en puisant pour moi dans la marmite avec la grande cuillère, et m'invita à manger au gré de mes désirs. Je voyais bien aux yeux des enfants que c'était là un repas extraordinaire, et je l'aurais encore mieux goûté si les petits avaient pu prendre part à la fête.

La nuit vint dans la cabane. J'étais curieux de savoir comment nous nous arrangerions dans un espace si étroit. Je fus vite renseigné. On étendit pour moi la couverture ; je m'y couchai en m'adossant au mur intérieur, et *le fils de l'homme n'avait pas une pierre pour y poser sa tête.* Je regardai Angelo.

« Sage, divin Angelo, lui dis-je. Voudrais-tu entendre ce mien discours, et le bien peser dans ton cœur. Jamais, je le jure, mon existence ne se passa dans une luxueuse mollesse, mais j'eus toujours un oreiller. Si tu veux donc me donner quelque chose qui lui ressemble, ce sera la plus noble action de ta vie. »

Angelo, le chevrier, se mit alors à réfléchir profondément, et, après avoir bien médité et tout mûri dans sa tête, il me tendit un sac en peau de chèvre, son *zaino*, avec ces paroles ailées : « Dormez maintenant, et *felicissima notte !* »

Peu à peu tous, femme et enfants, s'étendirent sur la terre nue, la tête appuyée contre le mur ; Angelo se coucha près du seuil, ayant à son côté sa plus jeune fille Marie, et nous venions ensuite, rangés dans l'ordre suivant : Santa sa femme, Fleur-de-Lys, Paola Maria et moi. Nous reposions ainsi paisiblement côte à côte, les pieds tournés vers le feu.

Ils ne tardèrent pas à s'endormir, et moi je veillais en considérant avec bonheur cette famille de gymnosophistes, dont rien ne venait troubler l'heureux repos ; et je songeai au profond Sancho Pansa exaltant l'inventeur du sommeil, « manteau qui couvre les humaines misères, aliment qui apaise la faim, boisson qui chasse la soif, feu qui réchauffe, froid qui rafraîchit, richesse commune, en un mot, qui rachète tout, balance où se font équilibre le berger et le roi. » Le reflet de la flamme enveloppait d'une rouge lueur le groupe fantastique des bergers ; et je regrettai bien en ce moment de ne pas être peintre. Mais la chaleur insupportable et la fumée épaisse, qui se dégageaient de ce feu formé de bois résineux, ne me laissèrent point fermer l'œil. Je me levais de temps en temps et, sautant par dessus les dormeurs, je courais à l'air libre. Je puis dire vraiment que de la cabane j'entrai dans la nue, car la montagne et les huttes étaient enveloppées de nuages ; c'est ainsi que je passai tour à tour de l'enfer au ciel et du ciel à l'enfer.

La nuit était froide et brumeuse, mais l'immense voûte éthérée se découvrit bientôt, projetant ses myriades de rayons sur les brouillards, sur les dentelures des roches et sur les sombres coupoles des mélèzes. Je restai longtemps assis au bord de la Restonica, dont le fracas venait seul interrompre le sublime silence de cette nuit limpide. Jamais je n'avais vu le lugubre génie de la solitude plus rapproché de moi qu'à cette heure, au milieu de ces noires montagnes, près des eaux mugissantes d'un furieux torrent, si haut dans les nuages, aux lieux témoins des premières convulsions de la nature, parmi de sauvages bergers, dans une île étrangère perdue au sein des flots. A ces moments solennels, on sent comme l'horreur de l'isolement, et l'âme se trouble à la pensée que l'être humain n'est qu'un atome,.... que cet atome intellectuel pourrait bien un jour, oubliant sa relation avec les objets qui l'entourent, disparaître dans le vide.....

Mais, tout-à-coup, sur ce roc solitaire, l'âme ouvre ses ailes, et, traversant le monde de l'imagination, elle vole vers les douces images qui lui sont familières ; et alors l'homme n'est plus seul.... Je prête l'oreille vers la montagne ; il me semble parfois entendre un sauvage éclat de rire : c'est la Restonica qui fait rage. Ces rocs, produits des premiers embrassements enflammés d'Uranus et de Géa, furent les témoins muets des angoisses de l'antique création.

L'air froid me repoussa au coin du feu. Enfin la fatigue m'endormit. Mais je fus soudain réveillé par la voix stridente de Santa criant à plusieurs reprises : « *Spettacoli divini ! spettacoli divini !* » et elle remit en ordre ses enfants qui s'étaient débandés dans les attitudes les plus comiques : Fleur-de-Lys, enroulée comme une couleuvre, couvrait à demi sa mère, la petite Paola m'enlaçait le cou dans l'un de ses bras ; l'enfant endormie avait peut-être cru entendre quelque sinistre hibou, ou bien avait-elle vu en rêve un de ces vampires qui viennent sucer le sang du cœur ?

Je passai le reste de la nuit assis, à regarder la flamme, et songeai au nombre infini de sorciers que la Sainte Eglise Romaine a fait autrefois brûler pour la plus grande gloire de Dieu.

CHAPITRE IV

AU SOMMET DE LA MONTAGNE

Le jour commençait à poindre. Je sortis pour me restaurer aux ondes claires et fraîches de la Restonica qui, inquiète et bouillante de jeunesse, bondissait de roc en roc vers la vallée. Ce torrent a une belle existence. Après douze heures d'une course délicieuse par des forêts toujours vertes, il va mourir dans le Tavignano. J'aime la Restonica. Je connais toutes les phases de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à sa fin, et elle m'a versé plus d'une boisson salutaire ; ses eaux ont la transparence, la fraîcheur et la légèreté de l'éther, et leur réputation s'étend au loin dans toute l'île. Je n'en connais pas de supérieures : elles m'ont toujours réconforté mieux que les vins les plus exquis. Cette source incomparable possède un tel mordant qu'elle polit bien vite le fer, et le préserve de la rouille. Boswell savait déjà que les Corses du temps de Paoli trempaient dans la Restonica les canons de leurs fusils pour les dérouiller. Le gravier et les roches qu'elle inonde prennent l'éclat de la neige, et jusqu'au lieu où elle débouche dans le Tavignano, son lit et ses rives sont ornées de pierres aussi blanches que le lait.

Quand j'invitai mon guide à monter avec moi au sommet du Rotondo, il m'avoua qu'il n'en connaissait pas le chemin. Angelo m'y accompagna. Notre ascension commença à trois heures du matin. Elle fut plus périlleuse et infiniment plus pénible que je ne l'imaginais.

Nous dûmes gravir une série de hauteurs avant d'atteindre le Trigione, premier contrefort du Rotondo. Ce sont comme de puissants échelons superposés par la nature et formant un énorme escalier de superbe granit rougeâtre pour des géants qui monteraient à l'escalade du ciel en s'accrochant avec leurs larges mains aux saillies des rochers. C'est un entassement de blocs grisâtres, immenses, informes, comme les premiers âges, se dressant dans l'infini, que le pied de l'homme hésite à fouler. Les pluies torrentielles de l'automne ont tellement lavé le granit, que cette belle pierre présente parfois de grandes surfaces polies ressemblant à des eaux gelées dans leur cours. Des sources jaillissent de toutes parts avec une inépuisable abondance. Mais on ne voit plus aucun arbre, et le cours capricieux de la Restonica est seul indiqué par quelques touffes d'aunes verdoyants.

Après deux heures de marche, nous arrivâmes au Trigione ; nous avions alors devant nous la cime neigeuse de la montagne. Les roches profondément labourées qui la composent forment un demi-entonnoir, une espèce de cratère, et c'est à cela qu'elle doit son nom. Au point où s'ouvre cet immense amphithéâtre est un petit lac mystérieux, le Rotondo, entouré d'une gracieuse couronne de vertes prairies : c'est comme un breuvage glacial dans une énorme coupe de granit. Des champs de neige s'étendent de là jusqu'à la crête, singulier spectacle pendant la canicule au 42e degré de latitude, sous le ciel du Midi. Ils étaient recouverts d'une croûte de glace, et il s'en dégageait un air vif. Mais bien que je fusse dans la région des neiges éternelles, la température conserva toujours une salutaire et agréable fraîcheur, sans jamais devenir rigoureuse.

La cime paraissait assez proche, et cependant, avant de l'atteindre, il nous fallut encore grimper deux bonnes heures au milieu de débris de toute sorte, en nous aidant des pieds et des mains. La marche fut surtout pénible au début, car

nous eûmes à traverser une bande de neige où le pied ne pouvait se fixer. Nous y creusâmes des marches au moyen d'une pierre pointue, et c'est là qu'avec beaucoup de précautions nous posions le pied pour avancer. Enfin, tout épuisés de fatigue, nous arrivâmes au point culminant : c'est un sombre obélisque ravagé, qui se termine par une mince aiguille : en l'entourant de ses bras, on peut en quelque sorte planer au-dessus de l'abîme infini.

De ce plus haut sommet de la Corse, (1) à 2764 mètres au-dessus du niveau de la mer, j'embrassai du regard la plus grande partie de l'île et les flots bleus qui en baignent les deux côtes, spectacle dont on est heureux d'avoir pu jouir une fois dans sa vie. L'horizon du Rotondo est beaucoup plus grandiose que celui du Mont-Blanc. On aperçoit au loin les flots lumineux, les îles toscanes de la mer tyrrhénienne, le continent italien, et, par un temps clair, les blancs sommets des Alpes-Maritimes et les côtes sinueuses qui s'étendent de Nice à Rome. De l'autre côté s'élèvent les montagnes de Toulon. C'est ainsi que ce merveilleux panorama nous montre dans un immense demi-cercle des mers, des îles, les Alpes, les Apennins, la Sardaigne. Je ne fus pas trop favorisé par le temps : les vapeurs qui montaient sans cesse des ravins me dérobèrent une partie du spectacle. Je pus voir cependant : au Nord, la presqu'île du Cap-Corse affilée comme un poignard ; à l'Est, les plaines de la côte descendant en douces ondulations vers le rivage, les îles de la mer tyrrhénienne, la Toscane ; à l'Ouest, les golfes de Porto, de Sagone, d'Ajaccio et de Valinco. On distinguait bien Ajaccio sur son étroite langue de terre au fond d'une baie superbe,

---

(1) D'après la carte dressée par l'Etat-major français (tirage de 1883), le Monte-Cinto aurait 2710 mètres de hauteur et le Monte-Rotondo n'en aurait que 2625.

une rangée de maisons blanches pareilles à des cygnes nageant sur la mer, ou plutôt sur un océan de feu.

Du côté du Sud, la puissante masse du *Monte d'oro* empêche la vue de s'étendre vers l'intérieur. Une foule de pics, un peu moins élevés que le Rotondo, mais également couronnés de neige, se dressaient autour de nous, entre autres au Nord le *Cinto* et le *Capo-Bianco*, points culminants du Niolo.

L'île elle-même ressemble à un monstrueux squelette de pierre. Le Rotondo ne se trouve pas, à proprement parler, sur la chaîne qui la traverse du Nord au Sud, mais sur l'une de ses ramifications tournée un peu vers l'Orient. Toutefois, sa situation permet au regard de plonger dans le système de ces montagnes, qui offrent l'aspect d'un gigantesque tissu cellulaire. On voit à fort peu de distance la chaîne principale, espèce d'arête d'où partent des nervures qui s'étendent parallèlement des deux côtés et vont former des séries de vallées profondes, centres de culture et de population, toutes parcourues par un rapide torrent. C'est du massif de la chaîne principale que descendent les trois grandes rivières de l'île, le Golo et le Tavignano vers la côte orientale, le Liamone vers l'Occident.

Si du plus haut sommet le spectateur regarde les roches qui l'entourent immédiatement, il est saisi d'épouvante à l'aspect de cette grande désolation ; les blocs se présentent dans un immense et monstrueux pêle-mêle, comme des ruines entassées par l'antique lutte des forces élémentaires : des rocs sourcilleux élèvent à pic leurs redoutables murailles et forment une trame de vallées désertes ; au fond de ces gorges s'étend presque toujours un lac immobile, de couleur azurée, grise ou complètement noire, suivant que ses eaux reçoivent la lumière du soleil ou les ombres des rochers. J'ai compté autour de moi plusieurs de ces lacs, le *Rinoso,* le *Melo*, le *Nielluccio,* le *Pozzolo* qui fournit des eaux à la

Restonica, et l'*Oriente* où cette rivière prend sa source. Plus loin, vers le Nord-Ouest, j'avais devant moi le fameux pays de pasteurs, le Niolo, le bassin le plus élevé de la Corse, et son lac ténébreux, le *Nino*, qui donne naissance au Tavignano.

Tous ces lacs sont très petits et très profonds et la plupart d'entre eux fourmillent de truites.

Du haut de la montagne on entend le bruit continuel des eaux courantes qui se frayent souvent un chemin sous les rochers : ainsi, de ces rocs arides et sauvages jaillissent une foule de sources vives qui vont porter l'abondance dans les vallées, et y rendent possibles la culture et la société humaines. Beaucoup plus bas, au flanc des montagnes, paraissent çà et là quelques villages, de verts jardins, des champs cultivés pareils à des stries jaunâtres.

Les nuages envahirent peu à peu les sommets : il fallut songer à la descente. Elle s'opéra, non sans péril, du côté du lac de Pozzolo. C'est là que se dresse le *Frate*, masse imposante, colosse de granit du Rotondo, la plus grande pyramide de la montagne. De sombres flèches, aux dentelures bizarres, surgissent autour de lui, et d'innombrables ruines grisâtres, un chaos de roches primitives brisées et roulées par le temps, couvrent ses pieds lourds qui plongent dans la pierreuse et mélancolique vallée de Pozzolo. Ainsi que l'avait dit Fiordalisa, nous trouvâmes la merveilleuse fleur bleue aux crevasses des rochers. Angelo la cueillit en me criant : « *eccu, ecc' u fiore !* » Je la pris de sa main : c'était un myosotis. Les camomilles, les amaranthes et les renoncules couvraient de leurs fleurs les plus hauts sommets, et le bord des glaciers lui-même avait une parure de violettes.

Il nous fallut beaucoup de peine pour franchir les rocs du *Frate* ; quand nous y fûmes enfin parvenus, une bande de neige menaça de nous barrer le chemin. Le chevrier voulut

la contourner ; mais moi, homme du nord, j'aurais été trop fâché de manquer une si bonne occasion : m'asseyant sur le *pelone* d'Angelo, je me laissai aller avec confiance. Ainsi donc, en été, en pleine Italie, sous le 42e degré de latitude, j'ai pu glisser sur la neige !

Nous fîmes notre déjeuner au pied d'une espèce de cratère, et, après nous être réconfortés avec un peu de pain et d'eau fraîche, nous continuâmes à descendre. C'est en vain que je regardai de toutes parts pour apercevoir les fauves du Monte-Rotondo, les mouflons et les bandits. Angelo m'assurait qu'il y en avait dans les cavernes à côté desquelles nous passions ; mais je ne pus en découvrir aucun. Le seul être hors la loi que j'aie aperçu alors, c'est un joli merle gris des montagnes, aux ailes rouges, noires et blanches.

Le mouton sauvage corse, le mouflon, (*mufro* ou *mufrone*) est une particularité très intéressante de l'île. C'est une belle bête, aux cornes en spirales, au pelage d'un brun foncé, aux membres vigoureux. Il vit dans la région des neiges éternelles, et s'élève toujours plus haut à mesure que le soleil les fait fondre autour de lui. Le jour il rôde sur les vertes prairies au bord des lacs ; la nuit il recherche la neige, où il se couche pour dormir et où la femelle a l'habitude de mettre bas. Comme les chamois, les mouflons s'entourent de gardes. Pendant les rigueurs de l'hiver, ces moutons sauvages se mêlent souvent aux chèvres des bergers, et parfois même on les voit dans les vallées de Vivario, du Niolo et de Guagno paître fort tranquillement avec les troupeaux. On ne peut les apprivoiser que dans leur jeunesse. On les poursuit à outrance, et lorsque sur la montagne retentit le tumulte de la chasse et que les mousquets y font entendre leurs roulements de tonnerre, on sait bien en Corse que c'est une battue aux mouflons ou aux bandits. Unis par les liens d'une fraternité sauvage, ils habitent les uns et les autres sur la montagne, qu'ils gravissent jusqu'aux neiges éternelles.

Après une descente de trois heures, je revis les cabanes. Comme le but de mon voyage était atteint, ces misérables habitations me parurent si tristes, leur atmosphère si lourde, comparée à l'air pur que je venais de respirer, que je m'y reposai à peine une heure. Après quoi, faisant seller ma mule, je dis un amical adieu aux braves gens de Codi-mozzo, auxquels je souhaitai de voir leurs enfants prospérer et leurs troupeaux se multiplier comme ceux de Jacob ; et je poursuivis ma route pour Corte. Ils m'accompagnèrent tous jusqu'aux dernières cabanes, et lorsque je m'en éloignai, hommes et enfants m'envoyèrent encore leur loyal *evviva*.

En quelques heures j'arrivai de nouveau dans la région des châtaigniers et des citronniers. J'avais donc en un seul jour parcouru trois zônes différentes, depuis les neiges éternelles jusqu'aux jardins de Corte, passant en quelque sorte de l'hiver rigoureux de la Norvège à la douce température du Midi de l'Europe.

CHAPITRE V

SE VENGERA-T-IL ?

Mon départ de la paisible petite ville de Corte ne devait pas s'effectuer paisiblement, grâce à mon guide du Monte Rotondo. Je n'appris qu'au retour à quel homme irascible je m'étais confié. Quoiqu'il m'en eût imposé en prétendant connaître le chemin jusqu'à la crête de la montagne, et que j'eusse été contraint de m'y faire conduire par le chevrier, je lui avais remis toute la somme. Mais il eut l'impudence de me demander la moitié en sus. Je refusai, et notre discussion attira quelques messieurs du pays, qui prirent fait et cause pour moi.

« Voyez, dit au guide l'un d'entre eux, c'est un étranger, et l'étranger a toujours raison chez nous. » Je répliquai à l'aimable interlocuteur que je ne soutenais pas mon droit comme étranger, mais comme homme et que, si ce furieux continuait à m'importuner, j'allais aussitôt saisir de l'affaire les autorités compétentes. Le guide jeta alors l'argent sur la table en criant qu'il saurait bien se venger du Tudesque, et il partit comme une bombe. L'hôtesse accourut alors, et me dit de me tenir sur mes gardes, car j'avais à faire à un mauvais coucheur, très irascible, lequel, l'année précédente, avait poignardé un jeune homme sur le marché.

Tout ahuri, je demandai pourquoi. — Voici, répondit-elle : son petit-frère s'était suspendu à une voiture comme font les gamins ; le *Lucchese* qui la conduisait, le frappa. L'enfant

courut en larmes se plaindre à son frère qui, s'armant d'un poignard, bondit sur le Lucquois et le tua d'un coup.

— A quelle peine a-t-il été condamné ?

— Il en a été quitte avec cinq mois de prison ; car on n'a pas pu tirer la chose au clair.

— Ah ! il faut avouer que la *giustizia corsa è un po' corta.* Mais, brave femme, vous connaissiez le caractère violent de cet homme, vous saviez que sa main était souillée de sang, et vous m'avez donné ce démon pour guide ! Vous avez laissé un étranger sans armes s'aventurer dans la solitude des montagnes en compagnie d'un assassin !

— Je croyais, Monsieur, que vous le verriez à son air ; deux fois même je vous ai cligné des yeux. Cet homme s'était offert ; et si j'avais été cause de votre refus, il ne me l'aurait jamais pardonné.

Alors je me souvins qu'en effet, au moment où je m'éloignais avec le guide, la femme me demanda : « Quand pensez-vous revenir ? » et comme je lui répondis : « Dans deux jours, » elle haussa les épaules en me regardant avec une certaine expression.

« Bon, lui dis-je ! brisons là ; il aura son compte, mais pas un *quattrino* de plus, et il devra bien s'en contenter. Le soir, le furieux vint d'un air plus modeste demander son dû à l'hôtesse. Mais bien qu'il semblât avoir reconnu son tort, je crus prudent de me tenir sur mes gardes, et la nuit je ne sortis pas de la ville.

Le lendemain, j'allai me promener à la campagne en compagnie d'un officier dont j'avais fait la connaissance. Au sortir de la ville, j'eus un échantillon du tempérament des indigènes. Un jeune gars, il pouvait avoir quinze ans, avait attaché son cheval à une haie, et il l'assaillait à coups de pierres, fou de fureur, hurlant comme une bête enragée. Le pauvre animal s'était sans doute montré récalcitrant aux ordres de son maître. Je fus d'abord interdit ; puis indigné

d'une pareille conduite, je criai à l'adolescent de mettre un terme à sa cruauté. « Au nom du ciel, me cria l'officier, venez donc, restez tranquille ! » Je ne dis plus rien ; mais je songeai longtemps à cette scène et à l'inquiétude de mon compagnon quand il me glissa à l'oreille son charitable avertissement. C'était là encore un coup d'œil jeté sur l'état de l'île.

Quelque temps après, le jeune homme passa à cheval, pareil au génie de la vengeance : ses cheveux étaient des broussailles, son visage une flamme, ses yeux deux éclairs ;... il passa comme un rapide cri de fureur. Et moi, au milieu de ces mœurs barbares, j'eus une soudaine nostalgie de Florence et de sa douce population.

Tout devait dans cette promenade contribuer à me donner de l'ennui. A peine avais-je fait un quart d'heure de chemin dans les montagnes, que j'aperçus l'homme qui m'avait servi de guide au Rotondo ; il était armé d'un fusil. Il quitta brusquement la route pour se diriger vers une hauteur voisine, où il s'assit sur un rocher, en posant son arme sur ses genoux. Je ne sais s'il nourrissait contre moi des intentions hostiles. C'est bien possible. Je le montrai à mon compagnon ; et pour ne pas sembler avoir peur, je continuai à m'avancer tranquillement ; mais j'avoue que j'avais un peu chaud. « Il ne tirera pas sur vous, me dit l'officier, si vous ne l'avez pas offensé par des paroles. Dans le cas où vous l'auriez insulté, on ne pourrait répondre de rien, car ces gens-là ne sont pas endurants. » Il ne tira pas ; et ce fut bien aimable de la part de ce vampire, ou plutôt de ce pauvre diable, car on peut dire qu'il était plus à plaindre qu'à blâmer. La nature est, en effet, ici plus coupable que l'homme. Les meurtres commis dans les montagnes corses ont rarement pour cause l'amour du gain, la basse cupidité ; ils sont presque toujours imposés par un faux point d'honneur.

CHAPITRE VI

DE CORTE A AJACCIO

La route qui mène à Ajaccio s'élève au sud jusqu'au *Monte d'Oro*, et cette montée dure plusieurs heures. On traverse un pays accidenté, mais en pleine culture, et des bois de châtaigniers magnifiques. Il n'y a rien de plus riant que les paysages du canton de Serraggio, ancienne piève de Venaco. Des ruisseaux, qui descendent du Rotondo, arrosent une campagne verdoyante, dont les collines sont couronnées de villages, tels que Santo-Pietro, Casanova, Riventosa, et Poggio.

Poggio-di-Venaco garde toujours le souvenir d'Arrigo Colonna qui, au dixième siècle, fut comte de Corse. On peut y saisir en passant le vague profil de plus d'une poétique légende ; et c'est là un des grands charmes des voyages. Arrigo était si bien fait de sa personne et de manières si avenantes, qu'on l'appelait le *Bel-Messere*, nom qui lui est resté parmi le peuple. Belle et noble était aussi son épouse, et les sept enfants qu'il en avait eus brillaient de toutes les grâces de la jeunesse. Mais ses ennemis furent jaloux de sa puissance, et un Sarde farouche se joignit à eux pour le perdre. Ils le poignardèrent dans une embuscade ; puis, s'emparant des sept jeunes enfants, ils les précipitèrent du haut du pont appelé, dit le Chroniqueur, *Ponte de' sette polli*, en souvenir de ceux qui furent noyés comme des poulets.

Après le crime, on entendit dans les airs une voix plaintive criant :

« È morto il Conte Arrigo Bel-Messere ;
» E Corsica ne andrà di male in peggio. »

(Le comte Arrigo Bel-Messere est mort ; et la Corse ira de mal en pis). — Le peuple tout entier le pleura. Mais la femme de Bel-Messere prit la lance et le bouclier et, à la tête de ses vassaux, elle courut au château de Talavedo où les assassins avaient fui ; elle y mit le feu, et fit périr ainsi tous les meurtriers. Aujourd'hui même on peut voir neuf fantômes errer, la nuit, sur les vertes collines de Venaco : ce sont les ombres de Bel-Messere, de son épouse et des sept pauvres enfants.

C'était un dimanche. Les habitants se promenaient dans les villages ; mais plus généralement, d'après l'usage de leurs pères, ils s'asseyaient autour de l'église..., image touchante : des hommes, pendant un jour de fête, respectant la trêve de Dieu. Pourtant, même un dimanche et devant la porte de la maison du Seigneur, un coup de fusil peut retentir soudain, et alors la scène change.

Près de Vivario la contrée devient plus inculte et les montagnes s'accusent davantage. On s'arrête parfois en silence sur le seuil de la petite église de ce village pour y contempler une pierre sépulchrale portant ce verset de la Bible : *Maledictus qui percusserit clam proximum suum et dicet omnis populus amen.* Maudit celui qui frappera traîtreusement son prochain et tout le peuple dira *amen.* (5, Moïse, ch. 27). Cette pierre nous raconte une *vendetta* du dix-septième siècle et en recouvre le sanguinaire héros. Bénissons la mémoire du vénérable ecclésiastique qui évoqua la malédiction de la Bible pour la graver ici. C'est, dit-on, le talisman de Vivario : il a marqué la dernière *vendetta* du village. Ah, pourquoi

cette main bienfaisante n'a-t-elle pu s'étendre sur la Corse entière pour y écrire en lettres gigantesques : *Maledictus qui percusserit clam proximum suum et dicet omnis populus amen.*

Un blockhaus, avec une garnison de dix hommes, s'élève solitaire au milieu des montagnes. C'est là que se termine la grande vallée du Tavignano ; une série de hauteurs forme le partage des eaux entre cette rivière et la Gravona qui suit, au Sud-Ouest, une direction opposée et débouche dans le golfe d'Ajaccio. A la limite de ces deux vallées se dressent deux montagnes neigeuses, le *Renoso* et le *Monte d'oro.* Ce dernier a à peine quelques mètres de moins que le *Rotondo*, et il le surpasse en majesté. Pendant des heures, on l'a toujours devant soi.

Puis, on avance entre deux montagnes par la superbe forêt de Vizzavona, composée en très grande partie de mélèzes (*pinus larix*), qui ont parfois 120 pieds de haut et 21 de grosseur. Comme je ne connais pas les cèdres de l'Asie, je puis affirmer que le mélèze corse est le plus grand arbre que j'ai vu. Je me sentais toujours l'âme ravie en le contemplant au milieu de la tranquille et sombre majesté de ces puissantes montagnes. C'est un arbre vraiment royal, digne de poser le pied sur le granit. Il élève sa tête bien haut vers le ciel, au-dessus des rocs sourcilleux qu'il pénètre de ses vigoureuses racines, et souvent dans les lieux que l'aigle et le mouflon seuls fréquentent il apparaît imposant et sublime. Cette forêt a aussi des pins, des hêtres, des chênes-verts (*ilex*) et des sapins. On y trouve beaucoup de gibier, surtout des cerfs, qui sont petits en Corse ; les sangliers descendent vers les côtes où on les chasse avec passion.

La forêt de Vizzavona est la seconde de l'île, sous le rapport de l'étendue ; elle vient après celle d'Aïtona, dans le canton d'Evisa, arrondissement d'Ajaccio. Toutes ces forêts occupent des régions montagneuses. Quelques-unes

appartiennent à l'Etat, la plupart aux communes. Il y a encore ici de grands trésors à faire valoir.

Je vis une couleuvre s'ensoleiller sur la route. La Corse ne possède que deux espèces de serpents, et n'a point de bêtes venimeuses, en dehors d'une araignée appelée *Malmignatto*, dont la piqûre cause un refroidissement subit des membres et quelquefois la mort. On cite aussi une fourmi venimeuse, l'*Innafantato*.

Je traversai la forêt en plein midi. Il faisait une chaleur étouffante ; mais il jaillit là de tous les rocs des eaux si fraîches et si légères que l'on est vite restauré. Elles vont toutes se jeter dans la Gravona. Il faut bien que Sénèque n'ait jamais parcouru les montagnes corses pour avoir dit dans son épigramme que l'île manque de sources.

Nous arrivâmes enfin au col, point culminant de la route d'Ajaccio, situé à 3,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est la *Foce-di-Vizzavona*, dont les chants populaires corses font souvent mention.

A ce point la route s'incline vers la Gravona, vallée fertile formée par deux chaînes de montagnes. La chaîne Nord part du *Monte d'Oro* et aboutit au-dessus d'Ajaccio, à la *Punta della Parata*. Elle sépare le bassin de la Gravona de celui du Liamone. La chaîne Sud descend du *Monte-Renoso* dans une direction parallèle à la première, et sépare la vallée de la Gravona de la vallée de Prunelli. Des deux côtés de la rivière, des villages couronnent les hauteurs. Ils me semblèrent plus riants que tous ceux que j'avais vus jusqu'alors en Corse.

Le premier, c'est Bocognano, situé non loin de la sauvage gorge de Vizzavona : il est entouré de sombres montagnes couvertes de forêts et couronnées de neige, et le paysage est partout empreint d'une sublime gravité. Sa population se compose de pauvres bergers, race forte et vaillante. Ceux d'entre eux qui ne se nourrissent pas de lait, vivent de châtai-

gnes. Il y en a qui fabriquent le *pelone*. Tous sont armés. L'aspect de ces hommes robustes, avec leur fusil à deux coups, leur *carchera* et leur brun vêtement de laine, s'harmonise avec les âpres montagnes et les sombres forêts de pins qui les entourent. Ces montagnards corses paraissent être de fer, comme les mousquets qu'ils portent. On dirait que ce peuple s'est rouillé ici en plein moyen-âge.

La route descend toujours dans la direction d'Ajaccio. Enfin nous aperçumes le golfe. Il était cinq heures du soir quand nous arrivâmes près de la ville. De plus riches cultures, des côteaux couverts de vignobles, des champs d'oliviers, une plaine fertile (Campo-di-Loro), où la Gravona débouche sur le golfe, nous annoncèrent le chef-lieu de la Corse. La ville se montra enfin, comme une ligne de blanches maisons au bord de la mer, au pied d'une série de collines et entourée de villas. On y arrive en longeant le golfe par une allée d'ormeaux. C'est ainsi que, plein d'une émotion joyeuse, je visitai l'humble berceau de l'homme qui ébranla le monde.

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER

AJACCIO

A l'extrémité septentrionale d'un golfe superbe, l'un des plus beaux du monde, se trouve Ajaccio. Les deux rives du golfe sont d'inégale longueur : le côté Nord, le plus court, s'étend à l'Ouest jusqu'à la *Punta della Parata,* promontoire faisant face aux Iles Sanguinaires ; le côté Sud décrit des sinuosités nombreuses et va mourir au *Cap Muro*, que les navigateurs n'ont qu'à contourner pour atteindre la baie de Valinco.

La côte septentrionale est déserte ; au Sud on aperçoit quelques villages, des phares et des tours. A la pointe Nord s'élèvent de hautes montagnes, entre autres le Pozzo-di-Borgo ; ce sont les limites de la vallée de la Gravona, qui aboutit au fertile Campo-di-Loro.

On prétend qu'Ajaccio est l'une des villes les plus anciennes de la Corse. Dans leurs fables, les chroniqueurs attribuent son origine à Ajax, d'aucuns même à Ajazzo, fils du prince troyen qui, parcourant avec Enée la mer occidentale, après avoir enlevé Sica, nièce de Didon, aurait réuni son nom à celui de son épouse pour appeler l'île Corsica. Au dire de Ptolémée, sur ce golfe s'élevait jadis *Urcinum* qui ne serait autre que l'*Adjacium* des premiers temps du moyen-âge ;

cette ville est toujours mentionnée avec les plus anciennes de la Corse, Aleria, Mariana, Nebbio et Sagone, aujourd'hui disparues.

L'ancien Ajaccio n'était pas à la place qu'occupe la ville actuelle, mais sur le mont San-Giovanni, situé plus au Nord. On voit encore au sommet de la colline les débris d'un château appelé Castel-Vecchio ; il ne reste plus de traces des ruines de la cathédrale, sur lesquelles les évêques d'Ajaccio continuèrent longtemps à se faire consacrer, et rien ne révèle maintenant au voyageur qu'une ville a existé là. On a découvert, dit-on, dans les vignes voisines un grand nombre de médailles romaines, de grands vases en terre cuite, de forme ovale, et des urnes funéraires contenant toujours un squelette et une clef. On y montrait même autrefois, paraît-il, les tombeaux voûtés des rois maures : on n'en aperçoit plus le moindre vestige.

La ville moderne fut bâtie, ainsi que la citadelle, par la Banque de Saint-Georges en 1492. Elle était le siège d'un Lieutenant ; ce ne fut qu'en 1811 qu'à l'instigation de Madame Letizia et du cardinal Fesch, qui voulaient distinguer des autres le lieu où l'empereur et eux-mêmes étaient nés, on en fit la capitale de la Corse.

Pour bien voir Ajaccio, il faut monter sur la hauteur de San-Giovanni qui le domine. De là, la ville présente l'aspect le plus riant ; il n'y a point de site en Corse qui puisse lui être comparé. Son horizon est superbe : de hautes montagnes nuageuses s'avançant au loin vers les terres, un golfe majestueux enveloppé d'un brillant manteau d'azur, les splendeurs d'un ciel méridional, la végétation de l'Italie, on ne saurait imaginer un ensemble plus harmonieux ; et c'est là que sous de verts ormeaux, repose une paisible petite ville de 11,500 habitants, commandant à un pays qui semble destiné à porter une grande capitale.

Sur une langue de terre, dont la pointe soutient le château,

sont rangées les maisons de la ville, qui s'étendent aussi au bord du golfe, des deux côtés. La principale rue, le Cours Napoléon, plantée d'ormeaux et de platanes, n'est à vrai dire que le prolongement de la route de Corte. On a dû la creuser en partie dans le roc, comme on peut le voir par les deux grandes masses pierreuses qui s'élèvent encore à son entrée. Dans le *Corso*, de beaux orangers succèdent aux ormeaux de la route et donnent à la promenade un air luxueux. Les constructions sont hautes, mais sans architecture. Ce qui les caractérise, ce sont leurs volets gris, fort à la mode en Corse (les maisons italiennes en ont généralement de verts, beaucoup plus gais). Cette teinte pâle ôte tout relief aux façades et les rend monotones. C'est le côté droit du *Corso* qui présente les édifices les plus remarquables, le petit théâtre Saint-Gabriel, l'élégante Préfecture et une caserne.

Je fus frappé du calme champêtre de ces rues ; leurs noms seuls appellent l'attention du voyageur et lui racontent l'histoire de Napoléon : ici la Rue Napoléon, plus loin la Rue Fesch, puis la Rue Cardinal, la Place Letizia, la Rue du Roi de Rome. Napoléon, c'est l'âme de la ville. On passe d'une rue à l'autre, et on les a vite toutes parcourues, sans cesse hanté par l'image de l'homme extraordinaire, par les souvenirs de son enfance.

Le *Corso* aboutit à la Place du Diamant, et la rue Fesch, qui lui est parallèle, mène à la Place du Marché et au port. Ce sont les deux rues et les deux places principales d'Ajaccio. Elles sont reliées par des ruelles qui sillonnent la petite presqu'île. Tout ici invite à la méditation, le silence qui vous environne et cette immobile nappe d'azur qui se déroule immense à vos yeux. La plupart des rues donnent sur le golfe, de sorte que les murs ne viennent presque jamais masquer la vue : les voies principales sont larges, les places spacieuses et plantées d'arbres verdoyants ; que l'on marche ou

que l'on s'arrête, on a toujours une échappée sur la mer et sur les collines environnantes couvertes de bois d'oliviers. Ajaccio réunit les charmes d'une ville intérieure et d'une ville maritime ; on y vit au milieu de la nature.

Le soir, le *Corso* et la Place du Diamant s'animent : la musique joue, le peuple stationne en groupes ou se promène ; les dames couvertes d'un voile noir, les petites bourgeoises enveloppées dans la pittoresque *faldetta* ; on se croirait quelque part là-bas sur la côte d'Espagne.

La Place du Diamant offre, comme peu de places au monde, une admirable perspective : d'un côté, la mer roulant presque à vos pieds ses vagues mugissantes ; de l'autre, une rangée d'agréables constructions, où se distinguent un magnifique Hòpital militaire et un Séminaire élégant ; et tout près de là, une verte montagne. Vers le golfe, la place est munie d'un parapet en pierre ; mais en quelques pas on peut descendre au rivage, où se déroule une riante allée.

Mon plaisir le plus grand, c'était de m'y promener le soir, à l'heure où la brise de l'Ouest parcourait le golfe, ou bien de m'asseoir sur le parapet de la place pour contempler le beau panorama des montagnes et des eaux. Le ciel brille alors d'un éclat féérique ; l'air est si pur que la voie lactée et Vénus projettent de longs rayons sur la plaine liquide et la parent des reflets les plus doux. Lorsque la mer ondoie ou que des barques légères y tracent de rapides sillons, on dirait qu'elle palpite en faisant jaillir des milliers d'étincelles ; et le rivage d'alentour s'enveloppe de profondes ténèbres qu'éclairent çà et là les fanaux des promontoires et l'incendie des montagnes.

On a l'habitude ici de brûler les makis vers le mois d'août, pour avoir des terres labourables, que les cendres contribuent en outre à amender. Ces feux durent parfois des semaines. Le jour, ils élèvent sur les montagnes leurs blancs tourbillons de fumée ; la nuit, ils brillent au-dessus du golfe,

comme des volcans ; et alors la ressemblance avec Naples devient frappante.

La Place du Marché est aussi plantée d'arbres et n'est pas moins belle que la Place du Diamant. Ayant vue sur tout le port, que termine un môle en granit construit sous Napoléon, elle est bordée de ce côté par un quai de la même pierre. A son entrée, s'élève la principale fontaine d'Ajaccio, grand cube en marbre dont les quatre faces versent de l'eau en abondance dans un bassin arrondi. Elle est constamment assiégée de monde ; et jamais je ne considérais ces groupes de femmes et d'enfants qui se pressaient autour d'elle, sans me rappeler des scènes analogues décrites dans l'Ancien Testament. Dans le brûlant Midi, une source d'eau devient une source de poésie et de sociabilité : le foyer et la fontaine, tels furent les vénérables rendez-vous des premiers hommes réunis en communauté.

Les femmes ne se servent pas ici, comme à Bastia, de grands vases en cuivre pour transporter de l'eau, mais de petits tonneaux ou de petites cruches en terre cuite dont l'orifice est surmonté d'une anse. Outre ces récipients, depuis longtemps en usage dans le pays, on trouve ici des vases en pierre avec de longs cols étroits, qui rappellent tout à fait les formes étrusques. Ces derniers viennent de Capraia, et leur fabrication constitue l'une des maigres ressources des habitants de cette île.

Sur la Place du Marché s'élève aussi, devant l'Hôtel de Ville, une statue de Napoléon : elle est posée sur un disgracieux piédestal en granit, d'une hauteur excessive, portant cette inscription : *A l'Empereur Napoléon sa ville natale, le 5 mai 1850, la deuxième année de la présidence de Louis-Napoléon.*

A une époque antérieure, les Ajacciens s'étaient donné beaucoup de mal pour avoir une image monumentale de Napoléon I[er], mais sans pouvoir y parvenir. Aussi furent-ils

un jour en proie à l'émotion la plus vive en voyant débarquer une statue de Ganymède, que la famille Bonaparte envoyait à M. Ramolino : ils prirent l'aigle de Jupiter pour l'aigle impériale et Ganymède pour Napoléon ; et se rendant aussitôt en foule à la Place du Marché, ils exigèrent que le groupe surmontât la fontaine, pour que l'on pût enfin contempler dans le marbre le grand empereur. En faisant ainsi du jeune Troyen un de leurs compatriotes, ces braves Corses semblaient vouloir confirmer la fable du Chroniqueur qui attribue à un prince troyen la fondation d'Ajaccio.

C'est l'œuvre du florentin Bartolini que l'on destinait à Ajaccio ; mais on ne s'entendit pas sur le prix, et la ville fut ainsi privée de ce beau marbre (1). La statue de Napoléon que possède maintenant Ajaccio, est un médiocre travail de Laboureur. Napoléon est représenté en consul. Il regarde la mer : de sa petite île natale il semble prêt à s'élancer sur le vaste élément. Enveloppé dans la toge romaine, le front couronné de laurier, il tient la main sur un gouvernail attaché au globe terrestre. L'idée est bonne : en vue du golfe, le gouvernail est un emblème naturel, surtout dans la main d'un insulaire. Mais la vie embryonnaire du souverain intéresse ici plus que l'histoire de son empire. On aime à observer le petit monde ajaccien que ce géant de l'Europe parcourut enfant et jeune homme, ignorant sa valeur et sa destinée. Puis, l'imagination s'envole de nouveau vers la mer, et voit à l'ancre dans ce golfe un mystérieux navire arrivé d'Egypte pour le ramener en France ; et le général Bonaparte est là plein d'une fiévreuse anxiété, dévorant, la nuit, tous les journaux que la petite ville peut lui fournir, et mûrissant déjà la résolution de s'emparer de ce gouvernail, avec lequel il dirigera non seulement la France, mais la moitié de l'uni-

(1) Cette statue se trouve maintenant à Bastia, sur la Place St-Nicolas.

vers.... Le gouvernail se brisa un jour dans sa main, et l'insulaire corse alla échouer à Sainte-Hélène.

Le golfe d'Ajaccio n'est pas exposé au mistral comme celui de Saint-Florent : il est à l'abri de toutes les tempêtes, et pourrait recevoir les plus grandes flottes du monde. Mais le port est désert. Une fois par semaine un bateau à vapeur vient de Marseille apporter les dépêches du continent et quelques marchandises usuelles. J'ai souvent entendu les Corses se plaindre que la ville natale de Napoléon, malgré sa position et son climat incomparables, occupât en France le rang d'une petite ville de province. Pour voir quelle est ici la pauvreté du commerce et de l'industrie, on n'a qu'à faire un tour sur la Place du Marché : presque toutes les boutiques de la ville se trouvent là au rez-de-chaussée des maisons. Les professions les plus communes y figurent presque seules, celles des tailleurs et des cordonniers. Quant aux magasins d'objets de luxe, ils sont de piteuse apparence et ne contiennent, en général, que des vieilleries.

Je n'ai vu à Ajaccio qu'un seul libraire ; encore était-il en même temps mercier : il vendait, avec des livres, du savon, de la tresse, des rubans et des couteaux. Cependant l'Hôtel de ville possède une bibliothèque de 27,000 volumes. Lucien Bonaparte en a fourni les premiers éléments ; et par là ce prince a, dit-on, mieux mérité de son pays que par la publication de sa *Cyrnéide,* poème en 12 chants. La Préfecture a aussi une estimable collection de livres et de manuscrits, et ses archives contiennent de précieux documents sur l'histoire de la Corse.

C'est à l'Hôtel de Ville que l'on conserve les tableaux légués par le cardinal Fesch à ses concitoyens. Ils sont au nombre de 1000. Ajaccio n'ayant pas de musée, le public ne peut jouir de la vue des ces peintures, qui depuis longtemps ornent les greniers. La maison de Fesch fut affectée d'abord à un établissement de jésuites, puis au collège qui porte

maintenant son nom. Cette école se compose d'un principal et de douze maîtres pour les différentes facultés.

Ajaccio est bien pauvre en institutions et en édifices publics. Sa richesse la plus grande, c'est la maison Bonaparte.

CHAPITRE II

LA « CASA BONAPARTE ».

De la rue Saint-Charles on arrive à une petite place quadrangulaire, où s'élève, dernière un ormeau, une maison de trois étages, peinte en gris-jaune, à toiture plate, avec six fenêtres et des portes usées. A l'un des coins de ce bâtiment on lit : *Place Letizia.*

L'étranger venu d'Italie où toutes les demeures des grands hommes ont leur inscription ne voit ici aucun marbre qui lui dise : c'est la *Casa Bonaparte.* Il frappe à la porte : pas une voix ne répond ; les fenêtres ont leurs volets gris fermés, comme si les habitants étaient en *vendetta.* Personne sur la place. Tout semble être mort à l'entour, ou avoir fui au nom de Napoléon.

Enfin un vieillard se montre à une fenêtre du voisinage, et me prie de revenir dans deux heures, car il veut bien se charger de me procurer la clef de la maison.

La *Casa Bonaparte*, qui est encore, m'assure-t-on, à peu près telle qu'elle était autrefois, a dû certes appartenir à une famille considérable : comparée à l'humble chaumière où est né Paoli, c'est un véritable palais. Les chambres n'ont plus de meubles, les murs montrent seuls leurs vieilles tapisseries. Le parquet a déjà quelques brèches ; comme dans la plupart des maisons corses, il est formé de carreaux rouges hexagones.

Ces salles où brillaient jadis une grande vie de famille et une

joyeuse hospitalité ressemblent maintenant à des sépulcres nus : c'est en vain que l'on y cherche un objet, quelques secours à l'imagination pour refaire l'histoire de leurs habitants d'autrefois.

Je ne sais à quand remonte la construction ; mais elle ne doit pas être bien ancienne. A l'époque, Gênes dominait dans l'île, et Louis XIV remplissait peut-être le monde du bruit de sa gloire et de celle de la France. Je songeai au temps où le maître éleva cette demeure, où après la bénédiction d'usage, suivant la sainte coutume de leurs ancêtres, les parents y accompagnèrent la famille qui l'avait fait bâtir : ils ne soupçonnaient point qu'un jour la capricieuse fortune y répandrait des couronnes d'empereur et de rois, et qu'elle en ferait le berceau d'une dynastie destinée à dévorer des royaumes.

L'imagination émue repeuple de leurs anciens hôtes ces chambres désertes : elle voit les enfants réunis autour de la mère ; les garçons, ainsi que tous les écoliers de leur âge, suant sur Plutarque ou sur J. César, pendant que le père et le grand oncle Lucien les surveillent gravement ; les trois filles insouciantes et un peu farouches comme les compagnes qu'elles peuvent avoir dans la petite ville insulaire et à moitié barbare où elles sont nées. Voici Joseph, l'aîné de tous ; puis le second fils, Napoléon ; ensuite Lucien, Louis, Jérôme ; voilà Caroline, Elise, et Pauline. Leur père est un modeste avocat qui à Ajaccio plaide continuellement, mais en vain, contre les jésuites, pour la possession d'une propriété dont sa nombreuse famille aurait grand besoin. Car l'avenir de ses enfants le préoccupe : que deviendront-ils dans le monde, et comment leur assurer une honnête aisance ?

Mais un beau jour ces enfants s'emparent des premières couronnes de l'univers : ils les arrachent de la tête des plus redoutables rois de l'Europe, les portent à la face du monde, se font embrasser comme frères et beaux-frères par les empe-

reurs et les rois ; et de grands peuples tombent à leurs pieds, et livrent aux fils de l'avocat d'Ajaccio leur sang et leurs biens. Napoléon devient l'empereur de l'Europe, Joseph roi d'Espagne, Louis roi de Hollande, Jérôme roi de Westphalie, Pauline, Elise, princesses d'Italie, Caroline reine de Naples. Et tous ces dominateurs couronnés, ce fut une obscure bourgeoise d'une petite ville insulaire, ignorée, qui les enfanta et les éleva dans cette petite maison, ce fut Letizia Ramolino mariée, à l'âge de 14 ans, avec un homme aussi inconnu qu'elle ! Cette mère en travail, c'était l'humanité même enfantant son histoire dans la douleur.

Il n'y a point dans les *Mille et une nuits* de conte plus merveilleux que l'histoire de la famille Bonaparte. Et ce conte fut une réalité à notre époque de froide raison, et nous devons le regarder comme un grand événement, comme un grand bonheur. Le corps social, avec ses castes inflexibles, était racorni, momifié par la raison d'Etat ; un souffle puissant vint le traverser, le remettre en marche, remplir l'histoire d'un esprit nouveau, porter l'homme au-dessus de la condition où la politique avait voulu le confiner. Et les classes rompant leurs barrières, la force et la passion humaines prirent un libre essor ; chaque citoyen, même le plus humble, put s'élever à la gloire, et montrer ainsi que tous les hommes sont égaux. L'histoire de la famille Bonaparte ne nous paraît si merveilleuse que parce que nous continuons à vivre au milieu d'institutions politiques et de distinctions sociales léguées par le moyen-âge. Napoléon fut un Faust politique. C'est par ses mœurs révolutionnaires bien plus que par ses batailles qu'il marqua dans l'histoire. Il a abattu les anciennes idoles de l'Etat. Aussi l'histoire de cet homme est-elle simple, humaine, naturelle au plus haut point ; mais jusqu'ici il est impossible de l'écrire.

L'histoire, c'est encore la nature. Il y a toujours en elle un enchaînement de causes et d'effets, et ce que nous appe-

lons génie ou grand homme n'est en définitive que le résultat inéluctable de certaines conditions.

La Corse soutint contre la tyrannie une lutte plus de dix fois séculaire avant de produire le grand triomphateur ; il fallut un si long intervalle à cet âpre rocher, à ce peuple trempé dans le sang des batailles, étouffant entre la montagne et la mer qui l'entourent, pour se créer un organe, pour enfanter un homme qui ne reconnût point de barrière à sa volonté. Telle est la marche ascendante de ses héros : après le bandit le soldat, Rinuccio della Rocca, Sampiero, Gaffori, Pascal Paoli, Napoléon.

J'entrai dans une petite chambre tapissée de papier bleu : elle a deux fenêtres dont l'une, à balcon, donne sur la cour et l'autre sur la rue. Cette pièce a un placard derrière une porte de tapisserie, et une cheminée encadrée de marbre jaune avec des bas-reliefs mythologiques. C'est là que, le 15 août 1769, vint au monde Napoléon. En présence du lieu où naquit un homme extraordinaire, l'âme éprouve une sensation étrange : c'est comme si à nos yeux s'abaissait pour un instant le voile derrière lequel la Nature prépare ses organes moteurs. Mais nous ne voyons que le phénomène, et la cause nous échappe toujours.

On montre d'autres pièces, la salle de bal de la famille, l'appartement de Madame Letizia, la petite chambre à coucher de Napoléon et son cabinet de travail avec deux petits placards où il mettait ses ouvrages classiques. Comme j'y aperçus quelques bouquins, je les pris avec curiosité, croyant qu'ils avaient servi à Napoléon : c'étaient de vieux livres de droit, des œuvres de théologie, un Tite-Live, un Guicciardini et d'autres volumes appartenant sans doute à la famille Pietrasanta, alliée aux Bonaparte et actuellement propriétaire de leur maison.

Dans cette demeure, on aime à se représenter la jeunesse de Napoléon ; mais l'histoire n'en a pas encore été suffisam-

ment étudiée. Je raconterai ce que j'en ai appris par des récits oraux ou par mes lectures ; dans ces informations une bonne part revient aux *Mémoires sur l'enfance et la jeunesse de Napoléon jusqu'à l'âge de vingt-trois ans*, publication récente du corse Nasica. Ce livre dédié au *Neveu de l'Oncle* est assez platement écrit ; mais il contient des faits d'une authenticité incontestable et quelques documents précieux.

CHAPITRE III.

LA FAMILLE BONAPARTE

Il est maintenant impossible d'établir avec certitude l'origine de la famille Bonaparte. La basse flatterie a réuni les choses les plus sottes pour prouver l'antique et haute noblesse des aïeux de Napoléon. On est allé jusqu'à lui fabriquer un arbre généalogique partant d'Emmanuel II, huitième empereur de la maison de Comnène : après la chûte de Constantinople, deux des fils de ce prince se seraient rendus, sous le nom de Bonaparte, d'abord à Corfou, puis à Naples, à Rome et à Florence, et auraient ainsi formé la souche des Bonaparte corses. C'est franchement ridicule.

Les Bonaparte étaient connus au moyen-âge parmi les seigneurs des villes italiennes ; cela est prouvé par l'histoire : leur nom figure au *Livre d'or* de Bologne, dans la liste des patriciens de Florence et sur le registre de la noblesse de Trévise.

Lorsque Napoléon eut épousé la fille de l'empereur d'Autriche, celui-ci fit ordonner des recherches sur la famille de son gendre. On exhuma donc de vieux parchemins établissant que les Bonaparte avaient été longtemps les seigneurs de Trévise ; et François-Joseph les envoya à Napoléon qui lui répondit, tout en le remerciant de ses peines : « Je me trouve assez honoré d'être le Rodolphe de Habsbourg de ma race. » Et toutes les fois qu'en d'autres circonstances on vint étaler devant lui les vieux titres nobiliaires de sa famille, il ferma

la bouche aux flatteurs par ces mots : « Ma noblesse date de Millesimo et de Montenotte. »

J'ai exprimé ailleurs l'idée que le nom de Bonaparte pourrait bien n'être que le lombard *Bonipert* italianisé, nom assez commun en Tuscie au huitième siècle, comme on le voit par les documents de l'époque. On ne sait quand les Bonaparte vinrent en Corse. Muratori cite un acte instrumenté à Mariana en 947, (1) par lequel trois seigneurs corses, Otto, Domenico et Guidone de Conti, cèdent à l'abbé de Montecristo leur domaine corse de Venaco : parmi les témoins qui le signèrent se trouve aussi un Bonaparte. Il faudrait donc admettre que déjà antérieurement la famille Bonaparte ou plutôt l'une de ses branches s'était transportée de Florence en Corse. D'autres membres de la famille l'y rejoignirent peut-être plus tard, car les Bonaparte toscans qui étaient partie guelfes et partie gibelins, furent exilés tour à tour par l'une ou par l'autre de ces deux factions. Quelques-uns, on le sait, allèrent à Sarzana en Lunigiane où ils prirent du service auprès des Malaspina, puissants seigneurs de ce pays ; ensuite, et cela est certain pour moi, ils passèrent en Corse avec eux. Une autre branche resta en Toscane : elle s'établit d'abord à Florence, puis à San-Miniato-al-Tedesco. Elle a son tombeau à Santo-Spirito de Florence où j'ai vu, dans le cloître de l'église, une pierre tumulaire avec cette inscription :

S. di Benedeto
Di Piero di Giovanni
Buonaparte. E di sua Descendenti.

---

(1) « Actum in Marrana innanzi la chiesa di Sancta Maria in presentia di me Notario insoprascritto, e di Messer Sinibaldo legato. Testes Prete Grisogano, Prete Antonio e Messer Bonaparte e Messer Manfredo di Samma, e altri più che vi erano. »

Au-dessus et au-dessous de la fasce, l'armoirie porte une étoile. Et vraiment cette étoile s'est levée deux fois sur la famille.

Quelques Bonaparte restèrent à San-Miniato jusqu'au temps de Napoléon. Dans son expédition de Livourne, le jeune héros rencontra dans cette ville un vieux chanoine, Philippe Bonaparte (mort en 1799), qui fit de lui son héritier.

Quant aux Bonaparte d'Ajaccio, ils ne peuvent remonter sûrement qu'à Messer Francesco, mort en 1567 : il appartenait sans doute à la branche de Sarzana. Voici leur généalogie :

FRANCESCO BONAPARTE, 1576.
|
GABRIELE BONAPARTE *Messere*,
(à Ajaccio il avait élevé des tours contre les Barbaresques).
|
GERONIMO BONAPARTE, *Egregius*, *procurator nobilis*
(Chef des Anciens à Ajaccio).
|
FRANCESCO BONAPARTE
(*Capitano* de la ville).

SEBASTIANO BONAPARTE	FULVIO BONAPARTE
CARLO BONAPARTE, *nobilis*	LUDOVICO BONAPARTE, 1632 (Marié à Maria de Gondi).
GIUSEPPE BONAPARTE (Ancien de la ville).	

SEBASTIANO BONAPARTE, *Magnificus* (Ancien de la ville, 1769).	LUCIANO BONAPARTE (Archidiaconus).
CARLO MARIA BONAPARTE (né le 29 mars 1746, père de Napoléon, marié à Letizia Ramolino).	

Les Bonaparte n'ont pas eu d'importance dans l'histoire de la Corse. Ils jouissaient de beaucoup de considération auprès de leurs concitoyens, et furent souvent l'objet de distinctions flatteuses de la part de la République de Gênes, à laquelle Ajaccio se montra toujours fidèle ; mais ils se bornèrent à prendre part à l'administration de leur cité. Ce ne fut qu'avec Charles que le nom des Bonaparte prit de la notoriété dans l'île entière et acquit une importance historique.

Le père de Napoléon naquit à Ajaccio le 29 mars 1746, à une époque orageuse, au moment où les Corses réunissaient toutes leurs forces pour secouer le joug des Génois. Gaffori était alors à la tête des insulaires ; Pascal Paoli vivait à Naples dans l'exil. Il était d'usage chez les Bonaparte d'envoyer leurs enfants achever leur éducation en Toscane, surtout à l'université de Pise. Car ils se rappelaient leur noblesse florentine, et jamais ils ne cessèrent de la faire valoir. Charles s'intitulait lui-même *Nobile*, patricien de Florence. Après avoir suivi les cours de l'école supérieure que Paoli venait d'établir à Corte, Charles Bonaparte alla donc à Pise étudier le droit. Là il s'acquit, paraît-il, de l'estime par son instruction, et des amis par sa libéralité. Muni du diplôme de docteur, il rentra à Ajaccio où il devint l'avocat le plus en vogue.

Doué d'une belle prestance et de brillantes facultés, il attira bientôt l'attention de Paoli, dont le regard pénétrant savait discerner les hommes. Le général l'attacha à sa personne et l'employa dans les affaires de l'Etat. En 1764 le jeune avocat vit Letizia Ramolino, à peine âgée de 14 ans ; c'était la plus belle femme d'Ajaccio. Les deux jeunes gens s'enflammèrent d'amour l'un pour l'autre. Mais les Ramolino, partisans des Génois, ne voulaient pas accorder la main de leur fille à un Paoliste. Paoli intervint lui-même, et triompha de la résistance des parents. La mère de Letizia était mariée

en secondes noces à M. Fesch, capitaine dans le régiment suisse au service de Gênes, dont elle eut un enfant qui sous l'empire devait être cardinal.

Charles, devenu secrétaire de Paoli, accompagna le général à Corte, siège du gouvernement. Letizia l'y suivit à contre-cœur. Alors éclata sur les Corses la grande catastrophe : après le traité de Versailles, les Français occupèrent l'île, et les patriotes corses se réunirent en consulte ; dans cette assemblée Charles Bonaparte prononça un discours ardent, où il se déclara pour la guerre contre la France.

Survint la funeste bataille de Pontenovo. Dès que les Français approchèrent de Corte, quelques centaines de familles considérables de l'île se réfugièrent sur le Monte-Rotondo. Au nombre des fugitifs se trouvaient Charles Bonaparte et sa femme, déjà enceinte de Napoléon. Ils passèrent des jours de douloureuse incertitude parmi les chevriers de ces horribles déserts. Enfin parurent des parlementaires du comte de Vaux, qui venait d'arriver à Corte. Ils annoncèrent que l'île avait fait sa soumission, que Paoli était sur le point de s'embarquer et que les patriotes pouvaient descendre tous sans crainte et rentrer chez eux. Les fugitifs envoyèrent alors à Corte une ambassade à la tête de laquelle se trouvaient Charles Bonaparte et Laurent Giubega de Calvi. Ces députés ayant obtenu des saufs-conduits pour tout le monde, retournèrent au Monte-Rotondo auprès de leurs amis.

Ch. Bonaparte descendit dans le Niolo avec sa femme pour se rendre de là à Ajaccio. Ils durent passer le Liamone, et comme la rivière était très grosse, Letizia faillit s'y noyer. Elle ne dut son salut qu'à son courage et à la promptitude de ses compagnons à la secourir. Charles voulait suivre dans l'exil Paoli, son bienfaiteur et son ami : il regardait comme une honte de rester en Corse quand la patrie était au pouvoir des Français. Les prières de son oncle, l'archidiacre Lucien, et les larmes de sa jeune épouse, le firent renoncer à cette

noble résolution. Son patriotisme ne devait pas être bien ardent, puisqu'une fois rentré à Ajaccio, il y devint, sous le gouvernement même de la France, assesseur à la Cour royale. Il fut l'objet des attentions de Marbeuf, qui lui fit obtenir plus tard une bourse au séminaire d'Autun pour Joseph, l'aîné de ses enfants, et une autre à l'Ecole militaire de Brienne pour son second fils Napoléon. Ce fut donc Marbeuf, le conquérant de la Corse, qui ouvrit la carrière de Napoléon. Il fréquentait beaucoup la maison Bonaparte, passant bien des heures agréables auprès de Madame Letizia ; ce qui, joint aux faveurs accordées à la famille, fit naître le bruit d'une relation galante.

Marbeuf était l'obligé du père de Napoléon : lorsque le général Narbonne-Fritzlar intriguait contre lui pour obtenir en Corse le commandement en chef, ce fut Charles qui décida le ministère français à lui préférer son rival. Le comte reconnut ce service en recommandant le jeune élève de l'Ecole militaire à l'influente famille de Brienne et en redoublant de bienveillance et d'amitié envers ses parents. De son côté, Charles manifesta de toutes les manières à Marbeuf l'affection la plus vive ; il composa même en son honneur un sonnet que j'ai sous les yeux, mais que je ne communiquerai pas, car il est insignifiant.

En 1777, Charles Bonaparte, élu député de la noblesse corse, se rendit à Paris en passant par Florence. Il voulut y retourner en 1785 pour mettre fin au procès qu'il soutenait depuis longtemps à Ajaccio contre les jésuites ; mais la maladie l'arrêta à Montpellier, où il mourut au mois de février, à l'âge de 39 ans : il succomba à la maladie d'estomac qui plus tard devait emporter son fils Napoléon. Dans le délire de l'agonie, il rêvait toujours de Napoléon, preuve qu'il avait placé en lui toutes ses espérances ; il s'écria en mourant : « Où est donc Napoléon ? Pourquoi ne vient-il pas avec sa grande épée défendre son père ? » Il expira dans les bras de

son fils Joseph, et fut enterré à Montpellier. Lorsque Napoléon fut devenu empereur, les habitants de cette ville lui proposèrent d'élever un monument à son père. Il répondit qu'il ne fallait point troubler le repos des trépassés, que s'il érigeait une statue à son père, déjà mort depuis longtemps, son grand-père et son bisaïeul pouvaient bien prétendre au même honneur. — Plus tard, Louis Bonaparte, roi de Hollande, fit exhumer le corps de son père pour lui donner un tombeau à St-Leu.

Au moment de la mort de son père, Napoléon faisait ses études à Paris. Voici la lettre (1) de consolation que ce jeune homme de 16 ans écrivit alors à sa mère :

Paris, le 29 mars 1785.

Ma chère mère,

C'est aujourd'hui, que le temps a un peu calmé les premiers transports de ma douleur, que je m'empresse de vous témoigner la reconnaissance que m'inspirent les bontés que vous avez toujours eues pour nous. Consolez-vous, ma chère mère ; les circonstances l'exigent. Nous redoublerons nos soins et notre reconnaissance, heureux si nous pouvons, par notre obéissance, vous dédommager un peu de l'inestimable perte d'un époux chéri. Je termine, ma chère mère, ma douleur me l'ordonne, en vous priant de calmer la vôtre. Ma santé est parfaite, et je prie tous les jours que le ciel vous en gratifie d'une semblable. Présentez mes respects à *Zia Geltrude, Minnanna Saveria, Minnanna Fesch, etc.*

---

(1) Nous donnons le texte original.

P.-S. La reine de France est accouchée d'un prince, nommé le duc de Normandie, le 27 de mars, à 7 heures du soir.

Votre très-humble et affectionné fils

NAPOLEONE DE BUONAPARTE.

Si cette épître laconique de Napoléon n'est pas apocryphe, elle a un peu plus de valeur que la lettre de consolation de Sénèque à sa mère Helvia.

Charles était un homme de qualités fort brillantes, à l'intelligence ouverte, à la parole enflammée ; et, comme on l'a vu, son esprit pratique savait, au besoin, se plier aux circonstances. Il aimait le faste et l'éclat. A la mort de son mari, Madame Letizia n'était âgée que de 35 ans. Elle avait eu de lui 13 enfants ; il lui en restait 5, dont un, Jérôme, encore au berceau.

L'archidiacre Lucien devint alors le chef de la famille et l'administrateur de ses biens, composés de terres, de vignes et de troupeaux.

CHAPITRE IV

ENFANCE DE NAPOLÉON

Je suis aussi un homme mortel — comme les autres, né — de la race du premier homme créé.

(*Sagesse de Salomon*).

On aime à se représenter le génie aux premières années de son existence, alors que, perdu dans la foule, il vit encore sans destinée. On voudrait reconnaître chez l'enfant les traits de l'homme ; mais l'enfance est un mystère insondable qui cache également l'ange et le démon, et nul ne saurait y découvrir la secrète puissance qui viendra plus tard arracher des profondeurs où elles sommeillent ces créations merveilleuses pour les jeter au sein du temps.

J'ai vu aux *Uffizii* de Florence le buste en marbre d'un enfant. Attiré par son innocent et gracieux sourire, je m'en approchai avec joie... ; le socle portait le mot : *Néron*.

Les premières années de Napoléon ne sont pas bien connues. Le jour de l'Assomption, sa mère, se trouvant à l'église, ressentit les douleurs de l'enfantement. Elle rentra chez elle ; mais elle n'eut pas le temps d'arriver à sa chambre, et accoucha dans un petit cabinet, sur un tapis qui représentait, dit-on, des scènes de l'Iliade. Sa belle-sœur Gertrude lui servit de sage-femme. Lorsque Napoléon vint au monde, il était 11 heures du matin.

Il ne fut baptisé que le 21 juillet 1771, presque deux ans après sa naissance et en même temps que sa sœur Marianne, morte en bas âge. On raconte qu'il se défendit vivement contre le prêtre qui l'aspergeait. Peut-être voulait-il se baptiser lui-même, comme plus tard il se couronna lui-même en prenant le diadème des mains du pape qui se disposait à le lui poser sur le front.

Dès son enfance il montra un caractère violent : il se disputait sans cesse avec son frère Joseph. Dans ces luttes enfantines, celui-ci était toujours le battu, et quand il allait se plaindre, on lui donnait tort. Joseph finit par devenir l'humble serviteur de Napoléon, que la famille semblait déjà regarder comme le chef des autres enfants. A son lit de mort, l'archidiacre Lucien dit à Joseph en lui montrant Napoléon : « Tu es l'aîné de la famille, mais en voici le chef ; ne l'oublie jamais. »

Dès son jeune âge, Napoléon manifesta, paraît-il, une passion indomptable pour le métier des armes, et nous le croirons volontiers : son plaisir le plus vif, c'était de courir à côté des soldats. Il tourmenta beaucoup son père pour avoir un petit canon ; on le lui donna enfin. La maison Bonaparte conserva longtemps le petit canon en métal avec lequel ce Jupiter, qui amoncela tant de nuages de poudre, avait coutume de s'amuser encore enfant.

En 1778, son père le mena à l'Ecole militaire de Brienne, où Pichegru fut son répétiteur. On sait que Napoléon s'y montra généralement doux et laborieux. Ce n'est que par intervalles qu'éclatait sa nature fière et irascible. Un jour le maître de quartier, voulant le punir d'une faute, le condamna à porter l'habit de bure et à dîner à genoux à la porte du réfectoire. Le jeune Corse ne put plier son orgueil à cette honteuse pénitence : au moment de l'exécution il fut pris de vomissements et tomba en convulsions. Le Père Patrault, qui vint à passer, fit aussitôt lever la punition, et se plai-

gnit qu'on traîtât si indignement son premier mathématicien.

En 1783, Napoléon alla terminer ses études à l'Ecole militaire de Paris : il avait une instruction solide, la tête pleine des héros de son cher Plutarque, le cœur pénétré des exploits de ses grands aïeux corses, tout le feu de la jeunesse et du talent, le caractère fortement accusé. Le monde était alors en fermentation, et un esprit de grandeur parcourait le siècle.

Nommé lieutenant d'artillerie, Napoléon alla rejoindre son régiment à Valence, en 1785 ; il était inquiet, impatient de se produire au dehors. L'Académie de Lyon proposa un prix sur ce thème fort en vogue à cette époque de théories humanitaires : « Quels sont les principes et les institutions à inculquer aux hommes pour les rendre heureux ? » Napoléon concourut et triompha en gardant l'anonyme. Lorsque, plus tard, ce manuscrit lui fut présenté par Talleyrand, qui l'avait exhumé des archives de Lyon pour flagorner son puissant maître, l'empereur le jeta au feu. En cherchant aussi à faire le bonheur des hommes, le jeune moraliste payait un tribut à son temps dont l'un des caractères fut la sentimentalité. Mais que dire si Napoléon se présentait à nous comme l'auteur d'un roman sentimental dans le genre de ceux de Sterne ou de Richardson ? Il fit un jour une excursion au Mont-Cenis en compagnie de son cher Demazzis ; au retour de ce voyage, le cœur rempli de la douce image de Madame du Colombier qui lui avait accordé de secrets rendez-vous et qui même avait mangé avec lui d'innocentes cerises, il se mit au travail, et commença à écrire un Voyage sentimental au Mont-Cenis. Il n'alla pas bien loin ; mais cette velléité de Napoléon est digne de remarque. En Egypte n'avait-il pas d'ailleurs un Werther sur lui ?

Appartenant toujours corps et âme à son île, le jeune officier composa, à Valence, une *Histoire des Corses*, sujet

bien digne d'occuper la jeunesse d'un Napoléon. Cet ouvrage, inachevé, se trouve manuscrit à la Bibliothèque Nationale; on va le publier bientôt. Napoléon l'adressa à son grand compatriote Paoli, alors exilé à Londres, pour lequel il professait la plus vive admiration. Voici un extrait de la lettre qui accompagnait cet envoi :

« Quand je vins au monde, la patrie expirait. Trente mille Français vomis sur nos côtes, le trône de la liberté noyé dans des flots de sang, tel fut l'odieux spectacle qui effraya mes premiers regards. Les cris des mourants, les soupirs des opprimés, les larmes du désespoir entourèrent mon berceau.

» Vous quittâtes notre île, et avec vous disparut tout espoir de bonheur; l'esclavage fut le prix de notre soumission. Accablés sous la triple chaîne du militaire, du robin et du publicain, vos compatriotes vivaient dans le mépris... dans le mépris de ceux qui ont en main le pouvoir. Y a-t-il un plus grand supplice pour un cœur sensible?

» Les traîtres à la patrie, les âmes lâches, corrompues par l'amour d'une récompense honteuse ont, pour se justifier, répandu des calomnies contre le gouvernement national et surtout contre votre personne. Les écrivains accueillent ces mensonges et les transmettent à la postérité.

» En les lisant, j'ai été indigné et j'ai résolu de détruire le mal produit par l'ignorance. Une étude précoce de la langue française, des observations et des faits importants puisés aux écrits des meilleurs patriotes, me donnent quelque espoir de réussir. Je veux comparer votre administration avec la présente.... Je veux peindre les traîtres sous les noires couleurs de l'infamie... Je veux appeler nos gouvernants devant le tribunal de l'opinion publique, représenter leurs vexations dans les moindres détails, découvrir leurs intrigues secrètes, inspirer, si c'est possible, à M. Necker, le vertueux ministre qui préside aux affaires de l'Etat, un peu de sympathie pour

notre destinée lamentable, pour notre cruelle oppression ».

Tels sont les sentiments et telles sont les paroles du jeune Corse, du disciple révolutionnaire de Plutarque. Dans son *Histoire des Corses*, Napoléon s'écrie : « Quand la patrie n'existe plus, un noble citoyen doit mourir ». Et ce n'étaient point là des phrases à la Tacite ; c'était le langage d'une âme ardente, ouverte à tous les sentiments élevés.

Jusqu'au traité de Campoformio, on suit Napoléon dans sa rapide carrière avec le plaisir le plus vif. C'est un héros, un demi-dieu, passant près de nous sur les ailes de la gloire, pur encore des souillures de l'égoïsme ; mais cette noble figure humaine se dégrade peu à peu, et va se confondre dans la tourbe des despotes. Car la grandeur ne peut durer ici bas, et Machiavel dit avec raison : « Il n'y a que des hommes ordinaires ».

Parmi les œuvres juvéniles de Napoléon, que l'on va imprimer, on cite aussi deux nouvelles, le *Comte d'Essex* et le *Masque de Fer*, un dialogue sur l'amour, intitulé *Jules,* ainsi que d'autres essais littéraires.

Napoléon se rendait tous les ans à Ajaccio, et exerçait alors une influence décisive sur l'éducation de ses frères et sœurs. On conservait dans sa famille les mœurs simples et austères des vieux Corses. « On aurait dit, observe Nasica, qu'on était dans un collège ou dans un couvent. La prière, le sommeil, l'étude, les repas, les divertissements, la promenade, tout était réglé, mesuré. La plus grande harmonie, un amour tendre et sincère régnait entre tous les membres de la famille. Elle était alors le modèle de la ville, comme elle en a été par la suite l'ornement et la gloire. »

L'archidiacre Lucien administrait le patrimoine avec beaucoup d'économie, et le jeune Napoléon était obligé de

se mettre en frais d'éloquence pour décider son grand-oncle à lui accorder parfois un supplément de pension. Cependant il l'obtenait toujours. La famille entière subissait l'influence de ce jeune homme, de cet empereur-né. Napoléon avait besoin de commander ; et ce qu'il y a de très caractéristique, c'est qu'il régente non seulement ses sœurs, plus jeunes que lui, mais encore son frère aîné, dont il dirige lui-même l'éducation.

Je trouve une de ces lettres écrites de Brienne à son oncle Fesch, devenu plus tard cardinal. Elle porte la date du 15 juillet 1784. Ce garçon de 15 ans s'y exprime avec le sentiment le plus clair des nécessités de la vie sur la carrière que doit suivre Joseph, son frère aîné. La pièce mérite d'être lue, car ce Joseph, dont on s'y entretient gravement, n'est autre que le futur roi d'Espagne. La voici : (1)

« Mon cher Oncle,

» Brienne, le 15 juillet 1784. — Je vous écris pour vous informer du passage de mon cher père par Brienne, pour aller à Paris conduire Marianne (2) à Saint-Cyr, et tâcher de rétablir sa santé. Il est arrivé ici le 21 avec Lucien et les deux demoiselles que vous avez vues : il a laissé ici ce dernier qui est âgé de neuf ans, et grand de trois pieds, onze pouces, six lignes : il est en sixième pour le latin, et va apprendre toutes les différentes parties de l'enseignement ; il marque beaucoup de dispositions et de bonne volonté : il faut espérer que ce sera un bon sujet. Il se porte bien ; il est gros, vif et étourdi, et pour le commencement on est

1) Reproduite d'après l'original cité par Tommaseo.
2) Elle prit ensuite le nom d'Elise.

content de lui. Il sait très bien le français et a oublié l'italien tout-à-fait. Au reste, il va vous écrire derrière ma lettre ; je ne lui dirai rien afin que vous voyiez son savoir faire. J'espère qu'actuellement il vous écrira plus souvent que lorsqu'il était à Autun. Je suis persuadé que mon frère Joseph ne vous a pas écrit. Comment voudriez-vous qu'il le fît ? Il n'écrit à mon cher père que deux lignes, quand il le fait. En vérité, ce n'est plus le même. Cependant il m'écrit très souvent. Il est en rhétorique ; et ferait le mieux s'il travaillait, car Monsieur le Principal a dit à mon cher père qu'il n'avait dans le collège ni physicien, ni rhétoricien, ni philosophe qui eût autant de talent que lui, et qui fît si bien une version. Quant à l'état qu'il veut embrasser, l'ecclésiastique a été, comme vous savez, le premier qu'il a choisi ; il a persisté dans cette résolution jusqu'à cette heure, où il veut servir le roi ; en quoi il a bien tort pour plusieurs raisons : 1° comme le remarque mon cher père, il n'a pas assez de hardiesse pour affronter les périls d'une action ; sa santé faible ne lui permet pas de soutenir les fatigues d'une campagne ; et mon frère n'envisage l'état militaire que du côté des garnisons. Oui, mon cher frère sera un bon officier de garnison : fort bien fait, ayant l'esprit léger, conséquemment propre à de frivoles compliments ; et avec ses talents, il se tirera toujours bien d'une société ; mais d'un combat ? C'est ce dont mon père doute.

« Qu'importe à des guerriers ce frivole avantage ?
» Que sont tous ces trésors sans celui du courage ?
» A ce prix fussiez-vous aussi beau qu'Adonis,
» Du Dieu même du Pinde eussiez-vous l'éloquence,
» Que sont tous ces dons sans celui de la vaillance ? »

» 2° Il a reçu une éducation pour l'état ecclésiastique ;

il est bien tard pour se démentir. Monseigneur l'évêque d'Autun lui aurait donné un gros bénéfice, et il était sûr d'être évêque. Quels avantages pour la famille ! Monseigneur d'Autun a fait tout son possible pour l'engager à persister, lui promettant qu'il ne s'en repentirait point. Rien : il persiste. Je le loue si c'est du goût décidé qu'il a pour cet état, le plus beau cependant de tous les corps ; et si le grand moteur des choses humaines, en le formant, lui a donné, comme à moi, une inclination décidée pour le militaire.

» 3o Il veut qu'on le place dans le militaire ; c'est fort bien, mais dans quel corps ? Est-ce dans la marine ? 1o Il ne sait point de mathématiques ; il lui faudra deux ans pour les apprendre ; 2o sa santé est incompatible avec la mer. Est-ce dans le génie ? Il lui faudra quatre ou cinq ans pour apprendre ce qu'il lui faut ; et au bout de ce terme il ne sera encore qu'élève du génie. D'ailleurs, je pense que toute la journée être occupé à travailler n'est pas compatible avec la légéreté de son caractère. La même raison qui existe pour le génie existe pour l'artillerie, à l'exception qu'il faudra qu'il ne travaille que dix-huit mois pour être élève, et autant pour être officier. Oh ! cela n'est pas encore à son goût. Voyons donc : il veut être sans doute dans l'infanterie. Bon, je l'entends : il veut être toute la journée sans rien faire, il veut battre le pavé toute la journée : d'autant plus, qu'est-ce qu'un mince officier d'infanterie ? Un mauvais sujet les trois quarts du temps. Et c'est ce que mon cher père, ni vous, ni ma mère, ni mon oncle l'archidiacre ne veulent, car il a déjà montré de petits tours de légèreté et de prodigalité. En conséquence, on fera un dernier effort pour l'engager à l'état ecclésiastique ; faute de quoi, mon cher père l'emmènera avec lui en Corse, où il l'aura sous les yeux : on tâchera de le faire entrer au barreau. Je finis en vous priant de me continuer vos bonnes grâces : m'en rendre digne sera le

devoir pour moi le plus essentiel et le plus recherché. Je suis avec le respect le plus profond, mon cher oncle,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur et neveu,

» NAPOLEONE DI BUONAPARTE.

» *P. S.* Déchirez cette lettre.

» Mais il faut espérer que Joseph, avec les talents qu'il a, et les sentiments que son éducation doit lui avoir inspirés, prendra le bon parti, et sera le soutien de notre famille. Représentez-lui un peu tous ces avantages. »

N'aurait-on pas le droit de douter qu'un garçon de 15 ans ait pu écrire une lettre si ferme et si nette ? Elle a été publiée, pour la première fois, dans les *Lettere di P. Paoli* par N. Tommaseo, qui dit la tenir de M. Luigi Biadelli, conseiller à la cour royale de Bastia. Ce document me semble d'une inappréciable valeur. Il nous permet de jeter un coup d'œil profond dans le conseil de famille des Bonaparte ; nous distinguons bien toute la parenté : au moment où il recevait à Ajaccio la lettre qui lui parlait de cet étourdi de Joseph, Monsieur Fesch était accoutré de sa veste en laine de brebis et tenait à la bouche une pipe en bois ; car c'est ainsi que nous le représentent encore des témoins oculaires. Plus tard, il porta un chapeau de cardinal, et cet étourdi de Joseph devint roi d'Espagne.

Déjà dans cette lettre, Napoléon se montre le futur tyran de sa famille. Il s'y occupe de ses frères, il songe à leur avenir ; il leur donnera ensuite des couronnes de rois, mais en exigeant d'eux une obéissance absolue. Il n'y en eut que deux qui lui résistèrent : le citoyen Lucien et Louis, roi de Hollande.

CHAPITRE V.

NAPOLÉON FOUGUEUX DÉMAGOGUE

Toutes les fois que Napoléon allait à Ajaccio, il aimait à vivre à Milelli, maison de campagne que les Bonaparte possédaient aux environs de la ville ; on y voit encore le vieux chêne à l'ombre duquel il avait l'habitude de s'asseoir dans sa jeunesse pour s'abandonner à ses rêves et à ses méditations.

La Révolution française éclata ; la Bastille fut prise, l'ancien régime renversé. Le jeune Napoléon se jeta dans le mouvement avec toute la fougue de sa nature. Mais le sort lui réservait mieux que des luttes stériles de parti dans lesquelles sa force se serait vite usée. Quoique loin de Paris, il ressentit même dans la petite île où il se trouvait confiné l'ébranlement causé par les premiers orages révolutionnaires, et s'y prépara en quelque sorte à les affronter : la Corse fut son école.

Nous le retrouvons fougueux démagogue à Ajaccio : il y fait des discours dans les clubs, écrit des adresses, contribue à l'organisation de la garde nationale.

Ajaccio était alors le quartier-général des révolutionnaires corses ; la maison Bonaparte devint bientôt leur lieu de rendez-vous, et les deux frères Joseph et Napoléon furent les chefs de la démocratie insulaire. La ville était en pleine révolte ; ce mouvement causa tant d'appréhension au général Barrin, alors commandant de l'île, qu'il envoya le maréchal de camp

Francesco Gaffori, fils de l'illustre patriote, pour le réprimer. Gaffori échoua dans sa mission, et il fut même bien heureux de trouver un abri dans la maison de ce Baciocchi qui devint plus tard prince de Lucques et de Piombino.

Cependant Napoléon et Joseph, ayant réuni les démocrates de la ville dans l'église de San-Francesco, envoyèrent une lettre de félicitations à l'assemblée constituante. Cette pièce contenait en même temps les plaintes les plus vives contre l'administration de la Corse et demandait que l'île fût déclarée partie intégrante de la France.

Napoléon comprit son époque : renonçant au patriotisme corse, il devint résolûment Français et se jeta dans les bras de la Révolution.

En novembre 1789 il retourna à Valence pour revenir bientôt après à Ajaccio, où Joseph s'efforçait d'obtenir une place d'officier municipal. Marius Peraldi, le citoyen le plus riche d'Ajaccio et l'ennemi des Bonaparte, fut élu chef de la garde nationale ; mais Joseph eut sa place dans la municipalité.

Sur ces entrefaites, les patriotes corses furent rappelés de leur exil ; et à l'instigation des deux frères Bonaparte et de l'abbé Coti, la consulte insulaire chargea quatre de ses membres d'aller en France au-devant de Paoli et de l'accompagner à son retour en Corse. Peraldi faisait partie de la députation, à laquelle se joignirent Napoléon et Joseph.

Avant l'arrivée de Paoli à Paris, l'assemblée constituante, sur la proposition de Mirabeau et du corse Saliceti, député du Tiers-Etat, devenu célèbre plus tard comme ministre de Murat à Naples, avait prononcé l'incorporation de la Corse à la France par le décret du 1er décembre 1789, qui mit fin à l'indépendance politique de l'île.

Napoléon alla féliciter Paoli à Marseille, et fut témoin

des larmes que versa le noble patriote en foulant de nouveau, au Cap-Corse, le sol de la patrie. Une consulte se réunit à Orezza. Napoléon et le jeune Carlo Andrea Pozzo-di-Borgo, son ennemi, y conquirent leurs premières palmes comme orateurs populaires. Paoli accueillit le fils de Charles Bonaparte avec la plus grande bienveillance ; en l'entendant parler, le vieux patriote, étonné d'un jugement si précoce, s'écria, dit-on : « Ce jeune homme fera du chemin ; il ne lui manque que l'occasion pour devenir un homme de Plutarque. » On raconte aussi que Paoli entrant un jour dans une chambre où avait logé Napoléon et exprimant sa surprise d'y trouver tout en désordre, quelqu'un lui dit : « C'est le jeune Bonaparte qui l'a occupée ; il passait le jour et la nuit à noircir et à déchirer du papier, ou bien il courait de côté et d'autre sans rester un moment en place : enfin il est parti pour visiter le champ de bataille de Pontenovo. »

Napoléon mit tout en œuvre pour faire nommer son frère Joseph président du district d'Ajaccio ; en habile homme de parti, il parcourut les villages, faisant partout des largesses et racolant des voix ; et il y réussit.

A Ajaccio, il montra une activité infatigable pour tenir en haleine le club républicain, pour abattre l'aristocratie et le clergé. Il se livra des combats sanglants entre les deux partis ; Napoléon courut des dangers sérieux, un officier de la garde nationale fut tué à son côté. Il exposa lui-même la situation dans un manifeste. Le sang coula pendant plusieurs jours et Napoléon fut maintes fois menacé dans sa vie.

Napoléon était regardé comme l'âme du club. Il lança un libelle contre un aristocrate, ressemblant en ceci aux jeunes politiciens d'une époque fort rapprochée de nous. La personne attaquée était le comte Mathieu Buttafuoco, celui-là même qui avait invité Rousseau à venir à Vescovato, et qui, au temps de la guerre des Corses contre les Français, était

resté au service de ces derniers, en prêtant ainsi son bras à l'ennemi de l'indépendance de son pays. Député de la noblesse corse, il avait voté contre la réunion des Etats généraux, et s'était rendu odieux au peuple par ses opinions aristocratiques. C'est contre cet homme que le jeune Napoléon écrivit de Milelli un manifeste qu'il fit imprimer à Dôle et qu'il envoya ensuite au club d'Ajaccio. Ce libelle déclamatoire, mais bien fondé en fait, est une pièce importante pour la connaissance du caractère de Napoléon. Il a toute la fougue des écrits des jeunes révolutionnaires ; en le lisant dans la solitude d'Ajaccio, j'ai senti se réveiller en moi les plus joyeux souvenirs de 1848 et de 1849. Mais c'est plus que le simple pamphlet d'un jeune démagogue ; c'est un exercice préparatoire aux édits impériaux ; c'est l'empereur lui-même en embryon. On ne saurait négliger cette pièce, si on veut suivre Napoléon depuis sa jeunesse dans toutes les phases de son développement moral.

LETTRE (1)

de M. Buonaparte à M. Matteo Buttafuoco, député de la Corse à l'Assemblée Nationale.

Monsieur,

Depuis Bonifacio jusqu'au Cap-Corse, depuis Ajaccio jusqu'à Bastia, ce n'est qu'un chorus d'imprécations contre vous. Vos amis se cachent, vos parents vous désavouent, et le sage lui-même, qui ne se laisse jamais maîtriser par l'opi-

(1) Nous reproduisons l'original.

nion populaire, est entraîné cette fois par l'effervescence générale.

Qu'avez-vous donc fait ? Quels sont les délits qui peuvent justifier une indignation si universelle, un abandon si complet ? C'est, Monsieur, ce que je vais rechercher, en m'éclairant de vos lumières.

L'histoire de votre vie, depuis au moins que vous êtes lancé sur le théâtre des affaires, est connue. Les principaux traits en sont tracés en caractères de sang. Cependant, il est des détails plus ignorés ; je pourrais alors me tromper, mais je compte sur votre indulgence et sur vos renseignements.

Entré au service de France, vous revîntes voir vos parents : vous trouvâtes les tyrans battus, le gouvernement national établi, et les Corses, maîtrisés par les grands sentiments, concourir à l'envi, par des sacrifices journaliers, à la prospérité de la chose publique. Vous ne vous laissâtes pas séduire par la fermentation générale : bien loin de là, vous ne vîtes qu'avec pitié ce bavardage de patrie, de liberté, d'indépendance, de constitution, dont l'on avait boursoufflé jusqu'à nos derniers paysans. Une profonde méditation vous avait dès lors appris à apprécier ces sentiments factices, qui ne se soutiennent qu'au détriment commun. Dans le fait, le paysan doit travailler, et non pas faire le héros, si l'on veut qu'il ne meure pas de faim, qu'il élève sa famille, qu'il respecte l'autorité. Quant aux personnes appelées par leur rang et leur fortune au commandement, il n'est pas possible qu'elles soient longtemps dupes pour sacrifier à une chimère leurs commodités, leur considération ; et qu'elles s'abaissent à courtoiser un savetier, pour finale de faire les Brutus. Cependant, comme il entrait dans vos projets de vous captiver M. Paoli, vous dûtes dissimuler. M. Paoli était le centre de tous les mouvements du corps politique. Nous ne lui refuserons pas du talent, même un certain génie : il avait en peu de temps mis les affaires de l'Ile dans un bon système ; il

avait fondé une université, où, la première fois peut-être depuis la création, l'on enseignait dans nos montagnes les sciences utiles au développement de notre raison. Il avait établi une fonderie, des moulins à poudre, des fortifications qui augmentaient les moyens de défense ; il avait ouvert des ports qui, encourageant le commerce, perfectionnaient l'agriculture; il avait créé une marine qui protégeait nos communications, en nuisant extrêmement aux ennemis. Tous ces établissements, dans leur naissance, n'étaient que le présage de ce qu'il eût fait un jour. L'union, la paix, la liberté étaient les avant-coureurs de la prospérité nationale, si toutefois un gouvernement mal organisé, fondé sur de fausses bases, n'eût été préjugé encore plus certain des malheurs, de l'anéantissement total où tout serait tombé.

M. Paoli avait rêvé de faire le Solon ; mais il avait mal copié son original : il avait tout mis entre les mains du peuple ou de ses représentants, de sorte qu'on ne pouvait exister qu'en lui plaisant. Etrange erreur, qui soumet à un brutal, à un mercenaire, l'homme qui, par son éducation, l'illustration de sa naissance, sa fortune, est seul fait pour gouverner ! A la longue, un bouleversement de raison si palpable ne peut manquer d'entraîner la ruine et la dissolution du corps politique, après l'avoir tourmenté par tous les genres de maux.

Vous réussîtes à souhait. M. Paoli, sans cesse entouré d'enthousiastes ou de têtes exaltées, ne s'imagina pas que l'on pût avoir une autre passion que le fanatisme de la liberté et de l'indépendance. Vous trouvant de certaines connaissances de la France, il ne daigna pas observer de plus près que vos paroles, les principes de votre morale : il vous fit nommer pour traiter à Versailles de l'accommodement qui s'entamait sous la médiation de ce cabinet. M. de Choiseul vous vit et vous connut : les âmes d'une certaine trempe sont d'abord appréciées. Bientôt, au lieu du représentant d'un peuple libre, vous vous transformâtes

en commis d'un satrape ; vous lui communiquâtes les instructions, les projets, les secrets du cabinet de Corse.

Cette conduite, qu'ici l'on trouve basse et atroce, me parait à moi toute simple : mais c'est qu'en toute espèce d'affaire, il s'agit de s'entendre et de raisonner avec flegme.

La prude juge la coquette et en est persifflée ; c'est en peu de mots votre histoire.

L'homme à principes vous juge au pire, mais vous ne croyez pas à l'homme à principes. Le vulgaire, toujours séduit par de vertueux démagogues, ne peut être apprécié par vous, qui ne croyez pas à la vertu. Il n'est permis de vous condamner que par vos principes, comme un criminel par les lois ; mais ceux qui en connaissent le raffinement ne trouvent dans votre conduite rien de plus simple : cela revient donc à ce que nous avons dit que, dans toute espèce d'affaires, il faut d'abord s'entendre.

Vous avez d'ailleurs par devers vous une défense non moins victorieuse ; car vous n'aspirez pas à la réputation de Caton ou de Catinat : il vous suffit d'être comme un certain monde ; et, dans ce certain monde, il est convenu que celui qui peut avoir de l'argent sans en profiter, est un nigaud ; car l'argent procure tous les plaisirs des sens, et les plaisirs des sens sont les seuls. Or, M. de Choiseul, qui était très libéral, ne vous permettait pas de lui résister, lorsque surtout votre ridicule patrie vous payait de vos services, selon sa plaisante coutume, de l'honneur de la servir.

Le traité de Compiègne conclu, M. de Chauvelin et vingt-quatre bataillons débarquèrent sur nos bords. M. de Choiseul, à qui la célérité de l'expédition importait majeurement, avait des inquiétudes que, dans ses épanchements, il ne pouvait vous dissimuler. Vous lui suggérâtes de vous envoyer avec quelques millions. Comme Philippe prenait ses villes avec sa mule, vous lui promîtes de tout soumettre sans obstacle.... Aussitôt dit, aussitôt fait : et vous voici repassant la

mer, jetant le masque ; l'or et le brevet à la main, entamant des négociations avec ceux que vous jugeâtes les plus faciles.

N'imaginant pas qu'un Corse pût se préférer à la patrie, le cabinet de Corse vous avait chargé de ses intérêts. N'imaginant pas, de votre côté, qu'un homme pût ne pas préférer l'argent et soi à la patrie, vous vous vendîtes et espérâtes les acheter tous. Moraliste profond, vous saviez ce que le fanatisme d'un chacun valait, quelques livres d'or de plus ou de moins nuançant à vos yeux la disparité des caractères.

Vous vous trompâtes cependant : le faible fut ébranlé, mais fut épouvanté par l'horrible idée de déchirer le sein de la patrie. Il s'imagina voir le père, le frère, l'ami, qui périt en la défendant, lever la tête de la tombe sépulcrale, pour l'accabler de malédictions. Ces ridicules préjugés furent assez puissants pour vous arrêter dans votre course : vous gémîtes d'avoir à faire à un peuple enfant. Mais, Monsieur, ce raffinement de sentiment n'est pas donné à la multitude : aussi vit-elle dans la pauvreté et la misère ; au lieu que l'homme bien appris, pour peu que les circonstances le favorisent, sait bien vite s'élever. C'est à peu près la morale de votre histoire.

En rendant compte des obstacles qui s'opposaient à la réalisation de vos promesses, vous proposâtes de faire venir le régiment Royal-Corse. Vous espériez que son exemple désabuserait nos trop simples et trop bons paysans, les accoutumerait à une chose où ils trouvaient tant de répugnance : vous fûtes encore trompé dans cette espérance. Les Rossi, Marengo et quelques autres fous ne vont-ils pas enthousiasmer ce régiment, au point que les officiers unis protestent, par un acte authentique, de renvoyer leurs brevets, plutôt que de violer leurs serments, ou des devoirs plus sacrés encore !

Vous vous trouvâtes réduit à votre seul exemple. Sans vous déconcerter, à la tête de quelques amis et d'un détachement français, vous vous jetâtes dans Vescovato ; mais le terrible

Clemente vous en dénicha. Vous vous repliâtes sur Bastia avec vos compagnons d'aventure et leurs familles. Cette petite affaire vous fit peu d'honneur : votre maison et celles de vos associés furent brûlées. En lieu de sûreté, vous vous moquâtes de ces efforts impuissants.

L'on veut ici vous imputer à défi d'avoir voulu armer le régiment Royal-Corse contre ses frères. L'on veut égalcment tancer votre courage du peu de résistance de Vescovato. Ces accusations sont très peu fondées ; car la première est une conséquence immédiate, c'est un moyen d'exécution de vos projets ; et comme nous avons prouvé que votre conduite était toute simple, il s'ensuit que cette inculpation incidente est détruite. Quant au défaut de courage, je ne vois pas que l'action de Vescovato puisse l'attester : vous n'allâtes pas là pour faire sérieusement la guerre, mais pour encourager, par votre exemple, ceux qui vacillaient dans le parti opposé. Et puis, quel droit a-t-on d'exiger que vous eussiez risqué le fruit de deux ans de bonne conduite, pour vous faire tuer comme un soldat ? — Mais vous deviez être ému de voir votre maison et celles de vos amis en proie aux flammes.... Bon Dieu ! quand sera-ce que les gens bornés cesseront de vouloir tout apprécier ? Laissant brûler votre maison, vous mettiez M. de Choiseul dans la nécessité de vous indemniser. L'expérience a prouvé la justesse de vos calculs : on vous remit bien au-delà de l'évaluation des pertes. Il est vrai que l'on se plaint que vous gardâtes tout pour vous, ne donnant qu'une bagatelle aux misérables que vous aviez séduits. Pour prouver que vous l'avez dû faire, il ne s'agit que de savoir si vous l'avez pu faire avec sûreté : or, de pauvres gens, qui avaient si besoin de votre protection, n'étaient ni dans le cas de réclamer, ni même dans celui de connaitre bien clairement le tort qu'on leur faisait ; ils ne pouvaient pas faire les mécontents, et se révolter contre votre autorité : en horreur à leurs compatriotes, leur retour n'eût pas été sincère. Il est

donc bien naturel qu'ayant aussi trouvé quelques milliers d'écus, vous ne les ayez pas laissés échapper ; c'eût été une duperie.

Les Français, battus malgré leur or, leurs brevets, la discipline de leurs nombreux bataillons, la légèreté de leurs escadrons, l'adresse de leurs artilleurs ; défaits à la Penta, à Vescovato, à Loreto, à San-Nicolao, à Borgo, à Barbaggio, à Oletta, se retranchèrent, excessivement découragés. L'hiver, le moment de leur repos, fut pour vous, Monsieur, celui du plus grand travail ; et si vous ne pûtes triompher de l'obstination, des préjugés profondément enracinés dans l'esprit du peuple, vous parvîntes à en séduire quelques chefs, auxquels vous réussîtes, quoique avec peine, à inculquer les bons sentiments ; ce qui, joint aux trente bataillons qu'au printemps suivant M. de Vaux conduisit avec lui, soumit la Corse au joug, obligea Paoli et les plus fanatiques à la retraite.

Une partie des patriotes étaient morts en défendant leur indépendance ; l'autre avait fui une terre proscrite, désormais hideux nid des tyrans. Mais un grand nombre n'avaient pu ni mourir ni fuir : ils furent l'objet des persécutions. Des âmes que l'on n'avait pu corrompre étaient d'une autre trempe : l'on ne pouvait asseoir l'empire français que sur leur anéantissement absolu. Hélas ! ce plan ne fut que trop ponctuellement exécuté. Les uns périrent victimes des crimes qu'on leur supposa ; les autres, trahis par l'hospitalité, par la confiance, expièrent sur l'échafaud les soupirs, les larmes surprises à leur dissimulation ; un grand nombre, entassés par Narbonne-Fritzlar dans la tour de Toulon, empoisonnés par les aliments, tourmentés par leurs chaînes ; accablés par les plus indignes traitements, ils ne vécurent quelque temps dans leurs soupirs que pour voir la mort s'avancer à pas lents. O Dieu, témoin de leur innocence, comment ne te rendis-tu pas leur vengeur !

Dans ce désastre général, au milieu des cris et des gémisse-

ments de cet infortuné peuple, vous, cependant, vous commençâtes à jouir du fruit de vos peines. Honneurs, dignités, pensions, tout vous fut prodigué. Vos prospérités se seraient encore plus rapidement accrues si la Dubarry, en culbutant M. de Choiseul, ne vous eût privé d'un protecteur, d'un appréciateur de vos services. Ce coup ne vous découragea pas ; vous vous tournâtes du côté des bureaux ; vous sentîtes seulement la nécessité d'être plus assidu. Ils en furent flattés, vos services étaient si notoires!... Tout fut accordé. Non content de l'étang de Biguglia, vous demandâtes une partie des terres de plusieurs communautés. Pourquoi les en vouliez-vous dépouiller, dit-on ? Je demande, à mon tour, quels égards deviez-vous avoir pour une nation que vous saviez vous détester ?

Votre projet favori était de partager l'île entre dix barons. Comment ! non content d'avoir aidé à forger les chaînes où votre patrie était retenue, vous vouliez encore l'assujettir à l'absurde régime féodal ! Mais je vous loue d'avoir fait aux Corses le plus de mal que vous pouviez ; vous étiez dans un état de guerre avec eux, et, dans l'état de guerre, faire le mal pour son profit est un axiome.

Mais passons sur toutes ces misères-là ; arrivons au moment actuel, et finissons une lettre qui, par son épouvantable longueur, ne peut manquer de vous fatiguer.

L'état des affaires de France présageait des événements extraordinaires ; vous en craignîtes le contre-coup en Corse. Le même délire dont nous étions possédés avant la guerre, à votre grand scandale, commença à émouvoir cet aimable peuple. Vous en comprîtes les conséquences ; car si les grands événements maîtrisaient l'opinion, vous ne deveniez plus qu'un traître au lieu d'un homme de bon sens, et pis encore, si les grands sentiments revenaient à agiter le sang de nos chauds compatriotes ; si jamais un gouvernement national s'ensuivait, que deveniez-vous ? Votre conscience alors com-

mença à vous épouvanter. Inquiet, affligé, vous ne vous y abandonnâtes pas : vous résolûtes de jouer le tout pour le tout, mais vous le fîtes en homme de tête : vous vous mariâtes pour accroître vos appuis. Un honnête homme, qui avait sur votre parole donné sa sœur à votre neveu, se trouva abusé. Votre neveu, dont vous aviez englouti le patrimoime pour accroître un héritage qui devait être le sien, s'est trouvé réduit à la misère avec une nombreuse famille.

Vos affaires domestiques arrangées, vous jetâtes un coup d'œil sur le pays. Vous le vîtes fumant du sang des martyrs, jonché de victimes multipliées, n'inspirer à chaque pas que des idées de vengeance. Mais vous y vîtes le farouche militaire, l'impertinent robin, l'avide publicain, y régner sans contradiction, et le Corse, accablé sous ses triples chaines, n'oser ni penser à ce qu'il fut, ni réfléchir sur ce qu'il pouvait être encore. Vous vous dîtes dans la joie de votre cœur : Les choses vont bien, et il ne s'agit que de les maintenir, et aussitôt vous vous liguâtes avec le militaire, le robin et le publicain. Il ne fut plus question que de s'occuper à avoir des députés qui fussent animés de ces sentiments ; car pour vous, vous ne pouviez pas soupçonner qu'une nation, votre ennemie, vous choisît pour la représenter. Mais vous dûtes changer d'opinion, lorsque les lettres de convocation, par une absurdité peut-être faite à dessein, déterminèrent que le député de la noblesse serait nommé dans une assemblée composée seulement de vingt-deux personnes : il ne s'agissait que d'obtenir douze suffrages. Vos co-associés du Conseil supérieur travaillèrent avec activité ; menaces, promesses, caresses, argent, tout fut mis en jeu : vous réussîtes. Les vôtres ne furent pas si heureux dans les communes : le premier président échoua, et deux hommes, exaltés dans leurs idées (l'un était fils, frère, neveu des plus zélés défenseurs de la cause commune ; l'autre avait vu Sionville et Narbonne, et gémissant sur son impuissance, son esprit était plein des horreurs qu'il avait vu

commettre), ces deux hommes furent proclamés, et rencontrèrent le vœu de la nation dont ils devinrent l'espoir. Le dépit secret, la rage que votre nomination fit dévorer à tous fait l'éloge de vos manœuvres et du crédit de votre ligue.

Arrivé à Versailles, vous fûtes zélé royaliste : arrivé à Paris, vous dûtes voir avec un sensible chagrin que le gouvernement que l'on voulait organiser sur tant de débris était le même que celui que l'on avait noyé chez nous dans tant de sang.

Les efforts des méchants furent impuissants ; la nouvelle constitution, admirée de l'Europe, est devenue la sollicitude de tout être pensant. Il ne vous resta plus qu'une ressource, ce fut de faire croire que cette constitution ne convenait pas à notre île, quand elle était exactement la même que celle qui opéra de si bons effets et qu'il fallut tant de sang pour nous arracher.

Tous les délégués de l'ancienne administration, qui entraient naturellement dans votre cabale, vous servirent avec toute l'ardeur de l'intérêt personnel. L'on dressa des mémoires où l'on prétendit prouver l'avantage dont était pour nous le gouvernement actuel, et où l'on établissait que tout changement contrarierait le vœu de la nation. Dans ce même temps, la ville d'Ajaccio eut vent de ce qui se tramait; elle leva le front, forma sa garde nationale, organisa son comité. Cet incident inattendu vous alarma. La fermentation se communiquait partout. Vous persuadâtes au ministre, sur qui vous aviez pris de l'ascendant pour les affaires de Corse, qu'il était urgent d'y envoyer votre beau-père, M. Gaffori, avec un commandement ; et voici M. Gaffori, digne précurseur de M. Narbonne, qui prétend, à la tête de ses troupes, maintenir par la force la tyrannie que feu son père, de glorieuse mémoire, avait combattue et confondue par son génie. Des bévues sans nombre ne permirent pas de dissimuler la médiocrité des talents de votre beau-père : il n'avait que l'art de se faire des ennemis. L'on se ralliait de tous côtés

contre lui. Dans ce pressant danger vous levâtes vos regards et vîtes Narbonne. Narbonne, mettant à profit un moment de faveur, avait projeté de fixer dans une île qu'il avait dévastée par des cruautés inouies le despotisme qui le rongeait. Vous vous concertâtes : le projet est arrêté, cinq mille hommes ont reçu les ordres ; les brevets pour accroître d'un bataillon le régiment provincial sont expédiés ; Narbonne est parti. Cette pauvre nation sans armes, sans courage, est livrée, sans espoir et sans ressources, aux mains de celui qui en fut le bourreau.

O infortunés compatriotes ! de quelle trame odieuse alliez-vous être victimes ! Quel moyen de résister, sans armes, à dix mille hommes ? Vous eussiez vous-mêmes signé l'acte de votre dégradation, l'espoir se serait enfui, l'espérance se serait éteinte, et des jours de malheur se seraient succédé sans interruption. La France libre vous eût regardés avec mépris ; l'Italie affligée, avec indignation ; et l'Europe, étonnée de ce degré sans exemple d'avilissement, eût effacé de ses annales les traits qui font honneur à votre vertu. Mais vos députés des communes pénétrèrent le projet et vous avertirent à temps. Un roi, qui ne désira jamais que le bonheur de ses peuples, éclairé par M. La Fayette, ce constant ami de la liberté, sut dissiper les intrigues d'un ministre perfide, que la vengeance poussait toujours à vous nuire. Ajaccio montra de la résolution dans son adresse, où était peint avec tant d'énergie l'état misérable auquel nous avait réduits le plus oppressif des gouvernements; Bastia, engourdie jusqu'alors, se réveilla au bruit du danger et prit les armes avec cette résolution qui l'a toujours distinguée. Arena vint de Paris en Balagne, plein de ces sentiments qui portent à tout entreprendre, à ne craindre aucun danger. Les armes d'une main, les décrets de l'assemblée nationale de l'autre, il fit pâlir les ennemis publics. Achille Murati, le conquérant de Caprara, qui porta la désolation jusque dans

Gênes, à qui il ne manqua, pour être un Turenne, que des circonstances et un théâtre plus vaste, fit ressouvenir aux compagnons de sa gloire qu'il était temps d'en acquérir encore, que la patrie en danger avait besoin non d'intrigues, où il ne s'entendit jamais, mais du fer et du feu. Au bruit d'une secousse si générale, Gaffori rentra dans le néant d'où, mal à propos, l'intrigue l'avait fait sortir : il trembla dans la forteresse de Corte. Narbonne, de Lyon courut ensevelir dans Rome sa honte et ses projets infernaux. Peu de jours après, la Corse est annexée à la France, Paoli rappelé, et, dans un instant, la perspective change et vous offre une carrière que vous n'eussiez jamais espérée.

Pardonnez, Monsieur, pardonnez : j'ai pris la plume pour vous défendre ; mais mon cœur s'est violemment révolté contre un système si suivi de trahison et de perfidie. Eh quoi ! fils de cette même patrie, ne sentîtes-vous jamais rien pour elle ? Eh quoi ! votre cœur fut-il donc sans mouvement à la vue des rochers, des arbres, des maisons, des sites, théâtres des jeux de votre enfance ? Arrivé au monde, elle vous porta sur son sein, elle vous nourrit de ses fruits. Arrivé à l'âge de raison, elle mit en vous son espoir, elle vous honora de sa confiance, elle vous dit : « Mon fils, vous voyez l'état de misère où m'a réduite l'injustice des hommes : concentrée dans ma chaleur, je reprends des forces qui me promettent un prompt et infaillible rétablissement ; mais l'on me menace encore. Volez, mon fils, volez à Versailles, éclairez le grand roi, dissipez ses soupçons ; demandez-lui son amitié. »

Eh bien ! un peu d'or vous fit trahir sa confiance, et bientôt, pour un peu d'or, l'on vous vit, le fer parricide à la main, entre-déchirer ses entrailles. Ah ! Monsieur, je suis loin de vous désirer du mal ; mais craignez.... il est des remords vengeurs. Vos compatriotes, à qui vous êtes en horreur, éclaireront la France. Les biens, les pensions, fruits de vos trahisons, vous seront ôtés. Dans la décrépitude de la vieillesse et de la

misère, dans l'affreuse solitude du crime, vous vivrez assez longtemps pour être tourmenté par votre conscience. Le père vous montrera à son fils, le précepteur à son élève, en leur disant : « Jeunes gens, apprenez à respecter la patrie, la vertu, la foi, l'humanité. »

Et vous, de qui l'on prostitua la jeunesse, les grâces et l'innocence, votre cœur pur et chaste palpite donc sous une main criminelle ? Femme respectable et infortunée !...

. . . .

. . . .

Bientôt la cohue des honneurs, les lambris de l'opulence vont disparaître ; le mépris des hommes vous accablera. Chercherez-vous dans le sein de celui qui en est l'auteur une consolation indispensable à votre âme douce et aimante ? Chercherez-vous sur ses yeux des larmes pour les mêler aux vôtres ? Votre main défaillante, placée sur son sein, cherchera-t-elle à se retracer l'agitation du vôtre ? Hélas ! si vous lui surprenez des larmes, ce seront celles du remords. Si son sein s'agite, ce sera des convulsions du méchant, qui meurt en abhorrant la nature, lui et la main qui le guide.

O Lameth ! ô Robespierre ! ô Pétion ! ô Volney ! ô Mirabeau ! ô Barnave ! ô Bailly ! ô La Fayette ! voilà l'homme qui ose s'asseoir à côté de vous ! Tout dégouttant du sang de ses frères, souillé par des crimes de toute espèce, il se présente avec confiance sous un habit de général, inique récompense de ses forfaits ! Il ose se dire le représentant de la nation, lui qui la vendit, et vous le souffrez ! Il ose lever les yeux, prêter les oreilles à vos discours, et vous le souffrez ! Si c'est la voix du peuple, il n'eut jamais que celle de douze nobles. Si c'est la voix du peuple, Ajaccio, Bastia et la plupart des cantons ont fait à son effigie ce qu'ils eussent voulu faire à sa personne.

Mais vous que l'erreur du moment, peut-être les abus de l'instant portent à vous opposer aux nouveaux changements,

pourrez-vous souffrir un traître, celui qui, sous l'extérieur froid d'un homme sensé, renferme, cache une avidité de valet ? Je ne saurais l'imaginer. Vous serez les premiers à le chasser ignominieusement dès que l'on vous aura instruits du tissu d'horreurs dont il a été l'artisan.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BUONAPARTE.

De mon cabinet de Milelli, le 23 janvier, l'an second. »

De mon cabinet de Milelli !... Voilà qui sent déjà l'empereur. Cette vigoureuse épître d'un jeune homme de 21 ans, mi-Robespierre et mi-Marat, ne le cède certainement à aucun des meilleurs libelles qu'ait produits l'éloquence révolutionnaire.

Notons ici que des six députés de la Corse à la Convention, trois se prononcèrent pour la détention perpétuelle de l'infortuné Louis XVI, deux pour l'emprisonnement jusqu'à la paix, suivi de l'exil ; un seul, Cristoforo Saliceti, vota pour la mort.

CHAPITRE VI

DERNIERS ÉVÉNEMENTS DE LA VIE DE NAPOLÉON EN CORSE

En 1791, deux bataillons de garde nationale s'organisèrent dans l'île. Napoléon concourut pour une place de commandant ; et il est curieux d'observer quel grand prix le futur empereur attache à sa nomination, qu'il regardera comme un bonheur inespéré. Les difficultés étaient grandes : il avait à lutter contre les hommes les plus considérables de la ville, Cuneo, Lodovico Ornano, Ugo Peretti, Matteo Pozzo-di-Borgo et l'opulent Mario Peraldi. Ce dernier le tourna même en ridicule, et le plaisanta sur sa taille et sur ses faibles chances de succès. Napoléon, furieux, lui envoya un cartel qui fut accepté ; puis, il se rendit à la Chapelle des Grecs, lieu du rendez-vous, où il resta jusqu'au soir en arpentant le terrain avec impatience ; mais son adversaire ne parut point.

Près de cette Chapelle s'élève un petit temple ionien ; comme j'en demandai la signification, on me dit que c'était le tombeau de Mario Peraldi. C'est donc là qu'est enterré le rival de Napoléon ! Il n'a eu d'autre gloire que d'avoir appartenu à l'une des familles les plus riches de la Corse.

Madame Letizia sacrifia la moitié de sa fortune pour obtenir à son fils chéri ce grade de chef de bataillon. Sa maison était toujours ouverte, sa table toujours mise pour ses nombreux amis ; la nuit, on étendait des matelas dans les chambres pour les recevoir. Tous étaient armés : on vivait en état de *vendetta*. Jamais Napoléon ne fut aussi agité qu'à ce

moment : le jour il se promenait chez lui avec inquiétude, ou se concertait avec l'abbé Fesch et ses adhérents, en proie à l'insomnie, pâle, rêveur, les yeux enflammés, l'âme brûlante de passion. Peut-être brigua-t-il avec plus de calme le consulat et l'empire.

Le commissaire chargé de veiller à l'élection arrive enfin ; il va se loger chez les Peraldi. Le danger est donc imminent. Un Dix-huit brumaire est résolu. Le parti de Napoléon prend les armes. Le féroce Zampaglino pénètre, la nuit, dans la maison Peraldi, où il trouve tout le monde attablé avec le commissaire. « Madame Letizia désire vous parler, crie Zampaglino à ce dernier, et à l'instant même. » Le commissaire suit son interlocuteur, les Peraldi n'osent le retenir ; et les Napoléonistes leur enlèvent ainsi leur hôte, qu'ils obligent à loger dans la maison Bonaparte, sous prétexte qu'il n'est pas libre chez les Peraldi. Dans ce petit coup d'Etat, Napoléon se montra habile et résolu.

Peraldi se tint coi. Mais l'élection, qui eut lieu dans l'église San Francesco, ne se passa pas sans orage : Geronimo Pozzo-di-Borgo, arraché de la tribune, eut de la peine à sauver sa vie. Quenza, du parti Bonaparte, fut nommé commandant en premier, Napoléon commandant en second.

Dès ce moment, Napoléon ne vécut que pour ses troupes : son bataillon devint son école de guerre, comme le club d'Ajaccio était son école politique. Cependant, la tension augmentait entre les partis, les aristocrates et les adhérents des prêtres non assermentés d'une part, et la garde nationale de l'autre. En 1792, le jour de Pâques, le peuple et le bataillon en vinrent aux mains. Le sang coula pendant plusieurs jours, sans que les autorités songeassent à intervenir. Napoléon échappa heureusement à la mort. Lorsque l'orage se fut dissipé, il écrivit, au nom de ses troupes, une lettre de justification au ministre de la guerre et à l'assemblée législative. On envoya trois commissaires : ils firent un rap-

port favorable sur la conduite du bataillon, qui fut cependant éloigné d'Ajaccio. Napoléon se rendit à Corte où Paoli le reçut avec froideur.

Au mois de mai de cette même année il alla à Paris pour ramener en Corse sa sœur Elise, alors à St-Cyr. Le complet désarroi où il trouva les choses dans la capitale lui fit perdre tout espoir d'avancement, et il en fut si affecté qu'il songea, dit-on, à se donner la mort. Il se débarrassa de ces idées noires en composant un dialogue sur le suicide. Peu de temps après l'horrible 2 septembre, il rentra en Corse.

Ainsi donc, l'homme destiné à transformer l'Europe se donnait beaucoup de mal dans son pays pour déjouer de petites intrigues et en ourdir à son tour contre ses ennemis ; et cela au moment où les armées de la jeune République, conduites par Dumouriez, étonnaient déjà le monde par leurs exploits. Sa vie était constamment exposée au stylet ou à la balle d'un assassin.

A Corte, Paoli le congédia avec des paroles sévères. Les voies de ces deux hommes étaient bien différentes. Bonaparte n'aspirait point à suivre les traces du noble patriote. Si telle eût été son ambition, son cœur se serait enflammé pour la liberté de la Corse, et maintenant peut-être un chevrier farouche me dirait en me montrant dans ces montagnes quelque site effrayant : « Voyez, c'est ici que tomba Bonaparte, le grand chef des Corses ; il fut presque aussi vaillant que Sampiero. »

Paoli lui ordonna d'aller à Bonifacio se joindre à l'expédition contre la Sardaigne. Il obéit en murmurant.

Il resta huit mois à Bonifacio à faire les préparatifs nécessaires. Le 22 janvier, un jour après l'exécution de Louis XVI, il faillit perdre la vie, et voici dans quelles circonstances : Des marins, un ramassis de canaille marseillaise, étant descendus à terre, s'étaient pris de dispute avec le bataillon corse. Napoléon accourut pour calmer les esprits.

Il fut accueilli par les rugissements du *ça ira*, traité d'aristocrate et menacé de la lanterne ; mais le peuple et les soldats corses parvinrent à mettre en fuite cette bande de forcenés.

L'expédition de Sardaigne, dont Truguet avait le commandement en chef, était destinée à effrayer la cour de Turin : elle échoua complètement. Paoli lui-même voulut, dit-on, cet insuccès. Il avait bien fourni mille gardes nationaux commandés par Colonna-Cesari, mais en disant à cet ami dévoué, qui l'a rapporté plus tard : « Souviens-toi que la Sardaigne est l'alliée naturelle de notre île ; qu'en mainte circonstance elle nous a approvisionnés de vivres et de munitions, que le roi de Piémont s'est toujours montré favorable aux Corses et à leur cause. »

L'escadre quitta enfin le port de Bonifacio et fit voile pour l'île de la Magdeleine. Napoléon était sous les ordres immédiats de Colonna et commandait l'artillerie. Il fut l'un des premiers à sauter à terre, et envoya lui-même un boulet rouge dans le château. Mais ses dispositions manquèrent leur effet : les Sardes firent une sortie, et Colonna ordonna la retraite.

Napoléon en pleura de rage ; il fit à son chef les représentations les plus vives ; et comme on ne daigna pas l'écouter, il ajouta en s'adressant à quelques officiers : « Il ne me comprend pas ! » — « Vous êtes un insolent, » lui cria alors Colonna, en lui imposant silence. Le jeune soldat connaissait son devoir : il se tut, et rentra dans les rangs. « Ce n'est qu'un cheval de parade ! » dit-il plus tard en parlant de Colonna. Ainsi Napoléon débutait à la guerre par un insuccès.

De retour à Bonifacio, il apprit que Paoli, contraint de jeter le masque, avait dissous le bataillon de Quenza. Cela se passait au printemps de l'année 1793, au moment où la Convention envoyait Saliceti, Delcher et Lacombe dans l'île,

en qualité de commissaires. Lucien Bonaparte et Barthélemy Arena avaient accusé Paoli ; mais Napoléon, loin de se joindre à eux, se sentit porté par le souvenir de son père et par la propre noblesse de sa nature à prendre la défense de son grand compatriote. Il écrivit une justification de Paoli et l'envoya à la Convention. C'est un fait qui l'honore. Cette pièce remarquable nous a été conservée, mais avec des lacunes. Telle qu'elle existe, je la regarde comme une ébauche, un premier jet, dont Napoléon voulait sans doute se servir plus tard pour composer son œuvre.

Lettre de Napoléon Bonaparte à la Convention (1)

Représentants,

Vous êtes les vrais organes de la souveraineté du peuple. Tous vos décrets sont dictés par la Nation, ou immédiatement ratifiés par elle. Chacune de vos lois est un bienfait, et vous acquiert un nouveau titre à la reconnaissance de la postérité, qui vous doit la République, et à celle du monde, qui datera de vous sa liberté.

Un seul de vos décrets a profondément affligé les citoyens de la ville d'Ajaccio ; c'est celui qui ordonne à un vieillard septuagénaire, accablé d'infirmités, de se traîner à votre barre, confondu un instant avec le scélérat corrupteur ou le vil ambitieux.

Paoli serait-il donc corrupteur ou ambitieux?

Corrupteur ! et pourquoi? Est-ce pour se venger de la famille des Bourbons, dont la perfidie politique accabla sa

---

(1) Nous reproduisons l'original.

patrie de maux, et l'obligea à l'exil? Mais ne vient-elle pas de périr avec la tyrannie et ne venez-vous pas d'assouvir son ressentiment, s'il en conserve encore, dans le sang de Louis?

Corrupteur! et pourquoi? Est-ce pour rétablir l'aristocratie nobiliaire et sacerdotale? Lui qui, dès l'âge de treize ans,..... lui qui, à peine arrivé à la tête des affaires, détruisit les fiefs qui existaient, et ne connut d'autre distinction que celle de citoyen? lui qui lutta, il y a trente ans, contre Rome, et fut excommunié, s'empara des biens des évêques, enfin qui donna, après Venise.... en Italie...

Corrupteur! et pourquoi? Pour donner la Corse à l'Angleterre, lui qui ne l'a pas voulu donner à la France, malgré les offres de Chauvelin, qui ne lui eût épargné ni titres ni faveurs!

Livrer la Corse à l'Angleterre! Qu'y gagnerait-il de vivre dans la fange de Londres? Que n'y restait-il pas, lorsqu'il y était exilé?

Paoli serait-il ambitieux? Si Paoli est ambitieux, que peut-il désirer de plus? Il est l'objet de l'amour de ses compatriotes, qui ne lui refusent rien; il est à la tête de l'armée, et se trouve à la veille de devoir défendre le pays contre une agression étrangère.

Si Paoli était ambitieux, il a tout gagné à la République; et s'il se montre attaché à..... lors de la Constituante, que ne doit-il faire aujourd'hui que le peuple est tout?

Paoli ambitieux! Représentants, lorsque les Français étaient gouvernés par une cour corrompue, lorsqu'on ne croyait ni à la vertu ni à l'amour de la patrie, l'on a dû sans doute dire que Paoli était ambitieux. Nous avons fait la guerre aux tyrans: cela n'a pas dû être pour l'amour de la patrie et de la liberté, mais pour l'ambition des chefs! C'est donc à Coblentz que Paoli doit passer pour ambitieux; mais à Paris, dans le centre de la liberté française, Paoli, s'il est

bien connu, sera le patriarche de la République française ; ainsi pensera la postérité, ainsi le croit le peuple. Rendez-vous à ma voix, faites taire la calomnie et les hommes profondément pervers qui l'emploient. Représentants ! Paoli est plus que septuagénaire, il est infirme : sans quoi, il serait allé à votre barre pour confondre ses ennemis. Nous lui devons tout, jusqu'au bonheur d'être République française. Il jouit toujours de notre confiance. Rapportez, en ce qui le concerne, votre décret du 2 avril et rendez à tout ce peuple la joie . . . .
. . . . »

Bientôt après, le jeune révolutionnaire devint le mortel ennemi du vieux patriote, ou plutôt l'ardent adversaire de ses idées. Paoli, qui n'avait pas encore bien pénétré les sentiments de Napoléon, lui donna, paraît-il, à entendre un jour que son intention était de détacher la Corse de la France et de l'unir à l'Angleterre. Napoléon se serait alors récrié et Paoli aurait fait contre son contradicteur une sortie fort violente.

Les Paolistes étaient nombreux, la citadelle même d'Ajaccio se trouvait entre les mains de Colonna, l'un des leurs. Paoli et le procureur syndic Pozzo-di-Borgo, mandés à la barre de la Convention, refusèrent d'obéir ; ils furent déclarés hors la loi, et firent dès lors une guerre ouverte à la France.

Les trois commissaires nommèrent Napoléon inspecteur général de l'artillerie de l'île, avec mission de s'emparer de la citadelle d'Ajaccio. Il le tenta plusieurs fois, mais en vain. Le sort ne lui réservait point de lauriers en Corse. Pendant cette entreprise, sa vie courut les plus grands dangers. Un jour il alla avec environ 50 hommes occuper la tour de Capitello, située sur le golfe ; de là il se proposait d'assaillir

la ville du côté de la terre, tandis que les vaisseaux l'attaqueraient par mer. Une tempête éloigna la flotte : Napoléon resta sans communications dans la tour ; réduit à se nourrir de viande de cheval, il eut pendant deux jours à repousser les assauts des ennemis. Enfin quelques bergers des montagnes vinrent le délivrer, et il put rejoindre la flotte.

Plein de dépit, il veut alors se rendre par terre à Bastia. Mais, en route, il apprend que Marius Peraldi a soulevé le peuple contre lui pour le saisir et le livrer à Paoli, qui le fera certainement fusiller. A Vivario, il se cache chez le curé ; à Bocognano, ses amis ont beaucoup de peine à le soustraire à la fureur de la foule ; il s'enferme dans une chambre, et se glisse, la nuit, par une fenêtre dans la rue. Il arrive heureusement à Ajaccio. Mais là même, exposé à des dangers plus grands encore, il est obligé de fuir sa maison, de se blottir dans une grotte, près de la Chapelle des Grecs, où il passe toute une nuit. Ses amis parviennent enfin à l'embarquer pour Bastia. La rage des Paolistes se déchaîna alors contre sa famille : Madame Letizia s'enfuit à Milelli avec ses enfants, sous l'escorte de quelques amis fidèles de Bastelica et de Bocognano. Louis, Marianne, Pauline et l'abbé Fesch l'accompagnaient ; Jérôme et Caroline se tinrent cachés dans la maison Ramolino. Ne se croyant pas en sûreté à Milelli, la famille anxieuse courut, la nuit, vers la mer près de la tour de Capitello, espérant pouvoir y attendre la flotte française. La fuite à travers ces rudes montagnes fut bien pénible. Une troupe de paysans de Bastelica, lieu natal de Sampiero, ouvraient la marche ; puis venaient Madame Letizia tenant la petite Pauline par la main et l'abbé Fesch avec Marianne et Louis ; les hommes de Bocognano formaient l'arrière-garde. S'avançant par des pentes abruptes et à travers de sauvages torrents, la famille de Napoléon, après bien des fatigues, arriva enfin à la plage de Capitello, où tous se blottirent dans le makis.

Au même moment Napoléon partait de Bastia sur un petit navire, précédant l'escadre française qui laissait les eaux de cette ville pour aller à Ajaccio tenter un débarquement et une attaque contre la citadelle. Près des Iles Sanguinaires, il se fit débarquer à un endroit où sa famille avait de nombreux bergers. Là apprenant que les siens étaient fugitifs, il envoya du monde à leur découverte et attendit toute la nuit le retour des explorateurs. L'aube parut. Napoléon, assis à l'ombre d'un rocher, songeait avec angoisse au malheureux sort de sa famille, lorsqu'un berger courut à lui en criant : « Sauvez-vous ! » Une troupe d'hommes venus d'Ajaccio pour l'arrêter avec les siens s'approchait : il n'eut que le temps de se jeter à la mer ; et grâce aux décharges du navire, qui tinrent les ennemis en respect, il put regagner son bord.

Le même jour, le vaisseau entra dans le golfe : et comme il rangeait la côte, on put distinguer sur le rivage plusieurs personnes qui demandaient par des signes à être embarquées. C'étaient la mère et les frères et sœurs de Napoléon.

On les transporta à Calvi, où ils trouvèrent l'hospitalité. La maison de Bonaparte, envahie par le peuple furieux, fut livrée au pillage. La famille n'avait dû son salut qu'à la prudence du corse Costa, à qui Napoléon, pour reconnaître ce service, fit un legs de 100,000 francs.

Les tentatives pour s'emparer d'Ajaccio furent vaines : abandonné par la flotte et rappelé enfin lui-même, Napoléon fit voile pour Calvi ; et de là il se rendit sur le continent français. On le reverra au siège de Toulon.

C'est ainsi que Paoli l'avait poussé dans le courant de l'histoire universelle. Deux hommes, ennemis mortels l'un de l'autre, Marbeuf et Pascal Paoli, le despotisme et la liberté, devaient donc fixer la carrière de Napoléon. Lorsqu'il devint consul et que son étoile se leva resplendissante sur le monde, l'étoile de Paoli avait depuis longtemps disparu. Il

y a un fait qui me cause une émotion profonde : A la nouvelle de l'élévation de Napoléon au consulat, le noble vieillard, proscrit, délaissé au fond de sa retraite de Londres, illumine sa maison avec une joie exempte d'égoïsme, oubliant ses griefs, espérant que le grand Corse deviendra un soutien pour l'humanité. Il dit dans une lettre : « Napoléon nous a vengés de ceux qui ont été la cause de notre ruine. Je souhaite seulement qu'il se souvienne de son pays. » Il resta dans l'exil ; Napoléon ne songea pas à l'en faire sortir : peut-être craignait-il par là de déplaire aux Français.

Au moment de sa fortune, Napoléon oublia sa petite patrie, ingrat comme tous les parvenus qui n'aiment pas à s'entendre rappeler le lieu obscur de leur naissance. Il ne fit rien pour son pauvre pays, et les Corses s'en souviennent. Ils se disent encore que l'empereur demanda un jour sèchement à un compatriote qui s'était présenté à lui : « Eh bien ! que fait-on en Corse ? Est-ce qu'on s'y assassine toujours ? »

Depuis l'époque où il quitta en fugitif son île natale, Napoléon ne la revit qu'une fois ; ce fut le 29 septembre 1799, à son retour d'Egypte. Il entra dans le port d'Ajaccio sur un vaisseau où se trouvaient aussi Murat, qui devait plus tard, en des circonstances bien différentes, s'éloigner de ces rivages, Eugène, Berthier, Lannes, Andreossi, Louis Bonaparte, Monge et Berthollet. Il ne voulait pas débarquer ; mais ses compagnons de voyage ayant exprimé le désir de connaître sa ville natale, il se rendit à leurs prières ainsi qu'à celles des Ajacciens. Un homme qui, dans son enfance, avait assisté à ce débarquement me dit : « Voyez-vous, cette place était couverte d'une foule délirante, les fenêtres, les toits des maisons fourmillaient de curieux : tout le monde voulait voir l'homme étrange qui naguère encore n'était ici qu'un officier ordinaire, que l'un des chefs démocrates de notre petite cité. Il descendit à la *Casa Bonaparte*, puis alla se

promener sur la Place du Diamant.... Il faut que je vous raconte une anecdote qui lui fait honneur : « Lorsque Napoléon vivait à Ajaccio, il était en butte à la haine des prêtres et des aristocrates. Voulant un jour rentrer chez lui (il se trouvait précisément au coin de cette rue), il voit un abbé, mon parent, qui de sa fenêtre l'ajuste avec une carabine. Napoléon se baisse aussitôt et la balle, passant par dessus sa tête, va frapper le mur...... Encore un peu, et l'empereur était perdu pour le monde. Or, le général Bonaparte rencontra ce même prêtre sur la Place du Diamant. L'abbé fit mine de l'éviter en passant de l'autre côté de la rue ; mais Napoléon courut lui tendre la main, et lui rappela gaiement leur ancienne aventure. Voyez-vous, en cela il ne fut point Corse;... il est vrai que les grands hommes oublient facilement les offenses. » Mais Napoléon se montra bien Corse en faisant fusiller le duc d'Enghien. Ce fut là le fait d'un bandit : son unique explication se trouve dans la *vendetta* qui permet de tuer tous les membres d'une famille ennemie. Napoléon ne pouvait démentir entièrement son origine. Comme un grand nombre de ses compatriotes, il aima le romanesque, le théâtral, l'aventureux : l'Egypte, la Russie, l'Ile-d'Elbe, ce sont autant de scènes de son histoire où il n'apparaît qu'un grand aventurier de génie.

A Ajaccio il alla faire une partie de chasse avec ses compagnons, et passa une journée à Milelli, où il avait écrit autrefois son pamphlet contre Buttafuoco. Que d'exploits admirables n'avait-il pas semés sur son passage ! que de princes et de peuples son glaive redoutable et sa parole foudroyante n'avaient-ils pas abattus ! Il appela ses bergers, récompensa richement ce Zampaglino qui l'avait aidé à faire son premier coup d'Etat, leur distribua ses troupeaux et ses champs. Sa pauvre nourrice Camilla Ilari accourut aussi ; elle l'embrassa en pleurant, lui offrit une bouteille de lait et lui dit simplement : « Mon fils, je t'ai donné le lait de mon cœur, prends

maintenant celui de mes chèvres. » Napoléon lui donna une maison confortable et une riche campagne ; quand il fut devenu empereur, il y joignit une pension de 3,600 francs. — Après être resté six jours à Ajaccio, il fit voile pour la France.

Depuis cette époque, il ne revint plus dans son île natale ; mais le sort la fit surgir encore une fois à ses yeux lorsque, écarté de l'histoire, dont il ne servait plus les desseins, il se trouva triste et abattu sur le rocher de l'Ile-d'Elbe. L'amère destinée lui montra alors le lieu obscur d'où, enfant de la fortune, il s'était élancé dans le monde.

A Sainte-Hélène, ses pensées s'envolaient toujours vers la Corse. Les moribonds aiment à revenir sur leur vie passée, à s'arrêter surtout aux images de leur enfance. Napoléon à Sainte-Hélène parlait beaucoup de son pays. Il dit un jour en dictant ses mémoires : « Aux temps du Consulat et de l'Empire, mes braves Corses n'étaient pas contents de moi. Ils me reprochaient d'avoir négligé mon pays... J'étais entouré d'ennemis et surtout de jaloux. On considérait toute faveur accordée aux Corses comme une injustice, comme un vol au préjudice des Français. La conduite que m'imposa alors la politique a éloigné de moi mes compatriotes et les a refroidis à mon égard. Je le regrette, mais je ne pouvais agir autrement. Lorsque les Corses me virent malheureux, maltraité par tant de Français ingrats, en butte aux attaques de l'Europe coalisée, ils oublièrent tous mes torts, car ils conservent encore intactes leurs mâles vertus : si j'y avais consenti, ils se seraient sacrifiés pour moi.... Que de souvenirs la Corse m'a laissés ! Je songe toujours avec délices à ses beaux sites, à ses montagnes ; il me semble respirer encore son air embaumé. J'aurais amélioré le sort de ma belle Corse, j'aurais fait le bonheur de mes compatriotes ; mais les revers sont venus, et je n'ai pu mettre mes projets à exécution. »

La première demande que Napoléon adressa au corse

Antomarchi, son médecin, en le voyant entrer chez lui à Sainte-Hélène, fut celle-ci : « Avez-vous un Filippini? » Les Corses l'ont constamment suivi en foule dans son aventureuse carrière ; il en éleva un grand nombre aux honneurs, entre autres Baciocchi, Arena, Cervoni, Arrighi, Saliceti, Casabianca, Abbatucci, Sebastiani. Jusqu'à son dernier soupir, il aima tendrement Colonna-Cesari lui-même, son ancien adversaire politique et l'ami dévoué de Paoli ; et Colonna resta attaché à Napoléon sans renier son amour pour Paoli. Ce fut lui qui le premier connut les projets de fuite de l'Ile-d'Elbe, lui que, dans son testament de Sainte-Hélène, l'empereur chargea de prendre soin de sa mère. Colonna s'acquitta scrupuleusement de cette mission : jusqu'à la mort de Madame Letizia, il resta auprès d'elle comme un intendant et un ami. Puis il se retira à Vico près d'Ajaccio.

Ce fut des mains d'un Corse que Napoléon expirant reçut l'extrême-onction, des mains de l'abbé Vignali, qui plus tard périt assassiné dans son pays. Il mourut au milieu de ses compatriotes, qui n'avaient pas voulu abandonner leur frère dans le malheur.

CHAPITRE VII

DEUX CERCUEILS

> Qu'est devenu le trône du plus grand des rois? — Où sont tous ces héros sublimes? — Tu passes; le monde reste, — et personne n'en a encore éclairci le mystère. — Son cours est pour nous plein de sages leçons. — Pourquoi donc y prenons-nous si peu garde?
>
> FIRDUSI.

L'histoire de Napoléon, son brillant empire, les peuples et les princes que cet astre lumineux entraîna dans son cours rapide, le flot d'événements et de destinées qu'il jeta sur le monde, toutes ces images se représentent à ma pensée dans sa maison où règne maintenant le silence de la mort, et je ressens une tristesse mêlée de contentement.

Toutes ces passions prodigieuses qui engloutirent la moitié de l'univers sans être assouvies, que sont-elles devenues? Qu'agitent-elles encore? Elles ne sont plus qu'un rêve, qu'un vieux conte dont le Temps, comme une vieille nourrice, amuse ses enfants. Rendons grâces au Temps! C'est la puissance tranquille, merveilleuse, qui nivelle tout, même les souverains dont le front semblait toucher au ciel. C'est l'ostracisme le plus salutaire, le seul vrai.

Napoléon, où est-il? Qu'a-t-il laissé derrière lui?...

Un nom et une relique, qu'adore maintenant un peuple facile à éblouir. De l'autre côté du Rhin, ils me semblent

renouveler aujourd'hui en l'honneur de Napoléon les solennités funèbres de 1821. Les trépassés ne reviennent plus. Après les dieux, les fantômes ; après le drame, la parodie... Une odeur cadavéreuse se répand dans le monde depuis que là-bas on remue un mort.

Je quittai la maison de Letizia pour entrer dans sa chapelle funéraire.

La rue du Roi de Rome mène à la cathédrale d'Ajaccio. C'est une église d'un style lourd avec une façade sans relief; au-dessus du portail est une armoirie presque entièrement effacée, sans doute celle de la République de Gênes. L'intérieur est bariolé et passablement rustique. Des piliers massifs le divisent en trois nefs ; la coupole est petite ainsi que l'abside.

A droite, près du Chœur, est une petite chapelle tendue de noir. Deux sarcophages, recouverts de velours noir, s'y trouvent devant un autel orné comme dans les villages. Des candélabres en bois s'élèvent à la tête et au pied de chaque cercueil, au-dessus duquel pend une petite lampe... éteinte. Sur le cercueil de gauche sont placés un chapeau de cardinal et une guirlande d'immortelles ; sur celui de droite une couronne impériale et une guirlande d'immortelles.

C'est là que reposent le cardinal Fesch et Madame Letizia. Leurs dépouilles y furent transportées, en 1851, de leurs tombeaux d'Italie. Letizia, morte le 2 février 1836 dans son palais romain de la Place de Venise, avait été ensevelie dans une église de la ville de Corneto, près de Rome.

Dans ces tombeaux aucun marbre, aucune œuvre d'art, aucun ornement, — rien ne vient relever la fosse où gît celle qui donna au monde un empereur, trois princesses et trois rois.

A la vue de la chapelle funéraire de Letizia, je fus frappé de l'ironie inconsciente et du sens profondément tragique qui se cachent dans sa rustique simplicité. Ce tombeau royal

ressemble à un décor d'opéra. Le sarcophage repose sur un haut piédestal en bois ; les lourds candélabres sont en bois ; l'or qui les recouvre n'est qu'une mince feuille. On dirait que la tenture de la chapelle est du velours ; ce n'est que du taffetas ordinaire, et ses longues franges en argent ne sont que du papier argenté. Cette couronne impériale posée sur le cercueil paraît en or; c'est du bois légèrement doré. Il n'y a que la guirlande d'immortelles de Letizia qui ne soit point fausse.

On m'a dit que cette chapelle funéraire n'était que provisoire, et qu'on allait construire une nouvelle cathédrale où l'on élèverait un tombeau grandiose à la mère de Napoléon. Mais on attendra longtemps, car les Corses ne sont pas riches. Pour moi, j'en serais fâché. Les braves Ajacciens ne se doutent pas de la pensée profonde de leur modeste monument. Cette chapelle contient pour les hommes une grande leçon.... Qu'étaient donc les couronnes de Letizia et de ses enfants ? Ils ne furent princes que pendant une courte soirée ; puis, jetant la pourpre et le sceptre, ils disparurent dans les coulisses. Aussi, l'histoire même semble avoir mis sur le cercueil de la fille de Ramolino, de la modeste bourgeoise d'Ajaccio, une couronne en clinquant. N'y touchez pas ! pour être fausse, elle n'en est pas moins belle, ainsi que la fortune des rois bâtards que cette femme a enfantés.

Jamais depuis que le monde existe, le cœur d'une mère n'a pu battre plus fortement que celui de la femme couchée dans ce cercueil. Elle vit ses enfants s'élever l'un après l'autre aux sommets les plus radieux de la grandeur humaine, puis en être précipités tour à tour. Elle a payé sa dette à la Destinée.

Quel sort immérité ! Ah ! comment dans le sein joyeux d'une jeune femme frivole peuvent donc germer ces infernales puissances qui dévorent tant de peuples et tant de cités ?....

CHAPITRE VIII

POZZO-DI-BORGO

La maison où Murat fugitif alla autrefois se loger à Ajaccio est devenue un palais ; et l'armoirie qui en surmonte le portail nous apprend qu'il appartient aux Pozzo-di-Borgo. Il se trouve dans la Rue du Roi de Rome. Après les Bonaparte, les Pozzo-di-Borgo sont les plus illustres personnages que cette ville ait produits : appartenant à une noblesse ancienne, ils s'étaient, bien avant les premiers, fait un nom dans l'histoire de leur île. Au seizième siècle ils se distinguèrent au service des Vénitiens. Le poète corse Biagino di Leca qui, dans un poème épique, *L'Ornano Marte*, a célébré les exploits d'Alphonse Ornano, parle avec éloge de plusieurs Pozzo-di-Borgo et prédit à leur lignée une gloire immortelle.

Cette famille a acquis une importance européenne par le comte Carlo Andrea, l'ami de Paoli, l'implacable adversaire de Napoléon. Il était né à Alata près d'Ajaccio. Comme Charles Bonaparte, il avait fait ses études à l'université de Pise, et s'était signalé en Corse d'abord par ses idées démocratiques et révolutionnaires, puis par son attachement à Paoli. Elu en 1791 député d'Ajaccio, il devint plus tard procureur syndic dans son pays, le bras droit de Paoli. Lorsque la Corse se fut unie à l'Angleterre, cet habile diplomate arriva à la présidence du Conseil d'Etat sous le vice-roi Elliot ; et en cette qualité, il chercha, dit-on, à grandir son

influence auprès des Anglais au détriment de Paoli, son bienfaiteur. Puis il quitta la Corse, visita plusieurs fois Londres, Vienne, la Russie, Constantinople, la Syrie, parcourant le monde et les cours, comme autrefois Sampiero, et cherchant partout avec une activité infatigable à attiser les colères contre Napoléon. Ce dernier le poursuivait également de sa haine ; il aurait bien voulu tenir dans ses mains cet ennemi implacable qui venait insidieusement traverser tous ses projets. Après la paix de Presbourg, il demanda son extradition : s'il l'avait obtenue, il eût procédé envers Pozzo-di-Borgo, comme autrefois Charles XII envers Patkul. Cette inimitié est une *vendetta* corse, la haine corse transportée dans l'histoire. Ce fut Pozzo-di-Borgo qui décida Bernadotte à se déclarer contre Napoléon ; lui qui poussa les alliés à marcher aussitôt sur Paris ; lui qui écarta le roi de Rome ; lui encore qui, au Congrès de Vienne, demanda avec insistance l'éloignement de Napoléon de l'Ile-d'Elbe et sa rélégation dans une île lointaine. A Waterloo il parut en armes contre son grand adversaire, et fut blessé dans la bataille. Lorsque enfin son ennemi tomba enchaîné sur le roc de Sainte-Hélène, le diplomate, dans la satisfaction de sa vengeance, prononça cette fière et terrible parole : « Je n'ai point tué Napoléon ; j'ai jeté sur lui la dernière pelletée de terre. »

Pozzo-di-Borgo recueillit une couronne de comte russe, ainsi que l'honneur d'être le ministre résident de toutes les Russies à la Cour de France. Vivant à Paris, il fit une guerre ouverte à la réaction, et s'attira par là l'animosité des cours européennes. Dans sa longue carrière, il fut et resta toujours Corse. Jamais, me dit-on, il ne renia les mœurs de son pays. Il aimait son île natale, et on pourrait presque dire qu'en cela il combattait encore Napoléon ; il lui enleva à son profit la reconnaissance de ses compatriotes. Napoléon négligea entièrement la Corse ; Pozzo-di-Borgo fit beaucoup pour elle en publiant à ses frais une édition de ses deux historiens

nationaux, Pietro Cirneo et Filippini. C'est à lui que Gregori a dédié son recueil des *Statuts*. Le nom de Pozzo-di-Borgo brille ainsi sur les trois monuments les plus considérables de l'histoire corse et ne périra pas. Sa bienfaisante activité et ses largesses envers les Corses égalèrent son immense fortune. Il mourut dans la vie privée à Paris, le 15 février 1842, à l'âge de 74 ans, séparé, dégoûté du monde, malade d'esprit. Ce fut l'un des diplomates les plus habiles et les plus sagaces de notre siècle.

Sa fortune passa à ses neveux,qui ont acquis de grands domaines aux environs d'Ajaccio. L'un d'eux a été assassiné naguère non loin de la ville. Il était le distributeur des bienfaits du comte Carlo Andrea et, comme tel, il s'était rendu odieux par des injustices. Il avait en outre, paraît-il, séduit une jeune fille et refusé de payer à la famille de la victime une forte indemnité. Les parents offensés résolurent sa mort. Lorsqu'un jour il revenait de sa villa à Ajaccio, des hommes entourèrent sa voiture en lui criant : « Neveu de Carlo Andrea, mets pied à terre ! » L'infortuné descendit aussitôt. Les meurtriers exécutèrent leur forfait, de sang-froid, en plein jour, publiquement, comme l'arrêt de la justice populaire contre un criminel. Le blessé respirait encore. Les assassins le transportèrent mourant dans sa voiture, et ordonnèrent au cocher de retourner à la ville afin que le neveu d'Andrea Pozzo-di-Borgo pût mourir dans son lit. Puis ils s'enfoncèrent dans le makis, où, quelque temps après, ils périrent en luttant contre les gendarmes.

C'est là un trait de terrible justice, tel qu'on en voit souvent dans le pays des Corses. J'en rapporterai ici un autre exemple. C'est un fait remarquable, émouvant, qui s'est passé à Alata, lieu natal des Pozzo-di-Borgo, à quelques milles d'Ajaccio.

LE BRUTUS CORSE

Le régiment de Flandre, envoyé par les Français au secours de Gênes, se trouvait à Ajaccio. Deux grenadiers de ce corps vinrent à déserter. Ils s'enfuirent dans les montagnes d'Alata et se tinrent cachés au milieu de ces contrées sauvages, implorant la compassion et l'hospitalité des pauvres pasteurs.

Sainte est l'antique loi de l'hospitalité. La violer, c'est devenir, devant Dieu et devant les hommes, un Caïn.

Lors donc que le printemps fut venu, quelques officiers du régiment de Flandre allèrent chasser dans ces montagnes. Ils passèrent près du lieu qui servait de retraite aux déserteurs. Il y avait là un jeune berger qui faisait paître son troupeau de chèvres. Monsieur de Rozières, colonel du régiment, s'avança vers lui, demandant si par hasard ces lieux ne cachaient pas deux grenadiers. « Je ne sais, » dit le jeune pâtre avec quelque embarras. M. de Rozières conçut des soupçons. Il menaça l'enfant de l'emmener en prison à Ajaccio, s'il ne disait la vérité.

Le petit Joseph (c'était le nom du berger) prit peur : il ne dit rien, mais tout tremblant, il montra du doigt la cachette des fugitifs. On ne le comprit pas. « Parle donc ! » lui cria l'officier avec impatience. Et Joseph, sans répondre davantage, désigna encore l'endroit. Les autres officiers lâchèrent leurs chiens, en courant au lieu indiqué : ils pensaient peut-être y trouver quelque gibier que leur montrait le stupide enfant.

Les deux grenadiers, bondissant alors de leur cachette, s'enfuirent à toutes jambes ; mais ils furent poursuivis et arrêtés.

M. de Rozières donna à Joseph quatre beaux louis d'or pour son renseignement. Dès que le petit eut les pièces dans sa main, il se livra à une joie enfantine, oubliant les officiers, les soldats et le monde entier ; car il n'avait jamais vu briller de l'or. Il courut à sa cabane, appela son père, sa mère, ses frères ; et, au milieu des gesticulations de joie les plus folles, il leur montra son beau trésor.

« Comment as-tu gagné cela, Joseph ? » lui demanda son père. L'enfant le raconta. A chaque mot de son fils, la figure du berger devenait plus sombre ; les frères palpitaient d'effroi, et quand il eut achevé son récit, Joseph lui-même était pâle comme la mort.

Sainte est l'antique loi de l'hospitalité. La violer, c'est devenir, devant Dieu et devant les hommes, un Caïn.

Le vieux berger jeta un regard terrible à son fils tremblant, et sortit de la cabane pour appeler ses proches. Lorsqu'ils furent tous réunis, il leur exposa le cas, et leur dit de juger. Quant à lui, il trouvait que son fils était un traître qui venait de déshonorer sa famille et son pays.

Les parents furent unanimes à décider que Joseph avait mérité la mort.

« Malheur à moi et à mon fils ! s'écria le berger avec désespoir. Malheur à ma femme qui m'a engendré un Judas ! »

Ils prirent donc avec eux l'enfant, et l'emmenèrent dans un endroit écarté, près des murs de la ville.

« Attendez, dit le vieux berger, je vais de ce pas chez le commandant lui demander la vie des déserteurs. Si je l'obtiens, que mon fils vive aussi. »

Le vieillard courut chez M. de Rozières. Il se jeta à ses pieds, et le supplia en pleurant de faire grâce aux deux soldats. M. de Rozières considéra le berger avec étonnement : il ne pouvait comprendre cette pitié et ces larmes pour deux soldats étrangers.

« La désertion est punie de mort, s'écria-t-il ; ainsi le veut la loi. »

Le vieillard se leva, et s'éloigna en soupirant.

Il retourna aux remparts, à la place où les parents l'attendaient avec l'infortuné Joseph.

« Tout a été vain ! dit-il ; mon fils, il faut que tu meures. Meurs en brave, adieu ! »

L'enfant se mit à pleurer ; puis il se résigna. On alla chercher un prêtre pour le confesser, et lui donner les secours de la religion.

C'était justement l'heure où les deux grenadiers mouraient sous les verges. Le pauvre Joseph alla se placer avec calme contre les remparts. Les parents firent feu, et il tomba foudroyé.

Son vieux père prit alors les quatre louis qu'il donna au prêtre en s'écriant : « Allez chez le commandant, et dites-lui : « Monsieur, nous sommes de pauvres et honnêtes bergers ; nous vous rendons le prix de Judas, après avoir fait justice de celui qui l'a reçu de vos mains. »

Sainte est la loi de l'hospitalité. La violer, c'est devenir, devant Dieu et devant les hommes, un Caïn.

On conserve toujours à Alata et à Ajaccio le souvenir le plus vif de l'action magnanime accomplie en 1794 par une femme de la famille Pozzo-di-Borgo. Je vais la raconter aussi.

MARIANNA POZZO-DI-BORGO

A Appietto, près d'Ajaccio, le peuple fêtait un jour le carnaval. D'après un ancien usage, qui existe encore dans l'île, le Roi Carnaval, une couronne d'or sur la tête, entouré de ses ministres, siégeait au milieu de la Place du marché. Autour de lui étaient dressées des tables avec des fruits, des mets de toute sorte et du vin à profusion. Le Roi avait levé, ce jour-là, de rudes tailles sur ses sujets ; car Sa Majesté carnavalesque a le droit, en Corse, d'imposer les familles du village selon leurs moyens, de leur demander, pour la fête populaire, des vivres et des boissons.

On but donc bravement, et l'on fit chère lie. Les cithares et les violons allèrent leur train, et la jeunesse courut à la danse.

Soudain, au milieu de l'allégresse, on entend un coup de feu suivi d'un cri de douleur, et la foule se disperse aux quatre vents.

Une affreuse cohue se produit sur la Place du marché : le jeune Felice Pozzo-di-Borgo gît baigné dans son sang. Il est tombé sous la balle d'Andrea Romanetti qu'il a offensé ; et l'assassin a gagné le makis.

On transporte le jeune homme inanimé dans la maison de sa mère ; et les femmes entonnent leur *lamento*.

Marianna, mère de Felice, était veuve ; dans sa vie, elle

avait éprouvé bien des malheurs. Lorsqu'on eut enseveli son fils, elle ne pleura plus ; elle ne songea qu'à le venger, car c'était une vaillante femme, issue de l'antique famille des Colonna d'Istria.

Marianna quitte sa robe et s'habille en homme : elle se couvre du *pelone*, se coiffe du bonnet phrygien, ceint la *carchera*, le pistolet et le poignard, et s'arme d'un fusil à deux coups. Elle ressemble en tout aux rudes paysans de ses montagnes ; mais une riche ceinture écarlate, la fine bordure en velours du *pelone*, et le manche élégant, incrusté d'ivoire et de nacre, du poignard disent bien qu'elle est de noble maison.

Elle se met à la tête des siens, et poursuit sans relâche le meurtrier de son fils. Andrea Romanetti fuit de buisson en buisson, de grotte en grotte, de montagne en montagne.

Pendant une nuit ténébreuse, le fugitif cherche un abri au village de Marchesaccia, dans sa propre maison. Une jeune fille, de la famille ennemie, l'y découvre et en donne avis aux siens. Marianna accourt ; les parents cernent la maison. Romanetti se défend en brave ; mais les munitions viennent à lui manquer, et ses ennemis ont déjà escaladé le toit pour pénétrer dans la maison. Il reconnaît qu'il est perdu, et ne songe plus qu'au salut de son âme, car il est pieux et craint le Seigneur.

« Arrêtez ! crie-t-il aux agresseurs ; je vais me rendre, mais promettez-moi d'abord de me laisser confesser avant de mourir. »

Marianna le promet.

Romanetti paraît alors, et se livre.

On l'emmène au village de Teppa en passant devant la maison du curé Saverio Casalonga. Marianna appelle le prêtre et le prie, au nom du ciel, de venir recevoir la confession de Romanetti qui va mourir.

L'ecclésiastique l'implore avec des larmes pour la vie de

l'infortuné : les supplications sont vaines. Il reçoit la confession, et pendant ce temps Marianna, à genoux, prie pour le repos de l'âme du meurtrier de son fils.

La confession achevée, les Pozzo-di-Borgo conduisent Romanetti hors du village, et l'attachent à un arbre.

Ils lèvent leurs fusils ;... mais soudain Marianna se précipite vers eux. « Arrêtez ! leur crie-t-elle, au nom du ciel, arrêtez ! » Et courant à l'arbre, où Romanetti est attaché, elle embrasse le meurtrier de son fils en disant : « Je lui pardonne ; Dieu le veut. Il m'a rendu la plus malheureuse des mères ; mais j'exige qu'à l'avenir vous ne lui fassiez aucun mal. Tuez-moi plutôt que lui ! » Et elle continue à entourer de ses bras, à couvrir de son corps son ennemi palpitant.

Le prêtre survint. On n'avait plus besoin de ses paroles. On détacha Romanetti ; et dès lors il fut libre, et sa tête devint sacrée pour les Pozzo-di-Borgo qui ne touchèrent plus à un seul de ses cheveux.

CHAPITRE IX

ENVIRONS D'AJACCIO

J'ai parcouru les environs d'Ajaccio. L'étroit espace ne permet ici en réalité que trois promenades : l'une au nord, le long du rivage ; une autre dans l'intérieur, sur la route de Bastia ; une troisième de l'autre côté du golfe, dans la direction de Sartène.

Il y en a bien une quatrième ; mais elle est partout limitée par les montagnes, et on ne peut la faire qu'en suivant les sentiers qui bordent les vignes des coteaux. C'est là que l'on voit à chaque pas ces singuliers postes d'observation, appelés *Pergoliti*, qui sont particuliers à Ajaccio. Ils consistent en quatre jeunes pins portant à leur sommet une hutte avec un toit de chaume et où le garde peut se coucher. Le gardien porte le superbe nom de *Barone*. Il est armé d'un fusil à deux coups, et de temps en temps il donne de la conque marine ou tire un son aigu d'un sifflet en terre glaise pour avertir de sa présence et mettre en fuite les voleurs de raisins.

Un aimable vieillard m'invita un soir à sa vigne, sur la colline de San-Giovanni. Il me chargea de raisin muscat, cueillit pour moi des amandes, des figues et des prunes succulentes, qui brillaient partout au milieu des pampres verts. Il m'avait vu venir sur le chemin, et, suivant la bonne habitude hospitalière du pays, il m'avait appelé dans son jardin. C'était un brave père de famille, touchante image de la vieillesse, comme nous la voyons représentée dans les

poèmes du temps de Gleim, qui, dans leur simplicité de convention, ont parfois plus de vraie philosophie que les plus savants poèmes de notre époque. Y a-t-il une plus belle figure humaine que celle d'un joyeux vieillard au milieu des arbres qu'il a plantés dans sa jeunesse, et dont il distribue aimablement les fruits aux voyageurs fatigués? Oui, c'est ainsi que devrait se passer la vie humaine: paisible et bienfaisante.

Le vieillard ne tarissait pas en éloges sur ses fruits, et me disait comment il fallait s'y prendre pour en produire de savoureux.

On donne ici aux cépages une hauteur de quatre à cinq pieds en les appuyant aux échalas, comme les haricots ; en général, il y en a quatre dans une même excavation quadrangulaire, à peu de distance l'un de l'autre et réunis à leur extrémité.

Les raisins étaient abondants, mais en partie malades de l'oïdium. C'est dans cette vigne que j'ai vu pour la première fois les fruits mûrs du figuier de Barbarie. Après la floraison, ce fruit vient vite à maturité. Il a une couleur jaunâtre ; on enlève l'écorce, et l'on trouve alors une pulpe, remplie de pépins, d'un goût douceâtre assez peu agréable. On a déjà commencé à en tirer du sucre. Cette espèce de cactus, que l'on rencontre partout aux environs d'Ajaccio, a une puissance de végétation extraordinaire. Une feuille jetée sur le sol y prend aussitôt racine, et forme une nouvelle plante. La plus maigre nourriture lui suffit ; la moindre poussière la fait vivre et pulluler.

Une villa, en forme de palais, avec des tourelles gothiques et de grandes aigles impériales en pierre, s'élève près de San-Giovanni. C'est la villa du prince Baciocchi.

La petite plaine fertile qui s'étend plus loin à l'extrémité du golfe s'appelle Campo-di-Loro. Le souvenir d'un triste événement qui s'y passa à l'époque des guerres génoises

semble planer comme un sombre fantôme au-dessus de ce *champ d'or*. Vingt et un bergers de Bastelica, de vigoureux compatriotes de Sampiero, s'y étaient rangés en bataille. Ils tinrent longtemps tête à 800 Grecs et Génois ; mais enfin accablés par le nombre, acculés dans un marais, ils furent tous massacrés, à l'exception d'un jeune homme qui fit le mort et se cacha sous les cadavres. Mais les Génois venus pour couper les têtes des ennemis, qu'ils voulaient planter sur les murs de la citadelle, découvrirent le jeune berger, et l'emmenèrent au Lieutenant génois. Condamné à la peine capitale, ce dernier survivant des vingt et un guerriers de Bastelica fut d'abord conduit par les rues d'Ajaccio avec six têtes de ses compagnons d'armes suspendues à son corps en guise d'ornement, puis écartelé par le bourreau : ses chairs informes, exposées sur les remparts, servirent de pâture aux corbeaux.

Au bout de cette plaine est le Jardin botanique établi par Louis XVI et destiné tout d'abord à la culture des plantes exotiques, qu'on voulait acclimater en France. C'est Charles Bonaparte qui en fut le premier directeur. Protégé par des collines contre les vents froids et exposé au chaud soleil du midi, ce jardin possède des arbres superbes qui croissent en pleine terre avec une puissance merveilleuse. On y voit, comme au Mexique, la cochenille se développer sur les figuiers de Barbarie. Cet établissement touche à la route de Bastia, où règne la plus grande animation, surtout le soir quand le monde quitte les travaux des champs pour rentrer à la ville.

Je prenais plaisir à m'asseoir au bord du golfe et à considérer les passants. Les femmes sont ici bien faites et ont des traits fins et délicats. Je fus souvent frappé de la douceur de leur regard et de la blancheur de leur peau. Elles portent le *mandile* noué autour de la tête : le dimanche, il est en gaze blanche, et se détache coquettement sur la noire *faldetta*.

Les paysannes sont généralement coiffées de chapeaux de paille arrondis à calotte très basse. Elles y placent un coussinet, et portent ainsi de lourds fardeaux avec la plus grande désinvolture du monde. Comme les Italiennes, les femmes corses se distinguent par leur grâce naturelle. Je rencontrai un jour une jeune fille qui se rendait à la ville avec des fruits. Je la priai de m'en vendre. Elle déposa aussitôt sa corbeille, et de l'air le plus aimable elle me pria d'en manger à mon gré, et refusa avec délicatesse l'argent que je lui offris en retour. Elle était cependant bien pauvrement vêtue ! Toutes les fois que je la rencontrais ensuite à Ajaccio, elle répondait à mon salut avec une grâce qui aurait fait honneur à une demoiselle de noble maison.

Un homme galope devant moi. Sa gentille épouse vient peut-être de passer à pied, une lourde charge de ramilles ou de fourrage sur la tête, et ce paresseux revient des montagnes où il s'est uniquement occupé de *vendetta*. Quand on voit ces demi-sauvages à cheval, par trois, par six, ou seuls, armés de leur fusil à deux coups, on croirait vraiment qu'ils sont en état de guerre. Le laboureur lui-même, assis sur sa charrette chargée de foin, porte le mousquet en bandoulière. En une demi-heure j'en ai compté 26 sur la route avec leur fusil à deux coups ; ils se rendaient à Ajaccio. Ces populations sont tenues en Corse pour les plus batailleuses de l'île.

Ces cavaliers ont l'air martial, et produisent souvent un effet pittoresque ; mais parfois aussi ils sont horriblement vilains et même comiques : qu'on se figure sur de petites bêtes de petits hommes de la taille de Napoléon, aux cheveux et à la barbe noirs, au teint bronzé, à la veste et au pantalon de couleur sombre et velus ; portant en bandoulière un fusil à deux coups, en sautoir une gourde jaune et ronde, ordinairement remplie d'eau, et un petit havre-sac en peau de chèvre ou de renard où sont entassés pêle-mêle du pain, du fromage et des objets de première nécessité, et à la cein-

ture une cartouchière en cuir qui laisse flotter une longue blague à tabac, ordinairement en peau de chat.

Tel est donc le cavalier corse équipé, badaudant tout le jour par la campagne, pendant que son épouse travaille péniblement. J'en voyais parfois deux sur la même bête ; ils la poussaient sans pitié, et lorsqu'ils passaient près de moi au galop, ils jetaient de grands cris ; et moi, considérant ces hommes robustes, puis le beau rivage du golfe où ne s'élève pas un hameau, je ne pouvais me défendre d'un mouvement de dépit. Leur sol pourrait porter des fruits sans nombre et il ne produit que des oliviers sauvages, du romarin, des ronces et des chardons !

Du côté nord la promenade au bord du golfe est très agréable. Par la plus légère brise, les vagues viennent s'y briser sur les écueils de granit qu'elles inondent de leur blanche écume. A droite, surgissent des montagnes ; couvertes de bois d'oliviers près de la ville, elles deviennent plus loin nues et désertes, jusqu'au Cap Muro.

C'est là que sur le rivage s'élève la petite Chapelle des Grecs. On n'a pas su me dire pourquoi on l'appelle ainsi, car elle porte le nom de la famille de Pozzo-di-Borgo (Puteo Burgensi) inscrit sur une plaque de marbre. Peut-être l'avait-on cédée aux Grecs, quand ils émigrèrent à Ajaccio.

Les Génois avaient établi une colonie de Maïnotes plus loin, à Paomia, au nord d'Ajaccio. Ces hommes laborieux furent constamment l'objet des menaces des indigènes. Pleins d'animosité contre ces intrus, dont les plantations étaient déjà prospères, les Corses tombèrent un jour sur eux, tuant le laboureur auprès de sa charrue, le vigneron dans sa vigne, et dévastant leurs champs et leurs vergers. En 1731, les pauvres Grecs, chassés de leur établissement, s'enfuirent à Ajaccio ; et les Génois, auxquels ils restèrent toujours fidèles, en formèrent trois compagnies. Lorsque l'île fut soumise à la France, on leur céda Cargese en

toute propriété. Ils firent prospérer ce petit territoire; mais à peine commençaient-ils à s'y sentir à l'aise, que les Corses les assaillirent de nouveau en 1793, incendiant leurs maisons, détruisant leurs troupeaux, arrachant leurs vignes; et les Maïnotes furent de nouveau contraints de se réfugier à Ajaccio. En 1797, le général Casabianca ramena les malheureux proscrits à Cargese; et depuis cette époque ils y vivent tranquilles. Bien que se servant avec les indigènes de la langue du pays, ils parlent entre eux un grec corrompu. Cargese est sur la plage au nord d'Ajaccio, du côté des eaux de Vico et de celles de Guagno.

Sur la même côte septentrionale s'élèvent çà et là de nombreuses petites chapelles d'architecture très diverse, rondes, polygonales, à coupoles, en forme de sarcophages, de temples, entourées de murs blancs, au milieu des saules et des cyprès. Ce sont des tombeaux de famille. Les Corses n'aiment pas à être enterrés au cimetière public : comme les anciens patriarches, ils veulent reposer dans leur terre. Aussi l'île est-elle pleine de ces chapelles funéraires, qui donnent souvent plus de charme au paysage.

Je m'avançai vers le Cap Muro, où l'on voit, tout près du rivage, quelques rouges écueils de granit, appelés les Iles Sanguinaires, avec un phare et plusieurs tours d'observation du temps des Génois. J'y trouvai des pêcheurs occupés à retirer leur filet. Ils formaient deux groupes, de dix à douze hommes chacun, disposés à la file; et chaque groupe tirait un long cable qui retenait le filet. Chacune de ces cordes a une longueur de plus de 150 aunes; les pêcheurs s'y attellent péniblement et s'aident des mains et de la poitrine pour les amener à terre, où ils les entassent peu à peu en rouleaux élégants. Après trois quarts d'heure de travail, on déposa sur la plage une espèce de grande poche bouffante : on l'ouvrit et une foule de bêtes commencèrent à grouiller, à frétiller, à bondir, à ramper dans tous les sens; — il y avait surtout

des sardines ; les plus grands poissons, c'étaient les *razze* (raies), qui ressemblent un peu à notre flet de la Baltique. Leur longue queue pointue est munie d'un perfide aiguillon, que les pêcheurs ont l'habitude de couper en posant la raie à terre avec beaucoup de précaution.

Les indigènes sont aussi hardis en mer que sur leurs rochers. La montagne granitique et la mer forment le caractère de l'île et du peuple vaillant qui l'habite, divisé en deux classes fort anciennes et également vigoureuses, les bergers et les pêcheurs.

La pêche est très productive à Ajaccio comme dans tous les golfes du pays. En avril, le thon, suivant les côtes d'Espagne et de France, se montre dans le canal de la Corse. Le requin est son grand ennemi. Il n'est pas rare dans ces parages.

En revenant à Ajaccio de cette excursion au bord de la mer, j'entendis un coup de feu dans les montagnes. Un homme courut à moi et me demanda tout ému : « Avez-vous entendu le coup ?

— Oui, Monsieur.

— N'avez-vous rien vu ?

— Non, Monsieur.

Mon interlocuteur disparut.

Je vis passer deux gendarmes. Qu'était-ce ?.....

Peut-être là-haut sur la montagne quelqu'un gît maintenant baigné dans son sang ?

Les promenades de ce pays peuvent devenir bien dramatiques. On y est entouré d'un souffle de mort, et la nature même a ici le charme d'une sombre et mélancolique beauté.

LIVRE IV

CHAPITRE PREMIER

D'AJACCIO A LA VALLÉE D'ORNANO

La route d'Ajaccio à Sartène est entourée de sites remarquables et pleins d'originalité. Elle longe quelque temps le golfe, traverse la rivière de la Gravona et pénètre ensuite dans la vallée de Prunelli. Le golfe est partout également splendide : comme la route s'élève en spirale, il se montre aux yeux et disparaît tour à tour.

A l'embouchure du Prunelli s'élève une tour solitaire : c'est Capitello, que nous a fait connaître l'histoire de Napoléon.

Il n'y a ici qu'un petit nombre de villages, Fontanaccia, Sarrola, Cauro et quelques autres. Cauro, situé au milieu d'une contrée sauvage et pittoresque, riche en porphyre et en granit, se compose de maisons éparses, entourées de magnifiques vignobles qui leur forment une couronne de pampres verts.

A dix minutes de là se trouve le vallon rocailleux où Sampiero fut assassiné : des pics gigantesques s'y dressent tout autour, un sentier serpente dans le fond, que traverse un torrent sonore, et des chênes, des oliviers, d'âpres buissons couvrent la contrée. A quelque distance s'élèvent les

ruines du château de Ciglio où Sampiero passa la nuit qui précéda sa fin lamentable.

C'est en vain que j'ai cherché ici un signe qui marque au voyageur la place où le plus brave des Corses est tombé. Le vivant souvenir, tel est le seul monument de leur tragique et féroce histoire. Chaque pierre de cette île raconte leurs exploits; aussi, ils pourront bien se passer de colonnes et d'inscriptions tant que l'histoire nationale, comme une partie de leur propre nature, continuera à vivre en eux.

Quand on voit un peuple semer partout des monuments sur son territoire, on peut dire qu'il entre dans sa période d'épuisement. De nos jours, l'Italie est un vaste musée de colonnes commémoratives, de statues et d'inscriptions. Même sous ce rapport, les Corses sont restés un peuple primitif : ils conservent la tradition orale. Lorsque Paoli revint d'Angleterre, on voulut lui ériger une statue ; il s'y opposa.

Au bord du sombre ravin où le crime fut consommé, j'ai vu des images vivantes de Sampiero passer devant moi : c'étaient de vigoureux paysans avec leur bonnet phrygien rabattu sur le front, causant à la lumière du soleil. Je m'en approchai, et nous parlâmes ensemble du vieux héros. Le peuple lui a donné le plus glorieux surnom qu'un enfant du peuple puisse porter : il ne l'appelle que *Sampiero corso*. Les Corses ont marqué par là d'une manière frappante que Sampiero est l'expression de leur caractère national, l'incarnation du peuple lui-même. Dans cet homme de granit se résume toute la nature des insulaires : il en eut le courage farouche, l'ardent amour de la liberté et de la patrie, l'intelligence vive et pénétrante, la pauvreté fière et dédaigneuse, la rudesse et l'emportement, les passions volcaniques, l'esprit vindicatif, auquel, comme le More Othello, il sacrifia son épouse ; et pour qu'aucun des traits sanglants qui, sous le rapport psychologique, distinguent tant les Corses de nos jours, ne manquât à son histoire, *Sampiero corso* périt par la *vendetta.*

Vivant dans un siècle d'isolement politique, il put conserver entièrement le cachet populaire particulier à son île : avec Paoli, la démocratie corse prit un caractère cosmopolite, emprunté aux principes humanitaires de l'époque.

Comme nous l'avons vu, à la mort de Sampiero, son fils aîné, Alphonse d'Ornano, continua quelque temps la guerre contre Gênes ; puis il passa à l'étranger. En 1570, Catherine de Médicis le nomma colonel du régiment corse qu'elle avait à son service. Il se distingua souvent dans les batailles et dans les sièges sous Charles IX et sous Henri III. Après l'assassinat de ce roi, au nom duquel il gouvernait le Dauphiné, la Ligue s'efforça de gagner le Corse influent à sa cause. Mais Alphonse fut l'un des premiers à reconnaître Henri IV, dont il devint le plus ferme appui. Le roi le nomma maréchal de France, et en récompensa en outre le dévouement par son amitié. Il lui écrivit un jour : (1) « Mon cousin, ça été par votre dépesche que m'a rendue le sieur de la Tour présent porteur, que j'ay eu la première nouvelle de ce que vous avez si heureusement exécuté en ma ville de Romans..... Dieu me fait cette grâce que la pluspart de ces mauvaises intentions demeurent sans effet : après lui je sçay que nul n'a plus mérité en celle-cy, que vous qui vous estes comporté avec toute la prudence et valeur qui s'y pouvait désirer, dont je vous sçay très bon gré ; ce n'est que la continuation de vos procédures ordinaires, et du bon cœur qui accompagne tousiours vos bonnes intentions...... »

En 1594, Alphonse soumit aussi Lyon au roi, puis Vienne, ainsi que plusieurs villes de la Provence et du Dauphiné. Il était l'effroi de la faction hostile ; mais autant son génie militaire inspirait de crainte, autant sa

(1) Nous donnons le texte de l'original.

justice et son humanité lui attiraient l'estime publique. Il secourut de ses propres deniers un grand nombre de villes françaises que la peste et la guerre avaient ruinées. Il mourut à Paris en 1610, à l'âge de 62 ans ; sa dépouille repose à Bordeaux dans l'église de la Merci.

Des nombreux enfants qu'il eut de son épouse, fille de Nicolas de Pontevèze, seigneur de Flassan, un fils, Jean-Baptiste d'Ornano, devint comme lui maréchal de France ; mais disgracié à la suite d'intrigues de cour au temps de Richelieu, il fut jeté à la Bastille où il périt empoisonné, dit-on, par l'ordre de ce ministre. En 1670, s'éteignit la branche de la famille de Sampiero, qui était passée en France avec Alphonse.

Antoine-François d'Ornano, second fils de Sampiero, fit comme ce dernier une fin tragique. C'était celui-là même que la malheureuse Vannina, sa mère, avait emmené dans sa fuite de Marseille à Gênes et qu'elle avait encore auprès d'elle quand elle tomba victime de la fureur de son époux. Antoine-François vivait, comme son frère, à la cour de France. Jeune et ardent, il voulut voir le monde, et accompagna à Rome l'ambassadeur d'Henri III. Un jour, en jouant aux cartes, il eut une altercation avec l'un des seigneurs de l'ambassade, qu'il offensa par la violence de son langage. Le gentilhomme français dissimula son ressentiment de telle sorte que le jeune Ornano ne conçut aucun soupçon. On alla se promener à cheval au Colysée. A un certain moment Ornano, séparé de ses amis italiens, se trouva seul avec son domestique en présence de douze Français, six à pied et six à cheval. Son adversaire l'invita poliment à descendre pour visiter le Colysée. Ornano y consentit ; mais à peine eut-il mis pied à terre que les Français l'assaillirent traîtreusement. Déjà percé de plusieurs coups, le fils de Sampiero opposa une résistance héroïque à ses nombreux agresseurs. Il s'adossa à une colonne, et se défendit longtemps avec son épée ; enfin

il succomba. Ses meurtriers le laissèrent baigné dans son sang, et disparurent. Il mourut le lendemain sans laisser de postérité (1580).

J'ai visité à Rome le tombeau de ce dernier des fils de Sampiero : ainsi qu'un grand nombre de seigneurs de son pays, il repose à San Crisogono, église du Transtevere autrefois réservée aux Corses. Antoine-François d'Ornano était, paraît-il, le portrait vivant de son père ; il en avait non seulement le visage et la tournure, mais encore l'intrépidité, vertu qui distingua Sampiero au même degré que Fabricius. On sait que Pyrrhus essaya vainement d'effrayer le Romain par l'apparition soudaine d'un éléphant ; Soliman fit une tentative analogue et également inutile pour troubler le Corse. Voici ce que raconte la légende : Le sultan voulait voir par lui-même si ce qu'on disait de l'imperturbable sang-froid de Sampiero n'était point exagéré. Un jour qu'ils dînaient ensemble il fit tirer sous la table une pièce de deux au moment où le Corse portait la coupe à ses lèvres. Tous les regards étaient fixés sur Sampiero, qui ne sourcilla point : le coup de canon ne produisit pas sur lui plus d'effet que le bruit d'une tasse qu'un esclave aurait laissé tomber.

Plus loin, au nord de Cauro, se trouve le gros canton de Bastelica, séparé de celui de Zicavo par une chaîne de montagnes. Cette rude contrée rocailleuse, formée par le soulèvement de puissantes masses granitiques, pleine de vallées sauvages couvertes de chênes noueux et couronnées de pics gigantesques, que la neige blanchit çà et là, c'est la patrie de Sampiero. A Bastelica, ou plutôt à Dominicaccia, on montre encore la vieille masure où il est né : sa propre maison a été détruite par les Génois commandés par Etienne Doria. Ces lieux conservent de lui de nombreux souvenirs, que l'imagination populaire a consacrés en leur donnant des formes sensibles : ici c'est un rocher qui aurait gardé la trace de ses pas, là l'empreinte de sa carabine,

plus loin une grotte ou bien un chêne à l'ombre desquels il se serait assis.

Les habitants du val de Prunelli se distinguent par leur constitution robuste et leurs habitudes martiales : ce sont, en général, de rudes bergers, aux mœurs de fer, que la civilisation n'a pas encore pu entamer. Les hommes de Bastelica et ceux de Morosaglia ont toujours passé pour les plus vigoureux des Corses.

La crête de San-Giorgio sépare le val de Prunelli de la grande vallée du Taravo. Quand on a franchi le col (*bocca*) de cette montagne, on embrasse du regard les deux belles vallées d'Istria et d'Ornano, couvertes de villages. Elles sont arrosées par le Taravo, qui roule dans un lit de roche ses eaux impétueuses et sonores. C'est en vain que je cherche en Italie une vallée connue afin de mieux faire comprendre, par la comparaison, le caractère de ces paysages corses. Quelques parties des Apennins en donneraient peut-être une idée. Mais les montagnes et les vallées corses me semblent beaucoup plus grandioses, plus sauvages, plus pittoresques, par leurs bois de châtaigniers, leurs sombres rochers abrupts, leurs eaux écumantes, leurs noirs villages épars ; et le tableau devient vraiment incomparable quand les flots lumineux de la mer se montrent à l'horizon lointain.

C'est au milieu de ces montagnes que résidaient les antiques et nobles familles d'Istria et d'Ornano. La légende locale les fait descendre de cet Ugo Colonna dont j'ai parlé dans l'*Histoire des Corses*. Quelques tours et des châteaux en ruines se dressent encore en ces lieux, comme des images à demi effacées des vieux héros. Santa-Maria et Petreto sont les principaux cantons de la contrée.

Santa-Maria d'Ornano était jadis la résidence des Ornano. La piève s'appelait d'abord Ornano ; elle n'a pris que de nos jours le nom de Santa-Maria. Ces sites sont pleins de charmes, souriants avec leurs vertes collines, leurs frais pâtu-

rages et leurs paisibles bois d'oliviers. C'est là que naquit la belle Vannina ; sa haute et sombre maison, en forme de tour, pittoresquement perchée sur un roc, domine encore la vallée. Un peu plus loin s'élèvent les ruines d'un château construit par Sampiero, et, tout près, une chapelle où le farouche soldat allait entendre la messe. On dit pourtant qu'il se contentait parfois de se mettre à la fenêtre quand on officiait. Ce château est de 1554.

CHAPITRE II

D'ORNANO A SARTÈNE

Le Taravo sert de limite entre la piève d'Ajaccio et celle de Sartène. Cette dernière forme l'arrondissement le plus austral de l'île. On y pénètre par le beau canton de Petreto-Bicchisano, qui s'étend, le long du Taravo, jusqu'au golfe de Valinco. La vue de cette riante campagne et de la baie lointaine vers laquelle elle s'incline doucement, passe aux yeux même des Corses pour l'une des plus belles de l'île. Les paysages du delà des Monts ont, en général, une surprenante vigueur : ils portent la plus noble empreinte de la nature primitive. Le canton de Petreto offre quelques débris épars des châteaux des seigneurs d'Istria, mais dans un état de délabrement lamentable : c'est à peine si leurs sombres murailles se distinguent du granit des rochers.

Sur une montagne au-dessus de Sollacarò se trouve un château en ruines de ce Vincentello d'Istria que l'histoire connaît bien : il disparaît sous l'ombre épaisse des arbres et sous les plantes grimpantes qui le recouvrent presque entièrement. Il s'y rattache une de ces sauvages légendes qui peignent les Corses et le moyen-âge. Il y avait autrefois là un autre château, où résidait la belle et farouche Savilia. La noble dame attira chez elle un puissant seigneur du nom de Giudice d'Istria, à qui elle avait promis sa main. Lorsque Giudice fut venu, Savilia le fit enfermer dans une cage en fer. Et chaque jour elle se présentait aux barreaux de la prison,

et se déshabillant aux yeux de Giudice, elle le raillait en ces termes : « Regarde-moi bien ! Ce corps est-il donc fait pour qu'en jouisse un homme aussi laid que toi ? » Cela dura longtemps. Mais Giudice parvint à s'échapper. Altéré de vengeance, il réunit ses vassaux, et revint avec eux au château de Savilia, qu'il démolit jusqu'aux fondements. Quant à la belle amazone, il l'enchaîna dans une cabane élevée sur un carrefour, où elle devait se livrer à tous les passants. Savilia mourut le troisième jour.

Plus tard, Vincentello d'Istria fit bâtir à la place du château rasé celui dont on voit maintenant les ruines.

Non loin de là se trouve la piève d'Olmeto, ancien fief de la famille d'Istria. Olmeto en est le chef-lieu. Il confine d'un côté à de hautes montagnes, et de l'autre à une paisible vallée, couverte de bois d'oliviers, qui s'étend jusqu'à la baie de Valinco. Là aussi, sur l'un des rocs les plus escarpés, le Buttareto, se dressent les ruines d'un château : il appartenait à Arrigo della Rocca.

Vus d'Olmeto, la vallée et le golfe offrent un spectacle enchanteur : une riante campagne doucement ondulée que borde au loin un sombre et silencieux rivage. Ses promontoires extrêmes sont : Au nord, Porto-Pollo ; au sud, Campo-Moro. Le nom de Camp des Maures donné à ce cap, au petit hameau qui s'y trouve et à une tour voisine rappelle les incursions barbaresques, autrefois si fréquentes dans ces parages. Le fabuleux roi maure Lanza Anciso fit, dit-on, la conquête de la Corse, laquelle, depuis cette époque, porterait dans ses armes une tête de More ceinte d'un bandeau.

Tout prend ici un air moresque, les côtes même, avec leurs teintes brunes et le calme oriental que l'été y répand. Quand je fus au petit port de Propriano, je m'abandonnai de nouveau au recueillement, si familier dans cette île inculte. Il y avait sur la plage une foule d'hommes robustes, aux cheveux noirs, le fusil à deux coups sur l'épaule,

comme prêts à repousser les infidèles. L'aspect de ces figures graves et martiales et de cette côte pleine d'une sauvage mélancolie vous transportent au temps légendaire des Sarrasins. Il me remet en mémoire une vieille romance espagnole sur le fameux corsaire Dragut, que l'*Histoire des Corses* nous a fait connaître ; et on peut bien la faire entendre ici, en présence de ce golfe et de ces guerriers.

DRAGUT DEVANT TARIFA

En face de Tarifa, — à un peu plus d'un mille de distance, — Maître Dragut, le pirate, — le pirate sur terre et sur mer, — découvre les chrétiens, — cinq voiles venant de Malte. — Aussi crie-t-il à haute voix : — *Al arma ! al arma ! al arma ! — Cierra ! Cierra ! Cierra ! — Que el enemigo viene a darnos guerra.*

Maître Dragut, le pirate, — fait aussitôt tirer le canon. — C'est le signal — pour ceux qui sont allés à terre chercher de l'eau et du bois. — Et les chrétiens répondent — du rivage et des galères ; — et les cloches du port, — au milieu des cris du peuple, — sonnent : — *Al arma ! al arma ! al arma ! — Cierra ! cierra ! cierra ! — Que el enemigo viene a darnos guerra.*

Et le chrétien qui pleurait, — en voyant éteinte en lui toute espérance, — se relève de son morne abattement : — car il espère recouvrer sa liberté. Dragut, avec ses capitaines, — tint aussitôt un conseil de guerre : — Convenait-il d'attendre — ou de mettre à la voile ? *Al arma ! al arma ! al arma ! — Cierra ! cierra ! cierra ! — Que el enemigo viene a darnos guerra.*

Et ses compagnons lui dirent : — « Attends ! attends !

laisse-les s'approcher ! — Puis nous gagnerons le large, — et la victoire sera à nous. » — Et Dragut cria tout haut : — « Canaille ! apprêtez-vous au combat ! — Canonniers, courez tous à vos pièces ! — Chargez ! tirez ! chargez ! criez : » — *Al arma ! al arma ! al arma ! Cierra ! cierra ! cierra ! — Que el enemigo viene a darnos guerra.*

Le 12 juin 1564, Sampiero débarqua dans le golfe de Valinco. C'est encore une note martiale à ajouter à ces refrains guerriers.

Le pays a ici un caractère de tristesse qui vous saisit : Du côté de l'intérieur on voit des montagnes incultes aux flancs parsemés de roches grises ; de l'autre, des pierres, des broussailles, une plage sablonneuse et un marais. Cette âpre région produit cependant beaucoup de chênes-verts et de chênes-lièges et même du blé et de beaux raisins.

Sartène se montra enfin à nos yeux : c'est un gros bourg solitaire, mélancoliquement assis au milieu de mélancoliques rochers.

CHAPITRE III

LA VILLE DE SARTÈNE

La ville de Sartène n'a que 3890 habitants. L'arrondissement dont elle est le chef-lieu se divise en huit pièves ou cantons et compte 29,300 âmes.

Sartène m'a paru encore moins une ville que Calvi et la petite Ile-Rousse. Il n'y a rien qui la distingue : ses constructions ressemblent à celles de tous les villages de la Corse, seulement un peu en beau. Ses maisons, la tour même de son église principale, sont bâties en pierres brunes superposées et cimentées avec de l'argile. L'église seule est badigeonnée en jaune ; tous les autres bâtiments sont noirâtres. Plusieurs ont l'air de misérables masures ; et il y a telles rues escarpées, si étroites que deux hommes à peine peuvent y passer de front.

Les maisons ont une porte cintrée où l'on arrive par un escalier en pierre, fort roide, établi au milieu de la façade.

Je me suis promené dans ces rues : *Dite*, la ville infernale de Dante, ne devait pas être faite autrement. On trouve cependant, au quartier *Sant'Anna*, des maisons appartenant à de riches familles, qui ne manquent pas d'une certaine élégance : quelques-unes même, malgré leurs noirs matériaux, se présentent très bien. Elles sont toutes originales et fort pittoresques, grâce à leur toiture aplatie, qui dépasse de beaucoup les murs, et aux nombreux tuyaux de cheminée à l'italienne, qui les surmontent, affectant des formes diverses,

tantôt celle d'une colonne au chapiteau bizarre, tantôt celle d'un obélisque. Ces toits donnent du relief aux constructions, et lorsque les murs sont en pierres de taille régulières, on peut goûter ce genre d'architecture. J'ai retrouvé là nos cabanes du Monte-Rotondo, au milieu du marché, des baraques servant d'entrepôts aux habitants. Tout cela forme un singulier contraste avec les pompeuses enseignes de certains hôtels, qui portent : *Hôtel d'Europe*, *Hôtel de Paris,* et *Hôtel de France.*

Le nom de Sartène rappelle la Sardaigne ou les Sarrasins. On n'a pas su m'expliquer son origine. Voici ce que raconte la légende locale : Il y avait là jadis un bourg, appelé Sartino, renommé pour ses eaux minérales. Les étrangers s'y rendaient en foule ; mais comme ils en consommaient tous les produits, les pauvres habitants se mouraient de faim. Ayant donc enterré leurs sources, ils quittèrent leurs anciennes demeures pour aller s'installer plus haut dans la montagne. — Si cette histoire est vraie, elle vient à l'appui de ce qu'on dit de la paresse des Corses.

Sartène eut horriblement à souffrir des Barbaresques, qui, après des incursions diverses, le surprirent en 1583 et emmenèrent d'un seul coup 400 personnes en esclavage, le tiers de la population d'alors. Depuis cette époque, la ville fut entourée d'une enceinte.

En voyant ce lieu maintenant si calme en apparence, où le peuple se réunit paisiblement sous le grand orme de l'agreste Place du marché, on ne se douterait pas des passions violentes qui l'agitent. Après la Révolution de Juillet, Sartène fut le théâtre d'une affreuse guerre civile. Déjà en 1815, il s'était partagé en deux camps ennemis, celui des Roccaserra et celui des Ortoli, le premier composé des riches habitants du quartier Sant'Anna, l'autre recruté parmi la population pauvre du faubourg (Borgo). Des deux côtés on avait barricadé les maisons, condamné les fenêtres ; on faisait

des sorties fréquentes, se fusillant et se poignardant avec rage. Les Roccaserra s'appelaient Blancs ou Bourbonniens, les Ortoli Rouges ou Libéraux. Ceux-là avaient interdit au parti contraire l'accès de leur quartier. Les Ortoli voulurent enfreindre la consigne et pénétrèrent un jour à Sant'Anna, enseignes déployées. Les Roccaserra firent feu de leurs maisons, tuèrent deux hommes et en blessèrent d'autres. Ce fut le signal d'un combat sanglant. Le lendemain, plusieurs centaines de montagnards, armés de fusils, vinrent à Sartène mettre le siège devant Sant'Anna. Le gouvernement envoya des troupes, et la tranquillité fut rétablie, mais seulement en apparence, car les deux partis continuèrent à se guetter et à se tuer beaucoup de monde. La première fois après 33 ans d'inimitié, les Roccaserra et les Ortoli se sont réunis pour fèter l'élection de Louis Napoléon à la présidence, et ont même fait danser ensemble leurs enfants ; mais l'animosité persiste encore.

Ces luttes acharnées entre les familles corses ressemblent à celles qui désolaient jadis les villes italiennes, Florence, Vérone, Padoue, Milan, Rome ; c'est le moyen-âge avec sa vie tumultueuse, si bien représentée dans la chronique florentine de Dino Compagni, avec ses divisions sanglantes entre des citoyens enfermés, comme le constate tristement l'Alighieri, par une seule et même muraille. Mais ces guerres intestines deviennent en Corse d'autant plus terribles que le champ y est plus étroit : c'est parfois un village qui compte à peine 1,000 habitants, la plupart unis par les liens du sang et de l'hospitalité.

Aujourd'hui la petite population de Sartène est solennellement réunie sur la Place du marché : on y dresse un singulier échafaudage, destiné à recevoir des pièces d'artifice qui seront tirées le 15 août pour la fête de Napoléon Ier. Qui sait ? peut-être cette fête rallumera-t-elle des passions mal éteintes ? Ces sombres maisons pourraient bien dans quelques

jours d'ici se transformer en petites forteresses, d'où l'on saura atteindre son ennemi. A Sartène, c'est la politique qui a fait naître la guerre civile ; ailleurs, c'est souvent une injure personnelle et parfois même la cause la plus frivole. La mort d'une chèvre coûta la vie à 16 personnes, et mit tout un canton sous les armes. Un jeune homme jette un morceau de pain à son chien ; le chien d'un autre vient le lui happer : il s'ensuit entre deux communes une guerre cruelle. Les élections communales, les fêtes, les bals fournissent assez d'occasions de disputes. Parfois les motifs en sont vraiment risibles. En 1832, un âne mort à Marana fut la cause d'une sanglante guerre civile entre deux villages. Pendant la Semaine sainte, une procession allant à l'église se heurta à cet âne mort, déposé sur la route. Le sacristain saisi d'horreur à cette vue, se mit à crier contre les hommes pervers qui venaient de profaner la sainte procession en jetant ainsi une charogne sur son chemin. Aussitôt il s'éleva une contestation entre les gens de Borgo et ceux de Lucciana sur la question de savoir à quelle commune appartenait la bête. On prit les armes, des coups de fusil furent échangés, la procession devint une mêlée sanglante. L'âne fit plusieurs fois la navette de l'un à l'autre village : tantôt c'étaient les habitants de Borgo qui le transportaient à Lucciana, tantôt ces derniers qui le renvoyaient à leurs voisins, et tout cela au milieu des coups de fusil et des vociférations des deux partis. C'est ainsi que les Troyens et les Grecs combattirent jadis pour le corps inanimé de Patrocle. Un jour les *Borghigiani* allèrent déposer la charogne à la porte de l'église de Lucciana ; mais les *Luccianinchi* la relevèrent et, après avoir pris Borgo d'assaut, ils la plantèrent sur le clocher même du village. Le *podestà* fit alors saisir le *corpus delicti* (pendant ces longues pérégrinations l'âne avait eu le temps de pourrir à son aise), et l'on enterra la pauvre bête qui put enfin reposer en paix. Le poète Viale a composé sur ce thème un

poème héroi-comique dans le genre de la *Secchia rapita* de Tassoni.

Il y a à Sartène un détachement de dix gendarmes, comme dans la plupart des chefs-lieux de canton et dans les villages particulièrement troublés. L'officier qui les commandait était alsacien. Il habitait la Corse depuis 22 ans, et me sembla tout heureux de trouver un compatriote. Toutes les fois que je rencontre un Alsacien ou un Lorrain (ces derniers parlent un allemand fort corrompu), je ressens une douleur patriotique pour ces frères que nous avons perdus ; car le cœur nous saigne de savoir une partie de la noble terre allemande entre les mains des Français. L'officier se plaignait beaucoup de son dangereux service, de la petite guerre qu'il était obligé de soutenir contre les bandits. Il me montra au loin une haute montagne, *l'Incudine.*

— Voyez-vous, me dit-il, c'est le séjour d'un fameux bandit. Nous lui faisons la chasse comme à un mouflon. On a mis sur sa tête un prix de mille cinq-cents francs ; mais ils sont difficiles à gagner. Il y a quelques jours, nous avons arrêté 29 personnes, prévenues de lui avoir apporté des provisions. Elles sont ici enfermées dans la caserne.

— Quel sera leur châtiment ?

— Si le délit est prouvé, on les condamnera à une année de prison. Ce sont des bergers, des gens de la montagne, amis ou parents du bandit.

Pauvre Corse ! Dans des conditions pareilles, comment ton agriculture peut-elle prospérer ?

La vue de Monte-Incudine où le bandit est, me dit-on, réfugié, et les guerres de famille à famille qui désolent Sartène me reportent vers l'inépuisable sujet de la *vendetta*, le roman national de ce pays. Asseyons-nous donc sur un rocher, et embrassant du regard le golfe de Valinco et les fiers sommets qui le dominent, écoutons encore quelques échos de ces drames émouvants.

CHAPITRE IV

DEUX DRAMES DE LA VENDETTA

Orso-Paolo

Un jour, à Monte-d'Olmo, on célébrait une solennité religieuse. Déjà les prêtres étaient à l'autel, quelques habitants de la commune se trouvaient dans la maison du Seigneur, et d'autres, assis devant la porte de l'église, se livraient au plaisir de la conversation.

Il y avait parmi ces derniers les Vincenti et les Grimaldi dont les familles étaient divisées par une haine séculaire ; en ce jour ils osaient rester en présence, la fête religieuse imposant une trêve à toute inimitié.

Quelqu'un vint à demander, si, à la procession, les prêtres étaient tenus de porter les capuces de la confrérie.

— Non, dit Orso-Paolo de la famille des Vincenti, ils n'y sont point obligés, car ce n'a jamais été l'usage chez nous.

— Oui, répliqua Ruggero de la famille des Grimaldi, ils y sont obligés, car c'est la règle de la religion.

Et ils continuèrent ainsi à s'échauffer à propos des capuces, et la Place du marché se remplit de tumulte et de féroces clameurs : on aurait dit qu'on y décidait de la souveraineté de Gênes sur la Corse. On s'ôtait violemment la parole, on montait tour à tour sur une pierre pour soutenir son opinion ; et les sifflets, les applaudissements, les éclats joyeux, les

railleries pleuvaient d'un côté ou de l'autre, suivant que c'était un Vincenti ou un Grimaldi qui avait dit un mot sur les capuces.

Soudain une insulte se produit : des cris de rage s'élèvent de toutes parts, les pistolets sortent des ceintures. Les Grimaldi se jettent sur Orso-Paolo ; celui-ci fait feu sur les agresseurs, et Antonio, l'aîné des fils de Ruggero, tombe mortellement blessé.

La messe est alors interrompue ; on se précipite en foule hors de l'église, hommes, femmes, enfants, avec les prêtres en habits sacerdotaux et portant en main le crucifix.

Le village d'Olmo présente une immense confusion : ce sont partout des personnes qui fuient ou en poursuivent d'autres, des vociférations furieuses, des coups de fusil.

Les Grimaldi courent après Orso, et crient qu'on le tue. Orso bondit comme un cerf, et tâche de gagner le makis. Mais la vengeance donne des ailes à ses agresseurs, qui le devancent, lui barrent le chemin, cherchent à lui fermer toute issue.

Orso est déjà entouré par ces forcenés ; il entend leurs balles siffler à ses oreilles ; le makis, il ne peut plus l'atteindre, et il n'a que peu de minutes encore pour prendre un parti. Il voit un dernier asile, une maison là tout près au pied de la montagne ; mais c'est la demeure de Ruggero, son mortel ennemi.

Orso-Paolo s'y élance aussitôt et en barricade la porte. Il a sur lui ses armes. sa *carchera* bien fournie de cartouches, et les vivres ne manquent pas autour de lui. On peut donc se défendre longtemps. Les chambres sont désertes : la famille a couru au village, où l'épouse même de Ruggero se trouve auprès de son Antonio blessé. Un tout jeune enfant, le second fils de Ruggero, est seul dans la maison, et dort.

A peine Orso-Paolo s'est-il retranché là qu'il voit paraître Ruggero avec tous les Grimaldi ; mais par une ouverture

de la fenêtre il leur présente le canon de son fusil, et menace de faire feu sur quiconque s'approchera de la porte. Nul ne l'ose.

Ils sont là pleins de rage, ne sachant où diriger leurs pas, et Ruggero surtout frémit de colère, car c'est dans sa propre demeure que l'ennemi de sa famille, que le meurtrier de son fils a trouvé un abri. Il hurle comme le tigre à la vue d'une proie hors de sa portée.

C'est ainsi que la troupe furieuse gronde et s'agite devant la maison, et le tumulte grandit sans cesse avec la foule qui accourt de toutes parts remplissant l'air de ses cris. Et à ces clameurs féroces les femmes mêlent leurs voix plaintives au moment où l'on emporte le blessé.

A ce spectacle, Ruggero sent redoubler sa fureur : il se précipite dans une habitation voisine, y arrache du foyer un tison ardent pour mettre le feu à sa propre maison et consumer avec elle son ennemi. Quand il paraît, la torche à la main, conviant ses amis à incendier sa demeure, son épouse se précipite au-devant de lui et cherche à l'arrêter. « Insensé, lui crie-t-elle, notre fils est là ; veux-tu le brûler aussi ? Antonio va mourir ; Francesco dort dans sa chambre. Seras-tu le meurtier de ton dernier enfant ?

— Qu'il soit consumé avec lui ! hurle Ruggero ; périsse le monde, pourvu qu'Orso-Paolo meure !

La femme se jette en pleurant aux pieds de son mari ; elle embrasse ses genoux, s'attache à son corps. Mais Ruggero la repousse violemment et lance le tison.

La flamme s'élève ; partout, au gré du vent, volent des étincelles ; la mère tombe évanouie. On la transporte près du mourant.

Mais Ruggero reste là debout à contempler l'incendie de sa demeure (les Grimaldi ont cerné la maison afin que, si Orso-Paolo cherche à s'enfuir, il ne puisse échapper à leurs balles) ; les yeux fixes, avec un rire féroce, Ruggero voit la

flamme qui monte en crépitant dans les airs ; et lorsqu'une partie de la charpente s'écroule avec fracas, il pousse un hurlement de joie et de douleur sauvage : chacune de ces poutres embrasées, il la sent retomber sur son propre cœur.

Parfois, au milieu des flammes, il lui semble distinguer une forme humaine ; peut-être est-ce un noir nuage de fumée ou une colonne de feu vacillante ?... puis, il croit entendre la voix plaintive d'un enfant. Soudain un grand craquement se produit ; la toiture s'effondre tout entière, et de ces affreux débris surgissent des tourbillons de flamme et de fumée.

Ruggero qui, muet, immobile, les yeux hagards, le corps penché en avant, les mains tendues vers la maison, a assisté à ce spectacle, tombe alors sur le sol avec un sourd rugissement. On le transporte près de son fils Antonio.

Quand il revint à lui, il ne se rendit pas compte tout d'abord de son affreuse situation ; mais bientôt le jour se fit dans son âme : l'incendie de sa demeure éclaira d'une lueur terrible les ténèbres de sa conscience ; et il reconnut l'énormité de son crime. Il resta une minute concentré en lui-même et comme foudroyé ; puis, tirant un poignard de sa ceinture, il voulut s'en percer le sein. Mais sa femme et ses amis arrêtèrent son bras et lui arrachèrent l'arme homicide.

Qu'était devenu Orso-Paolo ? Qu'était devenu Francesco ?

Voici ce qui s'était passé. Quand la flamme atteignit la charpente, Orso-Paolo chercha un refuge, une voûte, une cavité quelconque pour s'y mettre à couvert du feu. Il entendit alors les sanglots et les cris de détresse d'un enfant, et courut vers la chambre d'où ils partaient ; là il aperçut, sur une couchette, un pauvre petit qui lui tendait les bras en pleurant et appelait sa mère. Orso crut entendre alors le malin esprit qui lui criait au milieu des flammes de tuer l'enfant et de punir ainsi son père inhumain.

« Les fils de ton ennemi, lui disait-il, ne sont-ils pas voués à la *vendetta* ? Frappe, Orso-Paolo, éteins le dernier espoir de la maison des Grimaldi. »

Orso se pencha sur la gracieuse créature : ses yeux brillaient d'un horrible désir de vengeance. Les flammes répandaient sur lui, sur l'enfant, sur la chambre une rouge lueur et semblaient les teindre de sang. Il se pencha sur Francesco qui pleurait,.... mais soudain il le souleva dans ses bras, le pressa violemment contre son cœur, le couvrit de ses ardents baisers. Puis il l'emporta hors de la chambre, et chercha encore, au milieu des flammes, un endroit où il pût s'abriter avec lui.

A peine la maison se fut-elle écroulée, qu'on entendit des conques marines retentir près du village : c'étaient les Vincenti qui s'avançaient. A la nouvelle du danger d'Orso-Paolo, tous ses parents et amis de Castel-d'Acqua étaient accourus pour le sauver. Les Grimaldi, quittant alors le théâtre de l'incendie, se réfugièrent dans la maison où se trouvaient réunis Ruggero, sa femme et son fils Antonio.

Il se passa un terrible quart d'heure.

Tout à coup, sur la Place d'Olmo, retentissent des acclamations joyeuses, et les cris mille fois répétés de *Evviva Orso-Paolo* ! La mère d'Antonio court à la fenêtre, pousse une exclamation de joie, et se précipite hors de la porte ; Ruggero et les femmes la suivent.

Au milieu des acclamations de la foule s'avançait Orso-Paolo rayonnant de bonheur, serrant le petit Francesco dans ses bras, couvert de cendre, noirci par la fumée, les vêtements roussis par la flamme. Il s'était sauvé avec l'enfant sous la voûte de l'escalier.

L'épouse de Ruggero vole à sa rencontre ; elle se jette sur son sein ; elle enlace son fils et Orso-Paolo dans un embrassement d'un ineffable bonheur.

Ruggero tombe à genoux devant son ennemi, dont il baise

les pieds en sanglotant, et le prie ainsi que Dieu de lui pardonner.

« Lève-toi, mon ami Grimaldi, lui dit Orso-Paolo ! puisse le ciel nous pardonner comme nous nous pardonnons aujourd'hui ! Ici, devant le peuple d'Olmo, jurons-nous une éternelle amitié ! »

Les ennemis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et le peuple cria joyeusement : *Evviva Orso-Paolo* !

Quelque temps après, Antonio guérit de sa blessure ; et le peuple d'Olmo fut tout en fête un soir que, réunis en un banquet solennel, les Vincenti et les Grimaldi célébrèrent ensemble l'heureux événement de leur réconciliation. Leurs maisons se parèrent de paisibles rameaux d'olivier, et l'on n'entendit partout que le tintement des verres et les joyeuses détonations des fusils mêlées aux sons des mandolines et des violons.

Dezio Dezii

A l'époque où les Génois tenaient encore l'île de Corse sous leur domination, une lutte violente avait éclaté entre Serra et Serrale, villages de la piève de Moriani : deux familles s'y faisaient une guerre à outrance, les Dezii de Serra et les Venturini de Serrale.

Fatiguées enfin de leur longue *vendetta*, les deux familles s'engagèrent devant les *parolanti* à vivre en paix. Or, si vous ignorez ou si vous avez oublié ce que sont les *parolanti*, je vais vous l'apprendre : On appelle ainsi les braves médiateurs, que les ennemis nomment d'un commun accord pour recevoir le traité écrit, la promesse solennelle de la réconciliation, et qui doivent veiller à ce que personne ne manque à la parole donnée. Celui qui la viole est considéré comme un impie, voué à l'exécration de tous les honnêtes gens, à la colère de la Sainte-Vehme des *parolanti* qui feront dévaster sa maison, sa vigne et son champ.

Les Dezii et les Venturini avaient donc juré la paix, et une tranquillité parfaite régnait à Moriani. Mais comme l'esprit de discorde ne peut rester en repos, et va toujours soufflant dans les cendres pour tâcher d'y découvrir quelque étincelle, il parvint un jour, sur le marché de Serrale, à réveiller l'antique haine au cœur du vieux Venturini. Nicolao, quoique déjà avancé en âge, était aussi vigoureux que ses enfants. Il avait un regard perfide, une langue venimeuse, et sa main était prise de convulsions en serrant le poignard. Sur le marché, il rencontra Dezio, jeune homme aux formes et aux manières avenantes, l'orgueil et l'ornement de sa famille, mais d'un caractère bouillant et emporté.

Le vieillard au regard perfide lança à son ennemi le venin

de sa parole mordante, on ne sait à quel propos, car Dezio ne l'avait pas provoqué. Le jeune homme ressentit l'affront, son cœur se gonfla de honte et de colère ; mais songeant aux *parolanti,* à la paix jurée, aux cheveux blancs de Nicolao, il comprima les mouvements de son âme et sortit en silence du village.

Il advint, par malheur, que le soir même les deux ennemis se rencontrèrent dans les champs. A la vue de Nicolao sans armes, Dezio jeta aussitôt son fusil contre un arbre, pour que le malin esprit ne le poussât pas à attaquer un homme sans défense ; et s'avançant vers le vieillard, il lui demanda fièrement pourquoi il l'avait insulté.

Nicolao répondit d'un ton moqueur ; et comme la discussion s'échauffa, il saisit Dezio par la poitrine et le frappa au visage. Le jeune homme recula en chancelant, et sauta sur son arme : le coup partit et le vieillard, frappé au cœur, roula sur le sol.

Le pauvre Dezio s'enfuit alors, comme chassé par le démon de la vengeance ; il bondit de roc en roc jusqu'au Monte-Cinto, où il se cacha en pleurant au fond d'une caverne.

A la nouvelle du crime, les *parolanti* étaient accourus. Criant anathème au meurtrier sacrilège et à toute sa race, ils s'avancèrent vers la maison de Dezio, où se trouvait la jeune épouse de ce dernier. Ils dirent à la pauvre femme d'avoir aussitôt à quitter sa demeure sur laquelle allait s'abattre la main de la justice. Et à peine l'infortunée eut-elle dépassé en soupirant le seuil de la maison, que les *parolanti* y mirent le feu et la brûlèrent jusqu'aux fondements. Puis, courant aux châtaigniers et aux oliviers de Dezio, il les dépouillèrent de leur écorce, en signe que leur propriétaire avait violé sa parole et répandu le sang, et que la malédiction du ciel était sur sa personne et sur ses biens.

Les parents de Dezio se tinrent tranquilles, car ils reconnaissaient la justice de l'exécution. Mais Luigione, fils de la victime, laissa croître sa barbe, pour montrer que son père devait être vengé ; il s'arma de sa carabine, et parcourut jour et nuit les montagnes à la poursuite du meurtrier, mais en vain. Désespérant de l'atteindre, il prit enfin du service auprès des Génois qui gardaient la tour de la Padulella. Peut-être, à l'aide de ces soldats en vedette, espérait-il arriver à découvrir son ennemi.

Mais Dezio errait au milieu d'horribles solitudes, fréquentées seulement par les renards, les cerfs et les mouflons, et changeait toutes les nuits de retraite, le cœur en proie à la tristesse et à la terreur.

Un jour, il s'embarqua pour Gênes avec des bateliers, ses amis, entra au service de la République, et passa ainsi plusieurs années en exil.

Après une longue absence, tourmenté du désir de revoir sa patrie et son épouse, il dit adieu à la vie de soldat, se pourvut à Gênes d'un sauf-conduit, et partit pour la Corse. Il se disait peut-être que le temps avait assoupi la haine de Luigione.

Il revint donc au village, où il retrouva son épouse, et s'y tint tranquille. Nul ne se doutait de son retour, car il ne fréquentait que les bois et les lieux solitaires où il était sûr de ne rencontrer personne. L'ombre du vieux Nicolao le poursuivait toujours.

Ainsi s'écoulèrent des semaines et des mois, sans qu'on soupçonnât sa présence ou qu'on parlât de lui.

Luigione, qui avait dans la montagne le renom d'un chasseur habile, dit un jour à sa femme : « J'ai rêvé cette nuit que je courais un renard : je vais partir pour la chasse, peut-être ferai-je quelque bonne prise ? » Et, jetant son fusil sur l'épaule, il se met en route.

Un renard rouge passe rapidement devant lui, et se sauve

dans un fourré. Le chasseur s'élance à sa poursuite : il arrive dans un lieu solitaire, partout couvert de makis ; un étroit sentier, pareil au chemin tortueux d'un labyrinthe, le mène toujours plus avant dans ce triste désert.

Luigione s'arrête soudain : sous un olivier sauvage, un homme, à la figure ombragée par une longue barbe, est plongé dans un profond sommeil ; il a près de lui sa gourde et son fusil à deux coups. Luigione devient immobile comme une statue ; mais ses yeux jettent des flammes et semblent vouloir dévorer le dormeur. Un sang chaud reflue à ses joues qui se couvrent bientôt après d'une pâleur mortelle, et son cœur bat si fort qu'il pourrait bien réveiller le dormeur.

Luigione avance d'un pas, puis d'un pas encore, et regarde fixement l'étranger..... Oui, c'est bien Dezio, l'assassin de son père. Une joie sauvage passe, comme un éclair, sur la figure de Luigione, qui tire son poignard.

« Dieu, dit-il, t'a livré en mes mains ; que le sang de mon père retombe sur ta tète... » et il lève l'arme à deux tranchants. Mais une pensée s'interpose, comme un bon ange, entre lui et son ennemi ; et il retient le fer homicide : « On n'assassine pas un homme qui dort ! » se dit-il.

Luigione fait un bond en arrière, et crie d'une voix effrayante : « Dezio ! Dezio ! lève-toi ! prépare-toi à combattre ! »

Le dormeur se lève en sursaut, et prend son mousquet.

« J'aurais pu te tuer dans ton sommeil, lui dit Luigione ; mais ç'eût été une infamie. Allons, défends-toi ! car le sang de mon père crie vengeance. »

Dezio regarde un instant la terrible vision qui s'offre à ses yeux ; puis, il lance loin de lui sa carabine, tire de sa ceinture son pistolet et son poignard et les jette également dans le makis ; et se découvrant le sein, il s'écrie : « Tire, Luigione, et venge ton père : je reposerai alors tranquille dans ma fosse. Tue-moi ! »

Luigione considère avec stupeur son ennemi désarmé, et il y eut un moment de silence ; puis il dépose aussi son arme, et se dirigeant vers l'infortuné, il lui tend la main.

« Dieu, lui dit-il, t'a livré à moi afin que je te pardonne. Que le sang de mon père soit apaisé ! Viens, sois mon hôte aujourd'hui ! »

Les deux hommes descendirent au village côte à côte ; et ils restèrent amis. Et lorsque Luigione eut de sa femme un enfant, il lui donna Dezio pour parrain, en signe que leur réconciliation était faite devant Dieu.

Bientôt après Dezio, fatigué du monde, endossa le froc, et, pendant sa longue carrière, il fut de mœurs si pures et si saintes, qu'il s'attira l'amour de tous les hommes de bien, et sa piété, partout connue dans les montagnes, y répandit les douceurs de la paix.

Lorsqu'un jour il s'endormit dans le Seigneur, de tous les villages de la contrée le peuple accourut en foule à ses funérailles ; et dans la piève de Moriani on dit encore de nos jours : Dezio le profane, Dezio l'assassin, Dezio le bandit, Dezio le moine, Dezio le prêtre, Dezio le saint.

CHAPITRE V

ENVIRONS DE SARTÈNE

Autour de Sartène se dressent des monts sourcilleux, entre autres l'Incudine et le Coscione au Nord. Le Coscione est renommé pour ses pâturages, que traversent deux charmantes eaux vives, la Bianca et la Viola. C'est là que les bergers de Quenza mènent leurs troupeaux en été; en hiver ils descendent dans la plage de Portovecchio. L'une de ces montagnes se termine par un rocher de forme singulière : on dirait un géant dont le front touche la nue. Il s'appelle « l'homme de Cagna. »

Le territoire de Sartène offre quelques vestiges de menhirs et de dolmens, ces antiques monuments payens répandus dans les pays celtiques et dans les îles de la Méditerranée. Ils consistent en pierres droites, disposées en cercle, qu'on appelle ici *stazzone.* Mais autant ces débris de constructions sabéennes sont rares en Corse, autant ils abondent en Sardaigne. Il ne m'a pas été possible de voir la *stazzona* de Sartène, et je le regrette fort.

Sur les hauteurs qui environnent la ville on voit encore maintes ruines des châteaux du brave Rinuccio et du fameux Giudice della Rocca : c'est près de Sartène que se trouvait le fief de ces anciens seigneurs. Sainte-Lucie de Tallano, surtout, conserve de nombreux souvenirs de Rinuccio : son vieux couvent de Franciscains (il ne présente plus que des débris) est une fondation de ce puissant seigneur, dont la chute en-

traîna celle des autres barons. On montre dans l'église le tombeau de sa fille Serena : la noble dame est en marbre, et sa main porte un scapulaire, d'où pend une bourse, symbole de sa générosité.

Aux environs de Sainte-Lucie se trouve un remarquable granit particulier à la Corse, appelé granit orbiculaire. C'est une roche d'un bleu grisâtre qui, taillée, offre partout des globules noirs et blancs. J'en ai vu de très beaux échantillons : si on la polit, elle devient splendide, et peut servir aux ornements les plus précieux. C'est un vrai joyau dans l'écrin minéralogique de l'île. Il orne la chapelle des Médicis de Florence, composée des pierres les plus rares.

Dans la vallée de Fiumicciolі, au nord-est de Sainte-Lucie, est situé le fameux canton de Levie. Il s'étend jusqu'à la petite baie de Ventilegne, partout couvert de montagnes et de forêts. Il fut aussi la résidence de nobles et anciennes familles, comme les Peretti, d'où est issu Napoléon Peretti, l'ami de Sampiero. C'est le premier Corse de ce nom, que mentionne l'histoire de l'île ; mais il n'a aucune parenté avec les Bonaparte. Il périt en combattant contre les Génois.

Au canton de Levie appartient le village de San-Gavino de Carbini. C'est un lieu célèbre dans l'histoire insulaire pour avoir été la principale résidence des *Giovannali*, communistes qui firent en Corse des progrès si rapides et furent comme les précurseurs des Saint-Simoniens et des Mormons. Il est regrettable que les chroniques du pays ne nous aient pas laissé d'autres renseignements sur la nature de cette société.

Avant de quitter Sartène, je tiens à rendre hommage à l'aimable hospitalité de ses habitants. Ils me l'ont offerte de la manière la plus gracieuse, et c'est toujours avec bonheur que je me trouvais au milieu de ces braves gens aux mœurs si simples et si pleines d'une douce familiarité. Ils ne voulaient pas me laisser partir : il fallait aller avec eux chasser le mouflon sur les hautes montagnes, et surtout les suivre au

jardin pour m'y restaurer de leurs fruits savoureux. Lorsque le matin de bonne heure je me disposai au départ, tous ces braves amis étaient là pour m'accompagner, et l'un d'eux (c'était un cousin de l'infortunée Vittoria Malaspina), en prenant congé de moi, me tendit un papier.

Je dépliai la feuille, et j'y lus ce qui suit : « *Al Signor Ferdinando.* S'il vous arrivait en Corse d'avoir besoin de quelque chose ou d'éprouver un désagrément, n'oubliez pas qu'à Sartène vous avez un ami. *Alessandro Casanova.* »

CHAPITRE VI

LA VILLE DE BONIFACIO

A huit heures du matin, je partis de Sartène pour Bonifacio, la ville la plus méridionale de la Corse. La voiture traverse une plage désolée, que bordent des montagnes s'inclinant vers la mer. Pendant tout le voyage je ne trouvai pas un lieu habité, et je serais mort de faim et de soif si mon compagnon de route n'avait eu la précaution d'emporter du pain et du vin.

« Quiconque n'a jamais mangé son pain avec joie, — assis auprès d'une bouteille de vin, — à l'ombre d'un gris olivier, — ne peut pas vous connaître, ô célestes puissances. »

Nous passâmes par la vallée de l'Ortoli : c'est une suite de collines désertes et incultes. L'olivier disparaît ici pour faire place au chêne-liège et à l'arbousier. Nous nous rapprochions de la mer. Non loin de l'embouchure de l'Ortoli, on voit une maison solitaire, servant de relais et en face d'elle, sur un roc, la tour de Roccapina. A l'un des angles saillants du rocher se détache un grand bloc de pierre à la forme bizarre : il ressemble d'une manière frappante à un lion couronné ; aussi le peuple l'appelle-t-il *leone coronato* : sur ce rivage où Gênes s'établit tout d'abord après avoir arraché la Corse aux Pisans, il apparaît comme le blason même de la superbe République. C'est de cette hauteur que j'aperçus pour la première fois, à une faible distance, les côtes et les montagnes de la Sardaigne. En voyant un pays étranger surgir soudain à nos

yeux, présentant des contours vagues ou des paysages nettement dessinés, on se sent l'âme émue de mystérieux et charmants désirs. On dirait ces capricieuses images de l'enfance, qui se détachent dans l'imagination comme une fraîche oasis.

Je restai longtemps sur ce roc sauvage, exposé à la violence du vent et à l'ardeur du soleil de midi, et mon regard se portait avec amour vers la sœur jumelle de la Corse, au-delà du détroit. Elle était voilée d'une légère gaze d'azur, et les vagues soulevées par le mistral lui faisaient une blanche ceinture d'écume.

Après deux heures de repos, je continuai mon voyage le long de la côte. Elle est fort sinueuse et profondément mélancolique. De petites rivières s'y traînent par des marécages jusqu'à la mer, au bord de laquelle se dressent çà et là de sombres tours, comme des sentinelles sur les roches. L'air est lourd et malsain. Sur la côte j'aperçus deux petits villages. On me dit qu'ils étaient déserts : ce n'est, paraît-il, qu'en septembre que leurs habitants y reviennent de la montagne.

La mer forme ici les petites baies de Figari et de Ventilegne, qui ressemblent à des *fiords*. Leurs rives ont les contours les plus bizarres : ils offrent souvent l'image d'une rangée d'obélisques grisâtres.

La langue de terre de *Santa-Trinita* aboutit au *Capo di Feno*, le dernier promontoire au Sud-Ouest de l'île. Après l'avoir dépassé, nous découvrîmes les côtes calcaires de Bonifacio, et cette ville, la plus originale de la Corse, nous apparut aussi éclatante de blancheur que la haute falaise sur laquelle elle est perchée : c'est un coup d'œil superbe dans ce vaste et sombre désert.

La plage est partout pierreuse et pleine de buissons. Mais avant d'arriver à la ville, la voiture traverse, pendant une demi-heure, des bois d'oliviers et des vergers. Une pareille richesse surprend en ce lieu stérile : c'est une vraie conquête que le besoin a forcé l'homme à faire sur le rocher. Bonifacio

produit beaucoup d'olives, qui ne le cèdent en rien à celles de la Balagne.

La voiture descend à la *marina* entre deux murailles de calcaire. On ne peut arriver à la ville même qu'à pied ou à cheval, par une large rampe à gradins qui suit la pente abrupte de la falaise. Après cette ascension, on passe par deux ponts-levis et deux vieilles portes, et l'on entre enfin à Bonifacio. Toute la ville est comprise dans l'enceinte de la citadelle couronnant le plateau.

Bonifacio envoie un gracieux salut au voyageur : à l'une des tours de son antique et sombre porte, il lui montre le glorieux nom de *Libertas*. Ce mot, je l'ai vu souvent inscrit sur les tours et les Hôtels de Ville italiens, comme l'ironie la plus lamentable du présent ; je l'ai lu sur mainte bannière où il ne me semblait qu'une vaine ostentation. Mais ici, au front de cette tour antique, qui peut nous raconter tant de brillants exploits, il se présente noblement. J'entrai donc dans la ville avec le sentiment joyeux que j'allais visiter de libres et vaillants citoyens ; car, même de nos jours, les habitants de Bonifacio passent pour les plus républicains, les plus actifs et les plus religieux des Corses.

La position de Bonifacio est fort curieuse. Qu'on se figure au bord de la mer un énorme rocher blanchâtre, à couches horizontales, affectant la forme d'une pyramide renversée, dont la base, tournée vers le ciel, porte la ville, la forteresse et les tours, et l'on se fera une idée de ce Gibraltar corse.

Le roc a une face caverneuse. Communiquant à la terre par un point, il est exposé de deux côtés à la pleine mer du détroit, et touche par un troisième aux eaux du chenal bordé d'escarpements abrupts, inaccessibles, qui constitue la baie et le port, et sert, en même temps, de fossé à la citadelle. Les vagues furieuses ont rongé tout autour le pied du rocher et produit les figures les plus singulières. Sur plusieurs points, le rivage s'élève tout-à-fait à pic, de sorte que vue

d'en bas, c'est-à-dire du côté de la mer, cette haute falaise a un aspect effrayant. J'étais descendu pour la considérer : près de moi, les flots faisaient rage ; au ciel passaient de sombres nuées ; et le colosse de pierre semblait vouloir s'ébranler et crouler sur ma tête, illusion d'autant plus naturelle que le roc ne tient plus qu'en partie à sa base, et que ses couches calcaires, noircies par le temps, s'avancent çà et là dans l'espace. En voyant Bonifacio, je compris bien qu'Alphonse d'Aragon n'eût pas pu s'en emparer.

La ville compte 3,380 habitants. La plupart des maisons remontent aux Pisans ou aux Génois. Vieilles et dévastées, elles ressemblent parfois plutôt à des ruines qu'à des habitations. Construites naturellement avec la pierre de l'endroit, elles sont toutes blanches, ainsi que les remparts et les tours. Il me serait difficile de donner une idée exacte de la ville ; il est presque impossible, en effet, de décrire ce labyrinthe de rues étroites où le vent de mer vient s'engouffrer en soulevant de continuels tourbillons de blanche poussière et par lesquelles on monte, on descend, on s'égare sans cesse, parfois surpris à l'étrangeté du spectacle lorsque, par une échappée soudaine, on découvre à ses pieds la mer aussi bleue que la voûte céleste qui s'arrondit au-dessus d'elle. Ici ce sont des poutres qui vont d'une maison à l'autre, là de sombres passages établissant une communication entre des ruelles.

Le vent siffle, et les vagues mugissantes déferlent contre les rochers. On est à l'étroit, on se sent mal à l'aise. Le soldat qui est là tout seul, montant la garde près de la ronde tour, se promène mélancoliquement en long et en large au milieu de blancs tourbillons de poussière. Je cherche une place publique pour me trouver avec la foule. Il n'y en a point. Cependant, la rue principale porte le nom de *Piazza Doria ;* car les Bonifaciens ont senti le besoin d'avoir un forum, sans lequel une ville est comme une maison où la

famille n'a pas de salle pour se réunir. Ils ont donc appelé place leur plus belle rue.

Les bâtisses, ne pouvant pas s'élargir ici, se sont élevées très haut, et comme elles manquent de profondeur, elles ont des escaliers fort roides. J'ai vu sur plusieurs constructions les armes de Gênes, un lion couronné qui bondit en tenant dans ses ongles un anneau. Cet antique emblême réveille d'aussi fiers souvenirs que le nom de Doria, toujours vivant à Bonifacio. La ville possède encore, en effet, une famille Doria, ou plutôt d'Oria, car c'est ainsi qu'il faut écrire le nom de ces illustres seigneurs. Les Corses ont voué à Gênes une haine mortelle ; ce sentiment s'est comme incarné en eux : je n'avais qu'à leur parler de la République pour le voir violemment éclater. Le triste état de leur agriculture et de leur civilisation, toutes les misères physiques et morales de leur pays, ils les attribuent, souvent à tort, aux Génois. Mais chez les Bonifaciens le souvenir de Gênes est toujours en honneur, et cela s'explique par leur histoire.

On n'est pas d'accord sur l'ancien nom de Bonifacio. L'opinion générale, c'est que là se trouvait jadis le *Syracusanus portus*, ou la ville de Pallæ, dernière station corse mentionnée dans l'itinéraire d'Antonin. Ce fut Boniface, marquis de Toscane, qui fonda Bonifacio en 833, après une bataille navale gagnée sur les Sarrasins. Des trois tours qui s'y trouvent actuellement, la plus grande, le *torrione*, remonte à ce seigneur. La ville les porte toutes les trois dans son armoirie.

Bonifacio passa ensuite aux Pisans ; mais déjà en 1193 les Génois l'avaient arraché à leurs rivaux. Ses nouveaux maîtres le traitèrent fort libéralement : ils lui accordèrent de libres statuts qui lui permettaient de vivre comme une république indépendante sous leur protection. Le *Livre Rouge* de Bonifacio contient un acte signé et juré par Brancaleone d'Oria, procurateur de Gênes, le 11 février 1321 ; en vertu duquel

les Bonifaciens obtiennent une complète liberté de commerce et le droit de se gouverner eux-mêmes. Ils choisissent leurs *Anziani* (*anciens*), et le *podestà* que Gênes leur envoie chaque année est tenu de se conformer aux décisions de ces magistrats : il lui est interdit de lever des impôts ou d'introduire des innovations quelconques sans leur assentiment ; de maintenir en prison un coupable, fût-il voleur, traître ou assassin, si ce dernier peut fournir une caution. Dès son arrivée à Bonifacio, le *podestà* est tenu de s'engager par serment à respecter les statuts de la ville. Cet acte est signé : *Per Brancaleonem de Oria et per Universitatem Bonifatii in publico Parlamento.* C'est assez fier pour une ville qui alors comptait à peine 1,000 habitants.

Ce brave peuple sut ainsi conquérir sa liberté, qu'il conserva pendant un grand nombre de siècles.

Les Bonifaciens furent toujours traités par la République avec un grand honneur. Lorsqu'un de leurs navires entrait à Gênes et qu'il déclarait sa provenance, on avait coutume de demander à l'équipage : « Etes-vous de Bonifacio même (*di Bonifazio proprio*) ? » Et cette locution s'est conservée dans le peuple qui dit encore : *È di Bonifazio proprio.*

Une foule de patriciens et de bourgeois de Gênes allèrent s'établir sur ce rocher, et Bonifacio devint ainsi par la langue, les mœurs et les aspirations, une véritable colonie génoise. On le reconnaît même de nos jours, non seulement aux vieilles armoiries des maisons, mais aussi par le caractère du peuple.

Ainsi que Calvi, Bonifacio resta toujours fidèle à la République ; et, au milieu de cet océan de haine contre les Génois, il est curieux de trouver en Corse comme deux îlots où le nom de Gênes était aimé. C'est une satisfaction bien due aux vaillants Génois : leur grande et superbe république a payé depuis longtemps sa dette à l'histoire ; elle n'est plus.

Le bonifacien Marzolaccio a écrit en 1625 une relation historique sur sa ville natale. Ce livre, qui a paru à Bologne,

est devenu très rare. Il ne m'a pas été possible de le découvrir, et je le regrette infiniment ; car Bonifacio a toutes mes sympathies. Je vais raconter, d'après Pietro Cirneo, le mémorable siége de la ville par Alphonse d'Aragon : l'héroïsme de Bonifacio mérite de vivre dans la mémoire des hommes aussi bien que celui de Numance, de Carthage et de la moderne Saragosse. Mais le récit de Pietro Cirneo est trop long pour que je le donne textuellement et dans toutes ses parties.

CHAPITRE VII

SIÈGE DE BONIFACIO PAR ALPHONSE D'ARAGON

(*13 Août 1420*)

Après avoir reconnu la position de Bonifacio, Alphonse alla occuper une hauteur au nord de la ville, et de là et de la mer il fit lancer jour et nuit une grêle de pierres avec des bombardes. Les Espagnols avaient 80 navires, dont 24 trirèmes qui, après la chute de deux tours, étaient entrés dans le port. Lorsqu'une partie des ouvrages de défense et des murailles se fut écroulée et que l'on crut possible de pénétrer dans la place, le roi réunit un conseil de guerre. Il dit que la prise de Bonifacio serait le signal de la soumission de la Corse entière et le prélude de la conquête de l'Italie, vers laquelle ils dirigeraient bientôt leurs vaisseaux. Il promit des récompenses à celui qui le premier escaladerait les murs et y planterait sa bannière, ainsi qu'aux treize autres qui le suivraient. Les Espagnols se préparèrent donc joyeusement à l'assaut.

Les habitants eurent beaucoup à souffrir des flèches et des projectiles lancés par les balistes ennemies. Mais ils firent une résistance opiniâtre et, avec des pierres et de longues lances, ils repoussèrent les assaillants à la mer.

Cependant, la tour de Scarincio s'écroule un jour avec grand fracas, les navires abordent la brèche, les Espagnols escaladent les murailles où ils plantent leur étendard, et de l'armée du roi s'élève une immense clameur annonçant la prise de Bonifacio. Les marins grimpent aux mâts et aux

vergues, et de là sautent sur les remparts. Puis, s'approchant des maisons, ils y jettent des tisons enflammés. Il se produit alors une affreuse confusion parmi les défenseurs et les assaillants. Mais Orlando Guaracco, l'héroïque Marguerite Bobia et Chiaro Ghigino accourent ; Jacobo Catacciolo, Giovanni Cicanese et Filippo Campo quittent leurs postes et se joignent à eux : ils massacrent les ennemis qui ont pénétré dans la ville ; et, mettant ensuite le feu aux navires du port, ils repoussent le roi avec de grandes pertes.

Le combat avait duré trois jours au milieu d'un effroyable incendie et d'une immense effusion de sang. Puis, les personnes de tout âge et de tout sexe s'étaient mises à élever de nouvelles défenses et à réparer les brèches. Malheureusement, le grenier public avait été la proie des flammes.

Le roi fit jeter dans la ville quelques lettres attachées à des flèches, promettant des récompenses à ceux qui se rendraient. Galeotto, fils de Ristoro, de Bonifacio, et le génois Conrado écoutèrent ces propositions, et les deux transfuges ranimèrent le courage du roi en lui apprenant que la ville manquait d'eau et de pain.

Alphonse fit alors occuper une seconde colline, mettre une double chaîne en travers du port afin d'arrêter les secours génois du côté de la mer, et résolut de prendre la ville par un siège régulier.

A cette nouvelle, le doge Thomas Fregoso équipa une flotte de sept vaisseaux. Le mois de septembre se passa ainsi, et en octobre, novembre et décembre la mer fut si mauvaise que la flotte dut rester à Gênes.

Cependant les projectiles des bombardes et des autres machines de guerre avaient réduit les Bonifaciens à la dernière extrémité : contraints de quitter leurs maisons, presque toutes en ruines, il s'étaient réfugiés dans le bois près de *Sant' Antonio* et dans le couvent de *San-Francesco*. La ville était déserte, il n'y avait d'occupés que les postes militaires.

Le roi reçut des secours d'Espagne ; mais il voulut néanmoins tenter encore la voie des négociations. Il promit aux habitants de respecter leurs privilèges et leurs lois, s'ils consentaient à lui ouvrir les portes de la ville. Les Bonifaciens traînèrent les pourparlers en longueur pour gagner du temps ; et comme les Espagnols, voyant les figures pâles et amaigries des assiégés, prétendaient que la faim les obligerait bientôt à se rendre, ces derniers recoururent, dit-on, au moyen suivant pour leur prouver le contraire : ils jetèrent du pain aux ennemis du haut des remparts, et firent même un fromage avec du lait de femme qu'ils envoyèrent au roi en présent.

Alphonse fit alors avancer toutes ses machines contre les murailles avec des vaisseaux attachés deux par deux et munis de tours ; et des collines environnantes et de la mer on recommença l'attaque.

De leur côté les Bonifaciens, ayant dressé des machines de guerre, lançaient des blocs énormes contre les navires éloignés et faisaient pleuvoir sur les plus proches une grêle de petites pierres et de traits. Ils étaient eux-mêmes exposés aux projectiles des bombardes et aux flèches, qui couvraient partout le sol de cadavres sanglants ; mais leur admirable constance ne se démentit point : de nouveaux combattants valides succédaient à ceux qui tombaient ; le fils venait prendre la place de son père, le frère celle de son frère ; et les femmes apportaient des projectiles, des vivres, du vin, et recueillaient les blessés. Parfois elles s'armaient elles-mêmes de la lance et du bouclier, et allaient remplacer les hommes sur les remparts. Il y en eut beaucoup parmi elles qui, voyant leur fils tués sous leurs yeux, ne leur donnèrent la sépulture qu'après avoir repoussé l'ennemi.

La lutte ne fut pas moins meurtrière pour les assiégeants. Les uns périrent par le glaive, d'autres par les faux et les lances à harpons au moyen desquelles les défenseurs de la

place les attiraient violemment pour les précipiter du haut de leurs tours flottantes dans la mer où ils se noyaient. Un grand nombre furent écrasés par des poutres et des pierres jetées sur eux au moment où ils voulaient escalader les murs. Ailleurs on leur lançait des torches, de l'étoupe enflammée, de la poix brûlante, de sorte qu'ils ne savaient où courir ni comment se défendre.

Mais les combats continuels avaient épuisé les habitants. Aussi, le roi résolut de réunir toutes ses forces et de tenter le lendemain un nouvel assaut général.

L'attaque recommença ; la tour de Scarincio fut seule épargnée, de crainte que les projectiles des bombardes n'allassent frapper, avec les Bonifaciens, les assaillants placés aux tours des vaisseaux. Sur les remparts, on voyait les femmes combattre à côté des hommes et tâcher de harponner les ennemis. Du haut des tours et des hunes des navires, les Espagnols faisaient pleuvoir une grêle de traits, « et lançaient même des balles de plomb au moyen de certaines bombardes portatives en airain fondu, creuses comme un roseau, qu'ils appelaient mousquets. Ces balles étaient projetées au loin par la force du feu et perçaient même les soldats couverts d'une armure ». (C'est ainsi que Pietro Cirneo décrit les fusils, alors inconnus et maintenant hélas ! trop connus en Corse). « Du » haut des hunes, ils lancèrent sur les murs et sur les mai- » sons des barils remplis de poudre à canon, aux cercles » lâches et dont les douves mal jointes se disjoignaient encore » davantage au moment de leur chute, puis il y jetèrent du » feu, » (1) et produisirent un vaste incendie, brûlant les uns et forçant les autres à quitter précipitamment leur poste de combat. C'est ainsi que près de la tour de Preghera, la brèche se trouva abandonnée à l'ennemi. Lorsque l'épaisse fumée de

1) Pietro Cirneo (Traduction de M. l'abbé Letteron).

soufre qui l'enveloppait de toutes parts se fut dissipée, les femmes, les hommes incapables de porter les armes, les enfants, accourus en foule pour apporter des traits et des pierres à leurs amis, voyant les murs sans défenseurs, se mirent à pousser des cris et des hurlements plaintifs ; et les mères, les filles, les épouses éplorées, supplièrent leurs fils, leurs pères, leurs époux de retourner sur la brèche à leur poste de combat. Les prêtres et les moines même prirent part à la lutte : ils jetaient des paquets d'étoupe enflammée et de la chaux en poudre aux ennemis qui, la plupart, étourdis, aveuglés par la fumée et les vapeurs, ne tiraient plus qu'au hasard. Lorsque l'incendie diminua, les Bonifaciens firent une sortie.

Ce fut la journée la plus rude pour les assiégés ; mais elle coûta aussi un grand nombre de morts et de blessés aux assiégeants.

Plus leurs souffrances devenaient cruelles, plus les Bonifaciens pressaient, par des lettres, le doge et le sénat de Gênes de venir à leur secours.

Le roi, renforcé de nouvelles troupes, ordonna bientôt la reprise des hostilités ; et sur terre et sur mer, en sept endroits différents, s'engagea encore une lutte féroce. Mais la ville resta inexpugnable : les habitants y avaient élevé en toute hâte une autre muraille à la place de celle qui venait de s'écrouler, et des hommes armés se tenaient sur les brèches ouvertes, comme des remparts vivants.

Alphonse fit alors construire vers la grande porte, une chaussée de huit pieds de haut, ainsi qu'une tour de dix étages, pour dominer les murs. Pendant que le travail avançait ainsi, en dépit des nombreux projectiles, la porte s'ouvrit un jour soudainement pour livrer passage au peuple qui, avec des torches, mit le feu à la chaussée, aux fascines et à la tour, et détruisit ainsi en un instant l'œuvre pénible de si longs efforts.

Le jour, la nuit, l'attaque continuait sans cesse, et les assiégés mettaient tout en œuvre pour arrêter les progrès de l'ennemi, soit en relevant les murailles écroulées, soit en faisant de fréquentes sorties. Les pauvres citoyens n'avaient plus ni repos ni trêve, épuisés par des fatigues et des veilles continuelles, par les blessures et par la faim. Le jour on ne voyait que funérailles : la mort s'offrait à tous les yeux, ce n'étaient partout que larmes et gémissements. La disette s'accrut dans la ville au point qu'on fut obligé de s'y repaître des herbes les plus dégoûtantes ; et les habitants se demandaient avec angoisse combien de temps encore il fallait attendre les secours des Génois. La viande de cheval, la viande d'âne étaient pour eux des friandises ; quelques-uns mangeaient toute espèce d'herbes, même celles que refusent les bêtes, des racines, des fruits sauvages, l'écorce des arbres, et des animaux dont ils n'avaient jamais songé à se nourrir auparavant.

Ils perdirent enfin tout espoir, et plusieurs d'entre eux auraient terminé par le suicide leur misérable existence et d'autres, blessés, seraient morts d'inanition, si la pitié des femmes ne fût venue les secourir : ces douces créatures tendaient volontairement leurs mamelles aux auteurs de leurs jours, à leurs frères, à leurs enfants, à leurs parents, à leurs voisins ; et l'on peut dire que, pendant le siège, il n'y a eu personne à Bonifacio qu'elles n'aient nourri de leur lait.

Mais comme la détresse devint extrême et que les Génois ne paraissaient pas, les Bonifaciens consentirent enfin à traiter : ils convinrent de se rendre si, avant quarante jours, on ne venait les secourir, et donnèrent en otages trente-deux enfants des plus nobles maisons. Le roi leur ayant défendu d'envoyer une ambassade à Gênes, ils construisirent en grande hâte un petit esquif dans l'enceinte de la ville, et profitant des ténèbres de la nuit, ils le glissèrent à l'eau avec des cables, le long du rocher faisant face à la Sardaigne et

opposé à l'ennemi, et, par le même moyen, ils firent descendre vingt-quatre jeunes gens, qui devaient leur servir de messagers. Lorsque ceux-ci partirent munis des lettres que les magistrats de la ville adressaient au gouvernement génois, une foule de citoyens les accompagna jusqu'au bord de la falaise en adressant des vœux au ciel pour l'heureux succès de leur expédition ; et comme ils n'emportaient pas de vivres, les femmes les abreuvèrent à l'envi de leur lait. Après une dangereuse navigation, longtemps retardée par les vents contraires, ces courageux citoyens purent enfin arriver à Gênes et informer le Sénat de l'horrible détresse où se trouvait Bonifacio.

Cependant les assiégés ordonnèrent des prières publiques pour demander à Dieu le pardon de leurs fautes et l'éloignement des ennemis. Une procession solennelle, partie de la basilique de Sainte-Marie Majeure, alla visiter Saint-Jacques, Saint-Dominique et les autres églises, en chantant de pieux cantiques avec grande ferveur ; ils étaient tous pieds-nus, malgré la rigueur de l'hiver. Dans les chapelles la journée se passait en continuelles supplications ; on ne vivait partout que de l'espérance de recevoir un prochain secours, ou du moins quelque nouvelle des messagers.

Après quinze jours d'absence, ces derniers revinrent enfin, la nuit, sous les murs de Bonifacio ; ils en avertirent par un signe les habitants, qui les hissèrent avec des cordes au haut des remparts. La joie des Bonifaciens fut si grande qu'ils semblaient avoir perdu l'esprit. Quand les messagers se rendirent à Sainte-Marie Majeure où le Sénat siégeait en permanence, une foule immense, avide de les entendre, les suivit dans l'église. Ils présentèrent les lettres du doge, qu'on lut à l'assistance ; après quoi, ils furent conduits au milieu du peuple assemblé. Le chef de l'ambassade rendit un compte détaillé de sa mission et assura que la flotte génoise, déjà prête, n'attendait qu'un vent favorable pour

quitter le port. Le sénat de Bonifacio ordonna de publiques actions de grâces pendant quatre jours et la joie de la population ne connut plus de bornes lorsqu'on distribua le peu de blé apporté de Gênes par les messagers.

Cependant le jour fixé pour la reddition de la place approchait, sans que parût la flotte génoise ; des envoyés du roi vinrent sommer le Sénat de remplir les clauses du traité. Les Anciens répondirent que si, la nuit suivante, le secours n'arrivait point, la ville ouvrirait ses portes. Alors les femmes commencèrent à pleurer et à pousser des cris lamentables, et tous les cœurs furent en proie à une morne tristesse. Les sénateurs réunirent le peuple pour entendre son opinion. Dans cette assemblée Guglielmo Bobia se prononça pour la continuation de la résistance, adjurant l'ombre du comte Boniface, fondateur de la ville, de remplir de son esprit les habitants de Bonifacio, afin que nul d'entre eux ne désertât la cause de la liberté. On décida de se défendre jusqu'au dernier moment.

Pendant la nuit, la nouvelle se répandit tout-à-coup en ville que les Génois arrivaient : on sonna les cloches, on agita des torches enflammées sur les tours, un immense cri de joie s'éleva vers le ciel. Les Espagnols furent tout d'abord ahuris ; mais ne voyant point de Génois, ils envoyèrent, à l'aube, des parlementaires à la porte de la ville pour demander l'exécution du traité. Les Bonifaciens leur répondirent que, la nuit même, il leur était arrivé des secours, et aussitôt de nombreux guerriers, portant en tête la bannière de la République, défilèrent par trois fois sur les murs hérissés de lances : les femmes de Bonifacio avaient endossé l'armure et s'étaient jointes aux défenseurs de la ville, dont le nombre semblait avoir triplé. A cette vue, Alphonse s'écria, dit-on : « Les Génois ont-ils donc des ailes, puisqu'ils pénètrent dans une place que mes troupes entourent de tous côtés ? » Et il fit avancer ses machines de guerre pour donner un nouvel assaut.

Quatre jours après l'expiration de la trêve, on vit paraître enfin la flotte génoise, qui alla mouiller à l'entrée du canal. Angelo Bobia et d'autres vaillants citoyens se rendirent, pendant la nuit, à bord des vaisseaux, où ils effrayèrent tout le monde par leur visage pâle et amaigri. Mais les capitaines génois déclarèrent qu'ils n'osaient attaquer les Espagnols. Bobia resta comme foudroyé, l'index appuyé sur la bouche ; puis, il s'écria : « Nous avons mis en Dieu et en vous seuls tout notre espoir : vous oserez, vous devez nous secourir. »

Aussitôt Alphonse dirigea une partie de ses vaisseaux contre les Génois, et tourna ses bombardes du côté du port pour empêcher les secours d'arriver. La flotte génoise était hésitante : mais le jeune Giovanni Fregoso, Raffaele Negro et d'autres vaillants capitaines, parmi lesquels se distinguait Jacobo Benesia, le plus brave de tous, pressèrent le conseil de se prononcer hardiment pour la bataille.

La lutte s'engagea ; et pendant sept heures, on combattit avec acharnement du côté du port et sur le rocher : les vaisseaux, resserrés dans un étroit espace, se touchaient et s'embarrassaient l'un l'autre ; les Bonifaciens, du haut des remparts, lançaient des projectiles et des tisons enflammés sur les ennemis.

Les Génois parvinrent enfin à briser la chaîne qui fermait le port et à pénétrer à Bonifacio. Il est impossible de décrire l'allégresse de ce peuple affamé lorsque sept vaisseaux, chargés de froment, y débarquèrent leur cargaison.

Alphonse d'Aragon, reconnaissant alors l'impossibilité de réduire la ville, en leva le siège ; le cœur plein de colère et de confusion, il prit avec lui les otages et fit voile pour l'Italie (5 janvier 1421).

CHAPITRE VIII

ENCORE DES SOUVENIRS. — UNE FÊTE.

En face de ma *locanda* était une vieille bâtisse dont la porte à chambranle de marbre attira mon attention. On y voyait d'anciennes sculptures, les armes de Gênes et des initiales gothiques. Ma joie fut grande en apprenant que cette maison avait, pendant deux jours et une nuit, servi de demeure à Charles-Quint. Je considérai la fenêtre où l'empereur a dû alors paraître plus d'une fois, et les souvenirs de l'histoire d'Allemagne m'envahirent de tous côtés, Luther, Worms, Augsbourg, Wittemberg, Maurice de Saxe, Philippe de Hesse, Schiller et Don Carlos, Gœthe et Egmont. Charles-Quint fut le dernier empereur au vrai sens du mot ; à ce grand monarque, dont les vastes domaines ne voyaient jamais le soleil se coucher, succéda un petit homme en froc gris, qui d'un mot fit éclater comme une bombe tout ce magnifique empire. C'est folie que de reprocher à Charles-Quint de ne pas avoir compris la Réforme, de ne pas s'être mis à la tête du mouvement. On oublie qu'il était empereur. Avant la fin de sa carrière, il fut pris de lassitude. Sa vie orageuse avait été une lutte incessante contre les puissances qui renversèrent l'empire, contre la France et la Réforme, et il quitta volontairement le pouvoir : reconnaissant la force révolutionnaire du temps, il se fit ermite et se coucha dans un tombeau. Je suis bien aise de connaître le superbe portrait que le Titien nous a

laissé de l'empereur : grâce à lui, je vois là mon voisin à la fenêtre, non plus en imagination, mais bien en chair et en os.

C'est par hasard que Charles-Quint visita Bonifacio. Voici ce que m'a raconté mon ami Lorenzo : En 1541, Charles revenait de sa malheureuse expédition d'Afrique ; une tempête le força à jeter l'ancre dans le golfe de Santa-Manza. Il débarqua à terre, et curieux de connaître les mœurs d'un peuple qui alors, comme aujourd'hui, passait pour guerrier et barbare, il se dirigea vers une vigne. Elle appartenait à Filippo Catacciolo. Celui-ci alla aussitôt au-devant de l'empereur, lui offrit des raisins et lui inspira par ses discours un vif désir de voir la ville qui avait bravé les attaques d'Alphonse d'Aragon. Le Corse obtint de l'y accompagner, de l'accueillir dans sa maison, en promettant toutefois de respecter l'incognito de l'auguste visiteur. Il le fit donc monter sur son cheval, et la petite caravane se mit en marche. Mais Catacciolo expédia secrètement un courrier pour annoncer aux Anciens que « Charles, roi d'Espagne et chef du Saint-Empire romain, allait visiter Bonifacio. » Lors donc que Charles entra à cheval dans la ville, il fut salué par des salves d'artillerie et toute la population accourut à sa rencontre en criant : « *Evviva Carlo di Spagna* ! » L'empereur étonné dit alors à Catacciolo : — Ami, tu as manqué à ta parole. — Non, répondit le Corse ; mais les canons de Bonifacio sont ainsi faits qu'ils prennent feu aux rayons du soleil, à l'approche d'un prince comme vous.

Charles se logea dans la maison de Catacciolo, où il reçut le meilleur traitement. Avant de partir, il appela son hôte et lui dit : « Je suis fort content de ton hospitalité ; aussi je t'engage à me demander trois grâces. » Catacciolo le pria d'accorder trois franchises à Bonifacio ; ce qui fut fait. « Demande donc une autre faveur, ajouta Charles Quint, mais cette fois pour toi-même. » Après avoir ré-

fléchi longtemps, le Corse répondit : « Plaise à Votre Majesté de permettre que mes cendres reposent dans le sanctuaire de la cathédrale ; les laïques ne pouvant y être inhumés, ce sera le plus grand honneur, la distinction la plus haute qu'un citoyen de Bonifacio ait jamais obtenue. » L'empereur donna des ordres en conséquence.

Catacciolo accompagna son hôte jusqu'au port ; puis, prenant le cheval qui avait servi de monture à Charles-Quint, il l'abattit aussitôt.

La maison de Catacciolo n'est pas entièrement finie : les Anciens en avaient fait suspendre tout d'abord la construction, de crainte qu'elle ne nuisît à la défense de la ville ; mais le propriétaire ayant promis de construire un phare à ses frais si on l'autorisait à poursuivre les travaux, les magistrats levèrent l'interdiction. On conclut une espèce de marché, par lequel Catacciolo s'engageait à n'achever sa maison qu'avec le phare. Il les bâtit, en effet, en même temps : il posa les fondations du phare, et éleva sa maison jusque sous le toit, en laissant toutefois quelques parties des murs inachevées.

Catacciolo était de haute taille et beau de sa personne ; aussi le peuple l'appelait-il *Alto-Bello*. Sa famille, l'une des plus riches et des plus anciennes de Bonifacio, est fort souvent mentionnée dans l'histoire de cette ville.

En suivant la ligne de la maison qui servit de demeure à Charles-Quint, le regard va rencontrer l'île de la Madeleine, placée aux abords de la Sardaigne. J'en distingue parfaitement la tour, et vois même le jeune officier d'artillerie Napoléon s'élancer de sa barque pour s'en emparer. Napoléon demeura près de huit mois à Bonifacio, en face de la maison autrefois occupée par Charles-Quint : cette coïncidence est remarquable, car ce fut Napoléon qui renversa le vénérable et glorieux empire de Charles-Quint.

Au temps de sa fortune, Bonifacio comptait une vingtaine

d'églises et de couvents. Les couvents ont disparu et il ne reste que trois églises, la cathédrale de Sainte-Marie Majeure, Saint-Dominique et Saint-François.

Sainte-Marie est d'architecture pisane : c'est un vaste et lourd bâtiment, perdu dans d'étroites ruelles. Son spacieux portique sert de lieu de réunion et de promenade aux Bonifaciens, comme à Venise les portiques de la Place Saint-Marc. C'est dans cette basilique que le sénat de Bonifacio s'assemblait jadis pour délibérer sur les affaires de la cité.

Saint-Dominique s'élève plus loin au bord de la falaise. Cette belle église montre encore aux murs les vestiges des triangles de l'Ordre des Templiers, auquel elle a appartenu. Elle est du style gothique le plus pur ; il ne lui manque que le revêtement de la façade pour produire même à l'extérieur l'effet le plus gracieux. C'est sans contredit, avec la *Canonica* de Mariana maintenant en ruines, la plus belle église de la Corse. Son blanc clocher octogone, construit par les Pisans, ressemble à une tour à créneaux ; il est inachevé. J'ai vu à l'intérieur de l'église un grand nombre de pierres sépulcrales consacrées à des Templiers ou à des seigneurs génois, entre autres à un Doria. Il y a aussi quelques tableaux sans valeur, donnés par le cardinal Fesch. Ce qui est plus remarquable, ce sont les images votives peintes sur bois et consacrées à la Madone ou à Saint-Dominique par des Bonifaciens, en souvenir de quelque miraculeuse délivrance. Il y a là plusieurs scènes de pirates fort bien représentées.

La troisième église est celle de Saint-François, qui possède une grande curiosité : on y trouve la seule source d'eau vive qui soit à Bonifacio. En dehors d'elle les habitants n'ont pour boire que de l'eau de pluie, conservée principalement dans une vaste et profonde citerne où l'on descend par des gradins en pierre. Ce beau travail est dû à la munificence des Génois.

La plupart des anciens couvents de la Corse appartenaient

à l'Ordre des Franciscains. Ces religieux s'étaient partout répandus dans l'île, et, si l'on en croit la tradition, le saint fondateur de l'Ordre aurait été lui-même à Bonifacio. Comme les Bonifaciens ont une grande réputation de piété, je vais, d'après mon ami Lorenzo, rapporter ici une légende.

Le couvent abandonné de San-Giuliano, que l'on aperçoit au-dessus du golfe, fut, dit-on, élevé à l'occasion de l'arrivée de Saint-François. Une nuit, je ne sais à la suite de quel voyage, le saint homme entra dans le port de Bonifacio et descendit à terre. Il frappa à la porte d'une maison et demanda l'hospitalité. Mais loin d'être accueilli comme Charles-Quint, on lui ferma la porte au nez, car le désordre et la négligence de sa mise le faisaient ressembler à un bandit. Le pieux moine s'éloigna tristement ; il trouva un gîte dans une caverne, non loin du port, et, après s'être recommandé à Dieu, il s'y endormit. Sur ces entrefaites, une domestique vint déposer des ordures dans la grotte, comme elle en avait l'habitude. Mais à peine y eut-elle pénétré qu'elle y vit resplendir une soudaine lueur ; et cela la troubla tellement qu'elle versa ses immondices presque sur le saint. Car c'était lui qui répandait cette lumière. Saint-François se leva alors et dit à la servante avec son doux sourire : « Mon amie, ne te gêne pas ! On sait bien que j'ai passé toute une année dans une étable à pourceaux. » La stupide jeune fille s'enfuit à toutes jambes en poussant de grands cris, et alla partout raconter qu'elle avait vu dans la grotte un homme dont quelques parties du corps projetaient des rayons. La nouvelle s'en répandit rapidement : les Bonifaciens accoururent en foule au lieu indiqué ; et quand ils eurent trouvé le saint, ils le soulevèrent affectueusement dans leurs bras, et le prièrent, avec beaucoup de caresses, de leur laisser un souvenir. « Mes amis, répondit-il, perpétuons la mémoire de ce jour en élevant ici un couvent. » On apporta donc des matériaux, et Saint-François posa la première pierre de

l'édifice ; puis il dit adieu à ses amis et s'embarqua. Comme il n'avait pas encore été canonisé, on ne put donner son nom au couvent, qui s'appela San-Giuliano. Mais plus tard, les Bonifaciens élevèrent en son honneur l'église de Saint-François.

Près de là se trouvait jadis un bosquet de pins, de myrtes et de buis, chose vraiment merveilleuse, car il sortait de la roche calcaire nue. Il était défendu d'en abattre un seul arbre, sous peine de la perte de la main droite. Des ermites allaient s'y réfugier au fond d'une cellule creusée dans la montagne qui domine le détroit, et là, plus près du ciel, ils chantaient leurs pieux cantiques à la louange du Seigneur. Le bois et l'ermitage ont disparu, et l'on voit maintenant une sentinelle en pantalon rouge se promener sur ce plateau, en sifflotant quelque refrain de soldat.

Le 15 août je fus réveillé soudain par le bruit du canon que l'on tirait sous ma fenêtre. Il me sembla d'abord, dans mon sommeil, entendre gronder les bombardes des soldats d'Alphonse d'Aragon, qui, au milieu d'un vacarme infernal, couraient à l'assaut du rocher. Mais je me dis bientôt que c'étaient sans doute des salves en l'honneur de Napoléon et de la Sainte-Vierge, dont on célébrait la fête en même temps. Car l'empereur est né le jour de l'Assomption avec laquelle il a l'honneur d'être aujourd'hui fêté dans toute la France. Les puissantes ondes sonores traversaient le détroit et allaient réveiller la Sardaigne. La matinée était belle et imposante : des bannières roses flottaient partout dans le ciel et sur les flots bleus ; l'air était calme et plein d'une agréable fraîcheur.

Le peuple de Bonifacio nageait dans une mer de délices ; il folâtra tout le jour dans les rues ornées partout de drapeaux aux couleurs nationales, sur lesquels brillait la fière devise : *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*.

« Vous pouvez m'en croire, me dit un habitant de Bonifacio ; nous avons été de tout temps de vrais républicains. »

Beaucoup de personnes jouaient aux dames dans la rue ; j'en trouvai même à la porte de la ville, gravement occupées à cet ancien et noble jeu. D'autres se promenaient avec bonheur sur la *piazza*, revêtues de leurs plus beaux habits.

J'aime, pendant un jour de fête, à me mêler à la foule. Je m'y sens comme en pays ami. Aussi étais-je bien à l'aise sur cet écueil ignoré, au milieu d'un peuple paisible, se procurant, avec ses faibles ressources, une innocente distraction. Ces pauvres gens n'ont rien de ce qui donne du charme et de la variété à l'existence, ni spectacles, ni sociétés, ni chevaux, ni voitures, ni musique ; à peine reçoivent-ils de loin en loin un journal. Un grand nombre de ceux qui viennent au monde sur cet aride rocher calcaire y sont ensevelis sans avoir même vu Ajaccio. Ils vivent ici près du ciel, n'ayant rien que de l'air et de la lumière, et le grand spectacle du détroit et des montagnes de la Sardaigne. On peut donc se figurer ce que peut être un jour de fête en pareil lieu.

On était même accouru des environs, et c'était un singulier spectacle que de voir tant de monde en habits de gala, rôder par ces vilaines ruelles, les jeunes filles sourire gracieusement aux balcons, vêtues de blanc, avec des fleurs aux cheveux : je crois vraiment que ce jour là les Bonifaciennes étaient toutes des anges pour faire honneur à la procession.

Le cortège solennel sortit de la cathédrale, annoncé par des salves d'artillerie, et se dirigea vers Saint-Dominique. Des croix et de vieilles bannières qui semblaient encore bien génoises ouvraient la marche ; puis venaient des hommes, des femmes, des jeunes filles avec des cierges, et enfin la statue en bois de la Sainte-Vierge, que portaient sur une civière deux solides gaillards. La glorieuse Assomption, planant sur de bleus nuages en bois, occupait le centre du brancard, dont chaque coin était orné d'un petit ange bariolé, également en bois, tenant un bouquet de fleurs à la main.

Au-dessus de sa tête brillait une auréole en argent, et à son cou un beau collier de corail, offrande des pêcheurs, qui en avaient recueilli la précieuse matière dans les eaux du détroit. Des centaines de personnes formaient la procession, où je remarquai de jolis enfants avec des robes blanches et des visages si pâles qu'on les aurait crus des images taillées dans le gypse de ces rochers. Tous portaient des cierges allumés ; mais il vint de la mer un vent impétueux, un rude camarade enveloppé d'un grand manteau de blanche poudre calcaire, qui se mit à souffler sur les chandelles des gracieuses figures de gypse, de sorte qu'avant d'arriver à Saint-Dominique, il avait gagné sa partie de *moccoli*, et éteint jusqu'au dernier flambeau. J'entrai aussi à l'église. Quand on me demandait comment je trouvais la procession, je voyais bien aux yeux de mon interlocuteur qu'elle devait être très belle, et je m'écriais : « *Signor mio, essa è maravigliosa* ! »

Le soir on entassa dans une rue étroite, devant l'Hôtel de ville, une énorme pile de bois, que l'on fit flamber en guise d'illumination. Comme je demandai pourquoi on avait allumé ce grand feu, on me répondit que c'était en l'honneur de Napoléon.

C'est ainsi que Bonifacio célébra la grande fête : tous étaient contents et heureux, et pendant la nuit j'entendis partout, avec les accords des cithares, retentir de joyeuses chansons.

CHAPITRE IX

LE DÉTROIT

L'une de mes distractions les plus agréables c'est de sortir, un peu avant la tombée de la nuit, par la vieille porte de la citadelle pour aller m'asseoir sur la haute falaise. Je vois alors le spectacle le plus étrange : tout près de moi, Bonifacio penché au loin vers la mer, puis le détroit et, à une faible distance, la Sardaigne. Il existe un vieux livre (mon ami Lorenzo l'a lu), qui cite le rocher de Bonifacio comme la 72e merveille du monde. Du haut de mon petit banc de pierre je domine la rampe par où l'on descend à la *marina* : c'est un va-et-vient continuel de gens qui paraissent et disparaissent par la porte des remparts ; ils montent, à califourchon sur leurs ânes, ou bien à pied en poussant devant eux leurs pauvres bêtes chargées de melons, et pour rendre l'ascension moins pénible, ils décrivent de nombreux zigzags. Je ne me rappelle pas avoir vu ailleurs des ânes plus petits : on ne comprend pas qu'ils puissent porter leur cavalier. Parmi tous ces hommes il n'y en a pas un seul d'armé : on ne voit point de fusils à Bonifacio.

Quand je me reposais là-bas près de la petite chapelle de Saint-Roch, des curieux venaient aussitôt m'entourer, s'asseoir familièrement à côté de moi, me demander d'où je venais, ce que je comptais faire, si mon pays était civilisé. La dernière question, on me la posait souvent quand je disais que j'étais Prussien. Un Monsieur à l'air distingué

prit place un soir auprès de moi ; nous engageâmes une conversation politique, et comme je vins à nommer le souverain actuel de mon pays, il manifesta une soudaine surprise de ce que les Prussiens parlaient italien (plusieurs personnes ici m'ont demandé fort gravement si on parle italien en Prusse). Mon aimable interlocuteur désira savoir si je parlais latin, et comme je lui dis que je le comprenais, il ajouta qu'il l'entendait également, et commença ainsi : « *Multos annos jam ierunt che io non habeo parlato il latinum.* » Voulant lui répondre dans la même langue, je sentis qu'elle se transformait malgré moi en italien, et que j'allais m'exprimer, si c'est possible, avec plus d'élégance que mon Bonifacien. Deux idiomes qui ont beaucoup d'affinité se mêlent aisément dans notre bouche, quand nous avons l'habitude de ne nous servir tous les jours que de l'un d'eux.

Le Bonifacien me répéta aussi les paroles prophétiques de Rousseau : dans une conversation avec un Corse instruit, il est difficile de ne pas les entendre rappeler.

La vue du détroit s'embellit au déclin du jour. Des voiles, couronnées d'un nimbe d'or, glissent sur les vagues écumantes ; de noirs écueils émergent çà et là de la mer ; les côtes sardes se teignent en violet. Là en face, s'élèvent les belles montagnes de Tempio et de Lambara ; plus loin celles qui nous masquent Sassari ; à gauche un pic superbe, en forme de pyramide, dont on ne sait pas me dire le nom. Le soleil couchant éclaire la Sardaigne et inonde de ses rayons Longosardo, sa ville la plus rapprochée d'ici. Je distingue parfaitement les maisons, et pourrais même m'imaginer que ces points noirs là-bas sont des Sardes qui se promènent. Par des temps calmes, on entend, dit-on, le tambour de Longosardo. J'ai compté six tours sur la côte ; je n'ai pas pu voir Castel-Sardo et Porto-Torres, les villes les plus voisines de la mer dans la direction de Sassari. Mon aimable ami Lorenzo a passé trois ans à la faculté de Sassari ; aussi

me parle-t-il beaucoup des Sardes dont il connaît les idiomes divers.

« Nous regardons là-bas en silence — les côtes inondées d'écume, — et les flots bleus du détroit, — qui sépare les deux îles sœurs.

» Que tu es belle, ô Sardaigne, — avec ta ceinture de coquillages brillants, — et ta couronne de myrte, ô brune — et farouche sœur de Cyrnos !

» Comme un collier de corail, — l'entourent de rouges — îlots, des récifs, — et des promontoires dentelés.

» Ami Lorenzo, ces montagnes, — ces charmantes montagnes bleues — éveillent en moi un désir si ardent, — que mon cœur y vole avec amour.

» Belles montagnes de Lambara ! — dit Lorenzo en baissant les yeux. — Montagnes bleues, ainsi que la vie — pleines d'images décevantes !

» De loin elles semblent des saphirs, — de célestes dômes de cristal ; — si vous en approchez elles rejettent — loin d'elles leur manteau d'azur,

» Vous présentent leurs aspérités nues, — vous menacent de leurs buissons d'épines, — de leurs orages, de leurs abîmes, — comme la vie, ô mon jeune compagnon.

» Ami Lorenzo, vois cette plaine d'or — qui me sourit là-bas ! — je voudrais savoir comment le Sarde — passe les jours dans ce beau pays.

» — Au loin dans l'intérieur s'élève la montagne boisée, — avec de petites villes jaunes au milieu de la verdure ; — et l'on y entend la sonnette des mules — que pousse devant lui le Catalan.

» Le *sombrero* sur la tête, — le poignard, les pistolets à la ceinture, — il fredonne une romance latine, — sur laquelle il règle son pas.

» Il va au Sud vers la mer, — à la baie rocheuse de Cagliari, — dans le village où les Maures jouent — des castagnettes et du tambourin.

» Ce sont des Maures d'Algésiras, — qui balbutient des idiomes barbares, — et dansent autour des palmiers éventails, — en tenant de brunes jeunes filles par la main. »

A Bonifacio même on sent déjà le voisinage de la troisième grande nation latine, l'Espagne : partout aux murs de ma chambre s'étalent des images de Christophe Colomb avec de longues légendes en espagnol ; et il n'est pas rare de rencontrer ici des Sardes qui parlent le catalan.

Ces deux îles qui formaient jadis une même terre et qu'une violente révolution géologique a séparées, entretiennent ensemble un commerce de contrebande très actif. Grâce à son heureuse position, Bonifacio deviendrait bientôt prospère, s'il pouvait trafiquer librement. La surveillance est sévère ; car on y fait même un grand échange de bandits. Les Sardes se réfugient rarement dans la petite île de Corse où ils ne sauraient tenir longtemps ; mais après une sanglante *vendetta*, le Corse va souvent dans les montagnes de Sardaigne chercher un abri. La police de Bonifacio est pourtant vigilante : c'est, avec Sartène, le seul endroit de l'île où l'on m'ait demandé mon passe-port. Jusqu'à Bonifacio j'avais eu pour compagnon de voyage un propriétaire du Cap-Corse. C'était un homme aimable qui m'avait offert une place dans son bateau, mouillé à Propriano, pour m'en retourner à Bastia, et m'avait même prié d'accepter l'hospitalité chez lui au Cap-Corse ; aussi, le voyant mal logé, je l'accueillis dans la chambre fort spacieuse qui m'était échue. Il n'en fallut pas davantage pour qu'on lui fît l'honneur de le regarder comme un bandit épiant l'occasion de filer en Sardaigne.

Aux premières ombres du crépuscule Bonifacio allume son phare ; et des côtes de la Sardaigne, enveloppées de ténèbres, Longosardo lui répond en allumant le sien : c'est ainsi que les îles sœurs continuent pendant la nuit à s'entretenir par des signes lumineux. Les gardiens de ces phares mènent une vie bien solitaire ! Chacun d'eux occupe le premier ou le dernier lieu habité de son île : celui de Bonifacio est le plus méridional des Corses, et celui qui est là-bas perché de l'autre côté du détroit, le plus septentrional des habitants de la Sardaigne. Ils ne se sont jamais vus ni parlé. Mais tous les soirs ils se souhaitent une bonne nuit, *felicissima notte*, comme disent les bourgeoises en Italie quand elles vous apportent de la lumière dans la chambre. C'est le gardien corse qui, le soir, paraît le premier avec son flambeau et envoie sa *felicissima notte* ! puis vient celui de Sardaigne qui lui répond *felicissima notte* ; et ils font cela chaque soir, et ils le répèteront toute leur vie jusqu'à ce qu'un jour d'un côté ou de l'autre, la lumière s'éclipse un instant ; et alors l'un des gardiens saura que son vieil ami est mort au-delà du détroit ; et il versera une larme en s'écriant : « *felicissima notte* ! »

Je visitai le gardien corse dans sa tour. Elle est à une heure de Bonifacio, sur une petite éminence du Cap Pertusato. La partie australe de la Corse se termine en un triangle tronqué ; elle présente ainsi à son extrémité deux promontoires, à l'Ouest le cap Pertusato, à l'Est le cap Sprono (éperon), pointe étroite, la plus rapprochée de la Sardaigne, où, avec un bon vent, on peut arriver en une heure. Le petit phare est entouré d'une blanche muraille et ressemble à un château. Le gardien me reçut avec amitié, et m'offrit un verre de lait de chèvre. Il vit là comme Eole au milieu des vents. C'est tout de même drôle de songer que les longues années d'un homme tournent ainsi autour d'une lampe à huile, qu'une existence se consume à brûler des

mèches, la nuit, sur un écueil isolé ! Il n'y a point d'être plus difficile et plus facile à contenter que l'homme.

Mon gardien me mena sur la terrasse du phare, munie d'un garde-fou (la violence du vent me força à me tenir à la rampe) ; et du pignon de ce manoir il me montra ses domaines et ses vassaux, consistant en une vigne et trente chèvres. Il était content du peu qu'il possédait ; aussi, je pus le proclamer heureux avant sa fin. Il me fit voir les splendeurs de la Sardaigne, ses îles et ses îlots, qui l'entourent comme un essaim d'abeilles : Santa-Maria, Santa-Maddalena, Caprera, Reparata et d'autres de moindres dimensions. A l'occident, le détroit est semé d'écueils ; à l'orient il est plus large, et c'est là qu'en face du promontoire de Sardaigne appelé Capo Falcone, s'élève l'île d'Asinara avec ses pittoresques hauteurs.

A la Corse appartiennent aussi quelques îlots rocailleux, de formes très bizarres, disséminés à une faible distance de la côte, San-Bainzo, Cavallo et Lavezzi. Ce sont des roches granitiques. Les Romains y avaient établi des carrières d'où ils tiraient des colonnes pour leurs basiliques et leurs temples. On voit encore des traces non équivoques de ces anciens ateliers, jusqu'à des restes du charbon que l'on y employait dans les forges, d'énormes colonnes à moitié taillées, deux entre autres à San Bainzo, ainsi que des blocs déjà dégrossis. On ignore à quel édifice de Rome ils étaient destinés. Par suite de quelle terreur panique les ouvriers et les artistes confinés sur cet écueil ont-ils fui soudain vers la mer, laissant leur travail inachevé ? Peut-être les flots les ont-ils engloutis, peut-être même sont-ils tombés victimes du Sarde farouche ou du Corse indompté ? Je m'étonne qu'ils n'aient pas donné lieu ici à une légende et que leurs fantômes n'apparaissent pas la nuit dans ces ateliers ; car moi-même, à la lueur de la lune, je les ai vus surgir de la mer, avec leur front large, leur nez d'aigle, leurs yeux caves, leur longue toge

romaine et leur port majestueux. Ils se mirent silencieusement à travailler aux deux colonnes, laissant tomber d'une manière étrange leurs marteaux et leurs ciseaux. L'un d'eux se tenait debout, et dirigeait les autres du doigt ; une seule fois il leur cria en latin : « Cette colonne sera l'une des plus belles de la Maison dorée de Néron. Allons, camarades, dépêchez-vous ! si vous n'avez pas fini dans quarante jours, nous serons tous livrés aux bêtes. » Je voulus leur dire : « O Artémion et vous autres trépassés, le palais de Néron a depuis longtemps disparu ! Comment pouvez-vous continuer à tailler pour lui des colonnes ? Dormez en paix dans vos tombeaux ! » Mais quand j'essayais de parler, le latin se changeait en italien dans ma bouche et il me fut impossible d'articuler un seul mot. Et c'est uniquement grâce à cette circonstance que les spectres romains continuent à hanter la carrière et à travailler aux colonnes ; et chaque nuit ils surgissent de la mer, se rendent à l'atelier et y promènent partout avec une rapidité merveilleuse le marteau et le ciseau. Mais dès que le coq chante à Bonifacio, les blancs fantômes se précipitent et disparaissent dans les flots.

Je regardai une dernière fois avec amour les vastes côtes de la Sardaigne, le pays de Gallura, en songeant au bel Enzius, fils de l'empereur Frédéric, qui régna jadis sur ces contrées.

Il y a quelques mois, je me trouvais un soir à Bologne, près du lieu qui servit de prison à cet infortuné ; à peu de distance de là, s'élevait un théâtre de marionnettes sur une grande place dont le silence n'était troublé que par la voix stridente de *Pulcinella*.

La terre est ronde et l'histoire du monde est comme une boule, ainsi d'ailleurs que la vie de chacun de nous.

CHAPITRE X

LES GROTTES DE BONIFACIO

Avec le bruit du tonnerre la mer furieuse
se heurtait là-bas contre les falaises de l'île,
— soulevant vers le ciel ses flots redoutables
et couvrant tout de son écume amère.

(*Odyssée*).

Comme la matinée était belle, je sortis par la vieille porte génoise, dont la façade montre encore gravées les armes de la Banque (un lion bondissant et Saint-Georges, le tueur de dragons), et je descendis à la marine demander une barque et un rameur. La mer me permit ce jour-là de faire une promenade dans les grottes du rivage ; mais toujours un peu agitée par le mistral, elle secoua assez rudement notre frêle embarcation.

Dans le port étroit et profond, le plus sûr du monde, régnait cependant un calme plat ; on y voyait doucement reposer, comme dans le sein d'Abraham, quelques petits esquifs et deux navires marchands à deux mâts, dont l'un s'appelait Jésus-Marie et l'autre Fantaisie. Fantaisie ! c'est le plus beau nom que jamais navire ait porté, comme l'avoueront sans peine tous ceux dont la fantaisie navigue à pleines voiles, rentrant au port avec des richesses ou s'échouant parfois contre les écueils.

Sur les deux rives du port s'élèvent des roches calcaires, qui le rétrécissent tellement qu'il faut s'avancer bien loin

pour en apercevoir l'entrée. Le peu de largeur de ce canal permet de le fermer au moyen d'une chaîne, comme le fit Alphonse d'Aragon. On m'a montré le solide anneau de fer encore rivé au rocher du rivage. A droite et à gauche, et plus loin sur la partie de la côte exposée à la pleine mer, les vagues ont creusé des grottes plus ou moins grandes : elles méritent toute notre attention, et elles seraient déjà fort connues dans le monde entier, si la Corse ne se trouvait, pour ainsi dire, en dehors du monde.

Tout près de la ville, il y en a trois entre autres d'une beauté remarquable. C'est d'abord la grotte de San-Bartolomeo, galerie étroite où la barque a de la peine à pénétrer. Elle ressemble à un appartement gothique et on y respire une agréable fraîcheur. La mer s'y étend presque jusqu'au bout et en couvre le sol de ses eaux calmes et limpides. C'est comme une salle où la gent aquatique se réunit sans crainte du requin. J'y ai trouvé toute une heureuse famille de poissons : loin de se laisser troubler par notre visite, ils prenaient autour de la barque leurs joyeux ébats.

En sortant de cette grotte, on arrive bientôt en pleine mer, et l'on jouit alors d'un spectacle surprenant : le roc de Bonifacio s'avance au loin sur les flots avec sa large poitrine bipartie. C'est un superbe monument de maîtresse Nature. Elle l'a appuyé sur des colonnes, de puissants contreforts, de la chaux et du sable stratifiés, où la vague a creusé des cannelures profondes. Un de ces piliers s'appelle *timone*. Les colonnes soutiennent un arc colossal, au-dessus duquel s'élèvent les blanches murailles de Bonifacio, et forment l'entrée d'une grotte s'ouvrant comme un noble portique au regard émerveillé. Je fus frappé à la vue de cet imposant édifice, modèle de nos basiliques et de nos temples. La mer houleuse allait se briser contre les parois extérieures de la grotte, tandis qu'à l'intérieur régnait le calme le plus parfait. La cavité n'est pas bien profonde : ce n'est qu'une niche

dont la voûte arrondie est tapissée de guirlandes de stalactites en forme de pampres. On pourrait y mettre une statue colossale de Poseidon. Elle s'appelle *Sotto al Francesco.*

En tournant à droite du côté de l'est, on arrive devant une étrange falaise, présentant de nombreux souterrains où la mer va s'engouffrer. Notre barque entra dans l'une de ces cavernes, que les pêcheurs appellent *camere.* C'est près de là que se trouve la plus belle grotte de Bonifacio, le *Sdragonato.* Ma langue est impuissante à décrire cette merveille. Jamais je n'en ai vu de semblable, et peut-être est-elle unique en Europe. Comme *Sotto al Francesco*, cette grotte s'ouvre au milieu d'une immense stalactite ; mais sa petite porte est au flanc même de la montagne, et conduit, par un goulet étroit, à une vaste salle partout enceinte de rochers. J'éprouvai une inquiétude pleine de charmes à naviguer par ce canal : les vagues couraient impétueuses, lançant contre le roc de hautes gerbes de blanche écume ; puis elles revenaient sur leurs pas, disparaissant dans l'abîme ou se redressant avec fureur. On aurait dit les forces élémentaires renouvelant leur ancien combat. Ce grondement des flots irrités n'est bien rendu qu'en italien par le mot *rimbomba.* — Nous fûmes tout à coup lancés de cette horrible gueule écumante dans un vaste et superbe temple circulaire, où la nacelle glissa doucement sur le limpide miroir des eaux, là sombres et plus loin brillant des couleurs de l'émeraude, du rubis ou du saphir. C'est un panthéon édifié par la nature. Au milieu de la coupole s'ouvre sur les splendeurs du firmament une large crevasse, par laquelle les ramiers volent en essaims joyeux ; du bord de cette étrange fenêtre pendent des arbustes et des plantes en bouquets et en festons de verdure, et un arbre tend vers la grotte ses tremblants rameaux. La voûte est presque régulière, et des suintements continuels y déposent partout de capricieuses incrustations. Mais ces stalactites ne rappellent ni la grotte de Brando au Cap-Corse, ni celles du Harz en

Allemagne. Elles forment ici de puissants bosselages, ou recouvrent simplement la pierre d'une couche d'azur. On peut faire le tour de la grotte en barque ou à pied : la nature y a mis partout des sièges et des gradins disponibles.... quand la grosse mer ne les occupe pas. C'est dans ce charmant salon que les chiens de Protée viennent se délasser. Hélas ! je n'en ai point vu. Ils étaient probablement partis pour une promenade sur mer. Mais il restait encore une famille de ramiers, qui à notre approche s'enfuit avec effroi. Les eaux de la grotte sont profondes et tellement limpides qu'on distingue les herbes marines, les coquillages et les poissons. Il vaudrait la peine de venir, l'été, s'y asseoir de temps en temps, pour lire l'Odyssée et observer les visiteurs étranges qui y arrivent des mystérieuses profondeurs. L'homme ne connaît ni les plantes ni les animaux qui sont ses compagnons et ses amis sur la terre ; il comprend moins encore ces êtres muets, aux formes insolites, qui demeurent dans l'immense élément. Ils vivent ; ils ont leurs lois, leur raison, leurs joies et leurs douleurs, leurs amours et leurs haines. Ils ne sont pas attachés à la glèbe, comme nous sur l'aride élément. Ils parcourent en liberté leur demeure infinie, habitent un cristal toujours pur, fondent des républiques puissantes, ont leurs migrations de peuples, leurs expéditions de pirates, et font, à leur gré, de magnifiques parties de mer.

Du Cap Pertusato à Bonifacio, la côte, sans cesse battue par les vagues, est profondément déchiquetée et couverte de nombreuses incrustations. On y trouve une araignée singulière qui se bâtit dans le sable une petite habitation munie d'une porte pouvant se fermer et s'ouvrir à volonté. Veut-elle sortir ? Elle pousse la petite porte, et va se promener avec ses filles au bord du magnifique détroit, lorsque, bien entendu, elle est contente de leur travail et qu'on a assez filé à la maison. Cet excellent architecte s'appelle mygale pionnière ou araignée maçonne de Corse.

J'ai vu la *scalina d'Alfonso*, escalier que le roi d'Aragon aurait, d'après la légende, fait creuser dans le roc au-dessous des remparts. Ne pouvant réduire la ville par les armes, Alphonse, eut, dit-on, l'idée de pratiquer là un passage secret. Les Espagnols débarquèrent, la nuit, sur un point du rivage que les assiégés ne pouvaient voir et où s'ouvrait une grotte souterraine, pourvue d'eau douce et pouvant contenir 300 soldats. Ils y taillèrent une rampe à gradins, et ils s'étaient déjà élevés jusqu'aux murs de la citadelle lorsqu'une femme les aperçut, donna l'alarme, et les Bonifaciens, accourus en foule, jetèrent l'ennemi à la mer. — C'est une fable. Il me semble impossible d'admettre que les Espagnols aient pu travailler si longtemps dans le roc sans donner l'éveil aux habitants. Il existe d'ailleurs un autre escalier du même genre, que creusèrent les moines de Saint-François pour aller prendre des bains de mer ; il a aussi presque entièrement disparu.

J'ai du malheur ! la pêche du thon est ajournée, et le mistral ne permet pas aux *corallines* de sortir du port. Le détroit est riche en corail, que les Corses laissent cependant aux Napolitains, aux Génois et aux Toscans le soin de ramasser. Ces étrangers viennent ici en avril et restent jusqu'au mois de septembre. Un Génois m'a montré de beau corail rouge. On le vend au poids, trois francs l'once. C'est le détroit de Bonifacio qui fournit de corail presque toutes les fabriques de Livourne. Mais depuis que les Français en ont découvert de meilleur et en plus grande quantité sur les côtes d'Afrique, on en tire moins d'ici. Cette pêche se fait surtout dans les eaux de Propriano, de Roccapina, de Figari et de Ventilegne où abonde aussi le thon.

Après avoir étudié le pays de Bonifacio et ses côtes, je me disposai à partir. Je trouvai la population de cette remarquable contrée telle que me l'avait décrite mon ami Lorenzo. « Nous sommes pauvres, me dit-il un jour, mais actifs et

contents de notre sort. Le sol produit ici de l'huile en abondance, le vin ne nous manque pas et notre air est sain. Nous vivons heureux, acceptant avec reconnaissance les jours que le bon Dieu nous accorde sur ce rocher. Au retour des travaux champêtres, le pauvre trouve toujours chez lui du vin pour mêler à son eau, de l'huile pour préparer son poisson, peut-être même un morceau de viande, et, l'été, à coup sûr, un melon. »

Je me souviendrai de l'hospitalité des Bonifaciens avec autant de reconnaissance que de celle des habitants de Sartène. Lorsque le matin au point du jour je voulus aller prendre la voiture d'Aleria, je vis Lorenzo qui m'attendait déjà à la porte de la citadelle pour me souhaiter encore une fois un bon voyage et m'accompagner à la *marina*. Nous descendîmes par le rocher abrupt, doré par le soleil levant ; mais au moment de prendre congé de la ville, j'assistai à une scène dont le souvenir sera pour moi ineffaçable. Au-dessous de la porte, sur le bord de la falaise, est la modeste petite chapelle de Saint-Roch, élevée à la place où mourut la dernière victime de la peste de 1528. Quand j'eus dépassé les remparts, mes yeux dominant l'église virent ses portes toutes grandes ouvertes ; le prêtre à l'autel resplendissant de cierges ; devant lui, sur deux files, des femmes dévotement agenouillées ; et sur le rocher aux abords de l'église, des hommes et des femmes également à genoux. La vue de cette communauté paisible, en prière sur la haute falaise du détroit, inondée par les feux de l'aurore, me remplit d'une profonde émotion : elle m'apparut comme une fidèle image de la piété.

LIVRE V

CHAPITRE PREMIER

LA COTE ORIENTALE

Sur la partie de la côte orientale qui avoisine Bonifacio, le rivage est entièrement désert. La route longe le golfe de Santa-Manza et se dirige vers Portovecchio où l'on arrive en trois heures. C'est là que, près du village de Sotta, s'élèvent les ruines du vieux château de Campana. Elles nous racontent une singulière légende : Dans ces murs habitait jadis *Ors'Alamanno*, l'Ours allemand, qui avait établi parmi ses vassaux l'odieux droit de cuissage (*jus primæ noctis*). Quand l'un d'entre eux se mariait, il était tenu d'emmener sa femme au château, afin que l'Ours allemand en pût jouir la première nuit ; et il devait, en outre, fournir le plus beau cheval de selle aux écuries du terrible seigneur. Le jeune Piobetta aimait une belle vierge, et voulut un jour l'épouser. C'était un rude cavalier, fort habile à jeter son *lasso*. Il cacha donc sous sa veste la corde perfide, s'élança sur un coursier fringant et alla caracoler devant le manoir, pour montrer à Ors'Alamanno la valeur de la bête qu'il lui destinait. L'Ours allemand sortit de son antre, tout heureux en songeant qu'il allait bientôt embrasser la plus jolie fille et monter le plus beau coursier. Lors donc que, riant dans son cœur, il était là à regarder Piobetta, celui-ci passa rapidement devant lui, l'enserra du

lasso, puis, descendant de la montagne comme l'ouragan, il traîna sur les roches le corps du malheureux Orso. Le château fut démantelé, et l'on enfouit l'Ours allemand dans un coin obscur. Mais un an après, on se demanda ce qui pouvait en être advenu ; et courant à la place où le corps était enseveli, on l'exhuma. Un moucheron s'envola de la fosse : il entra dans toutes les maisons, piqua toutes les femmes, et devint peu à peu aussi gros qu'un bœuf, continuant à mordre les gens de la contrée. On ne savait comment s'en défaire. Quelqu'un eut enfin l'idée de recourir aux merveilleux médecins de Pise, qui guérissaient tous les maux. Ils se rendirent donc dans cette ville, et en ramenèrent un de ces merveilleux praticiens.

Quand le docteur eut vu le monstre, il se mit aussitôt à étendre des onguents et à rouler des pilules : il fabriqua 6,000 mouches de Milan ainsi que 100,000 pilules, appliqua au bœuf ailé les 6,000 emplâtres, et lui fit avaler les 100,000 pilules ; et le bœuf ailé devint de plus en plus petit. Quand il ne fut pas plus gros qu'une mouche ordinaire, il mourut. On prit alors une grande bière ; on la recouvrit d'un linceul blanc, et sur le linceul on déposa le corps du défunt ; et toutes les femmes réunies s'arrachèrent les cheveux, et pleurèrent amèrement la perte du joyeux moucheron ; et douze hommes portant le cercueil au cimetière, donnèrent au corps une sépulture chrétienne ; et l'on fut ainsi délivré de ce grand fléau.

Cette belle légende, je l'ai empruntée au Chroniqueur corse. J'ai suivi son récit jusqu'à l'arrivée du merveilleux docteur, qui tue simplement le monstre ; le reste, je l'ai ajouté.

Portovecchio est une petite place forte d'environ 2,000 habitants, située sur le golfe de même nom, le seul de toute la côte orientale. Cette baie est superbe : elle pourrait devenir un jour importante, car elle se trouve en face du continent italien. Les Génois fondèrent Portovecchio pour tenir les

Sarrasins en respect. Ils tâchèrent d'y attirer des colons en leur accordant toute sorte de privilèges. Mais comme la contrée est fort marécageuse et malsaine, la ville fut abandonnée trois fois, et se dépeupla. Même de nos jours, ce canton est l'un des moins populeux de la Corse ; il n'est guère habité que par les cerfs et les sangliers. Cependant le pays est très fertile ; et les environs de Portovecchio produisent du vin et de l'huile en abondance. La ville est bâtie sur un roc de porphyre nu ; comme j'y arrivai au mois d'août, je la trouvai à peu près déserte : la moitié de la population s'était réfugiée dans les montagnes.

Au nord de ce beau golfe le rivage s'étend presque en ligne droite : la route côtoie d'abord les montagnes ; mais à Solenzara les hauteurs s'éloignent et laissent libres les grandes plaines qui donnent à la côte orientale de la Corse une physionomie si différente de la partie opposée. L'occident de l'île offre une longue suite de vallées parallèles, les montagnes s'y inclinent vers la mer où elles se terminent en promontoires et forment des golfes magnifiques ; l'orient n'a pas de vallées montueuses sur le rivage : la côte s'y perd dans des bas-fonds. L'ouest de la Corse est romanesque et grandiose ; à l'est règne une douce mélancolie. L'œil parcourt ici d'immenses plaines ; il cherche des villages, des hommes, la vie, et ne découvre que des landes désertes, des makis, des marais et des étangs, qui longent la mer et répandent la tristesse autour d'eux.

Il faut une journée de voyage pour aller de Portovecchio à Aleria. La route est toujours en plaine ; l'herbe y pousse à un pied de hauteur. On craint de la parcourir en été. Dans ce long voyage je n'ai pas rencontré une âme vivante. On n'y trouve pas un seul lieu habité ; ce n'est que bien loin sur la montagne qu'on aperçoit çà et là quelques hameaux. Sur la plage s'élèvent parfois des maisons désertes, près d'un petit port, d'une *cala* (escale), comme Porto Favone, où menait

l'ancienne route romaine, Fantea, Cala di Tarco, Cala di Cannelle, Cala di Coro, ou plutôt, je crois, Cala di Moro, escale des Maures. On y voit aussi des tours génoises abandonnées.

Toutes les maisons étaient désertes, leurs portes et leurs fenêtres fermées. La plage est malsaine. Le Corse y envoie travailler le pauvre *Lucchese*, mais lui-même reste dans sa montagne. Je n'ai pas eu à souffrir du mauvais air ; je n'ai pris cependant d'autre précaution que de priser du camphre, à l'exemple de mon compagnon de voyage qui me recommanda ce préservatif.

Comme nous avions emporté peu de provisions, nous fûmes tout à coup assaillis par la faim, qui nous tourmenta ce jour-là et le suivant ; nulle part on ne voyait une auberge, une maison ouverte. Le piéton mourrait de faim ici, ou bien il serait forcé de fuir dans les montagnes, d'errer pendant des heures avant d'arriver, par quelque sentier perdu, à une cabane de berger. C'est une *strada morta.*

Nous passâmes la rivière du Taravo. Là commence, avec le petit *stagno di Palo*, la longue série des étangs. Ce sont le *stagno d'Urbino*, le *Ziglione*, le *stagno del Sale* et le bel étang de Diana, qui porte encore son nom du temps des Romains. Séparés de la mer par une mince bande de terrain, ces poissonneux viviers communiquent généralement avec elle par une étroite embouchure. Le poisson en est fort estimé. On y pêche surtout de grasses anguilles et des loups énormes.

Des rives du Taravo s'étend vers le nord la plus belle plaine de la Corse, le Fiumorbo ou canton de Prunelli. Traversée de nombreux cours d'eau, bornée par les étangs et la mer, elle ressemble de loin à un immense jardin de luxuriante verdure au bord des flots bleus. Mais à peine aperçoit-on çà et là quelque champ cultivé : la fougère couvre partout l'immense plaine. On ne saurait comprendre pourquoi

le gouvernement français laisse ces beaux terrains en friche. Les colonies y prospèreraient certainement mieux que dans les sables d'Afrique, qui dévorent tant d'hommes et tant d'argent. Il y a ici de la place pour deux grandes villes d'au moins 50,000 âmes. Ces colonies de cultivateurs et d'ouvriers laborieux transformeraient bientôt en jardin toute la contrée. Des canaux dessècheraient les marécages et assainiraient l'air. Il n'y a pas en Corse de territoire plus fertile et plus beau ; son climat est plus doux que celui du Sud de la Toscane. On pourrait y cultiver la canne à sucre, et les céréales donneraient le cent pour cent. En augmentant la production et les besoins du pays, on forcerait les montagnards à descendre de leurs sombres villages pour aller cultiver la plaine. La nature offre ici en abondance tout ce qui peut faire naître de grandes industries : des pierres rares aux flancs des montagnes ; des pins, des mélèzes, des chênes dans les forêts ; çà et là des sources minérales ; dans la plaine, du blé et de gras pâturages, capables de nourrir les plus riches troupeaux, et la montagne donne la main à la plaine bordée par la mer la plus riche en poissons. Que peut-on désirer de plus ?

Telle qu'elle est de nos jours, cette côte ressemble bien au rivage de l'île des Cyclopes décrit par Homère dans les vers suivants :

« Au bord de la mer effrayante s'étendent des plaines fertiles, — plantureuses, couvertes de hautes herbes, où pousseraient vite les pampres joyeux. — C'est un terrain meuble où toujours de riches épis — mûriraient pour la moisson ; car le sol abonde en sucs nourriciers. — Là s'ouvre aussi la baie la plus sûre où la chaîne est inutile aux vaisseaux. »

En voyant cette belle plaine, j'admirai le coup d'œil des anciens Romains, qui y établirent précisément les seules colonies qu'ils aient fondées en Corse.

CHAPITRE II

ALERIA, COLONIE DE SYLLA

En approchant de la rivière du Fiumorbo, on aperçoit de loin en loin de grandes maisons, qui ressemblent à des palais. Quelques-unes ont été construites par des spéculateurs français qui ont fait banqueroute parce qu'ils n'entendaient rien aux affaires ; d'autres font partie de riches domaines, de vrais comtés par leur étendue ; de ce nombre est le Migliacciaro, dans le canton de Prunelli, ancienne propriété de la famille Fiesco de Gênes, qui appartient actuellement à une compagnie française.

Le Fiumorbo prend sa source dans la plus haute masse montagneuse de la Corse et débouche au-dessus de l'étang de Graduggine. C'est à la nature de son cours qu'il doit son nom de *fleuve aveugle :* comme un aveugle, il rôde longtemps dans la plaine avant de trouver en tâtonnant une issue vers la mer. On dit que la contrée comprise entre ce cours d'eau et le Tavignano est la plus fertile de la Corse.

Le soir, la température changea brusquement, et de chaude et sèche qu'elle était, elle devint froide et chargée d'humides vapeurs. Sur plusieurs points l'air était traversé de brouillards pleins d'émanations putrides. Un tombeau sur la route excita ma curiosité. Dans ce désert il semblait vouloir rappeler quelque fait mémorable. C'était un monument élevé à un entrepreneur de routes, assassiné par un paysan jaloux de lui voir courtiser une jeune fille dont lui-même briguait la

main. Il n'y a rien qui nous attire autant que l'histoire du cœur. Une simple tragédie d'amour a sur l'imagination populaire la même puissance qu'une action héroïque, et souvent de longs siècles ne peuvent en effacer le souvenir. Le cœur a ainsi ses annales. Les Corses sont des démons de jalousie : ils vengent l'amour de même que le sang. Voici ce que m'a raconté mon compagnon de route : Un jeune homme avait délaissé une jeune fille pour une autre. Il était un jour assis sur la Place de son village et jouait aux dames. La femme trahie survient : elle l'accable d'imprécations, tire un pistolet de son sein et lui loge une balle dans la tête. — Une autre jeune fille abandonnée dit un jour à son ancien adorateur : « Si tu en épouses une autre, tu n'en jouiras pas longtemps. » Deux années s'écoulent. Le jeune homme conduit une épouse à l'autel ; mais quand ils sortent de l'église, l'amante outragée le renverse d'un coup de feu, et le peuple de s'écrier alors : « C'est bien fait ! » (*Biva a so faccia* !) — La justice condamna la coupable à trois mois de prison. Bien des jeunes gens briguèrent sa main ; quant à la jeune veuve de la victime, personne ne la demande en mariage.

Les femmes corses, qui entonnent de sanguinaires chants de vengeance, sont aussi capables de faire la guerre, armées de pistolets et de fusils. La victoire que les Corses remportèrent à Borgo sur les Français fut due en très grande partie, dit-on, à la bravoure des femmes indigènes. A la bataille de Pontenovo, elles luttèrent aussi vaillamment, et l'histoire de la courageuse épouse de Giulio Francesco de Pastoreccia, qui pendant cette action ne quitta jamais son mari, est encore dans toutes les bouches. Elle en vint aux mains avec un officier français qu'elle terrassa et fit prisonnier ; mais voyant la déroute de ses compatriotes, elle lui rendit la liberté en disant : « Souviens-toi que vaincu par une femme corse, tu as reçu d'elle ta liberté et tes armes. »

Au-delà du Fiumorbo commence le bassin du Tavignano,

rivière qui se jette dans la mer près d'Aleria, au-dessous de l'étang de Diana. Je voulais quitter là ma voiture, car on m'avait remis à Sartène une lettre de recommandation pour le propriétaire de Casabianda, riche domaine situé non loin d'Aleria et appartenant au capitaine Franceschetti, fils du général que j'ai fait connaître en racontant les derniers jours de Murat. Mais M. Franceschetti se trouvait hélas ! sur le continent, et j'eus le regret de ne pouvoir faire la connaissance de cet homme actif, qui m'aurait certes fourni plus d'un renseignement utile sur son pays.

La nuit nous surprit quand nous n'étions plus qu'à quelques pas d'Aleria, l'ancienne colonie de Sylla. On distinguait encore la petite ville avec sa rangée de maisons et son château couronnant la colline située au bord du chemin. Dans l'espoir que nous y trouverions peut-être une *locanda*, nous descendîmes de voiture pour y diriger nos pas.

La scène qui nous entourait me parut bien en harmonie avec les souvenirs de Sylla : partout, dans la nuit, un silence de mort ; à nos pieds, une plaine déserte remplie de miasmes pestilentiels ; derrière le château, de ténébreuses montagnes ; çà et là des makis embrasés jetant à l'horizon comme des lueurs de cités en flammes ; le village morne et sans lumières. Mais un chien se mit enfin à aboyer, et nous vîmes venir à nous toute la population d'Aleria composée pour lors de deux seuls *doganieri*. La crainte de la *malaria* avait fait fuir les habitants à la montagne : toutes les portes étaient closes à l'exception de celle de la tour où couchaient les douaniers. Nous y demandâmes l'hospitalité pour une nuit : nos chevaux refusaient tout service, et il n'y avait point de villages dans les environs. Mais ces braves Cornéliens repoussèrent notre humble requête, disant qu'ils craignaient les reproches du capitaine et qu'ils allaient d'ailleurs faire bientôt leur tournée. Nous les conjurâmes au nom de la Madone de ne pas nous exposer à la fièvre, et de nous accorder un abri dans

la tour. Ils persistèrent dans leur refus. Nous partîmes donc à l'aventure, mon compagnon de fort mauvaise humeur et moi assez ennuyé de me voir accueillir de la sorte dans la première colonie romaine où j'eusse mis les pieds, malgré les deux grands Césars dont je suis particulièrement l'ami. Cependant nos Syllaniens, pris d'un beau mouvement de pitié, coururent après nous en criant : « *Entrate pure !* » et nous, tout heureux de pouvoir pénétrer dans le Château (c'est un petit fort quadrangulaire sans ouvrages de défense et même sans fossé), nous grimpâmes vite par les gradins de pierre au quartier de la petite garnison.

Les pauvres douaniers mirent bientôt le fusil sur l'épaule et allèrent avec leur chien au bord de l'étang de Diana faire la chasse aux contrebandiers. Leur service est dangereux : on les change tous les quinze jours pour les soustraire aux atteintes de la fièvre. Je m'étendis sur le parquet et tâchai de m'endormir ; mais la chaleur suffocante m'empêcha de fermer l'œil. Aussi, ne pouvant plus tenir, je revins à la voiture, où l'air, avec ses miasmes empestés, m'apporta du moins quelque fraîcheur. C'est ainsi qu'à Aleria, devant l'église à laquelle Pietro Cirneo fut autrefois attaché, je passai une nuit extraordinaire, bien faite pour rappeler le temps de Sylla ; et songeant aux causes de la grandeur et de la décadence de Rome, je me représentai le puissant dictateur, et surtout ses festins somptueux, où des fontaines de sauces délicieuses coulaient parmi d'excellents pâtés de foie de poisson. Car la faim me tourmentait, et je n'avais presque rien à mettre sous la dent. Ce fut en somme une nuit infernale, pendant laquelle je m'écriai plus d'une fois en soupirant :

Aleria, Aleria !
Chi non ammazza vituperia.

(Aleria, Aleria ! elle maltraite ceux qu'elle ne tue pas). Telle

est l'épigramme que les Corses ont composée contre la ville, et elle me semble bien convenir à une colonie de Sylla.

Le jour parut enfin. Je sautai hors de la voiture et me rendis compte de la situation d'Aleria. Elle est admirablement choisie. La ville couronne un mamelon qui commande la plaine et d'où l'on jouit d'une vue splendide sur l'étang de Diana, le *Stagno del Sale*, la mer, et les îles à l'horizon. De superbes montagnes, en forme de pyramides, ferment la perspective du côté de la terre.

C'était une matinée ravissante : l'air et la lumière avaient de douces caresses, et le regard s'étendait libre et sans entraves sur cette belle contrée pleine des souvenirs de Rome et plus encore de l'antique Phénicie. De nos jours Aleria ne compte qu'un petit nombre de maisons groupées autour du château génois. L'ancienne ville occupait plusieurs collines et se prolongeait dans la plaine des deux côtés du Tavignano ; son port était Diana, comme le montrent les anneaux de fer que l'on voit encore à l'entrée de cet étang. Je parcourus les ruines, fort rapprochées de la route. Toutes les collines environnantes sont couvertes de pierres et de débris de murs ; mais nulle part je n'ai trouvé un ornement, un chapiteau, une frise, partout des matériaux informes et grossiers. On voit bien çà et là quelques restes de voûtes, les gradins d'une arène, une ruine que le peuple décore du nom de *Casa reale* ou Maison prétoriale… J'ignore sur quoi repose la dernière assertion : ces débris ne disent plus rien ; ils ne font pas même conjecturer à quelle époque remonte l'édifice. A en juger par son périmètre, Aleria devait avoir environ 20,000 âmes. On a découvert dans les champs bon nombre de vases et de médailles du temps des Romains ; des bergers m'ont dit même qu'un individu avait trouvé une monnaie d'or trois jours auparavant. Mais l'un des douaniers, revenu de son excursion, excita surtout ma curiosité en me disant avoir vu deux plaques de marbre avec une inscription

que personne ne pouvait déchiffrer. « Ces pierres, ajouta-t-il, se trouvent renfermées quelque part, mais j'ai pris copie de l'inscription. » Il tira son carnet : c'étaient deux inscriptions latines, reproduites par ce digne archéologue en caractères vraiment phéniciens ; j'eus beaucoup de peine à reconnaître dans l'une une inscription votive du temps d'Auguste et dans l'autre une inscription tumulaire.

C'est tout ce que j'ai trouvé à Aleria, l'antique colonie des Romains.

CHAPITRE III

THÉODORE DE NEUHOFF

Abenamar, Abenamar,
Moro de la Moreria,
El dia que tù naciste
Grandes señales habia.

(*Romance moresque*).

Théodore de Neuhoff débarqua à Aleria le 12 mars 1736, et ouvrit en Corse cette série de parvenus qui donnent à l'histoire la plus récente de l'Europe la physionomie romanesque du moyen-âge.

C'est là que m'apparut, le matin, ce fantastique chevalier d'aventure, tel que je l'avais vu figuré dans un manuscrit génois de 1739, encore inédit, ayant pour titre : « Accinelli. Choses remarquables sur l'histoire, la géographie et la politique du royaume de Corse. » Ce document se trouve à Bastia entre les mains de M. Santelli, qui a bien voulu me le montrer, sans toutefois me permettre d'en tirer quelques lettres, que j'ai découvertes plus tard ailleurs. Le Génois met en tête de son œuvre une épigraphe qui en révèle l'esprit : elle appelle les Corses *Generatio prava et exorbitans. Bestiæ et universa pecora.* Il donne un portrait à l'aquarelle, d'après nature, qui représente Théodore en costume moresque, mais avec une perruque, un petit chapeau, un sabre traînant et une canne de jonc à la main. La figure est dans une attitude

grave, debout au bord de la mer où l'on voit une île s'élever à l'horizon.

On trouve aussi un intéressant portrait de Théodore dans un petit livre allemand imprimé à Francfort en 1736, avec ce titre : « Sur la vie et les gestes du baron Théodore de Neuhofen et sur la République de Gênes par lui offensée, relation de Giovanni de San-Fiorenzo. » La vignette montre Théodore en costume espagnol. On aperçoit dans le fond une ville entourée de murailles, probablement Bastia, et devant elle trois hommes représentés fort drôlement, l'un pendu à une potence, l'autre empalé, et le troisième en train de se faire écarteler.

L'entrée en scène de Théodore et sa romanesque élévation au trône de Corse occupaient alors tous les esprits. On le voit bien par le petit livre en question qui parut l'année même de cet événement. Comme c'est le seul ouvrage allemand dont je me sois servi pour mes études sur les Corses, je vais en donner quelques extraits.

Voici la description que l'auteur fait de l'île à cette époque :

« La Corse est l'une des plus grandes îles de la Méditerranée, et se trouve au Nord de la Sardaigne. Elle a à peu près 25 milles allemands de long et 12 de large. L'air qu'on y respire n'est pas précisément regardé comme très sain ; mais le sol y est très fertile, quoique souvent pierreux et couvert de montagnes. Les habitants sont renommés pour leur courage et leur adresse dans les armes ; mais on leur reproche aussi d'être méchants, vindicatifs, pillards et cruels. On les dit en outre grossiers, ce que je ne contesterai pas. »

D'après ce livre, l'arrivée de Théodore en Corse aurait été annoncée le 5 avril, par des lettres de Bastia, dans les termes suivants :

« Il vient d'entrer au port d'Aleria un vaisseau anglais appartenant, paraît-il, au consul d'Angleterre à Tunis. Il avait à son bord un personnage à l'air fort distingué, que les uns donnent pour un prince royal, d'autres pour un lord anglais, d'aucuns même pour le prince Ragotzy. Ce qui semble hors de doute, c'est qu'il est catholique romain et s'appelle Théodore. Comme les chrétiens qui voyagent en Turquie, il porte une longue robe doublée, de couleur écarlate, perruque et chapeau, canne et épée. Il a à sa suite 2 officiers, 1 secrétaire, 1 aumônier, 1 surintendant, 1 intendant, 1 maître-queux, 3 esclaves et 4 laquais ; il a apporté en outre de Barbarie et fait débarquer 10 canons, plus de 7,000 fusils, 2,000 paires de souliers, un grand nombre de provisions de toute espèce, dont 7,000 sacs de farine, et plusieurs caisses de monnaies d'or et d'argent, entre autres un coffre solide, recouvert de tôle avec poignées en argent, rempli de sequins et de demi-sequins, trésor évalué à un million de pièces de huit environ. Les chefs corses ont accueilli ce personnage avec grand honneur : ils lui ont conféré le titre d'Excellence et de vice-roi, et celui-ci a déjà nommé quatre indigènes colonels avec un traitement de 100 pièces de huit par mois, formé 20 compagnies, et fait remettre à chaque simple soldat un fusil, une paire de souliers et un sequin. La solde mensuelle des capitaines n'est, pour le moment, que de 11 pièces de huit ; mais quand les compagnies seront au complet, elle sera portée à 25. Théodore a établi sa résidence à Campoloro, dans le palais épiscopal, devant lequel montent la garde 400 hommes avec 2 canons. Il va, paraît-il, se rendre bientôt en Casinca, non loin de San-Pellegrino ; à l'arrivée des gros vaisseaux qu'il attend le 15, il réunira toutes ses forces de terre et de mer, et attaquera les Génois. Dans ce but il lèvera encore de nombreuses compagnies. On assure qu'il a été envoyé ici par des potentats catholiques

de l'Europe, décidés à le soutenir par n'importe quels moyens ; aussi les Génois sont-ils pleins d'épouvante, et leur cause dans cette île peut être considérée comme perdue.

» D'autres nouvelles plus récentes ajoutent que l'étranger en question augmente sans cesse la magnificence de sa cour : il ne va à l'église qu'accompagné d'une escorte, s'est donné un trésorier du nom de Hyacinthe Paoli, et vient de créer chevalier l'un des hommes les plus considérables d'Aleria. »

On a fait bien des recherches pour arriver à connaître la vie intime du baron de Neuhoff. C'est surtout au romanesque pays d'Espagne et à Paris qu'il se rattache par ses aventures et ses relations. Mais notre petit livre allemand contient aussi à ce sujet une pièce intéressante : c'est une lettre adressée à l'un de ses amis de Hollande par un gentilhomme westphalien. La voici :

THÉODORE DE CORSE

(SON ROMAN DE JEUNESSE RACONTÉ DANS UNE LETTRE)

« Monsieur,

» Je suis trop heureux de pouvoir vous faire chose agréable pour que j'hésite à vous communiquer tout ce que je sais de la vie d'un homme dont le nom commence à occuper le monde.

» Vous avez lu dans les journaux, Monsieur, que Théodore de Neuhoff, à qui les Corses viennent d'offrir la couronne,

est né dans un district de Westphalie appartenant au roi de Prusse. C'est parfaitement exact, et je puis d'autant mieux le constater que nous avons fait nos études ensemble et vécu quelques années dans les rapports les plus intimes.

» L'antiquité nous parle de personnes de condition modeste, qui se sont élevées à l'empire. Ces exemples, nous les avons presque oubliés ; mais Kuli Chan en Perse et Neuhoff en Corse les renouvellent de nos jours. Ce dernier est né à Altena, petite ville de Westphalie où sa mère s'était rendue chez un gentilhomme ami de sa famille, après la mort prématurée de son époux, qui l'avait laissée enceinte de Théodore.

» Son père était capitaine aux gardes du corps de l'évêque de Munster, et son grand-père, qui avait vieilli dans le métier des armes, avait commandé un régiment sous le grand Bernard de Galen. A la mort de son père, ses affaires domestiques étaient fort embarrassées, et sans le bienveillant appui de son cousin qui accueillit la famille dans sa maison, elle se serait trouvée dans une situation fort pénible. A dix ans, on le mit au collége des Jésuites de Munster, où il fit bientôt de rapides progrès. L'année suivante, j'entrai au même collège. Comme les propriétés de son père confinaient aux miennes, nous eûmes, dès l'âge le plus tendre, des relations d'amitié, qui dans la suite devinrent très intimes.

» Il était d'une taille au-dessus de son âge, et ses yeux vifs, pleins de feu, témoignaient déjà de son impétueuse bravoure. Il était très laborieux : nos maîtres nous le proposaient souvent comme modèle. Ce qui excita de la jalousie chez les autres élèves ne me causa que de la satisfaction et fit naître en moi le désir de l'imiter. Nous restâmes six années ensemble à Munster. Mon père, informé de nos relations, résolut, pour ne pas me séparer de mon ami, de me donner Théodore pour compagnon de mon prochain voyage, en lui fournissant les moyens de vivre honnêtement.

» On nous envoya à Cologne continuer nos études et nos exercices. Délivrés de la gênante tyrannie de l'école, nous nous trouvâmes là comme sous un ciel nouveau. Nous nous mîmes donc à jouir de notre douce liberté, et j'en aurais abusé peut-être si mon sage camarade ne m'eût arrêté sur la pente. Nous étions en pension chez un professeur, dont la femme, quoique déjà vieillotte, avait l'esprit fort alerte ; ses filles, aussi vives que belles, avaient en outre une conduite exemplaire. Après souper, nous passions toujours quelques heures à jouer, ou bien nous allions nous promener au jardin qu'ils possédaient aux portes de la ville.

» Cet agréable commerce durait depuis environ deux ans, lorsqu'il fut soudainement troublé par l'arrivée du jeune comte M., envoyé par son père dans la maison où nous étions logés. Le gouverneur du comte était natif de Cologne, où il avait depuis longtemps ses secrètes allées ; aussi abandonnait-il le plus souvent à lui-même le jeune homme confié à sa garde, pour courir à ses plaisirs. Le comte s'ennuyait donc souvent : nous eûmes l'idée malheureuse de lui proposer de se joindre à notre société, ce qu'il accepta de grand cœur.

» Théodore s'asseyait ordinairement entre les deux sœurs, et moi entre la cadette et la mère. On fut contraint de changer ces dispositions : par déférence envers le noble comte, nous lui cédâmes la place que le baron de Neuhoff avait jusqu'alors occupée. Je remarquai parfois que notre nouveau camarade faisait les yeux doux à l'aînée des deux sœurs : quand leurs regards se rencontraient la belle pudibonde changeait de couleur. C'était une jolie brunette, aux yeux noirs, au teint fort délicat. M. ne tarda pas à en devenir éperdûment épris, et comme ces choses-là n'échappent guère aux amoureux, Théodore s'aperçut vite de l'amour du comte pour Marianne (c'était le nom de l'aimable jeune fille), et tomba dans une profonde mélancolie.

— Qu'avez-vous donc, mon cher ? lui demandai-je un soir au moment d'aller nous coucher. Depuis quelques jours je vous trouve bien rêveur ! Vous n'avez plus cette vivacité qui rendait autrefois votre commerce si agréable. Vous avez sans doute quelque secret chagrin.

— Ah ! cher ami, me répondit-il, je suis né sous une mauvaise étoile : je ne connus jamais mon père ; vous seul me faites supporter les vicissitudes d'une existence qui sans vous serait bien malheureuse.

— Mais pourquoi faites-vous maintenant ces tristes réflexions ? Mon père prendra soin de votre avenir, et vous êtes vous-même en état de suppléer à ce que la fortune vous a ravi. Avouez-le, Théodore, votre trouble a une autre cause. Si je ne me trompe, les beaux yeux de Marianne n'ont déjà produit que trop d'effet sur votre cœur.

— Je ne le nierai pas, me répondit-il, et vous avouerai toute ma faiblesse. Vous savez avec quel plaisir nous avons passé ces deux ans auprès de nos charmantes amies. Mon cœur s'est dès le premier jour tourné vers Marianne. Je croyais ne nourrir pour elle que les sentiments d'une respectueuse sympathie. Je viens de m'apercevoir qu'elle m'a inspiré la passion la plus violente. L'arrivée du jeune comte m'a dessillé les yeux. Je ne vois que trop les tendres attentions qu'il lui prodigue ; et comme il a sur moi l'avantage de la naissance, je crains que la belle Marianne ne lui accorde le même privilège dans son cœur. A la jalousie que je ressens, je reconnais la force de mon amour : j'en perds le boire et le manger, je passe les nuits sans dormir, et cela joint au feu de la passion qui me dévore finira par me réduire à rien.

— Mais, mon cher Théodore, lui dis-je, comment vous qui êtes si sage, pouvez-vous vous abandonner à une passion qui ne peut avoir que des suites funestes? Marianne n'est pas de votre condition : vous ne pouvez donc pas l'épouser, et elle est trop vertueuse pour que vous puissiez la posséder autrement.

Changeons de logis ! loin de l'objet de votre flamme, vous en perdrez peu à peu le souvenir.

— Tout ce que vous me dites est fort raisonnable, répliqua-t-il ; mais quand avez-vous entendu dire que l'amour raisonne ? Ignorez-vous que là, comme dans les affaires d'honneur, on ne prend conseil que de son cœur ? Je ne puis renoncer à Marianne sans renoncer à moi-même : la blessure est déjà trop profonde pour qu'elle puisse guérir.

— Mais que diront vos amis, continuai-je, si vous vous attachez à elle par des liens indissolubles ? C'est d'eux que dépend votre avenir : ils éloigneront sans doute de vous leurs mains bienfaisantes et vous priveront de l'héritage qu'ils vous destinaient.

— Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, me dit-il ! Pour moi, j'aimerai toujours Marianne.

Sur ce, nous nous souhaitâmes une bonne nuit. Je dormis bien, mais Théodore n'en fit pas autant : je le trouvai le matin si changé que je n'eus garde de recommencer notre conversation de la veille.

Nous reprîmes nos études, et le soir on se retrouva, comme d'ordinaire, dans la petite société. On y railla un peu Théodore sur le trouble de ses idées : il prétexta une migraine et demanda à être dispensé du jeu. Pendant que les autres jouaient, il se mit à observer Marianne et le comte. Il crut voir une certaine correspondance amoureuse entre leurs yeux, ce qui le désespéra entièrement.

Nous sortîmes. En entrant dans notre chambre, il me dit : — Eh bien ! Doutez-vous encore de l'amour de Marianne et du comte ? Ils se sont jeté cent regards amoureux ; au départ, elle lui a même glissé quelques mots à l'oreille : mon malheur est certain.

— Je n'ai rien vu de tout cela, lui répondis-je ; la jalousie vous a peut-être montré les choses autrement qu'à moi.

Ce fut pendant deux ou trois jours le thème de notre con-

versation. La fête de Marianne arriva. A l'occasion de cet anniversaire, notre professeur nous invita, avec d'autres personnes, à dîner dans son jardin ; et le comte, pour faire hommage à la jeune fille, lui apporta, le matin, un bouquet avec une riche rose en brillants. Il n'en fallut pas davantage pour mettre Théodore hors des gonds. Il devint triste et taciturne et ne mangea presque rien pendant tout le repas. Comme on lui en demanda la raison, il dut encore recourir à sa migraine pour se tirer d'embarras. On se leva de table, et, après quelques tours de promenade, on se rendit à la danse. Le comte ouvrit le bal avec Marianne qui, comme de juste, fut la reine de la fête. Théodore ne voulut pas danser : il se promena toute la nuit dans le jardin. Le bal dura jusqu'à l'aube et nous rentrâmes chez nous.

» Je montai dans ma chambre ; mon camarade s'arrêta dans la cour. Il y trouva le comte et l'obligea à tirer l'épée. Entendant le cliquetis des armes, je descendis au pas de course... J'arrivai trop tard : il avait déjà porté au comte le coup mortel, et s'était sauvé par la porte de derrière.

» Vous pouvez vous imaginer la consternation et la douleur qui régnèrent alors dans la maison. On porta le pauvre comte sur son lit, où il expira deux heures après.

» Ni moi ni les autres amis de Théodore nous ne pûmes savoir où il était passé ; nous ne l'aurions sans doute jamais appris s'il ne nous avait écrit de Corse, il y a quelques jours. »

Ce qui a transpiré de la vie de Théodore avant son arrivée en Corse (vu la nature de cet homme, les informations ne peuvent être qu'incertaines et contradictoires) nous le montre comme l'un des aventuriers les plus heureux et les plus marquants du dix-huitième siècle. Des hommes tels que Cagliostro, Saint-Germain, Law, Théodore, Casanova, Konigsmarck, forment un frappant contraste avec leurs grands contemporains

Washington, Franklin, Paoli, Pitt, Frédéric le Grand. Pendant que ces derniers jettent les fondements d'un nouvel ordre politique et social, les premiers, pareils aux rapides oiseaux des tempêtes, annoncent l'agitation des esprits.

» On dit que Théodore fut page auprès de la célèbre duchesse d'Orléans et devint là un parfait homme de cour. Sa nature de Protée le porta aux carrières les plus diverses. A Paris, le marquis de Courcillon lui procura une charge d'officier. Il se livra au jeu avec ardeur ; puis, pour se soustraire à ses créanciers, il s'enfuit en Suède chez le baron de Goertz. Il entra tour à tour en relations avec les astucieux et brillants ministres de l'époque, Ripperda, Alberoni et Law, qui tous introduisirent plus ou moins dans la politique leur caractère de chevaliers d'aventure. Théodore devint l'ami intime d'Alberoni ; il acquit en Espagne une si grande influence qu'il put y amasser en quelque temps une fortune considérable. Mais après la chute d'Alberoni, il se trouva lui-même sur le pavé. Il s'accrocha alors à Ripperda, et épousa une demoiselle d'honneur de la reine d'Espagne. Elisabeth Farnese, qui tenait en main les fils de mille intrigues, les avait tous mis en jeu pour procurer à son fils Don Carlos une couronne en Italie, et elle y avait réussi d'une manière fort étrange. Le monde était alors plein de parvenus, de prétendants, d'êtres fantasques, de coureurs de bonnes fortunes. On pourrait en former une galerie complète. La seule politique nous offre : Don Carlos, Charles Stuart, Rakotzy, Stanislas Leczinski, la créature du grand aventurier Charles de Suède, les hommes d'Etat cités plus haut, et en Russie Menczikov, Münnich, Biron ; Mazeppa et Patkul même pourraient figurer en tête de la galerie. C'était aussi le temps où les femmes régnaient en Europe. On voit donc sur quel terrain notre Théodore se trouvait.

» Sa femme était espagnole, mais, paraît-il, d'origne irlandaise ou anglaise, parente du duc d'Ormond. Elle n'a pas

précisément laissé la réputation d'avoir été un modèle de beauté. Théodore la quitta un beau jour, non sans emporter, dit-on, les bijoux de madame.

Il se rendit à Paris, et gagna les bonnes grâces de Law : les actions du Mississipi lui procurèrent une peu honnête fortune. Une lettre de cachet lui fit recommencer le cours de ses pérégrinations : il parcourut ainsi le monde, essayant de tout, en Angleterre et particulièrement en Hollande, où il forgea mille projets divers, joua gros jeu et fit beaucoup de dettes. Son arrivée à Gênes, je l'ai déjà racontée dans mon *Histoire des Corses.* Ses dettes nombreuses lui inspirèrent peut-être le désir d'être roi. Nous assistons ainsi au plaisant spectacle d'un souverain couronné qui, peu de jours à peine avant son élévation au trône, comptait peut-être son tailleur parmi ses créanciers. De pareilles choses ne peuvent guère se voir qu'à une époque où l'ordre social est profondément troublé : on sent alors dans l'air un souffle romanesque, et l'impossible devient parfois une réalité.

Nous savons que Théodore arriva à Gênes, noua dans cette ville ainsi qu'à Livourne d'étroites relations avec des émigrés insulaires, conçut le projet de devenir roi des Corses et se rendit à Tunis pour en préparer les moyens. Il fut fait prisonnier en Barbarie ; c'est pourquoi il mit plus tard une chaîne à son blason royal. Son génie lui procura non seulement la liberté, mais aussi les ressources nécessaires pour débarquer en Corse. A peine échappé à la prison, il arriva au trône.

De Corse il écrivit l'épître suivante à son cousin de Westphalie, le baron de Drost. Cette lettre et tous les autres documents que je communique à ce sujet se trouvent dans le manuscrit du génois Accinelli, et sont même imprimés comme authentiques au troisième volume de l'histoire de Cambiaggi. Notre petit livre allemand les porte aussi, et comme

il donne très probablement le texte original de la lettre, je le reproduis ci-après au lieu de traduire l'italien (1) :

« Monsieur, Mon très honoré Cousin,

» Les égards et bontez que Votre Excellence m'a témoignés dès ma tendre enfance, me font espérer qu'elle m'honore toujours d'une part de son souvenir et de sa bienveillance. Quoique, par un dérèglement ou un dérangement suscité par des envieux, et peut-être aussi par mon empressement et penchant naturel à faire des voyages en inconnu, pour parvenir à mes vues d'être un jour utile à mon prochain, j'aie différé toutes ces années à vous donner de mes nouvelles, soiés persuadé que vous m'avez toujours été présent et que je n'ai eu d'autre ambition que de pouvoir retourner dans la patrie, dans cet Etat désiré, pour reconnaître mes bienfaiteurs et amis et dissiper toutes les injustes calomnies si témérairement divulguées contre moi. Enfin, comme ami sincère et bon parent, je ne puis m'empêcher de vous donner part, qu'après bien des poursuites et traverses, il m'a réussi de venir en personne dans ce Roïaume de Corse accepter l'offre que les fidèles habitants m'ont fait en me déclarant et recevant leur chef et roi ; et, quoiqu'après bien des dépenses, faites pour eux depuis deux années, et après avoir souffert et prisons et persécution, je ne sois pas en état de tenter d'autres voïages pour les délivrer un jour du tirannique gouvernement génois, je me suis rendu, à leurs instances, dans ce païs, j'ai été reçu et proclamé leur roi ; et j'espère, avec

(1) Le texte que nous publions est tiré d'un petit livre anonyme publié à la Haye en 1738 sous ce titre : *Histoire des révolutions de l'île de Corse et de l'élévation de Théodore sur le trône de cet Etat, tirée des mémoires tant secrets que publics. A la Haie chés Pierre Paupie, MDCCXXXVIII.*

l'assistance divine, de m'y maintenir. Je m'estimerais heureux, mon cher Cousin, si vous vouliés me favoriser et consoler en m'envoïant quelques-uns de ma famille, que j'emploierai à satisfaction, en partageant avec eux leur sort, que j'espère, avec l'aide de Dieu, de rendre encore plus éclatant, par les talents et les avantages que j'ai retiré de mes voïages ; et cela, à la gloire de Dieu, et au grand avantage de mon prochain. Vous n'avez pas sçu le malheur que j'ai eu d'être pris en mer l'année passée, et emmené à Alger, comme esclave, dont j'ai cependant sçu me délivrer, mais avec perte très considérable etc. Mais, je dois différer jusqu'à un autre tems à vous faire part de ce que je me suis acquis par la grâce Divine, et vous prier seulement de compter sur moi comme sur vous-même, et d'être persuadé que j'ai gravé dans mon cœur les marques sincères d'amitié dont vous m'avez comblé dans ma jeunesse et que je chercherai par toutes sortes de moïens à vous donner des marques essentielles de l'attachement sincère avec lequel je vous serai toujours dévoué, étant du meilleur de mon cœur tout à vous, et fidèle ami et cousin.

» Le 18 mars 1736.

» Le Baron de Newhoff,

» élu roi de Corse sous le nom de *Teodoro primo*.

» *P. S.* Donnez-moi de vos chères nouvelles, je vous prie, et saluez de ma part toute la chère famille et les amis ; et comme mon avancement est à leur honneur, j'espère qu'un chacun saura concourir à mes avantages, et qu'ils viendront m'assister de conseils et de fait. Comme, depuis plusieurs années, je n'ai aucune lettre de la famille en Brandebourg, trouvez bon que je vous remette la ci-jointe, avec instance de vouloir l'envoïer à Bungelschil, et de me donner avis si mon oncle est en vie, et ce que font mes cousins à Reuschenbourg. »

CHAPITRE IV

THÉODORE Ier

Par la grâce de Dieu et de la Sainte Trinité élu Roi de Corse.

A peine le débarquement du baron de Neuhoff fut-il connu que la République *offensée* lança un manifeste où, dit notre petit livre allemand, Théodore était peint sous les couleurs les plus noires.

En effet, les Génois ne le flattèrent pas, comme on le verra dans la pièce que nous donnons ci-après :

ÉDIT DE LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES

CONTRE LE SOI-DISANT BARON THÉODORE (1)

« Nous, Doge, Gouverneurs et Procurateurs de la République de Gênes etc., avons appris qu'un certain personnage fameux, habillé à l'asiatique, a débarqué dans notre Roïaume de Corse, du côté d'Aleria, où il s'était rendu avec quelques munitions de guerre à bord d'un petit bâtiment, commandé par le capitaine Dick, anglais ; que cet anonime, quoiqu'inconnu, avait néanmoins trouvé le moïen de s'insinuer auprès

(1) Pièce du livre anonyme cité pag. 329.

des chefs des soulevez qui, y trouvant leur intérêt, ont sçu par artifice le faire agréer par les peuples ; que le même personnage leur avait distribué des armes, de la poudre et quelques petites pièces d'or ; et qu'il les amusait de l'espérance d'un prompt et puissant secours. Comme toutes ces circonstances sont contraires à la tranquillité publique, et qu'il nous importe d'y pourvoir pour le bien de nos sujets de Corse, nous avons jugé à propos de les informer de la véritable qualité et condition de cet homme, conformément aux preuves et témoignages authentiques que Nous en avons.

» Il tire son origine d'un canton de Westphalie et se nomme le Baron Théodore de Newhoff. Il se dit éclairé dans la chimie, la cabale et l'astrologie, par le moïen desquelles sciences il prétend avoir trouvé les secrets les plus importants ; mais, ce n'est en effet qu'un vagabond et d'une fortune très-médiocre.

» En Corse il se fait appeler Théodore. C'est sous ce nom qu'il s'est rendu à Paris, vers l'année 1729, d'où il s'est retiré ensuite, après y avoir abandonné sa femme, Irlandaise de nation, qu'il avait épousée en Espagne et dont il avait eu une fille qu'il a pareillement abandonnée. En courant par le monde, il a déguisé son nom et sa nation. A Londres, il était Allemand, à Livourne Anglais, et à Gênes Suédois ; prenant tantôt le nom de baron de Napoer, tantôt celui de Smibmer, ou de Nissen, et quelquefois celui de Schmitberg, ainsi qu'il paraît par les passeports et par d'autres pièces authentiques, qui Nous ont été envoïées de divers endroits et que Nous conservons.

» C'est sous ces différents noms qu'il a trouvé les moïens de vivre aux dépens d'autrui, à la faveur de ses tours de souplesse. On sait que, vers l'année 1727, il a dissipé en Espagne l'argent qu'on lui avait avancé pour lever un régiment allemand, ainsi qu'il s'y était engagé. Ayant été obligé de fuir d'Espagne, il a trompé et filouté, en divers

endroits, des Anglais, des Français, des Allemands et plusieurs autres personnes de différentes nations.

» Partout où il a filouté, il a eu grand soin de tenir ses fourberies cachées ; mais, après son départ, elles ont paru manifestement. Une lettre d'un gentilhomme allemand, écrite de Lisbonne du 10 février de l'année courante 1736, en est une preuve évidente.

» Il y a quelque tems, qu'il emprunta des banquiers Jabach, à Livourne, 515 pièces de huit, qu'il promit de faire rembourser à Cologne. Ses créanciers, se voïant trompez, le firent mettre en prison. Il en sortit quelques mois après, ayant sçu engager le patron d'un petit bâtiment d'être sa caution, comme il paraît par l'acte de son élargissement, passé à Livourne le 5 septembre 1735, par devant le notaire Jean-Baptiste Gumano etc. ; pour le guérir d'une maladie qu'il avait contractée dans sa prison, il fut mis à l'hôpital *del Bagno* de la dite ville pour y être traité en qualité de nécessiteux.

» Il est ensuite allé à Tunis, où il a exercé la médecine et tenu plusieurs conférences secrètes avec les chefs des infidèles. Il a sçu en tirer des armes et des munitions de guerre, avec lesquelles il s'est transporté en Corse, accompagné de Christoforo, frère du médecin Buongiorno à Tunis ; de trois Turcs, parmi lesquels se trouve un certain Mohamet, qui fut autrefois esclave sur les galères de Toscane ; de deux jeunes Livournois, nommés Attiman et Bondelli, fugitifs de leurs maisons paternelles, et d'un prêtre de Porto-Ferraio, que les Pères Missionnaires de Tunis ont jugé à propos d'éloigner pour de justes raisons.

» En conséquence de tout ce que dessus, et d'autant que cet homme s'est ingéré de vouloir gouverner en Corse, et de détourner malicieusement nos sujets de la fidélité qu'ils doivent à leur souverain naturel ; que d'ailleurs il est à craindre qu'un homme, dont la conduite et les maximes sont si dépra-

vées, n'excite de plus grands troubles parmi nos sujets : Nous avons jugé convenable de rendre public ce que dessus, et de déclarer, ainsi que Nous déclarons, par le présent Edit, le susdit prétendu Baron de Newhof, auteur actuel des nouvelles séditions, séducteur des peuples, perturbateur de la tranquillité publique, coupable de haute trahison et de lèze-Majesté au premier chef, et, comme tel, digne de toutes les punitions prescriptes par nos loix, défendant à qui que ce soit d'avoir aucune correspondance ou commerce avec lui, et déclarant dignes des mêmes punitions, criminels de lèze-Majesté et perturbateurs du repos public, tous ceux qui lui prêteront secours ou assistance, ou qui le suivront pour augmenter la révolte et troubler le repos de nos peuples.

» Fait dans notre Palais Royal, le 9 mai 1736.

» GIUSEPPE MARIA. »

La République *offensée* ne réussit point avec ce manifeste. Dans sa ville même de Bastia, sous son propre Edit, les gens se mirent à crier : « *Evviva Teodoro I, Re di Corsica !* » et Théodore, loin de rougir du nom de parvenu, disait avec un mâle humour : « Comme les Génois me traitent d'aventurier et de charlatan, je veux aller établir mon théâtre à Bastia. »

Il publia aussi son manifeste en réponse à celui des Génois. Voici cette pièce amusante (1) :

« Théodore I, Roi de Corse, au Doge et au Sénat de Gênes, salut et patience.

» Je n'ai pas cru commettre quelque faute en ne vous informant pas de la résolution que j'avais prise de passer dans

---

(1) Nous l'empruntons aussi au livre anonyme cité pag. 329.

l'île de Corse ; et, pour vous avouer la vérité, j'ai cru cette cérémonie très inutile, m'imaginant que vous en auriés déjà été instruits par la Renommée. Ainsi, je n'ai pas jugé nécessaire de vous dire ce que vos ministres de Corse vous avoient déjà appris dans leurs relations ampoulées. Mais, puisque j'apprens que vous vous plaignez de ce que je vous ai caché mon dessein, je me trouve obligé de m'acquitter envers vous d'un devoir de voisin, qui fait savoir à ses voisins son délogement, et de vous apprendre que j'ai changé de demeure, et que, las de voïager et d'errer, comme vous savez que j'ai fait, j'ai résolu de me choisir une petite habitation dans l'île de Corse ; et, comme c'est dans votre voisinage, j'en prends occasion de vous en faire mon compliment par l'ambassade de ce papier ; quoique votre commissaire de la Bastie pourroit, s'il ne veut pas vous tromper comme ses prédécesseurs, vous informer que j'ai un soin particulier d'envoïer autour de cette ville un nombre suffisant de troupes, pour qu'il n'ignore pas notre nouveau voisinage. Et je crois que cela suffit pour remplir les devoirs de la civilité auxquels un délogement nous oblige envers nos voisins.

» Mais, comme ces délogements causent souvent des querelles entre les voisins, soit par rapport aux bornes des terres, aux passages, etc., je ne pousserai pas plus loin mes compliments à cet égard, et je passerai à nos affaires particulières, d'autant plus que j'appreus de tous côtez que mon voisinage vous fait tant de peine que, non seulement vous l'avez décrié par toute sorte de calomnies, mais même vous avez été jusqu'à le rejeter, contre tout devoir.

» La déclaration que vous avez publiée, que votre voisin était un perturbateur du repos public, qui débauchait le peuple, est une insigne fausseté, qu'on veut faire passer pour vérité, non seulement auprès de quelques personnes, mais même dans tout l'univers, pendant que chacun sait qu'il y a plus de sept ans que la paix et la tranquillité ont été chas-

sées de la Corse, que vous avez troublée par votre gouvernement et d'où vous avez chassé la paix par votre sévérité : maximes, qui, sous prétexte de rétablir la paix, ont plongé les pauvres Corses dans un affreux dérangement et tumulte.

» Telle a été votre conduite, et l'iniquité de Pallavicini ; et c'est ainsi que la paix et la tranquillité ont été chassées de Corse, après avoir été rétablies avec bien de la peine par l'empereur même.

» Votre bourru et opiniâtre Pinelli trompait ce peuple ; et voilà l'état où je l'ai trouvé quelques jours après m'y être établi.

» Mais pourquoi rejeter sur moi la faute de la conduite que vous avez tenue ? Et dans quelle loi trouvera-t-on qu'un aussi simple voisin que moi puisse être accusé de haute-trahison ? Car *trahison* suppose qu'on a violé l'amitié par quelque offense capitale, sous prétexte d'entretenir cette amitié. Supposons que je vous aie gravement offensez. Mais quelle amitié a jamais subsisté entre nous ? Quand ai-je été votre ami ? Dieu me préserve d'aimer jamais une nation qui a si peu d'amis !

» Cependant, on tâche de prouver que je suis coupable du crime de lèze-Majesté. Je tremble quand je pense à une accusation aussi terrible. Mais quand je cherche d'où peut venir votre Majesté, je me console de ne la trouver nulle part, quelque recherche que je fasse. Dites-moi, avez-vous hérité de cette Majesté de vos Doges ? Ou bien l'avez-vous acquise par mer lorsque vous accordiés une retraite aux Mahométans dans votre ville et que, poussez par votre avarice, vous avez transporté en Europe plus de Turcs qu'il n'en fallait pour en faire la conquête ? Peut-être avez-vous rapporté d'Espagne cette Majesté sur vos épaules ? Peut-être a-t-elle été transportée d'Angleterre sur vos terres par certain vaisseau envoyé par un marchand anglois à un de vos bourgeois élu Doge, auquel il était

ainsi adressé : « *A Monsieur, Monsieur N. N., Doge de Gênes et marchand en diverses sortes de marchandises.* »

» Dites-moi, au nom de Dieu, d'où vous viennent ces airs de *Monarchie* et de *Principauté,* à vous dont la République n'a été autrefois qu'une société de corsaires avares? Depuis quelques siècles, vos Conseils n'ont été composez que de bourgeois. Est-ce d'eux que vous tirez votre Majesté ?

» Y a-t-il rien de plus illégitime que le titre de prince que vous donnez à votre Doge, puisqu'il est certain que les loix fondamentales de votre République portent qu'il ne doit y avoir d'autre prince que les loix ? Ainsi, vous qui n'êtes que les administrateurs des loix, pouvez-vous vous arroger le titre de *Souverains* et traiter le peuple de *sujets*, lui qui doit gouverner avec vous, comme cela arrive réellement ?

» Quoique vous restiés encore en paisible possession de ce que vous avez en Terre-ferme, je crois que les choses seront autrement dans l'île de Corse, où le peuple, aïant ouvert les yeux, insiste sur ses justes prétentions, et se trouve obligé à secouer le joug de votre gouvernement.

» Quant à moi, j'ai résolu de me tenir au parti du côté duquel je trouve le droit et la justice; et puisque vous m'avez dépeint partout comme un trompeur de toutes les nations, j'ai résolu de prouver le contraire, au moins à une nation, aux Corses opprimez ; et si, pour les arracher à vos tromperies, je puis vous tromper, je le ferai de tout mon cœur, vous permettant de me traiter de même, si vous le pouvez.

» Au reste, soïés persuadez que nos créanciers seront bien païés, puisque vos effets, que les Corses m'ont légitimement cédez, sont plus que suffisans pour païer mes dettes. Tout ce qui me fera de la peine, c'est que je ne pourrai jamais assez païer à votre République toutes les cruautez que vous avez exercées dans ce Roïaume.

» Il n'est pas nécessaire que je vous informe des heureux succès de mes adhérens, puisque vous avez sans doute

appris que j'ai à ma solde assez de troupes pour vous convaincre que je suis capable non seulement de vivre aux dépens d'autrui, mais même que j'ai l'art d'entretenir 10 mille hommes à mes dépens. Vos vaillants soldats, qui se tiennent renfermés dans la Bastie, n'osant paroître en plaine campagne de crainte d'être vûs de trop près, vous attesteront s'ils sont bien nourris et bien paiës.

» Au reste je puis vous protester que, de quelque manière que vous me décriés dans le monde, je suis persuadé que vous ne ferez pas sur ce peuple-ci l'impression que vous vous imaginez ; et que l'or qu'ils reçoivent aura plus de force que les calomnies que vous ne cessez de répandre contre moi. Je vous demande une seule chose. Faites-moi la grâce que, dans les rencontres qu'il y aura entre moi et vos troupes, je puisse au moins voir un de vous autres qui les commande, s'il s'en trouve quelqu'un qui ait cette véritable bravoure, que tout honnête homme doit témoigner pour sa patrie. Mais je suis persuadé que mes vœux ne seront pas remplis de ce côté-là ; puisque vos lettres de change, votre usure et votre négoce vous occupent si sottement que le courage ne peut point se loger chez vous. Aussi suis-je persuadé que jamais vos troupes ne vous feront honneur ; parce que vous, qui devriés les conduire, n'avez ni le tems, ni le courage de les mener en campagne, comme font les autres nations courageuses etc., etc.

» De notre camp devant la Bastie, le.... juillet 1736 *signé* : Teodoro, et *plus bas* Sebastiano Costa, secrétaire d'Etat et Grand-Chancelier. »

Ce ton de raillerie était bien propre à blesser profondément la République. Mais ainsi vont les choses de ce monde : la superbe reine des mers était déchue de sa grandeur ; à ses portes un petit peuple en armes la remplissait d'effroi, un chevalier d'aventure étranger l'insultait impunément.

L'élection eut lieu à Alesani le 15 avril 1736, et Théodore fut proclamé roi à vie : la couronne était transmissible, par ordre de primogéniture, à ses descendants mâles, à défaut de ceux-ci aux filles, et en l'absence d'héritiers directs, aux parents collatéraux. Mais les Corses ne conférèrent au roi qu'un vain titre : ils conservèrent leur constitution.

J'ignore si le nouveau souverain eut jamais l'intention de leur donner une reine ; on ne lui en laissa peut-être pas le temps. Il s'installa, comme il put, au palais épiscopal de Cervione, s'entoura de gardes et d'un apparat princier, et joua son rôle de roi aussi gravement que s'il fût né sur le trône. Nous savons qu'il se forma une cour splendide et bruyante, créant des marquis, des barons et des comtes. Les hommes sont partout les mêmes avec leurs passions. On peut se sentir roi au milieu des murs délabrés d'une petite chambre de village, comme dans les salles somptueuses du Louvre, et un duc de chocolat ou de marmelade à la cour d'un roi nègre portera son titre non moins fièrement qu'un duc d'Albe. A Cervione la foule courut se chauffer aux rayons du nouveau soleil et solliciter des titres et des faveurs ; au fond d'un village malpropre, dans une maison de misérable apparence, qui était un palais royal parce qu'on l'appelait ainsi, l'ambition et l'égoïsme jouèrent leur rôle tout aussi bien qu'à n'importe quelle cour.

Par un des actes de sa souveraine puissance, Théodore fonda un ordre de chevalerie, car il faut qu'un roi ait des décorations à distribuer ; il l'appela, comme on l'a vu, l'*Ordre de la Délivrance*. Les chevaliers avaient, ma foi, fort bonne mine avec leur habit bleu céleste orné d'une décoration ainsi décrite dans un ouvrage du temps : (1)

---

(1) Anonyme cité à la pag. 329.

« La croix ou étoile de cet ordre est en champ de sinople, avec un ourlet d'argent ou blanc. Les pointes de la croix ou étoile, et l'anneau par lequel elle est attachée, sont d'or ou jaune ; et les autres petites pointes, de sable, et chargées des armes du Roi, blanches ou d'argent ; et le bord de la croix jaune ou d'or. Dans le milieu de l'étoile est la Justice, couleur de chair, représentée par une femme, qui a une ceinture d'où pend une feuille de figuier d'or : elle tient de la main droite une épée d'acier, et de la gauche une balance, dans un des bassins triangulaires de laquelle est une tache rouge, et dans l'autre une couleur de plomb. Au-dessous de la main qui tient l'épée est un globe d'or, surmonté d'une croix ; et au-dessous de la main qui tient la balance est un triangle d'or au milieu duquel est un T. »

Tout chevalier jurait obéissance au roi, sur terre et sur mer ; il était tenu de chanter deux psaumes par jour, le XIe (*Deus noster refugium et virtus*) et le LXXe (*In te, Domine, speravi*).

Les monnaies d'or, d'argent et de cuivre frappées par Théodore sont devenues très rares : elles présentent d'un côté son buste et l'inscription : *Theodorus D. G. unanimi consensu electus Rex et princeps regni Corsici ;* de l'autre les mots : *Prudentia et industria vincitur Tyrannis.* Sur quelques pièces on voit, à l'une des faces, une couronne supportée par trois palmiers avec les lettres T. R., et au revers la légende : *Pro bono publico Corso.*

Théodore donna aussi au bourreau sa part de besogne : il condamna à la peine capitale bon nombre d'hommes qu'il jugeait dangereux. Mais il gâta par là ses affaires avec ses sujets, particulièrement en faisant exécuter un chef indigène du nom de Luccioni. On lui reprocha aussi quelques attaques contre la vertu des vierges insulaires, ce qui n'était pas

stipulé dans les clauses de l'élection. Cependant les Corses lui restèrent deux ans fidèles. Dans son désespoir, ce brave peuple avait demandé un roi, comme les Juifs l'avaient fait jadis pour être délivrés des Philistins. Lorsque Théodore quitta l'île pour la première fois, ils publièrent la proclamation suivante :

« Nous,
Don Louis Marquis de Giafferri
et
Don Hyacinthe Marquis Paoli,
Premiers ministres et généraux de sa Majesté
le Roi Théodore, notre Souverain.

» A peine avons-nous reçu les lettres du Roi Théodore notre Souverain que, pour obéir à ses ordres, Nous avons appelé à Corte toutes les populations des provinces, des villages et des châteaux du Royaume pour tenir une Consulte générale. L'assemblée se composait des représentants du deçà et du delà des Monts. Tous ont accueilli avec plaisir et soumission les ordres de Sa Majesté, à qui ils ont renouvelé d'un commun accord le serment de fidélité et d'obéissance dû à leur maître et souverain légitime. Ils ont également confirmé, pour lui et ses descendants, son élection au trône de Corse, suivant les clauses irrévocablement fixées dans la convention d'Alesani.

» C'est pourquoi, Nous faisons savoir à tous ceux qu'il appartiendra et au monde entier, Que Nous garderons toujours une fidélité inviolable à l'auguste personne de Théodore Ier, et que Nous sommes décidés à vivre et à mourir comme ses sujets, et à ne point reconnaître d'autre maître que lui et ses héritiers légitimes. Et de nouveau Nous

jurons sur les Saints Evangiles de maintenir notre serment de fidélité en toutes ses parties, au nom du peuple ici assemblé.

» Et afin que le présent acte ait toute sa force et l'autorité nécessaire, Nous l'avons fait enregistrer à la chancellerie du Royaume, l'avons signé de notre propre main et muni du sceau du Royaume.

» Donné à Corte, le 27 décembre 1737. »

Des déclarations analogues se reproduisirent en 1739, au moment où Théodore débarqua de nouveau en Corse au milieu de la foule joyeuse accourue sur le rivage pour l'acclamer. Dans cette circonstance le roi faillit être brûlé vif. Le capitaine de son navire (un Allemand du nom de Wigmannshausen), corrompu par l'or des Génois, avait promis à ces derniers de faire sauter le vaisseau ; et dejà il prenait des dispositions pour mettre le feu aux poudres, lorsque Théodore, qui s'était réveillé plusieurs fois la nuit à l'idée qu'il périssait dans les flammes, songea à pénétrer avec ses domestiques dans la cabine du capitaine. Wigmannshausen, surpris au milieu de ses préparatifs, fut condamné au supplice du feu qu'il voulait infliger aux autres ; puis le roi, revenant sur sa première décision, ordonna qu'on pendît le coupable aux vergues du navire, ce qui fut exécuté sur le champ. Pendant son règne éphémère, Théodore eut donc lui aussi à subir un attentat.

Nous savons quel sort l'attendait dans son royaume. Après avoir vainement essayé de reconquérir le trône, il retourna en Angleterre, laissant derrière lui, comme un rêve, les années merveilleuses qu'il avait passées dans son île sauvage, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, entouré de chevaliers, de marquis, de comtes et de barons, avec un chancelier et un garde des sceaux à ses côtés. Et tout d'un coup il

se trouva, pauvre gueux, tristement assis au fond de la Tour de Londres, où ses créanciers l'avaient fait jeter ; et songeant à sa royale et aventureuse existence, il récriminait contre les marchands anglais qui le condamnaient à languir dans un cachot ; et ses plaintes étaient non moins amères et non moins douloureuses que celles que fit entendre plus tard Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène où l'Angleterre l'avait confiné. Lui aussi était une grandeur déchue, un personnage tragique.

Le ministre Walpole fit une pieuse collecte en faveur du pauvre roi des Corses et le délivra de sa prison, et le roi, par reconnaissance, lui envoya le grand sceau de son royaume. Comme Paoli et Napoléon, Théodore mourut sur la terre anglaise (1756). Il est inhumé à Westminster au cimetière de Sainte-Anne. Ce fut un homme d'une rare audace, un génie fantastique et bizarre, doué de ressources inépuisables, plus constant que son étrange fortune. De tous les aventuriers qui s'illustrèrent par leur bravoure, c'est le plus digne des éloges de la postérité, car il employa sa force et son intelligence à l'affranchissement d'un peuple valeureux. Les contrastes les plus violents, le trône et la prison pour dettes où le pain même lui manquait, il les a éprouvés dans sa vie. Nous autres Allemands, nous lui accorderons volontiers une place parmi nos braves : que ces quelques lignes consacrées à mon vaillant compatriote, servent à en raviver le souvenir !

CHAPITRE V

MARIANA. — RETOUR A BASTIA

Era già l'ora che volge il disio
Ai naviganti e intenerisce il core,
Lo dì c'han detto a' dolci amici addio.

DANTE.

Le village de Cervione est au nord d'Aleria sur le penchant d'une montagne. Je regrette vivement de ne pas l'avoir visité. Son château ne renferme rien de remarquable, mais il a servi de résidence à Théodore. Parfois le voyageur, pris de lassitude, passe en dormant auprès des lieux les plus dignes d'attention. Cervione m'apparut sur la hauteur,.. et je descendis aux ruines de Mariana.

Plus loin, au nord de Cervione, débouche le Golo, le cours d'eau le plus considérable de l'île (l'été l'avait presque mis à sec): il arrose un grand nombre de vallées et couvre partout de ses alluvions la vaste plaine de Mariana, ou plutôt de Marana, comme on l'appelle ici. Sur la rive gauche de la rivière s'élevait jadis la seconde colonie des Romains. Coïncidence bien digne de remarque ! Ce furent deux hommes qui s'étaient voué une haine mortelle et se poursuivaient partout de leurs vengeances sanguinaires, ce furent Marius et Sylla qui établirent des colonies dans ce pays des Corses, ensanglanté par tant de luttes fratricides.

Leurs noms réveillent les plus terribles souvenirs de la guerre civile, et viennent ici alourdir l'atmosphère.

Je cherchai les ruines de Mariana. Elles sont à une heure de la grande route, du côté de la mer : comme à Aleria, ces décombres occupent une vaste surface ; le sol en est jonché. On les parcourt avec un sentiment de tristesse, car ces pierres formaient jadis une cité populeuse où, pendant des siècles, la vie a circulé. On voudrait avoir la lyre d'Amphion pour harmoniser ces débris épars et faire surgir encore une fois l'antique ville avec ses mystérieux habitants. Qu'étaient-ils ? A quelle époque faut-il les placer ?... Les ruines de Mariana sont encore moins importantes que celles d'Aleria. Il n'est guère plus possible d'en reconnaître la date. Le Corse aime bien à voir ici des restes de constructions romaines, et le voyageur lui-même peut se donner cette illusion : assis là sur un tas de pierres, il peut se représenter Marius sur les ruines de Carthage, déplorant la chute de cette grande cité.

Il n'y a que deux églises dévastées qui soient vraiment dignes d'attention. Ce sont les ruines les plus remarquables de la Corse au moyen-âge. L'une est une chapelle (1) dont la nef, oblongue, est bien conservée. Elle a une abside ornée, à l'extérieur, de six colonnes arrondies d'ordre corinthien. Des sculptures d'un travail très simple sont appliquées au chambranle de la porte latérale. A un mille plus loin, se trouvent les restes d'une église plus grande, dont les murs sont également restés debout. On l'appelle la *Canonica*. C'est une basilique à trois nefs avec une rangée de pilastres d'ordre dorien et une abside flanquée de chapelles gothiques. La niche aussi présente extérieurement des pilastres doriens. La longueur de la nef est de 110 pieds, sa largeur de 50. La

---

(1) San-Perteo.

façade est à moitié détruite, mais on y reconnaît encore le style pisan. Sur le cintre du portail sont des griffons, des chiens poursuivant un cerf, et un agneau, d'un travail si grossier qu'il pourrait bien remonter au VIIIe siècle. On a voulu voir dans la *Canonica* un temple romain, transformé en mosquée par les Maures, et devenu plus tard une église chrétienne lorsque Ugo Colonna eut conquis Mariana sur les Sarrasins. On reconnaît bien que l'édifice a été complétement renouvelé ; mais rien ne nous dit qu'à l'origine il fût romain. Tout nous le montre, au contraire, comme une basilique pisane. Son architecture est noble, simple, harmonieuse, ce qui, joint à la pureté du marbre corse dont l'église est revêtue, lui donne l'apparence d'un monument antique.

En pénétrant à l'intérieur, j'y trouvai à genoux une communauté bien étrange : de sveltes sauvageons alignés dans les nefs de l'église, avançant les uns derrière les autres leur tête verdoyante. Un grand bouc barbu était planté devant la tribune sans toucher à un fil d'herbe et comme occupé plutôt par des réflexions morales. Non loin de là, des bergers faisaient paître leurs troupeaux de chèvres.

Je les interrogeai vainement sur les médailles. Et pourtant ces lieux, ainsi que d'autres en Corse, ont fourni un grand nombre de monnaies romaines du temps de l'empire. Ces pièces ne sont pas rares d'ailleurs ; la moitié du monde en est inondée.

C'est de cette ancienne colonie de Marius, fondée avant celle d'Aleria, que partait l'unique route romaine de la Corse : elle traversait Aleria et menait à *Præsidium*, à *Portus Favoni* et à *Palæ*, ville qui occupait sur le détroit à peu près la place où se trouve actuellement Bonifacio. La Corse était donc à cette époque encore plus impraticable que de nos jours. Les Romains n'ont jamais pénétré dans les montagnes de l'intérieur.

Bastia m'apparaît d'ici dans le lointain, et je vais terminer

mon voyage. A gauche, s'élèvent les hauteurs de Borgo, arrosées du sang des patriotes : c'est là que les Corses ont remporté leur dernière victoire sur les étrangers.

Au-delà brille le paisible étang de Biguglia, que domine le village de ce nom, l'ancienne résidence des gouverneurs génois. Son château est complètement détruit.

Avant d'arriver à Bastia, on rencontre un dernier village : c'est Furiani. Sa noire forteresse n'offre plus que des débris où le lierre et la blanche clématite étendent leur tapis de luxuriante verdure. De là le regard se porte encore vers l'aimable plaine du Golo, et vers les montagnes bleues qui de l'intérieur de l'île semblent avec leurs voiles de brume me donner le signal du départ.

Une belle excursion est maintenant terminée. Le voyageur s'arrête pensif, et remercie joyeusement la divine Providence de l'avoir guidé et soutenu dans ses pérégrinations. Et pourtant, mon cœur se serre au moment de dire adieu à cette île merveilleuse. Elle est devenue pour moi une amie. Ses vallées paisibles avec leurs grands bois d'oliviers, ses golfes enchanteurs, ses montagnes éthérées avec leurs sources fraîches et limpides et leurs vertes couronnes de pins, ses villes et ses villages avec leurs habitants hospitaliers ont laissé à mon esprit et à mon cœur des souvenirs ineffaçables et me rattachent à eux par les doux liens de l'hospitalité.

Un Corse couché là-bas à l'ombre d'un antique olivier me présente encore une fois l'image de son peuple et de son pays.

ADIEUX A LA CORSE

L'Etranger

Farouche montagnard, à quoi rêves-tu, — étendu là, morne et taciturne, à l'ombre d'un antique olivier, — le fusil double au bras, — l'œil fixé sur le ciel lumineux et brûlant? — Dans ta triste masure, ton enfant pleure de faim, — ta femme chante un *vocero* et file, file sans cesse ; — et se plaint de ne voir aucun terme à sa peine, — de retrouver toujours sa chambre déserte et le feu éteint au foyer. — Et toi, pareil au faucon, tu te poses là-haut sur le roc, — et dédaignes de venir dans la vallée répandre le blé d'or, — de t'entourer de la douce verdure des plantes nourricières — et des vignes, de t'élever un confortable abri. — Vois la plaine qui s'étend là-bas — souriante vers la mer, — au pied de ces montagnes bleues ensoleillées, — un éden où coulent mille clairs ruisseaux ! — Mais là pullulent l'arbousier et le myrte, heureux souverains de ces vastes domaines, — là croissent partout la fougère, le cytise et l'érica, — pâturage d'été des chèvres au poil noir. — Le Golo s'y traîne paresseusement vers le marais — couvert de roseaux, qui alourdit — et enfièvre l'air humide, et consume lentement la vie — du pêcheur à qui il donne son poisson. — Et quand le voyageur parcourt ces campagnes, il n'entend que le bruit du vol des oiseaux sauvages, — et ne se heurte qu'à des débris informes — de villes romaines disparues. — Debout, ô Corse ! quitte enfin ton repos indolent ! — descends à la plaine, saisis la bêche, — la houe et la cognée, cultive la terre, — et ce jardin se couvrira de fruits pour toi.

Le Corse.

Etranger ! tes ancêtres, je les rencontrai jadis sur mes pas ; — je les plongeai, à Calenzana, dans l'éternel sommeil. — Pourquoi viens-tu troubler mon repos ? Pendant deux mille ans — j'ai combattu sans trêve, n'ayant d'autre plaisir que la lutte, — pendant deux mille ans j'ai tenu tête — aux envahisseurs de mon pays. — Au Col de Tenda j'abattis les Romains : — les champs en portent encore les traces. — J'attaquai les flottes du carthaginois Asdrubal ; — les guerriers étrusques, je les dispersai comme des grains. — Le Maure rapace pénétra dans nos golfes, — traîna au loin nos femmes et nos enfants, — promena dans nos demeures la rouge flamme dévorante ; — je courus à lui, et après une lutte terrible, la victoire me resta. — La conque marine m'appela de nouveau aux armes ; — d'autres ennemis s'étaient abattus sur notre sol, — des Lombards, des Turcs, des Aragonais. — Mon sang coula à flots, — ma maison s'en alla en poudre ; — mais je ne pleurai point : — la liberté me restait. — Alors vint le Génois... Oh malédiction ! — L'Italie jeta son fils dans les fers ! — Tu regardes mon pays et déplores tant de désolation : — ces campagnes désertes, ces ports sans navires, — ces villages couverts de lierre et presque détruits ? — Sache-le, c'est un fruit des Génois. — Tu entends, sur le golfe, aux sons de la cithare — s'unir le *vocero* comme un long gémissement. — Et ces notes toujours plaintives causent ta surprise ? — Sache-le, elles me viennent des Génois. — Un coup de feu retentit dans la montagne ; tu vois tomber la victime obscurément baignée dans son sang, — et tu frémis de ce monstrueux esprit de vengeance ? — Sache-le, je le tiens des Génois. — Tu vois maintenant ce que j'ai souffert... — Mais c'est moi qui ai creusé à

Gênes une fosse. — Si tu la visites un jour, tu diras : — O Gênes, j'ai vu l'île de Corse, ton tombeau. — Ce fut un combat féroce, d'une cruauté inouie. — Le marchand livra mon pays aux mains de la France, — comme une terre qu'on achète pour de l'or ; — et le monde lâche assista paisiblement à ce marché ! — Ecoute étranger ! Sur les hauteurs de Pontenovo, — je tombai victime des instruments de la tyrannie ; — les yeux pleins de larmes, je m'éloignai sanglant du champ de bataille, — me traînant jusqu'au faîte des montagnes, comme un fauve blessé. — Et maintenant je suis las. — Ce m'est bien permis après de tels combats. — Laisse-moi donc me reposer à l'ombre de cet olivier !

L'étranger.

Dieu me garde de t'adresser une parole amère ! — je n'ai voulu que compatir à la malédiction qui te poursuit, — ô toi, vaillant précurseur de nos luttes sanglantes, — qui te reposes de tes glorieux combats ! — Tu peux bien te reposer ! — Alors que l'Europe était plongée dans le sommeil, — toi seul, pendant de longues nuits, — tu veillais sur ton âpre rocher ; — toi seul luttais pour les droits de l'homme, — quand le reste du monde en avait perdu le souvenir. — J'ai entendu l'appel de tes aïeux, — la voix grave de Pascal Paoli — m'invitant à donner par ma parole — un nouveau lustre à l'image voilée de tes vieux héros. — Si tes sanglantes discordes m'ont parfois rempli d'une muette horreur, — ou d'un profond sentiment de tristesse, — ton héroïsme m'a pénétré d'admiration, — et tes poétiques complaintes, je les ai emportées dans mon cœur, — où elles résonnent comme des cloches argentines. — Et lorsque, assis au pied de tes pics gigantesques, — je voyais le torrent rouler dans les nuages, — la nature versait toujours sur ma tête sa coupe

éthérée, — et mon esprit s'ouvrait à la lumière... — O Corse, encore un adieu, en attendant que sur la vague mobile — se gonfle la voile de mon vaisseau errant ! — Que Dieu te récompense de tes dons, — de tes fruits, de ton vin délicieux, de ton aimable hospitalité ! — Puisse ton olivier ne jamais te refuser ses richesses, — tes jardins se couvrir tous les ans pour toi de beaux fruits ; — que le maïs dore toujours tes plaines, — et que le soleil consume la malédiction de ta vengeance, — et sèche enfin le sang généreux qui inonde cette terre de héros ! — Que tes fils héritent de l'énergie de tes ancêtres, — que tes filles conservent la pureté de tes torrents ! — Qu'entre elles et les mœurs efféminées de tes vainqueurs — s'élève toujours le granit de tes montagnes ! — Adieu, Corse, adieu ! Puisse ta gloire toujours resplendir, — et la vertu de tes pères se retrouver dans leurs derniers neveux ! — Que jamais l'étranger visitant tes montagnes ne s'écrie tristement : — « Héroïsme de Sampiero, tu n'es plus qu'un nom ! »

FIN.

NOTE DE L'AUTEUR

Je vais noter les principaux ouvrages qui m'ont servi dans mon travail ; on le constatera ici, quelque insulaire que soit un sujet, il entraîne toujours avec lui tout un continent de littérature. J'ai déjà nommé les historiens Filippini, Pietro Cirneo, Cambiaggi, Giacobbi, Limperani, Renucci, Friess, et le géographe italien Francesco Marmocchi. J'ajouterai Robiquet (*Recherches historiques et statistiques sur la Corse ; Paris 1835*), livre fort riche de matériaux et auquel je dois des renseignements utiles.

J'ai consulté de Niccolò Tommaseo ses *Lettere di Pasquale Paoli* (*Firenze 1846*), et ses *Canti popolari corsi,* insérés dans le recueil des chants populaires corses, toscans et grecs.

Les *voceri* du présent volume sont tirés du *Saggio di versi italiani e di canti popolari corsi ; Bastia 1843.* Lors de sa dernière visite à Rome, le poète Salvatore Viale a bien voulu me laisser un recueil manuscrit de chants populaires corses, que je compte publier à mon heure. Le digne vieillard est mort. Tommaseo lui a consacré dans l'*Archivio storico* un beau souvenir. J'ai inséré dans mon livre la nouvelle de Viale intitulée : *Le vœu de Pietro Cirneo.* Elle ne se trouve pas dans la première édition. Les sujets des autres nouvelles corses (elles relatent toutes des faits réels), je les ai empruntés au recueil de Renucci publié à Bastia en 1838 ; mais l'exposition m'appartient. Le livre de l'anglais Boswel (*Etat de la Corse, suivi du journal*

d'un voyage dans l'île et des mémoires de Pascal Paoli; Londres 1769) mérite d'être lu, parce que l'auteur a connu personnellement le grand Corse et n'a fait souvent que transcrire ce qu'il a entendu de sa bouche. Je dois enfin plus d'un renseignement à l'ouvrage de Valery (*Voyages en Corse, à l'île-d'Elbe et en Sardaigne; Bruxelles 1838*).

NOTE DU TRADUCTEUR

L'*Histoire des Corses* a été traduite sur la 1re édition (1854), le *Voyage en Corse* sur la 3e (1878) avec quelques légers changements indiqués par l'auteur.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

TABLE GÉNÉRALE

VOLUME PREMIER.

VOLUME II.

CORSICA

DE FERDINAND GREGOROVIUS

ERRATA

OMISSION.

Epigraphe de l'*Histoire des Corses* :

. . . . Tuumque
Nomen, Libertas, et inanem prosequar umbram.
LUCAIN (*Pharsale*).

HISTOIRE DES CORSES.

Au lieu de	*Lisez*
p. 5, lig. 7 ; et p. 7, lig. 31. de la Phocide	de Phocée
p. 6, lig. 5. les langues	la langue
p. 15, lig. 15. ramènent	emmènent
p. 23, lig. 29. des pays	du pays
p. 43, (note) 1450-1476	1466-1476
p. 47, lig. 14. où il termina	et il termina
p. 59, lig. 19. François II	Henri II
p. 64, lig. 27. de Calvi	de Calvese
p. 66, lig. 3. ne se couvrant	en se couvrant
p. 66, lig. 7. et le roi	et Charles IX
p. 82, lig. 14. il avait amené	il amenait
p. 90, lig. 29. fruster	frustrer
p. 106, lig. 6. Castagnetta	Castineta
p. 118, lig. 33. eût	eut
p. 123, lig. 13. à Aleria, à l'endroit même	sur cette côte orientale
p. 126, lig. 1. Inquiétée par	Inquiète de
p. 137, lig. 18. le Corse Centuri	le Corse Paolo-Matteo de Centuri
p. 137, lig. 24. 1765	1767
p. 140, lig. 17. aient soutenus	ont soutenus

APPENDICE.

Au lieu de	*Lisez*
p. VIII, lig. 6. Les Africains	Les Carthaginois

VOYAGE EN CORSE. — VOLUME I.

Préf. p. I, lig. 1. En traduisant, l'année dernière,	En traduisant
Préf. p. I, lig. 16. 1882	1881
— p. II, lig. 4. Adrien.	Adrien,
p. 8, lig. 24. de l'excellent	d'excellent
p. 21, lig. 2. poil de chèvre	peau de chèvre
p. 21, lig. 3. cartouchère	cartouchière
p. 31, lig. 18. Dolce	Grato
p. 31, lig. 19. Infinchè	Mentre che
p. 32, lig. 1. Non parlar,	Non veder,
p. 32, lig. 30. Ni parler, ni sentir	Ni voir, ni entendre
p. 40, lig. 29. esfill.	filles.
p. 42, lig. 16. Bastia ..... 20,288.	Bastia... 70, 288.
p. 121, lig. 22. et plus	plus
p. 124, lig. 14. sous la protection	sous la garde
p. 128, lig. 27. cityse	cytise
p. 158, lig. 17. cythares	cithares
p. 159, lig. 19. jenne	jeune
p. 171, lig. 29. devint	devînt
p. 180, lig. 7. Roussean	Rousseau
p. 230, lig. 3. ses côtés	son côté
p. 235, lig. 3. Il et	Il est
p. 235, lig. 4. est demie	et demie
p. 236, lig. 13. compren	comprendre
p. 254, lig. 11. verxu beas	beaux vers

VOYAGE EN CORSE. — VOLUME II.

p. 32, lig. 18. où	ou
p. 50, lig. 18. s'expriment	s'exprime
p. 130, lig. 11. m'enforçai	m'enfonçai
p. 151, lig. 23. petit-frère	petit frère
p. 174, lig. 13. Francesco Bonaparte, 1576.	Francesco Bonaparte, 1567.
p. 304, lig. 4. Alphonse, eut,	Alphonse eut,
p. 327, lig. 5. « On dit	On dit
p. 327, lig. 33. « Sa femme	Sa femme





